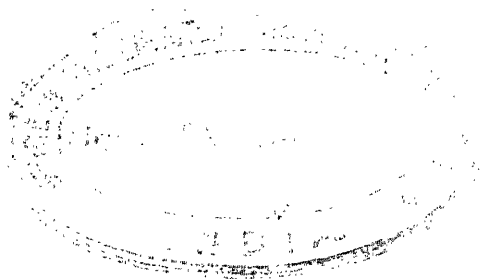
JOURNAL ASIATIQUE

HUITIÈME SÉRIE

TOME XVII



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

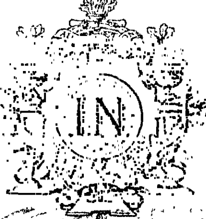
PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, A. BARTH
R. BASSET, CLERMONT-GANNEAU, J. DARMESTETER, J. DERENBOURG
FEER, FOUCAUX, HALÉVY
MASPERO, OPPERT, RENAN, E. SENART, ZOTENBERG, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

HUITIÈME SÉRIE

TOME XVII





PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

M DCCC XCI

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1891.

PREMIÈRE ÉTUDE SUR LES INSCRIPTIONS TCHAMES,

PAR

M. ÉTIENNE AYMONIER.

I

En 1883, j'ai fait paraître, dans le *Journal asiatique*, sous ce titre : *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmêr,* un premier essai de déchiffrement des documents épigraphiques en langue vulgaire de l'ancien Cambodge. C'est un travail exactement analogue que je publie aujourd'hui sur les inscriptions en vieux tchame ou langue vulgaire de l'ancien Tchampa, d'après les documents que j'avais recueillis et estampés en 1885. Au milieu d'occupations très diverses, j'ai pu, peu à peu, depuis cette époque, poursuivre l'étude des deux dialectes modernes de la langue tchame pour arriver enfin à ce premier résultat que je m'étais fixé comme objectif, il y a déjà de longues années.

Tout récemment, j'espérais encore que ces retards me permettraient d'élargir la base de cette étude et d'examiner, outre les documents épigraphiques que j'avais recueillis moi-même, tous ceux que mon ancien compagnon de mission, le Cambodgien An, a estampés l'année dernière en Annam. En effet, sur ma demande, M. Richaud, gouverneur général, et M. Rheinart, résident supérieur à Hué, avaient chargé cet homme intelligent et expérimenté de parcourir les provinces où l'insurrection de 1885 m'avait empêché de pénétrer, et d'y relever les inscriptions tchames. Après le départ de ces deux hauts fonctionnaires, M. Piquet, le gouverneur général actuel, a bien voulu donner à cette mission son bienveillant appui. Dès le mois de mars 1890, An m'écrivait qu'il était de retour au Cambodge, après avoir estampé en trois exemplaires de nombreuses inscriptions, surtout aux environs de Tourane, et qu'il avait remis les estampages aux autorités de Saïgon.

A diverses reprises, j'ai demandé au gouverneur général que ces nouveaux documents fussent envoyés en France et répartis, ainsi que le furent les précédents, entre la Bibliothèque nationale, la Société asiatique et moi. Ayant vainement attendu, j'ai dû, à mon grand regret, m'en passer pour cette première étude sur les inscriptions tchames[1]. Bref,

[1] Mon article étant achevé, j'ai été avisé par M. le Gouverneur général que la caisse d'estampages avait été retrouvée à la Biblio-

aux inscriptions que j'ai fait estamper moi-même en 1885, je n'ai pu joindre ici qu'un seul document, d'après une copie faite dans le temps par M. Jeanneau, qui en avait remis la photographie au chef des bonzes de Phnom-Penh. Je la tiens de ce dernier. C'est une inscription tchame. M. Jeanneau la croyait khmère et dit qu'elle a été trouvée sur le socle d'une statue à Bien-Hoa, dans la Cochinchine française actuelle, c'est-à-dire sur les bords du fleuve que nous appelons le Donaï. Ce fleuve servait probablement de limite entre les deux royaumes tchame et khmêr. Je suppose que la statue en question orne actuellement quelque collection particulière en France. Il serait à désirer que l'inscription pût être estampée, la copie étant insuffisante. Elle appartient à la dernière période de nos documents, c'est-à-dire aux derniers temps de l'histoire du Tchampa indépendant.

Je ne donne pas ici, à vrai dire, une esquisse historique du Tchampa, mais simplement un premier essai de déchiffrement des inscriptions tchames, déchiffrement fait au double point de vue : philologique et historique. Ce sont de nouveaux matériaux que j'apporte à la future histoire de ce pays, et je laisse de côté les autres sources qui seraient à consulter pour écrire cette histoire; telles les annales ou les inscriptions des peuples voisins. Il faudrait aussi attendre les documents épigraphiques recueillis

thèque de Saïgon, et qu'elle serait envoyée en France. Son contenu fera peut-être l'objet d'une prochaine étude.

par mon Cambodgien An, ou même ceux que les forêts de l'Annam nous cachent encore.

Au point de vue philologique, mes études sur les anciennes langues vulgaires des deux peuples de civilisation indienne de la péninsule transgangétique, c'est-à-dire ce travail-ci sur le tchame épigraphique, et celui que j'ai publié en 1883 sur le vieux khmêr, ces études, dis-je, ont été faites d'après une même méthode, résultant d'une connaissance plus ou moins approfondie des idiomes modernes et d'une comparaison très sommaire, faite à première vue, en quelque sorte, de ces idiomes avec les langues des inscriptions. Cette méthode, tout en nous donnant des notions nouvelles et précises sur ces anciens langages, laisse forcément nombre de points obscurs et de mots inexpliqués. Mais l'avenir nous permettra de perfectionner et d'approfondir ces études. Pour cela, j'ai en ma possession les documents et les matériaux nécessaires : inscriptions, manuscrits dépouillés ou lus, annotés, deux volumineux dictionnaires khmêr et tchame en préparation, en un mot tous les éléments qui permettront de rechercher minutieusement les traces, les affinités, la nature certaine, ou au moins probable, des nombreux mots que le khmêr et le tchame ont laissé perdre ou défigurer dans le cours des siècles. Avec des loisirs, j'espère mener à bien ce travail qui, dans peu d'années, nous mettra en mesure de publier le *Corpus* des inscriptions en langues vulgaires faisant suite au *Corpus* des inscriptions sans-

crites de l'Indo-Chine, actuellement en cours de publication. Il y a là une double tâche à laquelle notre pays ne peut guère se soustraire, depuis que la conquête a fait de ces contrées une future France asiatique.

II

En 1889, j'ai publié une grammaire des deux dialectes actuels de la langue tchame[1], dialectes parlés, l'un par les Tchames émigrés au Cambodge, l'autre par les derniers restes des Tchames de l'Annam qui habitent les trois vallées de Panrang, Parik et Pajai, dans la province de Binh-Thuan. Cette dualité de dialectes qui offrent quelques différences dans l'écriture et dans le lexique donne une plus large base aux études aspirant à pénétrer l'ancien langage.

A première vue, on peut juger que cet ancien langage, appartenant à une époque de culture intellectuelle plus régulière, avait des formes plus simples; l'orthographe paraissait mieux fixée. Les consonnes étaient celles des alphabets indiens, de l'alphabet sanscrit (moins les linguales ou cérébrales); et nous emploierons ici la transcription habituellement usitée par les sanscritistes, ainsi que nous l'avons fait pour notre précédente étude sur les inscriptions khmères. Il y aura toutefois une restric-

[1] *Grammaire de la langue tchame*, par Étienne Aymonier, *Excursions et Reconnaissances*, Saïgon, 1889, tirage à part en vente chez Leroux, Paris.

tion forcée en ce qui concerne des voyelles qui n'existent pas en sanscrit et que nous signalons plus loin.

Par suite de l'influence probable du milieu annamite, les consonnes sifflantes sont devenues assez confuses dans le dialecte moderne du Binh-Thuan, où elles vont jusqu'à se confondre souvent avec le *th*, où, par exemple, nous rencontrons l'ancien mot *sidah* des inscriptions sous la forme *thidah* « c'est, à savoir ». Au contraire, les Tchames du Cambodge ont conservé simplement la sifflante dentale, de même que leurs hôtes, les Khmêrs.

Abstraction aussi pouvons-nous faire de la prononciation spéciale actuelle de la voyelle inhérente aux quatre nasales : *œû*, au lieu de *a*. Peu importe pour des textes épigraphiques. Aussi transcrirons-nous, selon l'écriture, *inā* « mère », *anāk* « fils », qui actuellement sont écrits de même, mais qui sont prononcés et transcrits *inœû, anœûk.*

La remarque importante qui résulte de la comparaison de l'alphabet actuel avec l'ancienne écriture est que celle-ci est dépourvue de trois consonnes que les Tchames modernes emploient, et que nous avons placées après les autres dans notre grammaire ; ce sont *ḍ*, *ḅ*, *z* : c'est-à-dire un *d* et un *b* sourds et une palatale d'une nature toute spéciale qui existe aussi dans la langue annamite. De plus, les Tchames d'aujourd'hui assourdissent, pour ainsi dire, par un procédé spécial, les quatre nasales et principalement les plus usitées, *n* et *m*, changeant alors la voyelle

inhérente *œû* en *a*. Rien de tout cela n'existe dans l'ancienne écriture. Mais, par contre, nous y trouvons des groupes de consonnes qui ont disparu des textes modernes : *nd*, *mv*, que nous rencontrons même initiaux, c'est-à-dire en tête des mots. Et j'ai été immédiatement amené à me demander s'il n'y avait pas corrélation entre ces anciens groupes et les nouvelles lettres modernes; *nd* aurait pu se transformer en *ḍ* ou *ṇ* sourds, *mv* aurait pu devenir *ḅ* ou *ṃ* sourds des dialectes modernes (nous verrons plus loin que *v* ancien s'est le plus souvent changé en *b* moderne).

Les cas que nous sommes en mesure d'examiner actuellement ne sont ni assez nombreux ni assez certains pour que nous puissions affirmer positivement cette curieuse transformation; mais il y a, entre autres, un *ndik* de nos textes qui paraît devoir être identifié au *ḍik* « monter » des dialectes actuels, et j'aurai dans le cours de cette étude à relever d'autres exemples de ce genre. Si cela était, on pourrait peut-être ajouter, par analogie, que le groupe *ñj* a donné la palatale actuelle *z*.

En somme, à part ces réserves et une autre que nous allons bientôt formuler et qui concerne la nasale gutturale *ṅ*, nous n'avons pas d'observation très importante à présenter sur les consonnes de l'alphabet des inscriptions tchames qui, avec les linguales ou cérébrales en moins, correspondent, je le répète, aux consonnes de l'alphabet du sanscrit et des divers alphabets indiens dérivés.

Le *v* et le *b*, selon toute probabilité, sont facilement confondus dans nos textes épigraphiques. Une inscription de 1358 çaka, la plus récente de toutes peut-être, nous présente le même mot sous les formes *vrasha* et *brasha*. Ou plutôt le *b* devait être aussi rare jadis qu'il est commun aujourd'hui, et beaucoup de *v* de nos textes anciens sont transformés en *b* dans les dialectes modernes. Ainsi : *vrĕi* ou *brĕi* « donner »; *vuh* ou *buh* « mettre, placer », et par suite « donner, consacrer »; *vukân* ou *bukân* « autre ». Nous savons d'ailleurs que le cambodgien a mis en évidence le même phénomène, à commencer par son nom, *kamvuja* devenu *kambuja*.

Mais il est un fait frappant, entre tous, que nous révèle la comparaison de l'écriture des Tchames actuels avec celle de leurs ancêtres : c'est que la plupart des singularités extraordinaires de cette écriture ont une origine très ancienne. On les retrouve dans toutes ces inscriptions, peut-être même exagérées. Et c'est en finissant nos observations sur les consonnes, avant d'aborder les voyelles, que nous devons examiner la plus étrange de ces singularités, celle qui consiste dans les nombreux emplois du croissant affectant les lettres anunâsika du sanscrit. Dans nos inscriptions, ce signe a le plus souvent la forme d'un croissant placé au-dessus du caractère qu'il affecte; d'autres fois il ressemble à notre point d'interrogation renversé.

Dans le langage actuel (voir notre Grammaire, pages 16 et 17), ce signe : 1° remplace la nasale *ṅ;*

2° figure deux voyelles facilement confondues, *â* et *œ;* 3° ajouté au signe voyelle *u*, il donne la voyelle *ău*. Or ces trois emplois se retrouvent dans nos textes épigraphiques, où ce signe sert encore à former une autre voyelle, ce qui lui donne un quatrième usage. Donc, dans les inscriptions :

1° Le croissant remplace la nasale gutturale *ṅ*, sauf, bien entendu, dans les cas où cette lettre est initiale. Plus facilement même que dans les écritures modernes où l'orthographe, paraissant assez fixée sur ce point spécial, emploie selon les mots l'une ou l'autre forme, sans trop les confondre. Au lieu que dans l'écriture épigraphique nous rencontrons le même mot, souvent dans le même document, écrit tantôt avec le caractère *ṅ*, tantôt avec le croissant. Il nous est permis de supposer que l'emploi de l'une ou de l'autre forme n'est, aux yeux du lapicide, qu'une affaire de calligraphie ou de convenance d'emplacement. Ainsi *ravoṅ*, actuellement *raboṅ* « canal d'irrigation », écrit généralement avec le croissant, se rencontre souvent avec *ṅ* surmonté du virama.

Pour cette raison, et aussi par mesure de simplification, nous ne distinguerons pas entre les deux formes dans notre transcription, et nous figurerons par *ṅ* le croissant dans tous les cas où il remplace cette consonne.

2° Ce croissant représente aussi les deux voyelles *â* et *œ* qui sont presque de même nature. Évidemment, nous nous basons sur le langage moderne

pour dire que les deux voyelles coexistaient jadis, n'ayant pas eu l'heur d'entendre parler et prononcer les Tchames qui vivaient il y a un millier d'années. En soi, d'ailleurs, la distinction de cette voyelle en deux sons est sans importance, ce n'est qu'affaire de prononciation. Nous lisons donc, dans nos textes épigraphiques, avec le croissant figurant la voyelle, des mots dont ni la forme ni le sens n'ont changé de nos jours, tels que : *tâl* ou *tœl* « jusqu'à », *drœṅ* « régner », que les inscriptions nous donnent aussi sous une autre forme *dṛiṅ*.

3° Ce croissant, jadis de même qu'aujourd'hui, donne la voyelle dérivée *ău*, lorsqu'il est joint au signe voyelle *u*. Et, dans nos inscriptions, nous rencontrons par exemple *klău* « trois », *kayău* « bois », écrits d'après le principe actuellement usité. Quiconque l'ignore pourrait être tenté de lire ces mots *kluṅ*, *kayuṅ*.

4° Dans les inscriptions, ce croissant, ajouté au signe *i*, sert encore à figurer *ĕi*, autre voyelle dérivée. De nos jours, il a perdu, dans ce dernier cas, sa forme propre pour se transformer en un trait plus ou moins arrondi partant du cercle grossier qui représente la voyelle *i*. Mais, dans nos textes épigraphiques, le cercle, parfaitement tracé, est surmonté du croissant très bien détaché. Par exemple, dans les mots : *palĕi* « pays »; *lakĕi* « mâle, garçon, homme »; *cĕi* « prince, maître »; *drĕi* « corps »; *vrĕi* « donner ». Tous mots qui ont conservé leur signification et aussi leur forme graphique altérée, il est

vrai (sauf *vrĕi* devenu *brĕi,* avons-nous vu). Quiconque ignore ces conventions serait tenté de lire ainsi ces mots : *paliṅ*, *lakiṅ*, *ciṅ*, *driṅ*, *vriṅ*.

Il est à remarquer que nos inscriptions donnent quelquefois cette voyelle *ĕi* sous une autre forme, *iy*, en plaçant simplement le cercle figurant la voyelle *i* au-dessus de la consonne affectée qui est suivie elle-même de la lettre *y* surmontée du virama.

Donc nous lisons quelquefois et nous pourrons transcrire en conséquence : *lakiy* « mâle », *ciy* « prince ».

Ces particularités remarquables ayant été relevées et signalées, nous serons bref en ce qui concerne l'ensemble des voyelles, élément d'ailleurs moins important que les consonnes au point de vue linguistique. A part les deux voyelles dérivées *ĕi* et *ău*, cet ensemble se rapproche plus de l'alphabet sanscrit que celui des écritures modernes. Nous y rencontrons, rarement, il est vrai, *ḷi*, *ṛi*, qui ont disparu des dialectes actuels, du moins sous leur forme propre. Par contre, l'ancien alphabet tchame ignore la plupart des diphtongues et des voyelles dérivées si nombreuses de nos jours. La même loi, qui est dans la nature des choses, a déjà été observée au Cambodge où l'écriture des voyelles est actuellement plus compliquée que jadis.

Ainsi, chez les Tchames, le *va* en composition a pu, aussi bien que chez les Khmêrs, donner naissance à la diphtongue *ua, uo*. *Yvan* est devenu *Yuon* « annamite ». L'écriture est identique dans ces deux mots, sauf que la diphtongue moderne prend géné-

ralement ce croissant qui sert à tant d'usages. *Ya*, en composition, a pu donner *ia*, *iê*, *iéa;* ainsi : *pulyaṅ* est devenu *pulieṅ* « ministre ».

Notons encore : 1° que la voyelle longue n'est pas toujours indiquée dans les inscriptions. *Āra*, actuellement *ār* « talus, limite de rivière », est souvent écrit *ara;* 2° que dans bien des cas, dont la plupart sont encore à déterminer, les voyelles ont changé ou ont été interverties dans la suite des temps. Ainsi : *humā* « rizière, champ » est devenu *hamū*, au Binh-Thuan, et *hamā*, prononcé *hamœū* au Cambodge. En pareille question, il faut tenir compte de l'état, pour ainsi dire flottant, de l'orthographe de la plupart des voyelles dans les dialectes modernes; 3° que le mot *oṅ* « seigneur », paraissant emprunté à l'annamite, est souvent écrit d'une manière incomplète, sans le signe voyelle *é* qui fait partie intégrante de la combinaison graphique représentant *o;* 4° que le mot *poṅ* « seigneur » est rencontré quelquefois sous la forme *pov*, et même *po* qui est le terme usité actuellement.

En terminant ces observations philologiques pour aborder les considérations historiques, je ne crois pas inutile de rappeler que je n'ai pas, en principe, à m'occuper de relever ici la forme plus ou moins correcte des nombreux termes sanscrits usités par les Tchames dans leurs textes épigraphiques. Visant spécialement à l'étude de la langue indigène, je n'ai ni le droit ni même les moyens d'être plus puriste que mes auteurs en ce qui concerne les expressions

empruntées à la langue savante. Ces expressions ont été en partie transcrites par M. Bergaigne dans un travail que j'aurai fréquemment à citer : *L'ancien royaume de Campa* (*Journal asiatique*, janvier 1888). Je dis, en partie, parce qu'elles sont infiniment plus nombreuses que ne le feraient supposer les transcriptions de l'éminent indianiste dont nous déplorerons longtemps la perte prématurée.

III

Dans ma précédente étude sur les inscriptions khmères, faite en pleines explorations, j'avais examiné ces monuments dans l'ordre de leur découverte. Étudiant aujourd'hui l'ensemble des inscriptions tchames, plusieurs années après les avoir recueillies, il est tout naturel de les classer par ordre chronologique, tâche que M. Bergaigne nous a rendue facile en opérant lui-même un premier classement d'après les dates et les caractères paléographiques de ces documents.

Afin de compléter l'aperçu historique que nous donne la totalité des inscriptions du Tchampa recueillies jusqu'à ce jour, nous rappellerons d'abord sommairement les rois les plus anciens qui ne nous sont connus que par les textes sanscrits étudiés par M. Bergaigne dans le travail que nous suivons pas à pas (*Journal asiatique*, janvier 1888).

1. *Mara rāja* ou *Çri Mara.* — Ce roi nous a

IMPRIMERIE NATIONALE.

laissé sur un bloc de granit, dans les rivières du village de Vo-Can, vallée de Nha-Trang, province de Khanh-Hoa, une inscription sanscrite et brahmanique qui se trouve être l'un des plus anciens documents connus de ce genre; elle remonterait au IIIe siècle de notre ère.

2. *Bhadravarman Ier.* — Connu par deux inscriptions sanscrites tracées sur la roche de la base d'une colline située au nord des monts du cap Varela, au milieu d'une plaine très découverte. Sur la colline se dresse une tour ruinée en briques, qui forme un point de repère remarquable pour les navigateurs. Au pied du monticule est un gros centre annamite appelé *Cho-Dinh* « le marché principal, le marché du chef-lieu », nom que l'on rencontre fréquemment dans la géographie annamite.

Dans ces inscriptions que M. Bergaigne fait dater du ve siècle de notre ère, Çri Bhadravarman invoque la faveur des pieds du dieu Bhadreçvara.

Suit une lacune de trois siècles environ et nous arrivons vers la fin du VIIe siècle çaka aux inscriptions datées d'après cette ère indienne, à propos de laquelle j'ouvrirai une parenthèse.

M. Bergaigne ne paraît pas très sûr de l'année 78 : « On sait que le commencement de l'ère çaka varie de quelques années dans les différents pays », dit-il. Qu'on me permette de faire remarquer que cette ère s'est continuée sans interruption au Cambodge, qui, par tradition, l'emploie dans ses annales royales,

où elle est encore aujourd'hui moins 78, par rapport à l'ère chrétienne. Or tout nous indique que les deux royaumes khmêr et tchame, voisins et de civilisation identique, avaient entre eux des relations intimes et perpétuelles. Sans crainte d'erreur, nous pouvons donc calculer nos dates sur l'année 78.

3. *Prathivindravarman*, « qui régna longtemps » et qui n'est mentionné que dans les textes laissés par son successeur.

4. *Satyavarman*, le neveu (fils de la sœur) de Prathivindravarman, « qui régna peu de temps », nous a lassé une inscription sur la belle stèle du monument de Pô-Nagar. Ce prince y raconte qu'en 696 çaka, des « hommes extrêmement noirs et maigres, venus d'un autre pays sur des navires », détruisirent le temple et dérobèrent le linga de Kauthara, ou de la déesse Pô-Nagar, linga érigé jadis par le roi fabuleux Vicitra Sagara et qui remontait à l'an 5911 de l'âge dvāpara. Satyavarman poursuivit les ravisseurs et remporta sur eux une victoire navale complète, dit-il. En 706, il fit réédifier le Civa et tracer l'inscription qui donne ces détails.

La plus ancienne inscription du monument de Pô-Nagar « la Déesse du Royaume », la grande déesse des Tchames modernes, date donc de l'an 784 de notre ère. Il en est probablement de même du monument, en son état actuel du moins. Sur cette même stèle et sur les piliers de ce temple, les rois sui-

vants, en grande partie, feront tracer des inscriptions mentionnant leurs hauts faits ou énumérant leurs donations. Ce temple, célèbre chez les Tchames, est situé à une petite distance de l'embouchure de la rivière de Nha-Trang, rive gauche, sur l'esplanade qui couronne un petit monticule d'une trentaine de mètres d'altitude, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la mer et sur la jolie vallée de Nha-Trang. Il se compose de deux tours en briques avec portes en pierres couvertes d'inscriptions, et de quelques édicules. La tour de gauche, qui est la principale, la plus grande, renferme encore aujourd'hui la statue en pierre de la déesse Bhagavati, au moins de grandeur naturelle, et une autre petite statue de déesse sur laquelle est tracée une inscription. Nous verrons plus loin les dates probables de la consécration de ces deux statues, qui seront plus d'une fois mentionnées dans les inscriptions tchames du monument[1].

5. *Indravarman Ier*, « frère cadet de Satyavarman », succède à celui-ci. En 709, c'est-à-dire vers l'époque probable du changement de règne, les armées de Java, « venues sur des navires », brûlent un temple de Çiva situé dans Pāṇḍurāṅga, la plaine du

[1] La stèle qui était placée sur socle devant les tours, abritée sous un toit élevé par les Annamites, a été enlevée par les autorités françaises et transportée, dit-on, à la Résidence supérieure de Hanoï au Tonkin, hors du pays tchame, loin du monument dont elle faisait partie intégrante. Le fait nous paraît regrettable à tous les points de vue.

Binh-Thuan que les Tchames nomment aussi Panrang.

En 721, Indravarman fait tracer l'inscription sanscrite de la stèle de Yang-Tikuh « le Dieu rat » (c'est le nom que lui donnent actuellement les indigènes), stèle retrouvée dans les broussailles, près de la colline que les Annamites appellent *Da-Trang* « pierre blanche » (nous avons oublié le nom tchame), au milieu de la plaine de Panrang. Dans ce document, ce prince nous apprend qu'il vient de faire reconstruire le temple brûlé par les armées de Java douze ans auparavant et qu'il lui a fait des donations. Il y célèbre aussi sa gloire, à lui qui a porté la guerre aux quatre points cardinaux : au nord, au nord-est, à l'est, au sud-est et au sud. Contrairement à l'opinion de M. Bergaigne, je pense que cette énumération n'exclut nullement les Cambodgiens dont le pays, selon les idées des Asiatiques, devait être considéré comme étant situé au sud : le littoral de la mer allant *grosso modo* du nord au sud, et les deux peuples communiquant par cette mer, par ce littoral, par la région actuelle de Baria. A l'ouest, seul excepté dans l'énumération faite par Indravarman, étaient non les Cambodgiens, mais les montagnards, les tribus sauvages.

En 723, ce prince fit aussi tracer l'inscription que nous avons trouvée à Glai-Lemov « le bosquet des bœufs », à quelques kilomètres à l'est de la précédente stèle. Il nous dit qu'il érige un temple à

Vīrapura « sur l'emplacement de la demeure de Satyavarman ». Dans le « bosquet des bœufs », sont, en effet, amoncelées les ruines informes d'une tour. Il est possible que la ville de Vīrapura, souvent mentionnée dans les inscriptions tchames aussi bien que dans les textes sanscrits, fût située là, au milieu de la vallée de Panrang ou Pāṇḍurāṅga. Aujourd'hui ce centre de la plaine est entièrement cultivé en rizières, et les villages sont plutôt dispersés tout autour sur la périphérie.

6. *Harivarman.* — Le sixième roi des inscriptions sanscrites et le premier des inscriptions tchames connues jusqu'à ce jour devait être le beau-frère des deux prédécesseurs. Dans une inscription sanscrite tracée sur l'uṅ des piliers de la principale tour du monument de Pô-Nagar, il se vante des succès remportés sur les Chinois. Et le général, le Senapati Paṅrœ, à qui il confia la tutelle de son fils (le pulyaṅ Vikrāntavarman, investi par lui du gouvernement de Pāṇḍurāṅgapura), avait fait une invasion heureuse dans le Cambodge. « Il avait montré jusqu'au milieu du pays des Kambujas la force invincible de son bras. »

M. Bergaigne déduit avec raison de cette répartition des succès guerriers entre le roi et le général que le premier, le souverain de Tchampa, résidait au nord du gouvernement de Pāṇḍurāṅga et qu'il faudrait chercher dans cette direction l'emplacement de cette capitale.

Sans entrer ici dans des détails, disons seulement que nous avons, en effet, de bonnes raisons de supposer que la première capitale historique du Tchampa était dans la province actuelle du Quang-Binh, probablement aux environs de Dong-Hœui, vers le 17e degré de latitude.

Harivarman, dans l'inscription citée, se pose comme le restaurateur de l'antique image de Çrī Bhagavati (Pô-Nagar) depuis longtemps abandonnée. En 739, il lui fait des donations.

A ce prince, avons-nous dit, remontent les plus anciennes inscriptions en langue vulgaire que nous connaissons actuellement. Elles sont au nombre de deux, portant les nos 394 et 410, dans le travail de M. Bergaigne dont nous suivrons ici le numérotage.

Ces deux documents laissés en langue tchame par le roi Harivarman sont trop ruinés pour qu'il y ait lieu de s'y arrêter longuement.

394. La stèle de Glai-Klong-Anœk, petit bosquet dans les rizières de Panrang, entre le gros village musulman de Ram et le petit village de Pralau, contient dix lignes dont quelques mots épars sont lisibles, disant ceci :

En l'ère du roi des Çakas 7..... au règne de Sa Majesté Çrī Harivarma deva..... alors, lorsque le senapati Pañrœ ..... le grand corps d'armée.... le dieu Vishnou..... le combat..... le senapati Pañrœ.....

410. Ce numéro est celui d'une inscription tracée

sur les briques, côté droit, dans l'intérieur du vestibule d'un édicule au nord-ouest de la principale tour de Pô-Nagar. Dans ces sept lignes, on peut déchiffrer quelques mots dont voici la traduction :

En l'ère du roi des Çakas, 735, pendant le règne de Sa Majesté Vīra Jaya Çrī Harivarma deva, ce roi ayant été victorieux à la guerre. . . . . jusqu'à. . . . . le senapati Pañrœ. . . . . demeurant au pays Maniç. . . . . demeurant à Panrāñ, de nouveau le senapati fait donation au dieu. . . . .

Je passe sans donner de détails sur les mots tchames que nous aurons occasion de retrouver fréquemment dans des inscriptions plus complètes, mieux conservées.

7. *Vikrāntavarman*. — Ce roi, fils du précédent et neveu de Satyavarman et d'Indravarman dont sa mère était la sœur, a laissé l'inscription sanscrite de la stèle de Pô-Nagar, à Panrang, lieu qu'il ne faut pas confondre avec le vrai, le grand temple de Pô-Nagar à Nha-Trang, au Khanh-Hoa. En effet, il y a deux ou trois siècles, les Tchames, chassés du Khanh-Hoa par les Annamites qui les refoulaient progressivement du nord au sud, durent abandonner l'antique et vénéré temple de la grande déesse. Réfugiés dans la vallée de Panrang ou Pangdarang, ils affectèrent à son culte une construction moderne, sur le bord d'une petite rivière, le Krong-Byuh, qu'ils appelèrent aussi le temple de Pô-Nagar, et par abréviation Pô-Nagar. Tout à fait indépendante de ce temple moderne, mais seulement à une

distance d'une cinquantaine de mètres est dressée sous un arbre la stèle que nous avons dû désigner par le nom de la construction voisine. Mais en dehors de la mention de cette stèle, il ne sera jamais question ici de ce moderne Pô-Nagar de Panrang.

Dans cette inscription sanscrite, datée de 776, ce prince nous apprend qu'il donne un domaine à Çrī Vikrāntarudreçvara.

C'est aussi à Vikrāntavarman que M. Bergaigne attribue l'inscription 396, tracée sur la stèle brute de Yang-Kur, près d'une tour en ruine, non loin du village de Chakling, dans le sud de la vallée de Panrang.

Je ne songe pas à contester cette attribution qui est peut-être confirmée par le texte sanscrit; mais, s'il en était autrement, je devrais avouer que je ne suis pas très sûr de la lecture du chiffre 7 des centaines.

Quoi qu'il en soit, voici la transcription et la traduction des sept lignes tchames de cette stèle qui viennent après sept lignes sanscrites et qui sont elles-mêmes suivies de deux dernières lignes sanscrites[1] :

[8] *humā praloṅ,* *humā padeṅ,* *Ney çaka*
Le champ de Praloṅ, le champ de Padeṅ, Ci l'ère (l'année)

[1] Les numéros entre crochets dans la transcription indiquent l'ordre des lignes sur le monument. Le format du *Journal asiatique* se prêtant mal, il me semble, à la composition d'une double colonne de textes, je donnerai souvent en interlignes la transcription et la traduction, système qui me permettra, sans nuire

vanuh humā dvā nan. [9] 751. [10] *Yāṅ*
de la donation de ces deux champs-là 751. Le Dieu

maṇḍara di parvata. [11] *vihāra devaraksa di kroṅ.*
Mandara à la montagne. Le monastère Devaraksha sur le fleuve.

[12] *Yāṅ praṇaveçvara di mandoh.* [13] *Vihāra ney*
Le dieu seigneur de la syllabe sacrée à (?). Ces couvents-ci

avista nan sā pu [14] *pov punya.*
(?) là au seul Dieu seigneur des œuvres pies.

La fin de la traduction laisse à désirer. Je n'ose identifier *avista* au mot actuel *abih* « tous », et j'ignore encore complètement ce que peut signifier *mandoh*. Les autres mots traduits offrent une lecture certaine. Nous avons déjà vu aux observations philologiques et nous reverrons fréquemment *humā* « champ, rizière ». *Ney* pour *ni* « ci » est une forme souvent usitée dans ces vieux textes; *dvā* « deux », *nan* « cela, alors », *yaṅ* « dieu », *sā* « un » (ici « seul »), *pu* et *pov* « seigneur, dieu », tous ces mots sont encore de la langue actuelle. J'ai réservé à dessein *vanuh*, unique à présent dans tous les monuments que j'ai étudiés. Dans le langage moderne, *buh* « mettre, placer », vient du terme épigraphique *vuh* « donner »; *vanuh* était sans aucun doute un dérivé nominal, perdu maintenant, qui était tiré du radical *vuh* par un procédé d'infixation identique et commun aux deux idiomes des Khmêrs et des Tchames. Je n'hésite donc pas à le traduire par « donation ».

à la clarté, de ne pas reproduire deux fois les répétitions fastidieuses de titres que l'on rencontre trop souvent dans ces documents.

Avant de quitter cette inscription, je dois signaler qu'on lit dans une ligne précédente, en plein texte sanscrit, quatre mots tchames : *humā tavov* « champ de Tavov », et *pat pluh* « quarante » (?); *pluh* signifie effectivement « dizaine », et *pat* paraît devoir être identifié à *pak* « quatre » actuel.

8. *Haravarman* n'est connu que par la mention qu'en fait l'inscription laissée par son fils le roi qui suit.

9. *Indravarman II* fait écrire sur la stèle de Pô-Nagar une inscription sanscrite où il vante sa propre science et où il annonce qu'il érige une statue à la déesse Bhagavati, en 840.

10. *Jaya Indravarman Ier* laisse aussi une inscription sanscrite sur la même stèle, où il nous dit qu'en 887 il érige à Pô-Nagar, dans le pays de Kauthara, une statue de pierre remplaçant la statue d'or érigée précédemment (en 840) par Indravarman II. Cette statue d'or avait été enlevée « par les Cambodgiens cupides qui en sont morts ». M. Bergaigne nous fait remarquer que cet enlèvement peut être antérieur de plusieurs années et correspondre au règne du roi khmêr Rājendravarman, qui régna au Cambodge de 866 à 890.

La statue actuelle de Bhagavati à Pô-Nagar daterait donc de 887 çaka, soit 965 A. D.

A ce roi tchame M. Bergaigne attribue conjecturalement l'inscription 403, sur briques, complète-

ment illisible, et l'inscription 400 qui est tracée autour de la poitrine et du dos d'une petite statue de déesse assise, placée à côté de la grande statue de Bhagavati. Nous verrons les deux idoles mentionnées et adorées dans des inscriptions postérieures. L'inscription tchame, tracée sur la petite déesse, contient six lignes circulaires et de grandeur inégale. Les caractères mal écrits sont peu lisibles. On y distingue :

[2] di bhumīçvarī (en la maîtresse de la terre)..... [3] Yaṅ poṅ ku Çrī Jaya Indravarmma pu poṅ ku (le roi, etc.) ..... Yāṅ pu poṅ ku Çiva (le Dieu Çiva)..... [4] dharmma pāda (*sic*, expression répétée aux lignes 2 et 4) Yaṅ poṅ ku Çrī vala..... [5] ... poṅ ku Çiva........ pu poṅ (seigneur).....

Yaṅ ou *yāṅ* « dieu », *poṅ* « seigneur », *pu* « maître auguste, seigneur, dieu », sont des titres qui reviennent à chaque instant pour les dieux et les rois.

Avec ce prince, au IXe siècle de l'ère çaka, xe de notre ère, nous terminerons cette première série des rois de Tchampa qui ne nous ont laissé que très peu d'inscriptions en langue vulgaire. Il en sera tout autrement à l'avenir : le dialecte populaire va prédominer dans ces documents où bientôt il remplacera totalement la langue savante, dont l'étude sera peu à peu délaissée.

IV

11. *Jaya Parameçvaravarman Ier*. — Ce prince, que je suis tenté, ainsi que nous le verrons bientôt, de

confondre avec le suivant, et qui fut probablement un fondateur de dynastie, nous a laissé l'inscription 409 B. 2, sur une des faces du pilier d'entrée de droite, tour de gauche de Pô-Nagar.

Voici la transcription complète et la traduction partielle de ce document qui comprend cinq lignes :

[1] *Yāṅ poṅ ku Çrī Jaya parameçvara varmma deva*
Sa Majesté, etc.

turaiy vijaya rajan deva Kāñyā
(?) le victorieux adorant (?) la déesse (?)

[2] *punaḥ sthapanā rūpa pu poṅ tana rayā nan*
derechef a fait l'érection de la statue. Ce souverain de la terre

vuḥ humā suar sa ndik di drāv 300 jat [3] *humā*
donne des champs ? ? champs

udaya manroṅ 9002 pluḥ jāk ṅan tandoṅ laṅgău
au sud-est (?) 920 mesures avec ? ?

Hala[4]*n campa kvir lov pukam syam*
Les esclaves tchames kmêrs chinois ? siamois

aviḥ jeṅ 55 çarira caṇḍāra (*candala?*) *svœr.*
au total sont 55 corps (individus) vils (?)

Hu[5] *lan krod sragīk kanuk kroṅ vvaṅ māso ma 15 thĕï*
Esclaves or (māḥ) 15 livres (?)

pirak 15.
argent 15.

Rajan est un mot assez fréquemment employé dans nos textes, et dont je n'ai pu encore saisir le sens. « Adorer » est d'autant plus douteux que nous ne sommes pas sûr de l'expression qui suit ici ce mot. *Sthapanā*, que Bergaigne a lu par erreur *sud-*

harmma, n'est pas douteux le moins du monde. Après l'expression *pu poṅ* « l'auguste seigneur », vient, à la 2ᵉ ligne, *tana rayā* « la grande terre, la terre publique », mots peu ou pas modifiés dans les dialectes modernes. *Pu poṅ tana rayā* « l'auguste seigneur de la vaste terre » désigne toujours, dans nos textes, le roi régnant. *Udaya* « le lever », joint à *manroṅ*, terme indigène désignant encore quelquefois « le sud », paraît indiquer que les champs en question sont au sud-est.

On remarquera que je traduis par 920 un chiffre qui paraît beaucoup plus considérable. Les Tchames de nos jours ignorent la valeur de position des chiffres. Et il me semble qu'on trouve déjà ici trace de cette ignorance. Le lapicide écrit 900 2 suivis de *pluḫ* « dizaines », et il y a fort à présumer qu'il a voulu écrire 900 plus 2 dizaines, soit 920 *jăk* « mesures de riz ». Le *jăk*, dont les Annamites ont fait *gia*, a dû varier. Il vaut, chez les Tchames du Binh-Thuan, sept bols ou écuellées et cinq *jăk* font un panier. Le *gia* annamite actuel est beaucoup plus grand. *Hulun* désigne encore aujourd'hui « les serviteurs, les esclaves ». On voit qu'ils sont ici de toutes les races voisines, sauf les Annamites; à moins que l'expression *pukam* ne s'applique à ces derniers. Il y en a qui sont *campa*, c'est-à-dire tchames. Nous remarquerons, à ce propos, que, même dans les textes en langue vulgaire, nous rencontrons toujours le nom de la race que nous étudions sous cette forme *campa* et non sous la forme

actuelle *cam*, constatation qui infirme une hypothèse de M. Bergaigne, sur l'origine de ce nom, hypothèse que du reste l'éminent indianiste avait lui-même abandonnée. Les Khmêrs, appelés aujourd'hui *Kur*, sont dans nos textes les *Kvir* ou les *Kmir*. Les Chinois sont encore aujourd'hui les *Lov*. *Syam* « Siamois » n'est guère douteux. *Aviḥ*, aujourd'hui *abih*, « tout, tous »; *jeṅ*, actuellement *jéang*, « être »; *māh*, aujourd'hui *mœh* ou *maḥ*, « or », est très mal écrit dans notre inscription; *pirak*, aujourd'hui *paréak*, « argent ». Nous rencontrerons souvent, dans nos textes, pour évaluer le poids ou la valeur des objets en métal précieux, le mot *thĕi*, écrit quelquefois *thil*, qui est certainement une unité de poids, employée aussi pour les monnaies selon les usages de l'Extrême-Orient et qui doit signifier « livre » ou « once ». D'après certains passages, le *thĕi* était subdivisé en *dram*. Aujourd'hui, dans le langage moderne, nous ne connaissons que *thil* « dizaine » ou « douzaine » (de pièces d'étoffes).

11 *bis*. *Parameçvara*. — Celui-ci ne nous est connu que par une inscription sanscrite placée immédiatement au-dessous de la précédente, disant qu'en 972 le roi Parameçvara, « brillant de prospérité », fait à la Déesse des donations de vases d'or.

Je ne partage pas l'opinion de M. Bergaigne, qui distingue ce roi du précédent. Parameçvara, « le suprême seigneur », n'est autre que l'abréviation d'un titre plus complet, celui probablement de l'inscrip-

tion en langue vulgaire, et peut très bien s'appliquer au même roi.

Je donne donc ici à Parameçvara un numéro *bis*, réservant sa non-identification avec le 11e roi de nos textes.

12. *Bhadravarman*, que nous ne connaissons que grâce à la mention qu'en fait son frère cadet, le roi suivant.

13. *Rudravarman*, le dernier roi qui ait laissé son nom sur une inscription sanscrite (408, A. 2, face A du pilier d'entrée de gauche de la tour de gauche du monument de Pô-Nagar), où il nous annonce que « le roi Rudravarman, qui appartient à la noble famille d'Içvaras de Çrī Parameçvara », frère cadet de Çrī Bhadravarman, fait, en 986, des donations d'objets précieux au temple.

M. Bergaigne attribue aussi à ce prince l'inscription en langue vulgaire que nous allons examiner. Mais il a eu soin lui-même de nous mettre sur nos gardes. Dorénavant, n'ayant guère pour se guider que les dates et les expressions sanscrites, « une chronologie fondée sur des documents qui ne nous sont intelligibles qu'en partie est nécessairement plus sujette à caution, » dit-il. En effet, je la rectifierai en plusieurs points d'après les données que me fournit l'étude des textes en langue vulgaire, quoique mes connaissances soient encore incomplètes en cette matière.

14. *Çrī Paramabodhisatva.* — C'est à un roi portant ce titre bouddhique, si étrange ici, qu'il faut attribuer l'inscription 409, A. 1. La traduction de ce document, même partielle, nous apprend que Rudravarman y est mentionné pour dire qu'il fut fait prisonnier et emmené hors du royaume. De longues guerres intestines suivirent ce désastre qui eut lieu entre 986 et 990 çaka, si l'on se reporte aux indications données par les deux inscriptions nommant ce prince. Puis, après seize années de guerres, le Tchampa fut unifié derechef par Çrī Paramabodhisatva; d'où les actions de grâces qu'en 1006 çaka, ce prince fait à la grande Déesse protectrice du royaume.

Voici le document :

[1] *Svasti. Madā pu poṅ tana rayā sa drĕi*
Bonheur! Il est souverain de la terre un corps

sidah yāṅ po ku Çrī parama bodhisatva.....
à savoir le dieu, le Seigneur, etc.

En d'autres termes :

Il est un souverain, S. M. Çrī Paramabodhisatva.....

[2] *rakshā rājya di nagara campā di*
conservant la royauté au royaume de Tchampa pendant

janœh kalih pan tên tamā mak yāṅ pu
les désastres de la guerre (?) (?) entrèrent prendre le seigneur

rudra varmma pali[3]ṅyak nagara campa rūmaṅ
Rudravarman expulser (de) la capitale de Tchampa (?)

jumvav truh... nan mœn nagara campa kā je(ṅ) kalih
(?) fini... dès lors le royaume de Tchampa fut en guerre

IMPRIMERIE NATIONALE.

[4] *sa pluh naṃ thun. Mœn madā urāṅ*
une dizaine (et) six (seize) ans. Alors il y eut des hommes

ka ñu putau sa pluh drĕi di dalam
lesquels (furent) rois une dizaine de personnes dans l'intérieur

pramāna kalih nan. . .
(pendant) la durée (de cette) guerre-là. . .

Disons, avant de poursuivre, que *kalih* est une forme fautive donnée par le lapicide à *kalin* « guerre ». *Madā* « il est, il y a »; *di* « à, en »; *janœh* « malheur »; *tamā* (prononcé *tamœû*) « entrer, pénétrer, envahir »; *mak* (prononcé *mæk*) « prendre »; *nan* « là, cela, alors »; *putau* « roi », etc., sont des mots du langage moderne. *Liṅyak* paraît sûrement être la forme ancienne de *liṅiv* « hors, dehors », et *paliṅyak* serait « expulser » ou « emmener au dehors », en vertu de l'action du préfixe causatif *pa* dont les exemples ne manquent pas dans ces textes. Nous rencontrerons ce mot sur d'autres inscriptions. Même dans celle-ci nous lisons plus bas (ligne 6) : *Ra liṅyak nau hetu kalih nan.* Littéralement : « les gens au dehors allèrent à cause de ces guerres-là ».

Ayant donné ces quelques explications, nous continuons la lecture partielle de cette inscription. Afin d'aller plus vite, nous nous bornerons à noter entre parenthèses les expressions indigènes qui nous paraîtront remarquables :

[5] Çrī Paramabodhisatva dut combattre (*mrisuh*) et lutter (*vunah*)..... [6] la capitale de Campā était déserte, les gens l'ayant abandonnée à la suite de ces guerres.....

[7] alors un homme de Panrāṅ [8] rançonna (*patavuh*, de *tavuh*, actuellement *tabuh* « se racheter ») les gens de Campā qui s'étaient rendus à Panrāṅ à cause de ces guerres..... [9] il se maintint roi à Panrāṅ pendant seize ans..... [11] Enfin Çrī Paramabodhisatva étant reconnu roi de Campā conduisit (*vā*, actuellement *bā*) des troupes (*vala*) pour aller combattre [12] l'homme qui s'érigeait en roi à Panrāṅ.

Celui-ci fut pris. Le texte semble nous dire que lui et ses hommes eurent la vie sauve, mais que leurs biens furent confisqués(?) :

..... [16] Puis le roi Çrī Parama boddhisatva fut l'unique roi (*putau ekacchatra*) [17] jouissant des biens et revenus royaux (*rājopabhoga*).

Alors on fit donation à la divinité Pu-Nagar de divers ornements et ustensiles où nous noterons :

[18] Un diadème (*makuṭṭa*) [*sic*] en or (*māh*); un collier orné de joyaux (*talĕi kaṇṭha māli pradap mata*). On offrit à la petite déesse (*ra vuh di yāṅ pu anêh*) [19] divers ustensiles ou ornements en or ou en argent parmi lesquels sont aussi un diadème d'or de 9 thil et un collier orné de joyaux. La princesse Garbha Lakshmī, qui est la sœur (? *srātā*) aînée du roi Çrī Parama bodhisatva, donne à la déesse Pu-Nagar un *vat*(?) d'or [22] de 56 thil. Le Pulyaṅ Çrī yuvarāja, prince (*cĕi*) Vyu, fils aîné du roi Çrī Parama [23] bodhisatva donne à la petite déesse un plateau (? *vān*) d'argent de 33 thil.

Donnons enfin *in extenso* la dernière phrase :

[23]	*Tra*	*ra*	*vuh*	*li*	[24] *mān*	*ṅan dravya*	*vukân*
	De plus	on	donne	(des)	éléphants	avec biens	autres

nānā prakār	*pak*	*yāṅ*	*pu*	*nagar*
de formes variées	à	la déesse	dame	du royaume

ṅan yāṅ pu anêh karaṇa kīrtti
et à la déesse dame petite en vue de la gloire

di lo [25] *ka nĕï ṅan phala di paraloka. Kāla çaka*
en ce monde-ci et fruits en l'autre monde. Au temps du

rājah 1006.
roi des çaka 1006.

15. *Bhadravarman III*, que malgré l'opinion de M. Bergaigne nous distinguerons provisoirement de Bhadravarman II, puisque nous constatons que le règne de ce dernier doit être reporté à une époque assez reculée dans le xe siècle çaka.

16. *Jaya Sinhavarman Ier*, de même que le précédent, n'est connu que par l'inscription du roi suivant.

Remarquons, avant de poursuivre, que ces identifications ou ces distinctions provisoires n'ont qu'une valeur très relative. Outre les lacunes probables, certaines même, de nos listes, il y a à considérer que ces princes changeaient quelquefois de noms pendant la durée de leur règne. Nous verrons bientôt des exemples positifs de ce fait.

17. *Jaya Indravarman II*. — A ce prince doit être attribuée l'inscription de trois longues lignes inégales tracées sur le fronton extérieur de la tour de droite du monument de Pô-Nagar. Chacune de ces lignes forme une phrase distincte terminée par un signe de ponctuation. Ce document est très ruiné dans ses mots tchames, plus difficiles à lire, à tous

points de vue, que les passages sanscrits. Ceux-ci comprennent surtout des dates qui ont été examinées précédemment par M. Bergaigne et qui seront simplement reportées ici en chiffres [1].

Traduction partielle :

[1] ... Fut roi..... puis fut Bhadra varmma, roi, fut encore Jaya Sinha varmma, roi..... ennemis expulsés (ou ennemis expulsèrent, *çatru paliñyak*).....

[2] 1021 (date de la) naissance; 1051, époque (où il est) devarāja (ce devait être une dignité princière ou religieuse); 1055, époque (où il est) yuvarāja; 1060 (il) donne (le ou au) dieu Saddharmma; puis (en) 1061 (il est) roi; (en) 1062 (il) donne (le, ou il donne au) dieu Çrīçana (Çiva); (en) 1064 (il donne?) le Çiva liṅga et le Çrīçana Vishṇu.

[3] Au temps (?) jadis (?) le roi Vicitra Sāgara donna le liṅga Kauthāra depuis 1,780,500 (ou 1,710, 500 Kutā [2] çaka). Le Seigneur donne le Çiva liṅga (en) 1060; le roi *sapaksaḥ* [3] *yuge*, jusqu'au temps de Jaya Indra varmma, de nouveau 1065, l'autre.

A ce prince, M. Bergaigne attribue, par conjecture, une des dernières inscriptions sanscrites, la 3e de la face A du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Pô-Nagar.

Jaya Indravarman II terminerait ainsi une période où les études sanscrites sont en décadence

[1] Voir *Journal asiatique*, janvier 1888, p. 81.

[2] *Kutā?* ou *kubhā?* mot mal écrit, qui pourrait bien augmenter encore d'un chiffre cette date fabuleuse. A cela près!

[3] *H* fautif est assez fréquemment employé à la fin de certains mots sanscrits. Je n'ai pas d'explication satisfaisante à donner de *sapaksaḥ* « ayant des ailes, ou des alliés ».

marquée; les inscriptions en langue religieuse et savante deviennent de plus en plus rares, et sont à la veille de disparaître totalement. Les inscriptions en langue vulgaire, qui prennent plus de consistance, paraissent, sous la phraséologie officielle, dissimuler très mal les désastres nationaux.

V

La série qui suit ne comprend que trois rois, mais elle nous donne les textes en langue vulgaire les plus importants peut-être au point de vue historique, et elle paraît se rapporter à une époque où la défensive des rois tchames fut couronnée d'un succès relatif.

18. *Jaya Rudravarman* ne nous est connu que par les inscriptions de son fils et successeur Jaya Harivarman.

Car nous devons intervertir l'ordre chronologique attribué par M. Bergaigne à ces deux princes, d'après des documents qui, selon son expression, ne lui étaient « intelligibles qu'en partie ». Faut-il identifier ce Rudravarman avec l'Indravarman qui a précédé? Il n'y aurait, en effet, place que pour un règne bien court, entre 1065, date de l'inscription que nous venons d'examiner, et 1067, qui paraît bien être la date de l'avènement de Jaya Harivarman.

19. *Jaya Harivarman* nous a laissé deux inscriptions, l'une tracée sur un des piliers du temple de

Pô-Nagar, et l'autre sur un gros bloc de granit appelé *Batău Tablah* « la roche fendue », qui se dresse dans les rizières, près du village de Ram, dans le sud de la vallée de Panrang, non loin des dernières saillies du groupe des monts du cap Padaran. Ce superbe monument épigraphique compte dix-sept lignes de grands et beaux caractères, dont plusieurs, malheureusement, ont été usés par le temps. La longueur moyenne des lignes est de 3m,50 jusqu'à la 10e incluse et de 4m,75 à partir de la 11e, qui commence plus à gauche, profitant de l'élargissement du rocher. La hauteur totale est d'environ 3 mètres.

En voici la traduction partielle :

Sa Majesté Çrī Jaya Harivarmma deva, prince (*cĕi*) Çivanandana, personne (*urān*) *ratna bhūmī vijaya*, fils (*anāk*) de S. M. Çrī Jaya Rudravarmma deva, ce souverain de la terre de la race des guerriers à deux ailes (*kshatrānvaya dui paksha*). 1067 : En (cette ère) du roi des çakas..... ce souverain suivit S. M. Jaya Rudravarman se rendant (?) jusqu'à Pāṇḍurāṅga. S. M. Jaya Rudravarman atteignit la fin des fruits et des œuvres (*aviḥ phala karmma* « il mourut »); ce souverain tomba (*bhrashṭa*)..... au nagara *Pāṇḍurāṅga*[1]. Ce souverain était la forme visible de Vishṇu. Alors les gens de Pāṇḍurāṅga invitèrent (*daā*) ce souverain à régner en ce

[1] Pāṇḍurāṅga, d'où le nom indigène Paṅdaraṅ, Praṅdaraṅ, nom littéraire de la plaine appelée aussi Panrāṅ, Panrāṅg par les Tchames. Les deux noms sont fréquents dans les inscriptions. Cette plaine de la province annamite, le Binh-Thuan, est encore le foyer moral des pauvres restes actuels des Tchames. Par transcription les Annamites l'appellent *Phanrang* ou *Manrang*. De Pandaran, les premiers navigateurs européens ont tiré Padaran, le nom du cap voisin.

royaume pour l'avantage et la bonne fortune du royaume de Campā, de même que dans les temps anciens..... il régna (*dṛiṅ rājya*) en ce royaume. 1067 : En cette ère de çaka, les troupes du Cambodge et les troupes de Vijaya en grand nombre(?) vinrent combattre avec (contre) ce souverain à Pāṇḍurāṅga, plaine de *Caklyaṅ*[1]. 1080 : En cette ère de çaka, les troupes du Cambodge et les troupes de Vijaya en grand nombre(?) vinrent combattre (*marai mrasuh*) avec ce souverain en la plaine de Vīrapura[2] au champ *Kayev*. Heureusement, parce que (*suhetu*) ce souverain est doué d'un héroïsme incomparable (*proṅ viryya haṛih*[3]), il les défit en un clin d'œil. De 1081 : En cette ère de çaka, ce souverain conduisit les troupes s'emparer du prince Harideva, beau-frère du roi de Cambodge[4], que ce roi du Cambodge avait commis à la garde du nagara Campā. Ce souverain vainquit les troupes cambodgiennes et les troupes de Vijaya en la plaine de Mahī. Ce souverain fut ondoyé selon les rites royaux..... Le roi Yuon (annamite), reconnaissant(?) que ce souverain était doué d'un héroïsme incomparable..... les troupes annamites firent aller..... (combattre?[5])..... ce souverain jusqu'à la plaine *Lavaṅ*. Ce souverain remporta une victoire complète sur ces troupes. 1083 : En cette ère de çaka..... aller..... combattre jusqu'à la plaine..... Ce souverain

[1] Selon toute vraisemblance, *Caklyaṅ* est la forme ancienne de *Cakliṅ, Chakling*, nom d'un village tchame situé à proximité de cette inscription.

[2] *Vīrapura*, avons-nous vu déjà, devait être la ville principale de cette plaine.

[3] Pour expliquer quelques mots : *marai* «venir»; *masuh* «combattre», jadis *mrasuh* ou *mṛisuh; proṅ* «grand»; *harœh*, jadis *haṛīh*, «excessif, magnifique». Je traduis par «vaincre, défaire» le mot perdu *paslyaṅ* qui paraît peu douteux. *Slyaṅ* devait, par suite, signifier «défaite». Mais je n'ai pas rencontré ce mot *slyaṅ*.

[4] *ya adĕi sāṅ putau kmir*, littéralement : «qui (était) le frère cadet de maison du roi khmèr».

[5] L'usure des caractères est fréquente en cette place.

saṅsāra avista. 1088 : En cette ère de çaka, ce souverain fit conduire les troupes..... parce que ce souverain..... les troupes de ce Pāṇḍurāṅga-ci..... furent *abhimâna* (orgueil?) *adhama* (abject?) vis-à-vis de ce souverain. 1092 : En cette ère de çaka, ce souverain fit conduire les troupes..... venir prendre..... Pāṇḍurāṅga..... ce souverain *sansāra;* ce souverain donne au dieu .... le souverain donne au dieu Jaya Harilingeçvara..... retournèrent[1] au royaume de Vijaya..... jouir des revenus royaux selon.....

Nos connaissances incomplètes et l'usure de beaucoup de lettres ne nous permettent qu'une traduction tronquée de ce beau monument épigraphique; mais le sens général, se rapportant aux nombreuses victoires remportées par le roi qui l'a fait tracer, sera confirmé par l'inscription suivante : 409, A, 2; la seconde sur la face A du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Pô-Nagar. Cette inscription commence par une stance sanscrite de deux lignes adorant *yāṅ pu nagara,* « la déesse dame du royaume », l'épouse de Çiva. Voici la transcription complète et un essai de traduction des six lignes tchames de cette inscription qui comprend en tout huit lignes :

[3] *Yāṅ po ku*	*Çrī Jaya harivarmma deva*	*ciy*
Le dieu, le roi,	Çrī Jaya harivarman	prince

çivānandana	*urāṅ*	*ratna*	*bhūmi*	*vijaya*	*anāk*
fils de Durga	homme	joyau	terre	victorieux	fils

[1] *Gulāc* « faire demi-tour »; *nau* « aller »; *gulāc nau* « retournèrent ». Remarquons que le vocable donné ici au dieu confirme notre lecture. Cette inscription est bien de Jaya Harivarman.

[4] *yāṅ* *po ku* *Çrī Jaya Rudravarmma deva*
du dieu du roi Çrī Jaya Rudravarman

pu poṅ tana rayā *nan kā* *paslyaṅ*
souverain de la terre celui-là a vaincu

çatruvargga *makapun* [5] *kamvuja*
les troupes d'ennemis également, les Cambodgiens,

yavana *vijaya* *ṅan* *uttara* *diça*
les Annamites (le pays de) Vijaya et les régions du nord

makapun *amarāvati* *ṅan* *dakshiṇa diça makapun*
aussi, (les pays d')Amarāvati et les régions du sud aussi,

[6] *pāṇḍurāṅga ṅan paçcima diça* *makapun randaiy*
Pāṇḍurāṅga et les régions de l'ouest aussi, les Raḍê

mada ṅan mvleccha (sic) *vukân avista suheta* [7] *pu poṅ*
les Mada et barbares autres tous ? parce que ce souverain

tana rayā nan kā *tmuṅ* *jaya* *sadākāla*
de la terre là fut (?) jouissant de (?) la victoire continuellement;

mœn si jeṅ vnh *aneka* *bhogo* [8] *pabhoga*
alors pour être donnés de nombreux biens et revenus

kân *yāṅ* *pu* *nagara* *devī nī*
à l'usage de (?) la déesse dame du royaume, déesse-ci

kālaçaka rāja **1092.**
au temps du roi des çakas 1092.

En d'autres termes :

S. M. Çrī Jaya Harivarman, prince Çivā nandana, *le victorieux dans la terre des Joyaux* (?), fils de S. M. Çrī Jaya Rudravarman, a triomphé également de tous ses ennemis : soit les Cambodgiens, les Annamites, les gens de Vijaya ainsi que tous les pays du nord, soit Amaravati et les pays du sud, soit Pāṇḍurāṅga et les régions de l'ouest, soit les Radê, les Mada et autres tribus barbares. En effet, ce grand

roi fut continuellement victorieux. Aussi il donne de nombreux biens à cette déesse, la Dame du royaume. 1092 çaka.

Ne quittons pas cette courte inscription, l'une des plus remarquables entre toutes, sans lui accorder les observations qu'elle mérite. Nous y voyons apparaître des qualificatifs de forme nouvelle qui se répéteront dans l'avenir : le prince (*cĕi*) un tel, personne (*urāṅ*) victorieuse de telle chose (ou pays). En ce qui concerne les mots : *anāk* « fils » est prononcé actuellement *anœk*. *Kā*, que nous rencontrons fréquemment dans nos textes, paraît remplacer le moderne *hu*, en indiquant la possibilité, l'accomplissement. J'ai déjà dit que *paslyaṅ*, mot perdu, devait certainement signifier « vaincre », en ajoutant le préfixe causatif *pa* devant *slyaṅ;* nous n'avons pas rencontré ce dernier mot, mais il devait être usité et signifier « défaite ». *Makapun* est évidemment apparenté à un mot du dialecte actuel du Cambodge, *kapun*, qui signifie « soit, aussi » dans les énumérations. Or on voit bien clairement que notre inscription donne une énumération. *Nan* « là, alors », *ṅan* « avec, et », sont des mots très communs dans les dialectes modernes aussi bien que dans la langue ancienne. Le mot curieux *Randaiy*, écrit actuellement *Raḍaiy*, par un *d* dur, et prononcé *Radê*, désigne une des principales, une des plus puissantes tribus autochtones qui habitent les forêts des montagnes à l'ouest du Tchampa, entre sa dernière capitale, Binh-Dinh actuel, et le monument d'où provient notre inscription, Pô-Nagar dans le Khanh-Hoa. Ce mot semble nous indiquer

que le groupe *aiy*, rencontré quelquefois dans nos textes épigraphiques, était, jadis comme maintenant, prononcé *é*. Mais il donne lieu à une autre remarque plus importante. En ce qui le concerne, il confirme notre théorie sur la transformation du groupe ancien *nd* en *ḍ* dur moderne, dont la forme graphique elle-même procède de cet ancien groupe. J'ignore ce que sont les *Mada*. Il est plus curieux qu'extraordinaire de voir nommer les tribus autochtones *mleccha* « les barbares »; le mot est écrit ici avec l'intercalation d'un *v* fautif, cas qui n'est pas unique dans nos textes. *Tmuṅ* est un des mots perdus dont je n'ai pu encore déterminer le sens exact. Même observation pour *kân*. *Mœn* « alors », *si* « pour », *jeṅ* « être », paraissent d'une lecture certaine, et sont d'ailleurs identiques ou au moins étroitement apparentés aux mots modernes : *maṅ*, prononcé *mœṅ*, *si*, *jéaṅ* ou *jeṅ*, qui ont les significations que j'indique.

20. *Jaya Indravarman III* nous a laissé l'inscription tchame 409, A. 3, la 3e inscription de la face A du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Pô-Nagar. Elle compte sept lignes et fait suite à celle que nous venons d'examiner.

En voici la traduction :

S. M. Jaya Indra varmma deva grāma pura vijaya fait des dons à la déesse Bhagavatī kauthāreçvarī, lui donnant une couronne (*makutta* [*sic*]) en or de 60 thĕi, un vase (*kalaçsha*

[*sic*]) et une cuiller (? *bak*) en or de 13 *thĕï* 9 *dram*[1], et un *khal* (sorte de plateau?) de 16 *thĕï*. Kālaçaka 1097. (Lorsqu'il) va conquérir le Cambodge (il) donne un vase (*bhajana*) d'argent de 172 *thĕï*, 2 lots(?) de bois de santal (*kayău candana*)..... (encore du *candana* et un *thoṅ* de riz?). La dame (*poṅ*) Parameçvarī donne un collier (corde os d'anguille, *talĕï tulaṅ lanūṅ*) en or de 2 *thĕï*. La dame Rayā donne un collier (corde os d'anguille) en or de 2 *thĕï* et 5 *dram*. La princesse (*pu nai*) Bhāgyavatī, fille du roi, donne 1 collier incrusté d'or. La princesse Sumitra donne 1 *kloṅ*[2] en or de 9 *dram*. La princesse Sudakshinā donne 1 *kloṅ* en or de 1 *thĕï*. Le Māṅ çi ai grāma pura vijaya donne 1 *vata* (bol en métal à fleurs) en argent de 10 *thĕï*, ainsi que 7 *dram* d'or à usage (à travailler, à orner?). Kālaçaka 1105.

M. Bergaigne attribue aussi à ce prince les inscriptions sans date trouvées à An-Thuân, province de Binh-Dinh. L'attribution est probablement justifiée, quoique les titres du roi ne soient pas absolument identiques dans ces divers documents épigraphiques.

Voici la traduction de la face B, ou face tchame, de la stèle rognée d'An-Thuân, 422, la première face A devant être publiée, nous dit M. Bergaigne, « comme offrant un curieux exemple d'une sorte de sanscrit macaronique » :

S. M. Çrī Jaya Indra varmma deva, prince, fils, personne

[1] Le *dram* n'est resté dans la mémoire des Tchames actuels que comme monnaie de compte valant environ 1 franc.

[2] *Kloṅ*, aujourd'hui « petite boîte », autant que possible en métal précieux, où, après la crémation, les Tchames renferment les os nobles du front.

(blanc d'une lettre *grā?*) *ma pura*, donne le nommé (*Ja*) Hamuy et tous les biens de ce Hamuy à la déesse dame du royaume (*yaṅ pu nagara*) parce que ce Hamuy.....

(Suivent cinq ou six caractères coupés où on peut lire : *agam?* « inceste »).

C'est donc une confiscation de la personne et des biens prononcée par le roi. Il n'y a, je pense, d'autre conclusion à tirer de la mention faite de la grande Déesse dans une incription du Binh-Dinh que celle-ci : son temple principal, son temple royal était celui que nous connaissons à Nha-Trang, au Khanh-Hoa, mais probablement des temples secondaires s'élevaient dans tout le royaume où son culte était partout répandu.

Quant à l'autre inscription tchame d'An-Thuân, 424, A, 13 lignes, et B, 7 lignes, elle contient les serments successifs de dévouement de trois seigneurs au roi Çrī Jaya Indravarman deva. La formule n'est complète que pour le premier serment, plusieurs mots manquant dans les deux autres qui, du reste, paraissent la répéter littéralement, sauf les noms des seigneurs prenant la parole. Donc le *Taval Vīra Siṅha Oṅ Vayāk*, le *Taval Çūrādhika varmma Oṅ Ja...*, et le (*Taval*) *Vikrānta Siṅha Oṅ Dhun* s'engagent pour eux et pour leurs enfants à combattre jusqu'à la mort en cas de guerre. Ils prennent encore d'autres engagements que je ne comprends que partiellement.

VI

Il faut passer plus d'un siècle pour arriver à une autre série de rois.

21. *Jaya Parameçvara varman II.* — Ce prince a laissé plusieurs inscriptions qui paraissent se rapporter surtout à des événements historiques. Malheureusement, elles sont en général mal écrites ou mal conservées. La 4ᵉ inscription de la face B du pilier d'entrée de droite de la tour de gauche de Pô-Nagar est très ruinée dans ses dernières lignes. Je ne partage pas l'opinion de M. Bergaigne croyant que cette inscription de 13 lignes « paraît se prolonger et s'achever au bas de la face A du même pilier, après l'inscription de Jaya Indravarman III datée de 1105. On trouve là, en effet, une quatorzième ligne, d'une écriture toute semblable à celle de la 4ᵉ inscription de B, et terminée par une date en chiffres du kālaçakarāja que je lis 1148 ». (Bergaigne.)

L'hypothèse me paraît hasardée : la prétendue 14ᵉ ligne, que d'ailleurs je transcrirai ici après l'inscription dont elle ferait partie au dire de M. Bergaigne, pourrait bien n'être qu'une ligne isolée. Sous l'usure de la pierre, elle me paraît commencer par un signe de ponctuation. En elle-même, la question a peu d'importance, cette ligne, isolée ou non, paraissant donner une date qui se rapporte

effectivement au règne de Jaya Parameçvaravarman II.

Mais une autre erreur probable et plus importante, commise par M. Bergaigne, serait dans la durée extraordinairement longue qu'il suppose au règne de ce prince en lui attribuant la date de 1112 qui, nous le verrons, rappelle un fait bien antérieur, selon toute vraisemblance.

Voici la traduction des parties lisibles de cette inscription 409, B, 4 :

Il est un souverain de la terre, à savoir S. M. Çrī Jaya Parameçvara varmma deva Oṅ jouissant de la royauté, personne *turaiy vijaya*. En çakarāja 1112, il fut un souverain de la terre du Cambodge, nommé Vraḥ pāda Çrī Jaya varmma deva, qui conquit (?) toute la terre. Il prit la capitale du Tchampa (*marai mak nagara campa*), emportant tous les liṅga (*paliṅyak sarvva liṅga*); ce fut une grande guerre de trente-deux ans (*jeṅ kalin rayā klău pluh dvā thun*). Il plaça un général cambodgien (*vuḥ senapati Kamvuja*)..... En 1123, ce souverain partit..... prit le nom de pu poṅ pulyaṅ Çrī Yu..... Alors le Cambodge et le Tchampa s'accoutumèrent (?)..... ce souverain..... [10] *ekacchatra* (parasol unique, souveraineté unique).

Les trois dernières lignes sont complètement illisibles. Sur l'autre face [14?] : Kālaçaka 1148.

A cette inscription paraît plutôt faire suite, 409, B, 1, inscription de cinq lignes ajoutée au haut du pilier au-dessus d'inscriptions antérieures dont elle est séparée par un long intervalle en blanc. Elle dé-

bute en effet comme si elle continuait une autre inscription :

En outre (*punaḥ*) S. M. Çrī Jaya Parameçvara varmma deva donne à la déesse Pu Nagara et à la statue sacrée (*ṅan vraḥ rūpa*[1]) en ce çakarāja 1155.

(Il donne) des champs à *Kamvyœl*, un endroit, ce sont les champs de *Saṃmriddhi jaya* (*sic*) de 100 *jāk*. Les Khmêrs placés dans le hajai (forteresse? service du temple?) sont au nombre de dix, hommes et femmes. D'autres champs de 1900 et de 1500 *jāk*.

Enfin l'inscription finit en ces termes :

kvir	*campa*	*lov*	*syaṃ*	*vukām̐*
Les Khmêrs,	Tchames,	Chinois,	Siamois,	(?)

lakĕi krumvĕi *15* *drĕi*[2].
hommes (et) femmes, 15 personnes.

C'est-à-dire qu'il y a 15 esclaves des deux sexes de toutes ces races donnés au service du temple.

Le n° 382 contient trois lignes tracées sur le fronton d'une porte de tour, pierre trouvée enfouie à 1 kilomètre environ de Cho-Dinh, le marché principal actuel de la vallée de Panrang. Dans ce document, S. M. Jaya Parameçvara varman paraît

[1] A remarquer ce *vraḥ* khmêr, écrit ici après une longue domination cambodgienne.

[2] *Krumvĕi*, actuellement *kumĕi* « femme », est deux fois écrit sous cette forme dans cette inscription. Généralement nos textes épigraphiques remplacent ce mot par *vinai*, actuellement *binai* « femelle ».

donner l'ordre au général (*senapati*) Rāmadeva d'ériger une statue au « dieu né de soi-même » (*yaṅ pov ku svayam utpanna*), en 1155 çaka. Donation de 7 Khmêrs, 11 Siamois, 1 Pukām, 1 éléphant mâle (*limān lakĕi sa*) avec 3 Khmêrs (éléphants?).

Ce fronton a été taillé dans une pierre où étaient tracées des inscriptions beaucoup plus anciennes, dont les vestiges existent non seulement sur les prolongements du fronton, mais encore sur deux autres faces. Entre autres mots nous y lisons : *munroṅ* « sud », *haluv kroṅ* « tête du fleuve ».

Le n° 383, montant d'une porte de tour trouvée avec le précédent fronton à Cho-Dinh, Panrang, comprend deux faces. La face A, plus importante, plus large, de 21 lignes, a ses caractères mal tracés, faciles à confondre; de plus, les lignes, au moins dans le haut, paraissent incomplètes, à en juger par le sens. L'inscription aurait été rognée ou ruinée latéralement. Les passages que nous pouvons lire confirment le peu que nous apprenons au sujet des faits qui précédèrent l'avènement de Jaya Parameçvaravarman II. Ainsi :

[3] *kralin nan klău pluh dvā thun*... [5].. *di siṅha pura.*
cette guerre-là trente-deux ans. à Singapour?

di çaka ni 1129 pu poṅ k(*u ta*) [6] *na rayā*
En ce çaka-ci 1129 le souverain de la terre du

kamvuja vrĕi rai daā nau vrĕi nāma
Cambodge fit venir(?) inviter à aller donnant le nom

(çri) [7] *yauvarāja* (sic) *pukām syam davvan marai*
de Çrī Yuvarāja (?) et Siamois ? vinrent

mañ [8] *kamvuja deça. pu poñ tana rayā nan vā vala nau*
du (?) Cambodge. Ce souverain conduisit les troupes

[9] *mrisuh jaya mak vā tâl pu poñ*
combattre vaincre saisir conduire jusqu'à ce souverain

tana (rayā) [10] *kamvuja vrĕi nau mak yvan,*
de la terre du Cambodge fit aller saisir les Annamites;

pu poñ tana rayā nan [11] *vā vala nau*
ce souverain conduisit les troupes

gah virān[1] *senapati kamvuja nau*
du côté du nord, le général cambodgien alla...

[12] ... *mrisuh*... *kvir* [13] *yvan*
combattre.. les Khmêrs les Annamites

matai..... *pu poñ tana rayā nan jaya*
moururent..... ce roi vainquit.

... [14] .. *di çaka ni 1142 kvir nau vrah* [15] *nagar,*
En ce çaka-ci 1142 les Khmêrs allèrent au saint pays,

urāñ campa marai vijaya..... [16] *pu poñ tana*
les gens de Tchampa vinrent à Vijaya. Ce souverain

rayā nan drœñ râja di [17] *çaka ni 1149 rajan*
régna; en ce çaka-ci 1149 il se fit (?)

rājābhisheka ñap rumah ma[18]*ndi rumah*
ondoyer (fit) construire des palais, des temples

çrī vinaya punah sthapanā devā.....
à Çrī vinaya derechef fit ériger les dieux.....

Ce document, si mal écrit et si mal conservé,

[1] *Virān*, dans nos textes épigraphiques, paraît opposé à *manroñ* «sud», comme aujourd'hui, en littérature, *barak* «nord» est opposé à *manroñ*.

confirme donc ce que disent les autres inscriptions de ce roi, sur la guerre de 32 ans qui suivit la conquête du Tchampa par le roi du Cambodge, en 1112. Cette guerre se prolongea jusque vers 1144 çaka. En 1129, le conquérant khmêr installa, paraît-il, un yuvarāja à la tête de cette conquête. Puis des Siamois et des Pukam (?) vinrent du Cambodge. Des luttes eurent lieu avec les Annamites, dans le nord du Tchampa évidemment. Les généraux cambodgiens commandaient les troupes qui se battirent contre ces Annamites; les pertes furent grandes de part et d'autre.

En 1142, les Khmêrs évacuèrent le Tchampa, et (probablement après avoir fait la paix en 1144) le roi tchame, Çrī Jaya Parameçvaravarman II, put se faire ondoyer en 1149, régner en paix, se construire des palais et réédifier les temples des dieux.

Sur la petite face B du même montant de porte est écrite, en 20 lignes, l'énumération des biens consacrés à la divinité. D'abord les ustensiles, puis les champs (*humā*) donnés par le roi au dieu. Ces champs, tous désignés par le nom du pays où ils sont situés, ont leur contenance évaluée en *jāk* ou mesures de riz.

La stèle de Lomngœu, à l'embouchure de la rivière de Panrang où elle avait été plantée pour servir de borne entre deux villages annamites, a été martelée de caractères chinois de grande dimension mentionnant la 17e année de Minh-Mạnh (1836, A. D.), année de la grande revision cadastrale.

Les quatre premières lignes de ce monument (n° 392) présentent une écriture différente de celle des onze autres et probablement plus ancienne. Elles appartiennent à la fin d'une inscription qui aurait été rognée. Il y est question des ustensiles donnés et des esclaves, chinois, siamois, *pukaṁ*, affectés au temple.

A la cinquième ligne commencerait l'inscription de Jaya Parameçvara varman par le nom de ce prince. La divinité serait Çrī Campeçvara. Il y est question de barrages pour irrigations (*vanœk*), puis de curer les canaux d'irrigations (*kvac raboṅ*), de défricher des champs (*rok humā*)..... donner au dieu *sva* (*yam utpanna?*). Les dernières lignes, moins abîmées par le temps ou par le marteau des Annamites, indiquent les limites des champs donnés par le roi au dieu. Leur évaluation est de 500 *jāk*.

Enfin l'inscription 411 trouvée dans la pagode de Kim-Choua, près de la citadelle de Binh-Dinh, est attribuée à ce prince, dont le nom se lit aux lignes 2 et 3. Les caractères fins, carrés, de ce document sont en grande partie usés par le temps, et, en dehors des noms sanscrits de divinités bouddhiques, mâles et femelles, déjà relevés par M. Bergaigne, on n'y lit guère que les titres indigènes, *yaṅ poṅ ku, pu poṅ ku* « dieu » ou « roi ».

22. *Jaya Indravarman IV.* — Sous ce prince a été écrite, en 1178 çaka, l'inscription 408, A, 1, la première de la face A du pilier d'entrée de

gauche, tour de gauche du monument de Pô-Nagar. Elle est surtout composée de termes laudatifs en sanscrit déjà transcrit partiellement par M. Bergaigne. Nous passerons rapidement sur toutes ces épithètes et nous nous bornerons à donner le sens général du document :

Il est une suprême Cour de Joyaux, à savoir la dame Pulyaṅ Ratnavalī, princesse *Suryyadevī*, personne *manah vijaya*, fille de S. M. Jaya Indravarmma deva; (elle est) de haute naissance en la reine Çrī Paramaratnastrī; sa beauté, ses charmes sont incomparables; elle a été unie pour toujours (littéralement pour le tendre et le vieux) à son époux qui est Oṅ Rashu nandana, le très haut maître et mari, beau, bien né, noble, suprême en pouvoir, béatitude, vertu, éclat et renoncement. Ces deux nobles et hauts personnages jouissent de tous les biens de cette vie, tout en ayant conscience de la vanité de ces biens et des vicissitudes (de cette vie). Ces deux seigneurs, accomplissant leur œuvre pie, font des dons au temple ordinaire; au sud-ouest de la déesse Pu-Nagara ils font ériger une Bhagavatī matrilingeçvarī. Haute et noble dame Ratnavalī donne au complet les objets et biens nécessaires, éléphants, troupes d'esclaves mâles et femelles, et les champs. S. M. Indravarman donne au noble mari de cette haute princesse, la pulyaṅ Ratnavalī, la qualité de *Lyaṅ* de la déesse Yāṅ pu nagara. En çaka 1178, haute et noble princesse Ratnavalī donne à la déesse Pu-Nagara un *tharāṅ* d'argent de 15 *thil*, un ornement de gorge travaillé en or, de 1 *thil* et 5 *dram*..., une chaîne d'argent de 15 *thil*. Alors la dame Pulyaṅ Ratnavalī ordonna les règles (*çikshāpada*) des bayadères pour entretenir et servir la déesse Pu-Nagara.

(Suivent, pour terminer, quelques noms d'esclaves.)

Le successeur n'étant monté sur le trône qu'en 1187, c'est au règne de Jaya Indravarman IV que nous placerons l'inscription 390 que M. Bergaigne mettait dans le règne suivant. Tracée sur une petite stèle trouvée dans une grotte sur le *Tchœk yaṅ* « mont de la divinité », au nord-est de la vallée de Panrang, cette inscription « doit émaner de quelque particulier », dit avec raison M. Bergaigne. L'écriture diffère, en effet, de celle des inscriptions des rois de l'époque.

Les trois premières lignes contiennent une invocation sanscrite à Çiva. Suivent trois lignes tchames et une dernière pour les chiffres de la date. Il y est dit que : « Cinq seigneurs, fils du soleil (*suryaputra*) personnes de Vīrapura, ont *créé* (sic : *pajèṅ*) cette grotte, en çaka 1185. »

23. *Jaya Siṅhavarman II*, alias *Indrávarman III.* — Avant de parler de ce prince et des inscriptions qui le concernent, nous devons revenir sur haute et noble dame Ratnavalī. Sous ce règne, elle continua ses donations à la déesse Pu-Nagara. 408, B, est une inscription sans date, qui est isolée sur la face B du pilier extérieur de gauche de la tour de gauche du monument de Pô-Nagar. M. Bergaigne, la rattachant à l'inscription de 1178 que nous avons examinée précédemment, la plaçait sous le règne de Jaya Indravarman IV. Mais l'inscription de 1178 est complète en soi, tandis que celle-ci et l'autre de 1197 que nous verrons ensuite paraissent se grouper na-

turellement par le sens. Les sujets traités semblent se compléter mutuellement.

Les sept lignes de 408, B, ont été ruinées en partie par l'usure du temps, mais l'ensemble est néanmoins assez lisible. Voici la traduction presque complète :

Ci, les biens que la dame Pulyaṅ Ratnavalī, princesse *Suryyadevi*, personne *manah vijaya*, donne à la déesse Bhagavatimatṛilingeçvarī : une chaîne d'argent de 11 *thil*.

(Suivent d'autres objets d'or ou d'argent) :

De l'argent pour faire une statue de la déesse Bhagavatī Kauṭhareçvarī, 200 *thil;* une couronne d'or de 3 *thil* et 5 *dram*.

(Suit l'indication de quelques esclaves et d'une femelle d'éléphant.)

Dans 408, C, 1, la première inscription de la face C du pilier d'entrée de gauche de Pô-Nagar, texte de quatre lignes ajoutées au-dessus d'inscriptions antérieures, la même dame donne :

Des champs à Panrāṅ en deux endroits, évaluation 50 jāk. Les champs de *yaṅ Vatuv* (dieu pierre), 50 jāk. Des champs à *Humā Padaṅ,* 100 jāk.

L'inscription finit en ces termes indiquant suffisamment, à notre avis, que l'inscription non datée, examinée immédiatement avant celle-ci, doit lui être rattachée :

Humā [3] *ṅan hulum sarwa dravya di nī*
Les champs et les esclaves, tous les biens (inscrits) ici,

pu poṅ Raknāvalī — la noble Ratnāvali
pu nagara ṅan yāṅ — Pu-Nagara et à la déesse
Kāla ça(ka) rāja 1197. — Ère de çaka 1197.

pu poṅ ku vuh pak yāṅ — princesse (les) donne à la déesse
[4] *bhagavatī mātriliṅgeçvarī.* — Bhagavatī mātriliṅgeçvarī.

Jaya Siṅhavarman II, que dans notre liste provisoire nous pourrions aussi appeler Indravarman III d'après le nom qu'il prit plus tard, a fait tracer une courte inscription en grandes lettres sur le bloc de *Batău-Tablah* « la Roche fendue », au-dessus de l'inscription de 1092, relative à Harivarman. Il paraît vouloir se rattacher à ce dernier roi en se faisant aussi appeler « prince (*pu cĕi*) Çrī Harideva », d'après l'usage des nouveaux termes de chancellerie introduits dans les inscriptions de l'époque : prince un tel. Cette inscription, 395 *bis*, tracée en grands caractères restés complètement intacts, comprend quatre lignes et mesure $3^{m},20$ de longueur sur $1^{m},10$ de hauteur.

Voici la traduction :

Svasti. S. M. le souverain Indravarman, prince Çrī Harideva, lorsqu'il portait le nom de seigneur Pulyaṅ Çrī Yuvarāja vlom(?), *vint se réjouir*[1] à Panrāṅ, en çaka 1181. Puis,

[1] La traduction soulignée est conjecturale; l'expression *raï mak Panrāṅ tmuṅ*, qui est répétée trois fois dans ce document, a deux mots restant à déterminer : *Raï*, que, conjecturalement, nous considérons comme l'abréviation de *maraï* « venir », et *tmuṅ*, que nous identifions provisoirement à *thamaṅ* du langage moderne « s'égayer » (?).

ayant exigé (*ndok?*) la royauté, il porta le nom royal (*dṛiṅ rāja nāma*) de S. M. Çrī Jaya Siṅha varman et *vint s'égayer* à Panrāṅ, en çaka 1187. Puis, ayant de plus reçu l'ondoiement royal, il fut le souverain de la terre, Indra varman, qui *vint s'égayer* à Panraṅ; en çaka 1199. La patience, la pitié et la paix grandissent *en évitant l'emploi*[1] de tous châtiments.

Nous devons à ce prince l'inscription 420 que M. Bergaigne appelle, par erreur, *l'inscription de Phu-Son*. Cette petite inscription, d'une seule ligne tracée en demi-cercle, provient d'un support de vase en bronze doré appartenant à M. Navelle, administrateur de Cochinchine, qui, à l'époque de mes explorations, remplissait les fonctions de consul de France à Qui-Nhon, où il m'offrit une cordiale hospitalité lorsque je fus arrêté par l'insurrection éclatant avec violence de tous côtés, en juillet 1885.

Dans le recueil *Excursions et reconnaissances*, volume XIII, n° 29, septembre-décembre 1886, page 146, M. Navelle donne le fac-similé de cette petite inscription, et page 145 il nous dit qu'elle est « gravée sur le pourtour intérieur de deux[2] petits vases sans fond en bronze doré ». Un fait de ce genre n'était sans doute pas unique, mais tous les objets précieux disparaissaient, se volaient, étaient facilement fondus, et il ne nous reste guère que les pierres, dont le témoignage nous permet de remonter vers ces passés disparus.

[1] *di apak rajan*, dont la traduction soulignée est conjecturale.

[2] Je n'ai souvenance que d'un vase.

Voici la transcription de cette inscription 420:

yāṅ poṅ ku Çrī Jaya Siṅha varmma deva pu cĕi Çrī Harideva vuh di dharmma, 1191.

C'est-à-dire que ce prince « donne en la loi », fait œuvre pie, en vue des biens du monde futur. Cette donation se rapporte sans doute au vase sur lequel est gravée l'inscription elle-même.

402 B. Pilier de gauche de la porte extérieure de la tour de droite de Pô-Nagar. La face A, fruste et illisible, comprend quatre lignes remontant à une époque plus ancienne. B commence par la formule *Oṃ namaç çivāya*, et comprend en outre six petites lignes disant:

Svasti. Ci la condamnation (? mūla) de l'individu Padyœp qui a parlé méchamment[1]. S. M. Indravarman, prince Çrī Harideva, personne *çila vandha vijaya*, donne au dieu Çrī Indra varmma çivalingeçvara *les enfants Mok, Yāṅ, Krānā*[2] de la mère de l'individu Dyœp, trois personnes.

389. Stèle trouvée sur le tertre Pandarang, faible relief de terrain actuellement inhabité qui aurait plus particulièrement gardé l'appellation ancienne de Pāṇḍurāṅga. Il est situé dans le sud de la vallée de Panrang, sur la rive droite du Krong-Byuḥ, affluent de la rivière principale. Sur les deux faces, A de seize lignes et B de sept lignes, on rencontre quatre

[1] *ya pvāc sāhasa* « qui a parlé avec violence ».

[2] La traduction soulignée est conjecturale. Dyœp et Padyœp désignent probablement le même individu. Je ne vois pas que le contexte permette de traduire *mūla* par « capital, prix ».

écritures différentes, quoique du même temps. Je ne m'arrêterai pas longuement sur cette inscription dont la deuxième face est presque complètement illisible.

L'autre face, plus nette, contient beaucoup d'épithètes laudatives en sanscrit entremêlées de mots indigènes dont la plupart restent encore à déterminer, tels que *dunan*, *rajan*, etc.

Sommairement, elle nous dit « qu'en 1200 çaka, sous le règne de S. M. Indravarman, il est une grande reine, haute et noble princesse *Saryalakshmi* . . . belle. . . savante. . ., qui fait ériger une statue de divinité à Bhumivijaya ». Le reste est moins compréhensible. Il y est question de divers personnages, puis encore du roi Indravarman. La date 1200 est répétée deux fois sur la face B, qui, à part cela, est à peu près illisible.

1200 çaka, soit 1278 de notre ère, correspond à peu près à l'époque du passage du grand voyageur Marco Polo. Indravarman III ou Jaya Siṅhavarman II doit être le roi *déjà âgé* qui régnait alors. La capitale était, à ce moment, celle dont les ruines se dressent encore à une petite lieue de la citadelle actuelle de Binh-Dinh.

M. Bergaigne attribuait à un roi plus récent l'inscription 405, tracée sur une stèle ou pilier renversé devant la cour de gauche de Pô-Nagar, et comprenant deux faces de 25 et 12 lignes. J'inclinerais plutôt à la reporter à ce roi-ci. Nous y lisons

ses deux noms : Indravarman et Jaya Siṅhavarman. Quoique le sujet présente une certaine analogie avec les inscriptions de Pô-Klong-garai que nous verrons plus loin, la langue diffère un peu : les expressions de certaines formules d'évaluation des champs n'étant pas identiques.

La stèle n° 405 a été rognée, les lignes sont incomplètes, la deuxième face est peu lisible. Je me bornerai donc à donner une idée sommaire de son contenu, réservant des explications plus détaillées pour les inscriptions analogues et mieux conservées du monument de Pô-Klong-garai :

Ci l'énumération des champs et des bois..... (donnés au?) liṅga bhagavatī kauṭhareçvarī, et les champs des dieux..... étant autres biens que S. M. Indravarman.....

Suit dans ces lignes tronquées l'indication des limites de ces champs donnés au temple, limites, par exemple, allant jusqu'au mont Sœk (*Cœk Sœk*), traversant ce mont, atteignant une plaine (*tanṛin*), suivant les limites des champs royaux (*humā nagara*), traversant le fleuve (*tipa kroṅ*) et atteignant le mont *Kaveṅ-tatrav*..., (plus loin) atteignant la grande route (*tâl jalan rayā*), suivant droit cette grande route (*nau tupak jalan rayā*)...

L'évaluation de ces champs est de 125 jāk. Puis les champs d'un autre lieu évalués à 55 jāk. Encore un autre lieu, 555 jāk, et quatre autres endroits avec les évaluations respectives de 442, 60, 35 et 15 jāk. Suivait l'énumération des objets d'or ou d'argent donnés au temple : ... un éléphant mâle

(*limān lakĕi sā*)... S. M. Indravarman... champs du nord et du sud (? *humā virān manroñ*).....

Sur la face B, très ruinée, nous lisons :

.....érection du dieu Çiva liṅga au lieu bhagava..... le dieu Çrīçana bhadreçvara..... le Çiva liṅga sur la porte de pierre (*yāñ Çiva liṅga di çilā dvāra*)..... S. M. Çrī Jaya Siṅha varman..... S. M. Indra varman.....

VII

24. *Jaya Siṅhavarman III.* — Celui-ci est un nouveau prince. Nous reporterons le chiffre IV au « fils de Çrī Harijit » que M. Bergaigne appelait Jaya Siṅhavarman III. En effet, si le roi régnant en 1200 çaka, 1278 de notre ère, était très âgé, dit le grand voyageur Marco Polo, et s'il ne saurait sans invraisemblance être identifié avec le roi régnant en 1220-1227, nous verrons, d'un autre côté, que ce dernier roi est lui-même un personnage distinct de « Çrī Harijitatmāja », à qui il confère successivement diverses dignités, et qui, immédiatement ou non, a dû lui succéder, puisque nous le verrons régner à l'époque des inscriptions du monument Pô-Klong-garai.

L'inscription 398, de la stèle de Pô-Sah, près du village de Chakling, dans le sud de la vallée de Panrang, comprenant deux faces qui comptent l'une 22 et l'autre 9 lignes, nous permettrait peut-être d'élucider complètement la question, si malheureusement les trois dernières lignes de la face A et les

9 lignes de la face B n'étaient pas inachevées, dépourvues de tout signe suscrit ou souscrit. Dans pareille condition, la lecture du sanscrit serait bien difficile; celle du tchame devient impossible : ces signes jouant un très grand rôle dans l'écriture de cette langue.

De plus, les caractères très fins de ce document auraient dû être estampés par des hommes soigneux et habiles comme l'étaient plusieurs de mes Cambodgiens à la fin de mes explorations dans leur pays. A Panrang, au début surtout, mon personnel tchame était moins adroit. Je m'aperçois, en l'étudiant, que l'estampage de cette inscription se ressent de cette inexpérience.

Après l'avoir examinée aussi soigneusement qu'il m'a été possible de le faire, en comparant l'exemplaire de la Société asiatique au mien, voici la traduction un peu abrégée que je crois pouvoir donner :

Il est un homme de la race des guerriers, c'est le prince (*pu cĕi*), fils de Harijit, fils suprême *de*[1] S. M. Jaya Sinha

[1] La relation de dépendance est douteuse. Elle tiendrait surtout à la signification exacte du mot indigène *dunan* que nous n'avons pas encore pu déterminer, et qui nous dirait si le roi nommé à ce début était Çri Harijit lui-même ou le père de ce prince. En tout cas, la réponse nous apprendrait seulement, outre l'identité ou le degré de parenté des deux personnages, sous quel prince a été écrite l'inscription. La conclusion que nous tirons de l'ensemble de la lecture du document resterait intacte: «en 1220-1227, le Jaya Siṁhavarman régnant était un personnage distinct du prince, «fils de Çri Harijit».

varman, le suprême roi des rois, doué de la grande excellence, c'est-à-dire (pourvu) de la pluie du suc des fleurs de lotus, possesseur de l'éléphant arrosé de fiel[1]..... Il est une première reine, c'est la princesse, fille du souverain premier entre les dieux, venue comme reine Parameçvarī... Il est une princesse royale..... portant le nom de haute dame et reine Tapasī. Quant à la mère du prince fils de Çrī Harijit, c'est la première reine..... la princesse Bhāskaradevī, personne *Latumrêk*. Le prince, fils de Çrī Harijit, d'abord, naquit en 1196 çaka. En sa jeunesse, il reçut le titre de Taval Çurā adhika varman, en 1220 çaka. S. M. Çrī Jaya Siṅhavarman apprécia (?) sa beauté, ses qualités, sa bravoure, son habileté à la guerre. S. M. Çrī Jaya Siṅhavarman, dans son auguste tendresse (?), lui donna à régir (*jeṅ nripa*) Maṇḍalika... partageant[2] le royaume depuis le fleuve Vok jusqu'à Bhumanā vijaya, en 1222 çaka. Puis (il lui) donna le nom de seigneur Pulyaṅ Uddhrita Siṅhavarman, en 1223 çaka. Ce seigneur Pulyaṅ Uddhrita Siṅhavarman, doué, au suprême degré, de beauté, habileté, science, aptitude, connaissance, franchise et renoncement, fervent dans le culte du Tout-puissant Çiva, vénérait continuellement son précepteur, son père, sa mère. Ce seigneur Pulyaṅ Uddhrita Siṅhavarman, jouissant de la puissance complète, selon les usages des princes, appliqué dans la vertu, sachant que le corps, que l'attachement aux plaisirs et délices de ce monde

[1] *Pitta dvipa.* « On remarquera ces curieux ingrédients », ajoutait M. Bergaigne en note. Or, chez les anciens Tchames, et jusqu'au précédent règne (Ang-Duong), chez les Khmêrs, dit-on, existait une coutume barbare qui devait être générale dans l'Indo-Chine. Les éléphants de guerre royaux étaient chaque année arrosés de fiel humain, enlevé à vif sur des enfants, des jeunes gens, par les gardiens ou *preneurs de fiel,* dont le souvenir est resté à l'état de Croquemitaine dans les campagnes cambodgiennes (?).

[2] *pavandah, pa* causatif, *vandah* que, je pense, on peut rattacher à *baṇah* « part ».

ne sont que vanités égales aux rêves[1], quittait tout attachement aux plaisirs et jouissances, se livrant tout entier aux bonnes œuvres, à l'abstinence, à la méditation.....

(Les lignes qui suivent sont écrites d'une manière incomplète. On peut cependant reconstituer quelques passages, tels que) :

Ce seigneur Uddhrita Sinha varman (2 fois)..... vénération du précepteur, du père, de la mère.....

FACE B.

..... suprêmes père et mère..... le suprême roi des rois..... en 1227 çaka..... S. M. Çrī Jaya Sinha varman donna le nom de Mahendra (?) Varman, en çaka 1228[2]. Le seigneur Pulyaṅ Mahendra varman..... le général (*senapati*)..... chasser (*palaṅyak*).....

Évidemment, les rois tchames devaient parler plus souvent de leurs prédécesseurs que de leurs successeurs. Cependant, ne découvrant pas d'indice qui nous permette d'affirmer que le prince dont il est question dans ce document y soit mentionné comme ayant atteint la dignité royale, je la laisserai provisoirement au règne de son prédécesseur. Les inscriptions à examiner ne nous feront d'ailleurs pas défaut sous le règne du « fils de Çrī Harijit ».

Je n'ai pas de motifs d'enlever à Jaya Sinha-

[1] *asāra samū svapna, samū* « égal », les deux autres mots sont sanscrits.

[2] *d(i) çaka s(i)dah ash(ṭa) bh(u)ja nayanen(du)*, date dont paraît ne pas s'être aperçu M. Bergaigne; la lecture me semble sûre et certaine.

varman III l'inscription 423, provenant du village de Kiem-Ngoc, province de Binh-Dinh, et comprenant deux faces de fragments de stèle. Mais c'est uniquement pour la placer quelque part, l'écriture, élément qui se modifiait lentement, ne suffisant pas, en l'absence d'autre indication, à faire attribuer une inscription à un règne quelconque, de préférence aux règnes voisins.

Il est regrettable que cette stèle de Kiem-Ngoc ait été détruite, par les conquérants annamites probablement.

Les caractères étaient nets et bien tracés, et le peu qui reste semblerait indiquer de curieuses particularités.

Voici la traduction de ces quelques mots épars :

FACE A.

Oṁ. Hommage au Buddha..... Il est un roi de la race des guerriers, à savoir..... tous les dieux..... suprême naissance en..... sud, le Seigneur.....

FACE B.

1187[1]..... jusqu'au nom du Seigneur..... en çaka à savoir[2]..... terre Çivaloka régner (ou porter le nom,

[1] *muṇāshṭa*(sic)-*rūpa-rūpa*, que M. Bergaigne traduit par 1187, est immédiatement précédé de *mukha* qui pourrait bien augmenter d'un chiffre cette date, la transformer en date fabuleuse, et nous ne pouvons tenir compte des mots détruits qui précédaient ce *mukha*.

[2] *Sidah* « à savoir, soit », montre que le mot çaka se rapporte évidemment à une date détruite, qui devait suivre immédiatement,

driñ)..... plein, doué des trente signes...... entrer..... régner, alors.....

25. *Jaya Siṁhavarman IV.* — Les inscriptions nos 384-388 proviennent du Pô-Klong-garai, monument dont le nom est celui de la divinité que les Tchames modernes y adorent. Il se dresse sur une petite colline près de la rive gauche du principal cours d'eau de Panrang. C'est une belle tour en briques, faisant face à l'est. Son architecture offre une particularité unique à notre connaissance : cette tour étant ornée aux angles de clochetons étagés qui ajoutent beaucoup à l'effet décoratif. Deux édicules en briques sont élevés devant la tour et lui font face. D'après les dénominations et les usages des Tchames actuels, l'un de ces édicules sert à allumer le feu sacré; dans l'autre ont lieu les repas qui, généralement, terminent toute cérémonie du culte.

Sur ces usages et sur le monument, nous donnerons de plus amples détails dans nos *Notes sur les Chames,* dont la publication est commencée dans le recueil *Excursions et reconnaissances* de l'Indo-Chine.

Pô-Klong-garai est un des plus récents et des mieux conservés entre tous les monuments tchames. La tour est, selon l'usage, précédée d'un couloir ou vestibule qui fait corps avec le bâtiment. Par suite, elle

et non, ainsi que le croyait M. Bergaigne, à la date conservée, au moins en partie, à la ligne précédente.

a deux portes, une extérieure à l'entrée du couloir, et une intérieure au fond de ce couloir, à l'entrée de la tour proprement dite. Les deux piliers de granit de la porte extérieure présentent trois faces libres; la quatrième face était attenante au mur du vestibule.

Les six faces de ces deux piliers de la porte extérieure de la tour du Pô-Klong-garai sont entièrement couvertes de caractères généralement très nets, bien burinés et de forme très régulière.

Rappelons, par parenthèse, que ce sont ces faces libres des piliers de la porte extérieure qui ont reçu tant d'inscriptions à la tour principale, la tour de gauche du célèbre monument de Pô-Nagar, au Khanh-Hoa.

Jadis — et encore actuellement dans les monuments qui ne sont pas abandonnés — la seconde porte des tours, au fond du vestibule, était fermée par un épais battant de bois s'ouvrant à l'intérieur. Les piliers de ces portes intérieures n'offraient que peu d'espace au ciseau du lapicide, qui pouvait cependant y tracer des inscriptions étroites. C'est le cas de la tour du Pô-Klong-garai où deux inscriptions sont écrites sur cette porte intérieure.

Malheureusement toutes les inscriptions si nettement burinées sur le granit de ce monument traitent de sujets bien spéciaux. Au point de vue historique, elles ne valent pas les inscriptions mal écrites et généralement détériorées de Jaya Parameçvaravarman II, par exemple.

De quand datent les inscriptions et le monument du Pò-Klong-garai?

Si, comme nous le supposons, le « fils de Çrī Harijit », qui fit ériger l'un, écrire les autres, est le prince portant ce nom dont la date de naissance, 1196 çaka, nous a été donnée précédemment, on peut penser que le monument fut construit quarante ou cinquante ans plus tard, soit vers 1320 de notre ère.

Le début de ces textes nous apprend, il me semble, qu'il était fils du roi Indravarman. Faudrait-il encore intercaler un nouveau roi de ce nom entre Siṅhavarman III et Siṅhavarman IV? Ou faut-il supposer, ce qui est encore plus probable, que les rois, sur le déclin de leur carrière, prenaient le nom d'Indra et abandonnaient au yuvarāja plus jeune, plus actif, plus apte à faire la guerre, celui de Siṅha « le Lion »? L'une ou l'autre hypothèse est admissible en ce moment. M. Bergaigne, ne pouvant pénétrer les textes indigènes, trompé par la place respective des deux noms Indravarman et Siṅhavarman, était tenté de croire que le premier était attribué aux yuvarājas et le second aux rois régnants. Il y aurait plutôt lieu de supposer tout le contraire.

La première de toutes les inscriptions de la tour du Pô-Klong-garrai est celle de la face centrale du pilier de droite de la porte extérieure. Comme d'habitude j'appelle pilier de droite, ou côté droit, le côté qui est à la droite de la divinité, à la

gauche du spectateur regardant le temple. Elle débute ainsi :

Oṁ. Hommage à Çiva.

[1] *Svasti. Nī doṃ mūla*[1] *humā ṅan hulun*
Bonheur. Ci tous (les) totaux (des) champs et (des) esclaves

hajai si yāṅ poṅ ku Çrī Jaya Siṅha varmma deva
de forteresse (?) que le dieu S. M. Çrī Jaya Siṅhavarman

pu ciy Çrī Harijit paramātmaja yāṅ poṅ ku
prince maître Çrī Harijit, suprême fils (du) dieu S. M.

Indrava[3]rmma paramodbhava di p(u) poṅ vyā
Indravarman, suprême naissance en S. M. la Reine

parameçvarī pu nai Gaurendra lakshmi parama purā.
dame suprême princesse Gaurendralakshmi Parama pura.

Évidemment le texte manque de clarté et il y a doute sur la relation de parenté qui existe entre les deux rois dont les noms sont écrits ici. *Paramātmaja* remplace-t-il *Atmaja* de la précédente inscription et devons-nous lire « fils de Çrī Harijit »? Ou bien cette expression remplace-t-elle emphatiquement le mot indigène *anāk* « fils », qu'employait Jaya Harivarman, fils de Jaya Rudravarman, par exemple, et devons-nous lire « Çrī Harijit, fils de S. M. Indravarman »? Je crois devoir m'arrêter à cette dernière hypothèse[2] et traduire ainsi ce début qui se rapporte à toutes les inscriptions de la tour :

Ici est énumérée la totalité des champs et des esclaves

[1] *Mūla* me paraît se rapprocher ici du sens de son dérivé *mūl* en khmêr, « ensemble, total ».

[2] Elle est tout à fait plausible : l'expression *Çri Harijit* sera

sacrés que S. M. Jaya Siṅha varman, prince Çrī Harijit, fils de S. M. Indravarman et de la haute et noble reine la grande princesse Gaurendralakshmi Paramapura (donne).

Sur la précédente inscription de Pô-Saḥ, la mère « du fils de Çrī Harijit » était appelée Bhāskaradevi. Mais l'objection qu'on pourrait tirer de cette différence de noms, ou plutôt de titres, n'a qu'une valeur très relative dans ces pays de polygamie où la reine mère reçoit les plus grands honneurs de la part du fils monté sur le trône.

Revenons à notre inscription. Après ce début général de trois lignes vient une phrase qui se rapporte spécialement à cette première inscription :

[4] *Humā virān manroṅ vuh pak yāṅ poṅ ku*
Champs du nord (?) et du sud donnés au dieu seigneur

Çrī Jaya Siṅha varmma lingeçvara [5] *pu poṅ ku.*
Çrī Jaya Siṅhavarmalingeçvara le dieu.

On remarquera que ce vocable donné au dieu est un argument sérieux en faveur de notre précédente hypothèse : le roi du Tchampa était Siṅhavarman, et c'est son père et prédécesseur qu'il appelle Indravarman :

[5] *Madā humā sā sthāna di paliy apuh anan*
Il est (un) champ (en) un lieu [au pays Apuh[1], c'est

répétée plusieurs fois dans ces inscriptions, sans être accompagnée du mot *fils* qui indiquerait bien la filiation, dans ce début.

[1] *Apuh*, ici nom de lieu, signifie « le jardin défriché en montagne, en forêt ».

humā *kuvaiṅ*[1] [6] *prathama di içana* *vik pyā*[2]
le champ de Kuveṅ, d'abord au nord-est *la limite part*

[3] *raboṅ* *rayā* *nau* *dakshiṇa* *sā* *āra*[3] *soṅ* *humā*
(du) canal public va au sud un talus avec le champ

na[7]*gara* *nau* *paçcima* *sā āra soṅ* *humā* *nagara* *nau*
royal va à l'ouest limité par le champ royal va

dakshiṇa *sā āra soṅ* *huma* [8] *nagara*.....
au sud limité par le champ royal, etc.

Nous ne le suivrons pas dans les nombreux et interminables changements de direction de ses limites, au sud, à l'ouest, à l'est (*purwa*) et au nord (*uttara*). C'est une répétition continuelle des mêmes termes.

Contentons-nous de noter les particularités remarquables :

[10] ..... la limite atteint le canal d'irrigation public (*tâl raboṅ rayā*), remonte le long de ce canal (*tagar raboṅ rayā*) ..... [15] ... va à l'est *un peu* au nord (*nau purwa mvyak*[4] *nau uttara*)..... [19] va à l'est, descend le canal public jusqu'au point de départ (*nau purwa dalvan*[5] *raboṅ*

[1] Pour *Kuveṅ;* cette orthographe est une particularité de l'écriture tchame. Nous en avons vu précédemment un exemple : Randaiy pour Randey.

[2] La traduction conjecturale est probable. Je n'ai pas encore pu rattacher ces deux mots à aucun terme de la langue moderne.

[3] *Sā* «un», *āra* que j'identifie avec *ār* «talus, limite de rizière» du langage moderne. *Sa āra soṅ* «un talus commun avec» peut être traduit par ces mots : «limité par».

[4] *Mvyak.* Appliquant la théorie émise dans les préliminaires, *mvyak* serait devenu *ḅiak* ou *ḅiah* «un peu, assez», interprétation qui paraît en harmonie avec le contexte.

[5] *dalvan,* actuellement *daluon* «aller selon le vent, le courant, la

rayā tâl prathama). L'évaluation de ce premier champ est de 185 jāk ou mesures de riz.

[20] Un autre lieu au pays Apuh est le champ Kanvā, dont la limite part au nord-est du canal, va au sud en suivant le canal jusqu'aux champs royaux[1].

Les nombreuses répétitions des changements de direction de la limite selon les points cardinaux recommencent pour ce deuxième champ. Remarquons seulement que cette limite : [25] « Atteint la forêt, va au nord le long de la forêt jusqu'aux champs publics (*tâl glai nau uttara rah glai tâl humā nagara*). [26] L'évaluation de ce champ est de 25 jāk. »

[26] « Un autre lieu à Panrāṅ[2], c'est le champ de Bhvai-Ramaçan, dont la limite commence au *thoṅ* (?). » Aux lignes 38-39 nous lisons qu'elle atteint les champs du seigneur Kandoṅ (*tâl humā poṅ Kandoṅ*); elle suit au sud, puis à l'est les champs de ce seigneur. Bientôt elle revient au point de départ. L'évaluation de cette pièce est de 165 jāk.

pente », etc.; *tagar*, actuellement même forme, « remonter à contre-courant, à rebrousse-poil », etc.

[1] *Humā nagara* « champs du royaume ». Il n'est guère question que de ces sortes de champs; les propriétés privées mentionnées sont très rares et appartiennent à des temples des divinités ou à des seigneurs. N'y aurait-il pas une relation affaiblie entre les *cong dien* annamites de nos jours et les *humā nagara* tchames de jadis?

[2] On voit que les champs sont situés dans diverses vallées ou districts. Outre Panrāṅ, nous pouvons facilement identifier *Parik*, le Phanry ou Binh-Thuan des Annamites, la vallée du chef-lieu actuel, et le pays de *Kroṅ*, la petite vallée de Karaṅ entre Parik et Panraṇ. Ces deux derniers noms de lieu n'ont pas changé de forme.

L'inscription finit là. De sorte qu'à part les courtes indications du début, ce sont les interminables changements de direction de quatre champs donnés au temple qui remplissent cette longue page si bien burinée dans le granit.

Passons à la face B, la face extérieure du même pilier, où l'inscription est du même genre que la précédente qu'elle paraît continuer :

Il est un champ en un lieu du pays de Kroṅ [1], c'est le champ Salatœn.

L'origine, au nord-est, de sa limite, est aux champs du royaume; elle va au sud ayant le talus commun avec ces champs publics, etc.

Les méticuleuses répétitions recommencent. L'évaluation de ce champ est de 32 jăk :

[12] En un autre lieu, au pays de Kroṅ, est le champ Yok, dont l'évaluation est de 18 jăk.

En un autre lieu (le lapicide omet de dire le nom du pays, qui est probablement le même qu'au précédent) est le champ de Salatân, dont l'évaluation est de 10 jăk. [26] Un autre endroit au pays de Kroṅ est le champ Ramakān. Pour celui-ci, nous remarquerons qu'il commence à la dune (*guhul*), va au sud le long du pied de la dune en suivant la

[1] Aujourd'hui, comme jadis, les Tchames disent : Parik, Panrāṅ tout court, et disent *palĕi Kroṅ* «pays de Kroṅ» pour cette petite vallée intermédiaire.

pente du canal (*nau dakshiṇa rah kakai*[1] *guhul dalvan raboṅ*), etc.

(L'évaluation de ce champ est de 35 jāk.)

[35] Un autre lieu au pays de Kroṅ est le champ Tandāk, dont le point de départ, au nord-est, commence aux champs royaux, etc.

Son évaluation est de 25 jāk[2].

Il termine cette deuxième inscription.

Le sujet change à la 3e face de ce premier pilier, la face C qui est tournée vers l'entrée, disant :

[1] *Ni mūla hulan si yāṅ poṅ ku Çrī*
Ci l'énumération des esclaves que le dieu et seigneur Çrī

Jaya Siṅha varmma de[2]*va pu cĕi Çrī Harijit vuh pak*
Jaya Siṅhavarman prince Çrī Harijit donne au

yāṅ pu poṅ ku. Lakei wuk [3] *khvœl*[3] *vinai kavap*
dieu et seigneur. L'homme Wuk ? la femme Kavap,

[1] Actuellement *takai* «pied». C'est le seul mot qui ait changé parmi ceux que nous citons dans ce passage.

[2] Nous ne comprenons pas encore tous les mots qui servent à exprimer ces évaluations se rapportant, je pense, au nombre de mesures de la semence. Parmi ces mots se trouve, en effet, le mot perdu *danrāk* qui doit signifier «semaille», du radical *drāk* «semer à volée», encore usité aujourd'hui. Le chiffre des *jāk* ou mesures est toujours précédé du terme *yoṃ* «environ, approximativement».

[3] *Khvœl*, mot que nous n'avons pu déterminer jusqu'à présent, est souvent joint aux noms des femmes consacrées aux temples. Se rapporte-t-il à des fonctions spéciales? Ou faut-il l'identifier avec *khuol* moderne qui signifie «troupe, bande, compagnon», et qui est écrit sous la même forme? En ce cas, *khvœl* se rapporterait aux enfants, probablement sans pères reconnus, que ces femmes auraient eus.

lakĕi pok, vinai ayœp, vinai yoṅ, etc.
le garçon Pŏk, la femme Ayœp, la femme Yoṅ, etc.

Nous abstenant, bien entendu, de copier ici tous ces noms d'hommes et de femmes, nous noterons seulement quelques particularités remarquables, telles que :

[4] la femme *Katruv* (tourterelle); [10] le garçon *Juk* (noir); [11] le garçon *Vaṅun* (puits); [14] le garçon *Kapah* (coton); [15] le garçon *Çivādit;* [16] la khvœl vinai *Tikuh* (souris); [17] la femme *Prok* (écureuil); [18] la khvœl vinai *Putrī;* [19] la khvœl vinai *Manuk* (poule); [19] le garçon *Aṅgāra;* [24] encore un lakĕi *Vaṅun* (puits); [25] le garçon *Lov* (chinois); [32] le garçon *Ṛiddhi;* cette liste se termine [35] par le lakĕi *Vā.*

A la ligne 35 commence une autre énumération beaucoup plus courte, débutant par ces mots :

[35] *Ni hulun si vuh di hajai*
Ci les esclaves qui sont placés à la forteresse (?)

[36] *lavaṅ palĕi kroṅ*[1].
de Lavaṅ pays de Kron.

La liste commence par la khvœl vinai *Chok*. . ., etc. Signalons [36] la femme *Rajaput*, [37] l'homme *Vayadeva.* Cette seconde liste se termine à la quarantième ligne, et, après deux traits verticaux, ser-

[1] Ces esclaves forment probablement une catégorie distincte, peut-être des serfs, des tenanciers, attachés à la glèbe, tenus de fournir certaines redevances. Le mot *hajai*, aujourd'hui très rare, est pris, paraît-il, dans le sens de «forteresse». *Lavaṅ,* aujourd'hui *Labaṅ* «le trou», doit être un nom de village du pays de *Kroṅ* (le fleuve, ici nom de pays).

vant de ponctuation, suit, en ces termes, la fin de cette inscription :

[40]	*Nī*	*limān*	*si*	*yāṅ*	*poṅ*	*ku*
	Ci	les éléphants	que	S.		M.

[41]	*Çrī Jaya Siṅhavarmma deva*	*pu cĕi*	*Çrī Harijit*
	Çrī Jaya Siṅha varman	prince	Çrī Harijit

vuh	*di*	*yāṅ*	*pu poṅ*	[42]	*ku.*
affecte	au	dieu	seigneur.		

Passons maintenant aux trois faces de l'autre pilier de la porte extérieure, celui qui est à gauche de la divinité ou à droite du spectateur. La face A, ou face centrale de ce pilier, débute ainsi :

Madā	*humā*	*sa sthāna*	*di*	*Panrāṅ*	*anan*	*humā*
Il y a	un champ (en)	un lieu	à	Panrāṅ	c'est	le champ (de)

Satāṅ,	*prathama,*	etc.
Satāṅ,	le commencement,	etc.

L'inscription donne minutieusement les limites, dans les mêmes formes, les mêmes termes que sur le précédent pilier. Je signalerai : [15] « traverse le canal public et va au nord » (*tipā raboṅ rayā nau uttara*). . .

L'évaluation de ce champ est d'environ 93 jāk.

Les limites sont indiquées très sommairement pour le champ suivant, qui doit être de minime étendue. Situé à Panrāṅ, c'est le champ Tandāk, borné à l'est par un jardin (*arāma*), au sud, à l'ouest et au nord par les champs du royaume. L'évaluation est de 3 jāk.

Vient ensuite un champ à Badrā; c'est le champ Bhvai-Vatău, dont la contenance est de 53 jăk.

Puis un autre champ au petit Badrā; il est souvent limité par la forêt royale (*glai nagara*). Son évaluation est d'environ 60 jăk.

Un autre champ, à Gamvoṅ, de 31 jăk.

Un autre champ, à Yajña-Bhūmi, dont l'évaluation est de 385 jăk.

Les lignes 39-41 sont consacrées à une énumération d'un autre genre : « Ci les divers ustensiles (*bhoga*) qui sont donnés au dieu. » Nous y remarquerons un vase de cérémonie (*bhriṅgāra*) d'argent, pesant 16 *thil*, et une aiguière (*kalaça*) d'argent.

Les deux autres faces de ce pilier sont encore remplies par le détail des champs donnés au temple. A la face B :

Un champ au pays de Kroṅ, c'est le champ Ramakān. L'évaluation est de 10 jăk.

Un autre lieu au pays de Kroṅ, c'est le champ Sijjol, dont les limites sont brièvement données; les champs royaux ou rizières publiques le bornent des quatre côtés. L'évaluation est de 10 jăk.

Un autre endroit de plus au pays de Kroṅ, c'est le champ Tandāk, environ 2 jăk.

Un champ en un autre endroit au pays de Lavaṅ. L'évaluation est d'environ 9 jăk.

Un autre endroit à l'est du pays de Lavaṅ. C'est un champ de 3 jăk.

Un autre endroit au pays de Kroṅ, c'est le champ Sakām, dont l'évaluation est d'environ 11 jăk.

Vient ensuite un morceau de terre de grande étendue, à Kandak. Il commence à la montagne Air-Kluṅ (*Cœk Air Klun*), va au sud avec le pied de la montagne jusqu'au dieu Kanryau (*nau dakshiṇa soṅ kakai cœk tâl yāṅ Kanryau*), puis il va l'ouest; plus loin il traverse la forêt (*tipa glai*) jusqu'au mont Bhok-Kasmā; puis la limite se dirige à l'est en se confondant avec la lisière de la forêt, jusqu'au point de départ. L'évaluation totale de ce grand terrain est de 2,555 jăk.

Suit un autre champ à Vutoṅ, dont la contenance est de 70 jăk.

Puis un champ à Kapik-Lanuṅ, d'une contenance totale de 615 jăk.

Un champ à Badrā, c'est le champ Bhok-Dandā, d'une contenance de 10 jăk.

Encore un endroit à Panrāṅ, c'est le champ Andap-Val, dont l'évaluation est de 45 jăk.

Enfin à Badrā, le champ de Val, dont la limite, à un certain point, « traverse la grande route » (*tipa jalān rayā*).

Sa contenance totale est environ de 225 jăk.

Sur la face C, ou 3e face de ce pilier, nous lisons :

Il y a un champ à Parik[1], c'est le champ Janah; sa contenance est environ de 43 jăk.

[1] Parik, dont l'orthographe, pas plus que celle de Panrāṅ ou Panrang, n'a pas changé, est, je le répète, l'une des trois vallées habitées aujourd'hui par les Tchames, celle que les Annamites appellent Phanri, où se trouve la citadelle servant de chef-lieu à la province.

Un autre endroit à Parik, c'est le champ de Ranok; évaluation, environ 25 jāk.

Un autre endroit à Parik, le champ de Kroṅ-Voṅ; contenance, 10 jāk.

Un autre endroit à Parik, le champ de Janah; contenance, 50 jāk (ou 5 jāk, le o au commencement d'une ligne étant douteux).

Un autre endroit à Parik, un champ de Janah, 6 jāk.

Encore un autre endroit à Parik, le champ de Canrok; contenance totale, environ 45 jāk.

Puis un champ en un autre lieu au pays de Kroṅ, c'est le champ de Salatœn; contenance, environ 45 jāk.

Enfin un autre endroit au pays de Kroṅ, c'est le champ de Javā; évaluation, 13 jāk.

La porte intérieure de cette tour a deux inscriptions. Au côté droit nous lisons :

Ci les esclaves placés dans le *hajai* de Kapik Lanuṅ. Le lakĕi *Pœṅ*, la khvœl vinai *Kralau*, la vinai *Tyoṅ*, etc.

Je relèverai seulement : [5] « la femme *Javā* (malaise ou javanaise); [5] la femme *Yvan* (annamite); [9] la femme *Syām* (la belle, aujourd'hui *Séam*); [11-12] l'homme *Bruk* (travail); [12] l'homme *Glai* (forêt); [13] l'homme *Dharmajaḥ*, l'homme *Dharmajāt;* [16] l'homme *Asău* (chien); la femme *Manuk* (poule); [19] la femme *Raboṅ* (canal) ».

A la ligne 22 commence ainsi une autre énumération :

Ci les esclaves qui sont placés dans le *hajai* de Badrā. La khvœl vinai *Kasok*, etc.

Je relèverai ici : [27] « la femme *Juk* (noire); [28] l'homme *Kapah* (coton); [29] la femme *Vyā* (reine); l'homme *Sahakūla;* [31] la Khvœl vinai *Lov* (chinoise); [32] la femme *Anéh* (petite); [33] l'homme *Samara* ».

On voit que ces noms de personnes, hommes ou femmes, sont fréquemment empruntés aux termes usuels de la langue vulgaire ou de la langue savante.

Au côté gauche de cette porte intérieure nous lisons :

Il y a un champ au pays de Kroṅ, le champ de Sanrok.

Ses limites partent de la grande route (*jalān rayā*), vont au sud jusqu'au torrent (*tâl croh*), etc.

La contenance totale est d'environ 115 jāk.

A un autre endroit, au pays de Kroṅ, est le champ de Danrāh; évaluation, environ 29 jāk.

Tel est le résumé complet des huit inscriptions de la tour du Pô-Klong-garai. En outre, sur une pierre séparée est une petite inscription de deux lignes, d'un genre qui paraît tout spécial, à en juger par les quelques mots que nous déchiffrons,

le document n'étant pas très lisible dans son ensemble :

[1] *Nai..... nai nai syām vinai darā nai proṅ*
dame..... dame dame belle fille jeune fille dame grande

prabhā..... [2] ... *vuh.....*
majesté..... ... donner.....

Après Jaya Siṅhavarman IV, il y a une longue interruption dans les inscriptions. Le Tchampa approchait de sa chute définitive; mais, avant de tomber, il mit l'Annam à deux doigts de sa perte. Un prince extraordinairement énergique et belliqueux résolut d'arrêter et de venger une longue série d'empiétements. C'est le roi Binasuor (ou Vinasvar?) des traditions indigènes, que les Annales annamites appellent Chê-bong-nga, transcription probable de Chêi-Banguor (Cĕi vaṅū) « le prince-fleur? ». De son temps, nous ne possédons actuellement aucun document épigraphique.

En 1377 A. D. (1299 çaka), ce roi détruisit et massacra entièrement une grande armée annamite. Après une longue série de succès et de revers sanglants, il fut vaincu et tué en 1392 A. D. (1314 çaka), laissant le Tchampa irrémédiablement affaibli et épuisé, proie facile pour les futurs conquérants.

Nous avons quelques inscriptions de la dernière période du Tchampa indépendant, après le règne de ce Chê-Bong-nga et avant la conquête finale.

26. *Jaya Siṅhavarman V* (dernier roi des inscriptions). — A ce prince, outre l'inscription datée de

1358 çaka, nous attribuerons conjecturalement, à la suite de M. Bergaigne, les fragments d'inscription de Binh-Dinh. Provisoirement, nous placerons aussi dans son règne l'inscription de Bien-Hoa.

L'inscription n° 413, tracée sur une stèle à trois faces, trouvée sur la montagne de Ben-Lang, province de Binh-Dinh, n'est à peu près compréhensible qu'au début, disant :

[1] *Svasti. Pu* [2] *poṅ ku sūnnu yāṅ* [3] *poṅ ku Çrī Jaya*
Bonheur. Le seigneur auguste fils du dieu S. M. Çrī Jaya

[4] *Siṅha varmma deva bra*[5]*shu vaṅsha pu poṅ ku*
Siṅha varman de Brashu famille le Seigneur

[6] *drœṅ rāja dvau triṅsha* [7] *aviçeka drœṅ nāmma*
règne deux trente ondoyé porte le nom (de)

[8] *yaṅ poṅ ku Çrī Vrashu* [9] *Inra varmma deva tmuṅ*
S. M. Çrī Brashu Indravarman il jouit (?)

va [10] *n kālasha vala gajā*
? troupes éléphants

Sur la face qui nous paraît continuer celle-ci et que nous appellerons la 2e face ou la face B, après quelques mots peu lisibles, se rencontre la date 1358 çaka, suivie de ces mots :

ṅa[8]*n çatru ndāp di* [10] *Çrī pāda.*
avec les ennemis prosternés (?) aux augustes pieds.

Sur la 3e face ou face C, nous lisons :

[1] *kamala* [2] *pu poṅ ku...* [6] *ndāp*
eau de lotus Seigneur... prosternés (?)

pu [7] *poṅ ku...* [9] *vap thun*
le seigneur... pleine année (?)

Avec toutes les fautes et les barbarismes de cette époque de déchéance, le début de ce document semble nous dire que S. M. Jaya Siṅhavarman de la race de Brashu régna trente-deux ans, et, après l'ondoiement royal, prit le nom de Çrī Brashu Indravarman. Ce texte paraît donc confirmer l'hypothèse que nous avons émise précédemment. Ces princes régnaient d'abord sous le nom de Siṅhavarman; puis, après un laps de temps de longue durée peut-être, ils recevaient l'ondoiement royal, et ils prenaient alors le nom d'Indravarman.

Les fragments 419 provenant de la province de Binh-Dinh, qui ont de commun avec la précédente inscription le redoublement fautif de certaines lettres, sont de trop peu d'importance; nous laisserons de côté ces quelques mots épars.

Enfin nous arrivons à la dernière des inscriptions en notre possession, celle qui a été trouvée, dit-on, sur le socle d'une statue, près de Bien-Hoa, dans la Cochinchine française actuelle.

Le document doit être assez net, mais nous ne le connaissons que par des photographies de copies faites à la main, procédés dont l'exactitude laisse trop à désirer.

Voici la transcription et la traduction des parties déchiffrées :

[1] *Svasti.*	*Pu*	*Poṅ ku*	*nan sūnnu*	[2] *yāṅ poṅ ku*
Bonheur.	Ce	seigneur	là fils	du dieu auguste

Çri Jaya Siṅha varmma deva	[3] *urāṅ*	*ṅok*	*gloṅ*
S. M. Çrī Jaya Siṅhavarman	personne	sur	haute

vijaya paripāla rāshtra sĕi tmuṅ [4] *jaya*
victoire protégeant le royaume qui a joui (?) de la victoire

di nagara yvan.....
au royaume annamite.....

Plus loin, nous lisons : « sortie (*udyāna*)... retour, (*gulāc*)... royaume (*nagara*)... nombreux combats singuliers (*niyuddha aneka*)... retour (*gulāc*)... royaume tchame (*nagara campa*), en çaka (— suit une date en sanscrit, mais pas lisible —) ... De plus (*sa trā*)... donner biens et revenus (*vaḥ bhogopabhoga*) tels que devaliṅga et autres (choses) aussi (*yathā deva liṅga vukan rĕi*)... être le Cambodge, être le Tchampa à perpétuité (*jeṅ nagara kvir jeṅ nagara campa sadākāla*) ».

La langue est plus correcte que celle de l'inscription de Nui-Bîn-Lang; l'écriture aussi, paraît-il. Il est donc question ici d'un prince, fils du roi Çrī Jaya Siṅhavarman, qui joue un certain rôle dans l'histoire de l'époque. Il est regrettable que la date sanscrite ne soit pas lisible. En attendant une lecture plus complète, nous classons provisoirement cette inscription avec celle de Nui Bên-Lang, qui est datée de 1358 çaka.

1358, c'est-à-dire 1436 de notre ère! Seulement dix ans avant la première prise de la capitale par les Annamites, en 1446, et trente-cinq ans avant la destruction finale qui, en 1471, mit fin à l'indépendance du Tchampa, réduit dès lors à l'état de province annamite, dont les habitants seront progressivement refoulés, chassés ou complètement assi-

milés, sauf quelques villages dans les trois vallées de Panrang, Parik et Pajai, tout au sud de ce Tchampa disparu!

Nota. Pendant l'impression de cet article, j'ai reçu la caisse des nouveaux estampages pris par le Cambodgien An et envoyés par M. le Gouverneur général de l'Indo-Chine. En grande partie, ces documents ne sont autres que ceux que j'avais fait estamper moi-même, en 1885, dans le sud de l'Annam. J'y ai trouvé seulement huit feuilles nouvelles, provenant des environs de Tourane, province de Quang-Nam. J'ai fait la répartition de ces inscriptions, prises à trois exemplaires, entre la Bibliothèque nationale, M. A. Barth (représentant la Société asiatique) et moi. L'un des monuments d'où proviennent ces inscriptions, la grosse stèle des ruines de Ba-Du, phu de Thanh-Binh, province de Quang-Nam, avait été photographié, il y a trois ans, par M. Ponsier, capitaine d'infanterie de marine, qui m'envoya la photographie quelques jours avant l'arrivée de la caisse d'estampages de An. Si je reçois d'autres documents nouveaux, je les examinerai avec ceux que j'annonce ici et j'en ferai l'objet d'une seconde étude sur les inscriptions tchames.

E. A.

LA CORRESPONDANCE
D'AMÉNOPHIS III ET D'AMÉNOPHIS IV,
TRANSCRITE ET TRADUITE

PAR

M. J. HALÉVY.

(SUITE.)

26

SUITE DE L'INVENTAIRE DES OBJETS FORMANT LA DOT DE TADUHÉPA, FILLE DE DUŠRATTA, LORSQU'ELLE ÉPOUSA AMÉNOPHIS III.

Recto.

(Colonne I.)

[1] ĭb-kur-ra meš ba-nu-tum ša i-la-az-zu-mu ta-aš.....

---

[2] I iṣ-kil+bat du-li-e-mi-šu mar-ši-šu ŭ si-ih-bi-šu gap-pa
[3] kŭ-gi CCC XX su kŭ-gi ša i-na lib-šu na-du-u

---

[4] I ma-il-gab-hu ku šal bi ša iš kŭ-gi gàr pa-ra-ti-ti-na-šu
[5] tak-za-ṭu šad I tak-rit tak-za-ṭu šad i-na lib-bi-šu šuk-ku-uk
[6] V su kŭ-gi i-na lib-bi-šu na-di

---

[7] II ša bu-ur-hi kŭ-gi gàr VI su kŭ-gi
[8] IV su kŭ-par i-na lib-šu-nu na-di

[9] II ša su-u-ha-ta-a-ti kŭ-gi kŭ-par gàr-ra
[10] kabal-šu-nu za-kur ša-ki-in x su kŭ-gi
[11] xx su kŭ-par ina lib-bi-šu-nu na-di

---

[12] II ma-ni-i-in-nu ša ĭb-ku-ra-meš tak-za-ṭu
[13] kŭ-gi-gàr LXXXVIII i-na rit-ti XLIV su kŭ.....
[14] ša i-na lib-šu-nu [na]-du-u

---

[15] I šu su-ka-tab uk(?)-ta(?)-[a-]ti-šu-nu gi-la-mu
[16] ... uk-ta-a-ti-šu-nu ab-na-a-ni a-šal
[17] ŭ kŭ-gi..... tak-iṣ-šir-gal
[18] ..... u..... gu-uš-tap-pa-a-an-ni-šu-nu
[19] pa......... gi-la-a-mu
[20] ŭ......... šu-nu kŭ-gi ša da-ma-šu-lu-u

---

[21] II na-at-ki-la-a-tum ša zu
[22] ša ki-i a-ra-aš-ša-a-an-ni bur-ru-mu

---

[23] I šu kin(?) u-ḥa-az-zu ša ud-ka-bar

---

[24] I su ap-pa-tum i-ši-iz-zu ar(?) ra-az-zu
[25] kŭ-gi gàr ta-a-aš-li kŭ-gi ša ta(?)-ma...? šu-u-lu-u
[26] mu-uh-ha-šu gab-ba gar-gar kŭ..... la-aš-ši
[27] pa-a-ab a-za-am pa-an ša-ra..... ma
[28] ta-ar-ta-ra-ah-ša kŭ..... ah...
[29] ŭ un(?) qu(?) gab hi ta-ra-ah-šu ša kŭ-gi
[30] mu-uh-hu-uz I šu-ši II(?) i-na lib-šu-nu na-di

31] ...... gi-meš šar-mu ba-nu-u

---

[32] . . . . . . un(?) ša il(?) zu. . . . . i-in-nu
[33] . . . . . . x mu-u-ri-šu kŭ-gi. . . . . ud
[34] . . . . . . dan(?) ša ṣur-meš kŭ-gi gàr. . . . . tak-meš-za-kul-ḷal
[35] . . . . . . ṭu(?) šu kŭ-gi gàr uz-zu-rum(?) vi [i-na] ḷib na-di

---

[36] . . . . . gištin(?) a bi sa-a-mu. . ŭ . . tum. . . . . hi
[37] . . . . iv su kŭ-gi sa i-na ḷib-šu na-du-u

---

[38] i pa ku an ša. . . kŭ-gi gàr xv su kŭ-gi [i-na] ḷib na-di

---

[39] i za-a-al-li-e ud. . . ud-ka-bar v šu kŭ-gi gàr
[40] iii su kŭ-gi i-na ḷib-šu na-di

---

[41] i ad-du ša bi ša iš kŭ-gi gàr ii su kŭ-gi i-na ḷib na-di

---

[42] i be. . . nu ša za-mi-ri a-na iv(?) šu kŭ-gi gàr
[43] vi su kŭ-gi i-na ḷib-šu na-di

---

[44] ii sa-ti-in-nu bi-ir-mu

---

[45] i šu ši-ri-in-na-a-ṭum kŭ-par. . . su i-na ki-ḷal-bi

---

[46] i šu be-ti-in-ka-ak ša gab(?) hĭ-me-ta zu-ub-bu-ru

---

[47] i su a-ru-tum u-ru-ug-ma-a-an-nu kŭ-par? su i-na ki-ḷal-bi

[48] I su pa-a-gu-mu tak u(?) ka šu tak za-ṭu šad
[49] tam-lu-u-šu tak-za-kur-kur ta-a-aš(?) im(?) tam-lu-u tak-za-kur-kur
[50] kabal-šu tak hi-li-ba gàr ŭ kabal šu.....
[51] tak-za-kur-kur gàr II tak-za-ṭu šad gab-bu-tum..... gàr.....
[52] ša i-na mar-ši-šu XVI diš(?)-ku-šu um(?) tak-za-kur-kur
[53] kŭ-gi gàr I tak za ṭu šad gab-bu-tum ša i-na egir-šu šuk ku-ku
[54] X su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[55] I is-ha-nu ša ĭb-kur-ra-meš ša a-mu..... ti
[56] ša it-hu-meš kŭ-gi tam-lu-u ŭ tam-[lu]-u-šu tak-za-kur-kur
[57] CCC su i-na ki-lal-bi

---

[58] I ša su-ub-bi šu-u-li-i kŭ-gi iṣ-du-ši šu
[59] III su i-na ki-lal-bi

---

[60] gab-bu-ut-tum kŭ-gi X su i-na ki-lal-bi

---

[61] ... ha-lu kŭ-gi XX su i-na ki-lal-bi

---

[62] ..... tak sag-zu tak ṣir ŭ.....
[63] ..... kin šu kŭ-gi gàr a-na II la.....
[64] ..... ù(?) in šu tak-ši-tir.....
[65] ..... kŭ-gi i-du-uz-za [gab](?).....
[66] .... i-na lib-šu na-di

(Colonne 2.)

[1] I hi. . . . . ša. . . . . kŭ-gi gàr me-e su uk-ki-i-šu(?)
[2] . . . tam-lu tak-za-kur-kur VI su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[3] I har šu ša an-bar kŭ-gi gàr me-e su-uk-ki-i-šu
[4] tak-za-kur-kur V su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[5] I har gĭr kŭ-gi tam-lu-u V su kŭ-gi i-na lib-šu nadi

---

[6] I ma-ni-i-in-ni šar-mu XXXV tak-za-kur-kur
[7] XXXV tak hi-li-ba kabal tak-za-ṭu šad
[8] kŭ-gi ša ta-ma-šu-u-lu-u uh-hu-li

---

[9] I šu ša šu ši-meš tak-za-ṭu šad VI i-na rit-ti
[10] kŭ-gi gàr VI su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-di

---

[11] I šu ka-rat-na-an-nu kŭ-gi II su i-na ki-lal-bi

---

[12] I pa-as-ka-a-ru kŭ-gi ša ki-i kin-ha-az-zi
[13] zu-ub-bu-ru XIV su i-na ki-lal-bi

---

[14] I šu a-ra-ab-ša-a-an-na VI i-du-ù uz-za-ar-ra(?)
[15] (?) ša ta-ma-šu-u-lu-u XII su i-na ki-lal-bi

---

[16] I sa(?) ša ka-šu an-bar kin šu tam-lu-u tak. . . . .
[17] kŭ-gi gàr sak du zu tak. . . za-kul-me. . . . . iṣ ku(?) šu kŭ-gi gàr

[18] ma-at-ru-u šu ak(?) a ša... ta-kil-ti a-na II gur(?)
[19] kŭ-gi gàr XIV su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-di

---

[20] XXI ni-kin-šu(?) rit-lal-šu tak hi-li-ba ŭ tak-za-kur-kur gàr
[21] kin šu gar gar a-mi-il-tum tak iṣ šir-gal tam-lu-u
[22] tak-za-kur-kur VI su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[23] I šu su e-bu ša gab-ši-a ŭ tar-ta-rah-šu...
[24] ša kŭ gi mu-uh-hu si-bu-u-ut az šu-nu tak-hi-li-[ba]
[25] ka-rat-na-an-na-al-la tak-za-kur-kur ti ša.....
[26] XIII su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-di I šu ku ra ti-ib-ša...

---

[27] I šu su-be..... tar-ta-ra-ah-ša kŭ-gi iṣ ur(?).....
[28] VI su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-[di]

---

[29] I su e-bu ša ta-kil-ti ki-i-zi-šu-nu.....
[30] ŭ ta a..... na-nu VI..... ŭ-tin-ni-i-šu-nu.....
[31] tak hi-li-ba kabal tam-lu-u..... tak-za-kur-kur.....
[32] IV su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-di a-na ka-sip(?) ša i.....

---

[33] I su e-bu ša pa ag(?)-a ša šir(?) du uz.....
[34] I šu ku ka-sip(?)..... ša i-li

---

[35] I šu su e-bu ša pa ag(?)-a I šu ku ka..... i-li

---

[36] I ku ša ta-kil-ti I šu ku tik har.....

---

[37] I ku tik er ša tuk ur ta I šu ku aš-sum. . . ku. . . . .
[38] ša kin hi-me-ta. . . . . dan

---

[39] I ku tin a-aš-ši-a-an-ni I šu kin tik har ša an. . . . .
[40] I ku tik er pa I ku bar nim(?) ša bar. . . . .

---

[41] I ku ha zu ra I šu ku tik har ri I ša. . . . .
[42] I ku bar nim(?) ŭ I ku muh ša ta. . . . .

---

[43] I. . . zu-ub-bi gu-uš-šu-ti rit lal-šu. . . . .
[44] tak-za-kur-kur gu-ug-gu-bi tak hi-li-ba kin šu. . . . .
[45] a-na III šu tam-lu-u tak-za-kur-kur i-ši-iz-zu. . . . .
[46] bar àš sa bar ta ra an-ni ku-ha-az-zu. . . . .
[47] XXV su kŭ-gi i-na lib-šu na-[di]

---

[48] I mu me tab(?)-ta-tum ša nam a zi ši. . . . .
[49] ša kŭ-gi mu tal-li kin-šu iṣ dan. . . . .
[50] VI su kŭ-gi i-na lib-bi-šu. . . na-di

---

[51] I ku šu-luh-ha kŭ-par CXL su i-na ki-lal-bi

---

[52] I tak an gi gi-la-mu LXXX su i-na ki-lal-bi

---

[53] I gi kŭ-par. . . ? gi-la-mu LXXVII su i-na ki-lal-bi

---

[54] II gud(?)-meš ša pa-at-ti ab-zu ki-za-al-li-šu-nu
[55] kŭ-gi gàr. . . I en i-na lib-bi-šu a-na. . . . .
[56] kŭ-gi. . . . . az-na-a-an-ni X su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-di

---

[57] I si(?) gur-ru ud-ka-bar a-na II šu kŭ-gi gàr
[58] VI su kŭ-gi i-na lib-šu-nu na-di

---

[59] I ma-ak-ka-zu ud-ka-bar kin(?)-šu a-na II šu kŭ-gi gàr
[60] III su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[61] X ga ṣu-meš gal-meš ša tak-meš

---

[62] I la-ha-an-nu ša iš(?) I hu-li-am ša tak-iṣ-šir-gal
[63] tam-lu-u tak-za-kur-kur ša pa-az-zu kŭ-gi gàr
[64] III su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[65] I hu-li-am ša tak-iš-me-qu kŭ-gi gàr
[66] IV..... kŭ-gi i-na lib-šu na-di

---

[67] ..... mar-hal-lu I ku-ù-ni-i-nu tak-mar-hal-lu.....
[68] ..... za-ṭu gab-bu-u-tum ša tak

---

[69] ..... ka-ab-la-šu ki-il-du
[70] .... ŭ iš-tu pa-lu (šip?)...
[71] .... ŭ qu ri(?) kŭ-gi.....

Verso.

(Colonne 1.)

[1] c(?)...................
[2] .... ki-il-du-šu-nu

[3] kŭ-gi. . . . . šap-li-iš
[4] kŭ-par gàr-ra ši-ri kŭ-gi XL su kŭ-par i-na lib-šu-nu na-di

---

[5] I iṣ ša rit ša gar-gar-meš ŭ ša a-bu-u-bi
[5] ša iṣ-dan kŭ-gi gàr XXX su kŭ-gi i-na lib-šu na-di

[7[I u(?) ša ka(?) su ha-bal-ki-nu gu-mu-u-ra-šu
[8] kŭ-gi uṣ-ṣu-ru kin-šu ša gan tur-meš tam-lu-u
[9] tak-za-kur-kur riz-zu tak hi-li-ba V su kŭ-gi i-na lib na-di

---

[10] I šu ša mun ša ṣur-meš ŭ ša ur-mah-meš tak hi-li-ba

---

[11] I pa-aš-ru kŭ-par gàr I šu-ši su kŭ-par i-na lib-šu na-di

---

[12] I suk(?) tur kŭ-par gàr XL su kŭ-par i-na lib-šu na-di

---

[13] I bur-zi-tum kŭ-gi X su i-na ki-lal-bi XI šu(?). . . . . bi. . . . .
[14] I bur-zi-tum kŭ-par X su i-na ki-lal-bi
[15] I suk tur kŭ-par tur X su i-na ki lal bi

---

[16] I mar šà dip lal-šu tak-an-za-kul-me kin-šu. . . . .? kŭ-gi gàr
[17] riz-zu me su-ug-gu tak-an-za-kul-me II su kŭ. . . i-na lib-bi na-di

---

[18] I mar šà kŭ-gi V su i-na ki-lal-bi I mar šà kŭ-par..... su i-na ki-lal-bi

---

[19] I mar šà iṣ-dan I mar šà ka-kul(?) I mar šà-iṣ-ku
[20] I a u a ta-a-mu lu ŭ uš kan ša ka-kul(?)

---

[21] I ša ne kŭ-par I šu-ši VI su i-na ki-lal-bi

---

[22] I iṣ al ta-bi-bu la pa(?)-mu iṣ-dan gar-gar kŭ-gi kŭ-par gàr
[23] II su kŭ-gi XL su kŭ-par ša i-na lib-šu-nu na-du-u

---

[24] X ku-meš zi rum X gur ku tik har-ri X šu ku tik er
[25] X ma bar kul-meš X šu su šù + mul(?)-meš

---

[26] X šu ku ta-ah-hat-tum X šu ša e-bu be ta nu(?)

---

[27] I ša bur ki ag + a I šu zu ub ša tar(?) ša ag(?) a kub-bu-u

---

[28] I ku šu zu ub ša... ku-ub-bu-u

---

[29] I tak ta-a-hat-te ša..... ri I tak ta-a-hat-tum
[30] ša zi..... gi I tak ta-a-hat-tum ša ya..... na(?)-ti
[31] I tak ta-a-hat-tum ša sim az I tak ta-a-hat-tum
[32] ša ka-na-a-at-ki I tak ta-a-hat-tùm ša zu-'-a-ti
[33] I tak ta-a-hat-tum ša rig-ga(?) I tak ta-a-hat-tum
[34] ša..... ša an-ti I tak ta-a-hat-te... i-iz-zi
[35] I tak ta-a-hat-tum su šit-mu-hu

[36] x duk ki-ra-tum ša ni hi-ga ma-lu-u

---

[37] I šu sa ri-am..... sa
[38] I šu sa ri-am ku..... gur..... ud-ka-bar
[39] ša sa za ar gu bar(?)..... nu tum za-ri-rum hi.....
[40] ša ĭb-kur-ra-meš..... a-na ša ud-ka-bar.....
[41] II gur si lu ša ud-ka-bar..... ĭb-kur-ra-meš

---

[42] I su a-ri-tum u-ru-ug-ma-a..... kŭ-par gàr
[43] x su kŭ par ša i-na lib-bi na-du-u

---

[44] IX su a-ri tum ša u-ru-ug-ma-an-ni... nu ud-ka-bar

---

[45] C ad hu-meš..... mu-u-uš rat(?)
[46] ... a ra at ti-a-an

---

[47] I li-im gi-meš šar-mu II li-im gi-meš.....

---

[48] III li-im gi-meš.....
[49] x gi ya-ka-a-tum ša ha.....

---

[50] x gi ya-ka-a-tum ša.....

---

[51] xx gi-meš hu-ut-ti.....

---

[52] xx gi-meš bu-uk.....

IMPRIMERIE NATIONALE.

[53] x gi-meš . . . . . u

---

[54] xx gi-meš ša ne xx gi-meš pi an iṣ . . . . .

---

[55] x iṣ-ku an-meš ša . . . . .

---

[56] xiv za-al-li-e pi-na-ša . . . . .

---

[57] x ša la . . . za-tum ša gud-meš ša ud . . . . .
[58] x . . . . . ii šu kŭ-par gàr ii . . . kŭ-par . . . . .
[59] ša i-na lib-bi-šu na-du-u

---

[60] x . . . .

Colonne 2.

[1] . . . . . i ša-be-du-u . . . . .

---

[2] . . . . . meš ṣi-im hĭ-ru-u-tum šu . . . . .
[3] . . . . . lu-li-e . . . . .

---

[4] . . . . . sa e-rat-ti-i-in-ni-šu kŭ-gi . . . . .
[5] . . . . . u-li-e-ti viii su i-na ki-lal-bi

---

[6] i iṣ-liš ša e-lam-ma-ki i ṣu šit-bi-ru tak ya-aš-pu

---

[7] I šu te-la-a-an-nu ša tak-iṣ-šir-gal
[8] V ur-ku meš kŭ-gi V su i-na ki-lal-bi

---

[9] V ur-ku-meš kŭ-par V su i-na ki-lal-bi

---

[10] VI ša-a-ar-ra ša tak iṣ šir gal

---

[11] I an ta ki ta te-mu-u

---

[12] III ku... za-meš ra-ab-bu-u-tum

---

[13] I ku bu-da ša iṣ-erin-meš

---

[14] I ku iš da ša su-nu-šu ag (?) a ša iṣ-erin (?)

---

[15] I ku... za sak I ku... za gĭr

---

[16] I hu-li-am ud-ka-bar ša ne I šu tah gil ša iṣ

---

[17] I na-ar-ma-ak-tum iṣ-du na-ak-ta-mi-šu ša ut ka-bar...

---

[18] I du-u-du ud-ka-bar I ša me-e šu-u-li-i ud-ka-bar

---

[19] X duk-meš ud-ka-bar X ga-an-nu ud-ka-bar

---

[20] ..... ud-ka-bar x pi-par-ru ud-ka-bar

---

[21] x šu..... tab-rum ud-ka-bar x za-ab-lu ud-ka-bar

---

[22] x... luh ha ud-ka-bar x ša ne ud-ka-bar

---

[23] II sak bi ud-ka-bar XXXIV ag-gi ud-ka-bar

---

[24] x ša ud-ka-bar x šu ku-ri-in-nu ud-ka-bar

---

[25] ..... ud-ka-bar x ap-pa-na-a-an-nu ud-ka-bar

---

[26] ..... v ša sa-la-hi ud-ka-bar

---

[27] ..... si(?) tum ud-ka-bar I bu-ul-lu-uš-tum ud-ka-bar

---

[28] ..... a ud-ka-bar qa-du... lu-up-pa-a-ag-gu ud-ka-bar

---

[29] ..... in-du x uš kan ud-ka-bar I šà na-ag-gu ud-ka-bar

---

[30] ..... li-na ud-ka-bar I ga-an-nu ša kam ud-ka-bar

---

[31] ..... lu uš-kan ud-ka-bar I ka na-ag-gu ud-ka-bar

[32] ..... meš ud-ka-bar VI *gu*... *gu-bu* ud-ka-bar gàr

---

[33] ..... lu x... it-tum... ah-me ša iṣ kil+bat

---

[34] V iṣ kil+gàr tur e-lam-ma qu kil+gàr tur iṣ... ku

---

[35] V iṣ liš meš D gu-un-te..... e-tum gal-me-tum

---

[36] V li-im gu-un-te me-riš-tum tur-meš ša ši..... tum

---

[37] XIV bu-da kil+bat x bu-bu-tum kil+bat

---

[38] .... lam............ daṇ kil+bat

---

[39] qa-du..... ni-i-ru...... kil+bat

---

[40] x ṣi-mi-it-tum..... ar-ma..... kil+bat

---

[41] x ṣi-mi-it-tum..... meš kiš-ša-ti

---

[42] CCCC ad šà..............................

---

[44] an-nu-ti šà-ba-meš šal-uš-meš gap-pa-šu-nu-ma
[45] mi-im-ma-nim Ɪ du-uš-rat-ta šar mi-i-ta-a-an-ni

[46] a-na Ỵ ni-im-mu-ri-ya šar mi-iṣ-ri-i šiš-šu
[47] ha-ta-ni-i-šu it-ta-din un..... šal ta-tum-hĭ-pa
[48] tur-šal-su a-na mat mi-iṣ-ri-i a-na Ỵ ni-im-mu-ri-ya
[49] a-na dam-ut-ṭi id-di..... ši
[50] i-na ud-mi-šu it-ta-din-šu-nu

TRADUCTION.

Recto.

(Colonne 1.)

Fourniture de chevaux que.....

---

1 char dont le..... le *marši* et le *sihbi* tout en or, pour lequel 320 *su* d'or ont été employés.

1..... dont le *hušal* de poussière est en or, dont la *paratitina* en pierre *zaṭu* de montagne, un sceau en pierre *zaṭu* de montagne placé au milieu, pour lequel 5 *su* d'or ont été employés.

---

2 *ša bur-hi*, doré(?), pour lesquels 6 *su* d'or, 6 *su* d'argent ont été employés.

---

2 *ša su katati* en partie(?) d'or et en partie(?) d'argent au milieu desquels une pierre *za-kur* a été placée et pour lesquels 10 *su* d'or et 20 *su* d'argent ont été employés.

---

2 *maninnu* de chevaux, pierres *zaṭu*, d'or travaillé, 88, dans des caisses(?), pour lesquels 44 *su* d'or ont été employés.

---

1 *šu*. . . . . dont les. . . . . *gilamu* et les. . . . . *uktati* des épis(?) de. . . . . et d'or. . . . . pierre d'albâtre. . . . . le *tappani*. . . . . en *gilamu*. . . . . et le. . . . . or de *Damašulu*.

---

2 *natkilat* de métal(?) bariolés comme l'*araššanni*.

---

1 *šu*. . . . . en cuivre.

---

1 *su appatum*. . . . . doré(?), dont le *taašli*. . . . . or de *Tamasuluu*(?), tout le dessus il y a des. . . . . d'or. . . . . devant. . . . . le *tartarah* en or. . . . . et. . . . . *tarah* d'or, pour lequel 1 sosse. . . . . a été employé.

. . . . . fourniture de. . . . .

. . . . . de. . . . . dont le *muri* est en or. . . . . de gazelle(?) doré(?), pierre *za-kul-lal*, pour. . . . . or *šu* d'or. . . . . a été employé.

. . . . . vases de cervoise(?) noirs. . . . . pour lesquels 4 *su* d'or ont été employés.

---

1 *paku*[1]. . . . . doré(?), pour lequel 15 *su* d'or ont été employés.

---

[1] Peut-être une figurine du dieu *Nusku*.

1 *zallé* de cuivre, 5 *šu* doré(?), pour lequel 3 *su* d'or ont été employés.

---

1 *addu* de cervoise(?) en grès[1], doré(?), pour lequel 2 *su* d'or ont été employés.

---

1 . . . . . de *zamiri* . . . . . doré(?), pour lequel 6 *su* d'or ont été employés.

---

2 *satinnu* bariolés.

---

1 *šu širinatum* d'argent valant . . . . . *su*.

---

1 *šu* . . . . . de beurre . . . . . il contient(?).

---

1 *su* . . . . . pourpré d'argent valant . . . . . *su*.

---

1 *su pagumu* pour cachet, en pierre *za-ṭu* de montagne, le *tamlu* en pierre *za-kur-kur* . . . *tamlu* en pierre *za-kur-kur*, le milieu, partie en pierre *hilipa* travaillée et partie en *za-kur-kur*, 2 pierres *za-ṭu* de montagne, *gabbutum* . . . . . travaillé, dans le *maršu* 16 . . . . . pierres *za-kur-kur* doré(?), une pierre *za-ṭu* de montagne . . . . . par derrière . . . . . pour lesquels 10 *su* d'or ont été employés.

---

[1] Mot à mot : «de poussière»; cf. le misnaïtique כלי עפר.

1 *ishanu* (?) de chevaux..... de faucons (?), or *tamlû*..... *tamlû* pierre, pierre *za-kur-kur,* valant 300 *su.*

---

1 *ša* de *subbi šali*..... d'or valant 3 *su.*

La totalité (?), or valant 3 *su.*

..... d'or valant 20 *su.*

..... pierre *um-su*, pierre *ṣir* (serpentine?) et..... son.. ... doré (?), pour 2..... pierre *šitir*..... or..... pour lequel..... a été employé.

(Colonne 2.)

1 *hi*..... doré (?) les *mesuk*..... *tamlu* en pierre *za-kur-kur,* pour lequel 6 *su* d'or ont été employés.

---

1 *harša* de fer, doré (?), le *mesuk* en 4 pierres *za-kur-kur,* pour lequel 5 *su* d'or ont été employés.

---

1 chaînette de pied, or *tamlu,* pour laquelle 5 *su* d'or ont été employés.

---

1 *maninni šarmu,* 35 pierres *za-kur-kur,* 35 pierres *hiliba,* au milieu, une pierre *za-ṭu* de montagne, dont le..... est en *uhhul-li.*

---

1 *šu*..... yeux, pierres *za-ṭu* de montagne, 6 dans un étui(?) doré(?), pour lequel 6 *su* d'or ont été employés.

---

1 *šu karatnanu* d'or valant 2 *su*.

---

1 *paskaru* d'or qui ressemble à..... *zubburu*, valant 14 *su*.

---

1 *šu arabšanna*, 6..... valant 12 *su*.

1..... fer..... *tamlu*, pierre..... doré(?)..... pierre *za-kul-me*..... doré(?), le *matru* 2 *gur*(?) doré(?), pour lesquels 14 *su* d'or ont été employés.

21..... boîtes..... pierre *hiliba* et pierre *za-kur-kur*..... pierre albâtre *tamlu*, pour lesquels 6 *su* d'or ont été employés.

---

1 *šu* de..... de bélier(?) et..... d'or..... pierre *hiliba karatnanna*, chaîne en pierre *za-kur-kur*..... pour lesquels 13 *su* d'or ont été employés.

---

1 *šu* de..... or..... pour lequel 6 *su* d'or ont été employés.

---

1 *šu* de..... de pourpre, les *kizzi* et..... 6..... et les *tinni* en pierre *hiliba*, au milieu..... pierre *za-kur-kur*..... pour lesquels 6 *su* d'or ont été employés, à.....

---

1 *šu*. . . . . 1 *šu*. . . . . de. . . . . des dieux (?)

---

1 *šu* de. . . . . 1 *šu*. . . . . dieux.

---

1 vêtement de pourpre, 1 *šu* pour foulard (?). . . . .

---

1 foulard. . . . . 1 *šu* pour vêtements pour. . . . . de. . . . .

---

1 vêtement. . . . . 1 *šu*. . . . . de 1 foulard. . . . . 1 vêtement. . . . . de. . . . .

---

1 vêtement *harura*, 1 *šu* pour foulard. . . . . 1 *šu*. . . . . 1 vêtement *bar*. . . . . et 1 vêtement. . . . .

---

1. . . . . 1. . . . . la boîte en pierre *za-kur-kur*, le *guggubi* en pierre *hiliba*. . . . . 3 *šu tamlu*, pierre *za-kur-kur*. . . . . pour lesquels 25 *su* d'or ont été employés.

---

1 *mu me tab*. . . . . d'or, son. . . . . chaîne. . . . . pour lequel 6 *su* d'or ont été employés.

---

1 vêtement *šu-luh-ha* en argent valant 140 *su*.

---

1 pierre *angigilama* valant 80 *su*.

---

1 *gi* d'argent. . . . . *gilamu* valant 77 *su*.

---

2 vases du bord de la mer, le *kizallu* doré(?)..... 1.. ... au milieu..... or..... pour lesquels 10 *su* d'or ont été employés.

---

1 si(?) de *gurru* en cuivre et en étain(?), 2 *šu* de dorure(?), pour lesquels 6 *su* d'or ont été employés.

---

1 *makazu* de cuivre, *kin* d'étain(?), 2 *šu* de dorure(?), pour lequel 3 *su* d'or ont été employés.

---

10 *ga-ṣu* grands de pierre.

---

1 *Lahannu* d'argile(?), 1 plaque(?) d'albâtre, *tamlu* en pierre *za-kur-kur*, le bord doré(?), pour lequel 3 *su* d'or ont été employés.

---

1 plaque de pierre *išmeku* doré(?), pour laquelle 4..... d'or ont été employés.

..... *marhallu*, 1 *kuninu* de pierres *marhallu*..... pierre *za-ṭu* le *gabbut* de pierre.

..... son milieu *kildu*..... et base..... *sib*..... et *quri*(?) d'or.....

Verso.

(Colonne 1.)

100(?)..... leur *kildu* or..... doré(?), chaîne(?) d'or, pour lesquels 40 *su* d'argent ont été employés.

---

1 cachet, de *gargar* et d'*abubi*, chêne doré(?), pour lequel 30 *su* d'or ont été employés.

---

1 *u* de..... le *gumur* or..... petit, un *tamlu* de pierre *za-kur-kur*, la pointe en pierre *hiliba*, pour lequel 5 *su* d'or ont été employés.

---

1 *šu* de..... de gazelles et de lions en pierre *hiliba*.

---

1 plateau(?) argenté(?), pour lequel 1 sosse d'argent a été employé.

---

1 aiguière petite argentée(?), pour laquelle 40 *su* d'argent été employés.

---

1 gobelet d'or valant 10 *su* 11 *šu*..... *bi*.....
1 gobelet d'or valant 10 *su*, 1 petit bassin d'argent pesant 10 *su*.

---

1 *mar* de tablettes, le *lal* en pierre *an-za-kul-me*..... d'or(?), son sommet..... pierre *an-za-kul-me*, pour lequel 2 *su* d'argent(?) ont été employés.

---

1 *mar* d'or valant 5 *su*; 1 *mar* d'argent valant. . . . . *su*.

---

1 *mar* en chêne, 1 *mar* en ivoire cuivré(?), 1 *mar* en bois *ku*(?), 1 . . . . . *tamlu* et *uškan* d'ivoire cuivré(?).

---

1 *ša ne* d'argent valant 1 sosse et 6 *su*.

---

1 *al tabibu*, le. . . . . en chêne, *gar-gar* d'or et d'argent, pour lesquels 2 *su* d'or et 40 *su* d'argent ont été employés.

---

10 *ku*. . . . . 10 *iṣ ku*. . . . . 10 *šu* foulards, 10 *ma bar kul*, 10 *su su-šu-mul*.

---

10 *šu ku tahpatum*, 10 *šu* de *ebu betanu*.

---

1 *ša burki*. . . . . 1 *šu*. . . . . qui. . . . . est dit.

---

1 *ku šu-zu-ub*, qui. . . . . est dit.

---

1 pierre *taapate* de. . . . ., 1 pierre *taapatum* de. . . . ., 1 pierre *taapatum* de. . . . ., 1 pierre *taapatum* de *kanat*, 1 pierre *taapadu* de *zu'ate*, 1 pierre *taapatum* de *rigga*, 1 pierre *taapatum* de. . . . . noir, 1 pierre *taapate izzi*, 1 pierre *taapatum su rit-muhu*.

---

10 flacons *kiratum* pleins de bonne huile.

---

1 *šu sariam*....., 1 *šu šariam ku*..... de cuivre de..... *zarir* bon, de chevaux..... de cuivre..... 2 *gur si lu* de cuivre..... chevaux.

---

1 *su aritum* de *urugmanni*..... d'argent fait(?), pour lequel 10 *su* d'argent ont été employés.

---

1 *su aritum* de *urugmanni*..... de cuivre.

---

100 *aa* d'oiseaux......

---

1 *lim* de roseaux *šar mu;* 2 *lim* de roseaux.....

---

3 *lim* de roseaux.....

---

10 roseaux *yakâtum*.....

---

10 roseaux *yakâtum*.....

---

20 roseaux *hutti*.....

---

20 roseaux *buk*.....

---

10 roseaux.....

---

20 roseaux *šane;* 20 roseaux *pi-an*, *bois*.

---

10 armes des dieux.....

14(?) *zalle*, de.....

---

10 *ša*..... *zatum* de bœufs en cuivre..... 10..... 2 *šu*, doré(?), pour lequel 2 [*su*] d'argent ont été employés.

---

10 .....

(Colonne 2.)

2 ....

..... *ṣim hirutum*..... parure(?).....

2... dont l'*erati-ni* est d'argent..... des *ulieti* valant 8 *su*.

---

1 *iṣ liš* d'Elam, 1 *ṣu sitbiru* en pierre de jaspe.

---

1 *šu* de *telanu*, en pierre d'albâtre; 5 chiens d'or valant 5 *su*.

---

5 chiens d'argent pesant 5 *su*.

---

6 *ša* d'*arra* d'albâtre.

---

1 *anta ki-ta* (*haut-bas*) *temu.*

---

3 *ku*(?)..... d'*abbutum.*

---

1 *ku* large de cèdre(?).

---

1 *ku iš da* dont le corps(?) est fait(?) en cèdre.

---

1 *ku*..... le sommet 1 *ku*..... *za* le pied.

---

1 *huliam* (plaque?) de cuivre, 1 *šu*..... d'or et de bois.

---

1 arrosoir(?) en bois de *du*, le couvercle de cuivre.

---

1 chaudière de cuivre, 1 *šamešuli* en cuivre.

---

1 vase en cuivre, 10 bassinets(?) de cuivre.

..... en cuivre, 10 *piparru* en cuivre.

---

10 *šu*..... *tabrum* en cuivre, 10 *zablu* en cuivre.

10..... *luha* en cuivre, 10 *šane* en cuivre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

2 *sakbi* en cuivre, 34 *aggi* en cuivre.

---

10 *ša* en cuivre, 10 *šu kurinnu* en cuivre.

. . . . . en cuivre, 10 *apanannu* en cuivre.

. . . . . 5 *ša* d'aspersoirs (?) en cuivre.

---

1 . . . . . cuivre, 1 *bulustum* en cuivre.

. . . . . en cuivre, avec des *luppagut* en cuivre.

---

des . . . . . *indu;* 10 *uš-kam* en cuivre, 1 *ša naggu* en cuivre.

. . . . . *lina* en cuivre, 1 *gannu* (marmite?) pour la viande, en cuivre.

---

1 . . . . . *uš-kan* en cuivre, 1 *šà naggu* en cuivre.

---

des . . . . . en cuivre; 4 *guggubu* fait (?) de cuivre.

. . . . . 10 . . . . . de chars.

---

5 . . . . . petit, d'Elam; 1 . . . . . petit, de bois . . . . .

5 bois..... 50 *gunte*..... *galmetum*.....

5 *lim de gunte merištum,* petits de.....

14 *bu-da* de char; 10 *bubutum* de char.

..... *lim*..... chêne(?) de char.

avec..... joug(?)..... de char.

10 attelages..... de char.

10 attelages..... des..... régions.

300 *ad* de.....

Ces..... de la dot en leur totalité sont ce que Dušratta, roi de Mitanni, a donné à Nimmuriya, roi d'Égypte, son frère, son gendre. Au jour où Taduhipa, sa fille, a été transférée en Égypte pour être l'épouse de Nimmuriya, le même jour ces objets leur ont été transmis.

27

LETTRE DE DUŠRATTA À AMÉNOPHIS III.

Recto.

[1] ..... mu-ù-ri-ya...... [2] ...... ya.......... [3]... rat-ta šar..... [4] ..... a-na ya-ši šul-mu [5] ..... a-na dam-meš-ka [6] ..... lù-meš gal-ka........ ĭb-kur-ra-meš-ka a-na iṣ-kil+bat [7] ..... a-na mat-ka ŭ a-na..... mu ka ag-giš lu-u šul-mu

[8] ..... ma-a-an-na-al..... a-an at-ta a ar-ti-ip-pi aš-meš [9] ..... a-an še-e-ni-ip-pi u..... ta-a-du-ka-a-ru-ši-il-la-a-an [10] ..... al-la-ma-an ka..... ša mat-ma-aš-ri a an ni-e-en [11] ..... en hi..... ud-du ù uk ma-a-an mat har-pi ù kan-ni-e pi-na [12] ..... i-ri-.-in ma-a-an-ni [13] ..... te..... al-la-a-an i-nu-me-e-ni-i-in [14] ..... du-ù-ni..... an mat har-ru ù kan-ni e-pi [15] ..... du-ru bi-i-in-ni

---

[16] ..... a-ti-i-ni-i-in ma-a-an-ni-i im-ma-ma-an [17] ..... an du-ru-bi-i-in nu-uk-ku [18] ..... še-e-ni-ip-pi an-za-a-an-nu ù hu-ši Ɏ ša-an [19] ..... ka-a..... iš mat har-pi ù.....? ni-e-bar [20] ..... ma-a-an mat ù-ù-mi-i-ni e im ma ma an [21] ..... la an..... id-du-ka-a ra a la an [22] ..... an šu e ni e..... [23] ..... a i.. .... iš-ta-ni-ip-pi..... [24] ..... an-te-e-eš-šu-pa..... [25] ..... lu-u pa za za a be la..... [26] ..... Ɏ ša-an

....

[49] ..... ar........ [50] ..... ša la an u ru..... [51] ..... pa-za-na-an šu-ra-a..... [52] ..... ta a-na aš-ta a u..... e ša pa-za-na-a [53] ..... a an du-um ni en a gu-ru niš..... [54] ..... ri-en-na-a-an a ru niš ša

---

[55] ..... bar..... ši u e Ɏ šu-ut-tar-na a pi..... ša a la [56] ..... ni..... niš sa ma a-an am-ma-ti ip pi u e ni u [57] ..... a an ši ni še-e-ni-ip-pi [58] ..... i-in šu u ša ma an..... aš-šu-ši [59] ..... ša a la pa-an... ti ip-pi u pa-za-na a ri [60] ..... ta ma an Ɏ aš šu te mi pi ù ya hi il lu pi ik pa ta a an [61] ..... pa za Ɏ ma-ni-e-ta pa-aš-ši-i-it hi-pi-u-ta [62] ..... še-e-ni-ip-pi u e-na-a-še-e..... ši-i-i-e-e [63] ..... e-ni i-ru-ša-e a-la-še..... a-ni-i in [64] ..... ù ša-la-a-na at-ta a an šu e ni.....

ša an ↑ ša-an [65] . . . . . ta šu-e-e-en. . . . . an ti [66] . . . . . ma a an. . . . . ni-i-ru ša e. . . . . ta a nu ša a u

---

[67] . . . . . šu uk. . . . . ul-li-en [68] ma-ni-en pa-aš-ši-i-it hi-ib [69] a-an ha-a. . . . . pa-a-hi-i-i-pi pi-ih-ru. . . . . ni eš-ši [70] . . . . . ri gi la a an ha a aš ra pa-a-hi-i-ta še-e-ni-ip-pi u e [71] . . . . . še ir ri a e pi mat ù-ù-mi-i-in-ni-e-pi al-la-i [72] . . . . . šu u an-na-ma. . . . . ? an [73] . . . . . ni eš ši iš ša ad du ù ša

---

[74] . . . . . en še-e-ni-ip-pi pa-aš-šu-ši u du-ra-a-an-ni ma-an [75] . . . . . niš (?) u. . . . . ip-pi en na-a-an šu-u an-na ma a an [76] . . . . . še e ni ip-pi uš šu niš ša ↑ ša-an ↑ ša-an [77] . . . . . ni mat ù-ù-mi-i-ni-ip-pi šu-u an-na ma an ↑ ša-an ↑ ša-an [78] . . . . . i-ša aš ša a an ma a-na šu e-ni šu e an ti [79] . . . . . ni i ru ša e ↑ ša-an ↑ ša an. . . . . ù ša a u [80] . . . . . ri-ip-pi-ra ta-a ta uš še na a šu-ra ↑ ma-ni-e en [al] la-ma-an [81] i-it hi pi uš pi ru ù ma ù ma a al la ma an [82] ma a-na šu e-ni ṭi pi e e na ta a nu ša a uš še-na

---

[83] i-nu. . . . . ud(?) ta-a-ni-i-in. . . . . en ni še-e-ni-ip-pi-uš ta-a-ti-ya [84] . . . . . me(?) e-ni-in. . . . . en ni še-e-ni-ip-pi i-ša-aš-ša-a-ta-u [85] a-nam-mi be la a-an. . . . . te e eš šu pa-aš an ša uš bi an a ma a nu u ti la an [86] an ši-mi-i-gi-ni-e. . . . . ù la-an an e a-a-šar-ri-ni e ti la an an ma an ti(?) be-la-an [87] . . . . . e e en na. . . . . uš ti ši a ša an ↑ ša an ↑ ša-an ta-a-ta-aš-ti-te-en [88] e-ra aš-še-na. . . . . ma an ša pi al la ša bi su up za ni en ↑ ša-an ↑ ša an [89] . . . . . uš ta iš u u ra u ša a aš še na a ma a an-ti pi e e meš [90] pi-ih-ru pa-za-ni-en iš-ta-ni-ip-pi-ša ag-gu-uš a-gu-u-a [91] e-ti-i-ta ta a na aš ti en ni i(?) ru ša e. . . . . ↑ ša an

[92] 𒁹 gi-li-i aš-ša-a-an pa-aš-ši-it hi pi uš ti pi an ti gu lu ù ù [93] ma-a-an na-a-an hi-il-li še-e na pi ša an 𒁹 ni-im-mu-ù-ri-i-aš [94] mat mi-zi-ir-ri e-pi-ni-eš ib-ri-iš-ta-še ab-li-ta-a-a-nu ù ša [95] er i-hi-be-ni er-ši-mi-i-gi-ni-e-pi ni e ma an u-nu ū ù ša [96] an ši-mi-i-gi-ni-e-pi-ma a-an e-e-ni-i-pi at-ta-i-i-ši a-ku-ù-ša [97] at-ta-a-ar-ti-i-pi-a-na-ma-a-an šu-u-al-la-ma-an ta-še-e-si na meš [98] 𒁹 ša-an 𒁹 ša-an gi-lu ù ša a za-a-ar-ra-ma an še-e-na-a-ab [99] mat ù-ù- mi-i-ni ši-niš-ši a-ti-i-ni-i-in ta-še-en id-du ù uš ta [100] še-e-na pa-an-e-ti-i-e-e im-ma-ma-an ta-še-e-ni-e-pi pi-ri-i-ta [101] ši-ya ir ka-a mu-ù ša ma an 𒁹 ša an 𒁹 gi-li-i-aš-ta še-ni-i-e-pi [102] na-a-zu-ù-ša a-ti-i ni-in an ši-mi-i-i-gi-ni-e-pi ni-e-im-ma an [103] am-mu ù ù ša ša-bu-u ha-a-at-ta-a-an 𒁹 ša-an a-ti-i-ni-in [104] ta-a an ki-i-i-in ka-du-ù ša i-i-al-la-a-ni-i-in [105] še-e-ni-ip-pi u e ni-e pi nat niš mi-i-i-ni-ip-pi-e-ru-uš-ki-i-in-na [106] e-ti..... ta a-na aš-še na i-i-al-li e-ni-i-in [107] še-e-ni-ip-pi ta-še-e-ni-e-pi e-ti... ta ti-pi-e-na-meš [108] e-ru-ù uš.... ta a-nu ù ša-a-aš-še-na... be-la..... a-an [109] šur-pi mi-i-zi..... an a-ma-a-nu u la an an e a a li ri ni e el la a an [110] še e ni ip pi..... a mat ù-ù-mi-i-ni-i-pi al la a an e ti-i-ta-hu-tan-na [111] be-en ti en..... ir ša al-la a a an še har na a al la a an [112] i-i-al-la-a-a-ni i-in še-e-ni-ip-pi-uš ta-še-e-ni-e-pi e-ti-i-ta [113] ti-pi-en-na..... ta a-nu ù ša aš-še-na an ši-mi-i-gi-ni-e-pi e-ni-i-pi [114] at-ta i-i-pi e-ti-i-ta an be-la-an an ši-mi-i-gi-is a-ri-e-ta [115] še-e-ni-ip-pi u a še-e-ni-ip-pi u ul la a-an ti ša a-an-na [116] u u ri a a aš mat na-ti-pi-e na meš šu u al-la ma an meš [117] ta a ni-il-le ša-e al-la a an a ti-i-ni-i-in ma-a-an na al-la-ma-an

---

[118] an-nu-u a-ma-a-an ti pi e ni e pi še e ni ip pi hi su u hu bu u [119] ... a al-li-e..... še e ni ip-pi u e-na pa aš-ši i ik ki..... [120] ... na a ru a..... u ma ni il..... bit(?) bi hu ša..... [121] ..... i la..... e mi-ip-pi u

ul..... an ha-ši-en pi-ha-la..... [122] il-i-an..... ši-i-it hi-ip-pi..... en na a an pa-aš-si-i-it hi-ip [123] ..... ku-ša a-u u-u na-a-al la-a-an.....? še-e-ni-ip-pi-ta

---

Verso.

[1] ti-pi-en-ma-a-an suk-ku še-e-ni-ip-pi-ta..... še-e ni-ip-pi-u-a-an [2] a-a-i-ni ta-ti-ši šur pi te a ka ti-ik-ku ù pa-za-ni-ma-an-nu aš i... la-a-an [3] an-ti u ta nu-uk-ka la-an ta-la-me-ni-e-pi a a i-i-ta-ip-ti..... [4] šur pi-ti pi-ka-ti Ɪ hi-il-lu pi-in hi-il-lu ši-ik-ku..... [5] še-e-ni-ip-pi ta e-ti-ip-pi-u e-ni-i-ru pa-a-ta-e gu-lu-ū-ša la a-ta a-an [6] ni-i-ru pa-a-ta e ha-šu-ū ša pa-za-nu-a-an gu-ru li-(?) ni-ip-pi uš tin pi-i li-na [7] ta-a-nu-ù-ša a aš-ša na-ši-a-an ta-la-ma še-e-ni-ip-pi uš-ni-nu-u-šu-a [8] a u a a ar kan na a-ša-ma-a-an gi-niš-ša a-a ad-du ù uš ta ma-a-an [9] ha šu ù ša u u pa-za ib an du ši it-ta a an a-i-ma-ni-i-in [10] še-e-ni-ip-pi ta a nam ta-a-nu ši-il ta a an ni hi su-u-ši i(?) li e it ta a-an [11] Ɪ ša-an gan en ni ma an gu-ru hi-il-lu ar-ki ù pa-za-ni hi-il-lu ši [12] Ɪ ši-ad-du i-i-ra-an na ad an-ka-ti-a-ma-an še-e(?) ni-ip-pi še-e-a na an na e [13] ma-a-an-ni i-ni i-in ti-ši an-ti-u na-a-ni-in pa-kan an-ti-a-nam [14] hi-il-lu ši-iš-ka tup-pa-ni-in ti-pi-an ti za-za lu ša e še-e-ni-ip-pi ša an [15] mat ù-ù-mi-i-ni i-pi a-a i-i ta-na-pi ta la ma e-ti-i-ša ta a-na-aš du-hu [16] pa-nu u ul li e-ni i-in i-i iš-kan(?) i-e-pi ti-e-al-la-a-an ṣur-pi-še-e-ni-ip-pi-ta [17] ka-ti-ik-ku še-e-ni-ip-pi-ta am-ma-a-an a-ši-en-ni-i-in-ti-pi sur-pi [18] i-i-a-am ma ma an ka ti li e pi šu ù pi-ni-e e-ti-ip-pi u e [19] mat ù-ù-mi-ni-ip-pi u e ni e e ti e ti-i-e-e še-e-ni-ip-pi u ul la a-an ti-pi [20] a u e na a am ma ma an ha ša a ši-pi a en a i la an Ɪ ma-ni- eš Ɪ gi-li-ya al-la-a-an [21] gu-li-a-a ma i-i e-na a ma a-ni-i-in Ɪ ma-ni eš gi ya al-la a an ka-be-li-ta [22] šu ū pi-i-e ni-ip-pi-u-e-e mat ù-ù-mi-i-ni-i-ip-pi-u-e-ni-e e-ti-i-e [23] ur-tar-la-a-an aš-ti(?)-ta-a-an ka-ša-a-ši il-la-a-ni-il-la-an še-e-ni-ip-pi-uš [24] a-pi-in-na-a-ni i-in gu-ru-šu-u u-ta-i-ya-am ma ma-an hi-

il-lu-li-e-pi [25] še-e-ni-ip-pi-u e ni e-e-ti i e e mat ù-ù-mi-i-ńi i-pi-ni-e e-ti-i-e-e [26] ha-ša-a-ši-pi al-li-i-il-la-a-an a-i-la an ꞁ gi-li-i-aš ꞁ ma-ni-e-el-la-il-la a-an [27] gu-li-a a-ma i-i e-ma a-ni-i-in ꞁ gi-li-i-aš ꞁ ma-ni-eš ša-a-an gu-li-e ta [28] še-e-ni-ip u e-ni-e e-ti-i-e-e mat ù-ù-mi-i-ni-pi ni-e-e ti-i-e-e [29] ib-ha-al-la-an pa-al-ta-a la an ha-ša-a-ši-il li i-il-la-an

---

[30] pa-za-du-ma-an i-i-al-li-e-ni-i-in ti-pi-e-na-meš su u-al-la-ma-an [31] še-e-ni-ip-pi-ta ka-du ša-a aš-še na u-u ri-a-a aš-še-na an be-la-a-an [32] e-e-ma-na a-am ha-ta-a ti-ša-a-u ti-ša-a-ma-a-an še-e-ni-ip-pi-u e pat mal-ni-en [33] pa-ti-ti-pi-e-ni-en hi-su-u-u-hu. ši-up-pi aš-ti-i-ti-in ši-i-ni-ip-pi-u-e [34] a-ru-u-ša-u še-e-ni ip-pi-u ni-e-en-ti ša-a-an-na ši-ra-aš-še [35] pa-za-du ù pa-za ꞁ ma-ni-e-na-an še-e-ni-ip-pi-u-e pa-aš-ši-i-it hi pa-za-du ù pa-za [36] ꞁ gi-li-a-na-an ꞁ ar-te-e-eš-šu pa-na-an ꞁ a-sa-a-li-in-na-an pa-aš-ši-it-hi-ip-pi [37] ꞁ gi-li-a-na-an ta-la-mi ꞁ a-sa-a-li-in-na-a-an tup-šar- ri-ip-pi u pa-za-ni [38] ki-i-bu-šu-u-uš-ši še-e-ni-ip-pi-ta al-la-a-an ni-i-ru-ša-e ꞁ ša-an [39] pa-aš-šu ša-a-u še-e-ni-ip-pi u-ul-la-an pi-ri-e-e-ta

---

[40] še-e-ni-ip-pi u-ul-la-an pa-aš-ši-it hi-ip-pi ku ša uš-ti-pi a-en bur(?) be-ti pi a-en [41] še-e-ni-ip-pi u-ut ta a-an ši la a-hu-šu-uš-ti-ši-a-en pa-aš-ši-it-hi-ip-pi-la a-an [42] še-e-ni-ip-pi-uš šu-ra-a-qa-ti-en na-ak-ki en ti-pi a-al-ta-a-an gu-ru-u tam [43] še-e-ni-ip-pi-u e-mu an gi-e-il-ti ni-i-ri-še ha-ši-i-li [44] bi-sa-an ti-ni-iš-ti-na-a-an ꞁ ša-an še-e-ni-ip-pi u-e ni-e ši-ri-el-ti-ipi-

---

[45] še-e-ni-ip-pi en-na-an hi-il-lu-li-e-ši-e-ta-la-an pa-aš-ši-it-hi-ip-pi ku-la..... šu [46] ù ya-ma-a-an ku-zu ú ši-up-pi-la-an še-e-ni-ip-pi u e-ni e pi a tan aš-ti-i-i-pi [47] ni-ha-

a-ri i-ta-u-ru-ù-mu pi-ri-e-ta-an še-e-ni-ip-pi-ta šam-ma-an [48] ši-i-ni-ip-pi-u-e-ni-e-pi aš-ti-i-pi ni-ha-a-ri a-ru-ù ša u(?) še [49] ib-šu-ši-in-ti-i-ha-am i-in u. u-na-an še-e-ni-ip-pi-e-ni-e [50] a-a i-i e-e be-te-eš-ta-iš

---

[51] še-e-ni-ip-pi u-ul-la-an pa-aš-ši-it-hi-ip-pi šu-ra-a bar-ti-en-na-ak-ki-en [52] it-ta-i šal-la-a-an ▼ ma-ni en na-a an še-e-ni-ip-pi-uš. šu-ka-pa-aš-ši-hu [53] it-ta-in-na-a-an pa-aš-ši-it hi-ip-pi-ra šu-ka niš(?) li-e-en še-e ni-ip-pi-uš [54] pa-aš-ši-it kan pa-aš-ša-ri-ip-pi a-en ▼ ma-ni-en-na-ma-an pa-aš-ši-en a-i ma-a-ni-i-in [55] ▼ ma-ni-en-še-ni-ip-pi-uš pa-aš-ši-a-a-ma niš li-ma a-al pa-aš-še-e-e-ta [56] u-u-ri-up-pi pa-zu-na-a-an še-e-ni-ip-pi-uš-ša-an gi(?) la-a-en [57] ū ya-ma-an še-e-ni-ip-pi ša-an ▼ ma-ni-en-na-ma-an pa-aš-ši-en

---

[58] še-e-ni-ip-pi-u e-ma-a-an aš-ti-an-ni a-ru-ù ša-uš-še-ta-a-ki-ma-an an-ti [59] ma a-an-ni še-e-ni-ip-pi-uš ša-an gi-la-an a-en a i-ma a-ni-i-in ma-a-an-nu-pa-a ta e [60] XXIII..... e-it-ta gu-li-e it-ta ta-a-an ki-ma-a-an an-ti-ma an ni [61] ▼. .... an-ma a-an na-a-an še-pi-a an ši-ip-pi u pa za na al-la-a-an ṣu-tar-hi-ip-pi al-la-ma an [62] ..... ši-ni-ni šu ni-zu(?) el-la-ma-an ša-ta-a al-la-an šal-ni-e-ri-ip-pi-u la-a-an e-tin-i-ta [63] ..... ṣu ù ša i-šal-la-an ub-su-ša-a-ul-la ma-an me-e-na ma a-an ki-ka e [64] pi-a-aš-na-e-ma-a-nu tan-ša al-la an meš i-i-ni-ip-pi al-la-a-an ba(?)l-la-in [65] an-meš pa-a-e-ni-il-la-a-an še-e-ni-ip-pi-u-e-na bal(?) la-i-šal-la ma-an a-i-i-in [66] ..... ki-an-nu-u pa-za-na ši-la-a hu-uš ka sa-ni a-i-i-in-ni-i-in ir-ša-e [67] šal..... a-an-na a-za-al-ta zu mal(?) pa-ti a-i-i-in [68] ..... du-u..... ki-i ša zu mal(?) pa-ti-u-ul-ša

---

[69] ..... ti-a-a-i-ni e-pi e-en šu-uk-ku niš-li tub-be šu-ki niš pa-za [70] ..... uk-ku-pa-za nam-ma-a an gu-ru ak

gil-la-a-an uk.... meš [71] ..... u al-la-ma-an šu... ki-it-ta al la ma-an a..... gu-ru [72] ..... ul-lu-ul-la.. ... zu mal pa-ti aš-ti..... [73] ..... ti-en-na-a-an..... [74] ..... an ti.....

---

[75] ..... e-ni-e-pi ma-a-an aš-ti....... [76] ..... e-ni-ip-pi ta-a-ma-a-an..... [77] ip-pi-ta-a-ma-a-an liš ma-ne-e-e-ih..... [78] ..... ma-a-an ma-a-an-ni ta a-an-ki a..... [79] ..... ma-a-an..... a-ru-ši-i in-ni....... [80] ..... el-la-a-an.....? niš-ul la me.............. .... [85] ..... ma-ni-eš..... [86] ..... i-in [87] ..... ni-i-in [88] ..... na ma-an..... na-a-an [89] ..... ša šal-ta-a du hĭ-e-pa [90] ..... ša i-šu-u ku ši-i-in [91] ..... uš-ta-a-an ši-i a-ma-a-an [92] ..... u pa-za-i šu-u hu-ši-ik-ku-ū pa-za-na [93] ..... ta-ma-an i-ši ša-a-la-pa-an [94] ..... e-pi-a-ni-i-in mat ù-ù-ma-ni-in-ni [95] ..... a-ru-la-u mat ša-an-ni-ra ša..... [96] ..... ta-a-du... ri-im-mu-uš-še ni-e..... a-an [97] ..... pa-li ù-mu li-i-in mat ma-a...... na [98] ..... en at-ta-a-ar-ti..... ra-meš [99] ...... li-ù-mu ù li-i-in at-ta..... ip-pi-uš [100] ..... gi-it-ta ar-ti-aš..... tar-ta-aš-še-na [101] .. ... ta a aš-ša kan en ni e..... ma-a-ni-i-in [102] ..... en ta hu ši ha šu ù..... ma-al-la-a-a-an [103] ..... hi-il-li u bu-ù šu-ù ti-in an be-la-an [104] ..... i-in ki nam(?) ri-na-an ti-i-pi-an tab-bu šu-u [105] a..... a aš ri a-an na ša za ru ù(?) za ru a ma la a an [106] ..... hi-i-šu ša a pa-za-na a an... a mi i pi an e-ti-i-tan [107] ..... mal an ti ma a-an..... ma-a an ni ti ši [108] ..... ni ip-pi-uš-ša-an... la en i-nu u ma-a ni i-in [109] ..... ka be li e id ri... am ma ma an niš(?) la e [110] ..... u-ul-la a-an..... (?) ha ša a ši-pi-a-en

---

[111] ..... ip-pi an man na an ǀ ša an pi-ih-ru-um-me [112] ..... u ra u še-e ni-ip... en na a an ur hu up ti-in

[113] ..... ši...... ru uš be la an ta... du ka a iš ti ši-ip-pi ša an [114] ..... uš mat ù-ù-mi-ni-ip..... la a an ka šu ù ul-la-tin [115] ..... a ni kan... ip ri ip pi ša i..... e ni i in še e ir-ri-e-tan [116] ..... a e en ni ip-pi tan še ha ni..... aš hu tan ni ip-pi aš-ša-a-ri-il-li-it-ta [117] ... a i be la an ši-ni-e be-la ma an... meš e e en na šu-uš na-ak-ki-te-en [118] an li iz... niš-šu pa-aš a-ma-a-nu-u be-la a an ib-ri-ip-pi šu uš at-ta ip-pi-šu-uš [119] še ih ru uš be la an at-ta i ni i-in ma a-an na be la ma an ù (?) ..... be la a an [120] it-ti (?)..... be la a-an a-ti-i-ma ni i-in..... ra a ti la an iš ta ni ip-pi..... la a an [121] še-e-en... ir ha kan šal lu uh ha a be la a an ta a du ka a ri iš i-nu u me-e-ni-i-in [122] ..... šu an ma pi-ri i-ma in ta a ti a a nam mi be la a an iš-ta ni-ip-pi ša [123] ..... ka a ar ri e pi ag gu uš ša a an a gu-u e iš ta ni ip-pi ša an [124] ..... ša a ri-il li e ta i in al la a ni in mat ù-ù-mi-i-in-na meš [125] ..... al la ma a ma an e e še ni tip pa aš še na an ši mi i gi iṣ (?)..... la a aš še na [126] ..... a an šu u... la ma a ma an e ti ip-pi ša i i-li e pi a nam iš (?)-la a an [127] ..... e pi..... u šal (?) ka Ɪ du-uš-rat-[ta] mat har (?)-ti hī-e pi ir..... [128] ..... Ɪ im-mu-ù-ri-i-an mat-ma-a-aš-ri..... ni e-pi ir-ni a i la..... [129] ..... iš ta ni a ša an za a an-nu uh-ha..... in na al la ma..... [130] ..... a gab ha... ta a du ka a ri ti la e Ɪ ša an

---

Recto.

Colonne 2.

....

[4] ..... ša a al-la-a-an še e ni ip-pi uš šu ra a..... [5] Ɪ ša-an... en ta i-ya at-ta-ma-an ta-a-nu ši en pi ta a.. ... [6] še e ni ip-pi u e ni e pi aš ti i i pi-in-na ma a ni i..... [7] Ɪ gi li i an Ɪ ma ni en na a an ha šu ù ša u it-

ta-aš ša..... [8] ma-az-za ha a at-ta-a-an ha-a-rat-ta-ma-an še-e-ni-ip-pi-u..... [9] aš ti-i-i-pi-na ha-a-ri-i-ta ta-a-bar ŭ-ru-ù-li-e pi-a-u..... [10] 𒁹 ša-an 𒁹 ša-an še-e-ni-ip-pi u-e-ni i-en-nu in-ha-ti.....? nu-ub-ha [11] niš(?) lu be i e pi a ti la an zu mal e-e ši-ip-pi a aš tan a a pi at du tan

---

[12] še-e-ni-ip-pi ta-a-ma-a-an ti-pi-šu-uk-ku bi-li-še-e ni-ip-pi uš-ša.....? [13] ha ši-en a-ti-i-ni-i-in 𒁹 ma-ni-e-na an še-e-ni-ip-pe-u [14] pa-aš-ši-i-it hi u u na in na a ni-i-in ni ri a ri a ku ù..... [15] u a du ra an ni ma-an še-e-ni-ip-pi uš-šu ka-a-an ni-ip-pi..... [16] di pa a-nu-ù ša aš-še in-na ma a ni-i-in 𒁹 ma-ni-eš a a..... [17] bu uk lu ša a pa-za-na-a-an mat ù-ù-mi ni-i-ip-pi u an-na ma.... [18] pi-i-ra tar ti ip-pi la an tup pa aš še na tub-be hi il lu ši..... [19] 𒁹 ma-ni-e ša i-i-al li-e-ni i in še-e-ni-ip-pi-uš..... [20] šu u al-la ma an gi pa a nu ù ša a aš še na i i al-li-e-ni ..... [21] tup pa ku ŭ uš kan na meš šu u al-la-ma an še-e-ni-ip-pi..... [22] ... gi pa a nu ù ša-a-aš-še-na hu-ub-bu-ta aš-ša-a-al-la-a-a-an..... [23] ..... niš(?) li nis(?) mu hu-ub-lu uš-te-ma-a-an šu u..... [24] ..... na a ku lu uš te la an be..... te el la a a an a a.....

---

[25] ..... niš(?) ša al la a a an 𒁹 ša an ka na bu u uš šu uh ha..... [26] ..... 𒁹 gi-il-lu ši-i-it ta a an mat ù-ù-mi-i-ni-ip-pi..... [27] ..... e ta at ta ma an pi-it-ra ta-ar-ti-ip-pi-it..... [28] ..... ta-at-ta ma an a a el li-e ni-i-in..... [29] ..... i-na meš du be na a ma a an šu u la ma an du ù bu..... [30] ..... e-la-an šu-u al-la-ma-an..... u an-na a-an..... [31] ..... mat ù-ù-mi-ni-i-ip-pi u a ..... ra tar-ti-ip-pi..... [32] ..... u..... [33] ..... ù ma na(?)..... [34] ..... za..... [35] ..... ša..... [36] ..... na a ma.......... [58] ..... ri-še..... [59] ..... la a u a i dan te niš na e 𒁹 ša an 𒁹..... [60] ..... a še-e-ni-ip-pi u ud-da-ud

ut-ta-an a-a-an na-a-be-li-e..... [61] ..... aš a at-ta ma-an pa-ta-a-ra-a al-la-a-an..... [62] an meš e e en-na šu uš na ak ki du ù pi-en hi-su-u-hu-uš..... [63] a-i-i-in ur-du-li-e pi di-ib-še-ma-a-an ha-hi še-e-ni-ip-pi [64] ma ka a an ni ip-pi u pa-za-na gi pa a ni e ta an du-u at-ta-a [65] te niš na e Ɨ ša-an Ɨ ša-an bi-šu-uš-te-e-pi ti-ši-ip-pi an ma Ɨ(?) [66] šu-e-ni a nam du lu a-an pa-za-du še-e-ni-ip-pi ta gu-lu ša u pa-li-i

---

[67] pa-za-du ma-an Ɨ ma-ni-en-na-ma-an še-e-ni-ip-pi u e-pa-aš-ši-i-it [68] še-e-ni-ip-pi uš-ša-ma-an a-gu ka-ra-aš-ti-en a-i-la-an te(?) be... [69] du-um-ni i-i-ši-ih kan-na ši-in-ši-ni-be-e ru-uh i-na i(?) [70] ku gi šu-aš-še-na an-zu gal-la a-ku-ù ša-a-an-ni i-nu-u-pi..... [71] ag-gu dan-ni ha-a ar-ri-e dan ta la me-ni-e dan an ku ù II(?)..... [72] bi-ṣu-uš-ta te ù na-e Ɨ ša-an i-i-e-me-e-ni..... [73] še-e-ni-ip-pi-uš gi-pa-a-ni-e-ta a-am-ma-ma-an an-du-u-e..... [74] aš-ti-i-e-e te ù na e Ɨ ša-an..... u.....

---

[75] ti... e-na-a-an uš-ta-ni-ip-pi ša-an te-e-eš-šu pa(?) an a-ma-a-nu-u..... [76] ta meš ù ša-a àš-še-na an-za-a-an-ni u nu-u-me-e-ni-i-in za-al..... [77] ta-a-du ka-a-ri a-nam-mi be-la-a-an ša-a-at-ti iš-ta-ni-ip-pi-ša [78] iš-ta-ni-ip-pi-uš-be-la-a-an šu-uk-ku ù ut-ti..... i-e..... [79] mat ma-a-aš-ri-a-a-ni ma-a-an mat niš-mi-i-i-ni a-nu-u-ta-ni [80] ..... ta-ni-a-ta šu-ka šug-qu-u-ud-du-ù..... [81] ... te-e-en mat ma-a-aš-ri-a-an-ni-e-pi mi-i-in-ni-e-pi..... [82] še-e-ni-ip-pi en-na-a-an har-pi ù kan-ni-e-pi... niš-i-i-in-ni-e-pi..... [83] ya-a-la-an u u-ṣu-ki mat niš mi-i-in..... an-ni-pi..... [84] ya-ti-la-a-an u u-ṣu ki ša-a-at-ti..... ip-pi-u..... aš [85] a-i-la-an ti-pi e-na an-ni ta-la-me-na..... zu-niš pa-za-na-ša..... ta [86] aš-du-ka a-ri-ip-pi-ša an-meš e-e ni-ip-pi šu-uš..... ta [87] an e ni-ip-pi... še-e-en an-te-e-eš-šu-ù-ub-be an a-ma-a-nu u e.....

in ni [88] be-en... nu-up-pi... a-pi-en-na ma-an at-ta a-ar-ti..... šu-ù pa-za-na [89] ta-a-du ka a ru ši-ik-ki i-i-e-e-en niš li..... za..... e-na a-an [90] ti-pi-e-na-meš šu u al-la-ma-an e-ti-ip-pi-ša..... ma-a-an [91] a-ti-ni-i-in ma-a-an-na al-la-ma-an mat ù-ù-mi..... la-a-ù-e..... it-ta [92] e-ti-ip-pi-la-a-an i..... e pi..... ya-a-aš an... ta-a-.-ir..... la [93] mat ù-ù-mi-i-in-na šu-u al-la-ma-un..... še-e-ni-ip-pi-u..... an [94] pat-mal-ni-e-pi au-ti-pi-i-pi-an e-ti-ni-dan še-e-pi-ni..... ma-an [95] ta-a-du-ka-a-ar-ri-e a-ti-ni-i-in ma a-an na-at-ta-ma-an [96] ..... Ĭ ma-ni-en na-ma-an še-e-ni-ip-pi-ta a-gu-u-ka... aš-ti-en... a-i-i-in [97] tib-bu-ù pa-za-ni ki-im-ra-a-at-ta-a-an en du pa a... a ru u ši man ul-la-an [98] mat ù-ù-mi-i-in-na pa-aš-ši-i-it i-na šu-u al-la-ma-an... nu... ri-en-na a-ni [99] niš ul la mat ù-ù-mi-i-in-na šu-u al-la-ma an bu-u-ra-rat-ti-ip-pi tib-be [100] a-i-dan a-u-rat-ta ma an a-a-al-la-li-pa-a..... u a at-ta-ma-an a-i-i-in [101] Ĭ ma-ni-en-na-ma-an ma-a-an nu-uk-ku a-i-bu-u-uš še-bi-il-la aš-ša a am-ma-ma-an [102] ya-la-a-an ta-a-nu li-uš-la a-pi e-eš-ši-il-la ma-an a-ti-i-ni-i-in [103] še-e-ni-ip-pe-e-en ta-a-du-ka-a-ri iš-šu(?) u u-ra hi... ši še..... na an [104] šu-ul al-la-ma-an i-i ù ta-a-al-la ma-an pi ri-ip-pi.....

---

[105] Ĭ ma-ni-en-na-ma-an pa-aš-ši-it hi-ib ni-i-ri Ĭ ša-an... .. u ru-uk..... [106] ... šu-a-a-ni mat ù-ù-mi-in-na-ša šu-u-a-ni a-ša-a na ma-ma an a nam..... [107] a ti-i-ni-i-in mat niš mi-i-ni-ip-pi a-an še-e-ni-ip-pi-uš..... [108] pa zi-i-ma-a-an i-i-im-ma-ma-an pi-ru-u-ša du(?) še..... du(?) a-mi [109] i-i-um-mi-i im-ma-ma-an mat ù-ù-mi-ni-i-ip-pi-ta a-nu-ù ša-na-aš ru..... ku [110] še-e-ni ip-pi uš-ša-ma-a-an Ĭ ma-ni-en te hu ù ša an la(?) u e-ma-a-an..... ri [111] pa-zi-i-ma-an i-im-a-ma ma-an u-ru-uk-ku i... e-ma-a-ni-i..... ti-pi [112] Ĭ ma-ni-eš-si-ip-pe-ta ka-be-li-e-ta-a... ma-ma an pi-ih-ri..... [113] ur-hi-ma-a-an še-e-ni-ip-pi-ta ša-an ki-i-bu..... la-a..... šur-ši uš-ši-ik-ki in [114] ul-

ḷu-hu-uk-gu-u pa-za še-e-ni-ip-pi u-an..... ḷu hu-ug-gu pa-za [115] šu-u pi-an ti-pi-ip-pi-an gu-li-a-a..... [116] ur i-e-en pa-a-la-gu li-a-ma pa-a... ma-a-an ur gu-li a a.....

---

[117] pa-za-du ma-an še-e-ni-ip-pi-e-en... aš..... ni-en ma-a-an še-e-ni-ip-pi-uš [118] pa-aš-šu miš ša hu-ra-a..... ma-a-an..... še-e..... e-e-ra..... [119] pa-aš-šu niš-ša u-a.............. [120] u-u-nu-ù-uš ta-ma an..... še-e-ni-ip-pi................. [121] Ɏ ma-ni-en-na ma-a-an še-e............ [122] te-niš na-e Ɏ ša-an Ɏ ša-an.. ... ha-a-an [123] ta-a nu ši-up-pi u...... ul..... u e du(?) [124] ki-i pa-aš-ši-ip-pi ta-a-nu-e...... [125] hi-ši-im-du u-u pa-za hi..... a-ma-aš-ši-ip..... ma-a-an

---

[126] Ɏ ma-ni-e ra-aš-ši..... u..... te-na..... ta-a.. ... [127] ..... ul-la-ma-an.... im la sù ḷu....... [128] ..... u e-en hu-ra-a..... ti šu-u..... pi..... [129] ..... še-e-du..... ul-la-a-an... bi..... [130] a-hu...... la ma-an..... a-a..... [131] ..... ma.. ... a-al-la ma-an..... a-ti-i-ni-i..... [132] an ti-il-la ma-an..... ma-a-an nu li-e pi a-an ma-a-an..... aš [133] i-nu-u-me-e-ni-i-pi..... še-e-ni-ip..... [134] hu-ra-a-aš-ši..... a-as-u-lu..... [135] i-nu-u-me-e-ni-i-in..... še-e-du-u-ri.....

Verso.

[1] še-e-ni-ip-pi-uš ša a an aš-ti-ša a-ru ù ša mat bal tir-ri e..... [2] pa-za-du ma a an a ru ù ša u-u pa za it-ta ù uš ta ma a an še e bar...... [3] i-nu ù pa-za šum-ri-an-ti šu e ši-ra e pi eš še e ni i in pi a...... an ni [4] šu e an ti bi su nu ù ni-in ta la mi ta gab hu li ik ki in na an a an [5] a ti i-ni i in ma a an ni i im ma ma ya a an u u

ṣu ki ma a na šu e ni [6] har-ru mi mat ù-ù-mi-i-ni-ya a an u u su ki ma a na šu e ni [7] gam-ma a aš ri a a an ni mat ù-ù-mi-i-ni še-e ni ip pi u e is aš ti iš [8] še-e-ni-ip-pi ta ti i ha nu ù lu ma aš še ni šu e ni na pi ug gu u pa-za [9] an du u e e šu e ni e e pi-ri-it ku ù pa-za-ni a-ti-i-ni-i-in [10] ma-a-an ni i im-ma ma-an ma ra-a-du ur ku na a-an a ti i-ni-i-in ma a an ni i im ma ma an

---

[11] pa za du ma an še e ni ip pi u e en aš ti a-ru-ù ša u id du ù ušta ma a an [12] še e ni ip pi ta in na a a ma ni i in u u e it ta [13] še e ni ip pi uš ša a an pi-ri e ta a an... ša aš šu hi ha u na a an [14] še e ni ip-pi u a ši ra a an se e ni ip pi u iš ni e en na ti ša a an na [15] i-ha-a ri ma a an gu ru še e ni ip-pi uš pi ri e e ta [16] ... ru gu ù si im bu uš ka niš lu u ha a ti na(?) an tal mal e ši e pi an aš tan [17] ma a an-nu uk ka ti la an a a pi la gab ka še e ni ip pi u a al la a an [18] ... har a nu ša a uš še na *gi* pa nu ša a ul la ma an pi ri e ta a al la an [19] še e ni ip pi uš u na a la an [20] še e ni ip pi u... a ti i ha ni iz ha(?) ù la an ib šu ši i la an

---

[21] pa-za du ma an in na me e ni mi in še e ni ip pi u e aš ti u ni e it ta [22] in na ma a ni i in še e ni ip pi ta ti i ha nu ū ul li e it ta [23] u ši ip pi u pa za na ma a an šu ù pi ni e en na it-ti tin u ši ip pi pa-za-na-a an [24] ti i ha ni tin še e ni ip pi uš ša a an mat ù(?) mi-i-ni šu u an na ma an [25] bu-uk lu uš ti en niš ul la a an mat ù-ù-mi i na šu u al la-ma an [26] pi i-ra te e na a an pa aš ši it kan na meš šu ù al-la ma an tup bù la in [27] ti hi ha ni-i-tin na a an še e ni-ip-pi ta ni-ha-a ri i-in [28] še e ni ip pi u e ni e a a i e e nu te eš ti tin šu u an na ma an [29] in-ma a ni in še e ni ip pi u e ni e a a ie e nu te eš te e it ta [30] ta ri i te na an pal kan ni e e tin ha i e ni la an še e ni-ip pi uš [31] pi i ra te e na šu u al la ma an a aš ši i it

kan na a an šu u al-la ma an [32] niš ul la a an mat ù-ù-mi-i-in na šu ù al la ma an ma-ri-a-an-na ar-ti-la-an [33] še e ni ip pi uš u u ri a aš še na pi ša i-na an še e ni ip pi [34] be te eš ti e na an ni ha a a ri ši ri en na a an

---

[35] pa za du ma a an at ta ip pi u e en ša a la e e li ip pi ma a ni e im ma ma an [36] tub bi ma a an ni ha a ri i-pi ma a ni e im ma ma an tub-be [37] am ma..... ip pi u e e en ša a-la at ta ip pi u e e la [38] ma a ni e im ma ma... an tup nu tup bi ma a-an ni ha a ri i pi ma ni e im ma ma an [39] gu ru tup nu a-ra an ni e ni la an še e ni ip pi uš tub-bi aš [40] ši ni a še na a am ma ma am ka ši e ni il la a an šu ù pi ma a an tub nu [41] ni ha a ar ri e pi a ru ù ša uš še ni e pi a ra an ni en na ma an [42] še e ni ip pi uš ka ši en na an al la a še me e ni i in ni ha a ri te a [43] a la a še me e ni i in ni i-ri a la še me e ni i-in se e ni ip pi u še a-bi(?)

---

[44] a i-i in ul lu i e e la ar ti ip pi u e na a še e im ma ma an [45] ni ha a ri a a še tub bi aš tub bu uk ku še e ni ip pi en na a an [46] e ti i-tan na ma an ši pi-i-i ki pa li e ma a-aš še ma a an u ru u uk ku [47] pa li a a an ma an e si i ta ni il la ma an še e ni ip pi us [48] tub bu pa a ta a al la ma an i i in ip ri en na šu uš tin (?) du pa a tam

---

[49] še e ni ip pi ta a ma an ti pi suk ku qu(?) li še e ni ip pi uš ša a an ka ši en [50] še e ni ip pi e en at ta kut(?) ti ip pi tan | ša an na ma an an za an nu ù hu ša a u [51] ša a ta ra aš ka(?) e a nam ma a an an za a an nu ù hu ša a u qu-li-ma-a-an [52] i-i-al-li-e-ni-i-in | ar ta ta a bar am-ma ti-ip pi uš a ta i-pi ip pa [53] it ti i-i ta ti pi e na meš ta a

IMPRIMERIE NATIONALE.

nu ù (?) ša a aš še na tir ru ša a an na al la ma an [54] i šal la a an pat mal ni e el-la ma an pa aš ši hi ip pi e e ma na a mu ša a u [55] i i al la a ni i-in gu ru at ta ip pi uš pi e ši e ti i pi [56] ti pi e na meš ta a nu ù ša a aš še na al lu na a an pad mal ni e el la ma an [57] pa aš ši hi ip pi i ša aš e e ma na a mu ša a u i i al la a ni i in [58] am ma ti-ip pi uš at-ta ip pi uš at ta ip pa i e ši ma rik (?) a a na [59] gi pa a nu lu ū uš ta a aš še na a ti i ni i in še ih ra al la ma an [60] bu ud du u uk ki a šu ù pa-za na al la a a an šu ū i na šu ù pa-za-na ir (?)-nu u ku [61] pi ri e ta a la an pa-za du še e-ni ip pi u ul la ma an gi pa a nu ša uš še na [62] še e ni ip pi u a a nam mi it ta ma an še e ni ip pi u a [63] gi pa a nu u ul li e pi a at ta a an a ti i ni i in ma a an na at-ta ma an [64] a-nam mi-it ta ma an še-e-ni-ip-pi ra ur-hu up du ši li pi a nam mi it ta ma an [65] ta-a du ka a ar ri e pi a-ti-i-ni-i-in ma a an na la ma an

---

[66] iš ši na a an še e ni ip pi uš at ta a ar ti ip pi u pa za na hi-i ru uh ha e [67] ir nu ù hu ši a a ma še e ir ri e pi i-in ku gi at ta ip-pi uš am ma ti ip pi u a [68] u a du ra a an na gi pa a nu ù ša aš-še pi e eš ša a an at ta ip-pi u a [69] u a du ra a an na gi pa a nu ù šu ù uš še še at ta i-ib be ni e tan [70] . . . . . ud (?) an na ma an šu ū pi ma a an še e ni ip pi uš ir nu ū hu ši a a ma [71] at ta ip pi u e ni e en na gi pa a nu ù ša a aš še še-e-ni-ip-pi-u ut ta a an [72] su bi a a bar ti en ip ri en na a ša i-ri-in-na ar-ti-ip-pi u a [73] niš ul la a ša mat mi i in na a ša pi ri a ša i a ru uh ha a at ta a an [74] te man na še-e-ni-ip-pi-uš gi-pa a nu en pi lu (?) še ni it ta a an še e ni ip pi uš ša a an [75] ul. . . . . i ti pi ip pi suk ku ta a na aš ti en ti ši ip pi en ra a an [76] hi. . . . . hi pi a en ša a li ip pi u e en še e ni ip pi u e ir e pi aš ti i-pi [77] uš za lam ši hi ya ru uh kan na ak. . . . . ša ku. . . . . [78] . . . . . ta a na aš ti en ma a nu u . . . . na a. . . . . . [79] . . . . . in na a an ū lu. . . . .

([79 *bis*] ..... a-na............... [79 *ter*] .... na a an u lu.................) [80] ..... ri .... hu ma a an ut ta aš ti te en [81] ..... ni i-in še..... be ti ša a tan ta a ni..... [82] ..... a na a ma a an e be(?) i tan..... an e el mi i ih ru uh..... [83] ..... ma a an e ti i tan... ma an..... gu u pa za na..... [84] ..... gi ik ku ū pa za ii..... za na ma a ma an še e ni ip pi u an....... [85] hi i..... ti pi ip pi en... a an hi su u hi ši a en a ri en na a an še a..... [86] ša a ru ši..... ih ha ti ši ip pi u pa za nu uh ha ši i..... [87] an za a an nu ù.. .. še e ni ip pi uš at ta a ar ti ip pi tan ǀ ša ni it..... [88] zu bi a an ti e..... še e ni ip pi uš mat ù-ù-mi-i-ni-ip pi u a pi ri... ta [89] ... .. e pi en na a an še e ni ip pi uš hi su u hi ši a en bar du u a a an..... [90] še e ni ip pi tan za al lim šal ša a... ... ip pi u a hi ya ru uh ha na pi.... [91] ša a ru ša a u ya me e ni in in e ti ip pi pa la a u še e ni ip pi uš [92] te man na e ǀ ša an ǀ ša an ta a ti a a.... ša ti ša a tan še e ni ip pi u ma an [93] gu ru mat ù-ù-mi i ni ta hi ya ru uh kan...(?) pa la a u a..... in...... [94] še e še e ni ip pi u a ma a an pi i ri it a i i uk ku pa-za na ma an še e ni ip pi uš [95] ul li pi e en ti ši ip pi..... hi su u..... a en u ri ih bu u uš šu uh ha..... [96] na hu ul li im bu uš šu ha ši ra aš še e ni ip pi uš a ri en ši..... ma a an [97] za lam ši ši in ni be e ru... qan... še e ni ip pi uš a ri en i nu u me e..... [98] er ni-i-mu a a ši an ša iš..... ši an e ni ip pi u a a a..... ta [99] ka še it ta u hi a ru uh gam ma a an za lam ši šu ù pi..... a pi [100] tub bu li e pi a ti i i ni i in ma a an ni-i-in ma ma an aš e te..... e [101] ..... a pi ru e ni e ra te e na ka ti in na i-nu ul li e ni i in [102] ..... e pi a ti i ni i in ma a an na al la ma an an ni i in ..... [103] ..... uh gan na ak ka še šal ta a du hi e pa an ma a an ni ǀ du uš rat ta a pi [104] mat mi-i-it-ta-a-an-ni-e-pi ip-ri-i-pi ša-a-la ǀ im mu ù ri ya ši [105] mat mi-iz-zi-ir-ri-e-pi ni-e-pi ib-ri-i-pi aš ti i in na a ru ù ša-a-aš še [106] ǀ im-mu-ù ri aš ša a an za

lam ši ta a ša hi a ru uh ha na ak ka aš ša [107] ꞁ du uš rat ta-a-pi ma-a-an gi-e-nu-ù-ša ta a ta ra aš iš e

---

[108] ša a at ti la a an a nu tan šu e ni e tan iš ta ni ip pi ša sug gu u ud du ù ha..... [109] ta a du ka a ri i be la an te man na e ꞁ sa an ꞁ ša an mat mi i ni ip pi ša a an [110] ... ta ni a ša bi it du ka a ra in-na a a ma ma an še e ni ip pi u a [111] ... ru bi u ru ù pi en a i ma a ni i-in suk ku ù um ma ma an du ru be [112] še e ni ip pi u a mat ù-ù-mi-i-ni i ta pi še e pi pa aš ši na an še e ni ip pi [113] šu u ù ta ù ni pi ù gan ma a an mat ù-ù-mi-i-ni meš ku ku ni meš nu u u li meš [114] pat ma ni ma a al šu e ni še e ni ip pi u e ni e pi du ru bi i iši [115] e ti i-ša-bi in u ru li e pi ma a ni i-in gu-ru šu niš (?) pi [116] du ù ru.. ... pi bi in na a ma ma a an ù ru pi en pa aš še ti i id [117] še e ni ip pi ta gi pa a ni e ta ma an še e ni ip pi ta mat ma a aš ri a a an ni [118] mat niš mi i ni meš ku ku ni meš nu u li meš pad mal ni ma a an šu e ni du bi ip pi a [119] e ti i... a u be e ti i i ma a a an gu ru ha a ra a am ma ma an ta ta a aš [120] ši ni e il..... in ip-ri en na ša li im te na mat mi-i-ni [121] ta li im te na du ru pa ti i ti a u pa za ni ma a an an ni du ru..... [122] e ti iš ša a ù ri an ša hu u hu ši a a aš še du ru bi ip pi... u ru uk ku an... i i ri i in ik pi aš ša a u ru uk ku pa za na ma an a nu tan šu e ni ip.....

OBSERVATIONS.

Cette lettre est rédigée dans la langue du pays de Mitanni, qui se rattache à l'idiome de l'Arménie préiranienne qui nous est connu par les inscriptions dites *vanniques*. Il est impossible d'en donner une traduction; on ne comprend jusqu'ici que quelques mots qui se répètent souvent, tels que *šenippi* «frère», *ipri* «roi», *hiruha* «d'or», etc. Le premier

paragraphe est seul rédigé en babylonien et se traduit comme il suit :

[A Mim]muriya [roi d'Égypte] mon [frère il est dit ceci] :

Moi, Dušratta, *roi du pays* de Mitanni, je me porte bien; je te salue, toi, tes fils, tes femmes, tes grands, et je te félicite au sujet de tes chevaux, de tes chars, de ton pays et de tout ce que tu possèdes.

PROLÉGOMÈNES AU FARGARD III[1],

PAR

M. WILLY BANG.

TEXTE AVESTIQUE

RENDU À SA FORME MÉTRIQUE.

1

kva paδirīm aġhāō zĕmo šāishtĕm
yaḍ bā paiti nā ašava frayaḍ spitama
aesmo zasto barĕsmo zasto gaozasto hāvano zasto
ahshtaedha daenaya vaca framru mithrĕm
vouru- gaoyaoitīm jaidhyām rāmaca h̲ᵛāstrĕm.

2

kva bitīm aġhāō zĕmo šāishtĕm
yaḍ bā paiti nā ašava nmānĕm uzdasta
āthravaḍ gaomavaḍ nāirivaḍ puthravaḍ hvāthwavaḍ.
āaḍ pascaeta frapithwo gāush ašem
vāstrĕm spā nāivika apĕrĕnāyūko ātarsh.

[1] On sait que d'après quelques savants une partie des textes de l'Avesta, écrits comme de la prose dans les manuscrits, présentent un rythme caché, voilé par les interpolations ou les erreurs du manuscrit. C'est là l'intérêt de l'article que nous publions et où l'auteur essaye de ramener à une forme métrique la première partie du chapitre III du Vendidad.

(*Note de la rédaction.*)

3

kva thritīm aġhāō zĕmo šāishtĕm
yaḍ bā paiti fraeshtĕm kārayeintē spitama
yavanãm vāstranãm urvaranãm ẖᵛarĕtho bairyanãmca
yaḍ vā anāpĕm āi āpĕm kĕrĕnaŏiti
yaḍ vā āpĕm āi anāpĕm kĕrĕnaŏiti.

4

kva tūirīm aġhāō zĕmo šāishtĕm
yad bā paiti fraeshtĕm us-zañti
pasvasca staŏrāca.

5

kva puẖdhĕm aġhāō zĕmo šāishtĕm
yaḍ bā paiti fraeshtĕm maezañti
pasvasca staŏrāca.

6

kvà paŏirīm aġhāō zĕmo ašāishtĕm
yaḍ arĕzūrahē grĕvaya
yaḍ ahmya daēva hĕñdvarĕñti
drujo hacai gĕrĕdhād.

7

kva bitīm aġhāō zĕmo ašāishtĕm
yaḍ bā paiti frashtĕm sairi
nikañti ṣpānasca irishta
naraṣca irishta

8

kva thritīm aġhāō zĕmo ašāishtĕm
yaḍ bā paiti fraeshtĕm dahma
uzdaeza kairyeñte yahmya
narō nidhayeiñtē.

9

kva tūirīm aġhāō zĕmo ašāishtĕm
yaḍ bā paiti fraeshtĕm gĕrĕdhām
aġro- mainyavanām bavaiñti
. . . .

10

kva puhdhĕm aġhāō zĕmo ašāishtĕm
yaḍ bā paiti narsh ašaŏno
nāirikaca apĕrĕnāyūko
varaithīm pañtâm azoiḍ.

REMARQUES.

§ 2. *aġhāō zĕmo*, le génitif pour le datif; un exemple absolument sûr est dans le Yasna, xi, 6 :

ăaḍ mām tūm fšaonayehe
nairyāō vā puthrahē vā
haŏyāō vā maršuyāō.

Cf. la traduction pehlvie : *adīn° lak li fšūīnāi nāirīkān° va pūsrān° va zak ī nefšman mūrān rāī.* Quant au Farg.,

v, 9, *āthrō ahurahē mazdāo puthrĕm*, le génitif y est partitif; cf. pahl. *ātāš ī Auharmard barman.*

min mam bēš « de quoi (devient-elle) grande »? Cf. Fr. Müller dans *la Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, II, p. 41.

Le manuscrit T a ici *bēš*, mais dans les paragraphes 7, 12, 16, 19, *vēš*. *vēš*, vieux persan *vasaiy*, loc. d'un thème *vasah*, *vasa*, cf. sanscr. *vasas*, gr. ἕκος, lat. *secus*[1].

šāishtĕm de la racine *ša;* dans le vieux persan nous avons de la même racine *šiyātiš;* M. Bartholomae le traduit par « Wohnplatz », ce qui est certainement faux : la traduction susienne a simplement *siyatis*, *siyatim* sans déterminatif de lieu. La traduction assyrienne rend *šiyātiš* par *dumḳu* de la racine דמק, ou par *nuḫšu*. L'assyrien *nuhšu* n'est pas encore tout à fait clair, mais comme équivalent de *dumḳu* il ne peut pas avoir un autre sens que celui-ci. Nous le trouvons dans les textes cunéiformes d'Asurbanipal, cf. A. S. Smith : « Die Keilschrifttexte » A. Heft. 1, p. 4, col. 1, l. 51 : *ina palī-ia nuḫšu duḫ-du ina šanātē-ïa*, ce qui ferait, d'après M. Bartholomae : in regno meo [erat] domus, in annis meis abundantia. Et si l'on admet pour *šiyātiš* le sens de « Wohnplatz », comment traduira-t-on, I, 22-24?

hyā. . . . .šiyātiš. . . hauvciy. . . nirasātiy abiy imām

[1] Le sens propre de *vasaiy* est donc « à son gré »; on pourrait même le traduire ainsi, bien souvent, par ex. : *aja vasaiy* « il le battit à son gré ».

vitham? Sera-ce : si le peuple persan est protégé . . *une demeure descendra sur cette tribu?*

Nous posons donc, comme on l'a fait il y a vingt ans, *šiyātiš* = *šāitish*, et nous comparons le pehlvi néo-persan *šāyistan*, pahl. *šāt*, néo-pers. *šād*, kourde *šahᵉ būn*.

§ 4. La traduction pehlvie est très difficile, mais aussi très intéressante. *gaozasta* [cf. Yt. x, 91] ne peut-être que « tenant à la main de la viande » (cf. Ys. LXI, 4, *bisryā yadman*). Quant à la glose, je suis de l'avis de M. E. W. West, qui m'écrit : I suspect that we ought to read *gāūš-dāk* for the corrupt [pehlvi] [de T pour *patkōft* de l'édition], when the gloss would mean « there are some who say thus : it speaks of the *gāūš-dāk* (*gāuš hudhāo*) see *Šāyast la Šāyast* 10, 34; 11, 4 ». Cf. ces passages et Spiegel, Erān. Alterth. III, 572. Le paragraphe 4 et sa glose nous montrent une différence de rite, une divergence casuistique des auteurs; pour nous la question est claire; *gaozasta* ne peut pas être = *jām;* mais comme on ne faisait plus usage de la viande, il fallait expliquer *gaozasta* par *jām*. Néanmoins, en comparant ce passage avec Ys. LX, 4, on peut voir que les paraphrastes différents et même les glossateurs comprenaient encore très bien l'Avestā.

§ 6. Pour exprimer une dépendance, une possession, c'est-à-dire le génitif, on se sert dans les langues médio- et néo-éraniennes (pehlvi, néo-per-

san, kourde, etc.) de l'idhâfet *i*[1], c'est-à-dire du pronom démonstratif relatif des vieilles langues éraniennes; regens-idãfet-rectum[2]. Ainsi nous avons: *tuẖmah i sãm* « la descendance de Sãm », *farrah i īzad* « la majesté de Dieu », etc. En vieux persan nous avons Beh. I, 85, *kāra hya Nadītabairahyā* « l'armée de Nadintubel »[3], et en awestique Yasna XXIV, 14, *maḍ fravašibyo yão irīrithušãm ašaonãm*. Cette construction, qui n'est point indo-celtique, est empruntée aux sémites voisins, ce me semble: cf. F. Tiglath-Pileser, Sebeneh-su l. 1[4] : *ina ri-su-ti ša Ašur* « à l'aide d'Asur ». Asurbanipal, *loc. cit.*, p. 32, col. IV, l. 47, *Ištar ša Nínua* WAI, vol. V, pl. 18, l. 20 : *nīru ša eḳli*, etc. Palmyre : די, cf. ZDMG, 42, p. 380, col. II, l. 12; Mordtmann : *Neue Beiträge zur kunde Palmyras, Sitzungsberichte der philos.-philol.-hist. Classe der k. b. Academie* d. Wiss. Band. II, suppl. III, p. 46..... צלמה דנה די ב. Cf. d'ailleurs le syriaque, l'éthiopien et l'hébreu.

[1] Il n'est pas question ici de l'idhafet entre substantif et adjectif ou pronom.

[2] Je me permets de renvoyer spécialement mes lecteurs à la *Kurdische Grammatik* de M. F. Justi, p. 127 et suiv., où il y a beaucoup de choses qui sont d'un haut intérêt pour notre question. Il se pourrait que le deuxième *i*, par exemple dans *diãr-i kurbet-i*, soit le reste de vieux persan *-hyā* dans *Nadītabairahyā*. Il se serait répandu par analogie (?).

[3] De la même façon en néo-susien ^{m}*taššutum appa*^{m}*pattipna* « l'armée des rebelles », etc. Mais, certes, c'est aussi une influence des sémites. Quant à la langue néo-susienne (médique de M. Oppert), je renvoie mes lecteurs à la nouvelle édition des textes susiens de M. F. Weisbach de Leipzig.

[4] Dès les temps les plus anciens jusqu'aux Achéménides.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 9 JANVIER 1891.

La séance est ouverte à 4 heures et demie par M. Renan, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et la rédaction en est adoptée.

Lecture est donnée d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, informant la Société que la somme de 500 francs, montant de la subvention trimestrielle, est mise à sa disposition.

Sur le rapport de M. Duval, la Société vote l'échange, proposé par M. Paul de Lagarde, de l'ensemble de ses publications contre la collection partielle du *Journal asiatique*.

M. Drouin fait une lecture sur les légendes des monnaies frappées dans les premiers siècles de notre ère par les princes touraniens. A la suite de cette communication (voir ci-après p. 143, annexe n° 1), des observations sont échangées au sujet des inscriptions sibériennes par MM. Senart, Drouin, Cordier et Barbier de Meynard.

M. Halévy fait une communication sur certains fragments provenant de la collection d'El-Amarna, qui ont été trouvés à Jérusalem (*Urusalim*). Elles émanent du préfet de la ville qui porte un nom babylonien *Arad-hiba*. Au xve siècle avant l'ère chrétienne, on voit donc déjà la chancellerie babylonienne fonctionnant au service de l'étranger, comme plus tard la chancellerie araméenne. Ces lettres mentionnent des noms de villes bien connues dans la Palestine méridionale.

M. Darmesteter exprime l'hypothèse que le nom perse de l'Arménie, *Armina*, d'où dérivent le nom grec et le nom européen du pays, et qui est inconnu des indigènes mêmes,

est un nom artificiel formé par les Perses. L'Arménie ancienne n'offrait pas une unité politique et géographique : les deux principaux États étaient *Urartu* et *Manni;* un texte biblique de 632 les appelle *Ararat* et *Minni.* Ces deux appellations antiques disparaissent subitement à la conquête perse et le nom d'*Armina* paraît aussitôt. Il est permis de supposer que la nouvelle appellation a été formée artificiellement par l'administration persane en combinant les deux noms anciens *Ar*(*arat*) et *Min*(*ni*).

Des observations sont échangées à ce sujet par MM. Oppert et Barbier de Meynard.

La séance est levée à 5 heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *Archæological Survey of India. South-Indian Inscriptions,* Tamil and sanscrit, edited and translated by E. Hultzsch. Vol. I. Madras, 1890, in-4°.

— *The sharqi architectur of Jaunpur,* by A. Führer, edited by Burgess. Calcutta, 1890, in-8°.

— *The sacred books of the East.* Vol. XXXIII. Oxford, 1890.

— *Notices of sanscrit mss.,* by Rajendralala Mitra. Vol. X, part I, for the year 1888-1889. Calcutta, 1890, in-8°.

— *Reports of publications*... in the several provinces of India during the year 1888. Calcutta, 1889, in-folio.

Par la Société : *Proceedings of the Royal Geographical Society.* January, 1891. London, gr. in-8°.

— *Bulletin de la Société de Géographie,* 3° trimestre, 1890. Paris, in-8°.

— *Journal of the China branch of the Royal Asiatical Society,* n. s. Vol. XXIV. Shanghaï, 1890, in-8°.

Par les éditeurs : *Journal des Savants,* novembre et décembre 1890. Paris, in-4°.

Par les auteurs : A. de Gubernatis, *Dictionnaire international,* 17° livraison (Spi-Vog). Paris, in-4°.

Par les auteurs : M. Puglisi Pico, *Consigli ai cattivi poeti, Poema Indostanico* Palermo, 1891, in-8°.

— W. Groff, *Études diverses.* Alger, 1890, in-8°.

— René Basset, *Loqmân berbère,* avec quatre glossaires et une étude sur la légende de Loqmân. Paris, 1890, in-12.

— Charencey, *Confessonario en lengua mixe* Alençon, 1890, in-8°.

— Vidya-Bhashkar-Pandit Lalchandra. *Jubilee Paramadica.* Ajmere, 1867, in-8°.

ANNEXE N° 1

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 JANVIER 1891.

REMARQUES

SUR

LES MONNAIES FRAPPÉES

DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

PAR LES PRINCES TOURANIENS.

Les découvertes récentes d'inscriptions en caractères runiques, qui viennent d'être faites dans la Sibérie méridionale et en Mongolie[1], vont jeter un jour inattendu sur les origines des peuples tartares et sur leurs antiquités historiques encore si mal connues. Ces inscriptions sont très nettes, écrites en signes isolés et dans une langue qui est, très vraisemblablement, le turc oriental du VIIe ou VIIIe siècle de notre ère; le nombre des textes publiés est assez considérable pour qu'on puisse aborder leur interprétation. Le déchiffrement de ces inscriptions est donc très prochain, et nous saurons si cette écriture runiforme est venue de l'Inde à l'époque d'Asoka, ou si elle n'a pas été plutôt apportée d'Europe par le nord de la Sibérie. Mais, quand ce voile sera levé, nous n'aurons encore qu'une partie du problème de résolue, car il nous restera à

[1] Ce sont les *Inscriptions de l'Ienisseï*, recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie, in-fol., Helsingfors, 1889, et les inscriptions de Karakoroum publiées par M. Iadrintsef, d'Irkoutsk, sous le nom de *Anciens caractères trouvés sur des pierres et des monuments au bord de l'Orkhon*, in-fol., 1890. Saint-Pétersbourg, 22 pl. lithogr. sans texte.

lire d'autres inscriptions qui sont également un mystère pour nous : je veux parler des légendes que présentent un certain nombre de monnaies, à types très variés, frappées par les diverses populations touraniennes qui ont occupé le Turkestan, l'Iran oriental et le nord-ouest de l'Inde, avant la conquête musulmane.

C'est cet élément nouveau, jusqu'ici trop négligé, que je voudrais faire entrer dans l'ensemble de cette question des anciennes écritures tartares. Les observations qui suivent ont pour but de montrer où nous en sommes de nos connaissances à cet égard.

I

Les monnaies sur lesquelles on rencontre ces légendes en caractères inconnus sont relativement en petit nombre, parsemées dans les musées d'Europe, particulièrement à Saint-Pétersbourg, Berlin, Londres, et dans l'Inde, à Calcutta. La plupart sont encore inédites, mais ce qui a été publié suffit pour donner une idée de leur importance.

Malgré les efforts des savants, aucune de ces monnaies n'a encore été déchiffrée. Ce qui rend particulièrement difficile la lecture et l'interprétation de ces petits documents, c'est l'ignorance où nous sommes, et de la langue dans laquelle ils sont rédigés, et de l'identité absolue des peuples qui les ont utilisés. Sur ce dernier point toutefois nous avons des renseignements précis; il est certain par exemple que ces peuples ne sont ni des Iraniens ni des Indiens, mais qu'ils appartiennent aux différentes tribus envahissantes qui se sont succédé d'abord dans le Turkestan, depuis les origines de l'histoire, c'est-à-dire depuis Cyrus et son fils, l'auteur de l'inscription de Béhistoun où ils sont mentionnés sous le nom de *Sakas*, jusqu'à nos jours, puis dans la Bactriane, l'Afghanistan et le Pendjâb jusqu'à la conquête arabe.

C'est par les annales chinoises que nous sommes le mieux renseignés sur les émigrations successives de ces tribus asiatiques. Nous savons par les historiens chinois contemporains

que, vers l'an 168 avant notre ère, les Yue-tchi (ou Yue-ti), chassés du Khan-Si par les Hioung-Nou, franchissant l'Yaxarte, pénétrèrent en Sogdiane, puis en Bactriane, d'où ils chassèrent les *Ssé*, puis enfin dans la vallée de l'Indus vers l'an 25 de J.-C. Une fois dans l'Inde, ils prennent sur leurs monnaies et dans leurs inscriptions le nom de *Kouchans* (*Kochana*, *Gouchana*, etc.); on peut par conséquent leur conserver cette appellation particulière, qui est, du reste, aussi employée par les historiens arméniens. Les Yue-tchi occupent l'Asie centrale pendant plus de cinq siècles (de 130 av. J.-C. à 400 après). Dans l'Inde, leur chef s'appelait *Châh* et *Châhânchâh*, mais dans le Turkestan il prenait le nom de *Khakân*, titre qui est plus ancien qu'on ne le croit et qui remonte peut-être au commencement du IIIe siècle.

Vers l'an 400, les Yue-tchi ont à subir l'invasion des Jouan-Jouan qui ne firent que passer pour se jeter sur l'Europe, puis celle des Hou-Toun ou Ye-ta (Ephthalites) qui vécurent à côté d'eux dans le Turkestan de 425 à 550. Ce sont les Ephthalites qui, sous le nom de *Haïtâl* (Tabari, Firdousi), sont en rapport constant avec les Perses sous Yezdegerd II, Firouz, Palach et Kobâd. Khouchnavâz, le plus célèbre d'entre eux, peut-être le Yu-tchin des Chinois, et dont les traits de générosité envers Firouz et Kobâd sont racontés tout au long dans le *Châh-nâmeh*, était le Khakân des Haïtâl, c'est-à-dire un Ephthalite. A partir de 550, les Ephthalites tombent sous les coups des Turcs, qui deviennent maîtres de toute l'Asie centrale. Ce sont eux qui envoient une ambassade en 569 à Constantinople; leur khakân était alors Dizaboul. Son successeur Châba-châh est tué dans une bataille contre Bahrâm Tchoubîn, alors simple général de Hormidas IV. Les Turcs donnent cependant asile en 595 à ce même Bahrâm quand il fut vaincu après sa révolte contre Chosroès II, Parviz, et à Yezdegerd III fuyant devant l'invasion arabe. Plusieurs des monnaies dont nous parlerons plus loin ont évidemment été frappées par les Ephthalites et les Turcs à la suite de ces rapports politiques et commerciaux. L'usage de la monnaie lo-

IMPRIMERIE NATIONALE.

cale, à l'imitation du denier d'argent sassanide, a dû s'introduire d'autant plus facilement chez les Touraniens de l'autre côté du Djihoun (Oxus), qui était la limite entre les deux États, que les indemnités de guerre et tributs imposés plusieurs fois aux rois de Perse se payaient tout naturellement en monnaies sassanides.

Pendant ce temps nous avons dans l'Inde :

1° Les Sse, qui occupent le Kachemire, puis la vallée du Kophen et l'Arachosie, pendant deux à trois siècles; c'est à eux qu'appartiennent la dynastie des Indo-Parthes et celle de Mauès, Azilizès, etc., dont les monnaies sont en grec et en bactrien;

2° Les Kouchans du Pendjâb, qui règnent dans toute la vallée de l'Indus pendant les deux ou trois premiers siècles de notre ère; ils sont peu à peu remplacés par les dynasties indigènes avec lesquelles ils se fondent au IVe siècle;

3° Les Huṇas, qui sont les Huns blancs et très vraisemblablement les mêmes que les Ephthalites du Turkestan. D'après la date de la monnaie de Toramâṇa l'un de leurs souverains, ils seraient entrés dans l'Inde et auraient fondé leur empire en l'an 448 (voir *Journal asiatique*, octobre 1890, p. 368). On sait qu'ils furent expulsés de la péninsule après les batailles de Korour et de Mauchari, vers 544;

4° Les Yue-tchi ayant à leur tête Kitour (en chinois, *Ki-tọ-lọ*), chassés du nord par les Ephthalites, s'établissent vers 425 dans le Gandhâra et à Pechâver où ils fondent la dynastie des *Kitour* ou *Katour* qui dure jusqu'à la fin du IXe siècle, époque à laquelle elle est remplacée par la dynastie des Brahmanes. Le dernier roi turc de Kâboul est qualifié par les historiens musulmans de l'Inde *padichâh kitourmân*. Sir A. Cunningham possède des monnaies avec légendes sanscrites, au type indo-scythe, portant les mots *kidâra kouchâna çhâhi* (voir *Numism. Chron.*, 1889, p. 280);

5° Outre le royaume turc de Kâboul, il paraît y avoir eu encore, dans les mêmes parages, pendant les VIe et VIIe siècles, d'autres petites dynasties tartares encore mal connues et aux-

quelles on a donné le nom de *petits Yue-tchi* ou Yue-tchi postérieurs.

C'est à tous ces différents peuples qu'appartiennent les monnaies à légendes tartares dont j'ai parlé. D'après les contrées où les trouvailles ont été faites, comme d'après le type monétaire, qui reflète évidemment le milieu auquel il a été emprunté, on peut tenter une classification, au moins provisoire, de ces monnaies. Ne pouvant entrer ici dans les détails, je me bornerai aux indications suivantes qui sont tirées de l'examen attentif des documents eux-mêmes.

II

Et d'abord, au point de vue épigraphique, on remarque que les légendes paraissent se rattacher à l'un des systèmes d'écriture suivants :

1° L'alphabet indo-scythe des rois Tourouchka, qui lui-même était emprunté aux Grecs de la Bactriane et qui a été créé et inauguré par les Kouchans pour leur monnayage spécial de l'Inde; modifié ensuite par leurs successeurs, il s'est transformé peu à peu et est devenu d'abord le grec bâtard des pièces de Vâsu-deva, puis l'écriture des monnaies figurées dans Wilson, *Ariana antiqua*, pl. XVI, n°s 19, 20; XVII, n°s 6, 12, 13, 14, 15, 16, 19. Je désignerai cet alphabet sous le nom d'*indo-kouchan* pour le distinguer du kouchan du Nord (khovarezmien et sogdien);

2° L'alphabet pehlvi, qui était l'écriture des Sassanides. Ce second système d'écriture, que j'appellerai *pehlvi-scythique*, paraît avoir été formé au ve siècle, principalement sur l'alphabet pehlvi monumental. On le trouve sur les pièces décrites par Wilson, pl. XVII, n°s 5, 7, 10, 17;

3° Une écriture très différente des deux précédentes qui s'est créée vers le IVe siècle sur un des alphabets araméens ayant alors cours dans les provinces orientales de l'Irân, et même dans le nord-ouest de l'Inde. On en verra des spécimens dans Wilson, pl. XVI, n°s 9, 10; XVII, n°s 4, 8, et XXI,

nº 22 (Bartholomaei, *Collect. de monnaies sassanides*, 1873, pl. XII[1]). Je l'appellerai *irano-scythique* parce que cet alphabet se rencontre le plus souvent, ou du moins le plus anciennement, sur des monnaies frappées par les rois sassanides eux-mêmes pour leurs provinces où le pehlvi n'était pas compris;

4° Une autre écriture araméenne propre au Turkestan et qui a dû s'introduire dans les provinces du Khvârezm et de la Sogdiane aux IIe et IIIe siècles de notre ère. Elle a formé deux alphabets différents l'un de l'autre que l'on pourrait distinguer par les noms de *khovarezmien* et *sogdien* (cette dernière expression est de M. P. Lerch).

A la même famille se rattachent d'autres écritures encore indéchiffrées et qui se rencontrent sur des monnaies au type tartare très accusé provenant de Bokhârâ et publiées en 1880 par M. W. Tiesenhausen (collection Stroganof, nos 6 à 11[2]), par Sir A. Cunningham (*Numism. Chronicle*, 1889, pl. XIII, nos 13 et 16) et sur la pièce bilingue du Musée asiatique de Saint-Pétersbourg, trouvée à Revel au milieu d'un lot de monnaies abbassides et sassanides, et décrite par Fraehn en 1832[3].

III

Si maintenant nous consultons le type monétaire et les pays d'émission, nous pouvons arriver à un commencement de classification. Je proposerai d'attribuer :

[1] J'ai tenté un déchiffrement de ces monnaies dans un récent article publié par la *Revue numismatique*, 1890, p. 358, dans lequel j'ai réuni d'autres légendes inédites et auquel je me permets de renvoyer le lecteur.

[2] Je citerai aussi dans la même collection les beaux tétradrachmes publiés par Ed. Thomas sous le nom de *indo-parthian coins* dans le *Journal de la Société asiatique de Londres*, t. IV, n. s. (1870), p. 503 et suiv., avec des légendes dont les caractères sont empruntés au pehlvi.

[3] Dans son *Anhang* à la description des médailles du cabinet Fuchs. L'original de cette pièce unique n'a pas été retrouvé, mais le nom de Fraehn est une garantie d'authenticité.

1° Les monnaies de cuivre avec caractères *khovarezmiens*, aux princes kouchans contemporains des derniers Arsacides et des premiers Sassanides (IIIe siècle de notre ère), soit que ces princes fussent indépendants, soit qu'on les considère comme tributaires des rois de Perse. Ces monnaies ont au revers un pyrée, ce qui nous montre que les populations étaient ignicoles. La Bactriane du reste suivait depuis longtemps la religion de l'Avesta, et on peut admettre sans difficulté que les Yue-tchi, les Ye-ta et les Turcs, qui étaient des idolâtres, avaient adopté la religion de Zoroastre. Ces monnaies sont celles dont M. A. de Markof a donné le facsimilé dans son catalogue[1];

2° Les monnaies de cuivre et d'argent frappées sur le type des deniers d'argent de Bahrâm Gour, avec légendes en caractères *sogdiens*, aux Ephthalites du Ve siècle et aux Turcs du VIe et du VIIe siècle qui régnaient encore à Bokhârâ, lors de la conquête arabe (666 de J.-C.). Après l'occupation musulmane, on continua à frapper des monnaies au même type avec légende sogdienne et quelques caractères coufiques très grossiers[2];

3° Les monnaies à légendes en *indo-kouchan*, aux Kouchans de l'Inde d'abord, puis, après 425, aux rois ephthalites, mais pour les contrées soumises à leur domination dans le nord de l'Inde;

4° Les monnaies à légendes *pehlvi-scythiques*, aux Ephthalites également, mais pour les pays plus rapprochés de l'Irân et du Khorassân, et peut-être aussi pour Kâboul, car on y a trouvé des pièces de ce genre;

5° Et les monnaies à légendes *irano-scythiques*, aux rois

[1] Voir *Collections scientifiques de l'Institut des langues orientales*, partie V, *Monnaies arsacides*, etc., décrites par Alexis de Markof (in-8°, Saint-Pétersbourg, 1889, nos 734 à 771, p. 49 à 54).

[2] Ce sont les monnaies qui ont été présentées et décrites pour la première fois au Congrès des orientalistes de Saint-Pétersbourg en 1878, par M. P. Lerch. La lecture proposée par ce savant est *Bukharkhuddat*. Je ne crois pas qu'elle puisse être considérée comme définitive.

sassanides eux-mêmes, pour les provinces de l'Irân oriental où cette écriture était usitée, et plus tard, à des princes petits *Yue-tchi* qui ont régné dans le Pendjâb. On trouve cette écriture irano-scythique associée au pehlvi et surtout au devanâgari, sur de très belles monnaies d'argent ayant l'aspect de monnaies du VIIe siècle.

En résumé, les monnaies frappées par les peuples d'origine touranienne qui ont occupé le Turkestan, l'Irân oriental, les vallées du Kâboul et de l'Indus, nous font connaître (en dehors du devanâgari) au moins *cinq alphabets* différents, employés concomitamment, du IIIe au VIIe siècle de notre ère, et empruntés aux populations iraniennes ou indiennes au milieu desquelles ces Touraniens ont vécu.

E. DROUIN.

ANNEXE N° 2

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 JANVIER 1891.

1

U Sil - ha - ak An - in Su - si

Moi Sil - ha - ak, roi susien

2

na - ak sa - ak Su - ut - ru - uk

fils de Sutruk-

3

An - nah - hu - un - te, gi - ik

Nahhuunte, seigneur

4

su - un - [ki - ik] An - za - an

régissant le pays d'An-za-an

5 [cuneiform]
ina Su - su - un - qa an Hu - bu? - nu
en Susiane

6 [cuneiform]
mi - na Si - ya - an an Gal a - ak
Le Temple du dieu Grand et

[cuneiform]
an Ki
du dieu Ki

7 [cuneiform]
ri - ri - sa - mas u pa - at
ri - ri - sa - mas sur la colline

8 [cuneiform]
ku - si a - ak mi - si - ir ma - na
j'ai fondé et l'antique

9 [cuneiform]
u e - ri ma ki - si - h?

10 [cuneiform]
a - ak ta? - ak ku-mas u - ta mi - ni

11 [cuneiform]
rak an Nah - ku - un - te u - tu - mas

12 [cuneiform]
a - ak rak hu - ni - te - mas ma in
et

13 [cuneiform]
ti - ik - te a - ak - ni ki - in - ti

14 [cuneiform]
ni qa me ma an Rab an Ki - ri

15 [cuneiform]
za - na ina li - ya - an

16 [cuneiform]
na - pir u - r i i - du - ni - in

Les textes susiens que j'ai l'honneur de communiquer à la Société asiatique ne laissent aucun doute ni sur l'existence ni sur les qualités de Silhaak.

Il était roi de la Susiane : *an-in Sušinaak;* fils de Sutruk-Naḫḫunte, *saak Sutruk-Naḫḫunte;* seigneur et maître d'An-zan, en Susiane *giik šuunkiik an-zan ina Šušuunqa;* constructeur de palais et de temples; enfin comme dernier témoignage, il laissa un fils : [Ku]tir-Naḫḫunte.

Par induction et sans dépasser les limites de la vraisemblance, nous sommes en mesure de reconstituer les traits dominants de son caractère.

Ses prédécesseurs, gens remuants, passaient le meilleur de leur temps à nouer des intrigues, à rassembler des armées, à dresser des combattants pour guerroyer contre Aššur, l'éternel ennemi.

Silhaak eut des goûts tout opposés. Frappé de la stérilité des luttes que son père et son grand-père avaient soutenues aux côtés de Mérodach-Baladan, il se dit qu'il y avait non moins d'honneur et plus de profits à jouer le rôle de roi pacifique.

Il aima donc la paix, mit, à cacher son existence, le soin que ses pères mettaient à faire retentir leur nom, et l'histoire, en gardant, durant tant de siècles, le silence sur Silhaak, n'a sans doute ni trompé ses désirs, ni dépassé son espérance.

Toutefois Silhaak eut une ambition, inconnue de ses prédécesseurs, ce fut celle de constructeur. Ou les rois de Suse n'avaient pas bâti ou ils avaient peu et mal bâti. Toujours est-

il que les traces de leurs rares palais avaient complètement disparu au temps de Darius. Autrement qui pourrait expliquer pourquoi les briques, destinées à soutenir les archers qui sont l'orgueil du musée Dieulafoy, ne portent toutes que le seul nom de Silhaak?

Ce roi fut donc, sans contredit, le plus grand constructeur d'entre les rois de Suse. Il consacra ses loisirs à élever des palais et surtout des temples à ses dieux favoris. Au nombre de ces dieux, et à une place d'honneur, figure le dieu Kiriri-Samas, le même dont Assurbanipal, au sac de Suse, se plaira à profaner la statue *Siya-an... an Kiriri-Samas*. (Voir V, Raw., col. VI, lig. 39.)

Par malheur, ces briques susiennes qui attestent si formellement l'existence et les goûts de Silhaak sont absolument muettes sur l'époque et la durée de son règne.

Les noms des rois, postérieurs à l'époque où Silhaak a pu vivre, ne permettent pas de s'arrêter à l'hypothèse qu'il fut le dernier roi de Suse : ce qui expliquerait l'emploi de ses briques par Darius.

Le problème subsiste donc en son entier :

1° Silhaak a régné : les briques du musée Dieulafoy en font foi. Ses nombreux travaux semblent même exiger que son règne ait été d'une assez longue durée.

2° Comme frère et contemporain de Kudur-Nahhunte et d'Ummanigas, Silhaak n'a pu régner que durant l'intervalle qui s'écoule entre la mort d'Hallušu et l'avènement d'Humbaldašu (26 du mois d'Ululu? 692 au 7 Adar 688-689).

3° Si nous interrogeons les textes connus jusqu'à ce jour, nous constatons que les rois de Suse se succèdent sans la moindre interruption. Ni la chronique babylonienne, ni les textes historiques des rois assyriens (de Sennachérib à Asarhaddon) qui donnent la liste complète et identique des rois d'Élam, ne laissent soupçonner la moindre solution de continuité. Les deux textes sont précis, affirmatifs, et en chacun d'eux la liste des rois susiens apparaît comme une chaîne dont les anneaux sont étroitement soudés l'un à l'autre.

UMBADARA.

Ummanigas, fils d'Umbadara, vainqueur de Sargon à Dur-il (722-721). Meurt l'an 5 de Mérodach-baladan après un règne de 26 ans (753-717).

Sœur d'Ummanigas épouse Halluduš.

Sutruk-Naḫḫunte, fils d'Halluduš, succède à Ummanigas. L'an 1[er] d'Assur-nadin-šum, roi de Babylone et fils de Sennachérib, Sutruk-Naḫḫunte est pris par son frère Hallušu, lequel ferma la porte sur lui, c'est-à-dire l'emprisonna.

Hallušu succède à son frère Sutruk-Naḫḫunte (699), fait prisonnier Assur-nadin-šum (694), est pris lui-même par ses sujets révoltés qui fermèrent la porte sur lui et le tuèrent (26 du mois ..... 692).

Kudur-Naḫḫunte, fils de Sutruk-Naḫḫunte, succède à son oncle Hallušu (692); est pris et tué dans une révolte le 18 Ab après 10 mois de règne (18 juil. 691).

Umman-Menanu succède à son frère Kudur-Naḫḫunte, règne 3 ans et 7 mois (juillet 691 au 7 adar 688).

Humbaldašu I[er] succède à Umman-Menanu (688).

Silhaak.
?

Kutir-Naḫḫunte, fils de Silhaak.

Un problème, tel que celui-ci, ne saurait être résolu qu'à l'aide d'un texte formel et précis; et ce n'est pas en avoir donné la solution que d'invoquer la lacune qui existe dans la stèle de Bavian (III R., p. 14, lig. 46).

Cette lacune ne fournit autre chose qu'un argument hypothétique. Qui nous dit en effet que cette lacune, trop restreinte pour contenir le nom d'Umman-Menanu, suffisante pour le nom de Silhaak, dut contenir le nom d'un roi d'Élam?

Suzubu sarru Babili (adi = gadu) kimtišu baltušuun ana kirib matiya ubilšu.

J'ai posé le problème et j'avoue n'en pas entrevoir la solu-

tion. Dieu veuille que les chercheurs à venir soient plus heureux ou plus habiles que je ne le suis!

AURÈLE QUENTIN.

SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1891.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Renan, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et la rédaction en est adoptée.

Sont nommés membres de la Société :

MM. le capitaine BINGER, officier d'ordonnance du grand chancelier de la Légion d'Honneur, présenté par MM. Barbier de Meynard et Houdas;

ALLAOUA BEN YAHYA, professeur au Collège de Mostaganem, présenté par MM. Houdas et Delphin;

Gustave TÉQUIER, de Neufchâtel, présenté par MM. Maspero et de Blonay;

Philippe COLINET, professeur à l'Université de Louvain, présenté par MM. de Harlez et Barth;

Mayer LAMBERT, rue de La Fayette, 198, présenté par MM. Joseph Derenbourg et Renan.

M. Vinson développe un certain nombres d'objections historiques, paléographiques et géographiques contre l'identification établie par M. Sylvain Lévi entre le Cœlobothras de Pline et le roi Çâlivâhana. (Voir ci-après, p. 158.)

M. Senart, à l'appui des observations de M. Vinson, mentionne le Kelala puta ou Kerala putra des inscriptions d'Açoka; mais il revendique le caractère historique du roi ou plutôt des rois Çâlivâhana, dont le plus ancien peut remonter au Ier siècle.

M. Dutreuil de Rhins, chargé d'une mission d'exploration dans le Tibet, expose le plan de son voyage. Il doit se rendre tout d'abord à Kashgar et à Khoten, où il pense arriver en juin 1891 et passer l'hiver de 1891-1892. Après une pre-

mière campagne scientifique dans le Turkestan chinois, il espère arriver en 1893 à Kansou et en 1894 à Pékin, en suivant la ligne de l'Asie centrale. M. le Président exprime à M. Dutreuil de Rhins, au nom de la Société, tous ses souhaits pour le succès de son exploration.

M. Oppert présente, de la part du Comité du huitième Congrès des orientalistes de Londres, le programme de ce Congrès dont la date serait fixée au mois de septembre 1891.

M. Oppert reprend la question de l'ère dite *arsacide* à propos d'une inscription babylonienne mentionnant le roi Gotarzès avec la date 225, qui serait 87 avant J.-C. s'il s'agissait de l'ère séleucide; or, à cette date, il n'y a pas de Gotarzès, ce qui prouve l'existence d'une ère arsacide proprement dite.

La séance est levée à 5 heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *Bibliotheca Indica*, n°s 749, 752, 755, 757-759, 760-764. Calcutta, 1890.

— *Epigraphia Indica.* November 1890. Calcutta, grand in-8°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Bijdragen*, 1re livraison de 1891. La Haye, in-8°.

Par le Ministère de l'Instruction publique : *Excursions et reconnaissances en Indo-Chine*, XV, n° 33. Hanoï, 1890, in-8°.

— *Revue des travaux scientifiques.* Tome X, n°s 5-8. Paris, in-8°.

Par la Société : *Compte rendu de la Société de géographie*, n°s 1 et 2. Paris, 1891, in-8°.

— *The American Journal of philology.* Baltimore, 1891, in-8°.

— *Bulletin de la Société académique indo-chinoise de France.* Paris, 1890, in-8°.

— *Revue des études juives*, n° 42. Paris, 1891.

— *Proceedings of the Royal Geographical Society.* February 1891, in-8°.

Par la Société : *Journal asiatique,* novembre-décembre 1890. Paris, in-8°.

Par les éditeurs : *Revue africaine,* n° 199. Alger, 1890, in-8°.

— *Polybiblion,* parties technique et littéraire; janvier. Paris, 1891, in-8°.

— *Revue archéologique,* novembre-décembre 1890. Paris, in-8°.

— *Bolletino,* n°s 121 et 122 avec *Tavola sinottica.* Firenze, 1891, in-8°.

— *Revue critique,* n°s 2-6. Paris, 1891, in-8°.

Par les auteurs : Ernest Havet, *La modernité des prophètes.* Paris, 1891, in-8°.

— G. A. Dharmaratna, *The Kara-goi contest.* Ceylon, in-8°.

— A. de Gubernatis, *Dictionnaire international,* 17e et 18e livraisons. Paris, 1890, in-8°.

— Dr. Abel, Offener *Brief an Dr. G. Mayer.* Leipzig, 1891, in-8°.

— M. J. de Goeje, *Annales de Tabari,* 3e série, VIII. Leide, 1890, in-8°.

— V. Dingelstedt, *Le régime patriarcal chez les Khirghiz.* Paris, 1891, in-8°.

— *La tribu de Wagap* (anonyme). Paris, 1890, in-8°.

— Pandite Devi Prasada, *A catalogue of sanscrit manuscripts.* Allahabad, 1890, in-8.

— Dr. J. Jacobs en J. J. Meijer, *De Badoe'hs.* La Haye, 1891, in-8°.

— O. Houdas, *Chrestomathie maghrébine.* Paris, 1891, in-8°.

— Maurice Vernes, *Essais bibliques.* Paris, 1891, in-12.

— Bloomfield, *Contribution to the interpretation of the Veda.* Baltimore, 1891, in-8°.

— MM. Pereira et J. Perruchon, *Victorias de Amda Sion,* texte portugais traduit en français. Lisboa, 1891, in-8°.

ANNEXE

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 FÉVRIER 1891.

M. Vinson présente quelques observations sur la communication faite par M. Silvain Lévi, dans la séance de novembre dernier, relativement à Çalîvâhana. L'hypothèse de l'altération voulue de la leçon *Celebothonas* et *Cœlebothras*, pour faire concorder le texte de Pline avec le témoignage de Ptolémée et du Périple, est peu admissible. La transcription de la syllabe *Ça* par *Ce*, au lieu de *Se*, est d'autant moins explicable que la prononciation douce de *Ce*, au temps de Pline, n'est pas démontrée; les Basques, qui ont emprunté beaucoup de mots au latin, à peu près à la même époque, ont gardé la prononciation dure et disent, par exemple : *bake* et *bike*, pour *pacem* et *picem*. L'identification proposée par M. Silvain Lévi se heurte en outre aux objections suivantes : le Çalîvâhana qui a donné son nom à l'ère vulgaire du sud de l'Inde (çaka) paraît être un personnage légendaire; l'ère çaka, dont on ne trouve la première mention que vers le XIe siècle, ne prend son nom qu'au Xe; la date initiale de cette ère (lundi, 14 mars 78) est censée correspondre au commencement ou même à la naissance de Çalîvâhana; le royaume de Çalivâhana, qui s'étendait surtout à l'est des Ghattes, était essentiellement central et rien ne prouve qu'il englobait une partie quelconque de la côte occidentale. La région mentionnée par Pline, et où se trouvait le port de M'uziris, correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui la côte de Malabar qui était partagée entre les royaumes de Kêrala, au nord, et Parosdi, au sud-ouest; Pline cite aussi ce dernier pays et il en appelle le roi *Parosdios*. Dans son texte, Parosdios et Celebothras figurent au même titre et sont l'un et l'autre des noms propres ou des appellations génériques. C'est la dernière explication qui a été admise jusqu'à présent; on regarde généralement

en effet *Celebothras*, Κηρόϐοθρος, Κηπρόϐοτρος; Pandion, Σωρυαγός, Σῶραι, etc., comme de pures transcriptions des noms indiens *Keraḷo, Paṇḍi, Çîḷa, Çoja, Çôṇa* ou *Tchoḷa* des trois grands royaumes du sud déjà mentionnés dans les proclamations de Piyadasi. Le royaume de Kêraḷa, dont la capitale n'était point aux environs de *Triçirâppaḷḷi* (en français, Trichenapally, laissons aux Anglais la forme Trichinopoly), correspond exactement au pays Celebothonas ou Celebothras de Pline. L'hypothèse de M. Lévi, tant ingénieuse qu'elle soit, ne saurait donc être admise.

Recueil de thèmes et versions (arabe parlé), par Allaoua ben Yahya. Mostaganem, 1890.

Cours gradué de thèmes français-arabes, par Auguste Mouliéras. Paris, 1890.

A en juger par le nombre des ouvrages didactiques que l'on publie depuis quelque temps en Algérie, les études arabes y sont très florissantes. Pour les esprits superficiels, il peut sembler étrange qu'après soixante ans d'occupation, le besoin de connaître l'idiome parlé par les indigènes algériens devienne de plus en plus grand; mais, quand on y réfléchit, ce fait s'explique d'une façon toute naturelle.

Durant les premières années de la conquête, les indigènes de l'Algérie ont vécu presque complètement à part et n'ont eu, même dans leurs relations commerciales, que fort peu de rapports directs avec les Européens. En dehors des questions administratives, toujours traitées avec le secours d'interprètes spéciaux, c'étaient les juifs indigènes qui servaient d'intermédiaires, dans la plupart des circonstances, entre la population européenne et nos nouveaux sujets.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. D'une part l'extension de la colonisation a rendu plus fréquents les contacts entre la race conquérante et la race conquise, car pour tous

les grands travaux de culture on ne saurait se passer de la main-d'œuvre des indigènes et l'industrie naissante a elle-même souvent besoin de leurs bras; d'autre part, les israélites indigènes ont peu à peu cessé de se servir de l'arabe comme langue maternelle et ils en sont réduits à l'étudier comme une langue étrangère. Le temps n'est plus où la famille israélite vivait à la façon arabe, n'usant à la maison que du dialecte algérien et frayant plus volontiers avec ses anciens maîtres qu'avec ses nouveaux concitoyens. Les nouvelles générations israélites se rapprochent de plus en plus de nous et les jeunes mères ne parlent plus que le français avec leurs enfants. Il faut aussi ajouter que les Français s'aperçoivent enfin combien il est préférable pour eux d'être en relations directes avec les indigènes que d'avoir affaire à des intermédiaires parfois infidèles et toujours coûteux.

Bien entendu, il s'agit avant tout de converser avec les indigènes et c'est ce qui explique pourquoi la plupart des manuels que l'on publie ont pour objet la langue parlée. Chacun s'ingénie donc à faciliter dans ce but la tâche des étudiants; mais, il faut bien le dire, si les efforts sont toujours consciencieux, la méthode laisse souvent à désirer.

Si la langue arabe, telle que nous la connaissons, ne s'est point transformée dans le cours des âges, elle s'est toujours présentée avec deux formes un peu distinctes, l'une employée en parlant, l'autre quand on écrit. L'écart entre ces deux formes varie selon le degré d'instruction de la population qui s'en sert et aussi suivant l'importance des dialectes étrangers restés en usage dans le pays. A Tunis, par exemple, où la langue berbère est tombée en désuétude et où les musulmans fréquentent volontiers les écoles, le langage est beaucoup plus pur qu'en Algérie où le berbère est encore parlé par un assez grand nombre d'habitants et où les écoles arabes sont aujourd'hui presque partout désertes.

Il résulte de cet état de choses qu'il est bien difficile, sinon impossible, de se confiner exactement dans ce domaine qu'on a désigné, sans avoir beaucoup réfléchi, sous

le nom d'*arabe vulgaire*. En effet, dès qu'un Arabe écrit une lettre, il la rédige, selon l'étendue de ses connaissances grammaticales, en arabe vulgaire, semi-vulgaire et même pas vulgaire du tout. Aussi ne doit-on pas être surpris si les auteurs d'arabe vulgaire ont tant de peine à se maintenir dans le milieu factice qu'une fausse technologie a seul créé.

Dans son *Recueil de thèmes et de versions*, qu'il eût été plus exact d'intituler *Recueil de versions et de thèmes*, ceux-ci n'occupant que 11 pages sur 104, M. Allaoua ben Yaḥya s'est naturellement laissé égarer parfois dans le domaine de l'arabe littéral; c'est ainsi qu'il écrit : مع ابيه au lieu de مع بوه, qu'il emploie le verbe راى au lieu de شاب, etc. Mais ces petites inadvertances sont assez rares en somme, et il convient de reconnaître que ses contes et anecdotes reproduisent avec une vérité saisissante le langage imagé dont les indigènes usent dans le café maure ou sous la tente. Malheureusement l'auteur a, pour ainsi dire, borné sa tâche à ce seul objet : les notes sont peu nombreuses et bon nombre d'idiotismes ne sont point expliqués; mais ce qui manque par-dessus tout, c'est un glossaire des mots principaux avec la transcription, dans certains cas, des locutions dont les commençants ne peuvent absolument se rendre compte et que, par suite, ils ne sauraient lire exactement. Il y aurait bien aussi à se demander s'il était nécessaire d'ajouter en deuxième et troisième parties des dictons et des énigmes, surtout en ne les accompagnant pas de la plus petite explication. Quant aux thèmes qui terminent le volume, on aurait pu les supprimer sans le moindre inconvénient. Tant que ces lacunes que M. Allaoua n'aurait certes pas de peine à faire disparaître, existeront, son travail ne pourra servir qu'au professeur auquel il fournira des textes tout préparés, mais l'étudiant n'en saura pas tirer profit par son travail personnel, dès que le maître ne sera plus là pour lui fournir les explications nécessaires.

M. A. Mouliéras, dans son *Cours gradué de thèmes français-arabes*, s'adresse aux étudiants qui veulent écrire en arabe.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Son ouvrage se partage en deux divisions principales : la première qui donne, avec l'exercice à traduire, les explications grammaticales des particularités qui font l'objet de l'exercice; la seconde qui contient un choix de thèmes tirés en majeure partie de traductions françaises d'auteurs arabes. En outre, un vocabulaire fournit tous les mots contenus dans les 60 premiers exercices. Cette disposition est très judicieuse et l'on sent ici un esprit de méthode qu'on rencontre bien rarement ailleurs que chez les auteurs français. Toutefois il est deux points sur lesquels je chercherai une petite chicane à M. Mouliéras, Pourquoi, tout d'abord, a-t-il limité son vocabulaire aux mots contenus dans le quart environ de ses thèmes? Sans doute, il a eu le soin, dans certains cas, de mettre entre parenthèses l'expression arabe correspondant à l'expression française quand celle-ci était par trop difficile à trouver, mais quel inconvénient aurait-il vu à composer un glossaire complet? Pour ma part, je n'en aurais vu aucun; bien au contraire, il me semble que l'étudiant aurait gagné un temps précieux à ne pas chercher dans sa mémoire un mot qui jamais peut-être n'y était entré. N'est-il pas manifeste que, dans une traduction quelconque, la recherche des mots n'est qu'une opération purement mécanique et que c'est la mise en œuvre de ces matériaux qui seule constitue un travail de l'esprit?

Un autre point dans le travail de M. Mouliéras me paraît encore prêter matière à critique. Il est bien entendu que son ouvrage s'adresse à des commençants, et pourtant je vois figurer dans les explications grammaticales, qui suivent les exercices, des mots comme ceux-ci : اثعنجر, ابرنشق, etc., qui sont certainement de très bon arabe, mais dont l'usage n'est pas assez fréquent pour qu'on en surcharge inutilement sa mémoire au début de l'étude. Que les auteurs arabes en usent de la sorte, c'est admissible, car ils trouvent ainsi l'occasion d'apprendre à leurs concitoyens quelques mots que ceux-ci n'auraient vraisemblablement jamais rencontrés dans leurs lectures ordinaires; mais pour un élève qui en est à son

soixante-deuxième thème, c'est un luxe inutile et encombrant.

En somme, le volume de M. Mouliéras est fait avec méthode; il est plein d'excellents matériaux et il suffirait de peu de chose pour qu'il devînt tout à fait irréprochable; j'ajouterai même qu'il pourrait, s'il y tenait à toutes forces, conserver les lettres de Voltaire, qui assurément ne se doutait guère qu'il serait un jour traduit en arabe par de jeunes Français algériens.

O. Houdas.

LE *YI-KING*.

SA NATURE ET SON INTERPRÉTATION,

PAR M. C. DE HARLEZ.



Qu'il me soit permis de revenir encore un instant sur cette importante question et d'ajouter quelques mots à ce que j'en ai dit, soit dans mon étude préliminaire, soit dans l'introduction de la traduction complète. Cela me paraît nécessaire. En effet, si mon ouvrage a reçu l'approbation complète de sinologues des plus distingués, il n'a pas été parfaitement compris de tous les savants, et cela, je le reconnais bien volontiers, un peu par ma faute. Il est vrai que pour en bien saisir la portée, il faut être non seulement spécialiste, mais encore tout particulièrement versé dans l'étude du *Yi-king* et de la littérature; mais cela n'explique pas tout. On comprend qu'en voyant une introduction aussi longue précéder la version, on ait dû croire que mon système était compliqué et demandait des preuves nombreuses, difficiles à fournir. En y lisant que j'avais écarté du texte tout ce qui était d'art augural, on devait naturellement penser que j'y avais fait des coupures assez nombreuses, que je l'avais plus ou moins remanié.

Or c'est le contraire qui est vrai; je n'y ai rien, absolument rien retranché; je ne l'ai changé en rien; je n'ai ajouté ni supprimé aucun mot. Mon texte est exactement le même que celui de MM. Legge, Macklatchie et Philastre[1], et ce texte je l'ai traduit comme l'aurait fait tout savant chinois ou tout sinologue entre les mains duquel il serait tombé dé-

[1] Mon savant ami, M. de Lacouperie, m'a fait même le reproche de n'avoir point changé, corrigé certains mots. Il avait raison, mais j'ai voulu, en laissant tout intact, éviter d'être taxé d'arbitraire.

pourvu de certains de ses commentaires qui en donnent une idée des plus fausses. Ce que j'en retranche, ce sont uniquement les interprétations extérieures. Quelques mots suffiront, je pense, pour en convaincre tout lecteur instruit, qu'il soit ou non spécialiste.

Qu'est-ce, d'abord, que le *Yi-king*, considéré matériellement? Ouvrons-le et nous y verrons une suite de 64 chapitres composés d'un texte en double partie, portant en tête un titre formé d'un seul ou de deux mots.

Comment devons-nous envisager ce contenu? Tout homme quelque peu instruit, auquel on poserait cette question, répondrait certainement : « Comme on envisage le contenu de tout livre quelconque, qu'il soit écrit en Europe, en Amérique ou aux dernières limites de l'Australie. » C'est-à-dire que l'on considérera le titre comme formé de mots ayant une signification et le corps du texte comme le développement de l'idée contenue dans le titre. En est-il autrement des livres chinois? Évidemment non. Que nous ouvrions le *Li-ki* (Traité des Rites), l'*I-li* (Cérémonial), le *Tcheng-meng* (Traité philosophique de Tcheng-tze), le livre de *Tchuang-tze* ou tout autre, nous y trouverons des chapitres ou livres portant en tête des mots tels que *Li-ki : Yue-ling* (ordonnances des mois), *Tchi-i* (sens des sacrifices), *Sangfo* (habits de deuil); *I-li : Ta-ho* (la grande harmonie); *Tchang-tze : Ta-tsong* (le grand *progenitor* des êtres), *Tchuang-tze*, etc. Il ne viendra certainement à l'esprit de personne de soutenir que ces mots n'ont aucun sens dans ces livres, que ces chapitres s'appellent *Yue-ling*, *Sang-fo* ou *Ta-tsong*, comme une fleur porte le nom de *Delphinium* ou de *Clarkia*, et que ces noms n'ont aucun rapport avec la matière du chapitre.

Peut-on supposer rationnellement que le *Yi-king* seul faisait exception à cette règle universelle?

Si encore il était démontré que le contenu des chapitres n'a rien de commun avec le sens du mot placé en tête, ou que tout au moins il faut faire violence au texte pour mettre d'accord et titre et contenu, on aurait alors raison d'exclure

le *Yi-king* de l'ordre général des livres et de supposer pour lui seul une nature exceptionnelle.

Mais c'est le contraire qui est vrai. Car je me suis borné à donner aux mots chinois leur sens usuel et ordinaire, celui que l'on trouve dans tous les dictionnaires et dans l'explication des phrases, j'ai suivi partout les règles de la syntaxe ordinaire de la langue littéraire de la Chine. En quelques cas très rares seulement, parmi les 500 à 600 phrases du *Yi-king*, l'adaptation présente quelque difficulté. Mais vu l'ancienneté de l'ouvrage et les modifications qu'ont subies, à plusieurs reprises, les caractères chinois, le contraire serait beaucoup plus surprenant.

Mais peut-être y aurait-il une raison, un moyen d'expliquer l'adjonction aux signes hexagrammatiques de caractères représentant de pures sonorités? Je n'hésite pas à répondre catégoriquement : non, il n'y en a pas et l'on n'a jamais pu expliquer comment tel hexagramme s'appelle *Tchun*, tel autre *Kien* ou *Sui*, etc.; comment surtout il y en a dont le nom est composé de deux mots tels que *Kia-jin*, *Ta-tchuang*, *Tchung-fuh*, et d'autres d'un seul.

Comment d'ailleurs un hexagramme, soit six lignes superposées, entières ou coupées, pourraient-elles avoir pour nom propre *Ta-tchuang* « grande force », ou *Kia-jin* « homme de la famille, serviteur », etc.?

En outre, ai-je besoin de rappeler que l'explication traditionnelle fait, de l'aveu de tous, du *Yi-king* un amas de non-sens qui n'a jamais eu de pareil en aucun temps, ni chez aucun peuple? Deux exemples suffiront pour remettre cette vérité en mémoire. Est-ce un homme pourvu de sens commun qui a pu jamais prétendre qu'une ligne (——) représente des oies s'avançant vers une île, et la même ligne placée au-dessus, un jeune officier en danger, ou des oies s'avançant vers un autre objet? Une autre représente un homme au dos écorché, et plein de satisfaction.

Il faut donc choisir entre deux systèmes.

L'un fait du *Yi* un livre ordinaire, composé comme tous

les autres, très raisonnable et rempli de sentences judicieuses.

L'autre suppose des faits absolument inouïs, contraires à toute raison et transforme ce même livre en un tissu de sottises qui feraient reléguer son auteur en dehors de l'humanité.

Pour plus de clarté, voici le *schema* des deux systèmes applicable à tous les chapitres :

EN TÊTE.

Ex. : *Shih ho* (XXI).

Mot chinois pris en son acception ordinaire. Ex. : « Médisance. »	Son dépourvu de sens. *Shih ho*, nom du koua.

1er TEXTE.

Sentence expliquant, développant le sujet indiqué par le titre. Ex. : « La médisance engendre les querelles », etc.	Phrase indépendante indiquant ce que la figure représente. Ex. : « Le koua représente la médisance engendrant les querelles [1]. »

2e TEXTE.

Sentences diverses de même nature que le 1er texte. Exemples des divers sens du mot mis en titre. Ex. : « Si (le médisant) a les pieds entravés et les oreilles coupées, cela évitera bien des maux. »	6 phrases indépendantes et incohérentes, indiquant ce que représentent les 6 lignes, une à une. Ex. : « La première ligne représente un médisant les pieds pris dans des entraves, etc., et évitant les maux. »

Et notons bien que dans les deux cas, le texte reste matériellement le même.

[1] Le caractère indéterminé des phrases chinoises, l'absence des conjonctions, des formes personnelles, etc., permettent les différentes constructions de la phrase dans la version.

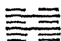
On se demandera sans doute si la transformation du texte que suppose mon interprétation n'est pas aussi extraordinaire et n'implique pas autant d'absence de raison que l'explication traditionnelle.

Nullement, et tout au contraire.

En transformant le *Yi* en livre de consultation du sort, on devait nécessairement faire abstraction de la signification de l'ensemble et des différentes sentences dans leurs rapports mutuels, tout comme de ceux qui les unissaient aux titres des chapitres. Ceux-ci devaient nécessairement être laissés entièrement de côté et leur valeur devait se perdre. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était de négliger ces en-têtes, de diviser le corps des chapitres en parties isolées, en phrases détachées et d'attribuer à chacune d'elles une valeur augurale. Comme il y avait six lignes à chaque hexagramme, il fallait six parties à chaque chapitre. Ainsi, quand le sort avait désigné un hexagramme et une ligne, on n'avait qu'à regarder la phrase correspondante et rechercher le pronostic qui y était caché sous des voiles transparents pour les seuls augures.

Voilà ce que l'on devait faire et voilà ce que l'on a fait.

Prenons, au hasard, un koua comme spécimen; le koua XXXIX par exemple. Voici ce qu'il nous donne, traduit littéralement :

 *Kien* « difficulté ».

Texte I. « Énergie dans les difficultés peut réussir d'un côté et pas de l'autre. Par son succès se montre le grand homme. »

Texte II. « Si l'on va (courageusement) aux choses difficiles, on reviendra comblé de louanges. Si le prince et ses ministres ont difficultés sur difficultés, ce n'est point (toujours) parce qu'ils recherchent leur propre avantage. L'un va aux difficultés et revient après au repos. Un autre y va et revient uni à ceux qui les ont partagées. Un autre y va et revient plus éclairé. Un dernier y va et revient plein de mérites. »

(Effets divers des difficultés selon la conduite.)

De ce texte je veux faire des sentences pour consulter le sort; et ce sort, je le consulte en cherchant ce koua et une de ses six lignes. Que ferai-je pour cela, sinon de faire abstraction du titre du chapitre, de diviser le second texte en 6 phrases dont chacune correspondra à une des lignes du koua? Je le diviserai donc en le coupant à chaque point, et quand le sort aura désigné une ligne, je prendrai la phrase du même numéro et j'en tirerai ou ferai tirer un horoscope.

Ce sera : « 1. Si l'on va..... 2. Si le prince..... 3. L'un va..... 4. Un autre y va.....,» etc.

Ainsi il est arrivé que la 1re ligne a représenté un homme qui entreprend des choses difficiles; la 2e, un prince et ses ministres, etc. Ce à quoi ni les auteurs du livre, ni ceux de l'usage augural n'avaient jamais pensé.

Rien au monde de si simple et de si naturel; eh bien, voilà ce que suppose mon système. Que pourrait-on bien y opposer?

Mais l'histoire du *Yi-king* ne s'y oppose-t-elle pas?

Loin de là, mon explication a de sérieux fondements dans l'histoire. Les plus anciens commentaires lui sont entièrement favorables, comme on peut le voir dans ma traduction. L'appendice VI du *Yi-king* (voir ma traduction, p. 129 et suiv.) n'est pas autre chose. Des commentaires plus modernes expliquent le texte comme moi, ainsi qu'on peut le voir aux pages 137 et suivantes. Les Chinois ont toujours conservé la conscience intime du sens originaire du *Yi-king*. Mais les commentaires horoscopiques les ont également empêchés de reconnaître la vérité tout entière.

Enfin les historiens chinois attestaient, encore au XIIe siècle de notre ère, que le *Yi-king* avait subi une transformation considérable qui en avait modifié la nature.

On se demandera enfin quel rôle jouent les kouas ou hexagrammes dans ce nouveau système? Ce rôle est des plus simples et des plus conformes à la nature du livre où ils sont employés.

On ne peut y voir un système graphique puisqu'ils sont

formés de telle façon qu'il ne peut y en avoir que 64, pas un de plus. Ce sont tout simplement des figures servant à la divination et pouvant fournir matière à différents horoscopes. Néanmoins on peut leur attribuer une valeur représentative conforme au sens des mots qui forment l'en-tête et les sujets des chapitres auxquels ces kouas sont préposés, et c'est ce que j'ai fait à la fin de mon introduction. Ou bien ce sont des signes de numérotation. Ainsi tout s'explique sans lacune ni disparate.

Il y a donc à choisir entre un système qui fait du *Yi-king*, sans y rien changer, un livre comme tous les autres, ayant un sens en toutes ses parties, celles-ci étant bien coordonnées, qui en explique la transformation d'une manière très naturelle, fondée sur l'histoire, et qui lui enlève tout ce qu'elle a d'irrationnel en soi; et cet autre, fondé sur une tradition nullement antique, qui représente le livre chinois comme un recueil de 64 tissus de non-sens, de sottises inimaginables, ayant chacune pour titre un son dépourvu de sens tout comme le reste et dont rien ne justifie le caractère tellement irrationnel que les commentateurs se contredisent souvent eux-mêmes, parce que leur bon sens naturel les éloigne des explications reçues et les force à reconnaître la vraie nature du vieux *King*.

Pour moi, je ne saurais hésiter.

Ce système est si simple qu'on se demande en vain comment on n'y a jamais pensé. C'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb.

Chrestomathie maghrébine, par O. Houdas, professeur à l'École des langues orientales vivantes. Paris, Leroux, 1891, 1 volume in-12.

Le nouveau recueil dont M. Houdas vient d'enrichir l'étude de l'arabe se compose de morceaux empruntés à des auteurs nés dans l'Afrique du Nord et en Espagne. Comme il

convient à un ouvrage de ce genre, ils sont de moyenne force, gradués par ordre de difficulté et assez variés pour donner une idée des genres littéraires cultivés dans cette partie du monde musulman.

Les deux petits contes qui ouvrent le volume rachètent la pauvreté du fond par une allure aisée et naturelle qui les rapproche des formes de la langue parlée. Ils sont suivis d'une longue narration relative aux expéditions des frères Barberousse, où l'on trouve, sur ces deux intrépides marins, et en général sur la régence de Tunis, des renseignements qui mériteraient d'être traduits. L'auteur, El-Hadj Hammouda, est d'époque récente, la fin du XVIIIe siècle; il n'a pas cherché, comme tant d'autres, à éblouir le lecteur par le faux éclat du style à la Hariri, le moins approprié qui puisse être au ton de l'histoire, et par là il ne se fait lire qu'avec plus d'agrément et de profit. Je n'en dirai pas autant de l'extrait du *Rihlet el-qamaryè,* qui vient après et décèle une imitation maladroite des procédés littéraires en honneur dans les *incha.* M. Houdas aurait pu, sans grand dommage, sacrifier ces quelques pages peu profitables à l'étude de la langue savante et dont la lecture, il est le premier à le reconnaître, est « fastidieuse et malaisée ».

Si la monographie de Sidi Sahnoun par Ibn en-Nadji ne se recommande pas non plus par de grandes qualités, elle a du moins le mérite de nous faire connaître le culte rendu à ce célèbre jurisconsulte du IIIe siècle de l'hégire et les légendes qui se sont formées de bonne heure autour de son nom vénéré presque à l'égal de celui d'Ebn Malek. Peut-être même à cause de cet empiétement du merveilleux sur la réalité historique, n'eût-il pas été sans intérêt de résumer en quelques lignes les renseignements fournis par des auteurs moins enthousiastes et par là plus dignes de confiance.

Le chapitre sur la culture de la vigne, fragment anonyme du XIVe siècle, malgré la provenance étrangère de ses sources, est doublement intéressant par la nature du sujet et comme spécimen de langage technique. Les vingt pages qui suivent

sont empruntées au commentaire du Précis de droit d'Ebn 'Açem, par El-Marayya. Ce morceau ne peut manquer d'être bien accueilli dans les régions où la jurisprudence malékite absorbe presque toute la culture intellectuelle. L'excellente édition d'Ebn 'Açem que M. Houdas publie en ce moment, avec le concours de M. Martel, nous est un sûr garant de l'exactitude et de l'importance du fragment qu'il en a détaché pour sa *Chrestomathie*. N'oublions pas de mentionner l'histoire rythmée et rimée des Hafsides d'Afrique par Ibn el-Khattib, un de ces écrivains néfastes qui n'ont pas peu contribué à la décadence du goût et de la littérature, n'en déplaise à son panégyriste Makkari. Mais ici le trop éloquent vizir n'a pas déployé tous les prodiges de son art; à en juger par le fragment que nous avons sous les yeux, son poème est juste au degré d'inspiration qui nous a valu le *Jardin des racines grecques*, ce qui est après tout fort convenable si, comme je le soupçonne, l'épopée des Beni Hafs était, comme l'œuvre de Lancelot, destinée à être apprise par cœur.

A la suite de ces morceaux si différents de sujet et de style, le savant éditeur a placé deux vocabulaires élaborés avec soin, l'un des mots arabes classés par racine, l'autre des noms propres d'après l'ordre alphabétique. C'est le complément indispensable de toute bonne anthologie et le plus sûr moyen d'en propager la lecture et l'utilité. Aucune peine n'a été épargnée pour donner le sens précis de chaque mot, aplanir les principales difficultés du texte et épargner ainsi au lecteur peu exercé les fastidieuses lenteurs des recherches dans les grands dictionnaires.

Tel est le travail que nous sommes heureux de présenter au public. Nous n'aurions que des éloges à en faire, si l'exécution typographique du texte arabe n'avait trop souvent déjoué la vigilance de l'éditeur et la revision sévère de ses épreuves. Les caractères de provenance turque qui ont servi à l'impression du volume comptent sans doute de longs services et ils en portent la trace; les points diacritiques surtout y sont omis en mainte page, ce qui est pour les commen-

çants un inconvénient dont on ne saurait atténuer la gravité. Tous les *errata* du monde, et ici ils sont insuffisants, n'y sauraient que faire. Le livre de M. Houdas est destiné à rendre de grands services; il est donc permis de lui prédire une seconde édition et de souhaiter que la correction et la netteté typographiques n'y laissent plus rien à désirer.

C'est par ce vœu, accompagné de nos remerciements, que nous terminons l'analyse d'un ouvrage qui ajoutera un titre de plus à ceux que l'auteur s'est déjà acquis dans l'enseignement oriental, dont il est aujourd'hui un des représentants les plus estimés.

B. M.

Grammaire élémentaire de la langue turque, par N. Mallouf, 2[e] édition revue et augmentée. Paris, J. Maisonneuve, 1889, 1 vol. in-18.

La réputation des ouvrages de Mallouf, dans le domaine des études musulmanes du premier degré, n'est plus à faire. Elle se maintient depuis plus de trente ans, grâce aux services qu'ils rendent aux débutants de nos écoles et, en général, à tous ceux que le goût des voyages ou les affaires attirent dans l'empire ottoman. L'auteur, dans tout ce qu'il a écrit, grammaires, dictionnaires, dialogues, etc., s'est préoccupé exclusivement de l'étude pratique du turc, sans toutefois laisser entièrement de côté les aperçus nécessaires à ceux qui veulent aller plus avant. Ses deux dictionnaires, turc-français et français-turc, sans avoir les proportions de ceux de Bianchi, renferment peut-être un plus grand nombre de mots et de locutions usuelles. Ils ont tout au moins le mérite de donner une transcription plus moderne, plus fidèlement calquée sur la prononciation de Constantinople, celle qui fait loi.

Assurément, ni Mallouf ni ses prédécesseurs n'ont épuisé le répertoire de la vieille et bonne langue turque. On cher-

cherait vainement chez eux telle et telle de ces expressions du terroir que personne n'eût osé écrire, il y a cinquante ans, et qui tendent aujourd'hui à détrôner leurs synonymes arabes et persans, dans les écrits des auteurs en renom. Mais il est juste d'ajouter que ce trésor de mots, qui donne un si éclatant démenti aux vieilles théories sur la pauvreté de la langue turque, a été exhumé et mis en lumière pour la première fois dans le *Lehdjè-i-osmani* d'Ahmed Vefyk Pacha. Or ce curieux ouvrage, qui a ouvert à la lexicographie turque une voie nouvelle, n'existait pas encore lorsque les héritiers de Méninski se mettaient à l'œuvre.

La *Grammaire élémentaire* de Mallouf est rédigée sur le même plan que ses dictionnaires et s'adresse à la même catégorie de lecteurs. Elle est aux antipodes de la grammaire de Redhouse et c'est peut-être ce qui explique son succès. L'orientaliste anglais a conçu et rédigé la sienne en philologue exercé, analysant avec une rigueur toute scientifique les règles et les anomalies de l'osmanli, les complications de sa syntaxe, et y joignant, comme corollaire indispensable, les éléments grammaticaux de l'arabe et du persan qui entrent dans la composition de cette langue. Il était impossible de mieux faire, de porter une vue plus juste, plus pénétrante dans les arcanes de ce singulier idiome, et la *Grammaire raisonnée* restera comme le meilleur et le plus complet de tous les guides.

M. Mallouf, drogman du consulat d'Angleterre à Smyrne, n'avait pas d'aussi hautes visées; il a donné en deux cents pages le strict nécessaire : règles d'euphonie, rôle et mécanisme des affixes, conjugaisons, tout est nettement exposé et accompagné d'exemples toujours confirmés par l'usage. Si le génie de la langue turque n'a marqué de son empreinte ni les Dialogues, ni le formulaire des lettres qui suivent l'exposé grammatical, ils n'en sont pas moins utiles à lire et à retenir, comme application des règles précédentes. Enfin une petite place est ménagée à la langue administrative et savante, représentée ici par le *Hatti chérif* de 1861 et la Constitution

ottomane de 1876, le tout accompagné d'une traduction littérale. Ce dernier morceau, je crois, a été fort judicieusement ajouté par M. Cl. Huart, deuxième drogman de l'ambassade de France à Constantinople, qui, sur les instances de l'éditeur, a consenti à reviser cette nouvelle édition avec la sûreté et l'expérience qu'il doit à ses fonctions officielles et à son long séjour en pays ottoman. Une collaboration aussi honorable ne peut que maintenir le bon renom de ce petit ouvrage que la librairie Maisonneuve a bien fait de nous rendre amélioré et toujours accessible aux plus modestes acquéreurs.

ترکجه‌دن فرانسزجه‌یه جیب لغتی

Dictionnaire portatif turc-français de la langue usuelle, en caractères latins et turcs, par R. Youssouf. Constantinople, 1890, 1 vol. in-18.

Le *Dictionnaire* de M. Youssouf, dont j'ai rendu compte à cette place, l'année dernière, a obtenu le succès que, sans être grand prophète, il était aisé de lui présager, succès limité, il est vrai, à Constantinople et à quelques provinces de Turquie, mais qui n'en est pas moins de bon aloi et parfaitement justifié. C'est avec raison que l'auteur a donné la priorité à la transcription. Disposé selon l'ordre de l'alphabet latin, son livre peut être consulté sans tâtonnement par l'étranger qui entend prononcer un mot turc. Plus n'est besoin d'étudier au préalable l'alphabet musulman et de se débattre contre les incertitudes d'un système graphique qui exprime d'une façon insuffisante la gamme si riche des voyelles turques. Dans un ouvrage de ce genre, la meilleure part doit être faite à l'élément usuel et l'auteur n'a pas manqué de la lui réserver. En outre, il a inséré dans de justes proportions les mots techniques, termes de droit, d'administration et de science qui peuvent se rencontrer dans la con-

versation de style moyen, et ces mots sont toujours brièvement mais clairement expliqués en français. C'est grâce à cette habile pondération entre les éléments de la langue parlée et ceux du style littéraire, grâce aussi à tout ce que le *Lehdjè-i-osmani* lui a fourni de nouveau que l'ouvrage de R. Youssouf, malgré ses proportions modestes, a pris sa place dans le répertoire courant. Cependant, si portatifs que soient les deux volumes dont il se compose, l'auteur a pensé qu'il pouvait, sans nuire à leur utilité, les réduire encore à de moindres proportions. Il suffisait pour cela de pratiquer quelques coupes bien aménagées dans les fourrés de la langue savante. De cette disposition nouvelle est sorti, l'année dernière, le petit et fort commode lexique qu'il me paraît utile de signaler à tous ceux, voyageurs ou philologues, qui veulent posséder un inventaire succinct de la langue osmanli. Aux uns et aux autres il rendra de bons services. Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il se recommande aussi par une exécution typographique correcte et même élégante. Il y a aujourd'hui à Constantinople trois ou quatre imprimeries qui font merveille et reproduisent les textes orientaux et européens avec une netteté et un soin qui donneront le coup de grâce à l'imprimerie officielle, si celle ci a conservé encore un souffle d'existence.

B. M.

Le Gérant :

BARBIER DE MEYNARD.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1891.

L'ASTRONOMIE AU MAROC,

PAR

M. DELPHIN,

PROFESSEUR À LA CHAIRE PUBLIQUE D'ARABE À ORAN.

Les savants marocains, qui ignorent à peu près complètement la science moderne, y compris l'algèbre que leurs ancêtres avaient cependant inventée, ont conservé un certain goût pour l'astronomie. Cette science a pour eux un côté mystérieux et presque divin qui les a toujours séduits. Elle touche à leur religion, car, sans elle, il leur serait presque impossible de trouver avec exactitude les heures de prière et la direction de la Mecque.

Les ouvrages de M. Sédillot[1] sur l'astronomie des Arabes renferment la description d'un grand nombre d'instruments inventés ou perfectionnés par eux, dont la plupart ont été mentionnés par Aboul-Hassan, astronome qui vivait à Maroc au XIIIe siècle

[1] Notamment *Traité des instruments astronomiques des Arabes composé au XIIIe siècle par Aboul-Hassan Ali, de Maroc*, traduit de l'arabe, 2 vol. in-4°, Paris, 1834-1835; et *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, Paris, 1841-1845.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de notre ère. Parmi ces instruments, nous citerons les astrolabes planisphères qui servaient à prendre la hauteur des astres, et portaient en outre des projections de la sphère céleste permettant de trouver, sous les diverses latitudes que les voyageurs avaient à traverser, le lever ou le coucher du soleil, de la lune, des étoiles et, en un mot, tous les renseignements astronomiques dont ils avaient besoin. On trouve entre les mains des savants actuels plusieurs de ces instruments, dont quelques-uns ne sont pas plus encombrants qu'une forte montre.

Un astrolabe de grande dimension qui a été rapporté du Maroc par le capitaine Erckmann, ancien chef de la mission militaire à Fez [1], et qui diffère notablement des astrolabes planisphères, m'a été confié pendant quelque temps. J'en ai profité pour en prendre des épreuves photographiques en demi-grandeur, et qui se trouvent ainsi cadrer très heureusement avec le format de notre Revue. Ces épreuves sont très nettes, et bien que j'aie également photographié la transcription en caractères arabes ordinaires, je crois qu'il est inutile de la reproduire ici, le lecteur pourra sans peine, à l'aide des traduc-

[1] M. le capitaine Jules Erckmann, neveu du célèbre romancier, est l'auteur de l'ouvrage le plus exact et le plus impartial qui ait paru de nos jours sur le Maroc : *Le Maroc moderne*, Paris, 1885, Challamel. Son séjour de six ans auprès de Mouley Hassan qui l'avait en haute estime fut décisif pour notre influence dans ce pays. Les explications techniques qu'il a bien voulu me communiquer relativement à son astrolabe m'ont été excessivement précieuses.

tions ci-après, en suivre la description sur l'astrolabe lui-même.

Cet instrument se compose d'un disque en cuivre de 22 centimètres de diamètre sur 3 millimètres d'épaisseur. Autour de son centre peut tourner une alidade dont les deux pinnules portent deux trous légèrement coniques. L'appareil est tenu à la main au moyen d'une double suspension formée par un anneau et un étrier qui tourne dans le plan du disque.

Cet astrolabe sert principalement à trouver la hauteur du soleil. Tenant l'instrument par l'anneau, on dirige l'alidade vers le soleil de manière que le rayon vienne à passer par les deux trous, et on lit l'angle sur le bord. L'opération est plus exacte qu'on ne pourrait le supposer parce que, en Afrique, les rayons solaires sont très vifs, en sorte que l'ombre des trous se détache très nettement. Le disque étant assez lourd, le vent ne le dévie pas d'une façon appréciable.

On peut également prendre la hauteur d'un astre quelconque par une visée directe. Deux échancrures pratiquées sur le bord des pinnules, et faisant l'office du chercheur de nos lunettes, facilitent l'opération. Une petite boussole logée dans l'épaisseur du métal, sous l'étrier, complète l'appareil.

Nous lisons en haut, sur la première face, la dédicace suivante :

« Cette planisphère bénie a été construite avec cet

art merveilleux sur l'ordre de notre maître Aboul-Hassan Ali, fils de notre maître le Commandeur des croyants, que Dieu perpétue leur élévation, en l'année 1197 (incip. 7 décembre 1782); pour une latitude de 33°. »

Ce prince, dont il n'est question qu'incidemment dans Ziâni[1], fut vice-roi de Fez avec le commandement de toutes les tribus montagnardes du Rif. Fils de Mouley Sidi Mohammed ben Abd Alla ben Ismaïl qui régna de safar 1171 à redjeb 1204 (octobre 1757–avril 1789), il ne monta pas sur le trône, mais ses deux frères Mouley el Yezid et Mouley Sliman l'occupèrent, le premier de 1789 à 1792, et le second de 1792 à 1822.

La latitude 33° est celle de Fez qui dut être la principale résidence du fils de Sidi Mohammed.

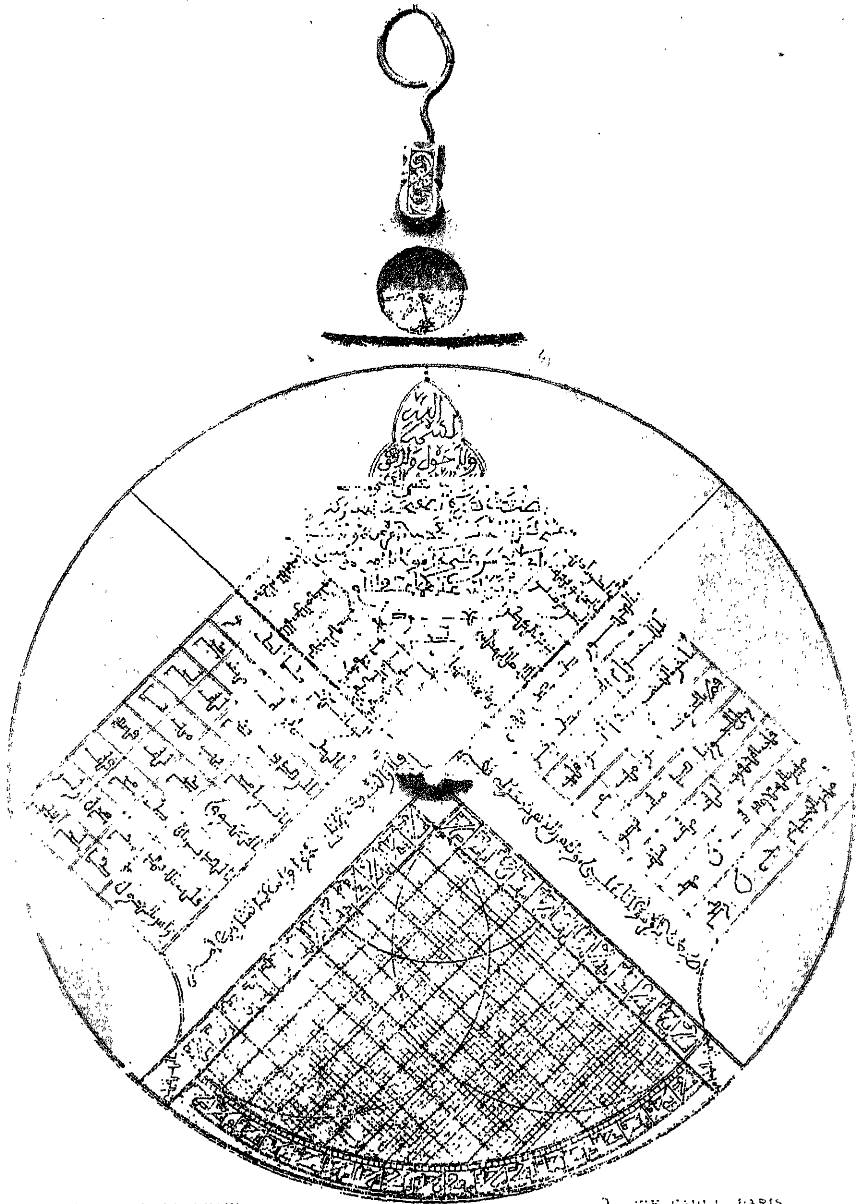
Transversalement, et gravé avec les mêmes caractères maghrébins, on lit encore :

« Elle a été faite sur l'ordre de notre maître Ali; les siècles ne nous offrent pas de modèle plus accompli. »

Et, à la ligne qui lui fait suite, également en travers, ce souhait :

« Que les jours ne cessent de s'élever avec vous, et que votre royauté s'exerce sans partage! »

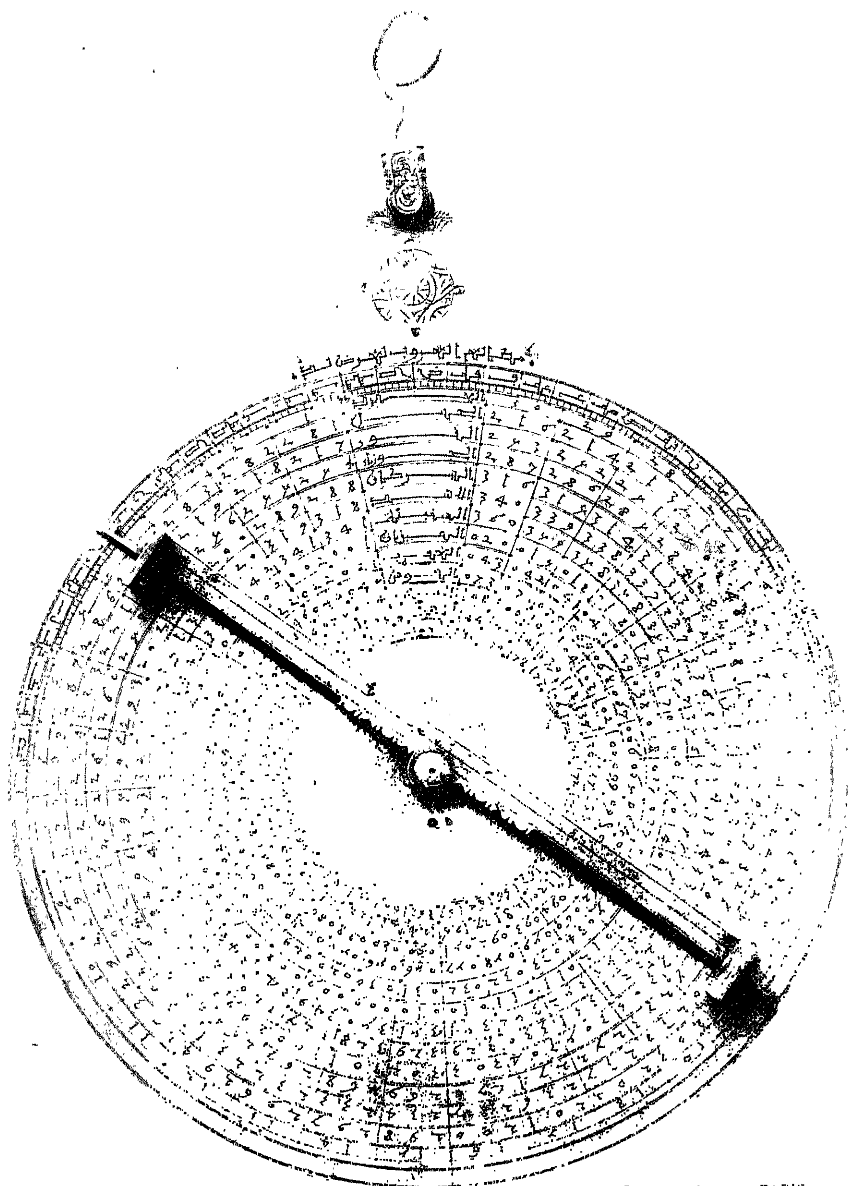
[1] *Le Maroc de 1631 à 1812*, p. 142 de la trad. de M. O. Houdas (Paris, 1886, Leroux).



PHOTOTYPIE BERTHAUD, 9, RUE CADET, PARIS

UN ASTROLABE MAROCAIN

DU XIIᴱ SIÈCLE DE L'HÉGIRE



PHOTOTYPIE BERTHAUD, 9, RUE CADET, PARIS

UN ASTROLABE MAROCAIN

DU XIIᴱ SIÈCLE DE L'HÉGIRE

Toutes les autres inscriptions sont en caractères coufiques qui se prêtent mieux par leurs formes rigides et anguleuses à la gravure au burin sur cuivre ou au style sur pierre ou enduit; ils sont incomparablement plus beaux que les caractères maghrébins, qui n'ont pas les élégantes proportions du coufique tout en ayant conservé une rigidité caractéristique.

Dans le carré de droite sont déterminées par leurs coordonnées huit étoiles fixes appartenant à l'hémisphère austral, avec cette indication حركة يو « précession 16° »; ce qui veut dire que depuis que le soleil était dans le signe du Bélier au moment de l'équinoxe du printemps, les points équinoxiaux ont reculé de 16 degrés (soit une période de 1152 ans, puisque la précession du point équinoxial est de un degré tous les soixante-douze ans). Ces étoiles sont:

العبور « Celui qui passe », α du Grand Chien : *Sirius*.

الاعزل « Le soutien désarmé », δ de la tête de l'Hydre : *El Azel*.

آخر النهر « La dernière du fleuve », α d'Éridan : *Achernard*.

فم الحوت « La bouche du poisson », α du Poisson austral : *Fomalhaut*.

رجل الجوزا « Le pied gauche d'Orion », β d'Orion et des Gémeaux : *Rigel*.

قلب العقرب « Le cœur du scorpion », α du Scorpion : *Antarès*.

منير السعود « La brillante des Saoud », α du Verseau.

منير الشجاع « La brillante de l'Hydre », α de l'Hydre : *Alphard*.

Huit étoiles appartenant à l'hémisphère boréal occupent le carré correspondant à gauche, savoir :

الواقع « L'aigle tombant », α de la Lyre : *Véga*.

الطاير « Celui qui vole », α de l'Aigle : *Altaïr*.

الردف « Celui qui succède. » *Er-Ridfe*[1].

الرامح « Le lancier », α du Bouvier : *Arcturus*.

الدبران « Celui qui suit les Pléiades », α du Taureau : *Aldébaran*.

قلب الاسد « Le cœur du lion », α du Lion : *Régulus*.

راس الغول « La tête de la goule », β de Persée : *Algol*.

Avec leurs coordonnées dans le même ordre que pour les étoiles australes.

[1] Je n'ai pu déterminer la position de cette étoile, et par conséquent la désigner autrement que par son nom arabe. C'est une étoile qui en remplace une autre, en sorte qu'elle se lève quand celle-ci se couche et *vice versa*. Bref, c'est le *paranatellon* d'un astre, mais duquel ? Je l'ignore.

Enfin la partie inférieure de cette même face de l'astrolabe est occupée par un quart de cercle finement quadrillé. Ce quart de cercle n'est autre que le *quartier de réduction*, employé parfois par les marins et dont on peut lire la description dans Francœur[1] : « Après avoir tracé deux lignes à angle droit, on porte des parties égales sur chacune d'elles. Sur les points de division on trace des séries de parallèles et de perpendiculaires, formant un réseau de carrés égaux et fort petits. Du centre, on trace des séries de quart de cercle qui joignent les divisions du même rang. Puis on numérote ces points, et on marque sur le quadrant 90 degrés. A l'aide de cette construction, on peut trouver sur la figure l'une de ces quantités : le rayon d'un arc, le sinus de cet arc, son cosinus, sa tangente, quand une de ces grandeurs est connue. »

Un seul de ces cercles concentriques est tracé sur l'astrolabe; mais on remarquera sur la photographie, en haut du quartier de réduction, un point noir; c'est un trou qui traverse toute l'épaisseur du cuivre; on supplée alors aux autres cercles en fixant à ce centre un fil de soie, le long duquel on a adapté un ou plusieurs curseurs obtenus en y nouant des bouts de fil de manière qu'ils puissent glisser sans difficulté; on tend le fil suivant la direction voulue, en fixant le curseur à la distance indiquée, et l'on projette le point correspondant sur les côtés au moyen du quadrillage; on a ainsi les lignes demandées.

[1] *Géodésie*, p. 415 (Gautiers-Villars).

A l'extrémité gauche du quartier de réduction, on relève l'inscription : الستيني « soixantième » ou division en 60 degrés; et à l'extrémité droite : جيب التمام « sinus du complément » ou cosinus. Chaque groupe des divisions est, en effet, partagé par un trait oblique, et l'on fait usage de l'une ou de l'autre de ces deux quantités, suivant qu'il s'agit de l'arc ou de son complément.

Ces divisions sont marquées de cinq en cinq, d'après le procédé dit *hassab el djomel* ou *djomali*, qui consiste à représenter les nombres par les lettres de l'alphabet arabe ou *aboudjed*, et inversement[1]. Ici c'est le *djesm el kebir* qui est employé, c'est-à-dire le ص valant 60 et le ض 90.

Les Arabes ont conservé jusqu'à nos jours l'usage du *hassab el djomel* pour certains ouvrages concernant les sciences, principalement les mathématiques, la géographie et l'astronomie. Ce système est délaissé dans la pratique où l'on n'emploie plus que les chiffres indiens. Toutefois il n'est pas rare de rencontrer à la fin d'une inscription relatant un fait historique, la mort d'un personnage illustre, la restauration d'un édifice, etc., un chronogramme que l'auteur compose en combinant les lettres de l'*aboudjed*, de façon à former des mots auxquels il s'efforce d'attribuer un sens. Vous additionnez ces lettres, et vous avez la date cherchée; mais parfois les unités

[1] Conf. Prolégomènes d'Ibn Khaldoun, Trad. de Slane, tome I, p. 248.

et les dizaines sont seules exprimées. Ceci est un procédé mnémotechnique où la mémoire trouve son compte.

Il y aurait peut-être encore une autre manière d'expliquer la préférence que les auteurs accordent aux lettres numérales dans leurs ouvrages de science, astronomiques ou autres. En premier lieu, leur emploi est incontestablement antérieur à celui des chiffres indiens; puis avant que l'usage s'en fût généralisé, les chiffres indiens ou *devanagari* n'avaient pas une fixité rigoureuse; ils durent être et furent effectivement modifiés durant les premiers temps, car les Arabes qui commerçaient avec les Indes ne s'en servaient que comme aide-mémoire, simplification, ou même marques de convention connues d'eux seuls[1].

Aujourd'hui encore cette numération offre plusieurs variantes : ainsi le 3 est tantôt ٣ tantôt [illegible], le 4 tantôt ٤ tantôt ع, le 5 tantôt ٥ tantôt [illegible]. Les chiffres qui sont sur l'autre face de l'astrolabe, dans les cercles concentriques, sont d'un autre genre dit *ghoubari*, qui présente également quelques variantes pouvant donner lieu à des confusions analogues.

Il résulte de ces considérations que l'emploi des chiffres arabes ou plutôt indiens ne présentait pas la rigueur exigée pour un ouvrage scientifique, surtout pour des données astronomiques; et cela tout

[1] *Exposé des signes de numération usités chez les peuples orientaux*, par Pihan, Paris, 1860. Introduction, p. xv.

au moins avant l'invention de l'imprimerie. Car il ne faut pas perdre de vue que les astronomes arabes travaillent sur des données antérieures, et copient d'anciens instruments, se contentant, et pas toujours, de rectifier les calculs que nécessitent les changements survenus.

Ceux d'entre les tholba pour qui cette science est lettre close entendent le *hassab el djomel* d'une autre façon. Il serait trop long de citer ici toutes les explications sur lesquelles Ibn Khaldoun s'étend avec beaucoup de complaisance et peu de clarté [1]. En quelques mots, voici la marche à suivre :

Vous notez le signe du Zodiaque où se trouve le soleil au moment de l'opération, ainsi que celui qui est l'ascendant. Puis vous prenez une sorte de clef nommée *zaïrdjet-el-a'alam* (tableau circulaire de l'univers), et vous suivez le rayon correspondant au signe du Zodiaque, en copiant toutes les lettres qui s'y trouvent et en transformant en lettres les chiffres intercalés. Réunissez ces caractères, faites-en des mots, vous aurez une phrase qui est l'oracle demandé.

Ibn Khaldoun fait entendre qu'il soupçonne la *zaïrdja* sur laquelle il opérait d'avoir été combinée de façon à amener le chercheur persévérant à cette réponse, mais à celle-là seulement, toujours la même.

Il n'en est pas toujours ainsi, et toutes les *zaïrdja*

[1] *Prolégomènes*, p. 245 et suiv.

ne donnent pas qu'une réponse; ainsi je possède un ouvrage de ce genre qui renferme onze circonférences ou *daïr* divisées chacune par des rayons en vingt arcs de cercle. Le premier cercle est celui de la question : vous avez donc un choix de vingt questions. Les cercles qui suivent donnent les réponses, soit deux cents réponses, ou mieux dix réponses à chacune des questions.

Vous êtes de la sorte sûr d'aboutir, et de plus votre curiosité peut être satisfaite de dix manières différentes : mais ni les demandes ni les réponses ne sont illimitées. Vous pouvez consulter votre oracle sur :

1° Votre mariage,
2° Un voyage que vous voulez entreprendre,
3° Un ami absent,
4° Vos enfants à naître,
5° Votre commerce,
6° Votre fortune,
7° Votre roi,
8° Vos besoins futurs,
9° L'issue d'un procès,
10° Votre pèlerinage,
11° Votre menu,
12° Votre déménagement,
13° L'objet de votre flamme,
14° La veine,
15° L'événement de demain,
16° Une maladie,

17° Un divorce,
18° Un vol,
19° La longueur de votre existence,
20° Votre associé.

Vous êtes renvoyé de cercle en cercle, pour finalement tomber sur un méchant distique accompagné de sa paraphrase, dont la naïveté est parfois risible. Mais nous touchons alors à une nouvelle science dite : *A'lm el djedouel. Les nombres talismaniques, et la détermination par le calcul des influences des esprits et des astres, du nom du vainqueur et du vaincu, de l'objet désiré et celui de la personne qui le poursuit*[1]. Et, somme toute, les recherches que décrit Ibn Khaldoun sont plutôt du domaine de cette science. Or personne parmi les eulèma ne prend au sérieux cette course vers un but ridicule; en tout cas, ils séparent nettement le *djedouel* de l'astronomie, qui est pour eux une science élevée, de premier ordre, se rattachant directement à la religion.

Nous retrouvons sur l'autre face de l'astrolabe, autour du cadran, et dans sa moitié supérieure la numération du *hassab el djomel*, de 5 en 5 jusqu'à 90 degrés, qui donne la hauteur de l'angle que forme l'alidade dirigée sur le soleil avec la ligne des O, horizontale lorsqu'on tient l'instrument par l'anneau.

[1] Conf. G. Delphin, *Fas, son Université et l'enseignement supérieur musulman* (Paris, 1889, Leroux), p. 40.

Au centre sont inscrits les douze signes du Zodiaque, en commençant par الحمل, le *Bélier*, que suivent dans leur ordre : الثور, le *Taureau;* الجوزا, les *Gémeaux;* السرطان, le *Cancer;* الاسد, le *Lion;* السنبلة, l'*Épi;* الميزان, la *Balance;* العقرب, le *Scorpion;* القوس, l'*Arc;* الجدي, le *Chevreau;* الدلو, le *Verseau;* الحوت, le *Poisson.*

Chaque signe donne son nom à une zone concentrique, et chaque zone est elle-même partagée par des rayons en trente sections correspondant aux jours, ce qui est indiqué par le terme العدد. Ici le graveur a employé les chiffres arabes *ghoubari*, au lieu des lettres numérales, et à l'appui de ma thèse relativement à l'emploi du *hassab el djomel*, je pourrais citer plusieurs transpositions et inexactitudes qui se sont produites en recopiant les nombres.

Au-dessus, on lit l'indication :

مطالع الغروب لعرض لد

Table des couchers pour une latitude de 34° (qui est celle de Maroc).

Cette table indique en effet les heures du coucher du soleil pour chaque jour. Mais comme l'année lunaire, seule en usage chez les Arabes, ne fournit aucune indication relativement au mouvement du soleil, on a été obligé de compter chaque mois d'après le signe du Zodiaque dans lequel le soleil se trouve. Or l'instrument date de plus d'un siècle, et a peut-être été fait à l'aide de renseignements plus

anciens; les mois de la table ne correspondent donc plus ni avec les signes ni avec les mois actuels.

En calculant les couchers du soleil pour la latitude de 34°, on trouve que, à l'époque où la table a été faite, on supposait que le soleil entrait dans le signe de la *Balance* au mois de mars. Le moment du coucher est indiqué par le nombre de minutes qui le séparent de 6 heures du soir, ou de minuit suivant la saison. Ces chiffres ne sont pas tous exacts, le graveur ayant commis, je viens de le dire, quelques erreurs.

Outre l'intérêt qu'il y a à connaître l'heure du *moghreb*, coucher du soleil, cette table pouvait donner la déclinaison du soleil, car elle est liée à la latitude par une formule très simple :

$$-\text{Cos (angle horaire)} = \text{tg latit.} \times \text{tg déclinais. du soleil.}$$

Connaissant la déclinaison du soleil pour la latitude de 34° qui correspond à la région moyenne de Maroc, on admet que cette donnée pouvait servir pour tout le pays, et il était possible d'aborder alors un problème qui a toujours préoccupé beaucoup les tholba marocains : trouver l'heure connaissant la hauteur du soleil et la latitude.

Ce problème exige la résolution d'un triangle sphérique dont les côtés sont : le complément de la hauteur du soleil, le complément de la latitude et le complément de la déclinaison. L'inconnue est

l'angle horaire correspondant à la hauteur. On calcule donc l'heure par la formule :

$$\operatorname{tg}\frac{A}{2}=\sqrt{\frac{\sin(s-b)\sin(s-c)}{\sin s\sin(s-a)}}.$$

A étant l'angle horaire. S, a, b, c, étant des quantités connues.

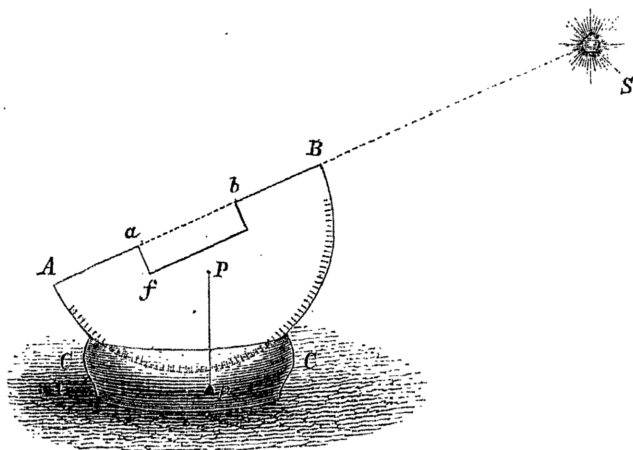
En employant le quartier de réduction, on le résout péniblement, mais presque sans calcul. Aujourd'hui les tholba ont rejeté ce moyen suranné; ils emploient encore l'astrolabe pour trouver la hauteur du soleil et des étoiles, mais ils font le reste du calcul à l'aide des tables de Lalande, machinalement, sans savoir pour la plupart qu'elles servent à autre chose qu'au calcul des heures.

Pour trouver la hauteur du soleil, on emploie aussi au Maroc le *quartier anglais*, instrument très simple formé par un demi-cercle en bois dont le diamètre porte une échancrure ab.

Tenant le disque dans un plan vertical, on met l'arête dans la direction du soleil S, l'arête bB porte ombre sur la partie af; on fait alors mouvoir l'appareil de façon que l'ombre vienne exactement en a, sans le dépasser; on est sûr que le diamètre AB est dirigé vers le soleil. Un fil à plomb Pp, se mouvant le long d'une graduation, donne l'angle.

Les faces du quartier anglais portent des renseignements divers, notamment la courbe en forme de 8 qui sert à trouver la déclinaison du soleil. Pour

que l'appareil ne vacille pas pendant l'opération, on l'appuie généralement sur un plat à couscoussou CC.



Mouley Hassan, l'empereur actuel du Maroc, dont le père aimait passionnément l'astronomie, possède des instruments plus modernes que l'astrolabe, notamment des sextants, théodolites, et une lunette montée en équatoriale construite par Dollond. Pendant qu'il était en mission à la cour, le capitaine Erckmann était à la tête du service astronomique du palais; tous les *moueqtîn* (الموقّتين fonctionnaires spécialement chargés dans les mosquées de la détermination des heures) étaient sous ses ordres, et le sultan le faisait fréquemment appeler la nuit pour observer les astres, notamment les satellites de Jupiter. Sur ses plans le sultan a fait construire dans une cour intérieure du palais un socle en maçonnerie

destiné à supporter un théodolite qui aurait servi à déterminer avec exactitude le méridien de Maroc.

Il n'existe pas au Maroc, non plus qu'en Algérie, de traductions de nos livres concernant la cosmographie et l'astronomie. On y étudie encore des manuscrits anciens, dont j'ai donné dans mon ouvrage sur l'Université de Fez une bibliographie succincte; j'ajouterai ici des renseignements plus complets que j'ai recueillis en cherchant à me procurer un traité sur l'astrolabe.

Ce sont :

La *rissala* du cheikh Beder ed-dîn el Maridini, intitulée :

رسالة في الربع المجيّب

Conférence sur le quart de cercle à sinus.

Avec le commentaire du cheikh Ahmed ben Ahmed ben Abd el Haqq Es-Sinbat'i ech-Chafa'i, qui a pour titre :

إظهار الاسرار الخفية في حل الفاظ الرسالة الجيبية

La révélation des secrets cachés, explication des expressions de la *rissala* sur le sinus.

Et les commentaires plus récents de Nacer ed-dîn Mohammed ben Mohammed ben el Hossein et-Tousi et-Tadjouri et de Mohammed Abou Ras ben Nacer.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La *rissala* du cheikh Ali el Malaqi, plus connu sous le nom d'El-Andalousi, intitulée :

رسالة الوضع

Traité des principes.

La *mendhouma* du cheikh el-Imam El-Djadiri, dite :

روضة الازهار

Le parterre des fleurs.

Ses commentaires par Abou Zeid Abd er-Rahman ben A'mr es-Soussi el Ba'qili et par le cheikh Bou Ras dans son ouvrage :

قبس الانوار في شرح روضة الازهار

La cueillette des fleurs, commentaire sur le *roud'etel-azhâr*.

L'ouvrage du cheikh El-Imam Benou el-Benna, intitulé :

الرموز

Les énigmes.

Et le commentaire qu'en a fait le cheikh Aboul-Abbas Ahmed ben A'chir eç-Cer'ir ben Yahia ben Mohammed el-Andalousi.

Le traité du cheikh Abou Zeid Abd er-Rahman el Akhd'ari, intitulé :

السراج

Le flambeau.

La *mendhouma* sur la détermination des heures du cheikh Abou Mohammed Abd el-Haqq ben Ali el Bet'ioui, surnommé Abou Moqra', avec le commentaire du cheikh Abou Abd Alla Mohammed eç-Cer'ir ben Mohammed el-Kebir ben Ahmed ben Mohammed Abou Bekr ben Merzouq ben el-Hadj et-Tlimsani el-A'djissi.

L'important ouvrage d'Abou Abd Alla Mohammed benou Sa'id ben Mohammed ben Yahia ben Ahmed ben Daoud ben Abou Bekr ben Ali Ya'zi es-Soussi el-Merr'iti, qui a pour titre :

المقنع في علم ابى مقرع

Le suffisant sur la doctrine d'Abou Moqra.

Et les trois commentaires dont il est l'auteur sur ce premier livre, savoir :

1° : الممتع في شرح المقنع

Celui qui cause une entière satisfaction, commentaire du *moqna'*.

2° : المتسع على المقنع

Le vaste recueil sur le *moqna'*.

3° : المطلع على مسائل المقنع

Celui qui donne la clef des questions du *moqna*.

L'érudit Bou Ras a commenté le *moqna'*. Son manuscrit a pour titre :

القول السعيد في شرح ابن سعيد

Heureuse dissertation sur le *moqna'* de Benou Sa'ïd.

Il aurait même écrit un ouvrage original sur la matière :

إزالة الحلك في ابطال همو من ياخذ براي اهل الفلك

Les ténèbres dissipées, fin des angoisses de ceux qui s'en rapportent aux récits des astrologues.

Mais je ne donne ce dernier renseignement que sous réserve, n'ayant jamais vu l'ouvrage qui n'est pas mentionné dans la *rihala* ou autobiographie du savant mascaréen.

Ces livres sont rares, sauf peut-être dans le Sous, où les tholba s'occupent beaucoup d'astrologie; mais dans l'Est, il est extrêmement difficile de se les procurer. Les indigènes sont méfiants et tiennent à leurs manuscrits plus qu'on ne peut se l'imaginer. Je suis parvenu à faire l'acquisition d'un traité sur l'astrolabe planisphère, encore est-il incomplet : il manque le premier feuillet et les derniers. Chose peu étonnante quand on songe que les Arabes voyagent avec leurs livres entassés dans un sac, mis sur le dos d'une bête de somme, au milieu des autres bagages. La reliure peu adhérente aux cahiers se détache petit à petit, et bientôt s'en va complètement. Les cahiers n'étant plus protégés s'usent vite, se déchirent,

et les feuillets se perdent les uns après les autres. Ainsi s'explique la proportion considérable de manuscrits acéphales.

Pour cet ouvrage, si la lacune du début laisse dans le doute le nom du commentateur [1], fort heureusement le titre de la *qacida* et le nom de son auteur sont cités au deuxième feuillet. C'est :

بغية الطلاب في علم الاسطرلاب

Le but convoité par les amateurs sur la connaissance de l'astrolabe.

dont l'auteur est appelé Abou Abd Alla Mohammed ben Ahmed ben el Habbâk, qui mourut à Tlemcen en 867 (incipit 26 septembre 1462) [2].

Ce manuscrit se compose de 63 feuillets, de 16 centimètres de hauteur sur 11 de large, 25 lignes

[1] J'ai lieu de croire qu'il s'agit de l'Imam Mohammed ben Youssef Es-Senoussi. Celui-ci, né en 830 de l'hégire, mourut postérieurement à l'année 890 (incip. 18 janvier 1485), après avoir été l'élève du cheikh El-Habbâk et composé le commentaire d'un poème sur l'astrolabe, sans doute du *bar'iet et'-t'oullâb.* Conf. Brosselard, *Les inscriptions arabes de Tlemcen* (Revue africaine, avril 1859, p. 245). Cherbonneau, *Documents inédits sur Es-Senouci* (*Journ. asiat.*, février 1854, p. 176, et p. 178 d'après Ahmed Baba). Des divergences doctrinales amenèrent une polémique entre le maître et l'élève, polémique qui fit grand bruit et donna autant de notoriété à El Habbâk que son excellent traité astronomique.

[2] Conf. *Bostân d'Ibn Meriem,* ms. de la bibliothèque universitaire d'Alger n° 2001, qui toutefois donne à El-Habbâk des prénoms un peu différents de ceux de mon manuscrit.

à la page. L'écriture en est soignée. Le premier vers de la qacida qui est écrite à l'encre rouge est celui-ci :

بحمدك اللهم نظمي ابتدى مصليا على الرسول احمد

Le texte du poème didactique est forcément assez obscur, mais en revanche, le commentaire dont l'auteur se dit être le disciple du maître lui-même est suffisamment clair et précis. Il contient d'abord la description d'un astrolabe planisphère qui diffère totalement de l'instrument dont il est question dans cet article. Il se compose d'un châssis sur lequel la place des principales étoiles est indiquée au moyen des pointes de plusieurs languettes qui y sont découpées, et lui ont fait donner le nom de « l'araignée » العنكبوت. Cette pièce peut tourner sur une autre plaque où sont marqués l'équateur, les tropiques, l'horizon, etc., ce qui permet de trouver la situation de ces astres par rapport à tous ces cercles, et de résoudre divers problèmes. La plaque du fond se change; on peut la remplacer par des disques en papier fort, sur lesquels est indiqué l'horizon des différentes villes où l'on est appelé à stationner.

Puis l'auteur s'étend assez longuement sur le mouvement sidéral, la précession des équinoxes, la mesure des ombres projetées sur le sol, les rectifications à faire à un astrolabe construit pour une autre latitude. Mais l'absence complète de figures, sauf une pour la mesure du sinus d'un arc, en rend l'étude confuse et ardue.

Comme il n'est pas donné à tous les Arabes, principalement aux Bédouins qui vivent loin des villes et des centres d'instruction, Fez et Maroc, de posséder un astrolabe ni même de savoir s'en servir, le législateur [1] a prévu un moyen fort simple de déterminer les heures de prière par l'ombre du corps projetée sur le sol, par rapport à la longueur du pied; on a ainsi une proportion qui donne en effet un résultat assez exact.

Sans parler du lever et du coucher du soleil qui sont faciles à observer directement, voici les mesures de l'ombre du corps au *d'hor,* prière du milieu du jour, et à l'*a'çer,* celle de l'après-midi, rapportées à nos mois solaires.

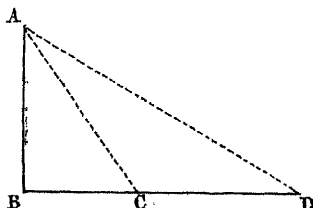
Les chiffres du *d'hor* sont fixés dans la mémoire par la formule : ضَزَهْ جَبَا أَبْدَهْ حَيٌّ qui se décompose en douze lettres numérales répondant aux douze mois.

	D'HOR.	A'CER.
Janvier................	9	16
Février................	7	14
Mars..................	5	12
Avril..................	3	10
Mai...................	2	9
Juin..................	1	8
Juillet................	1	8
Août..................	2	9

[1] Conf. Sidi Khelil, chap. de la prière, p. 17 de l'édition de la Société asiatique de 1855, et les commentaires de ce passage par Tataï et Dessouqi.

	D'HOR.	A'CER.
	—	—
Septembre	4	11
Octobre	5	12
Novembre	8	15
Décembre	10	17

En effet l'*a'cer* a lieu quand l'ombre du corps AB est égale à la hauteur AB = CD, plus celle de l'ombre à midi BC, c'est-à-dire que si à midi l'ombre avait une longueur égale à zéro, l'*a'cer* aurait lieu quand le soleil est à 45°. La différence entre la longueur de l'ombre à l'*a'cer* et celle de l'ombre à midi est toujours de sept pieds : c'est que l'on considère le corps comme ayant une longueur de sept pieds.



Ce procédé primitif est en usage dans certaines contrées de la France, et les paysans connaissent l'heure de la méridienne à la hauteur de leur ombre. Mais quels sont ceux qui seraient à même de trouver exactement les points cardinaux, dans n'importe quel pays au seul aspect du ciel? Qui sauraient se guider la nuit d'après les étoiles et connaître l'heure par leur lever et leur coucher? Il est incontestable

que l'Arabe a le goût inné de l'astronomie, et des dispositions particulières pour cette science : il en a donné autrefois la mesure; et l'on peut supposer que si les circonstances mettaient entre ses mains nos instruments modernes, il en apprécierait vite les services et la valeur.

LA CORRESPONDANCE

D'AMÉNOPHIS III ET D'AMÉNOPHIS IV,

TRANSCRITE ET TRADUITE

PAR

M. J. HALÉVY.

(SUITE.)

28

INVENTAIRE DES OBJETS FORMANT LA DOT DE LA FILLE DE BURRABURIYAŠ, ROI DE BABYLONIE, LORSQU'ELLE ÉPOUSA AMÉNOPHIS IV.

Recto.

Colonne 1.

[1] ... ri-a šar gal(?) [2] ... bu-ra-ri-ya-aš[1] [3] ... hi(?) la... bĭ a [4] .... šu

---

[5] .... na [6] .. na [7] ...šu(?) na

---

[8] .... šu-uk-ku ga-at [9] .... ù kŭ-gi ša tur meš šăr [10] .... iṣ ba-ak-ki [11] .... lu ù [12] .... kŭ-gi

[1] Le nom est sans aucun doute celui de *Burraburiyaš*, bien que le scribe ait mis par erreur le signe *ra* de trop (*Burraburariyaš*).

tik tur tam-lu-ù [13] .... ik kî kŭ-gi ba-la-ya [14] .... tak zun har mu(?) hu kit iz-za [15] .... ul ki kŭ-gi tak zun har mu hu [16] .... tam(?) kŭ-gi [17] .... tam(?) kŭ-gi [18] .... du kŭ-gi tam-lu-ù [19] .... šu-nu [20] .... kŭ-gi tam-lu-ù....

. . . .

[21] .... ga-ma-lu mar-na(?).... [22] .... lu-u ku-bu [23] .... tam-lu-ù [24] .... tam-lu-ù [25] .... kŭ-gi tam-lu-ù II na... ù [26] .... ša eri(?) [27] .... šu-ti kŭ-gi tam-lu-ū šu-zu-ta [28] .... tam-lu-ù i-na lib-bi-šu-nu kŭ-par ŭ(?) kŭ-gi [29] ..... kŭ-gi ŭ(?) ku ku... zi šal rit(?) [30] .... bu-u ša kŭ-gi [31] .... na(?) du [32] .... na-da kùr(?) gal na-aš-ši [33] .... ša kŭ-gi [34] .... kŭ-gi... ŭ(?) I zi šal rit(?) [35] .... kŭ-gi ra šal ta [36] .... ra-ba-ki [37] .... ša kŭ-gi ṣu-mu-hu..... [38] .... šu-nu tam-lu-ù [39] .... ik(?) [40] .... ri-e

[41]. iṣ dan iš(?).............. tam-lu-ù ša tab

[42] XV ùr ne(?)............. tam-lu-ù

[43] I ki-iš-šu ŭ(?).......... kŭ-gi tam-lu-ù

[44] I hu-bu............... ša kŭ-gi

[45] ki(?) ba..... šu kŭ-par ša iz-za-az

[46] I hu-bu.........................

[47] I mu.......... XL šal......... ša kŭ-gi

[48] I du-ra.......... e-ri ki(?)-du šu-ra-tin(?)-ma

[49] IX gal-zun........... du-ša....... ra-ga-šu-rum

[50] .... ša kŭ-gi ŭ zi šal rit

[51] .... ša kŭ-gi ù I zi šal rit

[53] .... ta kŭ-par kŭ-gi gab-ga-bu na-am-ta šum-šu

[54] .... gur ša kŭ-gi e-ri mi šal hu-bu i-na lib-bi-šu na še-mi u šum-šu

[55] ... ku-bu zi šal rit:.. ra... tam..... kŭ-gi

[56] ... u zi šal rit kŭ-gi......

[57] ùr mi ki ti ša kŭ-gi tam-lu-u

[58] un ga du ra bu be ša kŭ-gi.....

[59] un ga du da... ki(?)....... ša kŭ-gi
[60] ... har šu ti ša kŭ-gi tam-lu-ù bu-a-ti šum-šu
[61] ... IX in-za-pa-ti ša kŭ-gi ša iš la kur(?)
[62] ... mi mu-nu ša-gir ša kŭ-gi
[63] ... šu ti-ra-ap-pa-šu-du ša tak zun šu-uk-ku-ku ma šal me šum-šu-nu
[64] III da-pal har(?)-ša kŭ-gi tak-zun šu-uk-ku-ku
[65] ... na-ak ki-bu ša kŭ-gi
[66] na-ak-ki-bu ša ud..... šu-ti-šu-nu kŭ-par kŭ-gi

Colonne 2.

[1] XIII za šal mu rit ša kŭ-gi.............. a ki bu(?)-da lu(?).....
[2] IX bu iz-zu hu ša ti lul(?) ki ša kŭ-gi tak an-za kul kul
[3] VII ga-nu-ù ša mi-ki-da ma-lu-u ša kŭ-gi
[4] ... III ga-nu-ù da-ad-bi-ku ša kŭ-gi
[5] I ùr zi-ib iṣ ra-ti ša kŭ-gi
[6] I ga-nu-ù ša ùr mi-ki-ti ki ba ni(?) ša kŭ-gi maš-ši-..-mu
[7] VI du-bu-u ša kŭ-gi šak-du-šu-nu u(?)-ri-mi du
[8] I mu-bal li-it-du-zi šal rit ša kŭ-gi
[9] ŭ(?) na-ku-u ša tak..... i-na ga-ab iš-ki-du iš-šu
[10] IV na-al-be-du zu-up-ri ša kŭ-gi
[11] I gar-gar gal ša kŭ-gi gàr-ra ša lŭ(?)
[12] ŭ(?) šu-ba-al har(?) meš šu kŭ-par gàr-ra
[13] I an dan kŭ-gi gàr-ra ša dam šar
[14] I an-dan kŭ-gi gàr-ra ša tur šal ti šăr
[15] II iṣ da meš ša iṣ šu-uš-šu ki kŭ-gi gàr-ra
[16] II iṣ da meš ša iṣ šu-uš-šu ki kŭ-gi šal hu zu
[17] iz rit ša iṣ(?) gi-ši-mar(?) e-ri-ni kŭ-gi šal hu-zu ka du kin(?) u-nu la-meš-šu
[18] ŭ(?) VI iz rit zun rit ku bu zi hi rit-ti-ša i-ša-at-ga-du
[19] I iṣ erin(?) kŭ gi gàr-ra har meš šu an dan zun
[20] I iṣ erin(?) kŭ-gi gàr-ra I ša ri-e-ši kŭ-gi gàr-ra
[21] V iṣ pa-ra-ak-ku kŭ-gi gàr-ra

[22] iṣ pa-ra-ak-ku kŭ-gi mir ša šal bu šal hu zu
[23] II iṣ gu-za ša kŭ-gi šal hu-zu

. . . .

[25] . . . . ra ša mat ki-na-ah-hi
[26] . . . . tak hu-bu-a šum-su
[27] . . . . šu-nu ša kŭ-gi a-be-du-šu
[28] . . . . kŭ gi gàr-ra
[29] . . . . ra du-ul-lu. . . . . hi-nu
[30] MCC. . . . . zu kŭ-gi
[31] I ga-na ma. . . . . .
[32] III na-an-zi du. . .
[33] I ma-ab-rit. . . . . I duk ra-bu-u
[34] X gal zun ša kŭ-gi. . . . . ša. . . . .
[35] I ti-ga-rit ra. . . . .
[36] I ku-ku-bu ša I. . . . . [qa] du na-ak-ta-mi-šu
[37] III na ma-an-du. . . . . . kŭ par bu u me. . . . . . šum-šu-nu
[38] I ha-ra-ga-ba. . . . .
[40] I na-šal-bu-ù ša kŭ-par
[41] I ma-aš-ha-lum ša kŭ-par
[42] I ta-lu ša kŭ-par ša zi šal rit
[43] I nu-ri-hi II du ša kŭ-par
[44] I pa qu-du ŭ(?) tur šal šu tur na. . . . . ši ša ku par
[45] I ti-ga-rit a-ri ik(?) du. . . . . nu ni(?) ša kŭ-par ti ni(?) da. . .
[46] XXIII ku ku bu ša kŭ-par tak(?). . . . . ma-lu u na-am-ša šum-šu
[47] VI hu-bu-un ni(?) du ša kŭ-par. . . . . I hu-bu-un-nu-gal ša kŭ-par ma
[48] . . . I ha-nu-u tin(?) ša hu-u ša šu tam-lu-ù
[49] I na-al-be-du ša kŭ-par ša iṣ(?) ni(?) me-la-ha šum-šu
[50] XI za šal ha rit ša kŭ-par zi. . . . . šal da
[51] XXIX na-al-be-du ša kŭ-par qa-du. . . . . iṣ ku ŭ(?) iṣ dan
[52] ša še-ir-da it ki iz zi rit i-na lib-bi-šu-nu

[53] I ab-ni(?) nu ša kŭ par za ki i III mi-mu-nu ša še e ni(?) ša kŭ-par

[54] bu-u ša kŭ-par ap-pa šu ša kŭ-gi

[55] ..... ip-pa-ra du kŭ-par kŭ-gi šal hu-zu

[56] .... ta lŭ(?) šu(?) i-ša.....

[57] .... a-du ša kŭ-par mir(?) kŭ-gi

[58] III iṣ ši..... ša ri..... kŭ-par ha ku dan(?)

[59] I iṣ pa-ra..... ra.....

[60] I na-ma-ši..... mir.....?

[61] I na-ma-ši...... ud.....

[62] XVIII tak ša..... šu-nu ša kŭ-gi

[63] I............. zi.........

[64] ŭ(?) na............ bi-šu ša..........

[65] šu(?) na ra.......... na-bi kŭ-par......

[66] II C...... mir(?) III zu.........

[67] na-ap-ha............... be kŭ-par kŭ-gi........

[71] MD.................. VI šu zu bar zu........

[72] XX na................ ša ud-ka-bar...........

[73] XII na................ ni-ra-ab-bu-du ša ud-ka-bar

[74] na-ab............... XII na-ma-ar.......... ni

[75] LXX na.........................

[76] XC be.................. ud-ša.....

[77] VI ku........... an-ti....... na-aš.......

[78] V..................... ka-bar(?)........

[79] III tak................. ša ud-ka-bar hu........

[80] IV ar-ra-ta...........

[81] II(?) me be ar-ga........... ud-ka-bar(?)

[82] II(?) hi-rit-ti ša ra-ba ki ša ud-ka-bar.....

[83] .... ša ki-nu-ni ša ud-ka-bar ku-ul.......

[84] .... ša ud-ka-bar ša bit-zu-a........

Verso.

Colonne I.

[1] II..............................

[2] VI tak. . . . . ša ud-ka-bar. . . . . .
[3] XII. . . . . ka + nu ĭb-kur-ra zun
[4] XVII na-ak. . . . . ka aš (?) at-šu-nu ša kŭ-par
[5] XXVII na-ak. . . . . ša ud-ka-[bar]. . . . . . .
[6] XLI na-al-be. . . . . ša din (?) šu ša ud-ka-bar
[7] V na-al-be-du (?) ša ud-ka-bar šu-šu-nu ša iṣ dan
[8] na-ab-. -ar. . . . . . nu la meš ša ud-ka-bar gab-bu
[9] IIIC. . . . . . . bit du ki lal bi ša ud-ka-bar
[10] VIII C. . . . . . . ni-e XX (?) zu

---

[11] I pa-lu. . . . . ša II šu gar am-lu-bu-ul-du
[12] XX pa-lu. . . . . lu-bu-ul-du. . . . . . šar. . . . . . .
[13] XX pa-lu. . . . . lu-bu-ul-tum. . . . . zi šal. . . . .
[14] XXX palu. . . . .
[15] XXV. . . . . ma-a-ku (?) lu-bu-ul
[16] III pa-lu. . . . . id aš ša VI kak-lu. . . . .
[17] I kak-lu. . . . . id aš ša II kak lu. . . . .
[18] XV. . . . . ud-du a. . . id aš. . . . .
[19] C kak-lu. . . . . ru gal šem ti mu
[20] C L kak. . . . . pa. . . . .
[21] C. . . kak-lu. . . . . um šal hi-rit (?)-ti. . . . . za-da-ha
[22] CC L tik ud-du a di (?)
[23] CCL. . . kak lib-ni-a di (?)
[24] I tu-un-zu
[25] . . . . . [tu] un zu gal ša iṣ erin (?) ša šăr
[26] . . . . . u pa-rit (?) ša pa-ni-su ša šem mu-uz-zi-e
[27] . . . . . rit (?) ma-at ša ku-zi-ti ta-bar-ra-at a-mat (?)
[28] . . . . . ku gi gab-bi tak zun ti ṣu (?)-mu-hu
[29] . . . . . pa (?) lu pa-rit (?) ku (?) ša pa-ni-su šă šem-mu-zi-e a-me-e za-bi
[30] . . . . . . za kak (?) lu rit (?) di (?) ša ta-bar ri
[31] . . . . . . VI bar-mi-iš lu-ul-lu ù ša kak lu pa-rit (?)
[32] a-na mu-ra-ki-šu-nu ša ta-bar-ri pa qa

[33] na-ab-ha-ar kal lu na rit(?) XI M LXX(?)... VI bar-mi iš lu-lu-ù

[34] I tak ga hu tam-du ša ni-hi-ga ma li a-zi da

[35] XIX tak duk ni-hi-ga ma-lu(?)-u lu-u-bu-šum-šu

[36] XX duk(?) tak a-ku-nu ša ni hi-ga ma-lu-u

[37] IX ku-ku-bu ša tak ni hi-ga ma-lu-u na-am-ša šum-šu

[38] I tak ki-iš-še-e ša ni hi-ga ma-li

[39] II tak e(?)-nu-du ra-ab-bu-ti ni hi-ga ma-lu-u

[40] ...... ku-ku-bu ša ni hi-ga ma-lu-u ma-zi ik-da šum-ši

[41] ...... na-aš-pa-ku ša ni hi-ga ma-lu-u ku-di(?) šum-šu

[42] ...... ku-ku-bu ni hi-ga ma-li ku di(?) še-pi-na šal šum-ša

[43] ...... ku-ku-bu ni hi-ga ma-lu-u ku tur sal ki(?) šum-šu

[44] ...... ir-ri-du ni hi-ga ma-li aš-ša šum-šu

[45] ...... na-ap-ha-ar bit nu la(?) XX(?) ša tak ša ni hi

[46] ...... ši... ŭ(?) VII u-nu-tum........

---

[47] ..... ni-nu ša na-ri.....

[48] ..... ku-ku-bu na-aš ša šum-šu..... ṣi(?) šal hu(?) ud... ma

[49] ..... pa-rie ša tak..... al..... ki ša šu ma

[50] ..... duk al du ša..... šum-šu

[51] ..... er šal gan rit tum(?)..... ša-šu-nu-ma XXXV ha-ra.....

[52] ..... tum ša-tak-ku..... ha-ya(?)..... šum-šu

[53] ..... kan rit-tum(?)..... tak dan-nu tim-bu u u ha-.-II i-bu...

[54] ..... an tu ri-šu-nu ha-ab-na ku ù šum-šu

[55] ..... ku tur šal ku šum-šu

[56] ..... ku tak.....

[57] ..... na..... šum-šu

[58] ŭ(?) I um(?) šal.....

[59] XXI an dan ša tak na-at(?)-ku.....

[60] I lû bi-iz-zu-ú ša tak-ki-ir-ri-du i-na ma-ti
[61] I ku-ku-bu ša tak šu i ib-da šum-šu
[62] III gi-ra-du ša tak II gal ra-bu-u ša tak hi na
[63] III na šal bu-ù ša tak..... ma-aš-ha-lum ša tak
[64] I ga-an-tu rit(?) ar-ku ša tak
[65] II a-ga-nu ša tak XXXVIII iš ki kar(?) ad-du ša tak
[66] I er ni ša tak ki ki ha-a šum-šu
[67] III ku-ku-bu ša tak na am-ša šum-šu
[68] II ša-ri-e ši šak du ša tak
[69] I ša-ri-e-ši šak du-ša tak tu še-e
[70] I za šal ha rit(?) ša tak ud zi ki šal da šum-šu
[71] IX er-ni ša tak ud pi ki ha-a šum-šu
[72] na-ab-ha-ar u-nu-te-meš ri-ku-du ša tak
[73] C... šu-ši-.- III
[74] CXVII tak ma še-el-du ša lû šu tur
[75] VIII iz al(?) ni-nu ša iṣ dan ka+ut bi ri du-ul-lu hu
[76] II iṣ al[?] ni-nu ša iṣ dan ka+ut bi-ri
[77] du-ul-lu-.-

Colonne 2.

[1] ..... hu ša iṣ dan ka+ut bi-ri-du-ul-lu..... ki
[2] VI gab-bi un ma-mi ša ka+ut bi-ri..... lu.....
[3] IX ša-am-mu ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu ar(?) ši-ma
[4] X bit(?)-.-ṣu-mu-hu ša ka+ud bi-ri pa(?)-lu.....
[5] XXIX ki-iš-šu-ú ša iṣ qa du..... bi-ri pa-aš-lu
[6] hi ša er-ni ṣu mu hu ra be ri-im..... za lu bu
[7] ku rit(?) ma-nu ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[8] CCC LXXV er ni ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[9] XIX iṣ ga ṣu ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[10] XIX du ti ni du ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[11] XIII(?) al ni na du ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu ub-da
[12] XIII(?) ša-ri-e-ši ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[13] ... ku-ku-bu ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu ku-u-pa šum-su
[14] III ga(?) ša uru ni ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu

IMPRIMERIE NATIONALE.

[15] III du ša ri ša uru ni ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[16] I tak..... tu id-du tur tum(?) ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[17] ..... i-na lib-bi-šu... ga(?) i-na muh-hi-šu
[18] ..... rit ša ka+ud bi-ri pa-aš-lu
[19] .... dan ma-ha-an
[20] .... gab-bi tak zun
[21] .... pi i-na lib-bi-šu-nu
[22] .... ti-ib-nu......... ad-ad........
pa aš ad ad.............. du ra hu...............

TRADUCTION.

Recto.

Colonne 1.

.... riya, grand roi....... buraryaš......
des hommes.....

...... son..................................

.... fixés(?)...... et de l'or des fils du roi.......
bois bakki...... que........ or petit collier *tamlu*......
or *balaya*...... des pierres *harmu hu*(?)...... or pierres
harmu hu...... or....... or *tamlu*....... leur......
or *tamlu*...... compléter...... que....... *tamlu*...
... or *tamlu* 2 na....... d'airain...... or *tamlu*....
... *tamlu* au milieu de l'argent....... or....... or...
..... d'or..... a été employé(?)....... portant......
d'or...... or...... 1 zi....... or...... pays de....
... raba...... d'or ṣumuhu....... leur...... tamlu
.... bois de chêne........ tamlu de... 15 *ur*....
tamlu 1 *qiššu*(?).......... or *tamlu* 1 hubu...........
d'argent(?)....... son...... 1 *hubu*...... 1 mu.....

40....... d'or 1 *dura*...... 1........ 9 grands...... d'or........... d'or 1 zi............ argent, or gabgabu, nommé *namta*......... d'or et d'airain au milieu, nommé *našemiu*......... or........ or......... *ùr* mikiti d'or *tamlu*......... avec........ d'or avec(?)........ d'or *tamlu* nommé *buati*........ 9 boucles d'or de....... *mimunu* de pieds en or....... fixés en pierres nommées *šalme* ...... 3 *dapal* de pied en or, ornés de pierre, et de *nakibu* d'or, et de *nakibu* de cuivre, leurs...... en argent et or

---

Colonne 2.

13 *za*........ d'or........
9 *bu izzu*....... en or et en pierres *an-za-kul-kul*
9 *ganuu* pleins de *mikida* en or.....
3 *ganu dadbiku* en or
1 *ur*...... en or
1 *ganu* de *ur mikiti*....... en or......
6 *dubu* d'or dont le sommet est en........
1 *muballit-duzi*....... en or
..... *naku* en pierre...... sur le devant.....
4 *nalbedu zupri* en or
1 grand *gar-gar* d'or travaillé pour homme(?)
...... les chaînes d'argent travaillé
1 génie d'or travaillé pour l'épouse du roi
1 génie d'or travaillé pour la fille du roi
2 *iṣda* de......... d'or travaillé
2 *iṣda* de......... plaqués d'or
1 cachet de *ramu* de cèdre plaqué d'or...... ses......
... 6 cachets dont le manche est ciselé(?) de......
1 pièce de....... d'or travaillé dont les anneaux(?).... des génies
1 pièce....... d'or travaillé, le sommet d'or travaillé
5 parakku d'or travaillé
parukku d'or plaqué...... ra du pays de *Chanaan*

2 trônes d'or..... plaqué de.....
..... en pierre *hu* (?) nommé *bua* (?)
.... leur...... en or, son *ab̆edu*
.... d'or travaillé
.... œuvre........
1200........ en or.......
1 *gana*........ et 3 *naanzi*
1 *maab*......... 1 grand vase
10 gal d'or.....
1 *tigarit*.......
1 *kukubu* de..... avec son couvercle
3 *namandu*...... en argent nommé *bumé*
1 poisson *ragaba*.....
1 *nasalbu* en argent
1 *mašhalu* en argent
1 *talu* en argent, de.....
1 *nurihi* et 2 *du* en argent
1 *pakudu* pour sa petite fille...... en argent
1 *tigarit*...... en argent......
23 *kukubu* d'argent pleins de...... nommé *namša*
6 récipients..... en argent......
1 grand récipient d'argent.....
1 *hanu* de...... *tamlu*...
1 *nalbedu* en argent, nommé *olive d'Éthiopie*
11 *za*....... en argent.......
29 *nalbedu* en argent, avec........ de chêne, pour lesquels
.... ont été employés
1 *abninu* en argent......
3 *mimunu* de šeni en argent
bouche d'argent *appa* d'or
..... brille or et argent plaqués (?)
pour homme.....
..... 2 d'argent... or
3 pièces de..... argent.....
1 pièce paza.... 1 *namaši*..... argent
18 pierres..... leur..... en or

1 . . . . . zi. . . . . mir(?) son. . . . . de
. . . . . . d'argent. . . . .
200. . . . . 3 zu. . . . .
la totalité. . . . . argent et or
1500. . . . . 6 *šu*. . . . .
20 na. . . . . de cuivre, 12 na. . . . . de cuivre. . . . .
. . . . . 12 *namar*. . . . .
70 *na*. . . . .
90 *be* argent. . . . .
6 ku. . . . .
5. . . . . cuivre
3 pierres. . . . . de cuivre
4 *arata*. . . . .
2 (?) *me*. . . . . cuivre
2 (?) *hiritti* de *rabatki* en cuivre. . . . . brasiers en cuivre
. . . . . cuivre de *bit-zu a*. . . . .

29

LETTRE DE ZIDATAN [1] AU ROI D'ÉGYPTE, SON PÈRE.

Recto.

[1] a-na be-lĭ šar mat-[e] mi-iṣ-ri[i] [2] a-bi-ya ki-bĭ-ma
[3] um-ma ǀ zi-[da]-dan tur šăr [4] tur-ka-ma

---

[5] a-na ma-gir(?) be-lĭ a-bi-ya [6] gab(?)-ba lu-u šul-mu

---

[7] i-na mah-ri-i haran a-i ŭ(?)-tim [8] tur-meš kin-ri-ka

[1] Le texte ne permet pas d'établir si ce prince était le fils d'Aménophis IV, d'Aménophis III ou d'un de leurs prédécesseurs. *Le nom du prince paraît devoir se lire Zidatan ou Zidadan.*

a-na mat-e ḫa-at-ti [9] it-tal-ku[1] ŭ ki-i-me-e a-na muḫ-ḫi-ka [10] it-ta-as-ḫa-ru ŭ a-na-ku-ma [11] a-na ak-ka-a ša a-bi-ya [12] šul-ma-na aš-pur ŭ šu-bi-il-ta [13] [a-na] muḫ-ḫi-ka ul-te-bil

---

[14] ..... meš kin-ka [15] ..... ru-ma(?)

Verso.

[1]...... a-nu-um-ma tur-meš-kin-ka [2] ..... [iš-tu] mat-e ḫa-at-ti a-na muḫ-ḫi-ka [3] ..... su-nu-ti ŭ a-na-ku-ma [4] it-ti tur-meš-kin-ka at-tu-ya tur-meš-kin-ya [5] a-na muḫ-ḫi a-bi-ya aš-pur-šu-nu-ti [6] ŭ šu-bi-il-ta 16 tur-meš [7] a-na šul-ma-ni-ka ul-te-bil-ak-ku

---

[8] ŭ a-na-ku kŭ-gi ḫa-aš-ḫa-ku [9] ŭ a-bu-[u-a] kŭ-gi šu-bi-la [10] ŭ mi-nu-um-me-e be-lĭ a-bi-ya [11] ḫa-aš-ḫa-ta šu-up-ra-ma u-ḫa-bal-ak-ku

---

TRADUCTION.

Recto.

A mon seigneur, roi du pays d'Égypte, mon père, il est dit ceci : moi, le prince Zidatan, ton fils

---

je salue la bienveillance(?) du seigneur, mon père..... Tes messagers ayant dernièrement fait un voyage..... au pays de Hatti, où ils sont arrivés, et étant sur le point de repartir,

[1] *it-tal-ba.*

je (profite de cette occasion) pour faire porter mes hommages à la majesté[1] (?) de mon père et je te fais parvenir ces présents.

.... tes messagers.............................

Verso.

.... tes messagers....... du pays de Hatti vers toi je (?)....... et [maintenant], mon père, je t'envoie avec eux mes propres messagers qui te porteront les petits présents que je t'envoie à titre d'hommage.

Comme j'ai besoin d'argent, fais m'en parvenir; de ton côté fais-moi savoir tout ce que tu désires et je m'empresserai de te l'envoyer.

30

LETTRE DU PRINCE ÉGYPTIEN RAMAN-NIRARI[2] À AMÉNOPHIS IV.

Recto.

[1] [a]-na an šam-ši šar be-lĭ-ya šăr-mat mi-iṣ-ri [2] um-ma ǀ an-im-ni-ra-ri nĭt-ka-ma [3] a-na gĭr-meš be-lĭ-ya am-

[1] *akkâ* pour *agâ* «couronne» (?).

[2] Raman-nirari (Raman est mon aide) était le fils de *Manahbiya*, roi d'Égypte. Ce dernier nom répond sans doute à *Mnhpr*, prénom de Tutmès III. Le nom du prince est purement assyro-babylonien, circonstance qui semble indiquer que sa mère était originaire de la basse Mésopotamie. Il fut nommé, par son père, roi du pays de *Nuhašše*, l'Aram Çôbâ des écrivains bibliques.

kut [4] ..... e-nu-ma Ɪ ma-na-aḫ-bi-ya šăr mat mi-iṣ-ri a-bi-a [5] ..... ri..... ya i-na mat nu-ḫa-aš-še [6] a-na šăr-ru-tam i-ib-bu..... aš-šu ŭ ni-meš a-na sak-du-šu [7] iš-ku-un-šu ŭ ki a....., ri-bi ša šăr mat..... [8] a-na šar-ru-tam ša i-ib-bu-[uš]?.... [9] ša iš-ku-un šu ma-am-ma..... [10] it-ta-din-šu [šăr-ru-tam]..... [11] a-nu-um-ma.....

Verso.

....

[1] iṣ..... [2] I ta ku a..... [3] ŭ i-na-an-na be-lĭ.. ... [4] ŭ šăr mat ḫa-at-te a-na..... [5] be-lĭ dup-pa-te-meš ŭ ri-ik..... [6] ŭ a-na ša šăṛ mat mi-iṣ-ri.....

---

[7] ŭ i-na-an-na be-li-ni a-na muḫ..... [8] ŭ a-na šu-ti..... [9] ŭ..... a-na ša be-li-ni..... [10] a-na be-lĭ-ya i-na mu-še-meš li-iz-zi-rù [11] lu-u la te-me-ik e-ki-i-me-e a-na nĭt-du-ut-ti [12] a-na ša be-lĭ-ya lu-u ki-it-tum ta-taš(?)-šu mat [13] ŭ šum-ma be-lĭ-ya a-na a-ṣi-i-im la-ni(?)-ma an [14] ŭ be-lĭ-ya Ɪ en lŭ mi-il-ga-šu [15] [qa]-du ṣab-meš-šu ŭ [qa]-du iṣ-kil+bat-meš-šu li-iš-puṛ

TRADUCTION.

Recto.

Au roi Soleil, mon seigneur, roi du pays d'Égypte (il est dit) ainsi : (moi) Raman-nirari, ton serviteur, je me jette aux pieds de mon seigneur..... Lorsque mon père Manahbiya, roi du pays d'Égypte, m'a destiné à la royauté dans le pays de Nuḫašše et a versé l'huile sur ma tête et lorsque..... du roi du pays..... pour la royauté m'a fait, personne..... n'a donné.....

Verso.

...... maintenant, mon seigneur....... le roi de Hatté au [roi] mon seigneur des tablettes et....... et à ce que le roi d'Égypte.....

Et maintenant, mon seigneur sur..... et pour..... et à ce que notre seigneur..... à mon seigneur qu'ils le gardent pendant la nuit qu'il surpasse(?) les forces(?) des vainqueurs(?) pour les soumettre à l'esclavage(?). Puisse la vérité....... à mon seigneur....... du pays. Et si mon seigneur ne se plaît(?) pas à sortir, qu'il envoie un homme qui a sa confiance avec ses troupes et ses chars.

31

PREMIÈRE LETTRE D'AZIRI À HAÏ.

Recto.

[1] [a]-na ˥ ha-a-i šiš-ya [2] um-ma ˥ a-zi-ri šiš-ka-ma [3] a-na muh-ka lu-u šul-mu [4] ŭ iš-tu ṣab-meš ṣa-bi qaš-ta-te [5] ša šăr en-ya ma-gal lu-u šul-mu

---

[6] mi-i-na-am ab-bu-na-ma [7] u-pa-'-i pa-ni šăr en-ya [8] pa-nu-ta u-pa-'-i [9] a-na-ku ŭ tur-meš-ya [10] ŭ šiš-meš-ya gab-bu lŭ-meš nĭt [11] ša šăr en-ya pa-ni

---

[12] a-nu-um-ma a-na-ku ŭ ˥ ha-ti-ib [13] ni-il-la-ga-am i-na-an-na-ma [14] i-na ha-mut-iš ˥ ha-a-i[1] [15] [il?] lip-pa-ku-nu lu-u i-te [16] i-nu-ma ga-aš-ta-ku

[1] *ha-za-i.*

[17] iš-tu a-ma-te-meš en-ya [18] la a-pa-at-tar [19] ŭ iš-tu a-ma-te-meš-ku-nu

---

Verso.

[20] a-na-ku lŭ nĭt ša en-ya

---

[21] šăr mat ha-at-te i-na mat nu-ha-aš-še [22] a-ši-ib ŭ pal-ha-ku [23] iš-tu pa-ni-šu as-qu(?)-ri(?)-mi [24] i-na mat mar-tu i-la-am [25] ŭ šum-ma ĕr-du-ni-ip [26] iš-hi-it-ma [3(?)] hal-lid(?) haran i-na a-šar a-ši-ib [27] ŭ pal-ha-ku iš-tu pa-ni-šu [28] ŭ muh a-ma-ti šu-ă-ti [29] iz-za-az a-di pa-ta-ri-šu

---

[30] ŭ a-nu-um-ma i-il-la-ga-am [31] i-na ha-ri(?)-iš-ma [32] a-na-ku ŭ Ţ ha-ti-ib

---

TRADUCTION.

Recto.

A Hai, mon frère, (il est dit) ainsi : moi Aziri, ton frère, je t'envoie mes salutations; les troupes et les archers du roi, mon seigneur, t'envoient aussi leurs sincères compliments

---

Qu'a, notre père(?).....? dernièrement(?) devant le roi, mon seigneur; moi, mes enfants et mes frères sommes les serviteurs du roi, mon seigneur, avant(?)

Voici, moi et Hatib, nous partirons (?); maintenant, souvenez-vous aussitôt de Haï. J'arriverai bientôt.

Je ne me départirai ni des ordres du roi ni des vôtres.

Verso.

Je suis le serviteur de mon seigneur.

Le roi du pays de Hattib reste dans le pays de Nuhašše et je le redoute beaucoup..... Il monte vers la Phénicie... et, s'il emporte la ville de Dunip..... reste dans la ville, je le redoute beaucoup..... et quant à cet ordre, je tâcherai de l'exécuter.

Bientôt (?) Hatib et moi nous partirons (?) pour.....

32

DEUXIÈME LETTRE D'AZIRI À HAÏ.

Recto.

....

[7] ..... iṣ-tar........

---

[8] ..... du(?) bi ab..... [9] ..... pa-nu..... [10] ..... ka.....

---

[11] [šăr] mat ha-at-te..... [12] [a]-ši-ib ŭ te(?).....

[13] ŭ a-nu-um-ma..... [14] a-na-ku ŭ..... [15] ni il-la.....

---

[16] mi-im-ma..... [17] at-ta ša ta..... [18] i-na šul-mi ŭ pa-ni..... [19] ib a-mur(?) pa-nu-tam am.....

Verso.

[20] [i]-na mat nu-ha-aš-še šăr mat ha-at-te [21] a-ši-ib ŭ pal-ha-ku iš-tu pa-ni-šu [22] ..... haran šar nu i-na a-šar a-ši-ib [23] ..... er tum-ni-ib ŭ pal-ha-ku [24] ... šar ip-ṭū-ur ŭ ga-aš-da-ku

---

[25] ..... i-na-an-na si(?) gar(?) i-na mat mar-tu [26] mat en-ya...? il-la-ga-am-ma [27] ŭ pal-ha-ku iš-tu mat en-ya

---

[28] Ĭ du..... i-na-[an]-na mi [29] ..... a ŭ a-ma-te-meš-ya [30] ..... la i-na-ti... zi kam(?) eš(?) [31] ..... ti Ĭ du-ù-du ŏr..... [32] ..... la-ha... ya ta... [33] ..... ku [34] ..... ri bar... rit(?)

TRADUCTION.

Recto.

.... sceptre...........

.... avant............

Le roi du pays de Hatte..... reste et..... et maintenant(?)..... moi et..... nous partirons.....

---

quoi que ce soit..... toi en paix et devant..... vois, avant(?).....

Verso.

Le roi de Hatte reste dans le pays de Nuhašše et je le redoute..... reste dans l'endroit..... La ville de Dunip et je le redoute..... quand le roi l'aura ouverte j'y rentrerai(?)..... maintenant il part pour la Phénicie, pays du roi. J'ai des appréhensions pour le pays de mon seigneur. Maintenant..... et mes paroles..... Dudu, de ville......

33

TROISIÈME LETTRE D'AZIRI À HAÏ.

Recto.

....

[2] um-ma..... [3] 7 šu ù 7

---

[4] en-ya an..... mi-i-na-am..... [6] pa-ni šăr en-[ya]..... [7] pa-nu-ta u-pa-'-[i]..... [8] a-di ta-ri-tì ?i..... [9] ŭ Ɪ pa-a-lu-ya lŭ-meš...?

---

[10] mat šăr en-ya a-na-az-zu-ur [11] ŭ pa-ni-ya a-na lŭ-meš nĭt-tum [12] ša šăr en-ya i-na šul-mi [13] ... zi šăr en-ya pa-nu-tam lu-u a...?

---

[14] en-ya a-nu-um-ma a-na-ku [15] ŭ Ỉ ha-ti-ib ni-il-la-[ag]... [16] ŭ li-i-te en-ya i-nu-ma [17] [ga]-aš-da-ku i-[na]... ha...

---

[18] šăr mat ha-at-te..... [19] a-ši-ib ŭ pal-[ha-ku]... [20] as-tak(?)-ru..... [21] ... ku lat(?).....

---

[22] ... muh a-ma..... [23] ..... za šăr.....

Verso.

[24] ..... tum-ur-[ma]..... [25]......... [26] ... Ỉ ha-ti-ib..... [27] ..... pa-ni ma-ni(?).....

---

[28] ..... šăr mat ha-at-te [31] ..... ni an..... [33] en-ya..... [34] aš-pa-ku ŭ..... [35] i-na mat mar-tu..... [36] ki-i la kit-tam aš šar..... [37] šăr en-ya a-na na-za-ar mat-šu..... [38] ŭ i-na-an-na i-na mat nu-ha-aš-še..... [39] a-ši-ib 2... haran-nu i-na ĕr tum-ni-ip...? [40] ŭ pal-ha-ku iš-tu ša-ha-ti-šu..... [41] ĕr tum-ni-ip li-ip-tum-ur.....

---

[42] ša-ni-tam en-ya a-na lŭ-meš nĭt..... [43] la(?) te-še-im-me-e..... [44] ŭ tur-meš-ya šiš..... [45] a-di ta-ri...

TRADUCTION.

Recto.

.... ainsi....... 7 fois et 7 fois.......

---

mon seigneur, [mon] Dieu..... quoi..... devant le roi mon seigneur..... auparavant il est entré(?)..... pour toujours et..... et Paluya, mes hommes

---

Je surveille les pays du roi, mon seigneur; et je m'efforce que les serviteurs du roi, mon seigneur, soient en paix.... .... le roi, mon seigneur, antérieurement, que(?).....

Mon seigneur, voici moi et Hatip, nous partirons et que le roi mon seigneur sache que j'entrerai dans.....

Le roi du pays de Hatti reste dans..... et je le redoute ...... pays

---

au sujet de ces événements....... roi.......

Verso.

..... qu'il délivrera(?)...... Hatip...... devant......

Le roi du pays de Hatte....... mon seigneur...... je reste et...... dans le pays de Phénicie...... comme non véridique...... roi, mon seigneur, pour surveiller son pays .... et maintenant il reste dans le pays de Nuhašše et ses éclaireurs(?) sont arrivés(?) dans la ville de Tunip et je redoute sa colère......... délivre la ville de Tunip; puis, mon seigneur, les serviteurs...... ne les écoute pas; moi, mes enfants et mes frères (sommes tes serviteurs) pour toujours......

34

PREMIÈRE LETTRE D'AZIRI AU ROI.

Recto.

[1] a-na šăr en-ya an-ya an-ṣab-ya [2] um-ma I a-zi-ru nĭt-ka-ma [3] 7 šu ú 7 šu a-na gĭr-meš en-ya am-kut

---

[4] a-nu-um-ma mi-ri-iš-tum [5] ša e-te-ir-ri-iš [6] an-par en-ya a-na-ku nĭt-ka [7] a-di ta-ri-i-ti.....? [8] ŭ tur-meš-ya nĭt-ka.....?

---

[9] a-nu-um-ma 2 lŭ..... [10] at-ta-di tur-meš.....? [11] ŭ li-ib-bu-šu...? [12] ša i-gab-bi.....? [13] ŭ li-mă-aš-šir(?) [14] i-na mat a-har(?).....

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, mon Dieu, ma lumière (il est dit) ceci : (moi) Aziru ton serviteur, 7 fois et 7 fois je me jette aux pieds de mon seigneur.

Voici, le désir que mon seigneur, mon soleil, voudra bien m'exprimer, moi, son serviteur, pour toujours et mes enfants, tes serviteurs.....

Voici, deux hommes...... je place(?) les enfants.....

et son cœur. . . . . . ce qu'il dira. . . . . et qu'il laisse(?) dans le pays de Phénicie(?).

---

34 *a*

DEUXIÈME LETTRE D'AZIRI AU ROI.

Recto.

[1] . . . šăr-ru en-ya. . . . . [2] . . . . . ri lŭ tur-kin. . . . .? [3] . . . . . šăr-ri gal be-lĭ. . . . . [4] . . . . . ma Ɪ a-zi-ri lŭ nĭt-[ka]. . . . .? [5] 7 šu ŭ 7 šu a-na gĭr-[meš] [6] an-ya ŭ an ṣab-ya am-[kut]

---

[7] en-ya an-ya an-par-ya [8] a-na-ku lŭ nĭt-ka ŭ tur-meš-ya [9] ŭ šiš-meš-ya lŭ-meš nĭt-tum [10] ša šăr-ri en-ya a-di ta-ri-ti

---

[11] a-nu-um-ma gab-bi mi-ri-iš-te-meš [12] ša šăr en-ya u-še-eš-še-ir [14] ŭ ša it-ta-az-zi [13] . . . . . tu kam(?) ka-bi-i [15] šăr en-ya u-še-eš-še-ir

---

[16] a-nu-um-ma VII tab-ri(?)-meš. . . . . ku(?)-meš [17] ŭ iṣ-meš gal-bu-te. . . . . nu [18] gab-bi ša it. . . . . [19] iš-tu kam. . . . . [20] šăr-ri en-ya. . . . . [21] . . . ku lu-u. . . . . [22] . . . šăr-ri

---

Verso.

23] . . . i-ga-bi. . . . . [24] . . . ša pa-an. . . . . [25] . . . ra(?) am ša en. . . [26] ŭ šăr-meš mat nu-ha-aš-[še]. . .? [27] . . . hĭ-ru-nim it-ti. . . . . [28] ŭ la u pa-an ni-ši. . . . .?

IMPRIMERIE NATIONALE.

[29] er ṣu-mu-ri i-na.....? [30] a-pa-an-ni er zu-mu-ri-ma [31] en-ya a-na-ku lŭ nĭt-ka a-di ta-ri-ti [32] ŭ šăr a-na lŭ... sa(?)-ar-ru-ti [33] ... lu... lu-u-nim gar-ṣi(?)-ya [34] ... en-ya la te-še-im-mi

---

[35] ŭ šăr-ru en-ya an-ya ŭ an-ṣab-ya [36] lŭ tur-kin-ri-šu li-iš-pur-ra-am [37] it-ti lŭ tur-kin-[ri]-ya [38] ŭ li-il-la-.-gab(?) [39] ša i-ga-ab-bi šar

---

[59] en-ya i-na an-na..... [40] ... i-me-e u-pa..... [41] ... en-ya an-ya.....

Sur le bord.

[42] .....? ha-mut-iš uš-še-ra-am [43] .....? bi-il-ta-šu ša šăr en-ya u.....

TRADUCTION.

Recto.

..... Le roi, mon seigneur..... messager..... le grand roi, mon seigneur..... moi Aziri, ton serviteur, 7 et 7 fois au pied de mon seigneur et de ma lumière, je me jette.

Mon seigneur, mon Dieu, mon soleil, moi, ton serviteur, mes enfants, mes frères, sommes les esclaves du roi, mon seigneur, pour toujours.

Voici, tout le désir que le roi, mon seigneur a manifesté et exprimé je l'ai réalisé; la parole que le roi mon seigneur a dite(?) je l'ai accomplie.

Cette...... et de grands arbres...... tout ce que.... ...: de...... roi mon seigneur...... roi.

Verso.

..... il dit.... que devant..... que le seigneur..... et les rois du pays de *Nuhaššê*....... se sont réunis (?) avec.. .... et non devant les hommes....... la ville de Ṣumuri...... dans..... en face de la ville de Ṣumuri..... ... moi, ton serviteur pour toujours et le roi, les hommes ...... mes calomniateurs, mon seigneur, ne les écoute pas.

Et que le roi, mon seigneur, mon Dieu et ma lumière, envoie ses messagers avec les miens, qu'il........ du confident (?) du roi......

Mon seigneur, maintenant........... mon seigneur, mon Dieu.....

Sur le bord.

Promptement expédie-les, le présent du roi, mon seigneur......

35

TROISIÈME LETTRE D'AZIRI AU ROI.

[1] šăr an-ya en-ya an-ṣab-ya [2] ..... ̸ a-zi-ri lŭ nĭt-kama [3] [7 šu] ŭ 7 šu a-na gĭr-meš en-ya [4] [an-ya] ŭ an-ṣab-ya am-ku-ut

[5] ..... e(?)-ma..... šăr-en-ya an-ya [6] [an-par]-ya la a-pa-at-tar [7] ..... at-ta ki(?)-i-ma an ṣab.....? [8] [at]-ta ki-i-ma an-šab..... [9] ..... .-i u-ga-az-zi..... [10] ..... meš a-na pa-ni en-ya.....

---

[11] .....? a-na-ku u pa-an-ni..... [12] ..... mu-ri i-na-an-[na]..... [13] ..... mi-iš..... [14] ..... [ṣu]-mu-ri ki-i..... [15] ..... ši ki-i-me-e

---

[16] ... lu-ku ša šăr..... [17] .....? mat-šu ša en-ya ..... [18] ..... me ŭ tur(?)-meš.....

---

[19] ..... ru(?) aš(?)..... [20] ..... pa-nu` ta-aš... ... [21] ..... ru-en-ya..... [22] ..... te-meš-šu

---

[23] ..... na-še..... [24] ..... ŭ..... [25] ..... iṣ ni-meš..... [26] ..... na az-zi..... [27] ..... meš ŭ iṣ..... [28] ..... kul-meš ši..... [29] ..... ta i..... [30] ..... a-na en-ya u(?).....

---

[31] ..... lŭ-meš ha-za-an-nu iṣ..... [32] ..... bi gab-bi-šu-nu [33] ..... ar-ru-u-tum en-ya..... [34] ..... ka(?)-šu-nu

---

[35] ..... a er ṣu-mu-ri i-na-an-na-ma..... [36] ..... ha-šiš iš u-pa-an ni-ši..... [37] ..... [i]-na-an-na li-ki-pa-an-ni [38] ..... ma u-pa-an-ni er ṣu-mu-ri

---

TRADUCTION.

Au roi, mon seigneur, mon Dieu, ma lumière, (moi) Aziri, ton serviteur, je me jette 7 et 7 fois aux pieds du roi, mon seigneur, ma lumière.

. . . . . . de la volonté du roi mon seigneur, mon Dieu, ma lumière (?) je ne me départirai pas, toi, comme la lumière . . . . . . tu es . . . . . . tu es comme la lumière. . . . . . devant mon seigneur . . . . . .

Moi, je . . . . la ville de Ṣumuri, maintenant . . . . . . Ṣumuri lorsque . . . . comme . . . . . .

. . . . du roi, le pays de mon seigneur . . . . . et les fils (?) . . .

. . . . devant . . . . le roi mon seigneur, ses . . . .

. . . . des olives (?) . . . . les . . . . et. . . . . des tasses (?) . . . . à mon seigneur . . . .

---

les gardiens . . . . eux tous . . . . mon seigneur . . . . leurs . . . .

. . . . . . la ville de Ṣumuri maintenant . . . . . . il l'a reconstruite (?) . . . .? maintenant qu'il me protège . . . . . il a reconstruit (?) la ville de Ṣumuri.

36

QUATRIÈME LETTRE D'AZIRI AU ROI.

Recto.

. . . .

[2] . . . . šăr . . . . . .

---

[3] um-ma I a-zi[-ri] . . . . . 7 šu ŭ 7 šu a-na . . . . . [5] an-ya ŭ an ṣab-ya

---

[6] i-na-an-na lu-u i-te an . . . [7] šăr-en-ya i-nu-ma lŭ nĭt . . . . . [8] a-na-ku a-di ta-ri-ti iš-tu a-ma-te en-ya la a-pa-at-tar

---

[9] en-ya iš-tu pa-na-nu-um-ma [10] a-ra-'-am a-na lŭ nĭt-meš [11] šăr en-ya ŭ lŭ-meš gal-bu-te-meš [12] ša er ṣu-mu-ri la-a u-ma-aš-ša-ru-ni-ni [13] ŭ i-na-an-na la-a hi-it-tam [14] la mi-im-ma an a-na šăr en-ya [15] la e-te-bu-uš šăr-ru en . . . . . [16] i-te lŭ-meš be-el ar-ni . . . . .

---

[17] ŭ mi-i-nu-um-me-e . . . . . [18] mi-na iš-ta-šu . . . . . [19] a-na-ku . . . . . la . . . . .

---

[20] ŭ . . . . . [21] a-na . . . . . [22] ŭ . . . . .

Verso.

[24] ŭ ki(?) a-hi . . . . . [25] a-na an-ṣab i-na-an-[na] . . . . .

[26] ŭ pa-la-at(?)..... [27] šum-ma šăr mat ha-[at-te] ..... [28] a-na nu-kur-tam muh-ya..... [29] ŭ šăr-ru en-ya ṣab-meš..... [30] ŭ iṣ-kil+bat-zun id-din-an-ni [31] ..... i-ri-iz-zu-ti-ya..... [32] ŭ mat-šu ša šăr en-ya az-kip (?)

---

[33] ša-ni-tam i-na ha-mut-ta [34] uš-še-ra-am lŭ tur-kin-ya [35] ..... an.....

---

[36] ŭ mi-i-na-am-me-e ša id-din-nim [37] lŭ-meš ha-za-an-nu-u-tum [38] ŭ a-na-ku lu-u ad-din [39] a-na šăr en-ya an-ya ŭ an-ṣab-ya [40] ŭ ad-din a-di ta-ri-ti

---

TRADUCTION.

Recto.

roi.....

Ainsi, moi, Aziri..... je me jette 7 et 7 fois aux pieds du roi, mon seigneur, mon Dieu, ma lumière.

Maintenant, que le roi sache............ que je suis son serviteur pour toujours; je ne me départirai pas des ordres de mon seigneur.

Mon seigneur, depuis longtemps j'aime les serviteurs du roi, mon seigneur, et les grands de la ville de Ṣumuri ne nous ont pas quittés (?) et maintenant je n'ai commis aucun crime envers le roi, mon seigneur. Que le roi, mon seigneur, réprime les coupables.

Et quel que soit..... de..... moi, je ne me.....

Et..... à..... et.....

Verso.

Et...... au dieu de lumière, maintenant..... si le roi du pays de Hatte vient engager des hostilités contre moi, le roi, mon seigneur, me fournira un secours suffisant en troupes et en chars. Et je relèverai le pays du roi.

Puis, expédie-moi promptement mes messagers....

Tout ce que les préfets m'ont remis, je l'ai fait parvenir au roi, mon seigneur, mon Dieu, ma lumière, et je ferai toujours ainsi.

37

CINQUIÈME LETTRE D'AZIRI AU ROI.

Recto.

[1] a-na šăr en-ya an-ya..... [2] um-ma Ɪ a-zi-ri nĭt-ka ..... [3] 7 šu ù 7 šu a-na gĭr-meš..... an-ṣab-ya am-kut

---

[4] [an]-ṣab en-ya an-ya..... [5] ..... ša ku tur-meš

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, mon Dieu, ma lumière, il est dit: moi Aziri, ton serviteur, je me jette 7 et 7 fois aux pieds du roi, mon seigneur, mon Dieu, ma lumière.

Dieu-lumière, mon seigneur, mon Dieu..... enfants...

38

PREMIÈRE LETTRE D'*AZIRI* À SON PÈRE.

Recto.

[1] a-na ‖ du-ù-du en-ya a-bi-ya [2] um-ma ‖ a-zi-ri nĭt-ka-ma [3] a-na gĭr-meš en-ya am-kut

---

[4] ‖ ha-ti-ib i-il-la-ga-am [5] ŭ u-ta(?)-pa-la-am a-ma-te-meš [6] šăr en-ya pa-nu-tam ŭ hi-ga-ta [7] ŭ ha-ad-ya-ku ma-gal [8] ŭ mat-ya ŭ šiš-meš-ya [9] lŭ-meš nĭt ša šăr en-ya [10] ŭ lŭ-meš nĭt ‖ du-ù-du en-ya [11] ha-tum-nim ma-gal ma-gal [12] i-nu-ma i-il-la-ga-am [13] ša-ar-ru ša šăr en-ya [14] muh-ya iš-tu a-ma-te-meš [15] en-ya an-ya an-ṣab-ya [16] ŭ iš-tu a-ma-te-meš ‖ du-ù-du [17] en-ya la a-pa-at-tar

---

[18] en-ya a-nu-um-ma ‖ ha-ti-ib [19] iz-za-az it-ti-ya [20] a-na-ku ŭ šu-u-tam ni-il-la-gan [21] en-ya šăr mat ha-at-te [22] i-il-la-ga-am i-na mat nu-ha-aš-še [23] ŭ la i-li-'-e a-la-ni

---

Verso.

[24] [ša] ip-tum-ur šăr mat ha-at-te [25] ŭ a-nu-um-ma i-il-la-gan [26] a-na-ku ŭ ī ha-ti-ib

---

[27] šăr en-ya a-ma-te-meš-ya [28] li-iš-me-e en-ya pal-ha-ku [29] iš-tu pa-ni šăr en-ya [30] ŭ iš-tu pa-ni ī du-ù-du [31] ŭ a-nu-um-ma an-meš-ya [32] ŭ lŭ tur-kin-ri-ya ŭ lu-u lŭ am(?)-mi [33] ī du-ù-du ŭ lŭ gal-bu-te-meš [34] ša šăr en-ya ŭ lu-u a-al-la-gan

---

[35] ŭ ki-i-ya-am ī du-ù-du [36] ŭ šăr en-ya ŭ lŭ-meš gal-bu-te-meš [37] šum-ma mi-ni mil-ku uk-mi-im-ma [38] muh ī a-zi-ri ša la ši-ṣab-ik(?) [39] a-na an-meš-ya ŭ a-na an-a [40] ŭ a-nu-um-ma a-na-ku [41] ŭ ī ha-ti-ib lŭ nĭt šăr pa-nu

---

[42] ī du-ù-du lu-u ti-i-te [43] i-nu-ma a-la-ga-ak-ku

TRADUCTION.

Recto.

A Dudu, mon seigneur, mon père (il est dit) ceci : moi Aziri, ton serviteur, je me jette aux pieds de mon seigneur.

Hatib est venu et il (nous) a apporté de bonnes et agréables nouvelles du roi, qui m'ont fait le plus grand plaisir; mon pays, mes frères, les serviteurs du roi, et les serviteurs de Dudu, mon seigneur, en ont aussi éprouvé une grande

joie. Puisque l'éclat du roi a rayonné sur moi, je ne me départirai pas des ordres de mon seigneur, ma lumière, ni des ordres de Dudu, mon seigneur.

Mon seigneur, voici que Hatib reste avec moi et nous partirons ensemble. Mon seigneur, le roi de Hatte est allé au pays de Nuhašše, et n'a pas fortifié(?) les villes

---

Verso.

qu'il a prises; nous partirons bientôt, Hatib et moi

Que le roi mon seigneur écoute mes paroles, je crains le roi mon seigneur ainsi que Dudu. Voici (par?) mes dieux, mes messagers, les Ammi, Dudu et les grands du roi mon seigneur, certes (?) je partirai (?)

Et ainsi Dudu et le roi, mon seigneur, avec les grands : Si quelque décision (?) est prise (?) contre Aziri, qui ne soit pas bonne, je m'en plaindrai (?) à mes dieux et au dieu A (?). Et voici, moi et Hatib, nous sommes les serviteurs du bon roi (?).

Dudu, sache-le que je me rends auprès de toi (?).

39

DEUXIÈME LETTRE D'AZIRI À DUDU, SON PÈRE.

Recto.

[1] .... šul-mu

---

[2] . . . . sa(?) a-nu ya-nu [3] . . . . en-ni [4] . . . . kă(?) gal [6] . . . . . ta-du . . . . . la ta-an-ni . . . . . [7] . . . . at-ta du-uš-mi-id an-ni [8] a-na pa-ni-tum ma-a kă(?) gal [9] ŭ at-ta-ma en-ya [10] ŭ en-ya li-iš-mi-me [11] a(?)-na nĭt-meš nĭt-šu Ỉ a-zi-ri lŭ nĭt-ka [12] i-na aš-ra-nu la du-pe-ih-. -sa-ma [13] ar-hi-iš uš-ši-ra-aš-šu [14] ŭ mat-meš ša šăr en-lĭ li-na-az-qip

---

[15] ša ni-tam a-na Ỉ du-ud-du en-ya [16] ši-me a-ma-te meš šăr-meš mat nu-ha-aš-še [17] a-na ya-ši ik-bu-nim [18] a-bu-ka mi-i-na kŭ-gi-meš [19] [i-ta]-ab-bal(?)-šu [20] . . . . . ma šar mat mi-iṣ-ri

---

Verso.

[21] ŭ . . . . . mi u-mă-šar-šu [22] iš-tu mat mi-iṣ-ri [23] ŭ gap-pa mat-mat-meš ŭ gap-pa [24] nĭt meš ṣab-meš zu(?)-ù-du [25] . . . . . ik-bu-nim [26] . . . . . mi [27] Ỉ a-zi-ri iš-tu mat mi-iṣ-ri [28] ŭ i-na-an-na nĭt-meš-ya ù du . . . . . ? [29] iš-tu-mat . . . . . ? ni pa-ab-ru [30] ŭ . . . . . na še ga . . . . . du iš . . . . . [31] a-na muh-hi ya . . . . . . ka ù [32] . . . . . mat mi-iṣ-ri a-ši-ib . . . . . [33] . . . . . ni . . . . . uš lim-ni-ta [34] . . . . . ma . . . . . šu-nu ŭ ši-ṣab [35] en-ya Ỉ a-zi-ri [36] . . . . . ra-am [37] . . . . . ṣab-meš [38] . . . . . nu-ha-aš-še

---

TRADUCTION.

Recto.

. . . . la paix . . . . .

. . . . ville. . . . . . il n'y a pas. . . . . . grand roi. . . . . . ne. . . . . tu me chargeras (?). . . . . devant la grande porte(?). . . . . . . et toi mon seigneur. . . . . et que mon seigneur écoute les serviteurs de son serviteur, Aziri; ton serviteur, le. . . . . . dans les lieux ne. . . . . . . expédie-le promptement et nous relèverons le pays du roi. . . . .

Encore à Dudu, mon seigneur : écoute les paroles des rois du pays de Nuhašše. Ils m'ont dit : « Quelle somme d'or [a emportée(?)] ton père. . . . . . le roi du pays d'Égypte? »

Verso.

. . . . Il a expédié du pays d'Égypte. . . . . et tous les pays et tous les serviteurs des gens de. . . . . ont dit. . . . . . . Aziri, du pays d'Égypte. . . . . . . et maintenant mes serviteurs et. . . . . . . du pays. . . . . et. . . . . vers moi . . . . reste dans le pays d'Égypte. . . . . . . mal. . . . . leurs. . . . . aie la bonté. . . . . mon seigneur Aziri. . . . . . . des troupes. . . . . . Nuhašše.

40

TROISIÈME LETTRE D'AZIRI À DUDU, SON PÈRE.

Recto.

[1] a-na ˇ du-u-du en-ya a-bi-ya [2] um-ma ˇ a-zi-ri tur-ka nĭt-ka [3] a-na gĭr-meš a-bi-ya am-kut [4] a-na ma zalam a-bi ya lu-u šul-mu

---

[5] ˇ du-u-du a-nu-um-ma. . . . . din [6] e. . . . . ti. . . . . en. . . . . [7] ŭ mi-nu-um-ma e-ri-iš-du-šù [8] ša šăr en-ya li-iš-pur [9] ŭ a-na ku a-[na]-an-din

---

[10] ša-ni-tam a-mur at-ta i-na aš ya-nu [11] a-bi-ya ŭ mi-nu-um-me e-ri-iš-ti [12]] du-u-du a-bi-ya šu-pur [13] ŭ a-na-ku lu-u ad-din

---

[14] [a]-mur at-ta a-bi-ya ŭ en-ya [15] [a]-na-ku tur-ka mat-meš a-mu-ri [16] [al]-ka ŭ bit-ya al-ka [17] .... mi-nu-um-ma e-ri-iš-du-ka [18] ..... am ŭ a-na-ku [19] ..... e-ri-iš-ti-ka lu-u ad-din

---

[20] ..... at-ta a-na pa-ni [21] ..... ya aš-pa-ta-ku [22] zi(?) ri nĭt-meš... ru-du [23] ..... za-bu-ur-ta [24] ..... ya..... a-na pa-ni be.....? a-nu [25] a.. ... nim [26] at-ta la du-mă-aš-šir [1]

Verso.

[27] [a]-mur at-ta a-na pa-ni [28] ..... en-ya..... ya-ši [29] ..... ša(?)..... [30] a-mă-te-meš za-bu-ur-ta [31] ..... za lam-ya la du-ma-aš-šir...?

---

[32] ..... a-na-ku nĭt-du ša šăr en-ya [33] ..... iš-tu a mă-te-meš šăr en-ya [34] ..... iš-tu a-mă-te-meš du-u-du a-bi-ya [35] [la-a] a-pa-at-ta-ar a-di ta-ri-iš [36] .. ... ŭ..... šăr en-ya la i-ra-am-an-ni [37] ..... ŭ i-.-i-da-an-ni [38] ..... ŭ a-na-ku mi-na-am lu-u ag-bi.....

....

---

[1] Ce paragraphe est répété, au début du verso, par une erreur du scribe.

TRADUCTION.

Recto.

A Dudu, mon seigneur, mon père, il est dit ceci : (moi), Aziri, ton fils, ton serviteur, je me jette aux pieds de mon père, que la paix soit avec sa personne.

Voici. . . . . et tout ce que le roi, mon seigneur, désirerait qu'il me le fasse savoir et je le lui donnerai.

Puis, vois toi-même dans. . . . . mon père, et tout ce que toi, Dudu, mon père, désirerais, fais-le moi savoir et je te le donnerai.

Regarde, toi, mon père et mon seigneur, moi, ton fils, prends le pays d'Amuri, prends ma maison ou tout autre chose que tu désireras et, moi. . . . . je suis prêt à te satisfaire.

Verso.

Regarde, toi, devant. . . . . . . mon seigneur. . . . . . . moi . . . . les paroles (?) les plaintes (?). . . . . . . n'abandonne pas ma personne.

. . . . . . moi, je suis le serviteur du roi, mon seigneur. . . . . .des ordres du roi, mon seigneur, et des ordres de Dudu, mon père, je ne me départirai pas, à tout jamais. . . . . . et. . . . . . . le roi, mon seigneur, ne m'aime pas et. . . . . il donne. . . . . . et moi qu'est-ce que (?) j'ai dit (?).

41

PREMIÈRE LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [Ỉ] ri-ib-an-im ik-bi [2] a-na en-li šăr mat mat ki-meš [3] šăr gal šăr ta-am-ha-ra [4] an-nin ša er gub-la [5] ti-di-en..... dan a-na šăr [6] en-ya a-na gĭr-meš en-ya [7] an-par-ya VII ma(?) VII ta-an [8] am-ku-ut a-mur a-na-ku [9] nĭt ki-ti šăr-ri an-par [10] ŭ bu-ya a-mă-te-meš ak-bu [11] a-na šar-ri ki-ta-ma ĭ-eš-mi [12] šar-ru en-li a-mă-te-meš [13] nĭt ki-ti šu ŭ [14] ĭ-zi-iz Ỉ bu-ri-bi(?)-ta [15] i-na er ṣu-mu-ra [16] ŭ li-ki Ỉ ha-ib.....? [17] a-na mu-hi-ka ŭ..... [18] da-gal-na ŭ..... [19] li-ma-ad a-na-aš..... [20] ŭ šum-ma da-mi..... [21] i-na pa-ni ŭ.....

Verso.

[22] iṣ-ku u-za-gan-na [23] lŭ ĭb lim-mi-ru i-na [24] pa-ni lŭ-meš ha-za-nu-ti..... [25] ŭ ĕ-eš-me en a-mă-te-[meš-ya] [26] a-nu-ma Ỉ a-zi-ru tur [27] Ỉ nĭt a-ši-ir-ta qa-du [28] nĭt-tum-šu i-na er du ma-na(?) [29] ŭ uš-ši-ra ṣab-meš [30] qaš-ta-ti u li-li-ki-šu [31] ŭ ta-ap-šu mat-mat šăr [32] u(?) šum-ma... ki a-ma(?)-i-ma [33] ŭ la-a ti-zi-za [34] er ṣu-mu-ra ša-ta(?) ĕ-eš-mi šăr-ru en-li [35] a-mă-te nĭt ki-ti-šu [36] ya-nu kŭ-par-meš a-na na-da-ni [37] a-na ĭb-kur-ra ga-mi-ir [38] gab-bu i-na zi-nu ŭ [39] it-na(?) ni-eš-ta-bal [40] ĭb-kur-ra qa-du iṣ-kil-bat-meš [41] ..... šu lŭ-meš-at [42] ..... si ya-nu-ma a-na ya-ši [43] ..... iṣ ya-nu ĭb-kur-ra

---

Sur le bord.

[*a*] . . . . . un . . . ? ya-ši a-na a-la(?)-ki a-na [*b*] . . . . . gan nu-kur-tum ŭ na-na-ba [*c*] . . . . . ti-u-ki-na. . . . . la-a. . . . . iṣ . ka-ti a-na . . . šal. . . . .

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit : A (son) seigneur, au roi des pays, roi grand, roi guerrier, que la Dame de Gubla[1] donne la puissance au roi, mon seigneur. Sept et sept fois je me jette aux pieds de mon seigneur, mon soleil; regarde, je suis le serviteur fidèle du roi soleil et les paroles de ma bouche que j'adresse au roi, qu'il les écoute attentivement(?) et que le seigneur roi accueille favorablement les paroles du serviteur fidèle.

Place Buribita dans la ville de Ṣumura et ramène Haib (?) . . . ? vers toi, confié(?). . . . . sache. . . . . et si le sang. . . . . devant. . . . .

Verso.

. . . . . qu'il s'adresse aux gouverneurs. . . . ., et que mon seigneur écoute mes paroles. Voici que Aziru fils de Abd-

[1] Byblos, en phénicien, גְּבַל; hébreu, גְּבָל; nom ethnique, גִּבְלִי. Les Massorètes (Ézéchiel, XXVII, 9) ont confondu ce nom avec celui de גְּבָל (Psaumes, LXXXIII, 8) «Gabalène», province iduméenne située au sud de la mer Morte. La déesse suprême de Byblos mentionnée ici est la même que le roi Ieḥawmelek appelle dans son inscription רבת גבל «Dame de Byblos».

IMPRIMERIE NATIONALE.

Aširta, avec ses serviteurs, est dans la ville de Dumana, dirige des troupes d'archers et tu le prendras..... les pays du roi sont pris et si(?)..... et ne te fâche pas contre cette ville de Ṣumura. Que le roi, mon seigneur, écoute les paroles de son fidèle serviteur. Il n'y a plus d'argent pour acheter des chevaux, tout le bien est au loin et comment(?) pourrons-nous conduire des chevaux avec des chars..... les hommes..... il n'y en a pas à moi..... il n'y a pas de chevaux.....

Sur le bord.

.... moi pour aller(?) à..... hostilité..... Kati à.....

42

DEUXIÈME LETTRE DE RIB ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [Ɪ] ri-ib-an-im iš-ta-bar [2] a-na en-šu šăr mat-mat-meš-ki [3] šăr gal săr ta-am-ha-ra [4] an-nin ša er-gub-la ti-din [5] ur-bi a-na šăr-ri en-ya [6] a-na gĭr-meš en-ya an-par-ya [7] ... VII šu VII ta-an am-ku-ut [8] ša ta-ša-mi lŭ-meš i-na pa-ni [9] šăr-ri ša ki-ma(?)... an-hi [10] ŭ an par i-na šame i-ba ši [11] ši-ma-ti bu-šu-šu tur-meš [12] Ɪ nĭt-a-ši-ir-ta ki-ma [13] lib-bi-ṣu-nu la-a(?) ĭb-kur-ra-meš [14] šăr-ri ŭ iṣ-kil+bat-meš ŭ [15] na-ad-nu lŭ-meš um(?) ù-ši-ir-ma(?) [16] ŭ lŭ ă-i-ma-a-na [17] a-na mat su-ri i-na lu-kin(?) [18] i-na tam-har(?)-meš ša a-ma-ni... [19] a-bi-eš ib-šu an-nu-u [20] i-na šu ĭ-qa-bu a-mă-tu [21] ša-ru-tu i-na pa-ni šăr-ri [22] an-par a-na-ku nĭt ki-li-ka [23] ŭ a-mă-ta ša-a i-di [24] ŭ ša-a eš-te-me aš-pu-ru

[25] a-na šăr-ri en-ya mi-i..... [26] šu-nu ur-ku ŭ tiri..... [27] i-na pa-ni ṣab-meš qas-ta-[ti] [28] šăr-ri an-par aš-ta-bar..... a [29] a-na a-bi-ka ŭ pi(?)..... [30] a-na nĭt-ya ŭ..... [31] pi(?)..... ra ṣab-meš...? [32] qaš-ta-[ti](?) mat sam(?)-ul-la-ki

---

Sur le bord.

[*a*] ... ma-la-a na-ad-na-ti-šu ŭ pi(?) ù(?) [*b*] šăr-ru amă-te nĭt-nu ŭ uš-ši-ra [*c*] ... x lŭ-meš mat mi-lu-ha xx lŭ-meš mat mi-iṣ-ri [*d*] a-na na-za-ar er a-na šăr-ri [*e*] anpar en... nĭt ki-ti-ka

---

Verso.

[33] Ɪ nĭt-a-ši-ir-ta a-na..... [34] ša ga-i-ma lŭ-meš [35] ha-za-nu-tùm aš-šù a-na-bi..... [36] pa-ni-šu-nu a-na mu-hi-šu [37] ŭ ki-na na-da-an..... [38] šu-nu ŭ lŭ-meš mi-ši..... [39] tu-ma-lu-na hi ši(?)-še-ir..... [40] ki-na-na la-a an... hu... [41] lŭ-gal i-nu-ma ad-ku ĭb-[kur-ra]...? [42] u ag-ga i-na pa-ni-šu-nu [43] i-numa ni-di(?) ŭ ag-ga ŭ [44] ni-ik a-na šar ag-ga-me [45] da-lu-u la-a ti-li-u-na [46] i-nu-ma uš-ši-ir-ti II lŭ [47] tur-ši-ip-ri a-na er ṣu-mu-ra [48] ŭ nun(?) ka-li lŭ lim [49] ah-nu-u a-na šu-te-ir [50] a-mă-ti a-na šăr-ri ša it [51] a-na mi-ni ti-eš-mu-na [52] lŭ-meš ša-nu-tu muša [53] tu-ba-lu-na ŭ mu-ša [54] tu-te-ru-na lŭ-meš [55] tur-ši-ip-ri ša-a šăr-ri [56] iš-tu pa-ni ur-ku gan-ma(?) [57] lib-bi šăr-ri an-par i-na [58] ud-mu-meš... ul-ku-na [59] ša ta..... ya-aš-ku-un [60] lum(?)-ni..... na lib-bi ka-ka [61] ŭ pa...... ŭ lŭ qa(?)..... [62] da-ku lŭmeš gaz(?)-meš [63] iš-tu er-ṣu-mu-ra [64] ... a-na-za [ar].....

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi fait dire (ceci) à son seigneur, roi des pays, roi grand, roi guerrier : Que la déesse de Gubla accorde sa protection (?) au roi mon seigneur. Je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Ce que tu entends dire aux hommes qui sont en ta présence, ô roi, qui ressembles au Dieu bon et au soleil, qui est dans le ciel..... les fils d'Abd-Aširta agissent selon leur cœur (?). Il n'y a ni chevaux ni chars du roi et des hommes [infidèles?] sont installés (?). Envoie des hommes fidèles (?)............. au pays de Suri....... dans la bataille........ cette affaire dans........... Est-ce que j'ai dit des paroles fausses (?) devant le roi soleil? Je suis ton serviteur fidèle et les nouvelles que j'ai apprises, je les ai communiquées au roi mon seigneur........... les chiens......... à la rencontre en présence des archers du roi soleil, je les envoie...... à tes ennemis et........ mon serviteur............ les archers du pays de Sam-ulla (?).

Sur le bord.

.... Tout ce qui touche son présent (?), que le roi écoute nos paroles. Qu'il dirige dix hommes d'Éthiopie et vingt hommes d'Égypte pour garder la ville au roi soleil... ton fidèle serviteur......

Verso.

Abd-Aširta à....... que....... les gardiens pour...... leur face contre lui........ leurs et les hommes........

j'ai réuni les chevaux et des forces devant eux....... Nous savons (?) que....... et la force...... au roi........ deux messagers à la ville de Ṣumura....... pour rendre la réponse au roi..... Pourquoi écoutes-tu les ennemis? Tu les fais entrer la nuit et la nuit tu chasses (?) les messagers du roi....... devant....... le cœur du roi soleil, dans les jours........ qu'il a fait........ dans ton cœur... .... ils ont été exterminés, ces brigands de la ville de Ṣumura.......... je garde........

43

TROISIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ¶ ri-ib-an-im ig-bi a-na..... [2] šăr un (?) mat-ki-zun a-na gĭr-meš..... [3] VII šu ŭ VII ta-a-an am-[kut] [a-di] da-ri-ti [4] a-mur er gub-la er ki-ki-na..... [5] be-li-ya an-par mat mat ki hal (?) ŭ (?) [6] [a-mur] a-na-ku iṣ gĭr (?)-du ša gĭr-meš-bi [7] šăr be-ya a-na-ku ŭ nĭt ki-it-ti-šu [8] a-nu-ma er ṣu-mu-ur nu-gur-tum-meš ma-gal [9] ag-ga muh-ši ŭ muh-ya ga-at [10] ŭ a-nu-ma i-na-an-na ši-ih(?)-ta-at [11] er ṣu-mu-ur a-di a-bu-li-ši [12] ša-ha-at-ši i-li-u ŭ za-bat-ši [13] la (?) i-li-u gar(?)-di a-na mi-nim [14] ĭ-iš-tap-ru ¶ ri-ib-an-im ki-na-an-na-ma [15] tup(?)-pa a-na è(?)-gal ma-an-ga iš-tu a-hi-šu-meš [16] muh er ṣu-mu-ur a-mur a-na-ku [17] nu-kur-tum muh-ya v mu-meš ŭ ki-na-an-na [18] iš-tap-ru a-na be-ya a-mur a-na-ku u..... [19] ..... ¶ ya-pa-hĭ-an-im ŭ u-ul nin..... [20] ¶ [zi-]im-ri-da gab-bi lŭ (?)-meš gud (?) [21] ..... ya nu-gur-tum muh er ṣu-mu-[ur].... [22] ŭ a-nu-ma i-na-an-na mi-it lŭ..... ši [23] ŭ a-nu-ma a-na-ku i-na-an-na..... [24] ..... i-ma ša ti-i-na.... [25] ..... ga lŭ-meš-lim en..... [26] [ŭ] ĭ-ši-ra be-li..... [27] ..... meš it-ti-šu ki.....

Verso.

[28] ..... bi-ši ŭ a-na-ku la iṣ..... [29] ..... mu-uš-mi bi-ri-šu ni-ša..... [30] ŭ ki-i ĭ-qa-bu šăr a-na mi-nim iš[-pur] [31] I ri-ib-an-im dup-pa a-na ma-har be-li [32] muh lu-um-ni ša pa-na-nu riz(?)-zu-ni [33] ŭ a-nu-ma i-na-an-na la i-ni-bu..... [34] ki-na-ma i-na-an-na a-na ya-a-ši [35] gàr-di li-it-ri-iṣ a-na pa-ni be-li [36] ŭ lu ĭ-ši-ra I ya-an-ha-ma [37] i-na lŭ-dĕ(?) ši I ya-an-ha-ma [38] mu-za-li an šăr be-li-ya i-ši-mi [39] iš-tu am-muh lŭ-meš-tum lŭ hi-ta(?) šu-ut(?) [40] ŭ gab-bi lŭ-meš i-ra-ha-mu-šu [41] gàr(?)-di li it iṣ a-na be-lĭ-ya [42] ŭ lu ĭ-ši-ra niš-ta-bal ša ši-ṣab-ku [43] ĭb-kur-ra a-na nĭt-šu ma-du lŭ-meš [44] it-ti-ya aš-šum-ma a-la-ki-ya [45] a-na nu-kur-ti-meš šăr be-ya gàr-di [46] gab-bi er-ki-zun-ya ša i-qa-bi a-na pa-ni be-ya [47] i-di be-li šum-ma ta-ru i-na ud-meš(?) [48] pa-ta-ar ṣab-meš-ka dan haran(?) be-li ma-ag-ru gab-bu

---

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit (ceci) au roi des pays : Je me jette toujours sept et sept fois aux pieds du roi. Regarde la ville de Gubla et(?) la ville de Kikkina(?), ... soleil des pays...... Je suis l'escabeau(?) des pieds(?) du roi mon seigneur et son serviteur fidèle. Voici les forces de l'ennemi se sont jetées très fortement contre la ville de Ṣumur et contre moi; la ville de Ṣumur avec ses portes, il l'a pu endommager, mais il n'a pas pu la prendre(?)......... pourquoi Rib-Addi a-t-il envoyé continuellement des lettres à.......... de ses frères contre la ville de Ṣumur. Vois....... moi, ces hostilités contre moi, cinq ans......... il a envoyé à mon seigneur. Regarde-moi.......... Yapahi-Addi........... Zim-

rida, tout. . . . . contre la ville de Ṣumur et voici maintenant il est mort. . . . . et voici moi maintenant. . . . . les hommes. . . . . a abandonné (?). . . . . . . avec lui. . . . . . .

Verso.

. . . . moi ne. . . . . et lorsque je parle, le roi pourquoi. . . . . Rib-Addi la lettre devant mon seigneur, au sujet du mal, qu'autrefois. . . . . et voici maintenant ne. . . . . maintenant à moi. . . . . il a dirigé, vers mon seigneur, l'interprète (?) Yanhama. . . . . . . parmi. . . . . Yanhama. . . . . hommes de mon seigneur entendra d'auprès des hommes. . . . . et tous les hommes l'aiment. . . . . à mon seigneur et qu'il dirige de bons (?). . . . . moi, ton serviteur, je dispose de beaucoup de chevaux et d'hommes pour aller contre les ennemis du roi, mon seigneur le guerrier. . . . . . . toutes mes villes dont j'ai parlé devant mon seigneur. . . . . Si le jour tarde (à venir), tes troupes puissantes seront vaincues (?). Le voyage de mon seigneur est tout à fait propice.

44

QUATRIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [Ṛ] ri-ib-an-im. . . . . . . [2] a-na en-šu šăr-ri. . . . . [3] šăr ta-ȧm-ha an-nīn ša [4] er gub-la ti-di-en ag[-ga] [5] a-na šăr-ri en-ya [6] a-na gĭr-meš en-ya an-par-ya [7] VII šu VII ta-an am-ku-ut [8] i-nu-ma ĕ-eš-ta-pa-ru šăr-ru [9] en-li u-šum(?)-me ra-ma-an-ka [10] . . . nu ĭ-ṇa-za-ra ša(?)-a-nu-ma [11] . . . ma aš-ta-bar-ru a-na è-gal

[12] lŭ-meš..... ti ŭ a-na [13] ĭb-ra-meš ši.......... [14] mi-na i-bu-šu-na a-na-ku [15] i-na ba-la-ti-ya i-na-zi-ru [16] er-šăr a-na ša-a-šu ŭ [17] šum-ma mi-ta-ti mi-na [18] i-bu-šu i-nu-ma qa-bi a-na [19] pa-ni šăr-ri Ĭ ri-ib-an-im [20] ki mi it(?) ṣab-meš kaš-ta-at [21] šăr-ri i-nu-ma ba-al(?)-tu [22] lŭ-meš dĕ(?)-meš ŭ [23] a-da-bu-ba ka-li ib-ši-šu-nu [24] ŭ ă(?)-na šăr-ru i-nu-ma [25] nĭt kit-ti a-na-ku a-na ša-šu [26] ... ul ĭ-iš-me šăr-ru(?) zi? [27] ..... nĭt ki-ti-šu ša-a..... [28] ..... a-na pa-ni....

Verso.

....

[5] ..... [Ĭ] ri-ib-an-im i-na..... [6] ..... ni-šu nĭt a-na šăr [7] ..... nu lŭ ka ya-ak-rù(?)..... [8] ki-ti-ya a-na pa-ni-šăr-ri [9] en-ya ki-ti-ya ĭ-du...... [10] ĭ-du šăr ba-ni-tam mat..... [11] ĭ-bu-šu du-um-qa...? [12] a-na ya-ši i-nu-ma..... [13] ya-nu lib-bi sak-na a-na [14] pa-nu-ya-ma a-na a-ra-ad [15] šăr-ri en-ya a-nu-ma [16] di-nu an-nu-u di-en ki-ti [17] ša-a qa-bi-ti ka-li [18] mi-im-mi ĭ-bar-ki-šu [19] šăr-ru en-ya..... [20] a-na ša..... [21] ..... hi-ru-ta [22] ya-di-nu en-li a-na [23] ŭ an-nu-ma a-la-ki [24] mi-na-a qa-bu-na [25] ab-bu-na-ma [26] a-nu-ma tub-bi ša-nu [27] ŭ ka-li u-nu-tu-ya [28] ša it-ti Ĭ ya-pa-an-im [29] šu gur(?)-pi(?) ša še [30] i-na pa-ni šăr-ri

---

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi....... à son seigneur, le roi...... roi guerrier : Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur; je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Voici le roi mon seigneur a envoyé..... ..... toi........ je garde........... autre.........

j'ai envoyé au palais, des hommes.......... et quant aux chevaux.......... que.......... dans ma vie........ la ville du roi à lui, s'il est mort quoi.......... voici, je lui ai dit(?) devant le roi, Rib-Addi....... les archers du roi: voici tes hommes..... sont vivants......... je t'ai dit tout ce qu'ils ont fait au roi; voici, je suis un serviteur fidèle à lui......... le roi n'a pas écouté......... serviteur fidèle...... devant......

Verso.

..... Rib-Addi dans....... serviteur, au roi......... il appelle(?) ma fidélité devant le roi, mon seigneur, ma fidélité....... le roi........ le pays....... son père, bonté......... à moi, voici, ton cœur n'y est pas....... devant moi au serviteur du roi, mon seigneur, cette sentence(?) est juste(?) ce que j'ai dit; tout le monde bénit le roi, mon seigneur, à.......... amitiés........, donnera mon seigneur à....... et voici tout ce que ce messager(?) nous dira............. et tous mes ustensiles, qui sont avec Yapa-Addi......... devant le roi.

45

CINQUIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [] ri-i...-an-im..... [2] II [šăr-]ri-gal šăr..... [3] ..... nin(?) ša er gub-la ti-din [4] ... dan a-na šăr-ri en ya [5] a-na gĭr-meš en-ya an-ud-ya [6] [VII] šu VII ta-an am-ku-ut..... [7] ... a ak-bu šăr-ru en-li a-na [8] mi-ni at-ta-ma ti-eš-tap-ru-šu [9] a-na ya-ši a-mur a-na-ku ya nu [10] ba-za-na i-na ar-di-ti-ya [11] eš-tu ir ṣu-mu-ra ŭ da-lu [12] pa-nu gab-bi a-na ya-ši ŭ II lŭ [13] mat mi-iṣ-ri ša-a šu-..p-ra [14] a-na è-gal u-ul a-za u-ul [15] ša-

ab..... a-na šăr-ri ya-nu [16] lu-ša-a..... gal ma-lu tub-bi-ya [17] a-na è-gal a-nu-ma II lŭ an-nu-tu [18] tu ba(?) lu na tub-bi a-na šăr-ri [19] ŭ an-na u-ul a-za ki na na [20] pal-ha-ti ŭ na-at-na-ṭi pa-ni-ya [21] .. ... ma... en ya ta bar...... ša-ap-ra [22] ..... a en ka [23] i-nu-ma ă-la..... a-ma-ni ap-pa [24] i-na ud-meš zi..... ŭ aš-ta-bar [25] a-na è-gal ŭ ă mă..... ra.....? [26] ŭ ă-mă-ka-ra Ɩ aš-rŭ..... meš [27] ra-ba u-ul la ki Ɩ nĭt a-ši-ir-ta [28] qa-du mi-im-mi-šu ki-ma qa-bi-ya [29] a-mă-te ša-ru-ta aš-ta-pa-ru [30] a-na en-ya ŭ ti-ka-bu a-na mi-ni [31] ti-eš-ta-pa-ru a-mă-te ša-ru-ta [32] šum-ma a-mă-te-ya tu-uš-mu [33] a-na-mă u-ul-ku Ɩ a-za-ru ki-ma-a... [34] a-mur a-na-ku ag-ga šăr-ri.....? [35] ša ta-mi-ya mi-ma-nu tur-meš [36] nĭt a-ši-ir ta nĭt ur-ku [37] er-meš ha-za-nu-ti šăr a-na.....? [38] šu-nu it-ti-ka er-meš.... [39] Ɩ a-zi-ri u-ul ĭ te..... [40] šăr a-na er-meš-šu-nu u-ul..... [41] a-na ša-šu-nu iš-tu er ṣu[-mu-ur].....? [42] er ul-la-za er ša pi..... [43] iṣ-kil+bat-meš pa-šu-nu nun..... [44] ..... ša ar lŭ(?)..... [45] ..... ṣab-meš..... [46] ..... er ṣu-mu-ra ù [47] ..... ă-ra a-zi-ru.....

Sur le bord.

[48] lŭ(?) ya ri..... ši ya a..... ma bi a-na-ku di-a-ma aš-bu-ru [49] è-gal a..... na-za-ar..... lŭ-meš mat mi-lu ŭ la-a [50] ku ta-šù-ma... na-mi šu-bi..... na-na ă-mă-ra šăr-ru [51] lŭ-meš ma... ar-ši..... mat mi-lu-ha a-na na-za-ri-ša [52] u-ul ti-iš-bu-ru..... er a-na gaz-meš...

Verso.

[53(48)] ..... bi a-na-ku lŭ-meš..... [54(49)] ... mat mi-iṣ-ri ši..... [55(50)] ŭ uš-ši-ra ab..... [56

(51)] ina qa-ti-šu-nu a-na ya-ši [57(52)] ki-na-na uš-ši-ir ti lŭ an-nu-u [58(53)] ša-ta u-ul aš-ta-bar a-na šăr-ri [59(54)] a-nu-ma II lŭ mat mi-iṣ-ri šu-nu [60(55)] tu-za-na ša-ri a-na ya-ši [61(56)] ŭ la-a a-za šum-ma mu-uh an-ni [62(57)] ya-nu ṣab-meš qaš-ta-ti u..... [63(58)] mat-meš a-na lŭ-meš gaz-meš ŭ..... [64(59)] šum-ma lib-bi šăr ma-li-ni ša [65(60)] ṣab-meš qaš-ta-ti-ya aš-bu-ur a-na [66(61)] ䷀ ya-an-ha-me ŭ a-na ䷀ bi-ri [67(62)] al-ku-mi qa-du lŭ-meš ha-za-ni-ku-nu [68(63)] li-ku-na mat a-har-ri i-na na-gan [69(64)] ti-lĭ-ku na še ša ta-ab-nu a-na ya-ši [70(65)] it-ti..... ya-bar-an-im ŭ it-ti ䷀ ha [71(66)] ŭ..... ĭ-ši-ra šăr..... [72(67)] ..... ri-nu ka-li [73(68)] mi-im-me ša a-pi u-ul ku-na [74(69)] eš-tu ša-a-šu-nu a-na šăr u-ul [75(70)] ĭ-lĭ-ki-šu lŭ ša-nu a-na ša-na [76(71)] da-mi-ik a-na šar-ri um ta [77(72)] ĭ-mă-ši-ra šăr-ru ĭb-ra a-na [78(73)] a na nĭt-šu ŭ a-na-za-ra er-ki [79(74)] šăr ya-nu mi-im-ma a-na ya-ši [80(75)] ga-mi-ir gab-bu i-na na-da-ni [81(76)] i-na ba-la-at zi-ya ŭ lŭ [82(77)] an-nu-u ĭ(?)-mă(?)-ši-ra-šu šăr-ru [83(78)] ki-ma ar-hi-eš ŭ ya-di-na [84(79)] lŭ-meš ma-za-ar-ra a-na na..... [85(80)] na-za-ar nĭt ki-ti šu ŭ er-ki [86(81)] ŭ lŭ-meš mat me-lu-ha it-ti-šu-nu [87(82)] ki-ma an-zi ša a-bu-ti-ka [88(83)] ša-ni-tam i-nu-ma gal qa bu...? [89(84)] šăr-ru u..... ra [90(85)] ... bi-nu pi(?)..... [91(86)] .... meš a-nu..... [92(87)] ..... ma-za-ar [93(88)] ..... ti-šu..... [94(89)] a-na-ku nu.....

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi....... roi grand, roi........ Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur. Je me jette sept fois et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Tu as dit, ô roi, mon seigneur, pourquoi m'envoies-tu [dire

cela]? Regarde, il n'y a pas d'homme de garde(?) dans mon service de la ville de Ṣumur.......... face, tout à moi et les deux hommes d'Égypte que j'ai envoyés au palais ne... ..... et ne....... au roi il n'y a pas....... mes lettres au palais, voici ces deux hommes........ lettre au roi.... .... la vénération et l'offrande devant moi........ mon seigneur......... envoie......... quand je......... aux jours, et j'ai envoyé au palais et je...... grand...... Abd-Aširta avec tout ce qu'il a; comme je l'avais dit, j'ai envoyé les nouvelles du royaume à mon seigneur, et tu dis : Pourquoi envoies-tu les paroles du royaume! Si tu as entendu mes paroles,.......... Azaru comme.......... regarde, moi, la puissance du roi............ les fils de Abd-Aširta, serviteur de chien; les villes fortifiées du roi à......... avec toi, les villes........ Aziri ne........ le roi à ces villes ne.......... à eux de la ville de Ṣumur. .... la ville de Ullaza, la ville de Sapi.......... des chars.......... des troupes.......... la ville de Ṣumura........

Sur le bord.

Mes hommes.........moi, j'ai envoyé........ palais.. .... garder...... les hommes de Milu[ha] et ne.... le roi........ les hommes....... le pays de Miluha, pour sa garde, tu n'as pas envoyé......... ville, pour combattants.

Verso.

.... moi, les hommes....... pays d'Égypte...... je dirigerai........ dans leurs mains, à moi,.......... direction(?) cet homme, je ne l'ai pas envoyé au roi, voici deux hommes d'Égypte, envoie-les moi, ou sinon, son.....

présente-moi, il n'y a plus d'archers...... les pays...... aux combattants......... si le roi le veut........ j'enverrai mes archers à Yanhama et à Biri, et j'irai avec vos préfets, qui sont allés en Phénicie, en accumulant (?). Tu viendras....... à moi, avec mon...... Yabar-Addi (?) et avec Ha, et dirige au roi....... tout ce que...... d'eux au roi je ne le prendrai pas, un autre homme pour....... bon au roi........ roi........ à son serviteur et je garderai les villes du roi; je n'ai plus rien du tout à donner pour ma vie, et quant à cet homme, je l'expédierai aussitôt que possible au roi pour qu'il fournisse des gardes à..... pour la garde de son serviteur fidèle et des villes, et ses hommes de Meluha avec eux, comme.........: de tes pères......

Puis, voici que...... le roi...... la garde, son...... moi......

46

SIXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [a]-na šăr-ri en-ya [2] ki-bĭ-ma um-ma [3] Ɪ ri-ib-an-im nĭt-ka-ma [4] an nin ša-a er gub-la [5] ti-di-en ag-ga a-na [6] šăr-ri en-ya a-na [7] gĭr-meš en-ya an-par-ya [8] VII šu VII ta-an am-ku-ut [9] i-nu-ma ĕ-iš-tap pa-ra [10] šăr-ru a-na ya-ši a-nu-ma [11] Ɪ i-ri-ma-ya-a-ša [12] ya-ak-šu-du na-za-na [13] mu-hi-ka ul ka-ši-id [14] a-na mu-hi-ya i-nu-ma [15] ĕ-eš-ta-pa-ra šăr-ru [16] a-na ya-ši u-ṣur (?) [17] ra-ma-an-ka ŭ [18] u ṣur (?) er šăr-ri ša-a [19] it-ti-ka ma-an-nu [20] ? ĭ-na-zi-ra-ni [21] ..... uk pa-na-nu lŭ-meš a-bu-ti-ya [22] ..... ma-za-ar-ti [23] ..... it šu-nu ma-aš..... [24] ..... ka-šu-nu..... [25] ..... ṣab.....

Verso.

[28] ..... ši..... [29] ?a-nu-ma a-na ya-ši. [30] . bu-šu-na a-nu-ma [31] ha-za-nu-tu ti-du-ku [32] er ki-nu-šu nu ki-ma [33] ur-ku ŭ ya-nu [34] ša-a ĭ-ba-u ar-ki-šu [35] mi-na i-bu-šu-na [36] a-na-ku ša-a aš(?)-ba-ti [37] i-na eš-meš lŭ-meš gaz-meš [38] šum-ma i-na nĭt-ya..... [39] ba-la-at šăr-ri [40] a-na ya-ši ŭ ul ta(?) [41] lŭ-meš hu-ub-ši-ya [42] ša mat-meš nu-kur a-na ya-ši [43] šum-ma lib-bi šar-ri a-na [44] na-za-ar er-šu ŭ [45] nĭt-šu ta-ši-ra [46] lŭ-meš ma-za-ar-ta [47] u ti-na-zi-ru er [48] . na-zi-ru i-na [49] ... la-ti-ya i-nu [50] mu-ta-mi-nu [51] ..... na-za-ru.....

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, (mon seigneur, il est dit [ceci] : Rib-Addi est ton serviteur. Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur; je me jette sept fois et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Lorsque le roi m'a envoyé dire, voici Irimayaša est venu(?).......... de chez(?) toi..... Voici le roi m'a envoyé dire : Garde ta personne ainsi que les villes du roi qui sont de ton ressort. Qui me gardera?..... ..... Autrefois hommes de mes pères......... garde.. ...... eux....... leur....... troupes.......

Verso.

.... voici(?), à moi,........ voici les gardiens combattent notre ville, ils sont comme les chiens........ personne ne les suit. Que dois-je faire, moi qui reste au milieu de

brigands, si parmi mes serviteurs . . . . la vie du roi à moi . . . . mes auxiliaires (?) . . . . des pays étrangers à moi . . . . . . si le roi désire garder sa ville et ses serviteurs (?), qu'il expédie des hommes de garde pour qu'ils gardent la ville que je garde [au risque (?)] de ma vie . . . . . je (?) garde . . .

47

SEPTIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] Ỉ ri-ib-an-im er gub[-la]. [2] . en-šu šăr mat ki. [3] šăr ta-am-ha-ar [4] an nin ša er gub-la [5] ti-di-en ag-ga a-na [6] šăr-ri en-ya a-na [7] gĭr-meš en-ya an-par-ya [8] VII šu VII ta-an am-ku-ut [9] i-nu-[ma] . . . ? ĭ-ka-bu-ni [10] u . . . . . mi ra-ma-an-ti [11] a-nu . . . . . su-nu i-na [12] ki (?) . . . . . a-bu-ti-ya [13] lŭ . . . . . na-za-ar šăr [14] u . . . . . na-nu ŭ me-im-mi [15] šăr . . . . . a-na-nu ŭ an-nu-u [16] a-na-ku ya-nu ba-la-at [17] šăr-ri-ya (?) . . . . . ya ŭ [18] ya-nu lŭ-meš ma-za-ar-ti [19] šăr . . . . . ti-ya a-na-ku [20] i-na bi-di-ni-ya [21] i-na za . . . . . ni-ya [22] . . . . . ma . . . . . [23] na-ša . . . . . [24] lŭ meš ma-za-ar . . . . .

Sur le bord.

[*a*] lŭ-meš i-na pa-ni šăr-ri-ši . . . . . [*b*] nu-ši-mi-ya-ši a-nu-ma [*c*] ki-a-ma aš-bu-ru a-na [*d*] ŭ a-tu ri-mu ma-ma . . . . .

Verso.

[25] lŭ-ti šar-ri . . . . . [26] it-ta-šu ŭ ba . . . . . [27] šăr-

ri muh-šu ŭ [28] an-nu-u a-na-ku u-ul [29] ma-za-ar-tu ŭ u-ul [30] ba-la-at šăr a-na [31] ya-ši ŭ I pa-hu-ra [32] a-pa-rum(?) taš-ša-ra-ba [33] a-na ya-ši uš-ši-ir [34] lŭ-meš mat ṣi-mur ŭ [35] da-ku lŭ-še-ir-da [36] ŭ III lŭ-meš te(?) [37] la ri-ib a-na mat mi-iṣ-ri-ni [38] ŭ ma-ni ud-mu(?) meš [39] ti-ša-la er mu-hi-ya [40] ŭ da-li-e [41] ta-ak-bu er ib-šu [42] ša la a-bi-eš iš-tu [43] da-ri-ti a-bi-eš [44] a-na ya-ši nu ŭ ĭ-eš [45] šăr-ru a-mă-te nĭt-šu [46] ŭ ĭ-ĕ-ši-ra [47] lŭ-meš u-ul ti-bu-uš [48] . ar ud mi šu [49] i-bu-šu-na a-na-ku [50] ši-mi-ya muh [51] ..... u-ul ti-im-ya

---

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi, de la ville de Gubla, à son seigneur roi du monde, roi guerrier; que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur. Je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Lorsqu'ils m'ont dit..... dans ...... mes pères, hommes...... gardes du roi...... et tout ce que le roi a..... à...... moi...... la vie du roi ..... il n'y a pas(?) d'hommes de garde du roi..... moi, dans mon intérieur..... hommes de garde

---

Sur le bord.

les hommes devant le roi...... à moi...... Voici..... ainsi j'ai envoyé à

Verso.

Les gens du roi..... il a emporté..... du roi sur lui et

ceci, moi je n'ai ni la garde, ni la vie du roi pour (?) moi, et Pahur. . . . . . à moi, adresse les hommes du pays de Ṣimur et. . . . . hommes. . . . . . et 3 hommes. . . . . entre dans le pays d'Égypte et. . . . . jours tu demanderas la ville sur moi et. . . . . . tu as dit la ville a été non. . . . . depuis longtemps. . . . . à moi. . . . . . le roi, les paroles de son serviteur et je dirigerai les hommes, ne fais pas. . . . . je leur ferai, moi, ce que j'entends sur. . . . . . non mon ordre (?)

48

HUITIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] . . . . . en-ya an par-ki [2] . . . . ? ri]-ib-an-im nĭt-ka ma a-na gĭr. . . . . [3] . . . . . an-par VII šu VII ta-an am [kut]. . . . . [4] ᶠ[an-nin] ša er gub-la ti-di-[en-]. . ? [5] [ag]-ga a-na šăr-ri en-ya [6] . iṣ ki a-ma(?)-am iš-tap-ru a-na šăr-ri en-ya [7] ma-la-a ĕ-eš-mu-na a-mă-te-ya [8] a-nu-ma III ta-an i-zi-iz muh-ya mu am-meš [9] an-ni-ta ŭ II mu am-ma-ša-ri [10] še-im-zun-ya ya-nu še-im-zun a-na [11] a-ka-li a-na ya-ši nu mi-na a-na še-šu [12] a-na lŭ meš hu-ub-ši-ya ga-am-ru [13] tur-meš-šu-nu šal-tur šal-šu-nu iṣ-meš bit-šu-nu [14] i-na na-da-ni i-na kur-ri-mu-ta [15] i-na pa-lat zi-nu ša-ni-tam [16] ĕ-eš-mi šar-ru en-li a-mă-te [17] nĭt ki-ti-šu ŭ ĕ-ĕ-ši-ra [18] še-im-zun i-na lib-bi iṣ-rit (?) meš ŭ ĭ-ba-li-it [19] nĭt-šu ŭ ra-šu ŭ ya-ra(?)-na [20] CCCC(?) lŭ meš eš-ta. . . . . kur-ra-meš [23] ki-ma na-da-ni a-na Ɪ zu. . . . . [24] ŭ ti-na-za-ru er a-na ka-tam. [25] . ta i-nu-ma ĭ-ik-bi Ɪ ya-an-ha-mu [26] na]-ad(?)-na-ti-mi še-im-zun a-na Ɪ ri-ib-an-im [27] . . . . . di-en a-na ša-a-šu [28] . . . . . ù tal-ta-ri-ma [29] . . . . . še-zun XXX lŭ-meš [30] . . . . . na-da-an šu. . . . . ya [31] ŭ an-nu-u i-na Ɪ ya-pa-an. . . . . [32] . . . . . di ku-

IMPRIMERIE NATIONALE.

par(?)-meš-šu-nu da-lu-mi [33] ..... ĭ(?) id ka-ša-da-šu [34] ..... ĭ-ik-bi gab-ba a-na pa-ni-ka [35] at-ta li-id-me-ik i-na pa-ni [36] šăr-ri en-ya ŭ ĭ-da-nam [37] še-im-zun-mu..... mat ya-ri-mu-ta [38] . a-mă-da..... pa-na-nu i-na er ṣu-mu-ra [39] ĭ-da-nam i-na-na i-na er-gub-la [40] šu-nu ba-li-it a-di ti-ba..... [41] er li-ka....? ta li..... [42] šăr]-ru en-a..... meš ya ra..... [43] ..... ni-ta ŭ lŭ-meš [44] Ỉ ya-pa-an-im i-na..... [45] ..... ŭ tu pa-la.....

Sur le bord.

[*a*] ..... ra-bi(?) šal-nu..... bu-ru..... šal [*b*] ..... ši Ỉ iš-ku-ru..... šal mat(?) an nin(?)..... er gub-[la] [*c*] ..... ud šăr-ru a-di šal mat(?)..... i-na [*d*] ..... na i-na qa-at lŭ-šu..... an-ya

---

Verso.

[44] ..... en ya-nu lŭ i-na er [45] [ĭ]-ši-ra lŭ-meš ma-za-ar-ta [46] . ar..... ul-tu za-bat [47] su ab ab(?) ši-mi ya-a-ši [48] ma-mi a-na Ỉ ya-an-ha-mi ŭ. [49] me ki a-na..... a-na tur-meš [50] II. la i-na..... ri-mu-ta [51] al te(?) šăr mat ta. zi [52] a-di er ṣu-mu-ra ŭ ĭ ba-u [53] a-la..... di er gub-la ŭ ya-nu [54] a-nu a..... te šu ŭ ta-ra [55] a-na mat. a-nu-ma ki a tam eš-tap-ru [56] II..... gal a-na i-ri-eš-ti-ya [57] ..... ni..... du(?) te-ru. [58] ..... aš-ba ši-mi ŭ tur-meš-ya [59] . ri-eš-ti nĭt-ya ŭ bi-di [60] . ša..... i-bu-šu [61] a-di ă..... ta-aš-du-šu šăr-ru [62] mat-šu ă. ul-lu šăr-ru [63] nĭt ki-ti mi-ya-šu-mi [64] nĭt a-ši..... [65] ..... qa-bu šum-šu i-na [66] ..... šăr an-par i-nu-ma Ỉ ha-za-nu [67] lib-bu-šu it-ti lib-bi-ya [68] ŭ

u-da-bi-ra Ɉ nĭt-a-ši-ir-ta [69] iš-tu mat a-har-ri ša-ni-tam iš-tu [70] ta-ri a-bi-ka eš-tu [71] er zi-du-na iš-tu ud(?) gan-meš [72] šu-mă-at en-lĭ ib-ša-at [73] mat-meš a-na lŭ-meš gaz-meš ki-na-na [74] ya-nu mi-am-ma a-na ya-ši [75] la eš(?)-mi šăr-ru a-mă-te nĭt-šu [76] . a-di-na lŭ-meš a-na na-za-ar [77] . . . šu u-ul ĭ-pa-hi-ra ka-li [78] . . . meš gaz-meš ŭ di(?) ab mat [79] . . . ŭ i-na ud gan-meš [80] . . . ti uš-ši-ra ṣab-meš. . . ? [81] . . . da-bi-ra na. . . [82] . . . ri i-nu-ma ri. . . [83] ù nu ŭ a-na. . .

TRADUCTION.

Recto.

. . . . . mon seigneur, soleil du pays, moi Rib-Addi, ton serviteur, je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon roi, mon soleil. Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur. On a envoyé du. . . . . . . au roi mon seigneur; qu'il écoute tous mes avis. Voici, trois fois, il m'a rencontré ce. . . . . . et 2. . . . . . du roi; je n'ai pas de blé; du blé pour manger, à moi. . . à lui(?), à mes auxiliaires(?) . . . . . tous ensemble, leurs fils et leurs filles, et les bois de leurs maisons pour donner en échange de nourriture afin de soutenir leur existence.

Puis, que le roi écoute l'avis de son serviteur fidèle et qu'il dirige du blé dans les magasins(?); il fera vivre son serviteur et nos auxiliaires(?). Maintenant 300(?) hommes. . . . . des chevaux, comme(?) don à Zu. . . . . . . et tu préserveras la ville pour toi. . . . . Lorsque(?) Yanhamu dit. . . . . . . du blé à Rib-Addi. . . . . . . il a donné à lui. . . . . du blé 30 hommes. . . . . son don, mon. . . . . et celui-ci chez Yapa-Addi. . . . de leur argent en grand nombre. . . . . ayant pris. . . . . . . il a dit du bien devant toi; toi, qu'il plaise au roi, mon seigneur, et il donnera les blés. . . . . du pays de Yarimuta. . . . . devant nous dans la ville de

Ṣumura et il donnera dans............ la ville de Byblos, leurs......... faisant [vivre], jusqu'à ce que tu........ la ville que........ mes....... et les hommes....... Yapa-Addi dans...... et tu feras vivre.

Sur le bord.

...... femme........ femmes Iškuru....... la ville de Gubla, jusque....... dans la main de cet homme....... mon Dieu

---

Verso.

.... mon seigneur, il n'y a plus d'hommes dans la ville; envoie des hommes de garde........ père....... écoute-moi et....... à Yanhami...... aux enfants...... dans........ roi du pays........ jusqu'à ce qu'il vienne à la ville de Ṣumura,........ à la ville de Gubla, il n'y a pas...... au pays. Voici,...... il a envoyé deux...... grands........ à mon désir......... demeure........ écoute la demande de mon serviteur....... que........ il a fait jusqu'à........ le roi son pays........ grand du roi serviteur fidèle......... serviteur........ il a dit au roi soleil que Hazanu a une grande affection pour moi et qu'il éconduira (?) Abd-Aširta du pays de Phénicie. Puis, du temps de ton père, de la ville de Sidon, de la mer....... seigneur..... les pays aux brigands, maintenant je n'ai plus rien; le roi n'a pas entendu les paroles de son serviteur, j'ai donné des hommes pour garder........... il n'a pas assemblé tous les combattants et au jour........ dirige des troupes............. conduis que............ et non à........

49

NEUVIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] I [rib]-an-im ik..... [2] šăr mat-meš šăr šu..... [3] ..... ša er gub-la..... [4] ..... na šăr-ri en..... [5] ..... meš en-ya an..... [6] ..... ta-an am-ku ut [7] ..... a-ma aš-ta-pa-ru [8] ..... a-mă-tu-ya u-ul [9] ..... šu ŭ ša ma u ul [10] ..... uš-mu-na a-mur i-bi-eš [11] ..... ṣur-ri-ki la na-pal-ha-ti [12] i-na-na la a-mur ša-a-lu šăr-ru [13] a-na ha-za-ni-šu a-na a-hi-ya-mă šăr [14] u-ul ki. a-na ti-šu-nu a-mă-te-ya [15] šum-ma šăr-ru ĭ-ša-i-lu [16] ŭ na-ad-na pa-ni-nu a-na [17] a-ra-di-ka a-na-ku-me ip-ša-ti [18] i-mu-ga-ya.....? er ṣur(?)-ri [19] i-ba-šu i-na pa-ni-ya [20] da-lu-u ha-za-na-šu-nu ša-ku [21] qa-du a-ha-ti-ya u tur-meš-te(?) [22] šal tur šal meš a-ha-ya uš-ši-ir-ti [23] a-na er ṣur(?)-[ri] iš-tu pa-ni [24] I nĭt [a]-ši-ir-ta..... šu........

Sur le bord.

[*a*] ..... i-di i-ra-am šăr-ru [*b*] ..... lim-ni-ta la-qa(?) a-ya-ab-šu [*c*] ..... pa-ni-šu-nu ŭ pa-aš-ri [*d*] ..... šu-nu šăr-ru u-ul aš-bu-ru(?)..... [*e*] ar-na-nu ri-bi(?)

Verso.

....

[3] šăr-ru..... [4] ka-li mat-meš..... [5] šum-ma a-na a-hi..... [6] ĭ-ša-i-lu šăr-ru..... [7] gur. i-na ba-li-it..... [8] ya-aš-bu-ru a-na šăr-ri..... šu [9] la-a tu-uš-mu-na a-ma-tu-šu [10] ŭ ma-ti-ma šu

par(?) a nu [11] i-la-šu ŭ šum-ma a-na a-hi-ya [12] ti-ša-i-lu ŭ ta-ak-bu [13] er an-nu-u la-a ha-za-nu ša-da [14] šăr ru muh-šu u-ul ni-te-tŭ-u [15] i-bi-eš mi-im-mi ŭ pal-hu-ni [16] šum-ma a-na ha-za-ni er ṣur(?)-ri [17] la-a ĭ-ša-i-lu šar-ru [18] i-nu-ma ma-id mim-mu-šu ki-ma [19] a-ya-ab a-na-ku i-na [20] a-mur bit(?) er ṣur(?)-ri [21] ya-nu bit(?)-ti ha-za-ni..... [22] ..... ma šu a-li-ki ma bit(?) [23] ..... u-ga-ri-ta i-ba-ši [24] ..... it ma-gal mi-mu [25] ..... lib-bi-šu ĭ-eš-me šăr-ru [26] ..... nĭt ĭ-mă-ši-ra [27] ..... da ŭ ĭ-zi-ma [28] ..... zi-ti ŭ [29] ..... na ha-za-nu-ti ŭ [30] ..... me ša an-mi..... [31] šu-nu-ši [32] ..... šăr-ri..... [33] ..... ti šăr-ri..... [34] ..... mat-meš

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit ceci à son seigneur, roi des pays, son roi : Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur. Je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil...... j'ai envoyé........ mon avis ne...... non, regarde les affaires de la ville de Ṣurri(?)[1] comme ne devant pas inspirer de crainte. Maintenant(?) je n'ai pas vu le roi demander mon frère pour gardien(?) non...... mes paroles. Si le roi le demande, qu'il lève la face à son serviteur, moi, les hauts faits de mes troupes, la ville de Ṣurri(?) est devant moi..... leur gardien..... avec ma sœur et ses enfants; j'ai expédié les filles et les femmes de mon frère à la ville de Ṣurri(?) devant Abd-Aširta.....

---

[1] Très probablement Tyr, צר.

Sur le bord.

. . . . il aime le roi, mauvais. . . . . son ennemi. . . . . . devant eux; et l'interprète (?) au roi je n'ai pas envoyé. . . . . notre faute. . . . . . .

Verso.

. . . . le roi. . . . . . tous les pays. . . . . . si à mon frère, je demande au roi. . . . . . . pour la vie. . . . . il a envoyé au roi. . . . . n'écoute pas ses paroles et quand que ce soit. . . . . et si tu demandes mon frère en disant : Cette ville n'a pas de gardien, le roi, contre lui, ne. . . . . . . toute espèce de travail et de soucis (?) Si pour garder la ville de Ṣurri, je ne demandais pas au roi. . . . . je serais considéré comme un ennemi. En inspectant (?) la ville de Ṣurri (?), il n'y avait pas de maison de garde. . . . . sera. . . . . beaucoup. . . . . de ses grands, le roi a écouté. . . . . . . serviteur il a relâché. . . . . les gardiens. . . . . . . eux. . . . . . . le roi. . . . . le roi. . . . . . . les pays. . . . . . .

50

DIXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [Ɪ] ri-ib-ad-di ig-bi [2] a-na šăr be-li-šu an par. [3] a-na gĭr-meš šăr-be-ya an par-ya [4] VII šu VII ta-an am-ku-ut [5] an-nin ša er gub-la. . . . . [6] al (?) a-na. . . . . . ya. . . . . [7] . te. . . . . [8] a-bu. . . . . šăr er ma. . . . . [9] um-[ma] i-na (?) ša-da. . . . . [10] a-na. bi ši-na a-ša. . . . . a. . . . . ŭ [11] kur si tum meš tĭ-

ši-ik-tum-meš Ｙ en..... ni bu ta [12] ŭ aš-tab-bar tub-bi-ya ŭ..... a-na ma-har(?) šăr be-ya ŭ..... [13] a-mă-te-meš dub-bi-ya ŭ..... [14] la ĭ-ši-mi ŭ mi qa(?) ib [15] ŭ aš-tab-bar lŭ kin-ya a-na šăr en [16] er ki-zun-ya ša an ki.....? [17] Ｙ nĭt-an-aš-ra-ti ŭ iš..... [18] Ｙ nĭt aš-ra-tum i-nu-ma ka-ši...? [19] lŭ-ya iš-tu ma-har šăr be-ya [20] ŭ i-ši-mi ŭ ya-nu-um-mi [21] ŭ i-nu-ma ya-nu-um lŭ-meš-ti la šu ša za-za-at(?) [22] a-na ya-a-ši ŭ a-nu-u i-ti-na(?) [23] [i]-na-an-na a-na ṣi-ri-ya..... [24] an-nu-u muh i(?)..... mi [25] ..... šu ŭ..... ma-an.....

Sur le bord.

[*a*] ..... la u [*b*] me..... lŭ meš mu-za-nu...

Verso.

[1] en na ki-me mi-šu ti..... [2] a..... mi [3] ..... e an..... ya i-nu-u [4] ..... šăr a-na-šăr hi-a-ku(?) [5] ŭ a-na..... ṣi-na-šu [6] ŭ a-na dub-bi..... [7] ..... iš-tab-ru Ｙ ri-ib-ad-di [8] ..... ka tu-nu a-na ti-la-ti [9] ŭ la..... ri-bu-šu-nu ŭ bar-ru..... [10] ši(?)... aš-tab-bar lŭ..... ri [11] ŭ... la ku... la..... ru [12] lŭ..... šu-nu a-na ša..... [13] . ab..... ma..... ma-an..... [14] ka-li lŭ-meš..... ri-ti [15] di-šu..... id-din a-na ša-šu-nu [16] u III lŭ ni-nu-um ŭ aš [17] a-na ša-šu-nu a-na ri-zi-ya [18] ŭ li..... ri-iz [19] a-na pa-ni šăr be ya ŭ..... [20] ṣab-meš dan aš. kip(?)-ra..... [21] ŭ nĭt-šu ŭ ib..... [22] ..... mat ki šăr-be-ya ŭ..... [23] ..... be ya i-di šum-ma la i-li [24] ..... tab(?) šum-ma..... u [25] ..... e-šu-meš [26] ..... ŭ a-na-ku.....

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi[1] dit au roi, son seigneur, son soleil : Je me jette sept fois et sept fois aux pieds du roi, mon seigneur, mon soleil. Que la dame de Gubla donne la puissance à mon seigneur, mon roi.......... au roi de la ville ainsi(?) dans la montagne(?) à........ E... en.......... j'ai envoyé ma lettre........ au roi, mon seigneur.......... et les paroles de ma tablette, il n'a pas écouté(?).......... J'ai envoyé mon messager au roi, seigneur des villes..... Abd-Ašrati[2]........ Abd-Ašratum, mes gens de la présence du roi, mon seigneur,.......... il a entendu........... et quand........... les serviteurs......... à moi et.... ... à présent contre moi....... crime sur......

Verso.

.... seigneur.......... au roi........ aux tablettes........ il a envoyé Rib-Addi........ à....... leur entrée........ j'ai envoyé les hommes........ des hommes d........ tous les hommes........ leur a donnés......... et trois hommes......... à eux, pour mon secours qu'il secoure........ devant le roi, mon seigneur,

[1] Le nom de ce correspondant, écrit ordinairement *ri-ib-an-im*, se présente ici sous la forme purement phonétique *ri-ib-an-ad-di*, répondant à un composé phénicien רַב־הֲדָד «Hadad est grand», ou peut-être רְפָא־הֲדָד «guérison de Hadad». La forme abrégée הד ou אד pour הדד ou אדד paraît particulière au dialecte des Hétéens.

[2] *Nĭt-aš-ra-ti* ou *nĭt-aš-ra-tum*, ailleurs *nĭt-a-ši-ir-ti*, répond à l'hébréo-phénicien עבד־אשרה, עבד־אשרת et prouve que אֲשֵׁרָה était primitivement, ainsi que l'a bien vu M. Eb. Schrader, le nom d'une déesse,

une forte armée....... son serviteur........ les pays du roi mon seigneur.......... mon seigneur le sait, si ne.. ...... et moi.

51

ONZIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ꜕ Ri-ib-an-im ig-bi a-na en [2] šăr gal šăr mat mat ki meš šăr ta-am-ha-[ri] [3] an-nin ša er gub-la ti-di-en ag-ga [4] a-na šăr-ri en-ya a-na gĭr-meš en-ya [5] an par-ya VII šu VII ta-an am-ku-ut [6] ša ta-ă-am-li-ik šăr-ru [7] a-na er ṣu-mu-ra a-mu-ur [8] er ṣu-mu-ra ki-ma hu ša lib-bi [9] hu-har-ri ki-lu-bi ša-ak-na-at [10] ki-na-na ... ba-ša-ta er ṣu-mu-ra [11] ꜕ tur meš nĭt a-ši-ir-ta iš-tu qa-qa-ri [12] ŭ lu-meš er ar-mă-da iš-tu a-ya-ba [ur-ra mu-ša..... [13] ŭ uš ir(?)........ [14] ma-har ꜕ ya-an-ha-mi [15] lŭ-meš er..... ud..... a-na ṣa-ba-ti [16] ŭ a-a-u a-mu-ur lŭ-meš [17] er ar-mă-da i-na a-zi ṣab-meš [18] kaš-ta-ti ka-li bi-it nit-a-ši-ir-ta [19] it-ti-šu-nu la a-la-ki ŭ iṣ-rit meš-šu-nu [20] a-za ki-ma ki-ti iš-tu mat mi-iṣ-ri [21] ki-na-na la-a ti-pa-li-hu-šu [22] a-nu-ma la. er ul-la-za ŭ..... [23] ŭ-ka-li-mi-im-mi [24] ꜕ nĭt a-ši-ir-ta [25] šu-nu a-na lŭ(?) meš ŭ i-na-na [26] . an-nu ŭ iṣ-rit-meš lŭ-meš mi-ši [27] nĭt(?) ku qa-du mi-im-mi-šu-nu [28] ŭ a-na-ku la-a i-li-u [29] a-la-gu a-na be-la-ti [30] a-na er ṣu-mu-ra [31] ꜕ ya-pa-an-im [32] nu-kur it-ti-ya muh mi-im-mi [33] ša-a it-ta-na ni-ti-bu-ni [34] ki-na-a-na pa-ni ꜕ za-ma-an-ab(?) [35] ŭ. i-bi-ha. ù a..... ni [36] ꜕ ya-an-ha-mi ŭ ti-du [37] šu-nu ki-ti-ya ŭ(?) ka-šu..... a[1] [38] muh ma-id mi-im-mi-ya [39] it-ta-

[1] Il se peut que le clou oblique, transcrit dubitativement *ù*, soit une sorte de trait-d'union, destiné à rattacher les mots *ka-šu.....a* à la ligne 36.

šu ki-na-na i-ti-na (?) [40] nu-kur a-na ya-ši ŭ i-nu-ma eš-me [41] ..... er ul-la-za ŭ aš iṣ pa (?) ...... [42] ...... ul a-na ša-a-šu ma..

Sur le bord.

[*a*] ..... an me ib lu qa nĭt ki-ti a-na šăr-ri lŭ meš mat mi-iṣ-ri [*b*] ..... a-za iš-tu er ul-la a-nu-ma it-ti-ya šu-nu ŭ ya..... [*c*] a-na a-ka-li-šu-nu ɪ ya-pa-an-im la-a ya (?)-di-nu-ma nĭt(?)-ya [*d*] ..... mat ya-a-ri mu-ta ŭ uš-ša-ar-na-nu a-na er ṣu-mu-ra [*e*] ..... a i-li..... ni. meš..... ar-mă-da u..... [*f*] ya-ag-bu a..... ib..... ma-na..... na-ma...

Le verso est presque entièrement effacé.

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit au seigneur, grand roi du monde, roi guerrier : Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur. Je me jette sept fois et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. En ce qui concerne les renseignements que tu demandes au sujet de la ville de Ṣumur, regarde, la ville de Ṣumur est comme un oiseau enfermé dans un filet (?) ou dans une cage[1]........ maintenant, la ville de Ṣumura, les fils d'Abd-Aširta......... de la terre et les hommes de la ville d'Armada[2] devant l'ennemi jour et nuit...........

[1] *huharu* semble signifier «filet»; *kilubi* est sans aucun doute כְּלוּב «cage».

[2] *Armada*, en hébreu אַרְוָד, Aradus.

devant Yanhami, les hommes de la ville. . . . . pour prendre. . . . . et je n'ai pas vu les hommes de la ville d'Armada parmi les troupes des archers; toute la maison de Abd-Aširta avec eux je ne prendrai pas (?) et leurs magasins. . . . . comme. . . . . du pays d'Égypte. Certes (?) tu ne le crains pas que non. . . la ville de Ullaza et tout ce que. . . . . . Abd-Aširta eux, aux hommes. . . . . . et maintenant. . . . . et les magasins des hommes. . . . . . . serviteurs. . . . . avec tout ce qu'ils ont et je ne. . . . . à. . . . . à la ville de Ṣumur, Yapa-Addi, ennemi, avec moi, contre tout ce qu'il y a avec nous, nous ferons passer devant Zama (?)-Ab. . . . . . . Yanhami et tu sais. . . . . ma fidélité. Contre ce que j'ai, il emporte certes avec nous; ennemi à moi et s'il a entendu. . . . . la ville de Ullaza . . . . à lui

---

Sur le bord.

. . . . serviteur fidèle au roi, du pays d'Égypte. . . . . de la ville supérieure (?) eux et moi. . . . . à eux tous Yapa-Addi n'a pas donné; mon serviteur, pays de Yarimuta [1], ... à la ville de Ṣumura la ville d'Armada, il a dit. . . . . .

52

DOUZIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] [𒁹] ri-ib-an-im. . . a-na en-šu [2] šăr mat-meš šăr. . . . . an nin ša er gub-la [3] ti-di-en ag-ga a-na šăr en-ya

[1] *Yarimuta* répond à l'hébreu יְרִימוֹת (nom d'homme), contracté en יַרְמוּת, nom d'une ville judéenne (Josué, xv, 35).

[4] a-na gĭr-meš en-ya an par-ya VII šu [5] VII ta-an am-ku-ut pa-na-nu [6] . mat mi-ta-na nu-kur a-na a-bu-ti-ka [7] . . . . . la la a an-na mu-šu . . . . . [8] . . . . . bu-tu. iš-tu . . . . . [9] . . . . . an-nu-u tur-meš Ĭ nĭt a-ši-ir-ta [10] . . . . . ur-ku . . . . . er meš šăr-ri ŭ [11] . . . . . ki meš . . . . . ni-šu ki-ma lib-bi-šu-nu [12] . . . . . ta a-na da-na-nu [13] . . . . . šu-nu ŭ qa-la-ta [14] . . . . . nu i-nu-ma ti-eš-me [15] . . . . . za-la-ku a-na-ku ag-bu [16] . . . . . meš ĭ-iš-mu šăr-ru [17] . . . . . mat meš ma-an-ti-ku-šu-nu (?) [18] . . . . . la mu ša ĭ-iš-mu ŭ [19] . . . . . mă-an-ti-ku-šu-nu (?) ki-na . . . . . [20] . . . . . a-na-ku i-na lib-bi-ya la . . . . . [21] . . . . . lŭ-meš ha-za-ni-ka ŭ lŭ . . . . . [22] . . . . . iṣ kil + bat-meš-ka ŭ lŭ-meš pi-e . . . . . [23] . . . . . lu-qa at-ta ki-na-na ka . . . . . [24] . . . . . ri-bi-šu-nu ŭ ar-na ar . . . . . [25] . . . . . ma-ak-šu ŭ an-nu-u . . . . . [26] . . . . . it-ti-ya ŭ za-ab-tu . . . . . [27] . . . . . la-ra-ak šu-nu i-na . . . . . [28] . . . . . šu-nu ŭ ša-ak-nu ib . . . . . [29] . . . . . ri-nu L kŭ-par-meš ŭ . . . . . [30] ki . . . . . iš-tu . . . . .

Sur le bord.

[*a*] ig-bi . . . . [*b*] . . . . . a-na-ku . . .

Verso.

[1] . . . . [2] . . . . nu ti-la-ku ŭ . . . . . [3] šu-nu ša-ra-ku-ma ŭ . . . . . [4] i-di Ĭ ya-an-ha-mu lŭ . . . . . [5] šar-ru ša-ak-nu-šu i-na . . . . . [6] ŭ tu-mu-nu (?) ŭ lŭ mă-a-ti . . . . . [7] i-na mat su-ba-ri-i-na lu-kin [8] a-na a-ka-li-šu-nu a-mur [9] a-na-ku nĭt ki-ti a-na šăr-ri ŭ [10] ya-nu ki-ma ya-ti-ya nĭt a-na [11] šăr-ri pa-na-nu da-ga-li ma [12] šăr mat mi-iṣ-ri ŭ en ab (?) tu [13] mat meš (?) mat ki-ma nu-ni iš-tu pa . . . . . [14] . . . . . an-nu-u

tur-meš Ɪ nĭt a-ši-ir-ta [15] ..... da-lu-na lŭ-meš mat mi-iṣ-ri.....? [16] ..... ku-meš da-mi-ik mu-tu a..... [17] ..... iš-mu nim(?) a-na en-ya ŭ [18] ..... ka-li an-meš-nu [19] la..... er gub-la-ki [20] ti-la..... lŭ ša-a ĭ-ba-u [21] mi-na-a..... šum-ma du-qăd-du-šu-šu [22] . su-u a-na-ku..... en-ya [23] ša-ta la-a i-li..... Ɪ ri-ib... [24] lŭ ka-an-nu-u a-na er... [25] ka-li er-meš-ya nu-kur a-na..... [26] it-ti tur-meš Ɪ nĭt a-ši-ir-ta [27] ki-na-na da-nu ŭ lŭ-meš [28] ha-za-nu-tu u-ul..... za it-ti-ya [29] ..... Ɪ ha..... me iz an-ab..... [30] . zi iš-tu..... mu-ra [31] . du..... meš-šu.

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit à son seigneur, roi du monde, roi guerrier : Que la déesse de Gubla donne la puissance à mon seigneur. Je me jette sept fois et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Autrefois [le roi] (?) du pays de Mitana était hostile à tes ancêtres......... de......... ce......... les fils d'Abd-Aširta, [serviteur de] chien, les villes du roi et..... comme il leur plaît, fortifier....... leur et tu dis....... lorsque tu auras entendu....... j'ai dit : Le roi a entendu ...... les pays limitrophes (?)....... qu'ils ont entendus ..... limitrophes (?)....... moi je ne veux pas..... tes gardiens et les hommes, tes chars et les hommes......... toi certes (?).......... et des crimes......... avec moi, ils ont pris dans.......... leurs............ 50 pièces d'argent.

Sur le bord.

Il a dit.......... moi..........

Verso.

Je ne vis pas (?) et eux. . . . . par Yanhamu. . . . . du roi. . . . . sa demeure dans. . . . . dans le pays de Subarina[1]. . . . . pour leur nourriture; regarde : je suis un serviteur fidèle du roi, et le roi n'a pas d'autres serviteurs aussi attachés que moi à Sa Majesté, au roi du pays d'Égypte et seigneur. . . . . des pays. . . . . les pays. . . . . de. . . . . ces fils d'Abd-Aširta. . . . . . . les hommes du pays d'Égypte favorise. . . . . ils ont entendu mon seigneur. . . . . . . tous les dieux. . . . . . . la ville de Gubla. . . . . quoi. . . . . si. . . . . . . moi. . . . . mon seigneur. . . . . Rib-Addi. . . . . zélés (?) pour. . . . . la ville. . . . . toutes mes villes l'ennemi à. . . . . avec les fils d'Abd-Aširta certes fort et les gardiens des citadelles ne. . . . . avec moi. . . . . de. . . . . ses. . . . .

53

TREIZIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] . . . . . šăr en-ya. . . . . [2] [ki]-bĭ-ma [3] um-ma I ri-ib-an-im. . . . . [4] a-na gĭr-meš en-ya an-par-ya. . . . . [5] am-ku-ut li-ma-ad. . . . . ? [6] ag-ga nu-kur-tum muh. . . . . [7] ka-li er-meš-ya er. . . . . [8] i-na e-di-ni še-ir-ti. . . . . [9] a-na ya-ši i-na er-ši-[ga-ta] [10] i-ba-ša-ti ŭ

[1] *Subarína*, probablement la ville de סִבְרַיִם, sise entre l'Hamatène et la Damascène (Ézéchiel, XLVII, 16) et orthographiée aussi סְפָרַיִם, d'où סְפָרְיִם, faussement ponctué סְפַרְוַיִם dans II Rois XVIII, 34; XIX, 13, et סְפַרְוִים dans II Rois, XVII, 31.

aš-ta..... [11] ..... mi taš-mi a-na..... [12] ud an šam-ši ꞁ nĭt..... [13] ..... ti eš-mi a-na ya-si [14] . .... er-be-ru-na iš-ta..... [15] . ši..... ra-mi lŭ-meš-ti..... [16] a..... ka ud a-mă-tu..... [17] tu-uš-mu-na ši..... [18] ..... ul ku-na a-nu-ma..... [19] er-meš-ya ša-ni-tam a-nu-ma [20] ..... mat mi-ta-na i-ba-aš-ši [21] ..... ma-na tam ŭ pa-nu-šu i..... [22] ..... la ŭ mi-na i-bu-šu [23] ... i-na i-di-ni ya-at-bi.? [24] ..... šu-ta a-na er-meš-ka i-nu-ma [25] . .... ti-ku-šu-nu lŭ-gaz-meš [26] ..... ŭ a-na ka-ta-na-at [27] ..... a ka ta ka-li lŭ [28] ..... aš... a-na ꞁ nĭt.....

Verso.

[30] ..... ur-ka..... [31] ..... di-na..... [36] .. ... ya-it mu..... [37] ..... ba-la-at..... [38] .. ... la(?) i-na li-bi..............................

....

[46] ..... lŭ-meš...... [47] ..... ši-ka..... [48] ..... ŭ šum-ma la..... [49] ..... lŭ meš ma-za-ar-ta..... [50] ..... ti-aš-še..... ši..... [51] .. ... pal-ha-ti-ya..... [53] ..... ba(?)-iṣ(?) nu(?) ab(?) [54] ..... ša..... ša(?) [55] ..... li-ta-an(?)..... [56] ..... ši er iz-za(?)..... [57] ..... di..... [58] ..... er ṣab-meš..... [59] ..... ki-mat.....

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur......... il est dit ceci : Moi, Rib-Addi, je me jette sept fois et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil......... apprends que(?) la puissance

de l'ennemi contre...... et...... toutes mes villes..... dans........ à moi, dans la ville de Ir[-ga-ta (?)] il a pillé (?) et j'envoie........... tu écouteras.......... le jour du soleil (?) Abd-Aširta....... tu m'as (?) écouté........ la ville de Beruna........ les hommes....... la parole... .... tu nous (?) as écoutés...... nous ne sommes pas fortifiés......... mes villes... puis, voici que....... le pays de Mitana est........ et devant lui......... que dois-je faire (?)......... dans notre main.......... à tes villes lorsque........ leurs frontières (?), les brigands........ pour servir (?).......... tous les hommes....... à Abd-[Aširta]

Verso.

.... donne........ mon......... la vie......... dans mon cœur.......... les hommes......... et si tu ne......... les hommes de garde........ ma crainte.. .... les troupes........ pays........

IMPRIMERIE NATIONALE.

UN FRAGMENT D'ONOMASTIQUE BIBLIQUE EN ÉTHIOPIEN,

PAR

M. ADALBERT MERX.

On connaît la grande influence exercée par l'interprétation allégorique de Philon sur l'école théologique d'Alexandrie et par conséquent sur la méthode de l'exégèse biblique adoptée en Occident par l'Église latine. Chaque réimpression de la Vulgate en fournit la preuve, car on ajoute généralement à ces éditions une liste de noms propres hébreux dressée d'après l'onomastique de saint Jérôme. Les théologiens du moyen âge se servaient de ces registres pour donner à leur public une explication édifiante de l'histoire sainte et pour révéler les pensées, qu'ils croyaient cachées dans les Saintes Écritures.

Étant donnée l'aversion qu'inspirait à l'école d'Antioche l'exégèse allégorique des Alexandrins, il ne faut pas s'étonner que les Syriens n'aient pas composé de pareils onomastiques, destinés à l'usage exclusif des prédicateurs et des maîtres d'école, quoique les lexiques syriaques contiennent des explications analogues. Chez les Grecs, par contre,

on trouve ces listes de noms propres, et c'est chez eux qu'on doit chercher l'origine de ces compilations. Les matériaux leur étaient fournis par les écrits de Philon, et nous savons par son propre témoignage qu'Eusèbe de Césarée composa des traités spéciaux consacrés à l'explication des noms ethnographiques de l'Écriture sainte[1]. Eusèbe, on ne saurait en douter, a certainement connu aussi les travaux de Philon sur la signification des noms propres hébreux, car le philosophe alexandrin avait publié un livre spécial sur les noms hébreux dont les exemplaires, quoique dans des rédactions très variées, se trouvaient dans toutes les bibliothèques. Saint Jérôme s'exprime à cet égard ainsi : « Philo, vir disertissimus Judæorum, Origenis quoque testimonio comprobatur edidisse librum hebraicorum nominum eorumque etymologias juxta ordinem litterarum e latere copulasse. Qui cum vulgo habeatur a Græcis et *bibliothecas orbis* impleverit, studii mihi fuit in latinam eum linguam vertere. Verum *tam dissona inter se exemplaria repperi et sic confusum ordinem*, ut tacere melius judicaverim quam reprehensione quid dignum scribere. Itaque.... rei ipsius utilitate

[1] Comp. dans la préface de son traité Περὶ τῶν τοπικῶν ὀνομάτων les mots : *ἐν τῷ πρὸ τούτου τὰς ἐπηγγελμένας ὑποθέσεις ἀποδούς, καὶ πρῶτα μὲν τῶν ἀνὰ τὴν οἰκουμένην ἐθνῶν ἐπὶ τὴν ἑλλάδα φωνὴν μεταβαλὼν τὰς ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ κειμένας ἑβραίοις ὀνόμασι προσρήσεις κτλ.* Il paraît que le traité mentionné dans ce passage traita du dixième chapitre de la Génèse, qu'il avait commenté par conséquent avant de rédiger son livre sur les noms des lieux.

conmotus singula per ordinem scripturarum volumina percucurri et vetus ædificium nova cura instaurans fecisse me reor *quod a Græcis quoque adpetendum* est. . . . Ac ne forte consummato ædificio quasi extrema deesset manus novi testamenti verba et nomina interpretatus sum, imitari volens ex parte Origenem, quem post apostolos ecclesiarum magistrum nemo nisi inperitus negat. Inter cetera enim ingenii sui præclara monumenta etiam in hoc laboravit, ut quod Philo quasi Judæus omiserat, hic ut christianus impleret. » C'est donc à Philon et à son influence qu'on doit les répertoires si estimés qu'on appelait *ἑϐραικῶν ὀνομάτων ἑρμηνεῖαι* et onomasticon biblicum[1]. Le travail de Philon a engagé saint Jérôme à composer le sien, qui a été répandu en Occident, et en Orient il a également existé un grand nombre de recueils similaires, dont de différentes recensions sont parvenues jusqu'à nous.

M. Paul de Lagarde a le mérite d'avoir rendu accessible aux savants l'étude de ces travaux en rassemblant en un seul corps les publications antérieures de Martianay, Vallarsi, Hohlenberg et d'autres[2].

Rien n'est connu jusqu'ici en fait d'onomastiques coptes, mais dans l'Église éthiopienne, dirigée par des prélats envoyés d'Alexandrie, on retrouve les traces de ces mêmes efforts littéraires.

[1] Comp. Euseb., *Hist. eccl.*, II, 18, *Origen. in Johannem*, p. 79, et Siegfried, *Philo von Alexandrien*, p. 362 et suiv.

[2] *Onomastica sacra* Paulus de Lagarde edidit Gottingæ 1870.

Dans le manuscrit Rüppell M. S. orient II, 4, appartenant actuellement à la bibliothèque publique de Francfort-sur-le-Mein, j'ai trouvé deux copies du même texte qui contient un tel onomastique. Ce manuscrit de 604 feuillets de parchemin renferme les quatre livres des Rois, Job, les livres de Salomon, Isaïe, Daniel et le quatrième livre d'Ezra à partir du troisième chapitre. Les textes bibliques sont précédés de trois feuillets, sur le dernier on lit l'onomastique que nous publions ici. Le même onomastique écrit d'une autre main se trouve encore à la page 310, à la fin des Livres des Rois; il est précédé les deux fois d'une chronologie des rois d'Israël et des prophètes. A la page 310 suit encore une autre traduction de I Sam., 17, 12-31, que M. Dillmann dans ses notes critiques (p. 25) a utilisée sans l'épuiser entièrement. Aux deux endroits dont nous avons parlé, le texte de l'onomastique est entouré de points rouges, ce qui nous fait supposer que les deux copistes ne possédaient pas un original plus complet. Nous avons ajouté entre parenthèses les variantes fournies par le second texte (p. 310).

La preuve que le texte éthiopien est tiré d'un onomastique grec résulte de la suite des noms propres telle qu'on la rencontre à divers endroits des textes publiés par M. de Lagarde. Nous ajoutons les nombres des pages et des lignes aux citations du texte grec dont nous accompagnons les gloses éthiopiennes. Parmi les différents fragments traduits du grec, les n°s 10-13 trahissent une autre source.

Ils sont tirés du livre d'Hénoch, ce qui prouve que les savants éthiopiens ont complété leur liste selon le besoin de leur Église.

Il y a lieu d'espérer qu'on trouvera encore d'autres fragments similaires. Le catalogue de M. d'Abbadie (p. 47) signale une explication du Pentateuque ብሂል ፡ ኦሪት ፡, de Josué, des Juges, etc., qu'on devrait examiner pour constater si elle contient des gloses analogues.

1. ኤሎሄ ፡ ብሂል ፡ አምላክ ፡

Lagarde, 185, 79 : Ἐλωαὶ θεός.

2. አዶናይ ፡ ብሂል ፡ እግዚእ ፡

Lag., 185, 79 : Ἀδωναὶ κύριος.

3. ፀባዖት ፡ [ጸባኦት ፡] ብሂል ፡ ዘኃይላት ፡

Lag., 185, 80 : Σαβαὼθ τῶν δυνάμεων.

4. ኢያሕ ፡ [ኢያኤል ፡] (lisez ኢያሕ ፡) ብሂል ፡ ዘመልዕልተ ፡ ታቦት ፡

Lag., 185, 80 : Ἰαὼ ἀόρατος. L'éthiopien est à traduire : au-dessus de l'arche d'alliance. Comp. n° 7.

5. ሚካኤል ፡ ብሂል ፡ መኑ ፡ ከመ ፡ ኃያል ፡

Lag., 173, 75 : Μιχαὴλ σΊρατηγὸς ἀπὸ θεοῦ. L'éthiopien signifie : Qui est comme le Tout-Puissant?

6. **ገብርኤል ፡ ብሂል ፡ ጽንዐ ፡ ኃይል ፡ (ጽኑዐ ፡ ኃያል ፡) [ወእመ ፡ እከ ፡ ብእሲ ፡ አምላክ ፡]**

Lag., 173, 75 : Γαϐριὴλ *νεανίσκος Θεοῦ*. Ce n'est pas la traduction de la seconde glose éthiopienne qui manque à la page 310 du manuscrit. **ጽንዐ ፡ ኃይል ፡** est une mauvaise leçon; il faut lire **ጽኑዐ ፡ ኀያል ፡** ou selon une autre orthographe **ጽኑዐ ፡ ኃያል ፡** ce qui signifie : « fortis omnipotentis ». Voilà une traduction d'un autre texte grec. A côté de *νεανίσκος Θεοῦ* on lit (Lag., 189, 89) aussi *δυνατὸς ἢ ἰσχυρὸς ἢ ὄρειος Θεοῦ ἢ ἄνθρωπος Θεοῦ*. Il est évident que **ጽኑዐ ፡ ኀያል ፡** est la traduction de *δυνατός* ou *ἰσχυρὸς Θεοῦ*, et que **ብእሲ ፡ አምላክ ፡** répond aux mots *ἄνθρωπος Θεοῦ*.

7. **ኢዮዎት ፡ ብሂል ፡ ዘያስተርኢ ፡ [ወኢዮዩት ፡ ብሂል ፡ ዘኢያስተርኢ ፡]**

Cette glose n'est qu'une corruption du n° 4. Il faut lire **ኢዮዎ ፡ ብሂል ፡ ዘኢያስተርኢ ፡** c'est-à-dire Ἰαῶ *ἀόρατος*. La glose occupe la place des mots Οὐριὴλ *πῦρ Θεοῦ* qui se trouvent entre les traductions de Γαϐριήλ et de Ῥαφαήλ (Lag., 173, 76).

8. **ሩፋኤል ፡ ብሂል ፡ ፈውስ ፡ አምላክ ፡**

Lag., 173, 76, Ῥαφαὴλ *πνεῦμα Θεοῦ*, mais par contre 197, 28, *ἴασις ἰσχυροῦ ἢ πνεῦμα Θεοῦ* et 204, 28, *πνεῦμα Θεοῦ ἢ ἰατρὸς Θεοῦ*.

9. አማኑኤል ፡ ብሂል ፡ ዘኀይል ፡ [አማንኤል ፡ ብሂል ፡ ለኀያል ፡]

Le nom Emanuel ne se trouve pas dans les onomastiques grecs, mais dans l'onomastique de saint Jérôme on lit : « Emmanuel nobiscum Deus » (Lag., 49, 30). Le sens de la glose éthiopienne est Ἐμμανουήλ τῆς δυνάμεως ou τῷ ἰσχυρῷ.

10. ራምኤል ፡ ብሂል ፡ ዘይትረአይ ፡ ለሕዝበ ፡ ኀያል ፡ [ኀያል ፡]

Comp. Hénoch 6, 7, ራምኤል ፡ ou ራሜኤል ፡ et dans le fragment grec Ῥαμιήλ. La glose éthiopienne l'explique par la phrase : « Celui qui apparaît au peuple du Tout-Puissant. »

11. ሰቂኤል ፡ ብሂል ፡ ውእቱ ፡ ዘኀይል ፡ [ሰ. ብ. ርእሰ ፡ ጥበብ ፡]

V. Σακιήλ dans le fragment grec du livre d'Hénoch, dans la traduction allemande de M. Dillmann, p. 82. Dans le texte de la page 310, les n°s 11 et 12 sont confondus.

12. በቂኤል ፡ ብሂል ፡ ርእሰ ፡ ጥበብ ፡ [Cette glose manque à la page 310.]

Comp. Βαλκιήλ chez M. Dillmann, l. c. Le sens de l'éthiopien est « princeps sapientiae ».

13. ደውንኤል ፡ ብሂል ፡ ዘእግዚእ ፡ ኀይል ፡

Comp. Hénoch 6, 7, ዳንኤል ፡ Le sens de

l'éthiopien est : « Appartenant au Seigneur tout-puissant. »

14. **አዳም ፡ ብሂል ፡ ምድር ፡ እንተ ፡ ተሠገወት ፡**
[ተሰገወት ፡]

Lag., 177, 65 : Ἀδὰμ γῆ σαρκουμένη (ἢ μαρτυρία, ἢ γηγενὴς, ἢ ἄνθρωπος, ἢ χοῦς, ἢ γῆ ἐρυθρὰ ἢ αἷμα ἢ ὁμοίωσις). Comp. Philon, Lag., *Alleg.*, I, 29 : *καλεῖ δὲ, φησὶν [ἡ γραφὴ] αὐτὸν γῆν, τοῦτο γὰρ Ἀδὰμ ἑρμηνεύεται.*

15. **ሔዋን ፡ ብሂል ፡ ሕይወት ፡**

Lag., 179, 25 : Εὖα ζωή. La forme **ሔዋን** est empruntée au grec Εὖα mis à l'accusatif. Du reste, on sait que le nom d'Ève ne se trouve pas dans la version éthiopienne. Au chap. 3, 20, on lit **ወሰመያ ፡ አዳም ፡ ስመ ፡ ብእሲቱ ፡ ሕይወት ፡ እስመ እሞሙ ፡ ይእቲ ፡ ለሕያዋን ።** et au chap. 5, 2 **ሔዋን** est une interpolation. La forme est tirée du chapitre 4, 1. Comp. Philon, *De agricult.*, 21 . . . *οὐ μὴν τῷ φίλῳ καὶ συμβούλῳ ζωῆς, Εὔαν πατρίῳ γλώττῃ καλεῶ αὐτὴν ἔθος.*

16. **ሴት ፡ ብሂል ፡ ተክል ፡**

Lag., 177, 68 : Σὴθ φύτευμα (ἢ ἀνάστασις). Mais par contre Philon (*De poster. Caïn*, 36) dit : Σὴθ ποτισμός.

17. ቃየን ፡ [ቃየን ፡] ብሂል ፡ ሬእየ ፡ ቀንዓት ፡ [ቀንአት ፡]

Lag., 177, 68 : Κάϊν (κτῆμα ἢ) ζηλοτυπία. Philon, *De Cherub.*, 16, *De sacrific. Abel et Caïn*, 1. λέγεται ὁ Κάϊν κτῆσις.

18. አቤል ፡ ብሂል ፡ ጊሜ ፡ ወእመ ፡ እከ ፡ በግዕ ፡

Lag., 177, 67 : Ἄβελ ἀτμὶς (ἢ πένθος) (comp. Philon, *De Migr. Abr.*, 14) ἢ ἀναφέρων (comp. *De sacrif. Ab. et Caïn.* 1) ἢ σχοίνισμα. L'interprétation du nom d'Abel par σχοίνισμα procède d'une confusion des racines הבל et חבל. Dans la glose éthiopienne, il faut restituer à notre avis ኖላዌ ፡ በግዕ ፡ = ποιμὴν προβάτων, parce que Philon dit : ὁ τὰ ἄριστα ἐπὶ τὸν θεὸν ἀναφέρων Ἄβελ ποιμὴν κέκληται. Il s'agit d'un malentendu de la part du compilateur de l'onomastique ou d'une faute de copiste.

19. ሄኖስ ፡ ብሂል ፡ ዘተረስዐ ፡ (Cette glose manque à la page 310.)

Lag., 177, 68 : Ἐνὼς ἐπιλανθανόμενος. Le nom est dérivé de la racine נשה. Philon l'explique par ἐλπίς. Quod deter. potiori insid. 32.

20. ቀይናን ፡ ብሂል ፡ ዘተረስዓ ፡ (*sic*)

Lag., 177, 69 : Καϊνᾶν κτῆσις. Il y a évidemment une confusion entre les n°s 19 et 20, qui est encore plus grande à la page 310, où on lit ሄኖክ ፡ (*sic*) ብሂል ፡ ዘተረስአ ፡

21. መላልኤል ፡ [መለልኤል ፡] ብሂል ፡ ተውላጥ ፡ ጽኑዕ ፡ ወእመ ፡ እከ ፡ ገነየ ፡ ለእምላክ ፡

Lag., 177, 69 : Μαλελεὴλ ἀντάλλαγμα ἰσχυρόν; Philon, *De post. Caïn.*, 20 : Μεὴλ, οὗ τὸ ὄνομα μεταληφθέν ἐστιν, ἀπὸ ζωῆς Θεοῦ[1]. La seconde explication en éthiopien ገነየ ፡ ለእምላክ ፡ *prostravit se Deo* ne se trouve pas dans les onomastiques grecs, mais elle est essentiellement identique avec l'interprétation de saint Jérôme : « Mahalehel laudans Deum ». Il s'ensuit que l'interprétation de saint Jérôme existait aussi en grec.

22. ያሬድ ፡ ብሂል ፡ ርደት ፡

Lag., 177, 70 : Ἰάρεδ κατάβασις.

23. ሄኖክ ፡ [ሄኖሕ ፡] ብሂል ፡ ታሕዳስ ፡ [ተሐዳስ ፡]

Lag., 177, 70 : Ἐνὼχ ἐγκαινισμός.

[1] Philon dérive le nom Μεὴλ de מן, חים et אל, et le traite comme s'il était écrit en hébreu מחייאל, ce qu'il est en vérité au quatrième chapitre de la Genèse. Dans la suite il prend ce Meel comme symbole de celui qui perd la vie (τοῦ τὸν ἴδιον βίον ἀπολελοιπότος). Son fils est Μαθουσάλα, ce qui est traduit par Philon ἐξαποστολὴ τοῦ θανάτου. Ce Methousala est le symbole de la mort de l'âme par les passions, ψυχῆς θάνατος... ἄλογος αὐτῆς μεταβολή. Il me semble possible que l'interprétation ተውላጥ ፡ ጽኑዕ ፡, c'est-à-dire *changement extraordinaire*, doive son origine à la lecture un peu superficielle de ce passage. Dans l'onomastique, les explications des noms du quatrième et du cinquième chapitre de la Genèse ont été combinées.

24. **ወማቱሳላ ፡ [ማቱሳላ ፡] ብሂል ፡ ተፍና ፡ ወእመ ፡ እክ ፡ ዘማት ፡ [ዘሞተ ፡] ፈነወ ፡**

Lag., 177, 70 : Μεθουσάλα *ἀπεσταλμένος*, mais 195, 63, Μαθουσάλα *θανάτου ἀποστολὴ ἢ ἀπεσταλμένος*. Cette interprétation est due à Philon comme nous avons vu à l'occasion de l'explication du n° 21. La forme **ተፍና ፡** manque dans le dictionnaire de M. Dillmann, où il se trouve **ተፈናዊ ፡** *missus*, dérivé de la forme **ተፈና ፡**. Faut-il restituer **ተፍናዊ ፡** ou **ተፈናዊ ፡**? Au lieu de **ዘማት ፡**, on doit lire **ዘሞት ፡**. Les leçons variantes sont l'expression de deux différentes manières d'entendre le grec *θανάτου ἀποστολή*; **ዘሞት ፡ ፈነወ ፡** signifie : « quem mortem misit », et **ዘሞተ ፡ ፈነወ ፡** « qui mortem misit ».

25. **ላሜክ ፡ ብሂል ፡ መሃይምን ፡**

Lag., 177, 71 : Λάμεχ *εὐγνώμων*.

26. **ኖኅ ፡ ብሂል ፡ ዕርፈት ፡**

Lag., 177, 71 : Νῶε *ἀνάπαυσις*.

27. **ሴም ፡ ብሂል ፡ ፍጹም ፡**

Lag., 177, 71 : Σὴμ *τέλειος*. Phil., *De Sobr.*, 11 : Σῆμ *ἐπώνυμός ἐστιν ἀγαθοῦ, καλούμενος οὐκ ὀνόματος εἴδει, ἀλλ' ὅλον τὸ γένος αὐτῷ ὄνομα*. N'est-ce pas cette idée qui a produit l'interprétation *τέλειος*?

28. **ያፌት ፡ ብሂል ፡ ሩኅብ ፡ [ሩሕብ ፡]**

Lag., 177, 72 : Ἰάφεθ πλατυσμός. Phil., *De Sobriet.*, 12 : Ἰάφεθ πλάτος.

29. **ካም ፡ ብሂል ፡ ጊጉይ ፡**

Lag., 177, 72 : Χὰμ τολμηρὸς ἢ προπετής. Comme **ጊጉይ ፡** en éthiopien signifie « errore deceptus, peccator, sceleratus », il faut restituer l'adjectif **ጉጉእ ፡**, qui donne le sens nécessaire, « festinans, sedulus, summo studio agens ». Comp. Phil., *De Sobr.*, 10 : ἑρμηνεύεται γὰρ θέρμη . . . χάμ. Comp. Lag., 200, 10.

30. **አርፋክስድ ፡ [አርፋክሰድ ፡] ብሂል ፡ ትንቢት ፡ ዘርእየ ፡**

Lag., 177, 73 : Ἀρφαξὰδ προφητεία ὁρωμένη. Il est évident qu'il faut corriger **ዘተርእየት ፡**. La glose n'est pas tirée des œuvres de Philon, qui explique le nom par la phrase συνετάραξε ταλαιπωρίαν. Dans un onomastique grec, on trouve les deux interprétations combinées : Ἀρφαξὰτ προφητεία ὁρωμένη ἢ συνταρασσομένη ταλαιπωρία. (Lag., 187, 47; Siegfried, p. 365.)

31. **ሰለሐት ፡ ብሂል ፡ ፈነወከ ፡**

Lag., 177, 73 : Σαλὲθ ἀπεσταλμένος. L'éthiopien signifie à la lettre : « il t'a envoyé ».

32. ዲበር ፡ [ዔበር ፡] ብሂል ፡ እብሬዊ ፡ [ዕብሬ ዊ ፡]

Lag., 177, 73 : Ἔϐερ (*διαπερῶν ἢ διάϐασις*) Ἑϐραῖος (*ἢ γνώμη*). La forme véritable du nom serait ዔቤር ፡

33. ፋሌቅ ፡ ብሂል ፡ ክፍለት ፡ [ክፍለተ ፡]

Il ne se trouve aucune explication de ce nom dans les onomastiques grecs ; mais dans le texte latin de saint Jérôme on lit : « Faleg dividens » (Lag., 6, 14) et « Falec dividens aut divisit » (l. c. 64, 22).

34. ናኮር ፡ ብሂል ፡ ትርእየት ፡ እንተ ፡ ትመ ጽእ ፡

Lag., 177, 74 : Ναχὼρ *δέσμη ὁρατὴ ἐρχομένη*. A l'aide de la glose grecque, on voit qu'il faut restituer le texte éthiopien ainsi : እስሬት ፡ እ ንተ ፡ ተርእየት ፡ እንተ ፡ ትመጽእ ፡, c'est-à-dire « manipulus, fasciculus qui cernitur, qui venit ». Le grec *δέσμη* est traduit par እስሬት ፡ (Exod., 12, 22). La glose n'est pas philonienne, car Philon explique Nahor par les mots *φωτὸς ἀνάπαυσις*. De congressa quærendæ eruditionis gratia 9.

Heidelberg, le 12 août 1890.

NOTICE

SUR

DEUX MANUSCRITS ARABES,

PAR

M. LE BARON CARRA DE VAUX.

I

REMANIEMENT DES SPHÉRIQUES DE THÉODOSE PAR IAHIA IBN MUHAMMED IBN ABÎ SCHUKR ALMAGHRABÎ ALANDALUSÎ [1].

Théodose, géomètre grec, né vers l'an 40 de Jésus-Christ, mort vers l'an 100, a laissé un traité de la sphère intitulé « σφαιρικά ». Ce traité a été publié en 1709, à Oxford, par Jean Hunt; il est partagé en trois livres dont le troisième renferme

[1] Cet auteur est fort peu connu. Hadji Khalfa cite de lui un traité d'astrologie judiciaire :

٣٩١٨ الجامع الصغير فى احكام النجوم لمحيى الدين ابى الشكر المغربى

« Le petit recueil sur les jugements des étoiles par Muhyî Eddin Abû Schukr Almaghrabî. » La Bibliothèque nationale de Paris possède une copie de cet ouvrage : 1142, ancien fonds arabe. Elle a aussi un autre traité du même auteur sur un sujet analogue :

كيفية الحكم على تحويل سنى العالم

« Sur la manière d'établir des jugements d'après la conversion des années de l'Univers ». 1161, ancien fonds arabe.

quelques propositions assez difficiles. Pappus, au IVe siècle, reprit le travail de Théodose, l'étendit et le rectifia, et il consigna ses résultats dans le livre VI de ses *Collections mathématiques* qui nous sont parvenues et que M. Huntsch a éditées à Berlin, 1876-1878. Le remaniement d'Almaghrabî est daté de l'an 906 de l'hégire (1500 de Jésus-Christ). La copie que la Bibliothèque nationale en possède paraît être du XVIe siècle; elle est reliée avec un traité des clepsydres, attribué à Archimède, avec un traité du compas parfait, traduit par Wœpcke, et d'autres fragments de moindre importance, le tout placé sous le titre de « Traité de la sphère », et sous le n° 955 du supplément arabe de la Bibliothèque nationale de Paris. Cette copie a été faite avec un soin médiocre : si les propositions du premier chapitre portent des titres à l'encre rouge et des numéros à l'encre d'or, celles du second chapitre n'ont pas de titres, et celles du troisième n'ont que de loin en loin des numéros qui ne se suivent pas, ou des titres à l'encre noire qui n'indiquent pas les points de division essentiels. Les erreurs de lettres, dans la désignation des diverses lignes des figures, sont assez fréquentes. Quatre figures ne portent pas de lettres; deux ou trois autres, qui seraient nécessaires, manquent. Une phrase est déplacée dans la proposition 1 du premier chapitre, et, ce qui est plus grave, un véritable bouleversement du texte s'étend sur les feuillets 15 et 16 d'une part, sur le feuillet 27 de l'autre; il semble que des fragments du troisième

chapitre aient été transportés au deuxième, et leur présence cause ici autant de trouble que, là, leur absence.

Malgré tout, les restaurations que réclament ces passages altérés sont assez aisées à faire, et l'on peut affirmer que l'ouvrage ainsi restitué a une valeur scientifique réelle et que le raisonnement y est, de tout point, parfaitement suivi et d'une exactitude irréprochable. Comme Théodose, Almaghrabì a divisé son traité en trois chapitres dont la difficulté et l'intérêt vont croissant. Le premier est consacré à démontrer les propriétés élémentaires et essentielles des cercles tracés sur la sphère : — perpendicularité, sur le plan du cercle, de la ligne qui joint le centre de la sphère au centre du cercle et à ses pôles, et propositions réciproques; perpendicularité sur un plan tangent à la sphère, de la ligne qui joint le centre au point de contact; section des grands cercles entre eux en parties égales; section en parties égales d'un petit cercle par un grand cercle perpendiculaire à son plan. — Il est complété par la construction du diamètre d'une sphère donnée, et d'un cercle donné sur une sphère. Le second chapitre étudie les propriétés qui résultent de la présence simultanée sur la sphère de plusieurs sections planes faites dans diverses conditions. — Les cercles parallèles ont mêmes pôles; des cercles coupant en un même point un arc de grand cercle et ayant sur lui leurs pôles sont tangents entre eux; tout grand cercle est tangent à une infinité de

IMPRIMERIE NATIONALE.

systèmes de deux petits cercles égaux et parallèles; des cercles parallèles sont divisés par deux grands cercles passant par leurs pôles, en arcs proportionnels à leurs rayons respectifs; des cercles parallèles sont divisés par les moitiés, convenablement choisies, de deux grands cercles tangents à l'un d'eux, en arcs proportionnels; ils divisent deux à deux les grands cercles en arcs égaux. — Les théorèmes sont interrompus par la construction d'un grand cercle tangent à un petit cercle en un point donné, d'un autre, tangent à un petit cercle et passant par un point donné. Citons encore cette proposition : — Un grand cercle est tangent à un petit cercle, et il coupe en deux segments inégaux un autre petit cercle parallèle au premier et plus grand que lui auquel sont tangents d'autres grands cercles; on démontre que ces derniers ont leurs pôles sur un cercle parallèle aux deux petits cercles, et qu'ils font, avec le plan du premier grand cercle, des angles inégaux, celui qui est tangent au milieu du grand segment faisant l'angle maximum, celui qui est tangent au milieu du petit segment, l'angle minimum[1]. — On peut reprocher à l'auteur, dans

[1] اذا ماست دائرة عظيمة دائرة ما غير عظيمة على بسيط كرة قطعت دائرة اخرى موازية لها واعظم منها واصغر من اعظم المتوازية وكان قطب العظيمة بين هاتين الدائرتين ورسمت دوائر عظام ماست اعظم هاتين الدائرتين فانها تكون ماءلة على الدائرة الاولى العظمى فالتى تماسها على منتصف القطعة العظمى اكثرها ارتفاعا والتى تماسها على منتصف القطعة الصغرى اكثرها انخفاضا والتى تماسها على بعدين

ces chapitres, un excès de rigorisme, car on l'y voit démontrer longuement des propositions que la nature de la sphère rend immédiatement évidentes, si elles ne le sont déjà par leur énoncé même, comme celle-ci : — Si, sur des sphères égales, deux grands cercles sont inclinés respectivement sur deux autres grands cercles d'angles égaux, les élévations de leurs pôles sur les plans de ces derniers sont égales[1].

Enfin le troisième chapitre est consacré surtout à l'étude des propriétés résultant de l'intersection d'un système de cercles parallèles et de grands cercles diversement déterminés. Les énoncés y sont fort longs. En voici quelques-uns : — Lorsque le pôle des cercles parallèles se trouve sur la circonférence d'un grand cercle, que celui-ci coupe deux grands cercles sous des angles droits, l'un d'eux étant le plus grand des cercles parallèles, l'autre incliné sur les cercles parallèles, que l'on prend sur ce dernier des arcs égaux, consécutifs, situés d'un même côté du grand cercle parallèle, et qu'on trace des cercles parallèles passant par les extrémités de ces arcs, ils déterminent sur le premier cercle des arcs inégaux, et tel de ces arcs situé plus près du grand cercle

متساويتين عن منتصف احدى القطعتين ميلاها متشابهان والتى تماسها على بعد اعظم فهى اكثر ميلا واقطاب الدوائر المتماسة على دائرة واحدة من الدوائر المتوازية اصغر من الاولى.

[1] اذا كانت على اكر متساوية دوائر عظام ماءلة بعضها على بعض فان كانت متساوية الميل فارتفاع اقطابها عن سطوح الدوائر التى هى ماءلة عليها متساوية.

parallèle est plus grand que tel autre situé plus loin; et si l'on trace de nouveaux grands cercles passant par le pôle et par les extrémités des arcs, ils déterminent sur le grand cercle parallèle des arcs inégaux parmi lesquels ceux qui se rapprochent du premier grand cercle sont plus grands que ceux qui s'en éloignent [1].—La deuxième partie de cette proposition est démontrée aussi pour le cas où les arcs choisis sur le cercle incliné ne sont pas consécutifs. — Lorsque le pôle des arcs parallèles est sur la circonférence d'un grand cercle, que ce cercle coupe deux grands cercles sous des angles droits, l'un d'eux étant le plus grand des cercles parallèles, l'autre étant incliné sur les cercles parallèles, que l'on marque sur le cercle incliné deux points, d'une façon quelconque, et qu'on trace à partir d'eux deux grands cercles passant par le pôle, le rapport de l'arc du grand cercle parallèle compris entre le premier cercle et le cercle qui passe par le point le plus rapproché de ce dernier, à l'arc du cercle incliné compris entre le

[1] اذا كان قطب الدوائر المتوازية على محيط دائرة عظيمة وقطعت هذه الدائرة دائرتين عظيمتين على زوايا قائمة احدهما من اعظم المتوازية والاخرى مائلة على المتوازية وفصل من المائلة قسى متساوية متتالية فى جهة واحدة عن اعظم المتوازية ثم رسمت دوائر متوازية تمر بالنقط الحادثة فانها تفصل من الدائرة الاولى العظمى قسيا مختلفة فاقرب منها الى اعظم المتوازية اعظم مما يبعد عنها واذا رسمت دوائر عظام ايضا تمر بالقطب وبالنقط الحادثة فانها تفصل من اعظم المتوازية قسيا مختلفة ما قرب منها الى الدائرة الاولى العظمى اعظم مما يبعد عنها.

premier grand cercle et le point le plus voisin, est plus grand que le rapport de l'arc du grand cercle parallèle compris entre les deux grands cercles passant par les deux points, à l'arc du grand cercle incliné compris entre ces deux points[1]. Deux grands cercles à la surface de la sphère sont tangents à un même cercle du système des cercles parallèles, un autre grand cercle est tangent à un cercle parallèle plus grand que celui que touchent les deux premiers, et du côté opposé aux points de contact de ceux-ci, et il coupe les deux premiers grands cercles entre le grand cercle parallèle et le cercle que touche le grand cercle incliné; le rapport du double du diamètre de la sphère au diamètre du second petit cercle est plus grand que le rapport de l'arc du grand cercle parallèle compris entre les deux premiers grands cercles à l'arc du grand cercle incliné compris entre eux[2]. Lorsqu'un grand cercle

[1] اذا كان قطب الدوائر المتوازية على محيط دائرة عظيمة وقطعت هذه الدائرة دائرتين عظيمتين على زوايا قائمة احدهما من اعظم الدوائر المتوازية والاخرى ماءلة على الدوائر المتوازية وتعلمت على الماءلة نقطتان كيف ما كان ورسمت عليهما على القطب دائرتان عظيمتان فان نسبة القوس التى من اعظم الدوائر المتوازية التى بين الدائرة الاولى والدائرة التى مرت بالنقطة القريبة منها الى القوس من الماءلة التى من الاولى والنقطة القريبة اعظم من نسبة القوس المنفصلة من اعظم الدوائر المتوازية فيما بين الدائرتين العظيمتين بالنقطتين الى القوس من الماءلة التى بين العلامتين.

[2] كل دائرتين عظيمتين على بسيط كرة تماسان دائرة واحدة من الدوائر المتوازية وماست دائرة اخرى عظيمة دائرة اعظم من التى

est tangent à l'un des cercles parallèles, qu'un autre grand cercle touche un autre cercle parallèle plus grand que le premier, ils déterminent sur les cercles parallèles des arcs non semblables, parmi lesquels ceux qui se rapprochent du pôle mesurent des angles plus grands que ceux qui s'en éloignent[1].

La préoccupation de questions astronomiques semble percer dans ces théorèmes, et un lecteur arabe du manuscrit a eu ce sentiment, car il a ajouté entre les lignes d'un énoncé, au-dessus des mots : grand cercle parallèle, ces mots : comme l'équateur ; — au-dessus de : grand cercle passant par le pôle, les mots : comme le méridien ; — au-dessus de : grand cercle incliné, les mots : comme l'écliptique. Sans doute ces propositions compliquées trouvaient dans l'astronomie leur point de départ et leur application.

Les figures du manuscrit sont tracées au compas et à l'encre rouge. Le fait qu'elles sont dessinées au compas indique assez qu'elles manquent absolument

يماسها الدائرتان العظيمتان وفى خلاف جهة مماستهما الدائرة الاولى وتقطع العظيمتين فيما بين اعظم الدوائر المتوازية والدائرة التى ماستها المائلة فان نسبة ضعف قطر الكرة الى قطر الدائرة التى تماسها المائلة اعظم من نسبة القوس التى من اعظم الدوائر المتوازية التى انفردت بين هاتين الدائرتين الى القوس التى من المائلة التى انفردت بينهما .

[1] اذا كانت دائرة عظيمة على بسيط كرة تماس دائرة من الدوائر المتوازية وكانت دائرة اخرى عظيمة مائلة على المتوازيات تماس دائرة اعظم من الدائرة التى تماسها الاولى فانهما يفصلان فى ما بينهما من الدوائر المتوازية قسيا غير متشابهة ما قرب منها الى احد القطبين فهى اعظم من ان تكون شبيهة بما بعدها عنها .

de perspective, puisque tous les arcs de cercles, qui devraient y être représentés par des arcs d'ellipses, y sont rendus par des arcs de cercles. Il en résulte que ce qui apparaît à l'œil, dans les figures, est généralement très différent de ce qu'énonce le texte raisonné; des segments égaux sont montrés inégaux, des arcs tangents se coupent, des points sont rejetés en dehors des arcs sur lesquels ils devraient se trouver; mais une lecture attentive du texte dissipe aisément les difficultés que ces imperfections pourraient faire naître.

Il est donc permis de reconnaître quelque intérêt au traité d'Almaghrabî, et de placer son auteur au nombre de ces savants arabes qui ont recueilli l'héritage scientifique des Grecs, sans beaucoup l'enrichir, il est vrai, mais assurément sans l'amoindrir ni l'altérer.

II

TRAITÉ DES CLEPSYDRES, SANS NOM D'AUTEUR ARABE.

Le curieux opuscule qui fait suite au précédent et dont nous allons donner une analyse est un traité des clepsydres[1] qui commence par ces mots : « Gloire au Dieu clément et miséricordieux... Archimède a dit, après avoir rendu à Dieu gloire et hommage : « Ayant constaté que tout ce qui a été

[1] Des clepsydres seulement, et non des orgues et des clepsydres, comme le dit le catalogue. L'automate joueur de flûte a pu servir de prétexte à cette erreur.

écrit sur les clepsydres est imparfait et incomplet, j'ai composé ce livre qui traite le sujet dans les plus grands détails[1]. » Hormis en un passage que nous signalerons, le livre ne fournit aucun autre nom que celui d'Archimède. Archimède est surtout célèbre comme géomètre et physicien, parmi nous qui ne possédons pas ses œuvres mécaniques; il l'était, dans l'antiquité, surtout comme mécanicien. L'attribution qui lui est faite de ce traité témoigne-t-elle de l'existence d'une tradition qui faisait remonter à lui l'invention ou le perfectionnement des horloges à eau? N'est-elle que la ruse banale d'un auteur désireux d'être lu? La seconde hypothèse est la plus probable, sans doute[2]; mais il faut reconnaître que le nom du grand homme n'a pas été profané : à considérer tout ce que ce petit ouvrage suppose d'adresse, d'ingéniosité, de science même, ce qu'il indique d'effets pittoresques obtenus par des moyens fort simples, on pourrait y voir un jeu non indigne de lui. Pour nous, nous y trouvons un autre motif d'intérêt : c'est qu'il contient des mots

[1] بسم الله الرحمن الرحيم، قال ارشميدس بعد حمد الله والثناء عليه انى لما رأيت اقوال الناس فى عمل البنكامات غير تامّة ولا مستقصاة ألفتُ هذا الكتاب وعملته على غاية الاستقصاء.

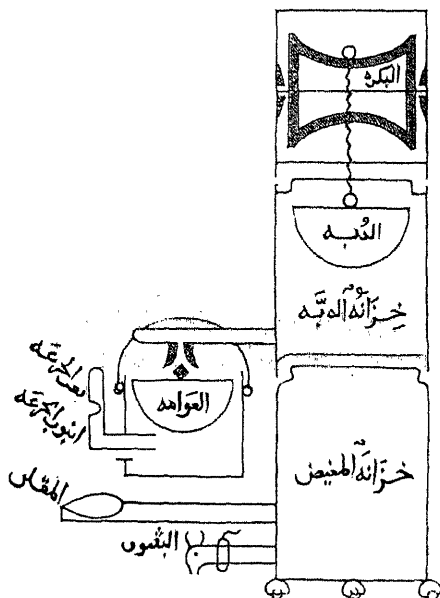
[2] Cependant le كتاب تواريخ الحكماء, livre des histoires des sages (Bibliothèque nationale, 672, supplément du fonds arabe) cite parmi les ouvrages d'Archimède كتاب ساعات آلات الماء التى ترمى بالبنادق مقالة «le livre des horloges à eau desquelles tombent des balles», en un chapitre. Ce titre convient fort bien au commencement de notre traité.

rares et techniques dont le sens est fixé par l'enchaînement des idées ou par le détail des figures.

Ce manuscrit est d'une lecture difficile. Outre l'absence fréquente de points diacritiques qui augmente bien mal à propos l'obscurité d'une matière très spéciale, des altérations provenant de causes diverses sont venues lui enlever de sa clarté. Ici, une large tache brunâtre s'étend sur les lettres qu'elle ronge, c'est le cas du feuillet 45; là, une figure marquette de rouge et de noir la page qui s'applique sur elle; ailleurs, une plume oisive s'est promenée capricieusement sur le dessin d'un mécanisme. Le feuillet 36 est transposé; il retrouve sa place entre les feuillets 30 et 31; mais il laisse subsister, entre les feuillets 35 et 37, une lacune qu'aucun autre ne comble. Puis, avec le feuillet 45, le plus maltraité, le livre s'arrête, incomplet, nous dérobant les quelques renseignements que les dernières lignes nous auraient peut-être donnés. Les figures sont tracées à l'encre rouge et à l'encre noire avec assez de soin; il y en a seize; il n'en manque pas d'indispensable; chaque mécanisme a la sienne, et les noms des différents organes sont parfois écrits sur la figure même. Malheureusement, par l'absence de toute règle de perspective, des lignes horizontales sont présentées comme verticales, des pièces qui seraient cachées sont transportées hors de leur place, sans que rien en avertisse le regard, si bien que le texte est accompagné de rébus plutôt qu'expliqué par de claires images. La rédaction enfin ne présente pas

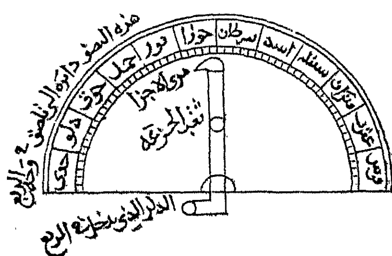
partout une lucidité ni un ordre parfaits; elle omet d'utiles explications, comptant probablement sur le lecteur pour les suppléer; c'est ce que nous avons dû faire en plusieurs passages de cette analyse, et nous espérons l'avoir fait avec justesse, car il n'y avait point là de difficulté sérieuse pour notre temps.

Le livre débute par un exposé du mécanisme essentiel des clepsydres. Toutes les dimensions sont soigneusement données en coudées, en spithames, en doigts et en phalanges. L'appareil se compose de trois caisses en cuivre superposées. Celle du milieu



est cylindrique; on y met l'eau qui en sort lente-

ment par un tuyau latéral; sur l'eau est un flotteur hémisphérique en cuivre appelé دبة, *dubbah*, qui descend à mesure qu'elle s'écoule, d'une vitesse uniforme, et dont le mouvement est transmis, par l'intermédiaire d'une chaîne, à une grande poulie située dans la caisse supérieure. Pour ces motifs, la caisse du milieu porte le nom de caisse de la dubbah, celle du haut, de caisse de la poulie. L'eau trouve à la base de la caisse de la dubbah un tuyau horizontal dirigé vers l'extérieur et muni à son extrémité d'un orifice évasé tourné vers le sol. Dans cet orifice vient s'appliquer un bouton porté par le plan supérieur d'un autre flotteur, عوامة. L'eau sur laquelle se tient ce flotteur est contenue dans une sorte de seau, ربع, semblable au rab' qui sert de mesure de capacité pour les matières sèches; elle n'est autre que celle qui sort de l'orifice du tuyau, autour du bouton du flotteur, et elle s'échappe ensuite goutte à goutte, par un appareil de réglage qui permet de faire varier sa vitesse d'écoulement. Le réglage est obtenu au moyen d'un tuyau sortant horizontalement du seau, puis coudé; la partie coudée peut tourner autour de la partie horizontale comme axe, devant un demi-cercle divisé, sur lequel sont inscrits les douze signes du zodiaque, le Cancer en haut, le



Sagittaire et le Capricorne aux deux extrémités; ce tuyau mobile est percé d'un petit trou et muni d'un index. Les jours les plus longs de l'année ayant lieu quand le soleil est dans le signe du Cancer, on amènera, à cette époque, l'index du tuyau mobile devant le segment du demi-cercle qui porte ce signe, c'est-à-dire qu'on placera le tuyau verticalement; le petit orifice sera alors le plus élevé possible; la distance verticale de son niveau à celui de l'eau dans le seau sera la plus petite, donc la charge la plus faible. Il en résulte que l'écoulement sera plus lent pour cette position de l'index que pour tout autre. On comprend d'ailleurs que l'eau ne sorte pas plus vite de la caisse de la dubbah que de l'appareil de réglage, car l'orifice par lequel elle tombe dans le seau est plus large que celui par lequel elle en sort; le niveau tend donc à monter dans le seau, le flotteur s'élève, son bouton s'applique contre l'évasement de l'orifice et le bouche; l'eau cesse alors de tomber dans le seau, le niveau baisse, le flotteur redescend, l'orifice est ouvert et l'eau a de nouveau passage. Ces alternatives indéfiniment répétées entretiennent dans le seau un niveau constant et règlent le mouvement du liquide à la sortie du réservoir de la dubbah sur son mouvement à la sortie du seau; or ce dernier est uniforme, pour chaque position du tuyau mobile, puisque la charge est constante. Donc le mouvement de l'eau sous la dubbah, de la dubbah et de la poulie est uniforme. Si l'on abaisse le tuyau mobile à droite

ou à gauche de sa position verticale, le petit orifice devient plus distant du niveau de l'eau dans le seau, la charge augmente, et par suite aussi la rapidité d'écoulement. Toute l'eau doit s'écouler dans l'espace d'un jour compté depuis le lever jusqu'au coucher du soleil et partagé en douze heures. La vitesse doit varier avec la longueur des jours, et le tuyau mobile avoir une position convenable pour chaque étape du soleil dans le zodiaque. C'est la position qu'indique le demi-cercle divisé. On placera donc, pour compter les douze heures du jour, l'index sur le signe du zodiaque que traverse actuellement le soleil, et pour compter les douze heures de la nuit, on le tournera de 90°. L'eau tombe de l'orifice du tuyau mobile sur une sorte de poêle, et se rend de là dans la caisse inférieure où elle séjourne et que l'on appelle pour cette raison caisse de la mare خزانة المغيض.

Ayant ainsi obtenu un écoulement de l'eau régulier et dont il peut faire varier la vitesse dans une mesure utile, l'auteur adapte à son appareil un mécanisme destiné à compter les heures passées depuis la mise en marche. Le premier système décrit aboutit à faire cracher, toutes les heures, par un bec de corbeau, une balle de cuivre. On utilise à cet effet le mouvement transmis à la poulie de la caisse supérieure. Sur l'axe horizontal de cette poulie est montée une roue dentée qui engrène avec un cylindre vertical; au-dessus du cylindre, et ayant même axe, sont deux plateaux : l'un inférieur, fixe, tra-

versé par la broche qui sert d'axe au cylindre, présente, sur un endroit de son pourtour, un trou; l'autre, en contact avec lui, entraîné par la broche dans le mouvement du cylindre, a sur son pourtour douze ou vingt-quatre trous[1] contenant chacun une balle. Toutes les heures, un trou du plateau supérieur vient en coïncidence avec le trou unique du plateau inférieur; la balle tombe; elle est amenée dans la tête de corbeau placée à l'extérieur de la caisse, dont le bec s'ouvre par un système de bascule et semble la cracher. On obtient une sonnerie en plaçant sous la tête de corbeau une cymbale de cuivre ou de chalybs retentissante que la balle vient frapper dans sa chute. Un entonnoir l'amène ensuite sur un cercle où elle prend rang.

Un mécanisme plus simple permet de faire varier toutes les heures la couleur des yeux d'un visage humain placé à l'extérieur de la même caisse. Les yeux du masque sont troués; derrière eux se meut une plaque sur laquelle sont peintes, en deux séries verticales, des prunelles de couleurs variées; un fil attaché à la grande poulie et glissant sur une petite tire cette plaque d'une vitesse uniforme.

Cette tête aux yeux changeants fait bien sous le cintre d'une arcade dont les colonnes cylindriques

[1] Douze trous si l'on compte le temps du lever au coucher du soleil; vingt-quatre trous si on le compte du lever du soleil au lever suivant. La clepsydre et tous les mécanismes qui y sont adaptés peuvent être construits pour l'un ou l'autre de ces systèmes sans autre changement que celui de certaines dimensions.

portent la division horaire, l'une de haut en bas, l'autre de bas en haut, tandis que deux index descendant et montant font connaître l'heure présente. On devine comment est obtenu ce résultat : les colonnes sont creuses, les index sont des fils métalliques qui retournent derrière elles; ils sont pris et entraînés par des fils qui, par l'intermédiaire de petites poulies, leur transmettent le mouvement de la poulie principale.

Voulons-nous voir une rangée de prisonniers qu'un bourreau décapite successivement, heure par heure? Plaçons ces personnages sur une planche, à l'extérieur d'une quatrième caisse posée sur la caisse de la poulie. Derrière eux est un chéneau; une pièce s'y meut d'un bout à l'autre, tirée par un fil encore attaché à la poulie principale. Le bourreau, dont on ne voit que la moitié du corps, est monté sur cette pièce; il a en mains un glaive qui se trouve au niveau des cous des condamnés; comme il avance lentement derrière le rang des prisonniers, son glaive vient toucher le cou de l'un d'eux, repousse peu à peu la tête qui est simplement posée sur le corps et qui finit par tomber.

Construisons encore une suite de maisonnettes dont les portes fermées s'ouvrent successivement à chaque heure qui s'écoule, laissant apparaître un cheval monté. Le mouvement est toujours donné par la poulie principale. Les chevaux sont alignés chacun derrière une porte, sur une planchette; les portes sont à deux battants; elles s'ouvriraient par la poussée

d'un ressort, si des fils attachés aux côtés du cavalier ne les tenaient fermées. Le cavalier est à l'extrémité d'une tige formant levier; il se trouve suspendu au-dessus de son cheval parce qu'un crochet, de l'autre côté du point d'appui, tient l'autre extrémité de la tige baissée. Une sorte de baguette glisse dans un chéneau horizontal, elle est tirée par un fil, comme dans le cas précédent; elle ouvre successivement tous les crochets, qui font saillie sur le chéneau; les cavaliers tombent sur leurs chevaux par l'effet de leur poids; les fils qui retenaient les battants des portes cessent d'être tendus; les portes s'ouvrent.

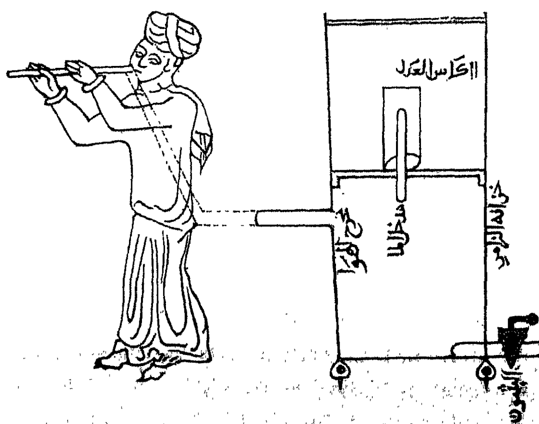
Ici est la lacune. On trouve à la page suivante une description, dont les premières lignes manquent, d'un mécanisme qui diffère des précédents par son principe; car il n'emprunte plus son mouvement à la poulie de la caisse supérieure, mais à l'eau qui arrive à la caisse inférieure. Il est question d'un arbre placé entre deux montagnes. Toutes les heures, deux serpents d'argent sortant de derrière les montagnes avancent leurs têtes vers l'arbre, puis rentrent dans leurs trous. En même temps on entend chanter des passereaux perchés dans les branches. Voici l'explication de ces faits. Les montagnes sont plates et disposées sur le devant de la caisse inférieure ou caisse de la mare. Un tuyau situé dans le haut de la caisse conduit jusqu'en son milieu l'eau qui s'échappe goutte à goutte de l'appareil de réglage; cette eau tombe alors dans une sorte de cuiller que tient une tige reposant sur une fourche

et munie à son autre extrémité d'un contrepoids. Deux fils partent de dessous la cuiller; chacun s'en va derrière une montagne où il rencontre un système de poulies, le serpent et un poids. Lorsque la cuiller est suffisamment remplie, elle bascule; les fils deviennent lâches, les poids agissent, et l'on comprend qu'on puisse disposer ces détails de façon que les serpents soient rejetés vers l'arbre. Ils rentrent dans les montagnes dès que la cuiller vidée se relève et tend par en haut les fils. La masse d'eau que la cuiller verse d'un seul coup tombe sur une petite case dont le toit et le sol ont la forme d'entonnoirs ou de plateaux de balance percés d'un trou central; le trou ouvert dans le sol est plus étroit que le trou ouvert dans le toit. L'eau traverse rapidement la case; l'air qui y est contenu, brusquement refoulé, ne peut s'enfuir par ces orifices; il trouve sur un côté de la case un tuyau qui aboutit sous l'arbre; le tronc de l'arbre est creux, l'air s'y précipite, il pénètre dans la branche, arrive au passereau, rencontre dans sa bouche un sifflet et s'échappe au dehors en le faisant vibrer. Il peut y avoir ainsi plusieurs branches creuses et plusieurs oiseaux; mais, en en mettant trop, on affaiblirait à l'excès la poussée de l'air et les sifflets ne rendraient aucun son.

Après avoir fait chanter un moineau, l'auteur se propose de faire jouer de la flûte à un homme. Il part de la même idée; mais, désirant obtenir une grande intensité de son, il réduit le nombre

IMPRIMERIE NATIONALE.

des reproductions du fait, et il se contente de faire jouer l'automate au milieu et à la fin du jour. Il est ainsi conduit à adopter différentes dispositions que le manuscrit détaille avec complaisance. Sous la caisse inférieure est placée une quatrième caisse qui ne contient que de l'air, et qui est en communication, par un tuyau traversant le corps du personnage, avec l'embouchure de la flûte, dans laquelle se trouve un sifflet. Le plafond qui sépare les deux caisses est



percé d'un trou qui livre passage à un tuyau vertical ouvert aux deux bouts et appelé انبوب العدل ; la partie de ce tuyau qui pénètre dans la caisse de la mare est entourée d'une sorte de verre à boire renversé, كاس العدل, descendant jusqu'à une faible distance du sol de la caisse. L'eau tombe de la cuiller dont il a été question dans la précédente description; elle s'élève peu à peu dans la caisse et sous le vase qui

entoure le tuyau; vers le milieu du jour elle arrive à l'orifice du tuyau, et, dès qu'elle le dépasse, elle s'y précipite, refoulant l'air devant elle, le raréfiant derrière, par un jeu semblable à celui d'une trompe. La raréfaction produite dans cette partie fermée y attire de nouvelles couches d'eau venant de la caisse, en sorte que, par la réitération du même phénomène, presque toute l'eau amassée dans la caisse est d'un seul coup pompée et rejetée dans la caisse à air située au-dessous; là, une vive poussée est produite et l'air, cherchant une issue, pénètre dans le tuyau latéral et rend, à son passage dans la flûte, un son intense.

Une description plus compliquée du même mécanisme est ensuite reprise sous ce titre : « Construction du mécanisme du joueur de flûte par le géomètre et charpentier Apollonius [1]. » L'appareil n'est plus

[1] صنعة آلة الزامر لابلنيوس النجار الهندسى. Il s'agit d'Apollonius de Perge.

Voici, en son entier, l'article que le livre des histoires des sages كتاب تواريخ الحكماء, consacre à ce savant:

ابلونيوس النجار رياضى قديم العهد وهو اقدم من اقليدس بزمان طويل وله كتاب المخروطات المولف فى علم احوال الخطوط المنحنية ليست بمستقيمة ولا مقوسة ولما اخرجت الكتب من بلاد الروم الى المامون اخرج من هذا الكتاب الجزء الاول لا غير يشتمل على سبع مقالات ولما ترجم الكتاب دلت مقدمته على انه ثمانى مقالات وان المقالة الثامنة تشتمل على معانى المقالات السبع وزيادة واشترط فيها شروط مفيدة وفوائد يرغب فيها ومن ذلك الزمان والى يومنا يبحث اهل هذا الشان عن هذه المقالة فلا يطلعون لها على خبر ولا شك انها كانت من ذخائر الملوك لعزة هذه العلوم عند ملوك يونان وكنت قد ذاكرت بعض من يعانى

ici présenté comme dépendant d'une clepsydre, et le jeu de la flûte se fait entendre périodiquement au bout d'intervalles de temps dont la longueur

شيًا من هذا العلم فى زماننا ويدعيه بامر هذه المقالة فقال قد وجدت واخذ فى وصفها فذكر ما لم يطابق كلام مؤلفها وصفها فعلمت انه يجهل الاصل والفرع فاضربت عنه وتركته بجهله وهذا الكتاب اعنى المخروطات لابلونيوس هذا وكتاب اخر من تصنيفه فى هذا النوع هما كانا كالسبب فى تصنيف اقليدس كتابه بعد زمان طويل على ما سيأتى ذكره فى ترجمة اقليدس ان شاء الله تعالى فانه اليق بذلك الموضع وذكر بنو موسى بن شاكر فى اول الكتاب المخروطات ان ابلونيوس كان من اهل الاسكندرية وذكروا ان كتابه فى المخروطات فسد لاسباب منها استصعاب نسخه وترك الاستقصاء لتصحيحه والثانى ان الكتاب درس وامتحى ذكره وحصل متفرق فى ايدى الناس الى ان ظهر رجل بعسقلان يعرف بانطيقوس وكان هذا مبرزا فى علم الهندسة معلما وقال بنو موسى ان لهذا الرجل كتبا حسنة فى علم الهندسة لم يخرج منها الينا شىء البتة فانما ان جمع ما قدر عليه من الكتاب اصلح منه اربع مقالات وقال بنو موسى ان الكتاب ثمانى مقالات والموجود منه سبع مقالات وبعض الثامنة وترجم الاربع مقالات الاولى من يدى احمد بن موسى هلال بن هلال الحمصى والثلث الاخر ثابت بن قرة الحرانى والذى يصاب من المقالة الثامنة اربعة اشكال فالذى تحرر من كتبه كتاب المخروطات سبع مقالات وبعض الثامنة كتاب قطع الخطوط على نسبة مقالتان كتاب فى النسبة المحدود مقالتان اصلح الاولى ثابت والثانية منقولة الى العربى غير مفهومة كتاب قطع السطوح على نسبة مقالة كتاب الدوائر المماسة وذكر ثابت بن قرة ان له مقالة فى ان الخطين اذا اخرجا على اقل من زاويتين قائمتين يلتقيان

« Apollonius le charpentier, géomètre de l'antiquité, de beaucoup antérieur à Euclide. Il est l'auteur du livre des cônes qui traite des sections coniques autres que la droite et le cercle. Lors du transport des bibliothèques grecques chez Almâmûn, on prit de ce livre la première partie seulement comprenant sept chapitres; mais quand

n'est pas fixée. Une caisse inférieure est divisée en deux compartiments identiques; chacun d'eux a comme suspendue à son plafond une chambre con-

on traduisit ce livre, la préface montra qu'il en contenait huit, et que le huitième était un commentaire ajouté aux sept autres, où se trouvaient diverses propositions utiles; depuis lors jusqu'à nos jours les hommes compétents ont cherché ce chapitre sans trouver aucune information sur lui; mais il n'y a pas de doute qu'il n'ait existé dans les bibliothèques impériales, à cause de la faveur dont ces sciences jouissaient auprès des princes grecs. J'ai eu occasion de m'entretenir avec une personne qui s'intéressait, de nos jours, à la géométrie et qui prétendait avoir résolu la question de ce chapitre; elle me disait : je l'ai retrouvé; puis elle se mit à le décrire, mais sa description ne s'accordait pas avec les paroles de l'auteur; je vis qu'elle n'était pas au courant de la question, et je la quittai, l'abandonnant à son ignorance. A côté de ce livre des cônes, Apollonius en a laissé un autre du même genre, et ils ont été ensemble comme la substance de celui que devait composer Euclide longtemps après; nous en reparlerons dans la biographie d'Euclide, s'il plaît à Dieu; cela sera mieux à sa place alors. Les fils de Mûsa ibn Schâkir disent au commencement du livre des cônes qu'Apollonius était Alexandrin, et ils racontent que son ouvrage a été corrompu pour plusieurs raisons, entre autres pour la difficulté de sa transcription qui fit employer à la correction le temps nécessaire à son achèvement, ensuite parce qu'il fut détruit, son souvenir s'effaça, et il n'en subsista que des fragments dispersés, jusqu'au jour où parut à Ascalon un homme connu sous le nom d'Antiochus qui excellait dans la géométrie. Ils ajoutent que cet homme avait de précieux manuscrits traitant de géométrie, dont il ne nous est absolument rien parvenu; il rassembla seulement ce qu'il put trouver de ce livre, et il en reconstitua entièrement quatre chapitres. Selon ces mêmes savants, le livre avait huit chapitres dont il existe sept et une partie du huitième. Sortis des mains de Ahmed Ibn Mûsa, les quatre premiers furent expliqués par Hilâl ibn Hilâl d'Émèse, les trois autres par Tsâbit ibn Qorrah de Harrân, ainsi que les quatre propositions restant du huitième. Donc on a d'Apollonius : ce qui a été conservé du livre des cônes, sept chapitres et une partie du huitième; outre cela : le livre des intersections des droites en

tenant le petit dispositif formant trompe et siphon, que l'appareil précédent nous a montré. Cette chambre a un couvercle muni d'une tige recourbée. Au-dessus de cette première caisse en est une autre où réside le moteur; là, une roue à godets reçoit de l'eau tombant d'un réservoir supérieur par un robinet à trou étroit, et l'arbre de cette roue entraîne dans son mouvement une roue dentée qui engrène avec un cylindre vertical; à son tour le cylindre fait tourner un demi-cercle qui, s'engageant sous une des tiges recourbées, soulève par son intermédiaire le couvercle d'une des petites chambres. L'eau tombée de la roue à godets s'accumule alors dans la chambre, s'élève autour du tuyau, atteint son orifice supérieur et s'y jette en masse comme précédemment. L'air refoulé ouvre une soupape et un tuyau le conduit à la flûte par où il s'échappe. Après une demi-rotation du cylindre, le demi-cercle laisse retomber la tige sous laquelle il était engagé; il s'introduit sous l'autre tige, et la même série de phénomènes se répète dans le second compartiment de la caisse. L'eau tombant du siphon est reçue sur un plateau de balance qui s'abaisse, sous l'effort de son poids, en fermant une porte ouverte sous lui

parties proportionnelles, deux chapitres; le livre des rapports aux limites, deux chapitres dont Tsâbit a restauré le premier et dont le second a été traduit en arabe, mais est inintelligible; le livre des intersections des plans en parties proportionnelles, un chapitre; le livre des cercles tangents. Enfin Tsâbit mentionne du même auteur un chapitre sur ce que deux lignes se rencontrent lorsqu'elles forment avec une autre moins de deux angles droits. »

dans le sol de la caisse, et cela afin de ne laisser à l'air d'autre issue que la flûte. Mais cette eau s'écoule ensuite lentement par un petit trou qui traverse le plateau; celui-ci allégé se relève; la porte s'ouvre et l'eau est évacuée par là. Ainsi, chaque compartiment, tandis que l'autre travaille, retourne à son premier état, et les mêmes faits peuvent indéfiniment se reproduire, tant qu'il descend de l'eau sur la roue à godets.

L'auteur revient maintenant sur l'appareil de réglage indiqué au commencement, et qui sert à rendre plus ou moins rapide l'écoulement du liquide dans la clepsydre. Il emploie cette fois, au lieu d'un demi-cercle, un cercle; il y trace les divisions du zodiaque en mettant le Cancer en haut, le Capricorne en bas; le tuyau mobile autour du centre du cercle peut effectuer une rotation complète; il est percé d'un orifice étroit vers son extrémité. Cet instrument doit être soumis à une vérification à laquelle il est fait une brève allusion[1], mais qui n'est expliquée ni en ce lieu ni ailleurs.

Enfin, le dernier paragraphe est consacré à la description d'un instrument appelé تغار, *taghâr*. C'est une horloge à eau, fondée sur un autre principe que la clepsydre ordinaire : dans celle-ci, l'eau s'écoule avec une vitesse uniforme d'un vase où le niveau est maintenu constant; dans le taghâr, l'eau

[1] وتعر الساعات الزمانية كما أصف لك وهو انك اذا عرتها لساعات الحمل وطح العيار...

n'est pas renouvelée, et une graduation préalablement faite indique à chaque instant l'heure qui correspond à son niveau actuel. Cet appareil se compose donc essentiellement d'un vase dont la surface est de révolution, et qui est muni à sa partie inférieure d'un ajutage à orifice étroit pour l'écoulement de l'eau. A la surface du vase sont tracées des lignes de plus grande pente aboutissant au centre de l'ajutage et destinées à porter la graduation. La graduation se fait différemment selon que l'on veut compter les heures égales, soit vingt-quatre heures en un jour complet, du lever du soleil au lever suivant, ou que l'on veut compter douze heures du lever au coucher du soleil. Veut-on compter le temps en heures égales, on donne au bord du taghâr la forme d'un limbe circulaire que l'on divise en quatre parties égales; quatre lignes issues de ces points de division vont rejoindre au fond du vase le centre de l'ajutage; c'est sur elles qu'après avoir déterminé par les moyens astronomiques l'instant où chaque heure est révolue, on marque le niveau de l'eau en cet instant. On a soin de donner à l'orifice des dimensions telles que le temps de l'écoulement total soit au moins égal à celui du jour le plus long dans le lieu où l'instrument doit servir. L'orifice devra donc être de plus en plus mince, ou le vase avoir une contenance de plus en plus grande à mesure qu'on approchera du pôle. Après les essais nécessaires, on fixe la graduation définitive par des étoiles d'argent. La construc-

tion devient plus compliquée quand on veut compter le temps en heures inégales, c'est-à-dire en donnant à chaque jour douze heures du lever au coucher du soleil. Il faut alors tracer un zodiaque complet sur le bord du taghâr, et subdiviser même chacun des douze segments en cinq parties égales. Douze lignes issues des douze divisions principales s'abaissent vers le fond du vase. Comme dans le cas précédent, le taghâr ne peut être réglé que pour une latitude donnée. On trace d'abord sur chaque ligne correspondante à chaque signe du zodiaque la marque du niveau de l'eau après une heure écoulée du jour où le soleil est dans ce signe et observé sous cette latitude. L'astronomie fournit ces mesures de temps. On trace ensuite au compas des arcs joignant deux à deux et consécutivement les points obtenus, en ayant soin que le prolongement de chaque arc passe par la marque que porte la ligne du Bélier. On fait de même pour la seconde heure inégale et pour les suivantes. Sur les lignes du Bélier et de la Balance, la graduation en heures inégales est en même temps la graduation en heures égales, puisqu'au passage du soleil par ces constellations les jours sont égaux aux nuits; aussi interrompt-on les lignes courbes des heures inégales, que forment les arcs consécutifs, dans la partie du vase occupée par ces signes, et l'on fixe des étoiles d'argent sur les graduations qui leur correspondent; on leur fait, pour ainsi dire, une situation privilégiée. Une sorte d'alidade placée à l'intérieur du vase, épousant sa forme

et tournant autour de son point le plus bas, comme centre, peut à volonté se placer sur un point quelconque du limbe divisé, et son intersection avec les lignes courbes des heures inégales donne une graduation exacte pour un jour quelconque de l'année.

C'est au milieu de détails accessoires sur le taghâr que le manuscrit est interrompu, peut-être très près de sa fin. Nous avons fait connaître sa teneur. Il nous reste à donner une liste des expressions qui nous ont paru dignes d'être relevées au cours de sa lecture.

APPENDICE

À L'ANALYSE DU TRAITÉ DES CLEPSYDRES.

أَسْرُنْجَة. Pièce circulaire à rebord évasé, percée d'un trou central. La forme persane de ce mot est اَسْرِنْج.

فليكن ارض هذا البيت شبها بالطرجهارة ويكون فى وسطه سواعق شبيه بالاسرنجة ويكون فى وسط هذه الاسرنجة نقب دقيق

ثم اتخذ شبيها بالاسرنجة مستديرة لها حرف معطوف شبه الكاس المقلوبة الحرف

أُنْثَى « femelle ». Pièce dans laquelle entre une autre pièce appelée ذَكَر « mâle », fixe ou mobile dans la première.

وتجعل فى احد رأسى الانبوب ذكرا وانثى مطحون مثل الباب

« Vous placez à l'un des bouts du tuyau une pièce annulaire, emboîtée dans une autre qui est susceptible de recevoir un mouvement de rotation comme une porte. »

بَثْنُون. Robinet. Voyez les figures.

بنَادق, plur. de بندق. Balles de cuivre qui tombent de la clepsydre une par une et heure par heure.

ويكون هذه الخزانة الثالثة هى التى تسقط منها البنادق
وفيها بعض الحراكات وقد سميتها خزانة البنادق

تَغَار « Vase d'eau ». Le mot est persan. En astronomie, il désigne une horloge à eau où les heures sont comptées par la variation du niveau de l'eau dans un vase dont elle s'écoule lentement. Le mot كُنّاش a un sens très voisin de celui-là.

فى عمل التغار وهو الكناش لقياس الساعات المستوية المعوجة .
اذا اردت ان تعمل الكناش فاتخذ تغارا. . . .

Le manuscrit porte en marge :

التغار بالتاء والغين المعجمة والكناش بالنون والشين المعجمة
فارسى معرب

« Le taghâr avec le tâ et le ghaïn marqué d'un point diacritique, le kunnâsch avec le nûn et le schîn marqué de points diacritiques, sont des mots persans transportés à l'arabe. »

جُزْعَة. Ajutage à orifice étroit.

ثم تركب فى وجه الربع الجزعة التى يخرج منها الماء

دُبَّة. Flotteur hémisphérique en cuivre qui se meut dans le réservoir d'eau de la clepsydre.

ثم تعمل قرعة من نحاس لكياس الماء وهى التى تسمى الدبة

دَيْدَانجات. Dents d'une roue dentée;

دائرة الديدانجات, le cercle denté.

ذَكَر « mâle ». Pièce qui entre dans la pièce انثى. Voyez ce mot.

رَبْع. Dans la clepsydre, vase à niveau constant, ainsi appelé parce qu'il est analogue au ربع, mesure de capacité pour les matières sèches.

تتخذ ربعا شبيها بربع الكيلجة الا ان اسفله مدوّر

« Prenez un seau analogue au quart qui sert de mesure pour le blé, si ce n'est que vous l'arrondirez par le bas. »

Le mot كيلجة « blé » est persan.

(ساعات) زمانية. Les heures de temps, زمانية, sont comptées du lever au coucher du soleil; on en compte douze dans cet intervalle. On les appelle aussi معوّجة « courbes », peut-être par allusion aux courbes qui les indiquent dans les instruments de gnomonique. Les heures égales, مستوية ou معدّلة, sont comptées

du lever du soleil au lever suivant, et on en place vingt-quatre dans cet espace de temps. Prendre la hauteur des heures, égales ou inégales, اخذ ارتفاع الساعات, c'est déterminer astronomiquement le nombre des heures écoulées depuis le lever du soleil.

سَفُّود. Tige portant un cylindre denté qui engrène avec une roue à dents. Elle est aussi appelée شهاراسطون.

نعمل في النصف من محور البكرة دائرة لها ديداجات تدير سفودا وهو الشهاراسطون ويكون هذا السفود بقدر ديداجات الدائرة

« Dressons au milieu de l'arbre de la poulie un cercle armé de dents, engrenant avec un cylindre denté; et que les dents de ce cylindre aient le même espacement que celles du cercle. »

Dans cet engrenage, les dents de la roue ne sont pas placées sur sa surface cylindrique, mais sur le pourtour de l'une de ses bases circulaires et perpendiculairement au plan de cette base. Les axes de la roue et du cylindre qui constituent l'engrenage sont perpendiculaires entre eux.

Ce mot a ailleurs le sens de « tige rigide ».

ان سفافيد الفرسان اذا علق كل سفود زره ارتفع رأس السفود الاخر

« Les tiges rigides sont soulevées du côté où elles

portent les cavaliers quand leurs anneaux sont retenus par les crochets à l'autre extrémité. »

سواعق. Pièce analogue à la pièce dite اسرنجة. Voyez ce mot.

صرن. Arbre de couche dans la clepsydre.

ثم تتخذ فى خزانة البنادق على قدر ربعها من اسفل محورا بقطبين وهو الصرن

طَيْلَسَان. Sorte de coiffure. Le mot est persan.

تتخذ فى هذه الخزانة ان كانت مربعا او مدورة او شبيهة الطيلسان على اى وضع كانت.......

طَرْجِهَارَة. Bol; tranchoir pour couper le lait caillé; plateau de balance. Le mot est persan.

ويكون فى هذا الرأس الموازى لطبق الباب ثلاث سلاسل معلق بها طرجهارة

« A cette extrémité de la tige qui se trouve au-dessus de la porte, attachez trois chaînes et suspendez-y un plateau de balance. »

عَدْل. Appareil de trop-plein.

ثم لنرجع الى خزانة مغيض الماء الكبرة التى قد ركبنا فيها بيت الشجرة فننقب فى وسط ارضها نقبا نافذا الى خزانة الزامر ونركب فيه انبوبا يكون طوله فى خزانة الماء الى قدر ثلثة ارباعها ويكون قدر الماء ان يرتفع الى نصف النهار بقدر

هذا وزيادة قليل ويكون دخوله فى خزانة الزامر قدر اصبع او عقد ويركب على هذا الانبوب فى خزانة مغيض الماء انبوب كاس العدل مكنون على الانبوب القائم ويكون مستدل عليه الى قريب من ارض خزانة مغيض الماء

« Revenons maintenant à la caisse de la mare, c'est-à-dire à la grande caisse dans laquelle nous avons installé précédemment la chambre à air pour l'arbre aux passereaux. Perçons au milieu de son sol un trou ouvrant sur la caisse du joueur de flûte et dans lequel nous fixons un tuyau. Ce tuyau s'élève dans la caisse à eau jusqu'aux trois quarts de sa hauteur; c'est ce niveau que l'eau doit atteindre vers le milieu du jour et dépasser un peu; il entre d'un doigt ou d'une phalange dans la caisse du joueur. Installons au-dessus de ce tuyau, dans la caisse de la mare, le vase appelé Vase de l'appareil de trop-plein, recouvrant le tuyau vertical et descendant jusqu'à une faible distance du sol de la caisse de la mare. »

عِضَادَة. Alidade (العضادة). L'alidade est généralement une règle plate; celle du taghâr a la forme d'une section méridienne du vase. Elle est munie à son extrémité d'un index, مراى الاجزاء.

عَقْد. Phalange du doigt; quatrième terme d'une série de mesures qui sont par ordre décroissant : la coudée الذراع; la spithame الشبر; le doigt الاصبع; la phalange العقد.

ويكون رأسه الذى يخرج منه الماء معطوفا الى اسفل قدر عقد

فنجان. Appareil d'où l'eau tombe goutte à goutte; il est appelé aussi قُطَّار.

ذكر عمل الفنجان ويقال القطار للساعات الزمانية

قَضِيب. Organe servant à ouvrir, à un instant donné de son mouvement, un crochet, un couvercle, etc.

والباب مرفوع لارتفاع القضيب... اذا تم دور النصف دائرة وخرجت جميعها من تحت القضيب سقط القضيب ... فانطبق الباب

« La porte est ouverte, la verge étant relevée... Quand le demi-cercle a achevé son demi-tour et est entièrement sorti de dessous la verge, celle-ci tombe..., et la porte se ferme. »

مِرْآة. Cymbale en forme de miroir.

ويكون قد علقت مرآة من نحاس او فولاذ صافية الصوت تقع البندقة عليها اذا خرجت من منقار الغراب وتسمع لذلك صوت شديد .

مِحْوَر. Arbre, tourillon.

كل باب معلقة على محورين شبهها بعمود الميزان

« Chaque porte est suspendue par un axe à deux tourillons, à la manière d'un fléau de balance. »

ويكون فى وسط هذا القطب محوران ثابتان فى مركزين لهما

« Au milieu de cet axe sont deux tourillons posés sur deux coussinets. »

مصطكى. Résine.

وقد الصقت الجزعة فى جوف الاسرجة بمصطكى

معدل. Disposition propre à rendre le niveau de l'eau constant, dans un vase où elle se renouvelle.

نبدأ نصنع معدل الماء

مقلى. Sorte de poêle sur laquelle tombe l'eau qui dégoutte de la clepsydre.

ثم تتخذ شبيها بالمقلى اذا قطر الماء من الانبوب الذى حول الجزعة وقع فى هذا المقلى

ميزاب. Chéneau servant à guider le mouvement d'une pièce d'un mécanisme.

ويكون فى جوف هذا الميزاب قضيب صغير يجرى فى جوفه

ودى. Partager le temps en heures.

فهذا ما تحتاج اليه الساعات فى موضع خروج الماء منها لتودى ساعة ساعة

يترمادجة. Soigneusement aplani.

ويكون كل باب يترمادجة من داخل

IMPRIMERIE NATIONALE.

رؤوسهم مركبة على اعناقهم بيترمادجات مهندمة اذا ردت الرؤوس تركبت على الابدان وقامت

« Leurs têtes, soigneusement aplanies en dessous, faites avec exactitude, sont posées sur leurs cous. Quand elles ont été renversées, vous les replacez sur les corps et elles tiennent. »

ويرتفع على كل نقب مما وصفنا الذى هو العدل باب بيترمادجة قضيب طويل ممدود

« Sur chaque trou au-dessus duquel est installé l'appareil de trop-plein, est une porte bien plane, [munie d']une tige allongée et recourbée. »

NOTICE SUR UNE COUPE ARABE,

PAR

M. CASANOVA.

Le docteur Fouquet, qui forme, au Caire, une précieuse collection d'objets arabes, m'a communiqué une coupe magique en cuivre étamé, portant une inscription fort bien gravée et d'un certain intérêt historique. Elle est ainsi conçue :

برسم الامام المستعصم بالله ابو العباس ظاهر والقمر فى برج
السرطان فى سنة احد وسبعين وخمساية هذه الطاسة
المباركة تقاوم السموم كلها وقد جمع فيها منافع مجرّبة وهى
للسعة الحية والعقرب والحما وللمطلقة والمغلة وللكَلْب الكَلِب
وللمغص والقولنج وللشقيقة والضربان وحجر الكبد والطحال
وللغوه ولرمى الدم ولوجع القلب وللعين والنظرة ولسائر
العلل الافات وبسقى منها الملسوع او رسوله فانه يبرى باذن
الله تعالى.

« A l'usage de l'imâm El-Mostaṣim Billah Aboû'l-'Abbâs Ṭhâhir, alors que la lune était dans le signe

de l'Écrevisse en l'année 571. Cette tasse bénie combat tous les poisons. On y a réuni les spécifiques éprouvés et elle [sert] pour la piqûre du serpent et du scorpion, et la fièvre, et les douleurs de l'enfantement, et le mauvais lait des nourrices, et le chien enragé, et la colique, et les maux d'entrailles, et la migraine, et les élancements, et la pierre du foie et de la rate, et la paralysie de la bouche, et la dysenterie, et les maux de cœur, et pour l'œil et la vue, et pour toutes les maladies. Celui qui est atteint, ou son mandataire, en boira; et alors il guérira avec le consentement d'Allâh (qu'il soit exalté). »

Reinaud a décrit quelques coupes semblables[1]; mais ce qui fait l'intérêt de celle-ci est la mention de l'imam El-Mostaṣim et la date. On ne connaît qu'un imam El-Mostaṣim : c'est le dernier khalife abbasside, qui régna de 640 à 656. Ce ne peut être lui. D'ailleurs il ne portait pas le même prénom.

La coupe a été trouvée dans les décombres du vieux Caire. Cet imam est donc vraisemblablement un fatimide, et, comme la dynastie fatimide avait été renversée en 567, il est à présumer que c'était un prétendant qui se faisait appeler ainsi.

Voyons quels renseignements nous fournissent les historiens et dans quelle mesure ils vérifient ou autorisent cette hypothèse.

En 569, peu de temps avant la mort de Noureddin, une formidable conspiration éclata pour

[1] Reinaud, *Monuments musulmans du cabinet Blacas*, II, p. 337.

chasser Saladin et rétablir les Fatimides. Cette conspiration réunissait les Francs, les Ismaïliens ou Assassins, et tous les partisans des Fatimides[1]. Les Francs furent battus, la conspiration formée au Caire dénoncée et étouffée. Quant aux Ismaïliens, ils tentèrent deux fois d'assassiner Saladin, et ce dernier, ne pouvant les atteindre, prit le parti de s'allier avec leur chef Sinân. Tels sont rapidement résumés les événements qui s'écoulèrent de 569 à 572. Après avoir traité avec Sinân, Saladin revint au Caire et construisit la citadelle pour se défendre, dit Maḳrizi[2], contre les révoltes des Fatimides. Ainsi, même après avoir étouffé la conspiration, Saladin craignait encore les Fatimides en 571, date de notre coupe.

Quel est cet imâm El-Mostaṣim Billah Abou'l-'Abbâs Ṭhâhir? C'est apparemment quelque parent du dernier khalife fatimide El-'Âdhid. Voici, d'ailleurs, un passage d'Abou Chama, qui nous permettra de déterminer ce personnage, à coup sûr. « Les conjurés voulant nommer un khalife ne s'entendirent pas là-dessus : les uns prétendaient élever un homme d'un âge avancé, parmi les fils de l'oncle (paternel) d'El-'Âdhid; les autres le voulaient faire pour un des enfants d'El-'Âdhid, » etc. Or, parmi les fils de l'oncle paternel d'El-'Âdhid, Maḳrizi mentionne un nommé Abou'l-Ṭhâhir[3]. Cet Abou'l-Ṭhâ-

[1] Voir Abou Chama, كتاب الروضتين, éd. Boulaq, p. 221.
[2] Tome II, 233, Saladin revient au Caire le 16 rabi Ier 572.
[3] *Khitat*, I, p. 397, l. 5.

hir était fils de l'émir Djibrîl, qui fut tué en 549, et l'émir Djibrîl était fils du Fatimide El-Ḥâfith et frère de Yousouf, père de El-ʿÂdhid. Il était tout naturel que les conjurés s'adressassent à lui.

Makrizi nous dit que le fils d'El-ʿÂdhid, héritier présomptif du trône, portait le titre de الحامد لله. Pour les partisans du cousin d'El-ʿÂdhid, le khalife devait porter un autre nom — que l'histoire ne nous donne pas, mais qui est évidemment celui de la coupe المستعصم بالله. Nous arrivons donc à cette conclusion intéressante, c'est qu'en l'année 571, il y avait un prétendant au trône fatimide, cousin d'El-ʿÂdhid, qui prenait le titre de الامام المستعصم بالله. On voit que les premières déductions tirées de l'inscription concordent très exactement avec les renseignements donnés par les historiens.

Ceci nous amènerait tout naturellement à compléter l'histoire sur ce point particulier et à déterminer d'une façon plus exacte le rôle des Fatimides après leur chute. Il ne serait pas sans intérêt de prolonger ainsi de quelques années l'histoire d'une dynastie qui finit si misérablement après avoir pu un moment espérer l'hégémonie du monde musulman.

Sans entrer dans de trop longs développements sur ce sujet, qui mérite d'être traité à part, je voudrais attirer l'attention sur un point particulier. Je veux parler des rapports qui ont dû exister entre les Assassins et les Fatimides en cette même année 571. Ce n'est évidemment pas par une simple

coïncidence que, dans la même année, on constate une tentative d'assassinat contre Saladin, et un retour offensif des Fatimides attesté par le nom de l'imam El-Mostaṣim. On sait quels étaient les liens étroits qui rattachaient la secte des Assassins à celle des Fatimides. D'ailleurs un texte précis d'Abou Chama, emprunté à une lettre officielle du cadi El-Fâḍil, nous montre que, dans la grande conspiration fatimide de 569, conduite par le poète El-Ourara, les Fatimides avaient fait appel à Sinân, et que les Ismaïliens du Caire faisaient cause commune avec les conspirateurs. « Ils écrivirent à Sinân, lui exposant que leur doctrine était la même, qu'ils étaient unis par le même dogme, qu'il n'y avait entre eux divergence que sur des points qui ne pouvaient ni créer un schisme ni l'empêcher de leur porter secours. Ils lui demandaient quelqu'un qui détruisît le Mamelouk par trahison, ou lui dressât dans les ténèbres des pièges et des embûches. » كاتبوا سنانا صاحب الحشيشية بان الدعوة واحدة و الكلمة جامعة و ان ما بين اهلها خلاف الا فيما لا يفترق به كلمة و لا يجب به قعود عن نصره و استدعوا منه من يتمّم على المملوك غيلة او يبيت له مكيدة و حيلة[1]. Si vraiment un tel discours fut tenu à Sinân, il me paraît évident que les tentatives d'assassinat sur Saladin, que les historiens attribuent d'ordinaire à l'instigation du gouverneur d'Alep,

[1] Abou Chama, *op. cit.*, p. 221, l. 22, sq.

Gumuchteguin, ont été inspirées par les Fatimides. Sinân n'envoya pas en Égypte ses sicaires; mais il profita de l'expédition de Saladin en Syrie, en 570, pour le faire assassiner.

En cette même année 570, alors que Saladin était en Syrie, Kenz ed-Daulat se révoltait à Assouan [1]. En 571, *alors que la lune était dans le signe de l'Écrevisse*, par conséquent en moharram, Abou'l-'Abbâs Thâhir se proclamait imâm. Notons en passant que cette mention de la position de la lune au ciel n'est pas indifférente : Les Orientaux croient qu'au moment de la création, la lune était dans le signe de l'Écrevisse [2]. C'est donc comme une ère nouvelle qui doit s'ouvrir avec le retour de l'Imam. Tout cela est bien conforme aux traditions astrologiques des Ismaïliens [3].

De ce qui précède il résulte, je crois, qu'un immense complot fut tramé, du vivant même de Noureddin, et aussi, après sa mort, contre Saladin. Ce complot réunissait les Francs, les Fatimides, les Assassins, les nègres d'Assouan. Une révolte étouffée, une autre renaissait; les Francs chassés revenaient menaçants; un premier assassin échouait, un second prenait sa place quelques mois après. Ne peut-on voir là une redoutable organisation qui décèle la main de Sinân? Sinân avait dû, tout naturellement, regretter la

[1] Ibn el-Athir, dans le recueil des *Historiens orientaux des Croisades*, I, p. 618, etc.

[2] Reinaud, *Monuments du cabinet Blacas*, II, p. 410, note.

[3] De Goëje, *Mémoire sur les Carmathes*, passim.

chute des Fatimides, qui ne pouvaient être que ses auxiliaires, et, nous l'avons vu, il fut sollicité de les relever. J'irais plus loin, et je verrais dans Sinân l'instigateur réel de tous ces complots. Ce qui me confirme dans cette hypothèse, c'est que, dès que Saladin a traité avec Sinân, toute trace de révolte disparaît. Évidemment, Sinân s'est engagé vis-à-vis de Saladin à abandonner les Fatimides, et ceux-ci, désormais, sont réduits à l'impuissance. Il faut admirer ici le génie politique de Saladin qui de son plus redoutable ennemi, de l'organisateur d'une révolte générale contre lui, a fait son plus fidèle allié. Dans le si attachant récit fait par S. Guyard[1], on voit bien ce que Saladin a accordé dans le traité à Sinân, non ce que Sinân lui a accordé. Le rapprochement des dates de la coupe et du traité me font penser qu'il a dû être question des Fatimides.

Que fait Saladin, à son retour en Égypte? Il construit la citadelle pour se mettre à l'abri des révoltes fatimides, comme nous l'avons déjà vu. D'ailleurs cette citadelle, il ne l'habite pas; il ne voit pas la fin de la construction : il semble ne plus s'en préoccuper. Évidemment la crainte des Fatimides ne s'est pas trouvée justifiée; et, en effet, les historiens n'en disent plus mot. L'abandon de Sinân les avait définitivement condamnés.

Tels sont les points intéressants qui me paraissent mis en lumière par cette inscription.

[1] Cf. S. Guyard, *Un grand maître des Assassins*, etc.

La coupe présente un intérêt de plus : elle porte une autre inscription en caractères inconnus nettement tracés et qui ont probablement une signification magique ou astrologique. L'examen auquel je me suis livré pour les déchiffrer ne m'a pas encore donné des résultats assez précis pour que je les communique au public. J'avais d'abord pensé à quelque citation du Coran, mais les concordances de Fluegel ne m'ont rien suggéré de satisfaisant. D'autre part, le curieux recueil d'alphabets publié par Hammer[1] ne m'a été non plus d'aucun secours parce que beaucoup d'identifications y sont erronées et que les caractères inconnus de notre coupe ne s'y retrouvent que disséminés parmi divers alphabets. Si une étude plus attentive et la comparaison avec d'autres monuments du même genre me révèlent le mot de l'énigme, je ne manquerai pas d'en faire part aux lecteurs de ce recueil.

Le Caire, janvier 1891.

[1] *Ancient alphabets and hieroglyphic caracters explained.* London, 1806.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 13 MARS 1891.

La séance est ouverte à 4 heures et demie par M. Renan, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et la rédaction en est adoptée.

Lecture est donnée d'une lettre du Ministère de l'instruction publique informant la Société que la subvention trimestrielle de 500 francs est mise à sa disposition.

Sont nommés membres de la Société :

MM. Jacques Bonzon, rue Spontini, 13, présenté par MM. Foucaux et Renan;
Eugène Clanche, rue de Mézières, 15, présenté par MM. Foucaux et Renan;
Machanoff, professeur au séminaire religieux de Kazan, présenté par MM. Schefer et Barbier de Meynard.

M. Barbier de Meynard offre de la part de M. de Charencey un dictionnaire toga-français et français-toga-anglais publié par les missionnaires maristes.

M. Schwab présente la seconde édition, corrigée et augmentée d'une table générale, de sa traduction française du Talmud de Jérusalem en 11 volumes.

M. Duval demande pour le libraire de la Société l'autorisation de procéder à la vente ou à l'échange des ouvrages que la Bibliothèque possède en plusieurs exemplaires et qu'il ne

serait pas utile de conserver en double. Cette autorisation est accordée.

M. Drouin propose, au nom de la Commission des fonds, l'ouverture d'un crédit à l'effet d'établir de nouveaux rayons à l'usage de la bibliothèque. Le Conseil adopte en principe cette proposition et la renvoie pour les détails à la Commission des fonds.

M. Berger signale deux inscriptions, l'une phénicienne, l'autre juive, trouvées par M. de la Martinière au Maroc, la première à Lixus, en caractères non pas carthaginois, mais phéniciens; la seconde à Volubilis, du IIIe au IVe siècle : c'est la plus ancienne inscription juive trouvée dans l'Afrique du Nord. L'une et l'autre semblent dues à des colonies venues d'Espagne.

M. Halévy présente quelques observations sur le nom de l'étoile appelée en assyrien *Karkab Mišri*, identifiée par les uns à l'étoile polaire, par les autres soit à Sirius, soit à Antarès. Ce nom se lit sur une inscription relative à une éclipse du règne de Cambyse. M. Halévy discute ensuite le véritable nom du héros désigné jusqu'ici par l'idéogramme Izdubar, Gilgamos, et la valeur mythique de ce héros.

M. Oppert répond à ces questions, en insistant principalement sur celles qui ont trait à l'inscription astronomique.

La séance est levée à 6 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *Indian Antiquary,* January 1891. Bombay, in-4°.

Par la Société : *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. IV, 1890. Leipzig, in-8°.

— *Proceedings of the Royal Geographical Society,* March 1891. London, in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal,* t. X, December 1890. Calcutta, in-8°.

— *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Part. I, n° III, 1889, in-8°.

Par la Société : *Proceedings of the American Oriental Society*. October 1890. New Haven, in-8°.

— *Société de géographie, Bulletin du 4ᵉ trimestre* 1890; *compte rendu*, n° 5. Paris, 1891, in-8°.

Par le Ministère de l'Instruction publique : *Bibliothèque des écoles d'Athènes et de Rome : Essai sur l'administration du royaume de Sicile sous Charles Iᵉʳ et Charles II d'Anjou*, par M. L. Cadier. Paris, 1891, in-4°.

— *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique du Caire*. Tome VII, *Précis de l'art arabe*, par M. Bourgoin. Paris, 1890, in-fol.

Par les éditeurs : *Dictionnaire toga-français et français-toga*, par les missionnaires maristes. Paris, 1891. in-8°.

— *Le Globe*. Genève, 1891, in-8°.

— *Atti della reale Accademia dei Lincei. Rendiconti*. V. XII, fasc. I. Roma, 1891, in-4°.

— *Bolletino* n° 124, *et Indici*. Firenze, 1891, in-8°.

— *Collection Ph. Burty. Catalogue de peinture et d'estampes japonaises*. Paris, 1891, in-8°.

— *Revue critique*, nᵒˢ 7-10. Paris, 1891, in-8°.

— *Journal des Savants*. Janvier et février 1891. Paris, in-4°.

Par les auteurs : Moïse Schwab, *Le Talmud de Jérusalem traduit pour la première fois*; 11 volumes. Paris, 1879-1890, in-8°.

— Mouliéras, *Cours gradué de thèmes français-arabes*. Paris, 1890, in-8°.

— Karl Eugen Neumann, *Zwei buddhistische Suttas*, etc. Leipzig, 1891, in-8°.

— R. Basset, *Les dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed ben Yousof*. Paris, 1890, in-8°.

— W. Groff, *Études diverses*. Alger, 1890, in-4°.

— J. Anhouri, *Al-mubakkiyât* (en arabe). Beyrouth, 1890 in-8°.

Par les auteurs : J. Ménant, *Les Hétéens, histoire d'un empire oublié*, par A. H. Sayce. Paris, 1891, in-8°.

— Sylvain Lévi, *Quid de Grecis veterum Indorum monumenta tradiderint.* Paris, 1890, in-8°.

SÉANCE DU 10 AVRIL 1891.

La séance est ouverte à 4 heures et demie par M. Renan, président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la précédente séance, dont la rédaction est adoptée.

M. le Président lit une lettre du Ministère de l'instruction publique invitant la Société à prendre part à la réunion des Sociétés savantes, qui doit avoir lieu à la Sorbonne le 19 mai prochain.

Sont élus membres :

MM. Adolphe Hebbelynck, professeur à l'Université de Louvain (Belgique), présenté par MM. Barth et Revillout;

Luciani, sous-chef de bureau au Gouvernement général de l'Algérie, présenté par MM. Masqueray et Mercier.

M. Barbier de Meynard expose que les corrections faites par les auteurs sur les épreuves des tirages à part augmentent de beaucoup les frais d'impression du Journal de la Société. Pour éviter cette dépense, la Commission du Journal a décidé que désormais il ne serait plus admis de corrections, après que les auteurs auront donné le bon à tirer.

M. Barbier de Meynard donne avis à la Société d'une autre décision de la Commission du Journal, relative aux livres offerts à la Bibliothèque. Tout ouvrage qui aura été envoyé à la Bibliothèque en double exemplaire sera l'objet

d'un compte rendu ou d'une annonce dans le Journal. Le Conseil ratifie ces deux mesures.

M. Rubens Duval fait savoir que, conformément à l'autorisation qui lui avait été donnée par le Conseil dans la précédente séance, il est entré en pourparlers avec M. Ernest Leroux, libraire de la Société, au sujet de la vente ou de l'échange des livres qui se trouvent en double exemplaire à la Bibliothèque. M. Leroux, vu le nombre et l'importance de ces doubles, a estimé que le meilleur moyen d'en tirer un bon parti était d'en faire une vente publique. Le Conseil autorise la vente dans ces conditions et décide que le prix en sera affecté exclusivement aux besoins de la Bibliothèque, notamment à l'acquisition de livres, à la reliure d'ouvrages brochés et à l'achat d'armoires et de casiers.

M. Rodet fait une communication sur l'analogie frappante que présente la langue des inscriptions tchames, publiées par M. Aymonier dans le premier cahier du Journal de cette année, avec le malais et le javanais. Cette communication paraîtra ultérieurement.

M. Vinson estime que, dans la comparaison de ces langues, on doit tenir compte du vocabulaire populaire autant que du vocabulaire littéraire, et qu'on ne doit pas négliger l'hindoustani.

M. Sylvain Lévi lit une notice dans laquelle il combat les objections que M. Vinson a faites à sa thèse concernant Çalivâhana. (Voir ci-après, p. 337.)

M. Vinson maintient ses objections basées sur la phonétique.

La séance est levée à 5 heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *Indian antiquary*, February 1891. Bombay, in-4°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Tijdschrift*, deel XXXIII, afl. 1 en deel XXXIV, I en II. Batavia, 1890, in-8°;

Notulen, deel XXVII, afl. II. Batavia, 1890, in-8°; *Plakaatsboek*, 1602-1811, door M. J. A. van der Chijs, 2° deel, 1755-1764. Batavia, 1890, in-8°.

Par la Société : *The American Journal of Philology*. Baltimore, December 1890, in-8°.

— *Compte rendu de la Société de géographie*, n°s 7 et 8. Paris, 1891, in-8°.

— *Proceedings of the Royal Geographical Society*, April 1891. London, in-8°.

— *The American Journal of Archaeology*, March-June 1890. Boston, in-8°.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, IV Helft. Leipzig, 1890, in-8°.

— *Journal asiatique*, janvier-février. Paris, 1891, in-8°.

Par les éditeurs : *Revue archéologique*, janvier-février 1891. Paris, in-8°.

— *Polybiblion*, mars 1891, parties littéraire et technique. Paris, in-8°.

— *Revue critique*, n°s 11-14. Paris, 1891, in-8°.

— *Bolletino*, n°s 125 et 126. Firenze, 1891, in-8°.

Par les auteurs : A. de Gubernatis, *Dictionnaire international des écrivains du jour*, 19° livraison. Paris, 1891, in-4°.

— M. Marr, *Sur la version géorgienne du livre de Barlaam et Joasaph* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1890, in-8°; *Sur des manuscrits arméniens; Sophron fils d'Isaac ou Isaac fils de Sophron? Sur la grammaire historique de la langue arménienne.*

— A. Landes, *Histoire des grands fiefs au temps des Chau orientaux*, tome Ier, traduit du chinois. Saïgon, 1890, in-8°.

— Groff, *La malaria*. Alger, 1891, in-4°.

ANNEXE

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 AVRIL 1891.

Les objections présentées par M. Vinson contre mon interprétation du mot *Celebethonas* (ou *Celebechonas*) me paraissent porter à faux ou manquer d'exactitude. La prononciation du c latin ne saurait, en tout cas, opposer un obstacle dirimant; la parenté des gutturales et des palatales, l'échange fréquent entre ces deux ordres de sons dans la phonétique indienne suffiraient à justifier la confusion du *ç* et du *k;* les marins helléniques qui avaient communiqué à Pline le nom du roi de Muziris n'avaient pas l'oreille affinée d'un grammairien; en percevant le son de la sifflante palatale, étranger à leur propre langue, ils le ramenaient d'instinct à un son voisin et plus familier. Ptolémée nous apprend que le nom de Cemûla (Chaul, près Bombay) était noté Semylla par les uns et Temoula par les autres (I, 17). La prononciation canaraise favorisait peut-être le passage du *ç* au *k :* selon Caldwell (*A Compar. Gramm. of Dravid. lang.*[2], p. 49), elle maintient un *k* dans les mots où le tamoul prononce *ç*. Si la forme Çâlavâhana, partie des limites du monde connu et transmise par des lèvres ignorantes, s'entendait Kelebethonas en arrivant à Rome, il est plus équitable en vérité de louer l'exactitude des informateurs que de critiquer leur négligence. La page même du *Journal asiatique* où M. Vinson conteste à Çâlivâhana une existence historique prouve à quelles étranges déformations les noms propres sont exposés; malgré le soin de l'impression, Pandion y est métamorphosé *trois fois* en Parosdios[1]. Le hasard se serait-il amusé à venger ainsi les infor-

[1] Signalons en outre que le VI[e] siècle est devenu dans la même page le XI[e].

mateurs de Pline, coupables d'une mutilation bien moins grave?

M. Vinson sacrifie résolument Celebethonas et revient au Celobothras traditionnel; j'avais cru que l'autorité des manuscrits méritait plus de considération. Il ne s'agit pas de choisir la lecture la plus commode, mais bien la plus sûre. D'ailleurs l'explication ordinaire de Celobothras ne se heurte-t-elle pas aux mêmes difficultés? Si l'on restitue Keralaputra, comment expliquer le malheur opiniâtre qui enlève au même mot la même syllabe à trois reprises différentes, chez Pline, chez Ptolémée et dans le Périple? En outre, de quel droit ressuscite-t-on au Iᵉʳ siècle après J.-C. un titre mentionné dans un texte *unique* au IIIᵉ siècle avant J.-C.? La géographie politique de ces régions avait pu se modifier dans un si long espace de temps. Les noms dynastiques des Andhrabhṛtyas montrent que l'usage des noms royaux formés avec °*putra* était fréquent à l'époque de Ptolémée. Kêrobothros rentrait peut-être dans une série de ce genre. Rappelons enfin que Wilson interprétait Kêro°, Cele° par Cera°, posant ainsi l'équivalence de la palatale et du *c* latin.

M. Vinson admet comme établie la situation de Muziris sur la côte de Malabar. En réalité, elle flotte entre Onore et les *Backwaters* du Malabar. Si le royaume de Çâlivâhana était « essentiellement central » et s'étendait surtout à l'est des Ghattes, il pouvait néanmoins englober une partie de la côte. Ses successeurs, les Sâtakaṇṇis, firent ainsi; leur capitale était à Pratiṣṭhâna (Paithan, sur la Godâvarî); ils n'en dominaient pas moins sur le Konkan. L'auteur du Périple regrette le temps où « Saraganès l'Ancien » (Σαραγανης ὁ πρεσβυτερος) ouvrait au commerce hellénique les ports de cette côte, interdits sous le roi Sadanès. La linguistique et l'histoire s'accordent donc aisément avec notre hypothèse de Çâlivâhana.

Il y a plus encore : la tradition indienne rattache au nom de Çâlivâhana le souvenir d'une grande guerre qui enleva l'hégémonie de l'Inde centrale à la dynastie d'Ujjayinî. Le

témoignage du Périple confirme cette révolution politique : il mentionne Ozênê (Ujjenî, Ujjayinî) comme « une ville qui servait auparavant de résidence à des rois » (ἐν ᾗ και τα βασιλεια πϱοτεϱον ἦν, 48). Elle reprit d'ailleurs son rang de capitale peu de temps après sous Caṣṭâna. La victoire légendaire remportée par Çâlivâhana sur un Vikramâditya de Malva peut être en fin de compte un fait historique.

Sylvain Lévi.

كشف المعانى والبيان عن رسائل بديع الزمان

Lettres de Bedi'ez-Zeman (Hamadani) avec commentaire explicatif et littéraire. Beyrouth, imprimerie catholique, 1890. Un volume in-8°, 545 pages.

Il n'y a guère plus d'un an[1] que j'annonçais ici l'édition des *Séances de Hamadani* accompagnées du commentaire de Cheïkh 'Abdo, publiée à Beyrouth par les Pères de la Mission catholique. C'est sans doute le succès que ce livre a obtenu chez les lettrés musulmans qui a décidé les savants éditeurs à y joindre la correspondance (*Rèsaïl*) du célèbre prédécesseur de Hariri. La présente édition est de beaucoup supérieure à celle qui a été donnée, il y a une vingtaine d'années, par l'imprimerie du *Djevaïb* à Constantinople.

Cette supériorité, il est vrai, elle la doit surtout à sa parfaite exécution typographique et aux facilités que présente le commentaire d'un texte ardu comme est celui de Hamadani. Le soin de l'expliquer a été confié à un savant arabe dont le nom se présente pour la première fois, Ibrahim-éfendi *el-Ahdab* de Tripoli. Nous ne pouvons que le féliciter de ne pas

[1] *Journal asiatique*, janvier 1890, p. 110.

avoir reculé devant une entreprise aussi périlleuse. La correspondance de Hamadani d'un style plus recherché, partant plus obscur que celui des *Maqamat*, se complique d'une autre difficulté, l'ignorance où nous sommes des circonstances qui ont inspiré la plupart de ses lettres : panégyriques, remerciements, requêtes, réponses à des questions de grammaire ou de rhétorique, toutes ces pièces correspondent à des phases peu connues de la vie de l'auteur. Et cette vie si accidentée, nous n'en savons que ce que Tha'lebi a bien voulu nous en dire dans une page de sa *Perle unique du siècle* (Yetimet ed-dehr). S. de Sacy s'étant borné à résumer en quelques lignes[1] le récit déjà si écourté du compilateur arabe, on me permettra de réunir ici les données qu'il m'a été possible de recueillir en parcourant le recueil des lettres.

Abou'l-Fadhl Ahmed, fils d'El-Hoçein, el Hamadani naquit à Hamadân, l'ancienne Ecbatane, vers l'année 358 de l'hégire (968-969 de J.-C.). On a tout lieu de croire qu'il tirait son origine d'une des tribus arabes fixées dans le Djébal ou Iraq adjemi depuis la conquête musulmane. Nous ne savons rien de précis sur sa généalogie; mais le rigorisme musulman qui perce en maint passage de ses lettres, les insultes qu'il prodigue aux rares sectateurs du mazdéisme, le mépris avec lequel il parle de la fête nationale du *Sèdeh*[2] sont autant d'indices qu'il ne se rattachait par aucun lien à la race vaincue. Son père El-Hoçeïn avait eu lui-même un certain talent d'écrivain, s'il est réellement l'auteur des cinq lettres qui portent son nom; mais d'après une tradition qui paraît remonter jusqu'au premier éditeur des Rèsaïl, les lettres 176 à 180 auraient été rédigées par Hamadani dans un sentiment de vanité littéraire, afin de faire croire à la postérité qu'il était écrivain de race et que l'art d'écrire était pour lui un héritage de famille. Quoi qu'il en soit de son origine, notre auteur

[1] *Chrestomathie arabe*, 2e édition, t. III, p. 259.

[2] سذه, forme arabe سذق et صدق; voir *Zeitschr. d. d. Morg. Geselsch.*, XXXI, p. 280, et la lettre 49, p. ١٨٩ des *Rèsaïl*.

fut élevé à bonne école; il suivit les cours des grammairiens et des traditionnistes les plus renommés, entre autres du savant philologue Ibn Farès er-Razi, auteur du *Modjmel el-loughat*, dont une copie est conservée à la Bibliothèque nationale. Ses études terminées, Hamadani quitta sa ville natale; il avait un peu plus de vingt ans (vers 380 de l'hégire), et selon la coutume des poètes et des savants de l'époque, il se mit à courir le monde en quête d'un Mécène. Sa bonne étoile le conduisit enfin chez le plus illustre et le plus généreux de tous, Ismaïl ben 'Abbad surnommé *Çahèb* « le compagnon », ministre de la puissante dynastie des Boueïhides; il fut bien reçu et largement récompensé pour ses premiers essais, mais la mort de son protecteur (389 = 999) le força bientôt à reprendre le cours de ses voyages.

Il est difficile d'en tracer l'itinéraire. Le biographe Tha'lebi glisse sur cette période de la vie de notre auteur, et il a sans doute de bonnes raisons pour cela, car c'est à cette époque, entre le départ d'Isfahân et l'arrivée à Neïchapour, qu'il faut placer le séjour que fit Hamadani chez les Ismaéliens du Djordjân. Qu'il se soit ouvertement affilié à cette secte alors dans toute l'ardeur de sa propagande religieuse et politique, rien ne le prouve dans ce qui nous reste de sa correspondance, sauf peut-être quelques noms suspects qui ont échappé à la censure du premier éditeur. Mais il est permis de supposer que la nouvelle doctrine, avec ses subtilités théosophiques et ses poétiques allégories, impressionna vivement l'ardente imagination du jeune voyageur. Il ne paraît pas d'ailleurs avoir résidé longtemps dans ce milieu dangereux pour son orthodoxie et il se rendit ensuite à Neïchapour (Nisabour, aujourd'hui *Mechhed*) qui était alors un grand centre d'activité littéraire. Son talent d'écrivain et de professeur y fut bientôt apprécié. Les 400 séances qu'il publia vers cette époque mirent le sceau à sa réputation; le peu qui nous en a été conservé, quarante environ ayant un cachet d'authenticité, justifie le succès qui accueillit ces tentatives dans un genre qui était alors tout nouveau.

Elles lui suscitèrent, il est vrai, un adversaire redoutable en la personne d'Abou Bekr Kharezmi que beaucoup proclamaient le plus savant philologue et le plus brillant *katib* de son siècle. Kharezmi avait osé mettre en doute le mérite de l'innovation et la croyait frappée de stérilité, en quoi il se montra mauvais prophète. Les *Maqamat* firent fureur et la rapidité avec laquelle elles se répandirent et trouvèrent des imitateurs prouve combien elles répondaient aux goûts littéraires des Arabes ou, si l'on veut, au pédantisme et à l'afféterie de leurs écoles supérieures. Hadji Khalfa cite vingt auteurs qui, en cultivant ce genre avec un mérite cependant très inégal, s'y sont fait un nom, et sans doute sa liste n'est pas complète. La grande popularité des Séances de Hariri les a relégués dans l'ombre, mais Hamadani garde sa place au premier rang, non pas seulement comme précurseur, mais surtout en considération de tout ce qu'il a mis de grâce, de gaieté, de savoir sans apprêt, d'invention ingénieuse dans ses courtes improvisations. Je dis à dessein *improvisations*, car c'était à la fin de ses leçons de littérature ou de *hadis* qu'il dictait à ses auditeurs les saynètes qui, sous une forme légère et amusante, leur rappelaient les plus fines nuances du beau langage, les souvenirs de la langue classique, les locutions de la bonne époque, les dictons qui ont trait à la vie nomade, etc. Il n'a jamais voulu aller plus loin. Une critique impartiale peut lui reprocher toutefois de n'être pas resté fidèle à ce dessein et de se laisser entraîner, dans quelques-unes de ses Séances, aux écarts d'une imagination licencieuse et déréglée. C'est là d'ailleurs une tendance irrésistible chez les Arabes. Hariri, lui non plus, n'a pas su s'en garder, et, ce qui est plus fâcheux, il y cède avec beaucoup moins de bonhomie et de verve. Tout en rendant justice au mérite de son prédécesseur, il a agrandi outre mesure le cadre de ces fantaisies de façon à y faire entrer, avec une étonnante érudition, ce que la langue a de plus raffiné et de plus précieux, tout le clinquant des époques de décadence. C'est probablement ce qui explique son succès bien supérieur à celui de Hama-

dani, c'est à cette cause qu'il faut attribuer le nombre et le zèle *pieux de ses commentateurs.*

Mais revenons à notre auteur. La jalousie de Kharezmi, avivée par le triomphe de son rival, aboutit à un éclat. Il y eut provocation, défi de part et d'autre et, un beau jour, en *présence de tout ce que Nisabour comptait de savants de* profession et d'amateurs réunis sous la présidence d'Abou'l-Qaçem Mustôfi, eut lieu, pendant plusieurs heures, la plus étonnante joute oratoire qui ait jamais émerveillé les beaux esprits du monde musulman. Aujourd'hui, à neuf siècles de distance, l'écho s'en est perpétué jusqu'à nous; on nous a conservé les pièces du procès, le dossier de l'affaire. Mais je me hâte d'ajouter qu'il ne doit être consulté qu'en toute réserve, car c'est Hamadani lui-même qui l'a rédigé. Son exposé parfois très mordant et toujours d'un haut style occupe plus de cinquante pages de l'édition de Beyrouth; il se complète par les lettres 46 et 153. Bien qu'un document de ce genre perde beaucoup à ne pas être lu dans le texte original, il mériterait cependant d'être traduit : rien ne nous renseignerait mieux sur les mœurs littéraires de l'époque. Prépondérance de la scolastique, contraste entre l'élégance de la forme et la pensée cynique et injurieuse, mélange de brutales invectives et de pieuses citations, tout cela se révèle dans cette curieuse polémique dont le fond reste éternellement vrai malgré la différence des temps et des milieux. Qu'ils soient coiffés du bonnet de Sorbonne ou du turban blanc de la Medressè, Vadius et Trissotin sont deux types immortels. En attendant que cet épisode amusant et instructif provoque la curiosité de quelque jeune arabisant, j'insiste sur l'importance des lettres de Hamadani, à la fois comme modèle de ce style de haute envolée si goûté des Arabes, et pour tout ce qu'elles peuvent fournir de données nouvelles à l'histoire politique et littéraire de son temps.

On y constate, il est vrai, des lacunes regrettables : plusieurs noms, parmi les destinataires de ces lettres, ont été effacés à dessein dès la première copie, mais il en reste assez

pour prouver que l'auteur a été mêlé à d'importantes négociations et qu'il a mis son talent de rédacteur au service de personnages éminents. Je signalerai de ce chef les lettres 5 et 6 inspirées par le souvenir de la lutte du sultan Mahmoud le Gaznévide contre la puissante dynastie de Saman qui régnait à Boukhara. On peut assigner le même rang à la lettre 103 écrite quelques jours seulement avant la mort de Hamadani; elle a trait à la prise de Djabya et aux rapides triomphes de Mahmoud dans la région de l'Indus. Il serait curieux d'établir un rapprochement entre ces pièces dont l'authenticité ne me semble pas douteuse et le *Tarikh Yemini* où l'histoire, malgré le costume d'apparat qui ralentit sa marche, nous donne les plus curieuses révélations sur la politique et les succès militaires du conquérant gaznévide.

Abou Bekr Kharezmi survécut peu de temps à la fameuse querelle. En recevant la nouvelle de sa mort[1], Hamadani rédigea une lettre de condoléance d'un ton grave et mesuré, la quarante-neuvième, qui contraste avec les emportements d'autrefois. Puis il reprit sa vie d'aventures, visita le Khorassân, Gazna et le Seïstân où il fit une halte d'assez longue durée. Cette province avait alors pour maître l'Émir Khalef ben Ahmed, type du despote impitoyable et du lettré délicat comme le moyen âge musulman et les républiques italiennes en ont produit beaucoup. C'était un rude batailleur qui tint longtemps en échec les armées des Boueïbides. Sur un simple soupçon il avait fait égorger deux de ses fils et répandu la terreur dans son entourage, ce qui ne l'empêchait pas d'être rigide observateur de la loi religieuse et savant exégète; on lui doit un commentaire du Coran que l'historien Ibn el-Athir cite avec éloge. Entre deux scènes de carnage, il cultivait la poésie et tournait élégamment un madrigal. Hamadani trouva en lui un protecteur généreux et reconnut ses bienfaits en mêlant adroitement ses éloges au

[1] En 383 de l'hégire (993 de J.-C.). Ibn el-Athir (t. IX, p. 127) recule cet événement de dix années, mais à tort et contrairement au témoignage de Tha'lebi.

scénario de quelques-unes de ses *Maqamat*[1]. Cependant lorsque la fortune des armes trahit l'ambition de l'émir et que Mahmoud, après l'avoir dépossédé de ses États, l'exila dans le Djouzdjân, notre auteur, fidèle aux maximes qu'il met dans la bouche de son héros Iskenderi (type de l'Abou Zeïd de Hariri), abandonna le prince disgracié et se tourna vers le soleil levant. Hérat l'attirait. C'était un centre littéraire où les savants accouraient depuis l'avènement des Samanides et qui conserva son renom sous la nouvelle dynastie. Hamadani, protégé de la cour de Gazna, fut bien accueilli dans cette ville. Un des plus considérables habitants, Hoçeïn Khochnami (et non *Khochnabi* comme S. de Sacy le nomme par erreur, d'après une copie du Yetimet), l'attira chez lui et lui donna sa fille en mariage. Notre littérateur trouva sans doute dans cette nouvelle condition le repos et le bonheur qu'il avait vainement poursuivis dans ses lointaines pérégrinations, mais il n'en jouit pas longtemps. Il mourut subitement et peut-être de mort violente en 398 (février 1008). Ibn Khallikan dit que des bruits d'empoisonnement circulèrent par la ville. Ce qui du moins est avéré, c'est qu'on l'enterra en grande hâte et qu'on entendit des gémissements sortir de la tombe; on l'ouvrit, mais trop tard, on ne trouva plus qu'un cadavre à la face crispée, tenant sa barbe dans ses mains. Telle est la tradition qui remonte à Ibn Dost, le premier éditeur des *Lettres;* quant à Tha'lebi, il est plus sobre de détails, ne fait aucune allusion à la mort par le poison et mentionne seulement l'inhumation précipitée.

Voilà tout ce que nous savons sur la vie d'un écrivain dont la renommée a rempli le monde musulman et n'a pâli que devant celle de Hariri. Je ne doute pas cependant qu'une étude attentive de ses lettres ne fournisse un supplément d'informations utiles. C'est une tâche qui aurait dû tenter le commentateur moderne et qui se faisait d'elle-même, en

[1] Voir notamment dans l'édition du Djevaïb les Séances 38, 39 et 46, mais leur authenticité n'est pas à l'abri de tout soupçon.

même temps que le commentaire. Mais, on ne l'ignore pas, toutes les prédilections des savants d'Orient sont pour l'analyse subtile de la grammaire et de la rhétorique, pour les métonymies et les tropes, et cette préoccupation leur fait perdre de vue l'exacte mention des dates et des faits historiques. En veut-on un exemple? Le Cheïkh Ibrahim el-Ahdab, copiant avec négligence un passage du *Yetimet*, dit que Hamadani quitta sa ville natale en 330 et, quelques lignes plus loin, il ajoute qu'il mourut en 398, *âgé d'un peu plus de quarante ans.* L'impossibilité que présentent ces chiffres ne l'arrête pas et il n'a pas songé qu'il était cependant bien facile de les rectifier en lisant, avec les bonnes copies du *Yetimet*, ثمانين au lieu de ثلاثين, c'est-à-dire l'année 380 au lieu de 330.

Mais passons condamnation. Le Cheïkh Ibrahim est un vrai et docte littérateur, au sens oriental du mot; scrupuleux et exact dans le détail, il donne la signification précise de chaque expression difficile avec preuves à l'appui. Quant à la teneur générale de la phrase, elle lui échappe; à la suite de l'analyse verbale faite en conscience, il oublie de résumer en une explication d'ensemble la période entière. En outre il a eu la singulière idée de prendre le texte à rebours : il réunit sous le même renvoi plusieurs lignes qu'il explique mot par mot en commençant par la fin de la phrase et remontant jusqu'au commencement. De là pour le lecteur l'obligation de rétablir préalablement l'ordre entre le texte et la note, ce qui devient, au bout de quelques pages, une fatigue intolérable. Comment les scrupuleux éditeurs de l'imprimerie catholique n'ont-ils pas arrêté cette confusion dès la première feuille? C'est une inadvertance qui peut nuire sérieusement au succès d'un livre imprimé avec un soin remarquable et qui ne manquera pas d'être recherché dans l'enseignement supérieur de l'arabe. C'est là seulement qu'il sera consulté avec fruit, car il suppose d'assez sérieuses études préalables, et le commentateur, lui aussi, paraît avoir compté sur cette préparation antérieure : il n'est pas rare en effet de trouver dans sa glose, au lieu de l'explication attendue, le simple

avertissement que voici : « Le sens de la phrase est parfaitement clair et n'a pas besoin de plus amples éclaircissements[1]. »

J'espère qu'on ne verra dans ces critiques de détail adressées à une œuvre méritoire qu'un témoignage d'estime et le désir d'en propager la lecture. Il y a longtemps qu'on reconnaît en Europe les services rendus aux littératures sémitiques, et en premier lieu à l'arabe, par l'imprimerie catholique de Beyrouth. Elle a bien mérité de nous surtout depuis qu'elle a mis au jour toute une bibliothèque de bonnes chrestomathies et de textes classiques, prose et vers, tirés des plus anciens et des meilleurs auteurs. La part de plus en plus importante qu'elle prend ainsi aux progrès de l'érudition orientale a droit à tous nos remerciements et je suis heureux de les renouveler aujourd'hui à propos d'une publication dont nos études tireront le meilleur profit.

A.-C. Barbier de Meynard.

[1] ومعانى هذه الجمل واضحة ولا تحتاج الى مزيد البيان. *Malheureusement* ce qui est clair pour un docte professeur d'Université arabe élevé dans le respect du style des *Maqamat* et initié à tous ses mystères peut laisser dans l'incertitude bon nombre de lecteurs, et non des plus novices.

(AMELÛTI) ṢABÊ YA-U-DU.

Parmi les tablettes d'El-Amarna, publiées par M. Winckler, la trente-neuvième mérite une attention particulière. Son mauvais état serait-il cause qu'on a négligé d'y relever un détail qui, si nous ne faisons erreur, se mesurerait, pour l'importance, avec la mention faite dans les listes de Thotmès III des tribus de *Yakob-el* et de *Yoseph-el?*

On y lit, en effet, ligne 15 et suivantes :

15. Šanîtum ana Dûdu bêliya
šime amâte šarrâni mât Nuḫašše

ana yâši iqbunum :
abuka, mîna ḫuraṣi(meš)
nišaprušu (?)
(ana?) šarri mât Miṣri
u. . . . . mi u-ma-li-ku
ištu mât Miṣri
u gabba matâti u gabba
(amelûti) ṣabê Ya-u-du
(ana yâši nînu?) iqbunum :
. . . .
Aziri ištu mât Miṣri;
u inanna (amelûti) Ya-u-du
ištu mât x-ni-pa-ab-ru. . . . .

(Le signe [cuneiform] de la ligne 24 est imposé par la ligne 28, et [cuneiform] de la ligne 28 est démontré complet par le témoignage de la ligne 24, sans qu'il y ait cercle vicieux.)

« Autre question à Dûdu mon seigneur : les rois du pays de *Nuḫašše* m'ont tenu ces propos : Ton père (Dûdu), pourquoi (retient-il?) l'or que nous lui envoyons pour le roi d'Égypte? — Toutes les provinces et toutes les troupes des Yaoudu nous disent : . . . . Aziri du pays de Misri; — et maintenant les gens des Yaoudu (s'avancent?) du pays de X-ni-pa-ab-ru — »

Dans cette lettre d'Aziri, préfet égyptien écrivant de Palestine à son père, ministre d'Aménophis IV, serait-il question des *Judéens* ou *Juifs*, sous le nom de *Ya-u-du?* On sait que c'est là l'orthographe usitée de ce nom dans les inscriptions assyriennes postérieures : Téglatph. III, Nimr. 61 : *Ya-u-da-ai;* — Sarg. Winckl. I, p. 188, 29, *Ya-u-di;* — Sanh. Tagl. II, 72, *Ya-u-da-ai;* III, 12, *Ya-u-da-ai;* — Neb. Yun. 15, *Ya-u-di;* — Asarh. Prism. B, V, 13, *Ya-u-di.*

Il est à remarquer que, dans notre texte, le déterminatif n'est ni *mâtu* (pays), ni *âlu* (ville), mais *amelûti* (hommes), une fois augmenté de *ṣabê* ou *ṣabâni* (troupe armée). S'agit-

il de soldats mercenaires, ou d'un peuple encore en voie de conquérir un pays et une patrie?

Rien n'oblige à prendre *X-mi-pa-ab-ru* ou *Tu?-ni-pa* pour le pays d'origine des *Yaoudu*. C'était un point de départ dans la marche de cette troupe armée.

Fr. V. Scheil.

Taqvîm-i-meskoukât-i-osmânieh ou Traité de Numismatique ottomane, par Ismaïl Ghâlib Edhèm Bey, conseiller d'État. Un vol. in-8°, Constantinople, 1307 Hég., 510 pages, 12 planches en phototypie (en turc, le titre seul en français).

En traduisant dans notre Journal[1], il y a bientôt trente ans, un travail de Djevdet-Éfendi sur les premières monnaies musulmanes, M. Barbier de Meynard saluait comme un progrès véritable la renaissance des études historiques chez les Osmanlis, et il exprimait le désir de voir se maintenir pour l'œuvre de la civilisation européenne, à laquelle la Turquie est si intimement liée, le goût des recherches scientifiques, l'étude des origines et la critique historique, toutes choses qui n'avaient été jusqu'alors, dans le monde musulman, que le privilège d'un petit nombre.

Cet espoir n'a pas été déçu, car depuis plus d'un quart de siècle les travaux d'érudition n'ont pas manqué en Turquie[2]. Un nouvel exemple de l'étude de l'histoire et des antiquités ottomanes vient d'être donné par un savant de Constanti-

[1] Voir *Journal asiatique*, août 1862, un article intitulé *Coup d'œil sur les monnaies musulmanes*, par Djevdet-Éfendi, traduit sur le texte turc par M. Barbier de Meynard.

[2] Je citerai notamment une dissertation d'Abdul-lathif Soubhi Pacha (alors Soubhi Bey) sur l'histoire de la monnaie musulmane et une histoire par le même auteur des Séleucides et des Achkaniens (Arsacides) qui ont paru en 1862 dans la Revue turque *Taçviri efkiâr* (voir *Journ. asiat.*, sept. 1863, p. 234 et suiv.).

nople qui, à sa haute situation de conseiller d'État, joint le mérite d'être un numismatiste et un érudit. Élevé à l'école de Soubhi Pacha, dont la magnifique collection orientale est passée en grande partie dans notre Cabinet de France, Ghâlib Bey continue en Orient la tradition de l'étude de l'histoire et des médailles. Le livre qu'il vient de publier est la description de sa propre collection de monnaies ottomanes qu'il a formée à Constantinople même et qui comprend toute la série monétaire depuis Osmân Ier, le fondateur de la monarchie, jusqu'au sultan actuel Abdul Hamid II, soit environ 1,300 pièces de tout métal.

La partie la plus intéressante est celle des premiers siècles de la dynastie et notamment des premiers sultans. C'est elle qui contient les monnaies les plus rares et aussi les plus curieuses puisqu'elles touchent aux origines mêmes. A cet égard il y a lieu de constater que la collection Ghâlib est la plus riche que l'on connaisse, en prenant pour point de comparaison les collections de Marsden, du British Museum, de la Bodléienne et de M. Gerson da Cunha.

On ne connaissait jusqu'ici aucune monnaie d'Osmân Ier (sultan Osmân Ghâzi, fils d'Ertogroul); Ghâlib-Bey donne comme étant de ce sultan une pièce de cuivre sans nom ni date, portant simplement sur les deux côtés خلّد الله ملكه qui est la légende ordinaire des Seljoucides. Il est à regretter que le dessin de cette pièce n'ait pas été reproduit, en sorte que l'on ne peut qu'avoir des doutes sur son attribution. Osmân, il est vrai, avait obtenu du sultan seljoucide Ala eddin III la *sikkeh* en même temps que la *khotbah*, mais, jusqu'ici, on n'a trouvé aucune monnaie au nom d'Osmân pas plus qu'au nom d'Ala eddin. Cette fin de l'histoire des Seljoucides est restée obscure, car la dernière monnaie datée est de l'an 690 de l'hégire (Mes'oud II). Il faut donc nous contenter du témoignage des historiens turcs, consultés par Cantimir qui nous apprend que ce fut Orkhân ben Osmân qui, le premier, cessa l'usage de la monnaie seljoucide et en fit frapper une à son coin avec l'empreinte de son nom. Par contre les deux

monnaies d'Orkhân décrites à la page 3 ne sont pas douteuses : le nom est écrit اوخان sans la lettre *ra*. Le British Museum possède une série plus complète des monnaies de ce prince sur lesquelles le nom اورخان est écrit avec l'*élif*, l'*ouaou* et le *ra* liés ensemble, particularité que l'on rencontre du reste sur le monnayage de cette époque [1].

Les monnaies des *Tchelébis* sont rares. On donnait ce nom (چلبی) aux princes du sang qui ont régné de 805 à 811 Hég [2]. Ce sont les trois fils de Bajazet Ier, Solimân, Mousa et Moustafa. La collection Ghâlib possède des monnaies de ces trois princes et en outre de Mohammed, quatrième fils de Bajazet, qui ne fut aussi que Tchelébi de 805 à 816, époque à laquelle il devint seul Sultan-Khân sous le nom de Mahomet Ier. Le British Museum n'a que l'émir Solimân avec les dates 806 et 812. La curieuse pièce de Mahomet II avec la légende grecque Μαχαμιτης μεληκης πασας Ρωμυλιας και Ανατολης se trouve dans la collection turque. Cette monnaie sans date fut frappée sans doute après la prise de Constantinople, qui est de 857 H. Dès 855 on avait émis des monnaies à Andrinople, mais la plus ancienne pièce connue avec la mention قسطنطينيه ne date que de 875 (ΛVB avec le B renversé pour rendre le 5), c'est-à-dire dix-huit ans après la conquête de Byzance; elle est au British Museum. La même pièce dans le cabinet Ghâlib ne date que de 883.

[1] L'auteur relève pour cette période une erreur du Catalogue du Musée britannique. D'après ce document, il existerait des pièces du règne d'Orkhân portant à la suite du nom et de la formule monothéiste (tevhid) un titre officiel, comme السلطان الاعظم, etc. Ghâlib bey conteste cette attribution et pense qu'il y a eu confusion dans la rédaction du catalogue entre le sultan Orkhân et un prince du même nom issu de Djenghiz-Khân. Vérification faite, je crois que l'attribution proposée est exacte : la pièce n° 69 du British Museum porte les mots *Orkhân ben Osmân* en sorte que le doute n'est pas possible. Vainement dirait-on que *Osmân* est ici le nom du compagnon du Prophète, car c'est sur l'autre côté de la pièce que se trouvent les noms des quatre premiers khalifes.

[2] Ce titre a été également porté par Ghâzi, fils du sultan seljoucide Mes'oud, après la chute de cette dynastie. Simple prince royal, Ghâzi-Tchelébi ne régna pas et il mourut à Sinope en 756 Hég. (De Hammer.)

On avait pensé jusqu'ici que Bajazet II était l'auteur de la formule arabe ضارب النضر صاحب العز والنصر في البر والبحر qui fut plus tard remplacée (sous Mourad III) par cette autre légende سلطان البرين وخاقان البحرين السلطان ابن السلطان, qui est restée le protocole ottoman; nous voyons maintenant par le catalogue Ghâlib que c'est Mahomet II, le prédécesseur de Bajazet II, qui inaugura la première de ces formules.

Une autre pièce rare qui fait partie de la collection Ghâlib et qui manque au British Museum et à la Bodléienne est un *aktché* d'argent du shahzâdè Djem, fils de Mohammed Khân, le fameux Zizim qui ne régna que quelques mois (en 886) à Brousse, d'où il s'enfuit pour venir, après bien des péripéties, se fixer en France, puis en Italie où il fut empoisonné en l'an 900.

Pour l'époque moderne le cabinet Ghâlib est également très riche en beaux spécimens; mais ici nous entrons dans la période plus connue et moins rare en documents numismatiques. A la suite se trouve la description des sceaux en plomb, sorte de bulles frappées à l'instar des Byzantins entre les années 886 et 1003 Hég. et le catalogue des médailles émises par les sultans à l'occasion d'événements importants de leurs règnes. La plus ancienne est un étalon de monnaie nouvelle سكّه جديد frappé à titre d'essai à Islamboul en 1168 H.

Nous n'avons plus que quelques mots à dire de la classification et des ateliers monétaires. La liste de ces villes a été dressée avec soin pour chaque souverain dans l'introduction. Le total est de 53, soit 10 de moins que dans la collection anglaise. Parmi les ateliers qui manquent on peut citer Acre, Hamadan, le Kurdistan, Kachar, la Crimée, la Mecque, Smyrne, Chiraz, Sana'; par contre le British Museum a en moins Angora, Ukhari, Tokât, Mahroussa. La plus ancienne mention de ville sur les monnaies ottomanes est celle de Brousse, qui fut, comme l'on sait, la première capitale de l'empire; c'est une monnaie de Mohammed Tchelébi de l'an 806. La plus ancienne date est de Bajazet Ier, 792 (le British Museum a une pièce de Mourâd Ier de l'an 790 H.).

Au point de vue de la classification, la méthode de l'auteur est la division par ville, dans chaque ville par métal, puis pour chaque métal par ordre chronologique. C'est le système de classification adoptée par M. Poole et par M. Lavoix dans son catalogue des khalifes orientaux. Il a son avantage et c'est aujourd'hui le seul employé parce qu'il suit l'ordre dans lequel on place généralement les monnaies dans les collections publiques et privées; mais il a aussi son inconvénient pour l'historien qui s'intéresse surtout à l'ordre chronologique, et il peut arriver que telle pièce frappée la dernière année du règne se trouve en tête de la série. A cet égard un ou deux index dans le genre de ceux des catalogues anglais et français auraient été très utiles.

L'ouvrage contient plusieurs savantes dissertations sur divers points de numismatique, certaines lectures ou attributions douteuses et sur le système monétaire turc à différentes époques. Ici encore on reconnaît l'érudition de l'auteur et la sûreté de ses indications. Nous ne pouvons que le féliciter de nous avoir donné un traité complet de numismatique ottomane qui sera utile à la fois à l'histoire politique et à l'histoire économique de la Turquie.

E. Drouin.

Die im Taḥkemônî vorkommenden Angaben über Ḥarîzîs Leben, Studien und Reisen von Karl Albrecht, Dr. phil., Gymnasiallehrer an der grossen Stadtschule zu Wismar, Göttingen, 1890. Dieterichsche Universitätsbuchhandlung (Lüder Horstmann).

Juda Ḥarîzî[1], le célèbre makamiste juif du XIIe siècle, a eu une vie très agitée. M. Albrecht, ancien élève de M. de Lagarde, s'est proposé de nous la faire connaître autant qu'on

[1] Ce nom est ordinairement écrit יהודה בן שלמה; le surnom חריזי ou אל־חריזי paraît être une transformation artificielle de celui du makamiste arabe Al-Ḥarîrî, dont les poésies ont été soigneusement étudiées et imitées par l'écrivain juif.

IMPRIMERIE NATIONALE.

peut le savoir par l'ouvrage principal du poète, le ספר תחכמוני, dans lequel se trouvent dispersées une foule de notices biographiques sur l'auteur, et surtout un itinéraire fort intéressant de ses voyages en Orient. M. A. comprend à merveille le style en mosaïque de la poésie hébraïque du moyen âge, où les mots et les phrases bibliques prennent un sens détourné et artificiel. Les explications qu'il donne de plusieurs passages du Taḥkemônî (p. 4-8) en fournissent la meilleure preuve[1]. Cette biographie (p. 8-42) offre en outre d'intéressants renseignements sur l'état des communautés juives d'alors et le développement pris chez elles par les belles-lettres à tendance purement mondaine. En voici un résumé très succinct : Ḥarîzî naquit probablement à Tolède, environ 1170, d'une famille aisée qui le mit en état d'apprendre, outre la Bible et le Talmud, la poésie arabe et celle du néo-hébreu. Ses premiers écrits, au nombre de treize, se composent en grande partie de traductions d'ouvrages arabes. Plus tard, les conditions de la vie devinrent pour lui des plus difficiles et il se vit obligé de voyager de ville en ville pour solliciter le secours de ses coreligionnaires. La poésie néo-hébraïque était alors vivement appréciée et étudiée dans les communautés d'Espagne et d'Orient. D'après Ḥarîzî, elle a commencé par l'impulsion des Arabes au IXe siècle qui ne compte que des essais peu remarquables. Les époques suivantes sont plus fécondes en bons poètes : le Xe siècle en compte six, le XIe huit, dont le plus célèbre est Salomon ben Gebirol, le XIIe dix-neuf en Espagne seulement, dont les plus célèbres sont Juda Hallévi et Moïse ibn 'Ezra. Ce dernier a exercé une grande

[1] La phrase 9-10 : ונשיתי אשר ברוחו שמים שפרה (p. 6) signifie «et j'ai oublié celui par le souffle duquel les cieux ont été embellis (littéralement «une beauté»)», c'est-à-dire «Dieu», et non : «Und ich vergass, dass bei seinem Hauche der Himmel heiter wird». Aux versets 2, 10-11, les mots גיל עד אזי תמצא doivent être traduits : «alors tu trouveras la joie éternelle lorsque l'océan du temps», etc., au lieu de : «frohlocke bis du auf eine Zeit stösst, in der das Mer der Zeit», etc. עַד n'est pas ici la préposition «jusque», mais le substantif «éternité».

influence sur Ḥarîzî qui, après avoir imité son ספר ענק, se sentit assez fort, d'abord pour traduire les makames arabes de Harîrî, ensuite pour composer un recueil semblable dans la langue hébraïque que l'on croyait incapable de se prêter à ce genre de poésie. Cette œuvre audacieuse, le ספר תחכמוני, ne doit au poète arabe que le cadre extérieur des makames, qui d'ailleurs a déjà été fixé par Hamadânî, longtemps avant Ḥarîrî. L'affirmation du poète juif de n'avoir emprunté rien d'essentiel à son prédécesseur musulman est parfaitement vraie (p. 14-15).

Après avoir fait une courte apparition dans les villes de Calatayud (קלעת איוב), Lérida, Barcelone, Narbonne, Lunel et Beaucaire (בלקירי), il s'embarqua à Marseille pour Alexandrie, où il prit un bateau pour le Caire (נוף, Memphis), la ville de Maïmonide. De là, il se rendit à Jérusalem où, en dehors de la grande communauté indigène, il trouva plusieurs communautés plus petites, dont l'une était composée de juifs français (מארץ צרפת) et dirigée par le rabbin Joseph ben Baruch. Parmi les villes que notre poète a visitées en Palestine, notons Bethléhem avec les tombeaux des prophètes et Kéïla (קעילה) avec le tombeau d'Habacuc, mais je ne crois pas qu'il ait jamais mis le pied au delà du Jourdain ou à Pétra, comme le pense M. A. De Palestine Ḥarîzî se rendit en Babylonie (שנער) et au Khuzistan (עילם) par Damas, Ḥomṣ (הר צמרים), Ḥama et Ḥaleb (ארם צובה[1]), et aboutit à Birédjik (מערה). En Mésopotamie, il visita Serug, Orfa (ארם נהרים), Ḥaran, Raqqa (כלנה[2]), Raḥaba (רְחֹבֹת), Mossoul

[1] L'identification de Ḥaleb (Alep) avec l'Aram Çôbâ de la Bible est relativement moderne, de même que les désignations סְפָרַד pour l'Espagne, צָרְפַת pour la France et אַשְׁכְּנַז pour l'Allemagne; toutes ces attributions ne sont dues qu'au besoin d'avoir des noms hébreux pour les nations modernes au milieu desquelles les Israélites s'étaient établis après leur dispersion.

[2] Parmi les noms de lieux mésopotamiens mentionnés ici, il n'y a que le seul nom de *Ḥaran* qui soit vraiment ancien (héb. חָרָן, as. *Harranu*), tout en n'étant pas le חָרָן des Abrahamides dont il s'agit dans la Genèse,

et, au delà du Tigre, Arbel. Près de Bagdad, à Sâmarrâ, il vit le tombeau du prophète Ézéchiel, puis il visita le tombeau d'Esdras dont il ne détermine pas exactement la situation. Ḥarîzî ne cesse pas de louer les bons poètes qu'il rencontre dans ses voyages et de railler les communautés qui ne cultivaient pas sérieusement l'hébreu. Son retour en Espagne s'effectua par Antioche, l'île de Chypre, la Grèce et la France, et dès lors on perd ses traces.

Cette intéressante biographie se termine par une liste de corrections relatives au texte du Taḥkemônî, publié par M. de Lagarde; on aurait pu y ajouter celles que j'ai indiquées dans la *Revue critique* en rendant compte de cette publication[1]. Il faut aussi rayer l'identification de סמראי avec Sâmarrâ (p. 23). L'énumération סינדאי (non סינראי) והנדקאי וסמראי est à traduire : « Sindiens, Indiens et Simrayens »; ces derniers sont les habitants du royaume fabuleux de Sémiramis en Afrique, mentionné dans le Roman d'Alexandre ou Pseudo-Callisthène[2].

J. Halévy.

xi, 31-32. *Serug* est d'origine chrétienne; *Orfa* (*Orhâï*) vient du perse *Osroès* et n'est point l'Aram-Naharaïm de la Bible; enfin l'assimilation de *Raqqa* à *Kalné* a difficilement pour cause le nom éphémère de Callinicus que les rabbins n'ont certainement pas connu.

[1] *Revue critique* du 19 novembre 1883, n° 47, p. 397-399.

[2] Voir Halévy, *Recherches bibliques*, 12e fascicule, p. 584-585.

Le Gérant :

Barbier de Meynard.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1891.

BIBLIOGRAPHIE OTTOMANE.

NOTICE

DES

LIVRES TURCS, ARABES ET PERSANS

IMPRIMÉS À CONSTANTINOPLE

DURANT LA PÉRIODE 1306-1307 DE L'HÉGIRE (1889-1890),

PAR M. CLÉMENT HUART.

(SIXIÈME ARTICLE.)

Les traducteurs turcs ont été de tout temps célèbres, et l'époque actuelle n'est point faite pour démentir leur réputation, surtout au point de vue de l'ardeur qui les anime. Mais, tandis qu'autrefois le trésor des littératures arabe et persane offrait à leurs travaux un vaste champ, aujourd'hui c'est l'Europe qui attire leurs regards. La création d'une *École des langues* à Constantinople n'a pas peu contribué à jeter sur le pavé une foule d'élèves instruits qui ne demandent qu'à se signaler en faisant profiter leurs compatriotes des nouveaux sentiers qu'ils ont décou-

verts. D'un autre côté, les recluses du *harem* musulman sont désireuses d'occuper leur imagination paresseuse par la lecture des aventures fictives dont les romans d'Europe sont remplis. C'est dire que les traductions de romans tiennent la première place dans les publications de la presse turque, et pullulent à tel point que nous devons renoncer à les signaler. La liste que j'ai sous les yeux ne contient pas moins de soixante-seize ouvrages de ce genre, presque tous traduits du français et parus dans l'espace de deux années auquel est consacrée cette notice. Du moment que le feuilleton des journaux est passé tout entier dans la boutique du libraire, nous n'avons pas à l'y suivre; ce genre de littérature ne mérite pas davantage l'attention des lecteurs du présent recueil.

Ce n'est pas sans un sentiment de regret que l'on constate cette activité intellectuelle considérable, employée à une œuvre futile et sans portée, dont l'intérêt est plus que médiocre pour le lecteur européen. On comprend que la masse des lecteurs qui se servent de l'idiome osmanli ait hâte de s'assimiler les progrès de l'Occident; on comprend moins qu'il lui reste assez de loisirs pour se distraire à lire les adaptations plus ou moins heureuses de récits de mœurs bien différentes de celles du vieil Orient. Il y a là l'indice d'une vive curiosité; mais les aliments qui lui sont offerts n'ont plus d'intérêt pour l'orientaliste.

Les pages qui suivent ne contiennent que l'indica-

tion bibliographique d'ouvrages plus dignes d'être signalés, qui suffisent à prouver que les productions originales ne manquent pas, malgré la pléthore de traducteurs forcenés qu'a produite la passion du roman français. Sans doute, tout n'est pas d'égale valeur dans ces trois cents numéros; mais ils suffisent à démontrer tout au moins que Constantinople reste encore un centre d'activité littéraire sérieuse, chose rare dans le Levant.

Péra, octobre 1890.

I

THÉOLOGIE, SCIENCES RELIGIEUSES, LÉGISLATION.

1. تفسير كبير « Le grand commentaire » du Qor'ân, par Fakhr-eddîn Râzî, avec les gloses marginales d'Abou's-So'oûd Éfendi. Texte arabe, publié par les soins de l'Association des libraires. Volumes I à III. Imprimerie impériale, 1307.

Cf. Hadji-Khalfa, t. VI, p. 5, n° 12516.

2. جمال « La beauté parfaite », commentaire sur le traité de théologie scolastique connu sous le nom de جلال, par le molla El-Ḥâdj Moḥammed Fevzî, ancien mufti d'Adana et cadi de Médine. Chez Es'ad-Éfendi Qara-ḥiçârî, au bazar des papetiers. 1307.

Simple commentaire du texte; très facile.

3. حقوق إدارة « Droit administratif ». A la librairie *Vaṭan*. 1306. Prix : 3 piastres.

Ouvrage pratique contenant les informations nécessaires

aux sous-gouverneurs des *cazas*, aux *mudirs* des *nahiyés*, aux membres des conseils administratifs des provinces, aux fonctionnaires de l'ordre administratif et de la police judiciaire, etc.

4. الخطب الوعظية والشذور الذهبية المنبرية « Les prônes sermonnaires et les parcelles d'or de la chaire », recueil de prônes pour les vendredis et les fêtes musulmanes, en arabe, par El-Ḥâdj Aḥmed-Éfendi, imam des Chaféites à Médine. 1306. Prix : 7 piastres.

5. خلاصهٔ مدنيت اسلاميه « Résumé de la civilisation islamique », réponse à la conférence du Révérend Cannon Isaac Taylor, par Ḥasan Ḥusnî Ṭowéïrânli. Imprimerie Berbérian, 1306. Prix : 2 piastres.

6. رد المحتار على در المختار على متن تنوير الابصار « La réfutation de l'élu dirigée contre la *Perle choisie*, commentaire du texte de l'*Illumination des regards* ». Texte arabe, publié par les soins de l'Association des libraires. Vol. I. Imprimerie impériale, 1307.

Le *Tanwîr el-Abçâr* est un traité de jurisprudence hanéfite écrit par Chems-eddîn Moḥammed ben ʿAbdallah ben Aḥmed ben Timourtâch Ghouzzî (et non Ghazzî), à la fin du XVIe siècle de notre ère (Hadji-Khalfa, t. II, p. 453, n° 3689).

7. رسالهٔ بهائيه « Traité de grande valeur », sur les bases et les principes de la doctrine adoptée par l'ordre religieux des *Naqychbèndis*, les miracles opé-

rés par son fondateur, Châh Naqychbènd, etc. 1306. Prix : 5 piastres.

Comparer Mouradjé'a d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. IV, p. 623 et 626.

8. الرسالة الحميدية في حقيقة الديانة الاسلامية والشريعة المحمدية « Traité dédié à S. M. le Sultan 'Abd-ul-Ḥamîd II sur la vérité de la religion musulmane et de la loi mahométane », en arabe, par le Chéïkh Ḥuséïn-Éfendi Djisrizâdè de Tripoli de Syrie. Se trouve chez 'Abd-ul-'Azîz 'Izzèt-Éfendi, au caravansérai de Mu'âvin-bey, à la Colonne brûlée. 1307.

Ouvrage consacré à l'exposition des principes de la religion musulmane, et dirigé contre les adeptes des nouvelles philosophies.

9. سفيرلر وشهبندرلر « Les ambassadeurs et les consuls », petit traité des principes du droit international applicables aux représentants des puissances étrangères, par Sa'îd-bey, président de la section judiciaire de première instance au Conseil d'État. 1307.

Forme le 82e volume de la *Bibliothèque* d'Abou'z-ziyâ.

10. شجرة الطوبى « L'arbre de Ṭoûbâ », sur la jurisprudence canonique, en arabe, par Emrullâh-Éfendi, conseiller à la Cour de cassation. Imprimé par les soins du *Fetvâ-Khânè*, à l'imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306. Prix : 12 piastres.

11. شرح دلائل الخيرات « Commentaire sur les

Preuves des bienfaits », par Qara-Dâoud Éfendi; sur les marges, le commentaire arabe du même ouvrage de Moḥammed Fâsî. A la librairie *Emânèt*, au bazar des graveurs. 1306. Prix : 40 piastres.

L'ouvrage connu sous le nom de *Délâ'il el-khaïrât* et consacré à l'étude des mérites de la prière pour le Prophète a été écrit au xv[e] siècle par Abou-ʿAbdallah Moḥammed ben Soléïmân el-Djozoûlî es-Simlâli (Ḥadji-Khalfa, t. III, p. 235, n° 5124).

12. شرح قانون اراضى « Commentaire du code de la propriété foncière », par Khâliç Echrèf-Éfendi, licencié de l'École de droit. 260 pages. Chez Ohannès Férîd-Éfendi. 1306. Prix : 12 piastres et demie.

13. شرح كتاب الامانت « Commentaire sur le livre *du gage* » faisant partie du *Medjellé* ou code civil ottoman, par Aḥmed Djevdet-Éfendi, élève diplômé de l'École de droit. Chez Arakel. 1306. Prix : 6 piastres.

L'auteur a suivi les meilleurs traités de jurisprudence canonique.

14. ضياء البصر « La lumière du regard », sur l'eschatologie musulmane, traduction turque de l'ouvrage de l'imam Soyoûṭî intitulé الدرر الحسان فى البعث ونعيم الجنان « Les belles perles, sur la résurrection et les délices du paradis », par Aḥmed-Éfendi. Chez Maḥmoûd-Éfendi, au bazar des graveurs. 1306. Prix : 8 piastres.

15. عقائد اسلاميه « La foi musulmane », caté-

chisme mahométan à l'usage des écoles primaires, par ʿAlî Nazhimâ-bey. 1307.

Forme un supplément à l'ouvrage du même auteur intitulé *Idmân* (voir *Noticeb ibliographique*, avril-mai-juin 1889, n° 41).

16. عيان المسالك فى بيان المناسك « La vue des chemins, sur l'explication des règles du pèlerinage », sur les questions relatives au pèlerinage de la Mecque, par le molla El-Ḥâdj Moḥammed Fèvzî, ancien mufti d'Adana et cadi de Médine. Imprimé par les soins de El-Ḥâdj ʿAlî-bey, deuxième chambellan de S. M. le Sultan. 1307.

17. قانون افلاس « Le code de la faillite », par Aḥmed Djémâl-bey de Yéñi-chèhr-i Fénèr (Larisse), diplômé de l'École de droit. 1306. Prix : 100 paras.

18. قربان رسالهسى « Traité du sacrifice », préceptes de la loi religieuse touchant les sacrifices d'animaux, par Evliyâ-Éfendi, uléma de Castamouni. 1306.

19. كشف پزدوى « L'enquête de Pozdéwî », sur le droit canonique musulman. Imprimerie de la marine. 1306. Prix : 7 medjidiés.

Le titre exact de cet ouvrage est كشف الاستار, cité par Ḥadji-Khalfa, t. V, p. 199, n° 10654.

20. كنز الفرائد « Le trésor des perles uniques », commentaire abrégé sur le traité de ʿAẓod رسالهٔ عضديه, traité de théologie scolastique, par le molla

El-Ḥâdj Moḥammed Fevzî, ancien mufti d'Adana et cadi de Médine. 1307.

Sur le traité cité ici, voir Ḥadji-Khalfa, t. III, p. 419, n° 6232.

21. مبادئ حقوق جزا « Principes du droit pénal », par Khatchérian Nazhrèt-Éfendi, avocat, professeur de code pénal à l'École de droit. 232 pages. 1306.

22. محاكم « Les tribunaux », explication de l'organisation et du fonctionnement des tribunaux, accompagnée de réflexions sur ce sujet, par Sa'îd-bey, fils de Kémâl, membre de la section judiciaire du Conseil d'État, ancien rédacteur en chef des journaux *Vaqyt* et *Ṭarîq*. 75 pages. Chez Arakel-Éfendi. 1306. Prix : 5 piastres.

23. مدّعی عمومی ومعاونلری « Le procureur impérial et ses substituts », étude de droit pénal, par le molla Ḥuséïn Ghâlib-Éfendi, diplômé de l'École de droit, président de la section correctionnelle du tribunal de première instance d'Ismid. 1307.

24. مرآت الطرق « Le miroir des voies spirituelles », par Aḥmed Munîb-Éfendi, fils du Chéïkh Moḥammed Ghâlib de Panderma et employé au Ministère impérial de l'Evqâf. 47 pages. 1306.

Biographies des cheïkhs et moines musulmans, rangées par ordre de date de leur décès; ouvrage donnant l'indication des noms de ceux-ci, de leurs vertus, de la date de leur naissance et de leur mort, ainsi que du lieu où ils sont enterrés.

25. معيار المناظرة « Le criterium de la controverse », traité de la controverse dogmatique, avec des applications et des exemples. 1307.

26. مقامهٔ ادبیه بوظایف عدلیه « Séance littéraire sur les devoirs des magistrats », lettres judiciaires en arabe, avec la traduction turque, échangées entre l'uléma Moḥammed Hilâl-Éfendi, ancien président de la Cour d'appel de la province du Yémen, les présidents des tribunaux de première instance de son ressort et les procureurs impériaux. Chez Dikran Sèrafîm-Éfendi. 1306.

27. مقصد قانون « Le but de la loi », éléments du droit, par Méḥémet Khâlid-bey, procureur général près la Cour d'appel de Constantinople. 163 pages. 1306. Prix : 7 piastres et demie.

28. نماز خواجەسى « Le professeur de la prière canonique », à l'usage des enfants, par la dame Qamèr-Ḥânoum, ex-professeur à l'école *Ḥamîdiyè* de Béchiktach. 1307.

29. وظائف « Les devoirs », cours de droit administratif ottoman, par Méḥémet ʿAlî-bey, président de la municipalité du 3e cercle. 1306.

30. وظائف عدليهٔ اطبا « Les devoirs judiciaires des médecins », traité de médecine légale, par Saʿîd-bey, président de la section judiciaire de première instance au Conseil d'État. 72 pages. 1306.

31. هداية المرتاب وغاية الحفظة والطلاب « Le guide

dans les passages suspects, et le but de ceux qui savent le Qor'ân par cœur et des étudiants », sur les passages douteux du livre sacré, avec gloses marginales, en arabe, par El-Ḥâdj Aḥmed Éfendi, imam des Châfé'îs à Médine. 1306. Prix : 5 piastres.

II

LITTÉRATURE, MORALE, POÉSIE.

32. اثر سعادت « Monument de bonheur », recueil de chronogrammes et autres poésies de circonstance publiés à l'occasion de l'année nouvelle. 1306. Prix : 50 paras.

33. ازهار رمضان « Les fleurs du ramazan », revue en 4 fascicules, parue dans le courant du mois de ramazan 1306 (mai 1889), par Tevfîq-Éfendi de Salonique. 1306.

34. أسئله واجوبهٔ حكميه ياخود تنوير افكار « Demandes et réponses des sages, ou l'illumination des pensées », traits moraux et apophtegmes des saints des temps passés, recueillis par Ḥuséïn Vaçfî de Philippopoli. A la librairie *Ghaïrèt*, au bazar des graveurs. 1306. Prix : 2 piastres.

35. اسرار سرنديب « Les mystères de Ceylan ». A la librairie ottomane. 1306. Prix : 3 piastres.

36. اصول اقيسه « Les principes des analogies », en arabe, par Moçṭafa Kiâmil-Éfendi de Mar'ach. 1307.

37. افكار « Les pensées », recueil d'articles parus dans divers journaux, panégyriques du Sultan, réflexions sur la justice, les devoirs et la responsabilité des fonctionnaires, etc., par Çalâḥ-uddîn-bey, membre du Conseil de la censure. 80 pages. Chez Carabet-Éfendi. 1306. Prix : 3 piastres.

38. امريقا فيضانى « Les débordements en Amérique », nouvelle, par Méḥémet Ruchdî-bey. Chez Caspar-Éfendi. 1307. Prix : 1 piastre.

39. انا بابا نصيحتلرى « Conseils de la mère et du père », morale musulmane, par Çâliḥ Çâ'im-Éfendi, employé à la grand'maîtrise de l'artillerie. 1307.

40. انتخاباتم « Mes choix », comprenant une cinquantaine de morceaux littéraires des auteurs classiques ottomans, par Moçṭafa Kiâmil-bey, employé à l'administration de la Dette publique. 1307. Prix : 60 paras.

Les fragments arabes et persans insérés dans cet ouvrage sont accompagnés d'une traduction abrégée.

41. انجام جفا « Le résultat de l'oppression », pièce de théâtre, par Moçṭafa Saʿdî-Éfendi. Chez Arakel. 1307.

42. اوچ مكتوب « Trois lettres », par Râsikh-bey, fils de S. E. Abidîn-pacha. 1306.

43. اوروپاده بر جولان « Un tour en Europe », par Aḥmed Midḥat-Éfendi, rédacteur en chef du journal *Terdjumân-i Ḥaqîqat*. Par fascicules. 1307.

44. اون ایکی لعل « Les douze rubis », nouvelle, par ʿAli Nouçrèt-Éfendi, membre du Conseil de la censure. Par fascicules. 1307.

Ce roman n'est autre que l'*Histoire de Sèg-pérèst* حکایهٔ سك‌پرست du poète persan Emîr Khosrau de Dehli, mise en prose turque.

45. ایکی قادین « Deux dames », roman, par fascicules. 1306.

46. ایلك سوکی « Le premier amour », roman national, par Aḥmed Râsim-bey. 1307.

47. ایها الولد « Ô enfant! », conseils moraux de l'imâm Ghazzâlî, traduits en turc par Moḥammed Réchîd-Éfendi de Baghdad, employé à la direction des ponts et chaussées au Ministère des travaux publics. 48 pages. Imprimerie Stépan. 1306. Prix : 4 piastres.

Cf. Zenker, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 165, n° 1350.

48. آیینه « Le miroir », recueil de nouvelles, par Ḥuséïn Raḥmî-bey. 1er fascicule (le seul paru) : شیق « Le *chic* ». Imprimerie du *Terdjumân-i Ḥaqîqat*. 1306.

C'est une satire des jeunes gens qui veulent imiter les modes européennes.

49. باشلانغج « Le prélude », ouvrage littéraire, par Chérèf-uddin Maghmoûmî-bey. Imprimerie Stépan. 1307.

50. بر ازدواجك تاريخ معاشقه‌سى « Histoire de la lune de miel d'un mariage », par Khâlid Ziyâ-bey ʿOuchâqî-zâdè. 1306.

51. بردۀ شريفه « Le manteau sacré », recueil de *takhmîs* ou quintuplications, composées par feu ʿAbd-ul-Baqâ Éfendi Fâroûqî, sur le poème du *Manteau* et sur d'autres odes arabes; imprimé par les soins d'El-Ḥâdj ʿOsman-Éfendi de Mossoul. 1307. Prix : 8 piastres.

52. بر قادينك انتقامى « La vengeance d'une femme », par Ḥuséïn Raḥmî-bey. Par fascicules. 1307.

53. برگذار ادهم « Le cadeau d'Edhèm », recueil de 140 chants populaires, avec des instructions sur la manière de les chanter, par Ibrâhîm Edhèm-bey, employé au Ministère de la marine. Se trouve dans le quartier de la mosquée de Bayézîd, chez le musicien qui loge en face du *qonaq* de Kiamîl-pacha. 1307. Prix : 7 piastres et demie.

54. بر مخطره‌نك صوك ياپراقلرى « Les dernières feuilles d'un mémorandum », par Khâlid-bey ʿOuchâqî-zâdè. 1306.

55. پراكنده « (Feuilles) volantes », recueil de divers morceaux littéraires, par Moḥammed Ḥilmî-bey. Chez Avadis. 1307.

56. تاريخ سال « Chronogrammes » composés pour

l'année de l'hégire 1306. A la librairie *Vatan*. 1306. Prix : 3 piastres et demie.

57. تحفة المثنوى على حب الحيدرى « Le cadeau fait au *Mesnèvî* pour l'amour d'ʿAlî, le Lion », recueil des poésies de feu le derviche tourneur Suléïmân Chemsî-Dèdè de Qonya, fondateur et prieur du couvent des *Mevlévis* de la Canée. Chez Arakel. 1306. Prix : 5 piastres.

Cet ouvrage porte le sous-titre de ديوانچهٔ قره شمسى « Petit divan de Qara-Chèmsî »; c'est un recueil de poésies mystiques, odes, élégies, etc., inspirées par le chef-d'œuvre de Djélâl-eddin Roûmî.

58. تخطّر « Réflexions », histoire amoureuse, par Ḥ. Çalâḥ-uddîn-bey, employé de la Sublime Porte. 1306. Prix : 4 piastres.

59. ترجمهٔ معلّقات سبعه « Traduction des sept *moʿallaqât* », par Méḥémet Kiâmil-Éfendi d'Herzégovine, élève de l'École normale. 4 fascicules de 40 pages chacun. Chez le Chéïkh ʿAbdullah Chukrî, au bazar des graveurs. 1306. Prix : 100 paras chaque fascicule.

Avec des remarques sur la question de la suspension des *moʿallaqât* à la Kaʿbé, et sur les causes de la composition de la *moʿallaqa* d'Imroou'l-Qaïs.

60. ترجمه وشرح قصيدهٔ برده « Traduction et commentaire du poème du *Manteau* », par S. E. ʿAbidîn-pacha, gouverneur général de la province d'Angora.

Imprimerie Maḥmoud-bey. 1307. Prix : 7 piastres et demie.

61. ترقى « Le progrès », par Aḥmed Midḥat-Éfendi. 1306.

Forme le 14ᵉ fascicule des « Entretiens du soir » du même auteur (voir *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n° 132).

62. تركمان قزى « La fille des Turcomans », par Eumèr ʿAlî-bey, ancien directeur de la correspondance de la province de Diarbékir. 1307.

63. تصادفاتم « Mes rencontres », par Simon-Éfendi. 16 pages. Imprimerie Caspar. 1306. Prix : 1 piastre.

64. تصورات « Les imaginations », notes marginales sur l'ouvrage du même titre de Qoṭb-uddîn Râzî, consacré à la logique, par Maḥmoûd Ḥâmid-Éfendi de Nevrékop, avec le texte original; les notes sont imprimées en marge. 1306.

Le *Taçavvourât* est un commentaire du traité de logique connu sous le nom de *Chèmsiyyè*.

65. تعليم بنات « L'instruction des filles », recueil littéraire destiné à l'instruction des jeunes filles, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. Imprimerie Caspar. 1307.

66. ثروت قلب « La richesse du cœur », recueil des poésies et de divers morceaux de prose de Méḥémet Makhfî-Éfendi. Chez Arakel. 1307.

67. جمل حكميه « Phrases sages », apophtegmes moraux, par Çâliḥ Çâ'im-bey, employé à la grand'-maîtrise de l'artillerie. 20 pages. Imprimerie Caspar. 1306. Prix : 30 paras.

68. جمل حكميهٔ مشاهير أمم « Phrases sages des hommes illustres de l'univers », pensées recueillies par Ḥasan Khaïrî-bey. Chez Kiâmil-Éfendi, au bazar des graveurs. 1307.

69. خيال بال « Imaginations de l'esprit », panégyrique du Prophète, invocations, prières, etc., par ʿOsmân Sérâdj-uddîn Éfendi d'Erzeroum. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306.

70. دكز اورته‌سنده يانغش بركمی « Un navire incendié en pleine mer », nouvelle. Chez Avâdis. 1307.

71. ديوان عونی « Recueil poétique d'ʿAvnî », poésies de feu ʿAvnî-bey, recueillies et publiées par Chevqî-Éfendi. 175 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306.

72. ديوان مهيار ديلمی « Recueil poétique de Mahyâr le Déïlémite », poésies arabes. Fascicules I et II. Imprimerie de la Société des compositeurs. 1306. Prix de chaque fascicule : 60 paras.

73. ديوان ياوز سلطان سليم « Recueil poétique du Sultan Sélîm le Brave », poésies persanes du Sultan Sélîm Ier, publiées par Ḥuséïn Ḥusnî-Éfendi, ancien chef de la comptabilité du 8e cercle municipal;

avec un portrait de l'auteur. 96 pages. Chez Arakel. 1306. Prix : 5 piastres.

Poésies mystiques. Voir Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, t. IV, p. 299.

74. ذات النطاقين « La femme aux deux ceintures », récit en vers turcs de la lutte d'ʿAbdallah Ibn-Zobéïr et de Ḥadjdjâdj, par le professeur Nâdjî-Éfendi. 510 vers. 1307. Prix : 5 piastres.

Le titre de cet ouvrage est le surnom donné à Asmâ, mère d'Ibn Zobéïr. Voir le mémoire historique de Quatremère, page 5 du tirage à part.

75. رسّام « Le dessinateur », roman local, par Moçṭafa Réchîd-bey. 1307.

76. زوالّى آوجى « Le chasseur malheureux », roman national, par Khalîl Ruchdî-Éfendi de Samacova; en 5 fascicules. Chez Avadis. 1307.

77. زينت الكلام « L'ornement du discours », par Nazhîf-bey, fils de Suroûrî-pacha. 39 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306. Prix : 100 paras.

78. سنبله « L'épi de blé », par Muʿallim Nâdjî. 1307. Prix : 6 piastres.

79. سنوحات « Les inspirations », *terdjîʿ-bènd* (poésie à refrains) par Ismâʿîl Çafâ-bey, professeur de littérature turque à l'École préparatoire civile. Imprimerie de la revue *Medjmouʿa-ï muʿallim*. 1307. Prix : 60 paras.

IMPRIMERIE NATIONALE.

80. شرح وترجمهٔ دلائل عبد القادر كيلانى « Commentaire et traduction des *Preuves* du Chéïkh ʿAbd-ul-Qâdir Gîlânî » par Suléïmân Ḥasbî-Éfendi, bibliothécaire de S. M. I. le Sultan. 1306. Prix : 12 piastres.

81. شهاب « La flamme », choix de poésies composées par Ḥuséïn Ḥâchim-bey et recueillies par ʿAlî Nouçrèt-Éfendi. 54 pages. Chez Arakel. 1306. Prix : 2 piastres.

82. صداى عشق « Échos d'amour », recueil de chants populaires, par Chevqî-bey. 1306.

83. ظرافت « La gracieuseté », ouvrage à l'usage des pères pour l'éducation de leurs enfants, par Ḥaqqî-bey Tchintchin-zâdè d'Antioche. Chez Caspar. 1307. Prix : 60 paras.

84. عثمانلى شاعرلرى « Les poètes ottomans », biographies et choix de poésies, par Muʿallim Nâdjî. Cahiers 1 et 2. 1307.

Auteurs cités : Aḥmed-pacha, Bâqî, le chéïkh-ul-islam Yaḥya-Éfendi, Khâqânî, Khodja Nèch'ét, Séïd Vèhbî, Sumbul-zâdè Vèhbî-Éfendi, Nèvʿî-zâdè ʿAṭâ'î, Aḥmed Manṭiqî, le chéïkh-ul-islam ʿAbdullah, Vaççâf-Éfendi.

85. عبرستان آلمانى « Le parterre allemand des exemples », recueil de 190 historiettes traduites de l'allemand, par Mâdjid-pacha Kétchédji-zâdè, directeur de la censure de la presse étrangère au Ministère des affaires étrangères. Environ 500 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey, 1307. Prix : 30 piastres.

86. عكسيات « Les reflets contraires », choses et situations louées ou blâmées par les grands hommes, étude sur les contradictions humaines, par ʿAbd-ul-Ghanî Sunnî-Éfendi. 1307.

87. غاية البيان فى علم الميزان « Le terme de l'exposition touchant la science de bien peser (les arguments) », traité de logique, en turc, par le molla El-Ḥadj Tevfîq-Éfendi, président du Conseil des chéïkhs; suivi d'un appendice sur la morale. Chez Ḥâdji Aḥmed-Éfendi Ḥalebli-zâdè, au bazar des papetiers. 1307. Prix : 2 piastres.

88. غروب « Le coucher du soleil », par Ḥâfi-bey. 1306.

89. فرانسزجه مطالعاتم « Mes lectures françaises », traductions de poésies françaises, par S. Vehbî-bey, secrétaire du Conseil de la censure, fils de S. Exc. Munîf-pacha, Ministre de l'instruction publique. 27 pages. 1306.

90. فغان « Les plaintes », recueil de morceaux de prose et de vers, par Moḥammed ʿAbd-ur-Raḥmân-bey. 1306.

91. كائناته بر نظر « Un regard jeté sur les êtres », abrégé d'histoire à l'usage des enfants, par le lieutenant Muḥyî-eddîn Éfendi, professeur à l'École militaire. 1307. Prix : 4 piastres.

Fait partie de la *Bibliothèque de l'enseignement secondaire.*

92. كورد دوكونی « La noce kurde », roman national, par ʿAbd-ul-Aḥad Noûrî-Éfendi. 1306.

93. كفتار پريشان « Paroles volantes », recueil d'œuvres diverses de Ḥ. ʿIrfân-bey. 1307. Prix : 60 paras.

94. كوزل سوزلر « Les belles paroles », fragments divers traduits du grec et du français par Méḥémet Zîvèr-bey. A la librairie ʿ*Açr*. 1306. Prix : 100 paras.

95. كولكه « L'ombre », roman. A la librairie ʿ*Açr*. 1307.

96. لطائف آثار « Œuvres facétieuses », par le professeur Mihrî-Éfendi. 1307. Prix : 2 piastres.

97. لطائف فقرات « Phrases plaisantes », recueil de bons mots, par Aḥmed Fehmî-Éfendi. 4e fascicule. 1306.

Voir *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n° 122.

98. لمعات « Les éclats lumineux », par Moḥammed Nèchʾèt-Éfendi Çâdiq-zâdè de Magnésie. 1306.

99. مجموعهٔ اشعار « Recueil de poésies », collection de chronogrammes composés par le chéïkh Ramzî, connu sous le nom de Khérâbâtî. 1306. Prix : 1 piastre.

100. مجموعهٔ خيال بال « Recueil des imaginations de l'esprit », choix de *ghazèls*, par ʿOsmân Sérâdj-ud-dîn Éfendi d'Erzeroum. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306.

101. محسن بك « Muḥsin-bey », roman, par Ridjâ'î-zâdè Ekrèm-bey, conseiller d'État. 1307.

102. محصول شبابم « Récolte de ma jeunesse », recueil de morceaux de prose et de vers, par Ibrâhîm Nédjâtî, employé au bureau de la correspondance de la direction des fortifications au Séraskiérat. 1307.

103. محمد مظفر مجموعه‌سی « Le recueil de Moḥammed Muzhaffèr », roman littéraire et historique, par Muʿallim Nâdjî. 1306.

104. مرثية الشريف مولاى احمد « Panégyrique funèbre du chérif Mouley Aḥmed », en arabe, par le chéïkh ʿAbd-el-Qâdir ben ʿAbd-el-Kérim el-Wardîfî el-Maghrébî; suivi d'une élégie par le chéïkh Moçṭafa ech-Chanîbî eṭ-Ṭarâbolosî. Lithographié, 12 pages in-8°; imprimerie de Ḥâdj-Éfendi Bosnéwî, au bazar des papetiers. 1306.

Feu Mouley Aḥmed était l'oncle de l'empereur régnant du Maroc, Mouley Ḥasan; réfugié à Constantinople, il y est mort.

105. مشابهت ياخود يأس ايچنده سرور « La ressemblance, ou la joie au milieu du deuil », roman, par Moçṭafa Kiâmil et Ibrâhîm Néch'èt. Par fascicules. 1307.

106. مصورات شوق « Imaginations de la passion », poésies, par Nâmiq Kémâl-bey, attaché au Ministère de la justice, fils d'ʿAlî Riẓa-pacha. 1307. Prix : 60 paras.

107. معلم نصيحت « Le professeur de conseils », traduction turque du commentaire sur l'ouvrage intitulé نصيحة الحكماء « Le conseil des sages », avec la signification de chaque mot écrite dans l'interligne. Chez Arakel. 1306.

Voir également ci-dessous, n° 115.

108. معيار اخوت « La pierre de touche de la fraternité », sur la morale, par Zuhdî-Éfendi, d'après l'*Ihyâ ʿuloûm-eddîn* de Ghazzâlî. 1307.

109. منتخبات احمد مدحت « Œuvres choisies d'Aḥmed Midḥat », recueil d'articles parus dans le journal *Terdjumân-i Ḥaqîqat* et dus à la plume de son rédacteur en chef. 1307.

110. منتخبات حسين رحمى « Œuvres choisies de Ḥuséîn Raḥmî », recueil d'articles parus dans le journal *Terdjumân-i Ḥaqîqat.* 1306.

111. منتخبات مصطفى رفيق « Œuvres choisies de Moçṭafa Réfîq », recueil d'articles scientifiques et littéraires parus dans le journal *Terdjumân-i Ḥaqîqat.* Cahiers I, II et III. 1306.

112. منتخبات ويزنطال « Œuvres choisies de Wisenthal », recueil d'articles traduits des langues étrangères et parus dans le journal *Terdjumân-i Ḥaqîqat.* Vol. I. 1307.

113. نباهت « L'éveil », mémoires d'un fusil, his-

toire de chasse, par Suléïmân Nâfiz-bey, rédacteur en chef du journal *Servèt* ثروت. 1307.

114. نزاكت واصول معاشرت « La délicatesse, principe de la société », règles de la civilité puérile et honnête, traduites en turc par l'adjudant-major de cavalerie Ḥuséïn Ḥusnî-bey Résoûl-zâdè, professeur de français à l'École du génie militaire. 1306.

115. نصيحت الحكما « Le conseil des sages », traduit du persan en arabe par Moçṭafa Ruchdî-Éfendi, uléma de Kémer-Edrémît, avec le texte persan. 1307.

116. نگار نامه « Livre des peintures », historiettes de philosophie morale, par le Vieillard parfait پير كامل. 231 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey, 1306.

117. نغمهٔ اشتياق « Mélodie du désir », poésies, par Chîrvânî Nazhmî-Éfendi, professeur de littérature arabe et persane à l'école *Chems-ul-mé'ârif*. 1306.

118. نغمات عشق « Les mélodies de l'amour », recueil de chansons populaires turques, par Ḥasan Ḥilmî. Chez Alexan-Éfendi. 208 pages. 1307. Prix : 7 piastres et demie.

119. واويلاى شباب « Plaintes de l'adolescence », recueil de compositions littéraires, par Moḥammed Énîsî-bey. 1306.

120. هر باغچه دن بر چچك « Une fleur de chaque

jardin », par Aḥmed Nâdjî-bey, diplômé de l'École d'administration, fils d'ʿAbd-ul-Qâdir pacha. 1307.

121. همیانچهٔ منتخبات فارسیه « La petite bourse pleine d'extraits persans », chrestomathie persane, morceaux recueillis par Mihrî-Éfendi. 1306. Prix : 100 paras.

122. یکی اثرلرم « Mes nouvelles œuvres », par ʿIzzet-Éfendi, ancien directeur de la correspondance de la province d'Alep. A la librairie *Ghaïrèt*, au bazar des graveurs. 1306.

III

HISTOIRE, BIOGRAPHIE.

123. الباقيات الصالحات لرفيع الدرجات « Les poésies durables et honnêtes en l'honneur du Sublime », panégyrique du sultan ʿAbd-ul-Ḥamîd II, en arabe, par Yaḥya es-Sélâwî, membre du Conseil de la censure au Ministère de l'instruction publique. 48 pages. Imprimerie Caspar. 1306.

124. بر ترك دیپلوماتی « Un diplomate turc », biographie de feu Moçṭafa Réchîd-pacha, ancien grand vizir, par Çalâḥî-bey. 1306. Prix : 5 piastres.

125. بر ترك دیپلوماتنك اوراق رسمیه‌سی « Correspondance officielle d'un diplomate turc », faisant suite au précédent, recueil des pièces de correspondance de l'ancien grand vizir Moçṭafa Réchîd-pacha, publiées par Çalâḥ-uddîn bey, membre du Conseil de la censure. Chez Arakel. 1306.

126. تاريخ ادبيات عثمانى « Histoire de la littérature ottomane », par ʿAbd-ul-Ḥalîm Mèmdoûḥ-bey. 134 pages. Librairie *Vaṭan*. 1306. Prix : 10 piastres.

Littérateurs et poètes turcs depuis Fuẓoûlî jusqu'à nos jours; réflexions et critiques.

127. تاريخ عثمانى « Histoire ottomane », par Mèḥémet Tevfîq-bey, chef d'escadron d'état-major. Volume de plus de 300 pages. 1307. Prix : 20 piastres.

128. تاريخ عموى « Histoire universelle », par le rédacteur en chef du journal hebdomadaire le *Mîzân*. 5 volumes parus. 1307. Prix de chaque volume : 10 piastres.

129. تاريخ لطفى « Histoire de Luṭfì », chronique officielle de l'Empire ottoman, par ʿEumèr Luṭfì-Éfendi, historiographe de l'Empire. Volume VII; 127 pages. Chez Kirkor-Éfendi. 1306.

130. تاريخ نظيما « Histoire de Nazhîmâ », par ʿAlî Nazhîmâ-bey. 43 pages. Chez Caspar. 1307. Prix : 1 piastre.

Cette petite histoire ottomane, à l'usage des enfants, forme le 11e fascicule de la *Bibliothèque de l'instruction primaire*.

131. تاريخچهٔ بشر « Petite histoire de l'homme », récit abrégé du développement de la civilisation et du progrès, par Aḥmed Mâdjid et Aḥmed Édîb. 1306. Prix : 2 piastres.

132. تراجم احوال اوليا « Biographies des saints », vie de plusieurs chefs et fondateurs d'ordres religieux musulmans, par Çâliḥ Çâ'ïm-Éfendi, employé à la grand'maîtrise de l'artillerie. 1307.

133. تلخيص تاريخ عثمانى « Résumé de l'histoire ottomane », à l'usage des enfants, par Méḥémet Bedr-uddîn bey Atèch-zâdè. 1307.

134. خلاصة الوقايع « Quintessence des événements », abrégé de l'histoire ottomane depuis le sultan ʿOsmân jusqu'à ʿAbd-ul-Médjîd, par le molla ʿOsmân Ḥilmî-Éfendi, professeur à l'École secondaire de Béchikhtach. 96 pages. 1306.

135. رازى « Râzî », biographie de l'imam Fakhr-uddîn Râzî, par Méḥémet Zuhdî-Éfendi, élève de l'École de droit. 48 pages. Imprimerie Caspar. 1306. Prix : 2 piastres et demie.

136. رشيد پاشا « Réchîd-pacha », sa vie, par Mèmdoûḥ-bey. Chez Ohannès Férîd-Éfendi. 1306. Prix : 60 paras.

137. عقد الجمان فى مزايا آل عثمان « Le collier de perles, sur les mérites de la famille d'ʿOsmân », par l'uléma Méḥémet Hilâl-Éfendi, ancien président de la Cour d'appel de la province du Yémen. 1306.

Panégyrique de la famille d'ʿOsmân et du Sultan actuel; prédictions des anciens sages de l'islamisme à leur endroit, etc.

138. قصص انبيا وتاريخ خلفا « Légendes des prophètes et histoire des khalifes », par S. Exc. Djevdet-pacha, Ministre de la justice et des cultes. Vol. VI. 1307.

Récit des événements depuis l'an 24 de l'hégire jusqu'à l'époque d'ʿOsmân Dhoû'n-Noûréïn.

139. كوچك تاريخ اسلام « Petite histoire de l'islamisme », à l'usage des écoles secondaires, par Aḥmed Râsim. 178 pages. Chez Arakel. 1306. Prix : relié, 8 piastres.

Histoire abrégée des dynasties des Oméyyades, des ʿAbbassides, des Fatimites, des Seldjoûqides et des Ottomans, suivie d'un vocabulaire des mots arabes et persans employés dans l'ouvrage.

140. محاربات بحرية عثمانيه « Les guerres maritimes des Ottomans » depuis le sultan Moḥammed II, par l'adjudant-major Suléïmân Nouṭqî, membre de la commission technique du Ministère de la marine. Ouvrage illustré. 1307.

141. مختصر اسلام تاريخى « Histoire abrégée de l'islamisme », par Ibrâhîm Ḥaqqî-bey, professeur d'histoire générale et de droit politique à l'École de droit, et Moḥammed ʿAzmî-bey, professeur d'histoire à l'école préparatoire *Mulkiyè*. 206 pages. Chez Carabet. 1306.

142. مختصر عثمانلى تاريخى « Histoire ottomane abrégée », avec une carte de la Turquie au temps du

sultan Moḥammed IV; tirage à part extrait de l'ouvrage précédent (n° 141). 102 pages. Chez Carabet. 1306.

143. مرآت عدالت « Le miroir de la justice », petite histoire des institutions judiciaires dans l'Empire ottoman, par Aḥmed Luṭfî-Éfendi, président du Tribunal de commerce de Sérès. Chez Ohannès-Éfendi. 213 pages. 1306. Prix : 10 piastres.

Cette histoire de la justice et de la procédure en Turquie va du commencement de l'Empire à nos jours; elle contient un parallèle avec les ordonnances des souverains européens.

144. مشاهير الاسلام « Les hommes célèbres de l'islamisme », de Ḥamîd Vehbî-Éfendi. 46e fascicule. 1306.

Pour les numéros précédents, voir *Bibliographie ottomane*, mai-juin 1885, p. 427, n° 234; année 1887, n° 203; avril-mai-juin 1889, n° 164.

145. منظرهٔ عبر « Le spectacle des exemples », histoire romaine, par Djevdet-bey, avocat, ancien conseiller à la Cour d'appel de l'île de Crète. 2 vol. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306. Prix : 16 piastres.

IV

SCIENCES DIVERSES.

146. اسرار خواب « Les mystères du sommeil », étude sur le magnétisme animal et l'hypnotisme, traduite du français par Ḥ. S. Tevfîq-bey. 1307.

147. آسياى شرقيه سياحت « Voyage dans l'Asie orientale », par Aḥmed Iḥsân-bey. 1307.

148. اصول دفترى « Principes de comptabilité » d'après les règles posées dans l'ouvrage de M. Edmond Degrange, par le lieutenant Ḥasan Taḥsîn-Éfendi, professeur de mathématiques. Chez Caspar. 1307. Prix : 5 piastres.

Fait partie de la *Bibliothèque de l'instruction secondaire.*

149. اصول مثلثات مستويه « Principes de trigonométrie rectiligne », par Rif'at-Éfendi, professeur de mathématiques à l'École préparatoire. Chez Caspar. 1307. Prix : 10 piastres.

150. اصول معيشت انسان « Principes de la vie de l'homme », éléments de physiologie et d'anthropologie, par Sa'îd-bey, président de la section judiciaire de première instance au Conseil d'État. 1307.

151. امراض اطفال « Les maladies infantiles », traduction de l'ouvrage anglais du docteur Edward Ellis par Ḥuséïn Iḥsân-bey, médecin de l'hôpital des pauvres (*Ghourèbâ*). 1306.

C'est le premier ouvrage qui paraît en turc sur les maladies des enfants.

152. إمعان « Le travail assidu », informations élémentaires sur l'arithmétique et la géographie, à l'usage des écoles primaires, par 'Alî Nazhîmâ-bey. Chez Caspar. 1306. Prix : 100 paras.

153. ايستاتستيق « La statistique », histoire, théorie et application, par Méḥémet ʿAlî-bey, professeur à l'École préparatoire d'Andrinople. 248 pages. 1307. Prix : relié, 12 piastres.

154. بدايت جغرافيا « Le commencement de la géographie », éléments de géographie à l'usage des écoles primaires, par ʿAlî Djévâd-bey, professeur des écoles secondaires militaires de Scutari. Chez Caspar. 1307. Prix : avec l'atlas, 2 piastres.

155. بحر مستقل قطبی « La mer libre au pôle », ouvrage traduit par Aḥmed-Éfendi et Moçṭafa Réfîq-bey, directeur adjoint du 3e bureau de l'intendance du 2e corps d'armée. Librairie ʿ*Açr*. 1306.

156. تجارب متنوعهٔ مفیده « Diverses expériences utiles », par Aḥmed Chukrî-bey, secrétaire du régiment d'infanterie du Séraskiérat. 1306.

157. تحلیل کیمیای معدنی اطلاسی « Atlas de l'analyse chimique minérale », traduction de l'ouvrage de M. Try, préparateur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, par le lieutenant-colonel docteur ʿEumèr-bey, membre de la Société de chimie de Paris. 1306.

158. تدریسات فنیه « Leçons scientifiques », histoire naturelle des animaux, des plantes et des minéraux, par l'adjudant-major Djémîl-bey, médecin de l'École préparatoire. 1re partie. Chez Carabet. 1306.

159. تر وترلك « La sueur et sa production », le-

çons d'hygiène, par le docteur Marco Portocalli-Éfendi, professeur adjoint à l'École de médecine. 150 pages. Se trouve à la pharmacie Ḥamidiyé, à Sirkédji. 1307.

160. تطبيقات فنيه « Applications techniques », par Maqçoûd Nichân-Éfendi. Vol. III. 1306.

Pour les deux volumes précédents, voir *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n° 183.

161. تعريفات ماكنه « Définitions des machines », par les lieutenants Méḥémet Khaïrî et Méḥémet ʿAdnân, mécaniciens de la marine. 1306.

162. تعطير الانام فى تعبير المنام « Parfum donné aux hommes touchant l'explication des songes », onirocritique d'ʿAbd-el-Ghanî en-Nâbolosî, traduite en turc par Ḥasbî-Éfendi, bibliothécaire de S. M. I. le Sulṭan. 1307.

163. تغذّى « L'alimentation », renseignements techniques et hygiéniques sur les mets et les boissons, par Aḥmed Midḥat-Éfendi. 1307.

Forme le 16e fascicule des *Entretiens du soir;* cf. *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n° 132.

164. تقويم بهار « Calendrier du printemps », almanach pour l'année financière 1305 (commençant le 1er mars v. st. 1889), avec des informations scientifiques, historiques et amusantes, par Aḥmed Edîb et Aḥmed Mâdjid. 88 pages. Imprimerie Caspar. 1306. Prix : 50 paras.

165. تلخيص علم ثروت « Abrégé d'économie politique », traduit du français du docteur Rambaud par Suʿâd-bey, diplômé de l'École d'administration. 1306. Prix : 7 piastres et demie.

166. تلخيص الكيميا « Résumé de la chimie », par Méḥémet Djélâl-uddîn bey, secrétaire du conseil de l'*Idârè-i Makhçoûçè* (régie des bateaux à vapeur de commerce du gouvernement ottoman). Chez Avédis-Éfendi. 1306.

167. تلفون « Le téléphone », par Aḥmed Édîb et Aḥmed Mâdjid. 1306.

168. جغرافیای اصغر « Petite géographie », par Dervîch-pacha de Prévésa. Imprimerie Maḥmoud-bey. 1307.

169. چوجقلره ایدیلهجك ایلك تقیدات « Les premiers soins à donner aux enfants », par le docteur Bésîm ʿEumèr-bey. 1306.

170. حادثات طبیعیه « Les phénomènes naturels », renseignements sur l'histoire naturelle et la géographie, par Tâhir Kènʿân-bey. Chez Avédis. 1306. Prix : 5 piastres.

171. خُجَیرِه « La cellule », étude d'embryogénie et de micrographie, par Suléïmân Nâfiz. Imprimerie Stépan. 1307. Prix : 100 paras.

172. حساب تدریجی « Arithmétique progressive » à la portée des enfants, suivant les nouveaux principes

du calcul mental; traduite du français. 1307. Prix : 100 paras.

173. حفظ صحت اطفال « Hygiène infantile », par le commandant Ibrâhîm Djémâl-bey, professeur adjoint à l'École de médecine. 1306.

174. حفظ صحت بحریه « Hygiène maritime », par le major Rédjeb-bey, médecin de la marine. Imprimerie du Ministère de la marine. 1306. Prix : 5 piastres.

175. حل العقد « Le nœud dénoué », lettres sur l'économie, sur le vrai et le faux des sciences, en turc, par Aḥmed Midḥat-Éfendi. Imprimerie du *Terdjumân-i Ḥaqîqat*. 1307. Prix : 100 paras.

176. حمام واصول استحمام « Le bain et les principes de l'art balnéaire », par le docteur Esʿad ʿArif-bey. 45 pages. Imprimerie Mihran. 1306. Prix : 2 piastres et demie.

177. حمل ووضع حمل « La gestation et l'accouchement », petit traité spécial de physiologie et de médecine, par Khâlid Ziyâ-bey ʿOuchâqi-zâdè. 1306.

178. حیات دول « La vie des états », étude comparée sur les finances des diverses nations, par Moḥammed Râqim, membre du Conseil de la censure au Ministère de l'instruction publique, et Moçṭafa Nâʾil, professeur au Lycée impérial de Galata-Séraï. Vol. I. 224 pages. 1306. Prix : 5 piastres.

IMPRIMERIE NATIONALE.

179. خارجیه سالنامه‌سی « Annuaire du Ministère des affaires étrangères » pour l'année 1306. Chez ʿEumèr Fâʾïq-Éfendi, papetier de la Sublime Porte. 1306. Prix : 1 medjidié et demi.

180. خزینهٔ فنون « Le trésor des sciences », par Râghib-bey, rédacteur au Ministère des affaires étrangères, fils de Riza-pacha, général de division d'état-major. Chez Arakel. 1306.

Contenant 409 questions et réponses de physique et de chimie, sur l'air, la pluie, la neige, le vent, l'électricité, etc.

181. خسته و مجروحلره ایلك امداد « Les premiers secours aux malades et aux blessés », traduit du français du docteur Douglas Hogg, membre de la Commission d'hygiène, par le major Ibrâhîm Djémâl-bey, attaché au bureau de traduction de la direction de la santé au Séraskiérat. 1306. Prix : relié, 6 piastres.

182. خلاصة الحساب « Quintessence du calcul », traité élémentaire très facile d'arithmétique, par Aḥmed Zihnî-bey, attaché à la première section de la direction de la cavalerie au Séraskiérat. Chez le Chéïkh ʿAbdullah Chukrî, au bazar des graveurs. 1307. Prix : 2 piastres.

183. خلاصهٔ حساب اعشاری « Quintessence du calcul décimal », par demandes et réponses, par le capitaine Çâliḥ Çoulḥî Éfendi, professeur à l'École secondaire militaire de Brousse. 1307.

184. دفتر مقتصد « Le registre de l'économiste »,

histoire financière de l'Empire ottoman, par Suléïmân Soûdi-Éfendi, membre du Conseil des finances. Vol. I. 142 pages. 1306. Vol. II. 1307.

185. سالنامه « Annuaire » officiel de l'Empire ottoman pour l'année 1306; 44e année. Petit in-4°, 795 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306. Prix : 15 piastres.

186. سالنامه « Annuaire » officiel de l'Empire ottoman pour l'année 1307; 45e année. Petit in-4°, 900 pages. Imprimerie impériale. 1307. Prix : 20 piastres.

Rédigé par la Commission générale de recensement.

187. سالنامهٔ بحری « Annuaire maritime », rédigé par la Commission technique du Ministère de la marine. 269 pages. Imprimerie de la marine, 1307.

Contient les dessins et plans des navires de guerre.

188. سکسان طقوز اسرار فنیه « Quatre-vingt-neuf mystères scientifiques », économie domestique, hygiène, médication urgente, par M. Raymond, ancien membre du Conseil d'hygiène de Paris, traduit en turc par M. Mouḥyî eddîn bey de Baghdad, lieutenant d'artillerie. Chez Avédis. 1307. Prix : 2 piastres.

189. سلانیك سالنامه‌سی « Annuaire de la province de Salonique » pour l'année 1307, avec une carte coloriée. Chez Dikran Sérâfîm-Éfendi, à Oq-djoular-bâchy. 1307.

190. شريعت غراى اسلاميه دائر مطالعات صحيه « Considérations hygiéniques sur la brillante loi musulmane », traduites du grec du Dr A. Christidi-Éfendi, par Yanko-Éfendi de Bâfra, adjudant-major du service médical. Chez Avédis. 1306. Prix : 5 piastres.

191. صحت اطفال ياخود والدهلره رهنما « La santé des enfants, ou le guide des mères », hygiène infantile, par le docteur Aḥmed ʿAbdullah-Éfendi. Chez Avédis. 1306.

192. صغير بسلك اصولى « Principes de l'élevage des bestiaux », ouvrage illustré, par Méḥémet Émîn-bey, chambellan de S. M. I. le Sultan. Imprimerie *ʿOsmaniyyé*. 1306.

193. طاوق هندى قاز اوردك بسلك « Élevage des poules, dindons, oies, canards », traité de l'élève de la basse-cour, par le commandant Minâs-Éfendi, professeur d'hippiatrique à l'École spéciale militaire. 155 pages. Chez Arakel. 1306. Prix : 7 piastres et demie.

194. عقم وعنانت « La stérilité et l'impuissance », par le docteur Bésîm ʿEumèr-bey, professeur d'obstétrique à l'École impériale de médecine. 125 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306. Prix : 7 piastres et demie.

195. علم امراض داخليه « Pathologie interne », traduite par le colonel docteur Féizî-bey, professeur à l'École de médecine. 2e et 3e volumes : maladies des

voies respiratoires et des organes de la locomotion. Chez Ohannès Férîd-Éfendi. 1306. Prix du 2e volume : 25 piastres, et du 3e : 10 piastres.

Voir *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n° 211.

196. علم حساب « Arithmétique », traduite du français de M. Pellissier, inspecteur des écoles primaires, par Mazhhar-Éfendî. Chez Caspar. 1306. Prix : 100 paras.

197. عملى ونظرى مختصر اصول دفترى « Abrégé des principes de la comptabilité pratique et théorique », par Echrèf-Éfendi, employé à la Caisse des retraites civiles. 1307.

198. غرائب عالمدن بر نبذه « Une parcelle des merveilles du monde », par Nédjîb-bey de Béïcoz, enseigne de vaisseau. 62 pages. 1306.

Extraits de divers livres anglais sur les sciences, les arts, l'histoire, etc., traduits en turc.

199. غره نامهٔ دائمى « Calendrier perpétuel pour le 1er de chaque mois », calcul du 1er de chaque mois arabe selon les règles canoniques, depuis l'an de l'hégire 1290 jusqu'en 1500, par S. Exc. le Maréchal Sâmiḥ-pacha, gouverneur général de la province d'Erzeroum. 28 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306.

200. فريد « L'unique », livre de lecture, sur l'éducation, l'économie domestique, l'hygiène, etc., traduit par le capitaine Nédjîb ʿAçim-Éfendi, profes-

seur de français à l'École secondaire militaire de Top-tâchy. Chez Arakel. 1307.

201. فطين « L'intelligent », notions élémentaires et fondamentales sur les sciences nouvelles, avec figures, par Maḥmoûd Mèmdoûḥ-Éfendi, rédacteur au bureau de statistique du Ministère de la justice. 1306.

Imitation d'un ouvrage français appelé Francinet.

202. فن تداوى « Thérapeutique », traduction du traité spécial de Rayotteau. 1307. Prix : 5 medjidiés.

203. فوطوغرافيا رسالهسى « Traité de photographie », par Râghib-bey, rédacteur au Ministère des affaires étrangères. 1307. Prix : 3 piastres.

204. قسطاس حساب « La balance de l'arithmétique », traité rédigé en style simple et élégant à la fois, par Aḥmed Fâ'ïq-bey, rédacteur au bureau du procureur général près la Cour de cassation. 1306.

205. قطره « La goutte », petite encyclopédie, par Aḥmed Nâzhim, capitaine d'état-major, et Méḥémet Ruchdî, capitaine d'artillerie. Chez Caspar. 1306. Prix de chaque fascicule : 40 paras.

206. قووز « La couveuse », élevage des enfants nés avant terme, traduction du traité du docteur Baudin, professeur à l'École de médecine de Paris, par le docteur Bésîm ʿEumèr-bey, professeur adjoint d'obsté-

trique à l'École de médecine militaire. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306.

207. كليات فن اسلحه « Traité complet des armes », d'après le livre allemand de M. Neumann, appliqué à l'armée ottomane. Vol. I. Imprimerie Carabet. 1307. Prix : 70 piastres.

208. كوچك حساب « Petite arithmétique » à l'usage des enfants, par ʿAlî Nazhimâ-bey. 110 pages. Imprimerie de la Société des compositeurs. 1306. Prix : 4 piastres.

209. لكه رسالهسى « Traité des taches », manière d'enlever les taches sur le linge et le drap. Chez Arakel. 1306.

210. مبادئ علم ثروت ملل « Principes de la science de la prospérité des nations », éléments d'économie politique, par Oḥannès-Éfendi, professeur de droit administratif à l'École d'administration. Chez Caspar. 1307. Prix : 20 piastres.

211. مبادئ علم جبر « Éléments d'algèbre », traduction de l'ouvrage du géomètre anglais Tod-Hanter, par Ḥuséïn ʿAvnî-Éfendi, directeur des études à l'école ʿ*Osmânî*. Imprimerie Mihran. 1306.

212. مبادئ علم حساب « Principes d'arithmétique », par ʿAlî Ghâlib-Éfendi, professeur de mathématiques à l'École préparatoire. 1307.

213. مبادئ عمومية امراض جلديه « Principes géné-

raux des maladies de la peau », traduit du français par Munîr-Éfendi, professeur adjoint à l'École de médecine. Chez Ohannès Férîd-Éfendi. Imprimerie *Murèttibiyyè*. 1306. Prix : 20 piastres.

214. مبادئ فن جغرافيا « Principes de la géographie », par demandes et réponses, à l'usage des écoles primaires musulmanes, par Méhémet Chevqî-Éfendi, capitaine d'état-major. 1306. Prix : 3 piastres et demie.

215. مجمل جغرافيا « Résumé de la géographie », à l'usage des écoles secondaires, par 'Alî Djévâd-bey, professeur à l'École préparatoire civile. Chez Caspar. 1306. Prix : avec l'atlas, 4 piastres.

216. مجموعهٔ بختياران « Recueil des heureux », liste des numéros gagnants des obligations à lots des chemins de fer de Roumélie depuis leur création jusqu'à présent, par le commandant Behdjet-bey, professeur de statistique à l'École militaire et à l'École du génie. 1306.

217. محبت ازدواج وقادينلر « L'amour, le mariage et les femmes », traduit par le docteur Munîf-Éfendi. 1306. Prix : 5 piastres.

218. مختصر هندسه « Abrégé de géométrie », à l'usage des commençants, par le molla Méhémet Djélâl-uddîn Éfendi, ancien professeur à l'École normale de la province de Hudâvendiguiar. 1306. Prix : 100 paras.

219. مرآت البيت « Le miroir de la maison », économie domestique, avec gravures, par le colonel docteur Ḥuséïn Ramzî-bey. 1307.

220. مسائل رياضيه « Questions de mathématiques », par Nâzhim-bey Nâbî-zâdè. 1[re] partie : Algèbre. Imprimerie Caspar. 1307. Prix : 2 piastres.

221. مفتاح الهندسه « Clef de la géométrie », par le commandant Râghib-bey. 3[e] édition augmentée et corrigée. Chez Caspar. 1307. Prix : 8 piastres.

222. مفردات طب وفن تداوى « Éléments de la médecine et de la thérapeutique », par le docteur Munîr-bey. Vol. II et dernier. Chez Oḥannès Férîd-Éfendi. 1306. Prix : 35 piastres.

Cf. *Bibliographie ottomane*, dans ce recueil, avril-mai-juin 1889, n° 236, p. 474.

223. ميزان الساعة « La balance de l'heure », tableaux de comparaison permettant de calculer l'heure à la franque et à la turque, par Ibrâhîm Chevkèt-Éfendi. 1306.

224. ميوه نامه « Le livre des fruits », par Abou'l-Ḥikmèt Aḥmed Moḥsin-bey. 1307.

Traité des fruits comestibles; qualités et particularités de ceux qu'il faut manger avant ou après le repas, nature de leur digestion, etc.

225. نو سال عثمانى « La nouvelle année ottomane », almanach, avec des renseignements utiles, pour l'année financière 1306 (commençant le 1[er] mars

v. st. 1890), rédigé par Moḥammed Béhâ-uddîn bey. Chez Avédis. 1307.

226. نو سال معرفت « La nouvelle année de la science », annuaire scientifique, par Abou'z-Ẓiyâ Tevfîq-bey. 1306. Prix : 15 piastres.

Fait suite au ربيع معرفت du même auteur signalé dans la *Bibliographie ottomane*, 1882, n° 146.

227. نو اصول فوطوغراف « Le nouvel appareil photographique », par Aḥmed Iḥsân-bey. 1306.

228. هيئت فلكيه « Astronomie », cours de première année, par le lieutenant de vaisseau Moçṭafa Ḥilmî-Éfendi, professeur d'astronomie et de navigation à l'École navale. Chez Carabet. 1306.

229. يكى حساب « Nouvelle arithmétique », à l'usage des écoles primaires, traduite par ʿAlî Nazhîmâ-bey. Chez Caspar. 1307.

230. يكى كيميا « Nouvelle chimie », à l'usage des écoles préparatoires, par Nâzhim-bey Nâbî-zâdè. 370 pages. Chez Caspar. 1307. Prix : 15 piastres.

231. يمن سالنامهسى « Annuaire de la province du Yémen » pour l'année 1307, par ʿAlî Ghâlib-bey, directeur de la correspondance de ce *vilâyet*. Imprimerie du journal officiel de la province, à Çanʿâ. 1307.

Renseignements nombreux, mais impression défectueuse; quantité de fautes non corrigées.

V

LINGUISTIQUE, RÉDACTION, GRAMMAIRE.

232. ادمان « Les exercices pratiques », 1[er] supplément : alphabet ottoman, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. Imprimerie de l'Association des compositeurs. 1306.

Voir, sur cet ouvrage, *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n° 41.

233. اساس صرف تركى « Bases de la conjugaison turque », à l'usage des jeunes Grecs, par Dimitraki Zafériadi-Éfendi, professeur de français à l'École secondaire de Mételin. 1306.

234. اصطلاحات ادبيه « Termes techniques littéraires », terminologie de la rhétorique turque, par Muʿallim Nâdjî. Par fascicules. 1307.

235. اصطلاحات لغتى « Dictionnaire des termes techniques », français-turc, par Andon Tinghir-Éfendi et Kirkor Sinapian-Éfendi. Par fascicules. 1307.

Terminologie de la géométrie, de l'histoire naturelle, du droit, de la médecine, etc.

236. اكسير الفباى عثمانى « L'élixir de l'alphabet ottoman », à l'usage des écoles primaires, par Mihrî-Efendi. 7[e] édition. 1306. Prix : 1 piastre.

237. امثله ايله تحصيل صرف فرانسوى « L'enseignement de la grammaire française par des exemples »,

à l'usage des écoles secondaires, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. 112 pages. Chez Caspar. 1306. Prix : 5 piastres.

238. انكليز قواعد لسانيه‌سى « Les règles de la langue anglaise », par Aléko-Éfendi, professeur à l'École navale ; ouvrage traduit en turc par Iḥsân-bey. 1307.

239. انكليزجه معلّى « Le professeur d'anglais », par le lieutenant de vaisseau Ismâʿîl Ḥaqqî-bey, professeur à l'École navale. 1306. Prix : 12 piastres.

240. اورنك « Le modèle », recueil de modèles de lettres à l'usage des enfants. 1307.

241. اوقو « Lis ! », éléments de lecture appliquée aux imprimés et aux manuscrits, à l'usage des écoles primaires, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. Chez Caspar. 1307.

242. بيوك لغات « Le grand dictionnaire », par le traducteur Mihrân-Éfendi. 1,140 pages. 1307. Prix : relié, 30 piastres.

Termes techniques turcs, arabes et persans de la littérature, de la rédaction, de la médecine, de l'astronomie, de l'anatomie, de l'arithmétique, de l'algèbre, de la botanique, du droit, etc., avec les termes correspondants en arménien et en français.

243. پارس صداسى ياخود مكمل اصول مكالمهٔ فرانسوى « L'écho de Paris ou principes complets de

la conversation française », par Ibrâhîm Edhèm-bey, traducteur à la Sublime Porte. 1306.

244. تتمۀ قرائت فرانسوى « Le complément de la lecture française », mots dont la prononciation en français est irrégulière, par Khâlid-bey, professeur à l'École militaire. 1307.

245. تدريس لسان فرانسوى « L'enseignement de la langue française », suivant la méthode Ahn, par Ḥasan Chérîf-bey, professeur à l'École impériale civile. Chez Arakel. 1306. Prix : relié, 12 piastres.

246. تدقيق غلطات ترجمه « Examen des *Erreurs de traduction* », critique de l'ouvrage portant ce titre, par Moḥammed Khâlid-bey, professeur de langues à l'École militaire. 1306.

Voir ci-dessous, n° 272.

247. تسهيل تحصيل « L'étude facilitée », tableau des règles de la grammaire, par ʿAbd-ul-Aḥad Noûrî-Éfendi, compositeur à l'imprimerie du Ministère de la guerre. A la librairie *Émânèt.* 1306. Prix: 60 paras.

248. تصحيحات ترجمه سى « Traduction du corrigé » des exercices de 2ᵉ année de la grammaire de Larive et Fleury, par Ḥuséïn Ḥusnî-bey Résoûl-zâdè, adjudant-major de cavalerie, professeur de français à l'École du génie militaire. 129 pages. 1306.

249. تعليم كتابت ياخود مكمل انشا « L'enseigne-

ment de la rédaction ou épistolaire complet », par Réchâd-bey, ancien directeur de l'instruction publique à Janina. 1307.

250. جيبده بولنسون « *Vade-mecum* de poche », dictionnaire français-turc, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. Paraît par fascicules. 1306.

251. چوجقلر ایچون لغت کتابی « Vocabulaire pour les enfants » des mots arabes, persans et étrangers usités dans la rédaction turque, par Muʿallim Nâdjî. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306.

252. چوجقلر باغچەسی « Le jardin des enfants », à l'usage des écoles primaires, enseignement élémentaire, instructions verbales, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. 58 pages. Chez Caspar. 1306. Prix : 3 piastres et demie.

253. چوجقلره قلاووز « Le guide des enfants », exercices de lecture, avec figures, par Moḥammed Chèms-uddîn bey, premier secrétaire du bureau de la santé, à Galata. Chez Arakel. 1307. Prix : 50 paras.

Quelques pages sont à deux colonnes et donnent la transcription en écriture *riqʿa* en face des caractères ordinaires d'imprimerie.

254. چوجقلره معلومات اوّليه « Informations élémentaires pour les enfants », enseignement de la lecture, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. 63 pages. Chez Caspar. 1306. Prix : 100 paras.

255. خزینهٔ مکاتیب یاخود مکمل انشا « Le trésor des lettres ou épistolaire complet », par Moçtafa Réchîd et Aḥmed Râsim. Chez Arakel. 1306. Prix : relié, 20 piastres.

256. خط وخطاطان « L'écriture et les calligraphes », histoire de la calligraphie orientale, en turc, par Ḥabîb-Éfendi, membre du Conseil de la censure au Ministère de l'instruction publique. In-8°, 285 pages. Imprimerie Abou'z-Ziyâ. 1306. Prix : 15 piastres.

257. خطوط عثمانیه « Les écritures ottomanes », recueil de modèles de calligraphie en diverses écritures, par 'Izzet-Éfendi et Taḥsîn-Éfendi, professeurs de calligraphie au Lycée impérial de Galata-Séraï. 1307.

258. خطیئات ترجمه « Les fautes de traduction », critique de l'ouvrage intitulé *Erreurs de traduction*, par Iḥsân-Éfendi, rédacteur au journal *Stamboul*. 24 pages. 1306.

Voir plus loin, n° 272.

259. خواجه‌سز فرانسزجه اوکرنمك اصولی « Principes de l'étude du français sans maître », par Moçtafa Fâẓil-bey, diplômé de l'École des langues. 1307.

260. روسجه قرائت معلمی « Le professeur de lecture russe », application de la méthode Ahn à la langue russe, par le lieutenant-colonel Moḥammed Çâdiq-bey, professeur de russe à l'École militaire et inspec-

teur adjoint des écoles militaires. Chez Ohannès-Éfendi. 167 pages. 1307.

261. رهبر املا « Le guide de la dictée », traité d'orthographe, par ʿAlî Nazhîmâ-bey. 1307.

262. رهبر تحصيل « Le guide de l'acquisition », méthode pour apprendre le français d'après les principes de l'Association allemande pour l'instruction des enfants, par Wisenthal-Éfendi, rédacteur au journal *Terdjumân-i Ḥaqîqat.* 1er volume. 1307.

263. رهبر ترجمه « Le guide de la traduction » du français en turc, par Mihrî-Éfendi, employé au bureau de traduction du Séraskiérat. 1306. Prix : 100 paras.

264. رهبر لسان فرانسوی « Le guide de la langue française », à l'usage des commençants, par Cléanthi-Éfendi, professeur de français à l'École des capitaines de la marine marchande. 352 pages. 1306.

265. زينة الكلام « L'ornement du discours », traité de rhétorique, par ʿAlî Nazhîf-bey, employé au bureau des référendaires au Divan impérial et fils de Surourî-pacha. 1306.

266. صرف ترکی « Grammaire turque », par Ḥasan Chéfîq-bey, chef du bureau de traduction à l'administration générale des contributions indirectes et professeur de français à l'École d'administration. 1307.

267. علاوه‌لى اصول فارسى « Principes de la langue persane, avec supplément », 4e édition, augmentée, de la grammaire persane de Féïẓî-Éfendi, professeur au Lycée impérial de Galata-Séraï. 1306.

268. علاوه‌لى بنا « Le *Binâ* avec supplément », réimpression de cet ouvrage classique sur la syntaxe arabe, à l'usage des écoles secondaires. 1307.

269. علاوه‌لى عوامل « Les particules régissantes, avec supplément », à l'usage des écoles secondaires, avec une disposition typographique marquant le commencement des chapitres et la séparation des mots, en arabe, par Éliâs-Éfendi. 15 pages. Chez Caspar. 1306. Prix : 40 paras.

270. عملى ونظرى تعليم كتابت « L'enseignement de la rédaction, théorique et pratique », d'après une nouvelle méthode, par Réchâd-bey, ancien directeur de l'instruction publique de la province de Janina. 1307.

271. عملى ونظرى تعليم لسان عثمانى « Enseignement de la langue ottomane, théorique et pratique », grammaire complète de la langue turque, par Aḥmed Râsim-Éfendi. Chez Arakel. 1306.

272. غلطات ترجمه « Les erreurs de traduction », par Saʿîd-bey, président de la section judiciaire de première instance au Conseil d'État. 116 pages. Chez Arakel. 1306. Prix : 5 piastres.

Sur les erreurs commises habituellement dans la traduc-

tion des phrases françaises en turc; cet ouvrage donne le vrai correspondant turc d'un certain nombre de phrases. Voir cependant ci-dessus, nos 246 et 258.

273. فائده‌لی قرائت «La lecture utile», à l'usage des écoles primaires. Chez Caspar. 1307.

274. فرانسزجه نمونهٔ انشا «Modèles de rédaction en français», par Yousouf Ziyâ-bey, employé au bureau de traduction à la Sublime Porte. Chez Avédis. 1306. Prix : 100 paras.

275. قواعد صرفیه‌یی جامع مکمل عثمانلی صرفی «Grammaire turque complète, comprenant les règles de la conjugaison», à l'usage des écoles secondaires. Chez Caspar. 1307.

276. قواعد فارسی «Règles de la langue persane», par Méhémet Behdjet-Éfendi. 1306.

277. کلمه و مکالمه مجموعه‌سی «Recueil des mots et des phrases de conversation» français-turc, à l'usage des écoles préparatoires, par M. Bâhir-bey, professeur au Lycée impérial de Galata-Séraï. 1306. Prix : 3 piastres et demie.

278. کلیات مکالمهٔ السنه «Traité complet de la conversation en différentes langues» (arabe, turc, arménien, grec, russe, français, italien et anglais), par M. Fikrî-bey. Chez Avédis. 1307.

Les langues étrangères sont transcrites en caractères turcs.

279. گزیدهٔ منشآت «Choix de modèles de rédaction» avec l'explication des mots employés, en marge,

par Ziyâ-Éfendi. 131 pages. Imprimerie Maḥmoûd-bey. 1306. Prix : 10 piastres.

280. لطائف انشا « Rédactions plaisantes », chrestomathie, par Réchâd-bey. 1307.

281. لغت شمس الدين « Dictionnaire de Chèms ud-dîn », par Chèms ud-dîn Éfendi. Par fascicules. 1307.

282. لوامع « Les brillantes », leçons de rédaction, dictées faites à l'École des *naïbs* par le Chéïkh Vaçfî. 100 pages. 1307. Prix : 4 piastres.

283. مبادئ جداول « Principes des tables », traité de calligraphie, avec des éléments de comptabilité, à l'usage des écoles secondaires, par le directeur de l'impôt foncier du Lazistan. 1306.

284. مخابرات واصطلاحات تجاريه « Correspondance et terminologie commerciales », en français et en turc, par Kirkor Zoubo Éfendi, professeur de traduction à l'école commerciale *Ḥamidiyyé*. 476 pages. 1306.

285. مختصر جديد قواعد عثمانيه « Nouvel abrégé des *Règles ottomanes* », petite grammaire turque à l'usage des écoles primaires, divisée en 28 leçons. Chez Caspar. 1307.

286. مدار مكالمه « Le moyen de converser », versets du Qor'ân, traditions du prophète, pensées et apophtegmes en arabe et en persan, recueillis par

Yousouf Ẓiyâ-bey, substitut du procureur impérial de Nigdé. 1306.

287. مدار نطق « Le moyen de discourir », manuel de conversation en turc et en français. Chez Carabet. 1306. Prix : 5 piastres.

Ouvrage contenant l'indication des bureaux et des administrations publiques, les expressions de la politique et de la diplomatie, les grades civils et militaires, les différentes formules de salutation, etc.

288. مدرسهٔ سليمانيه اصول تدريسى « Principes d'enseignement suivis à l'école *Suléïmânniyyè* (à Rhodes) », par Aḥmed Midḥat-Éfendi. 1306.

289. مدرسه وياخود مفتاح الاملا « L'école ou la clef de l'orthographe », à l'usage des commençants. 1306.

290. مراسلات « Correspondances », recueil d'épîtres littéraires, par Çâliḥ Çâ'ïm-Éfendi. 23 pages. 1306.

291. المشذّب « L'arbre dépouillé de son écorce », règles de la grammaire arabe, en deux parties, par Méḥémet Zihnî-Éfendi. 1307. Prix : relié, 13 piastres et demie.

C'est un abrégé des ouvrages précédents du même auteur, sur lesquels on peut consulter notre *Bibliographie ottomane*, avril-mai-juin 1889, n[os] 291, 292 et 296.

292. مطوّل صرف عثمانى « Grammaire ottomane dé-

taillée », à l'usage des écoles secondaires et préparatoires, par Mihrî-Éfendi. 1306. Prix : 6 piastres.

Règles du turc, du persan et de l'arabe, par demandes et réponses, avec un glossaire des termes grammaticaux.

293. معلم صرف « Le professeur de grammaire », conjugaisons et déclinaisons de la langue turque, par Aḥmed Râsim-bey. 1307.

294. مفتاح « La clef », grammaire arabe, clef de l'ouvrage intitulé الشذب (voir ci-dessus, n° 291), par ʿAli Nazhîmâ-bey. 1307.

295. مفتاح اصول تعليم « Clef des *Principes de l'enseignement* », corrigé des exercices de l'ouvrage de ce nom, par Béchîr Fu'âd-bey. Chez Arakel. 1306. Prix : 100 paras.

Voir *Bibliographie ottomane*, 1887, n° 270.

296. نمونهٔ سخن « Modèle du discours », leçons de persan professées à l'école *Mèktèb-i Èdèb*, par Muʿallim Nâdji. 1307.

Morceaux classiques persans en prose et en vers, expliqués et traduits.

297. يكى اصول صرف فارسى « Grammaire persane, d'après de nouveaux principes », application des règles de la méthode Larive et Fleury, par Aḥmed Râsim-Éfendi. 68 pages. Chez Arakel. 1306. Prix : 2 piastres.

298. يكى اصول معلم صرف « Le professeur de con-

jugaison, d'après une nouvelle méthode », règles de la grammaire turque, par Aḥmed Râsim-Éfendi. 1306.

299. يكى ترتيبده مختصر عثمانلى صرفى « Grammaire turque abrégée, suivant une nouvelle disposition », application de la méthode Guérard, par Nédjib ʿAçim-Éfendi, professeur des écoles militaires. 128 pages. Chez Carabet. Prix : 100 paras.

VI

PÉRIODIQUES.

300. حديقۀ فنون « Le jardin des sciences », revue paraissant à Andrinople une fois tous les quinze jours. 1307.

301. چانطه « La valise », revue périodique. 1306.

302. روضۀ مصوره « Le jardin illustré », revue paraissant une fois par semaine en livraisons de 8 pages. Imprimerie Berbérian Nichan-Éfendi. 1306. Prix : 20 paras.

303. نير « Le luminaire », revue littéraire, par Moçṭafa Réchîd-bey. 1307.

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ARABE.

MONUMENTS ET INSCRIPTIONS FATIMITES,

PAR

M. MAX VAN BERCHEM.

On peut désigner sous le nom général d'*archéologie arabe* l'étude des monuments dans les pays de langue arabe. Par monuments, il faut entendre ici les produits de l'architecture, des arts du dessin et des arts industriels, les inscriptions, les monnaies, les cachets et intailles, en un mot tous les documents qui fournissent quelque donnée à l'histoire, soit par leurs formes mêmes, soit par les textes qu'ils présentent, abstraction faite des manuscrits. Les papyrus arabes, qui font partie de ces derniers, se rapprochent pourtant des documents archéologiques par leur état fragmentaire et par la nature particulière de leurs enseignements.

En laissant de côté le chapitre distinct de l'Arabie préislamique, l'archéologie arabe embrasse un vaste champ d'études, dont le lien géographique et historique est la civilisation des pays arabes de l'islamisme [1]. Pendant mon premier séjour au Caire, je

[1] L'expression d'*art arabe*, appliquée aux monuments musulmans, est peu satisfaisante, la race arabe n'ayant joué qu'un rôle

fus frappé de l'importance de cette branche des études historiques, et du précieux concours qu'une science encore jeune et mal établie pouvait apporter à l'histoire des mœurs, des idées, de la civilisation musulmanes. Les monuments de l'Espagne sont connus par de nombreux travaux d'art et d'archéologie. Ceux du Caire ont été étudiés au point de vue artistique dans les beaux recueils de Coste, de MM. Prisse d'Avennes et Bourgoin; au point de vue de l'architecture, dans le récent ouvrage de Franz Pacha[1], le meilleur essai technique inspiré par les monuments du Caire. Mais dans ces travaux, le côté historique est resté dans l'ombre, et depuis la grande description de l'Égypte, il n'a paru dans ce domaine que des monographies isolées[2]. Il reste

secondaire dans le développement de la civilisation matérielle de l'islamisme. Le terme général d'*art musulman* ne peut désigner que l'ensemble des productions artistiques de l'islamisme; il faut donc conserver le nom d'*art arabe* aux monuments musulmans des pays de langue arabe. On peut l'appliquer plus spécialement à ceux du groupe syro-égyptien, qui forment un tout homogène, en désignant ceux de l'Occident sous le nom d'*art arabe occidental*. Les termes d'*art sarrasin* et *art moresque* définissent des périodes spéciales de l'art arabe en Égypte et en Syrie d'une part, en Occident d'autre part. L'art musulman de la Perse et de l'Asie centrale, très différent des précédents et assez homogène, peut s'appeler l'*art persan*. Enfin le terme d'*art turc*, si impropre qu'il soit, serait réservé aux monuments élevés par les Mongols et les Turcs en Asie Mineure et en Europe sous l'influence de la construction byzantine et de la décoration persane, et dont le style s'est répandu en Syrie et en Égypte au XVIe siècle.

[1] *Die Baukunst des Islam*, Darmstadt, 1887.

[2] Malgré la valeur du texte qui accompagne le beau recueil de M. Prisse, un grand nombre d'erreurs de détail font regretter que

donc à étudier ces monuments au point de vue de leur évolution et de leur fonction dans la vie musulmane; à chercher dans leur construction l'origine et le développement des méthodes, dans leur style les expressions successives du goût, dans leurs formes générales les idées qu'ils incarnent. Entreprendre l'étude comparée de ces formes, chercher dans la géographie et dans l'histoire le secret des lois qui président à leur évolution; envisager ces monuments non comme des produits artistiques isolés, mais comme de véritables documents historiques et leur demander la solution de problèmes que les auteurs arabes abordent à peine, tel doit être le but de l'archéologie arabe.

La Syrie, de son côté, abonde en monuments de l'époque musulmane, encore imparfaitement étudiés. Nous possédons un grand nombre de documents arabes répandus dans les ouvrages de topographie

l'auteur, qui cite très rarement ses sources, n'ait pu consulter directement les sources arabes et mettre son travail au courant des dernières recherches. La partie technique donne lieu aux mêmes observations. Il y a des pages entières qui sont simplement copiées, à plus d'un demi-siècle d'intervalle, sur les articles de la *Description de l'Égypte* consacrés au Caire, sans que l'auteur mentionne cet important recueil. Dans l'introduction à *Les arts arabes*, M. Bourgoin prend soin de dire qu'il fait œuvre d'artiste et non d'archéologue; à ce point de vue, ses travaux méritent la plus entière admiration. L'ouvrage récent de M. Stanley Lane Poole, *The art of the Saracens in Egypt*, est le premier essai d'ensemble fait au point de vue archéologique. Ce livre de vraie science est unique pour les arts décoratifs et industriels. Malheureusement le cadre imposé par le plan du travail a forcé l'auteur à résumer brièvement le chapitre de l'architecture.

et dans les descriptions des voyageurs et des géographes; mais à part quelques monographies isolées, à part les descriptions fragmentaires des voyageurs modernes, les monuments arabes n'ont pas encore été directement interrogés dans un pays où l'attention s'est portée presque exclusivement sur l'antiquité[1]. Sous ce rapport enfin, la Mésopotamie est presque une terre inconnue.

Quant aux inscriptions, elles offrent encore un vaste champ de recherches. Parmi les nombreux travaux sur l'épigraphie arabe de l'Égypte et de la Syrie, celui de M. de Mehren sur les inscriptions du Caire occupe la première place[2]. Cependant la plus grande partie des inscriptions arabes de ces deux pays sont encore inédites.

La numismatique est certainement la branche la plus avancée de l'archéologie arabe; mais on n'a pas encore déduit des monnaies tous les résultats paléographiques que comporte l'étude comparée de leurs

[1] Cette remarque s'applique surtout à Damas, à la Syrie centrale et septentrionale. L'essai historique et descriptif du regretté de Kremer, *Topographie von Damascus*, n'est que le premier jalon d'un travail considérable à entreprendre. La Palestine musulmane est mieux connue, grâce à la magistrale étude de M. de Vogüé sur le temple de Jérusalem et aux nombreux travaux inspirés par les monuments du Haram.

[2] Mehren, *Câhira og Kerâfat*, Kjobenhafn, 1870 (voir aussi *Bull. de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XIV, XV et XVI). Pour la Syrie, les monographies les plus importantes sont celle des inscriptions du Haram publiées par M. de Vogüé et celle des inscriptions de Ramleh, d'Hébron et de Kerak, expliquées par M. Sauvaire dans le grand ouvrage du duc de Luynes.

légendes. Restent enfin les jetons de verre, les poids et mesures, indices précieux pour la métrologie et le commerce arabes, et les menus documents qu'on rencontre en si grand nombre en Europe ou en Orient[1].

Les procédés de l'archéologie se basant sur l'observation directe, cette science prend de jour en jour plus de place dans la nouvelle méthode historique, qui recherche avant tout le document, qui préfère l'analyse à la synthèse, le détail bien étudié aux vues d'ensemble prématurées. Devant ce fait et en présence de matériaux aussi considérables, une double tâche semble s'imposer dès aujourd'hui à l'orientalisme : recueillir les incriptions de l'Égypte et de la Syrie pour former la base d'un *Corpus inscriptionum arabicarum*, et déduire de l'étude comparée des monuments une sorte de *Manuel d'archéologie arabe*, dont les grandes divisions comprendraient l'architecture, les arts décoratifs, l'épigraphie et la numismatique. Ces deux pays paraissent réunir les conditions les plus favorables à l'exécution de ce double projet. Facilement accessibles dans presque toutes leurs parties, ils offrent un grand nombre de documents archéologiques de toute espèce. Centre et berceau de la civilisation arabe-musulmane, ils

[1] Ne pouvant citer ici tous les travaux parus, je rappelle seulement l'ouvrage de Reinaud, *Monum. arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas*, le premier monument considérable élevé à l'archéologie arabe, et les travaux de Longpérier, de MM. Clermont-Ganneau, Karabacek, etc.

forment une entité historique à presque toutes les époques de l'islamisme et fournissent ainsi une excellente base d'opération d'où l'on pourrait rayonner sur les pays environnants.

Le projet d'un *Manuel d'archéologie arabe*, qui paraîtra peut-être encore prématuré, est grandement facilité depuis qu'un jour tout nouveau a été jeté sur la question des origines de l'art arabe à Byzance, en Syrie, en Perse et dans l'Égypte copte. Les beaux travaux de MM. de Vogüé, Choisy, Dieulafoy, Butler, Gayet seront désormais le *vade-mecum* indispensable de l'archéologue arabe. Aux résultats acquis par la science européenne s'ajoutent, pour compléter l'étude directe des monuments arabes, le précieux concours de Maqrîzi et des topographes arabes, enfin le constant appui des textes épigraphiques, qui sont presque toujours la signature incontestable d'un édifice.

Sans doute, les inscriptions arabes sont loin de prêter à l'histoire un secours aussi précieux que les inscriptions grecques ou latines. En dehors d'un grand nombre de textes coraniques, beaucoup ne fournissent, à côté de titres pompeux ou de redites banales, qu'une date et quelques noms propres. Elles n'ont alors que peu d'intérêt par elles-mêmes, mais elles servent indirectement à l'archéologie en assignant une date certaine aux monuments qui les portent; d'ailleurs on peut presque toujours y glaner quelque observation. Plusieurs enfin constituent de véritables documents historiques.

Pendant mon dernier séjour au Caire, j'ai relevé en deux mois plus de deux cents inscriptions, et revu soigneusement la plupart des textes publiés par M. Mehren; ce travail, brusquement interrompu, sera repris et terminé plus tard, je l'espère. La méthode que j'ai suivie consistait à diviser la ville en un certain nombre de secteurs explorés successivement. Le relevé des inscriptions arabes présente des difficultés particulières; elles sont presque toutes gravées en haut relief et en grands caractères, et l'estampage en est le plus souvent impossible. En outre, comme elles jouent fréquemment un rôle décoratif, les lettres y sont parfois si enchevêtrées, qu'on ne peut les copier comme une inscription grecque ou latine; il s'agit donc de les lire et de les comprendre sur place, puis de les transcrire en cursif sur un carnet. La meilleure méthode à suivre est de *transcrire* ainsi tout ce qu'on est certain d'avoir lu correctement, et de laisser en blanc les passages douteux que l'on *copie* le plus fidèlement possible pour les revoir plus tard à loisir. A mesure que ces passages s'éclaircissent, on les reporte dans les textes transcrits, mais sans toucher à la copie qui doit toujours servir de témoin pour quelque nouvelle discussion. Il est bon alors, si l'on a le temps, de retourner sur place pour vérifier sur l'original l'exactitude de l'interprétation. Afin d'obtenir des copies fidèles, je me suis longuement exercé à dessiner d'après la bosse.

Pour compléter le travail, on fera bien de photo-

graphier les textes intéressants au point de vue paléographique[1]. Un accessoire indispensable est une bonne lorgnette à fort grossissement et à champ étendu, pour ne pas fatiguer la vue. Une échelle est souvent nécessaire, ainsi qu'un ciseau pour enlever les badigeons; quand la pierre est tendre ou délitée, il faut se servir d'un instrument de bois. Enfin, comme on doit souvent pénétrer dans des maisons privées, enjamber des murailles et forcer des consignes, on usera d'une certaine diplomatie secondée à propos par quelques piastres, moyens fort légitimes au service d'une cause aussi désintéressée.

Dans les notes suivantes, on trouvera les inscriptions de l'époque fatimite au Caire avec les déductions archéologiques, historiques et paléographiques fournies par les textes ou par l'étude des monuments de cette dynastie. Je réserve pour un autre article quelques inscriptions de l'époque des sultans mamlouks présentant un intérêt de même nature. Ces articles seront donc de simples jalons et non des monographies complètes; les chapitres les plus divers y seront abordés sans ordre logique, tels qu'ils se présenteront au cours de nos recherches. D'ail-

[1] En règle générale, un bon estampage vaut mieux qu'une photographie, du moins pour une étude personnelle. Mais pour la reproduction d'un texte par un procédé industriel, un cliché direct vaut mieux qu'un cliché fait sur estampage, si l'on choisit convenablement l'éclairage au moment de la pose. En effet, l'estampage des inscriptions arabes donne rarement des résultats parfaits, à cause de la grandeur et de la forte saillie des caractères.

leurs, les déductions archéologiques fournies par l'étude directe des monuments, trop nombreuses pour trouver toutes leur place ici, formeront le sujet d'un travail spécial pour servir d'introduction au *Manuel d'archéologie* dont j'ai déjà tracé le plan et les lignes générales.

Le nombre des inscriptions fatimites étant très restreint, je rappellerai incidemment les textes déjà connus. J'ai adopté l'ordre chronologique, et pour éviter des longueurs inutiles, j'ai abrégé les noms propres soit dans mes notes, soit dans les fragments tirés de Maqrîzi. En tête de chaque article consacré à la description d'un monument, on trouvera la traduction du chapitre correspondant de Maqrîzi, réduite aux passages purement archéologiques et suivie de mes notes et des inscriptions relevées.

Cette comparaison entre l'ouvrage écrit et les monuments présente un intérêt particulier : elle montre l'exactitude, le soin minutieux que l'auteur arabe apportait dans ses recherches. Le Caire des Fatimites était déjà en ruine au xve siècle, et Maqrîzi se trouvait vis-à-vis de ses monuments à peu près dans la situation d'un observateur moderne en face des mosquées des sultans mamlouks; il les décrit en véritable archéologue. Sans doute il s'attache parfois à des détails qui nous paraissent puériles et passe sur des faits qu'il nous importerait bien plus de connaître; mais n'oublions pas que notre point de vue n'est pas celui des auteurs arabes.

Toutes les grandes villes de l'Orient ont eu leurs

topographes : Maqrîzi semble les surpasser tous, sinon en exactitude, du moins par la profusion de ses renseignements. La découverte des papyrus du Fayyoum a permis de contrôler l'exactitude de certaines informations fournies par les auteurs arabes et révoquées en doute par la critique européenne. Ces sortes de contre-épreuves sont une excellente pierre de touche pour la véracité des documents écrits, en donnant la limite exacte du degré de confiance qu'on peut leur accorder; elles constituent une tâche importante de l'archéologie. Il semble que l'école historique moderne dépasse quelquefois sa compétence dans la critique des sources. En condamnant Ibn ʿAbbâs et l'école des faussaires en matière de traditions musulmanes, on reproche avec raison aux érudits arabes d'avoir rejeté comme fausses des traditions qui ne cadraient pas avec leurs systèmes. Ne pourrait-on pas faire le même reproche à la critique moderne, quand elle juge en dernier ressort avant que la cause soit suffisamment instruite? L'archéologie a pour mission de l'arrêter dans une voie dangereuse qui ouvre la porte à l'arbitraire.

J'en donnerai un seul exemple, pris en dehors de l'Égypte. On a cru sur la foi de quelques auteurs arabes que la grande mosquée de Damas a été presque entièrement détruite par l'incendie qu'y alluma Tamerlan lors du sac de cette ville en 1400[1].

[1] Guy le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 272.

L'examen de ce magnifique édifice, qui mériterait une monographie détaillée, montre à première vue qu'une partie considérable a dû échapper au désastre. Le plan général, la grande cour à portiques et le sanctuaire en forme de basilique, la construction de celle-ci avec ses trois nefs et son transept, ses arcs en plein cintre, sa coupole reposant sur un tambour octogone et sur quatre trompes, les minarets carrés, les détails de l'architecture et de la décoration, tout trahit une origine ancienne. On y voit en outre la trace de nombreuses restaurations antérieures au xve siècle. Aux textes épigraphiques du xiiie et du xive siècle publiés par de Kremer dans sa *Topographie*, on peut ajouter les belles inscriptions coufiques gravées sur les quatre piliers qui portent la retombée des grands arcs sous la coupole (*Qubbat en-nasr*); elles sont au nom de Malik Châh et datées de 475 de l'hégire (1082). Voici un fragment de l'une d'elles, copié à la hâte :

بسم الله الرحمن الرحيم.... .أمر بعمارة هذه القبّة والمقصورة
والسقف والكامل (?)... فى خلافة الدولة العبّاسيّة أيّــام
الإمام المقتضى بأمر الله أبى القاسم عبد الله امير المؤمنـيـن
وفى دولة السلطان المعظّم شاهنشاه الأعظم سيّد ملوك الأمـم
مولى (?) العرب والعجم ملك شاه بن محمّد بن داود يمين (?)
أمير المؤمنين.......فى شهور سنة خمس وسبعين وأربعماية.

Au nom d'Allâh, etc. . . . . La construction de cette cou-

pole, de l'enceinte réservée, du toit et du.....? a été ordonnée..... sous le califat de la dynastie abbaside, sous le règne de l'imâm El-Muqtadi bi' amri-llâh Abu-lqâsim ʿAbd-allâh, le prince des croyants, et sous le gouvernement du sultan vénéré, très grand roi des rois, seigneur des rois des nations, maître(?) des Arabes et des Persans, Malik Châh ibn Muḥammed[1] ibn Dâwud, la main droite(?) du calife... dans les mois de l'année 475.

On sait que Futuch, le frère de Malik Châh, accouru au secours du seljoucide Ansiz assiégé dans Damas par l'armée du calife El-Mustanṣir, s'était emparé de la ville vers 1077; elle appartint dès lors aux sultans Seljoucides. L'antagonisme des pouvoirs spirituel et temporel ressort d'une manière frappante dans ce texte : la place d'honneur y est *laissée au calife, mais tous les titres sont réservés* au sultan, c'est-à-dire au seul souverain de fait. Ces titres honorifiques si étrangers au génie arabe, nous les retrouverons plus tard en Égypte sous les Ayoubites et les Mamlouks; on peut saisir ici leur origine persane. Je publie en passant ce texte historique, parce que le nom du grand Malik Châh lui donne une valeur particulière, et parce qu'il est contemporain des califes fatimites. Ainsi la coupole et la toiture de la grande mosquée de Damas ont été construites, ou plutôt reconstruites à l'époque de Malik Châh, et il est permis de supposer que l'in-

[1] Muḥammed était le nom arabe du sultan Alp Arslân. Voir Ibn Khallikân, trad. de Slane, t. III, p. 440.

cendie de 1400, qui a épargné les piliers de la base, a respecté la coupole elle-même, dont la construction trahit des méthodes byzantines probablement disparues à l'époque de Tamerlan[1]. Après cette digression, revenons à l'Égypte.

La planche ci-jointe, qui donne six spécimens d'inscriptions coufiques depuis le IXe siècle jusqu'au milieu du XIIe, permet de suivre en gros l'évolution du style lapidaire jusqu'au moment où le caractère angulaire est remplacé par le curviligne dans les inscriptions historiques[2]. Tous les clichés en sont empruntés à

[1] Voir Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 85, pl. XXI. La disposition de la zone de raccord entre le plan carré et la base de la coupole, avec ses quatre trompes d'angle et son tambour octogone, rappelle beaucoup celle des coupoles fatimites conservées au Caire. Ainsi je crois qu'on peut assigner à la coupole actuelle la date de 475 de l'hégire. Après les Fatimites, cette disposition se rencontre très rarement, du moins au Caire. Voir plus bas, p. 434, et 482, n. 1.

[2] Ces spécimens seront expliqués en lieu et place. J'ai placé en tête un fragment de la frise du bassin du Miqiâs de l'île de Rauḍa, côté ouest, qui présente les mots suivants : .... وَٱلزَّيْتُونَ وَٱلنَّخِيل وَٱلأَعْنَابَ وَمِنْ كُلِّ ٱلثَّمَرَاتِ إِنَّ فِى ذٰلِكَ .... (*Coran*, XVI, 11). Marcel attribue ce fragment à la première restauration d'El-Mutawaqqil en 233 (847) [*Mémoire sur le Miqiâs*, etc., dans la *Description*, grande édit., état moderne, vol. III, p. 126 et 182]. La date des inscriptions du Miqiâs restera incertaine, tant qu'une nouvelle monographie n'aura pas remplacé le travail bien vieilli de Marcel. Il est certain que le style de ce fragment, qui, par la forme générale des lettres et leurs terminaisons cunéiformes, rappelle beaucoup celui d'une partie des fragments de Coran de la Bibliothèque nationale, est moins archaïque que celui de l'inscription sur bois de la mosquée d'Aḥmed (265 H.); mais ce n'est pas une raison absolue pour que ce texte soit postérieur à l'époque d'Aḥmed. On sait avec quelle

ma collection, et la planche phototypique a été obtenue par impression directe sur les négatifs; cette méthode par contact sans l'intermédiaire d'un cliché phototypique donne plus d'exactitude et de finesse dans les détails.

On me permettra enfin de rappeler ici le nom de ʿAli Effendi Bahgat. Sa bonne volonté constante et son érudition, jointes à un degré de critique assez rare chez les Orientaux modernes, m'ont été d'un précieux secours pendant le cours de mes recherches.

ABU TAMÎM MAʿADD EL-MUʿIZZ (362-365).

Mosquée El-Azhar. — Maqrîzi (éd. Boulaq, II, 273) s'exprime ainsi : « Cette Mosquée — la première mosquée élevée au Caire [1] — fut bâtie par le général Gauhar, le secrétaire sicilien [2], l'esclave affranchi du calife El-Muʿizz, après la fondation du

réserve il faut accepter les conclusions chronologiques basées uniquement sur la forme plus ou moins archaïque des lettres. Ce fragment est reproduit assez fidèlement dans l'*Atlas*, ét. mod., vol. II, pl. *a* des inscriptions.

[1] On sait que *gâmiʿ* désigne la mosquée où se fait la prière du vendredi (*gumʿa*). Pour rester fidèle au texte tout en évitant la transcription de mots arabes, je rends ce mot par *Mosquée*, et *mesgid* par *mosquée*. Les mots qui n'ont pas de correspondants français, tels que *medrese*, seront simplement transcrits. *Le Caire* sera toujours la ville de Kâhira fondée par Gauhar, le vieux Caire étant désigné par le terme générique de *Maṣr* ou par le nom de ses quartiers successifs.

[2] الكاتب الصقلي; Ibn Khallikân l'appelle الكاتب الرومي (trad. de Slane, t. I, p. 340).

Caire. La construction, commencée le samedi 24 Gumâda I, 359, fut achevée le 9 Ramaḍan 361[1]. On y fit la prière du vendredi, et l'on écrivit ce qui suit sur le pourtour de la coupole qui est dans la première salle (*riwâq*) — cette coupole est à droite du miḥrâb et de la chaire — :

« Au nom d'Allâh, etc., la construction a été « ordonnée[2] par le serviteur et l'ami d'Allâh, l'imâm « El-Muʿizz, le prince des croyants, que les béné- « dictions d'Allâh soient sur lui, et sur ses nobles « pères et enfants. Elle a été exécutée par la main[3] « de son serviteur Gauhar, le secrétaire sicilien, en « l'an 360 . . . . . »

Ce texte n'a pas été relevé. Il existe encore dans le sanctuaire (*lîwân*[4]) de la mosquée de nombreuses inscriptions dont le style est évidemment fatimite, mais elles sont trop badigeonnées pour qu'on puisse les lire à distance. Il est probable qu'elles sont coraniques, comme presque toutes les inscriptions décoratives des sanctuaires à cette époque; cependant on

[1] D'après Ibn Khallikân (*ibid.*), le 7 du même mois.

[2] مِمّا أُمر بعمله. Voir à ce sujet la discussion un peu vieillie de Saulcy, *Journ. asiat.*, 3e série, t. VII, p. 347; le sens de la formule est clair. On la trouve souvent à cette époque dans les inscriptions et sur les monnaies; elle est beaucoup plus rare sous les Mamlouks.

[3] على يد ou على يَدَى. Je reviendrai ailleurs sur cette formule fréquente et d'autres analogues.

[4] Sur ce mot, voir Lane, *Manners and Customs*, 5e édit., t. I, p. 16, n. 1.

pourrait y retrouver, sinon l'inscription mentionnée par Maqrîzi (le fond du *lîwân*, où il paraît la placer, est entièrement restauré), du moins quelque texte historique de l'époque fatimite.

En effet, l'examen de la mosquée révèle à première vue de nombreux vestiges de cette époque, dans la partie antérieure du sanctuaire et dans les portiques qui entourent les trois autres côtés de la cour. Parmi les critères archéologiques qui trahissent les constructions fatimites, il faut citer en première ligne le profil des arcs qui portent les tympans en maçonnerie destinés à recevoir la toiture dans toutes les mosquées construites sur le plan habituel, c'est-à-dire comportant une grande cour centrale avec un vaste sanctuaire à l'est, et des portiques plus étroits sur les trois autres côtés.

Il faut faire ici une courte digression. Le plan habituel des mosquées égyptiennes semble dériver de la basilique byzantine. La cour centrale (*ṣaḥn*) représente l'*atrium*; les portiques qui la ferment de trois côtés sont les mêmes que ceux qui bordaient l'*atrium*. Le bassin aux ablutions (*mîḍâ'*) placé au milieu de la cour est une imitation de la vasque ou *phiala* qui décorait le centre de l'*atrium* et qui servait aux ablutions dans l'Église primitive. Le sanctuaire représente la basilique elle-même; seulement le plan de celle-ci a été remplacé par celui de la salle persane ou égyptienne à colonnes et à toiture plate. La forme de la basilique à trois nefs ne se trouve que dans le sanctuaire de quelques vieilles mosquées

syriennes élevées sur les ruines d'églises byzantines. Tout ce qui reste de la basilique dans le sanctuaire de la mosquée, c'est la *qibla*, sorte d'abside atrophiée. Je reviendrai ailleurs sur les origines des parties constitutives de la mosquée, et spécialement sur le problème de la *qibla*, intimement lié à celui de l'orientation.

Ce plan général comporte des variantes de détail, mais c'est toujours le plan spécifique des mosquées proprement dites (*masgid* ou *gâmi*ᶜ) en Égypte et en Syrie. A l'époque turque, il se modifie sous l'influence du style ottoman de Constantinople, plus directement imbu des méthodes constructives de Byzance. Quant au plan de la croix grecque, avec sa petite cour centrale à ciel ouvert et à murs élevés, ses quatre branches couvertes en berceau et ses logements dans les angles, il apparaît au Caire à l'époque des Ayoubites, avec l'institution de la *medrese* ou « collège religieux » (académie). La *medrese*, d'origine probablement persane, fut introduite en Syrie par Nûr ed-dîn et en Égypte par son compatriote Saladin; dès lors toutes les *medrese* du Caire sont construites sur ce plan jusqu'à la fin des sultans mamlouks; la *medrese* disparaît alors avec le plan central[1]. Or ce

[1] J'entends par cette expression tous les plans réguliers, c'est-à-dire circulaires, polygonaux ou en forme de croix grecque; il va sans dire que le plan des *medrese* n'est pas absolument régulier, mais elles procèdent toujours du type de la croix à branches égales dite *croix grecque*. La première *medrese* de l'Égypte fut construite par Saladin à côté du tombeau de l'imâm Châfiʿi; elle paraît avoir entièrement disparu, ainsi que celle d'El-ʿÂdil. Le plus ancien édi-

dernier vient aussi de Syrie : il a pour prototype le monument de ʿAmmân, qui présente exactement le plan d'une *medrese* du Caire[1].

Cette relation constante entre la fonction et l'organe, entre la mosquée et le plan à portiques d'une part, la *medrese* et le plan central d'autre part, est attestée par toutes les inscriptions; les édifices de ce dernier type y sont toujours appelés *medrese*. Il n'est donc pas exact de dire que le plan central de la croix grecque est un plan de mosquée, car la *medrese* est une institution bien différente de la mosquée proprement dite. Je signale en passant cette distinction qui n'a pas encore été relevée[2], me proposant d'y revenir ailleurs avec plus de détails. Retournons à El-Azhar.

Dans toutes les mosquées fatimites, le profil des arcs du sanctuaire et des portiques est celui qu'on

fice actuel de ce type est la *Kâmilîye*, à côté de la *Barqûqîye* au Caire; il en reste encore quelques parties (622 H.). On remarque dans la construction des berceaux de briques le *système par tranches* signalé par MM. Dieulafoy et Choisy. Puis vient la *Ṣâliḥîye*, assez bien conservée (640 H.), puis les ruines de la *Ẓâhirîye* du sultan Bîbars (660 H.), enfin les nombreuses *medrese* des sultans mamlouks. Sur l'institution de la *medrese*, voir Maq. II, 362.

[1] Voir Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. V, p. 99 et suiv.; Conder, *Heth and Moab*, p. 162; *Syrian Stone Lore*, p. 352. L'origine persane de ce monument et du palais de Machitta ne me paraît pas encore prouvée.

[2] Franz Pacha (*op. cit.*, p. 107 et suiv.) distingue trois plans principaux de la mosquée égyptienne. Son n° 1 est le plan à portiques, c'est-à-dire celui de la mosquée proprement dite depuis l'origine jusqu'au XVIe siècle; son n° 3 est ce même plan modifié par la conquête ottomane. Enfin son n° 2 est la croix grecque, c'est-à-dire le plan de la *medrese*. Sur le plan des couvents et des tombeaux, voir plus bas, p. 480, n. 2.

a appelé l'*arc persan*, c'est-à-dire qu'il est engendré par un arc de courbe terminé à chaque extrémité par une tangente[1]. Ce profil, qui est propre à l'architecture musulmane de la Perse et des contrées adjacentes, ne se trouve en Égypte qu'à l'époque fatimite. Sa présence s'explique ici par la prépondérance des influences persanes dans la vallée du Nil sous une dynastie qui se rattachait étroitement à la Perse par ses origines ismaïliennes et ses doctrines chiites; cette influence persane se révèle encore dans d'autres détails d'architecture.

Or les plus anciens arcs d'El-Azhar présentent le profil caractéristique de l'arc persan, indice certain de leur origine fatimite. Ce fait, joint au style des inscriptions décoratives du sanctuaire et à d'autres critères archéologiques qu'il serait trop long d'énumérer ici, montre qu'une notable partie de la mosquée appartient soit à la construction primitive, soit aux restaurations entreprises par les califes El-ʿAzîz et El-Ḥâkim. J'ai insisté sur ce point, parce qu'on admet généralement que l'édifice primitif a presque entièrement disparu dans ses nombreuses transformations postérieures.

ABU ʿALI EL-MANṢÛR EL-ḤÂKIM (411-427).

Mosquée d'El-Ḥâkim. — Maqrîzi, II, 277 : « Cette

[1] Sur l'origine possible de ce profil, qui doit être cherchée dans des raisons d'ordre constructif, voir Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 64.

Mosquée a été construite en dehors de la Porte des Conquêtes, une des portes du Caire. Son premier fondateur fut le calife El-ʿAzîz ; il y fit le sermon et fonctionna comme imâm à la prière du vendredi. Son fils El-Ḥâkim la termina plus tard. Quand le général en chef Bedr el-Gamâli agrandit le Caire et bâtit ses portes sur leur emplacement actuel, la mosquée se trouva comprise à l'intérieur de la ville...

« El-Masîḥi dit dans son *Histoire de l'Égypte* : « En « Ramaḍan 380 fut fondée la Mosquée neuve au « Caire, dans le voisinage immédiat et en dehors de « la Porte des Conquêtes..... » Le même auteur rapporte encore parmi les événements de l'année 393 que le calife El-Ḥâkim ordonna d'achever la Mosquée commencée par le vizir Yaʿqûb ibn Kâs près de la Porte des Conquêtes. C'est pourquoi 40,000 dinârs furent alloués pour les dépenses, et les travaux commencèrent. En Ṣafar 401, on agrandit le minaret, et l'on y fit des arêtes (?) de 100 coudées de longueur[1].... » (Détails sur le mobilier, la constitution des *waqfs*, etc.; la mosquée fut inaugurée en 403.)

« Ibn ʿAbd eẓ-Ẓâhir[2] dit que sur la porte de la

[1] رُكْن « point de résistance, angle ». Je suppose que ce mot désigne ici les quatre arêtes qui limitent les faces d'un minaret à base carrée (peut-être les faces elles-mêmes ?) ; c'est la seule donnée d'un minaret qui puisse atteindre une pareille longueur; mais cette explication n'est pas très satisfaisante, puisque les vieux minarets de cette mosquée étaient cylindriques dans leur partie supérieure. Voir plus bas, p. 442. Il s'agit peut-être des murs de fondation.

[2] El-Masîḥi et Ibn ʿAbd eẓ-Ẓâhir, deux auteurs souvent cités par Maqrîzi; leurs ouvrages sont perdus. Celui auquel il est fait allu-

Mosquée se trouve une inscription d'après laquelle la construction fut ordonnée par El-Ḥâkim Abu ʿAli el-Manṣûr en l'an 393. Là chaire porte une autre inscription qui rappelle que le calife l'a fait faire pour la mosquée d'El-Ḥâkim, bâtie en dehors de la Porte des Conquêtes, en l'an 403... » (Suit un passage sur l'enceinte du Caire, qu'on trouvera plus bas, puis la description du bassin aux ablutions. Les Croisés convertirent la mosquée en église; Saladin la restaura, et plus tard elle servit d'écurie.)

Page 278, ligne 9 : « Cette Mosquée fut restaurée en 703, parce que le jeudi 13 Dhu-lḥigga 702, il y eut à Maṣr, au Caire et dans les districts de ces villes un tremblement de terre qui fit de terribles ravages[1]... La mosquée d'El-Ḥâkim fut au nombre des victimes. Un grand nombre de piliers (*badana*) à l'intérieur furent détruits; le sommet des deux minarets s'écroula, les toitures et les murs se lézardèrent. L'émir Rukn ed-dîn Bîbars el-Gâchenkîr, vivement affecté par cet accident, se rendit à la mosquée accompagné des qâḍis et des émirs. Il examina lui-même l'édifice, et décida de restaurer les parties détruites et de relever les piliers, ce qui fut fait[2]. Sur

sion ici est sans doute le كتاب الروضة الزاهرة فى خطط المعزّية القاهرة; cf. Maq. II, 365, l. 3 d'en bas. Il serait intéressant de faire un travail sur les sources de Maqrîzi.

[1] Suit la description de ce sinistre, auquel Maqrîzi fait de fréquentes allusions dans sa *Topographie*. Voir aussi Quatremère, *Hist. des sult. mamlouks*, t. II *b*, p. 214.

[2] J'ai cherché longtemps le sens que *badana* peut avoir ici. — بَدَن «corps, ceinture», de بَدَنَ «être gras, corpulent»; بَدَنَة,

chaque pilier se trouve un évidement en forme de fenêtre (*ṭaq*). Il refit aussi les toitures et blanchit à neuf la Mosquée. . . » (Constitution des *waqfs*, etc.)

Page 280, ligne 10 d'en bas : « Aujourd'hui la mosquée est en ruine et toutes ses toitures s'en

plur. أَبْدَان « tunique » (pour la vocalisation, voir de Goeje, *Bibl. Geogr. arab.*, t. IV, *Glossaire*), paraît désigner aussi les deux éléments principaux d'une enceinte, la *courtine* et le *saillant*. Quatremère (*Hist. des Mongols*, p. 252, n. 81) a déduit d'un grand nombre de passages le sens de *courtine*, qui a été reproduit par Dozy dans son *Supplément*. Mais dans la plupart de ces passages, *badana* peut s'appliquer aussi bien à un saillant qu'à une courtine, et le sens de *saillant* ou *tour* ressort clairement de trois passages de Maqrîzi qu'on retrouvera plus loin, et que Quatremère n'a pas bien compris, faute d'avoir vu la Porte de Zuwêle au Caire (Maq., I, 381; voir plus bas, p. 452). La même remarque s'applique au passage sur la Porte du Kabch cité par Quatremère. Enfin dans le dernier fragment, tiré d'Abu-lmaḥâsin, la phrase n'est intelligible que si l'on donne à *badana* le sens de *saillant*. En effet, deux courtines ne peuvent se protéger l'une l'autre; ce rôle est spécialement dévolu aux saillants.

Ainsi *badana* semble s'appliquer ici aux gros piliers de briques qui supportent les arcs dans le sanctuaire et dans les portiques autour de la cour. On sait que dans la mosquée d'El-Ḥâkim, comme dans celle d'Aḥmed, et dans quelques mosquées postérieures, les arcs reposent sur des piliers de briques et non sur des colonnes; ces piliers massifs ont un peu l'aspect de tours.

Ce sens est corroboré par la fin de la phrase : « sur chaque *badana* se trouve un évidement (*tâq*) ». — طاق (طاقة) désigne une niche ou une ouverture pratiquée dans l'épaisseur d'un mur, une fenêtre, et aussi une arche ou un ouvrage cintré. (Voir Kazimirski; Dozy, *Supplément*; *Historiens orient. des Croisades*, t. I, p. 759, n. 3 de la p. 10.) Il s'applique sans doute ici aux évidements en forme de fenêtre qu'on pratiquait au-dessus des piliers dans les tympans des arcs. Ces évidements, qui ont pour but de diminuer le poids des massifs portant sur les arcs, se trouvent dans un grand nombre de mosquées. On peut remonter la filiation de cet élé-

vont chaque jour par morceaux, sans qu'on les répare. . . » (Maqrîzi mentionne encore quelques restaurations insignifiantes, entre autres la construction d'un minaret au-dessus de la porte qui avoisinait la chaire, minaret disparu aujourd'hui, puis la destruction du toit par un incendie, etc.)

L'examen archéologique de la mosquée vérifie jusque dans ses moindres détails la description de Maqrîzi. L'inscription mentionnée par Ibn ʿAbd eẓ-Ẓâhir au-dessus de la porte est évidemment celle que Wilkinson a vue sur la porte occidentale, la seule ouverte aujourd'hui, et que Hammer a publiée ici même, car le texte de Maqrîzi en offre un résumé exact[1]. Cette inscription a disparu dès lors, et je n'ai pu la retrouver, la porte ayant subi des remaniements; la chaire a aussi disparu.

La partie centrale du sanctuaire, celle où devait s'élever la chaire, existe encore, avec la *qibla*, restaurée dans un style beaucoup plus tardif. Elle a

ment constructif en le constatant à la mosquée d'Aḥmed, à la grande mosquée de Damas (dans les tympans qui séparent les bas côtés de la nef centrale) et jusque dans l'arc de Ctésiphon qui présente des élégissements déjà couronnés d'un arc brisé (Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, t. V, p. 69). Ainsi le mot طاق désignerait à la fois l'évidement et l'arc plein cintre ou ogive qui le couronne.

[1] *Journ. asiat.*, 3e série, t. V, p. 388. Hammer identifie à tort la mosquée d'El-Ḥâkim avec celle de Râchida, commencée en 393 (et non 893). Cette mosquée, dont Maqrîzi donne la description après celle d'El-Ḥâkim, se trouvait tout au sud du vieux Caire, c'est-à-dire à 5 ou 6 kilomètres de la Porte des Conquêtes.

été convertie en un magasin de dépôt pour le musée arabe établi dans la cour; aussi les arcs et les colonnes, à l'abri des intempéries, en sont beaucoup mieux conservés que dans le reste du sanctuaire. Les archivoltes portent encore de longues frises d'inscriptions coufiques sur plâtre, probablement coraniques[1].

Au-dessus de la *qibla* s'élève une petite coupole en briques, portée sur un tambour octogone et quatre trompes. C'est la solution du problème de la coupole sur plan carré adoptée dans tous les monuments fatimites, et dont le prototype se trouve à la mosquée de Damas et dans un groupe de coupoles byzantines[2]; je reviendrai plus loin sur cette question.

Mais le principal intérêt archéologique de la mosquée d'El-Ḥâkim se concentre sur les minarets. Les deux minarets actuels, reproduits souvent par les photographies et la gravure, s'élèvent sur la face ouest[3]. Ils se composent chacun d'un grand cube de pierres calcaires en moyen appareil, dont les quatre faces sont légèrement inclinées, de manière à former une pyramide tronquée dont le sommet idéal serait situé très haut. Sur cette haute plate-forme s'élève

[1] Cette mosquée est la seule de l'époque fatimite qui n'ait pas l'arc persan. Cette anomalie s'explique par le fait que son architecte s'est étroitement inspiré de la mosquée d'Aḥmed, construite à une époque où le profil persan n'avait pas encore remplacé le profil brisé primitif de l'Égypte. Sur l'origine et le tracé de l'ogive égyptienne, voir Viollet-le-Duc, *Dictionnaire*, article *Ogive*.

[2] Voir Choisy, *op. cit.*, p. 80 et suiv., pl. XIX et XXI.

[3] Voir *Description de l'Égypte*, ét. mod., atlas, vol. I, pl. 28.

un minaret cylindrique en briques jointes à mortier et recouvertes de plâtre, terminé par une sorte de bonnet à côtes, caractéristique de l'époque des Ayoubites et des premiers Mamlouks au Caire. Ces constructions bizarres, dont l'aspect rappelle un peu celui du minaret d'Aḥmed ibn Ṭulûn, ont servi de base à une théorie sur la forme archaïque des minarets égyptiens, théorie qui tombe d'elle-même devant les faits suivants :

Pendant mon dernier séjour au Caire, M. Herz, architecte au ministère des *waqfs*, attira mon attention sur la construction insolite des cubes de la base, dont l'intérieur présentait un noyau central. L'accès n'en étant pas public, j'y pénétrai avec lui par les portes basses qui donnent sur la grande cour, en face du musée arabe, et nous fîmes les observations suivantes :

Au centre de l'espace carré inscrit par la base des murs du cube, s'élève un noyau prismatique à section carrée. Dans l'espace intermédiaire, une rampe hélicoïdale assez raide, dont les volées s'appuient d'un côté contre la face interne des murs du cube et de l'autre contre le noyau central, s'élève jusqu'à la terrasse qui couronne le cube. Cette rampe affecte ainsi, par rapport au noyau central, la même forme que celle du minaret de la mosquée d'Aḥmed, ou des vieux *âtech-gâ* persans et *ziggourat* assyriens [1].

[1] Voir la restitution de l'*âtech-gâ* de Djour, Dieulafoy, *op. cit.*, t. IV, pl. XX. A propos de la filiation établie par l'auteur entre ce monument et le minaret de la mosquée d'Aḥmed, je rappelle que

Le noyau central est construit de bas en haut en grand appareil, avec des pierres calcaires fort bien dressées, à parements lisses et à joints de mortier. A une certaine hauteur, il devient octogonal, et au niveau de la terrasse, il se raccorde au minaret de briques décrit plus haut, lequel s'élève librement au-dessus de la terrasse. Ce raccord est consolidé par des chaînages en solives de palmier qui traversent la base des minarets de briques et s'appuient sur le couronnement des murs du cube. Ainsi le minaret se prolonge à l'intérieur du cube jusqu'à terre, mais il y a entre la partie apparente et la partie cachée de profondes différences de construction et de style qui trahissent au premier coup d'œil une double origine. La partie apparente au-dessus de la terrasse est fort mal exécutée; avec ses étais de charpente, ses briques maçonnées à la hâte, ses ornements grossièrement ébauchés dans le plâtre, elle rappelle les minarets cairotes antérieurs à la deuxième moitié du VIIIe siècle de l'hégire, avant l'apparition des minarets construits en pierre jusqu'en haut; tels sont les minarets de la Sâliḥîye (640 H.), du couvent de Bîbars II (709 H.), du

suivant Maqrîzi (II, 268), cette mosquée ainsi que son minaret *fut construite à l'imitation de celle de Sâmarrâ en Mésopotamie.* Il y a dans cette tradition l'indice de certaines origines persanes. Le sommet du minaret est d'une époque beaucoup plus récente; l'appareil en est entièrement différent, et le style rappelle celui des minarets de la deuxième moitié du VIIIe siècle. Cette partie date donc au plus tôt des restaurations du sultan Lâgîn à la fin du VIIe siècle de l'hégire, peut-être de la restauration de 792.

couvent de Chêkh Ḥasan Ṣadaqa, de la Nâṣiriye (703 H.), etc.

La base des minarets cachée dans le cube est en pierres de taille soigneusement dressées. Dans la partie prismatique carrée sont percées sur les quatre faces des fenêtres rectangulaires, décorées d'un cadre de rinceaux délicats et surmontées d'une corniche à frise d'entrelacs. L'appareil et le décor rappellent d'une manière frappante ceux des constructions fatimites en pierre que nous étudierons plus bas, en particulier la façade de la mosquée d'Eṣ-Ṣâliḥ, où l'on retrouve le même appareil, les mêmes fenêtres carrées, le même décor d'entrelacs. Bref la construction et le style révèlent aussitôt l'époque fatimite, et dès lors ces morceaux ne pouvaient être que les bases des minarets primitifs. Cette conclusion fut directement confirmée par la découverte de plusieurs fragments de superbes inscriptions coufiques taillées en relief dans la pierre et courant à mi-hauteur sur les quatre faces des minarets. Ces inscriptions, d'ailleurs assez endommagées, sont cachées en grande partie par la rampe qui conduit à la terrasse, et je n'ai pu relever que quelques fragments qui se datent d'eux-mêmes par leur style[1] :

Minaret du sud-ouest à mi-hauteur : الله رحمة . . . .

[1] N'ayant pu photographier ces fragments à cause du manque d'espace et de lumière, je donne comme spécimen du style coufique de cette époque un fragment d'inscription décorative sur plâtre pris dans les ruines du sanctuaire. Le style en diffère assez

IMPRIMERIE NATIONALE.

وبركاته عليه (على؟) .... ممّا أمر بعمله عبد
(الله) ....

On remarquera la formule ممّا أمر بعمله, fréquente dans l'épigraphie fatimite.

Au-dessous se trouve une autre inscription en caractères plus petits, mais de même style; le *bismillâh* seul en est visible.

Minaret du nord-ouest : ... دمد حله دوواحر حمى
(?) ... مىكر.

Les fenêtres percées dans les faces prouvent que l'intérieur du minaret primitif était évidé. En effet, il contient l'escalier; c'est une vis à noyau et à voûte spirale en berceau, semblable à celle de la Porte du Secours (voir p. 465). La rampe actuelle, qui s'appuie sur les faces extérieures du minaret, a été construite après coup, car elle coupe diagonalement dans sa montée les fenêtres, les frises et les inscriptions. La même remarque s'applique au cube extérieur et au minaret de briques qui le surmonte. Tout concourt à en fixer la date à la première dynastie des Mamlouks : l'appareil du cube, le style des inscriptions sur plâtre qui courent sous la terrasse, la construction et la forme du minaret, enfin le bonnet à côtes qui le surmonte et qui rap-

de celui des inscriptions lapidaires des minarets et se rapproche du style général des inscriptions fatimites purement décoratives. Voir à ce sujet, à la fin de ce mémoire, les observations relatives aux *Inscriptions décoratives*.

pelle beaucoup celui du minaret du couvent de Bîbars II. Or Maqrîzi nous apprend que la mosquée d'El-Ḥâkim fut restaurée en 703 par ce même Bîbars après le tremblement de terre qui renversa tant de monuments au Caire. L'auteur arabe indique même parmi les parties restaurées le sommet des deux minarets (voir ci-dessus, p. 431). Ainsi le doute n'est plus possible : les minarets de briques remontent avec leur base cubique à l'époque de Bîbars II, et leur construction grossière, leur style mal ébauché, trahissent la hâte avec laquelle ces restaurations furent conduites. A cette époque de troubles continuels, où l'instabilité politique avait pour conséquence le mauvais état des finances, il fallait avant tout construire vite et à bon marché. La vanité des sultans mamlouks l'emportait sur les préoccupations financières, quand il s'agissait de léguer à la postérité un monument construit tout entier sous leurs auspices. De là ces magnifiques mosquées, ces *medrese* si richement dotées, et surtout ces tombeaux merveilleusement décorés sur lesquels se concentraient les préoccupations égoïstes du fondateur, comme celles des *condottieres* italiens de la Renaissance. Mais pour restaurer un édifice ancien, on n'y regardait pas de si près. Quelques tombereaux de briques et de plâtre, quelques pots de badigeon, puis une pompeuse inscription où le restaurateur prenait la place du constructeur[1], telle était la piété

[1] Les travaux de restauration sont désignés par les termes de

de ces étrangers pour des monuments d'un autre âge. Nous en retrouverons de fréquents exemples.

Cependant le problème des cubes est un peu plus obscur que celui des minarets eux-mêmes. Je suppose que l'architecte de Bîbars, en élevant ses minarets de briques sur les vieilles bases de pierre, a cherché à étayer cette construction bâtarde en lui donnant une assiette plus large, obtenue au moyen du cube et des chaînages. Il se peut aussi que ces gros massifs aient eu un but militaire, à cette époque des Mamlouks baḥrites où les mosquées elles-mêmes servaient de forteresses. En tout cas, on ne saurait admettre avec M. Prisse que les cubes soient l'œuvre de Bedr; pour s'en assurer, il suffit de comparer dans le minaret nord l'appareil du cube avec celui du gros saillant de l'enceinte de Bedr sur lequel il s'appuie[1].

تجديد (جدّد), تعمير (عمّر) et عِمارة (عمر). Les deux premiers signifient *réparer;* le troisième signifie *construire,* et l'on a reproché aux restaurateurs arabes de prendre le nom de constructeur. Cette accusation n'est pas fondée. Le sens général de عمر est *cultiver, rendre prospère, florissant.* On sait de combien d'institutions une mosquée ou une *medrese* était accompagnée: un nombreux personnel de desservants, de professeurs et d'élèves, des écoles, des collèges, des couvents, des fontaines, etc., enfin des *waqfs* dont les revenus servaient à l'entretien de toutes ces fondations. Ainsi un souverain qui rendait à une mosquée son ancienne prospérité avait le droit de dire أمر بعمارته, même s'il n'y avait fait que de légères restaurations matérielles. Je reviendrai ailleurs sur ces termes de construction employés dans l'épigraphie.

[1] L'appareil du saillant est identique à celui de l'enceinte de Bedr que nous étudions plus loin : grands blocs de parement, parfaitement dressés sans revêtement de plâtre. Le cube qui

Quoi qu'il en soit, cet examen permet de fixer les points suivants :

Les deux minarets de briques sont l'œuvre de Bîbars II.

Les cubes de la base, quelle qu'en soit la date exacte, ne remontent pas à la construction primitive, puisqu'ils cachent les anciens minarets. Ils sont probablement contemporains des minarets de briques, ainsi que la rampe hélicoïdale qui coupe diagonalement les quatre faces des minarets primitifs, sans aucun souci de leur architecture.

Les minarets primitifs subsistent encore dans leur partie inférieure et c'est à eux seuls qu'il faut s'adresser pour avoir une idée sur la forme et la décoration des minarets de cette époque. En effet, ces fragments présentent cet intérêt particulier qu'ils sont les seuls vestiges certains de minarets en pierre de l'époque fatimite. Les minarets d'El-Azhar et des autres mosquées fatimites sont postérieurs à la fondation, et le petit minaret de la mosquée d'El-Guyûchi, construit en briques et sans aucune décoration, ne présente qu'un intérêt secondaire. Or les

s'élève au-dessus se compose de pierres beaucoup plus petites, plus grossièrement équarries, à joints de mortier plus épais. C'était une simple maçonnerie, recouverte d'un enduit de plâtre qui s'est conservé par places, et qui se termine en haut par une frise d'inscriptions coraniques dans le style de la première dynastie des Mamlouks. Ce double appareil apparaît nettement sur la photographie de M. Sebah, n° 391. Quant aux meurtrières qui couronnent le cube, elles sont modernes comme celles des courtines et des saillants de l'enceinte de Bedr.

minarets d'El-Ḥâkim ne diffèrent pas sensiblement dans leur forme générale des minarets de pierre construits sous les sultans mamlouks. Comme ceux-ci, ils se composaient d'une base à section carrée, surmontée d'un étage à section octogonale et d'une partie cylindrique. Ils renfermaient un escalier à vis et leurs faces portaient des fenêtres et peut-être des galeries pour l'appel des muezzins. Leur décoration seule diffère entièrement de celle des minarets mamlouks, laquelle appartient à la belle période du style arabe[1]. Ainsi le minaret d'Aḥmed ibn Ṭulûn, avec sa grosse base cubique et sa rampe extérieure qui lui donne un faux air d'autel persan, paraît être un phénomène unique dans l'architecture musulmane de l'Égypte.

ABU TAMÎM MAʿADD EL-MUSTANṢIR (427-487).

Le règne d'El-Mustanṣir fut le plus long de cette dynastie des Fatimites, qui a été certainement la plus solide et la plus brillante de l'Égypte musul-

[1] Ces observations ont été faites surtout sur le minaret sud; le minaret nord attenant à l'enceinte présente une disposition analogue, mais la rampe intérieure est plongée dans une profonde obscurité. Je regrette que la nature et les limites de ce travail m'empêchent de reproduire les détails de la décoration et de m'étendre sur une phase de l'art arabe qui a presque entièrement échappé à l'attention des archéologues et des artistes, parce que les vestiges de cette époque sont cachés dans des constructions postérieures. J'y reviendrai cependant à la fin de cet article, à propos de la décoration fatimite.

mane. C'est aussi celui qui a laissé le plus grand nombre d'inscriptions et de monuments. On sait qu'il se divise au point de vue politique en deux parties bien distinctes : jusqu'en 466, il est souillé par les divisions intestines, les luttes sanglantes des Noirs et des Turcs, le pillage des palais, la peste et la famine. En cette année, le calife réduit à la dernière misère appelle à son aide le gouverneur de Damas. Bedr el-Gamâli accourt en Égypte, met fin aux guerres civiles par une courte et brillante campagne, restaure le trône du calife et inaugure une ère de paix et de prospérité, grâce à la toute-puissance que lui vaut la faveur de son maître. C'est à cette dernière période qu'appartiennent les monuments d'El-Mustanṣir, presque tous élevés au nom du calife par l'*emîr el-guyûch*. Malgré la destruction totale d'un grand nombre d'entre eux, malgré les avaries et les restaurations subies par les autres, ces vestiges fournissent encore à l'observateur une riche moisson de documents archéologiques. Passons-les rapidement en revue, en relevant les inscriptions contemporaines, et commençons par les plus importants, qui sont les constructions militaires [1].

Enceinte du Caire. — Maqrîzi, I, 377 : «Le Caire a eu depuis sa fondation trois enceintes successives : la première fut élevée par le général

[1] Pour la description qui suit, cf. Ravaisse, *Essai sur l'histoire et la topographie du Caire*, dans les *Mém. de la Mission archéol. française au Caire*, t. I, p. 421 et suiv., t. III, p. 33 et suiv.

Gauhar (lors de la fondation de la ville); la deuxième par le général en chef Bedr el-Gamâli, sous le calife El-Mustanṣir, et la troisième par l'émir Behâ ed-dîn Qaraqôch, sous le sultan Saladin, le premier souverain temporel du Caire.

« La première enceinte était en briques crues[1]... J'ai trouvé encore des fragments de cette muraille de briques; le dernier que j'ai vu était un grand tronçon entre Bâb el-Barqîye et Derb Baṭûṭ; il a été détruit en 803[2]. La grandeur de ces briques

[1] On peut lire لِبْن (collectif) ou لِبَن (pl. de لِبْنَة); ce mot désigne la brique séchée au soleil, par opposition à آجُر, la brique cuite chaldéenne. La brique crue a été employée de tout temps en Égypte et l'est encore aujourd'hui pour les travaux communs, soit au Caire, soit à la campagne. Elle est faite en grande partie avec du limon du Nil, et les fellahs détruisent peu à peu les vieux *tells*, dont le limon mêlé de salpêtre fournit un bon terreau (سَبَخ). La brique cuite se trouve assez fréquemment dans les *tells*, surtout à l'époque romaine; le mur d'enceinte de Babylone, conservé en partie, est fait de briques cuites. On la trouve à toutes les époques musulmanes, surtout dans les constructions soignées; c'est la seule brique employée pour les minarets, les coupoles, les arcs et les tympans. Elle est toujours posée dans d'épais lits de mortier, et forme parfois, grâce à ses petites dimensions, une concrétion qui rappelle les blocages romains; mais le plus souvent, elle est posée par assises horizontales et appareillée; ainsi, dans les arcs, les joints de briques sont normaux à la courbe. La nature et la disposition des matériaux forment un chapitre très important de l'archéologie arabe, car ces données servent presque autant que les formes générales à dater les monuments. Sur la composition des mortiers égyptiens, voir Franz Pacha, *op. cit.*, p. 29; ceux de l'époque fatimite sont généralement supérieurs aux mortiers plus récents.

[2] *Ces deux points étaient situés sur la face orientale de l'enceinte.* Sur la date de la composition du Khiṭaṭ, voir Quatremère, *Hist. des sult. maml.*, préface, p. XII.

était bien faite pour étonner à notre époque; elles mesuraient 1 coudée de long sur 2 tiers de large [1], et les murs de l'enceinte avaient plusieurs coudées de largeur, en sorte que deux cavaliers pouvaient y circuler de front. Ce mur était distant du mur en pierre actuel de près de 50 coudées [2]. Je crois qu'il ne reste plus aucune trace de cette enceinte de briques... [3] »

[1] Ces dimensions paraissent énormes. La coudée dont parle Maqrîzi est probablement le *dhirâ' baladi*, c'est-à-dire la coudée commune du pays et la base du système métrique égyptien tout entier. Elle mesure 0 m. 5826, à peu près le double du pied romain, dont la longueur moyenne est de 0 m. 2959 (d'après Maḥmoud Bey, *Le système métrique de l'Égypte* [*Journ. asiat.*, 7e série, t. I, p. 67]). Ainsi ces briques auraient eu 58 centimètres de long sur 39 de large. On sait que les briques persanes mesuraient 1 pied carré, et que cette unité était l'étalon pratique des architectes pour les cotes des édifices en briques. Le rapport du pied à la coudée était de 3 à 5 centimètres (à Persépolis, 33 et 55 centimètres; à Suse, 35 et 58 centimètres [Dieulafoy, *Note sur les coudées étalons*, etc., *Gaz. archéol.*, t. XIII, p. 182]). Aussi l'emploi de la coudée comme étalon brique est bien fait pour étonner. Je ne possède pas de mesures exactes pour les briques fatimites, mais je n'en ai jamais vu d'aussi grandes. Les briques de la mosquée d'Aḥmed ibn Ṭulûn ont les dimensions suivantes : longueur, 19 centimètres; largeur, 65 centimètres; épaisseur, 45 centimètres (Stanley Lane Poole, *The art of the Saracens in Egypt*, p. 57, n. 2). Il faudrait vérifier si l'on trouve un étalon brique correspondant à la demi-coudée, soit au pied romain.

[2] Le « mur en pierre actuel » désigne celui de Saladin, qui est conservé sur la face orientale de l'enceinte. Voir plus loin, p. 462.

[3] Nâṣir-i Khosrau, qui séjourna au Caire pendant la première moitié du règne d'El-Mustanṣir, c'est-à-dire avant la construction de la muraille de Bedr, remarque que la ville n'a pas d'enceinte fortifiée (éd. Schefer, p. 131). Ceci tend à prouver que la muraille de Gauhar était déjà en ruine alors.

Page 379, ligne 29 : « La deuxième muraille fut construite par Bedr en 480. Il fit rentrer dans la nouvelle enceinte tout l'espace compris entre les portes de Gauhar et celles de sa propre enceinte[1]. Il fit le mur en briques crues et les portes en pierre.

« Au milieu de Gumâda II, 818 (août 1415), on commença à démolir le mur de pierre entre Bâb Zuwêle et Bâb el-Farag, quand El-Malik el-Mu'ayyad Chêkh détruisit l'enceinte pour bâtir sa mosquée, et l'on constata que ce mur atteignait par places une largeur de près de 10 coudées[2].

[1] C'est le sens général de la phrase arabe.

[2] Il s'agit ici de la courtine de Bedr contiguë à la porte de Zuwêle à l'ouest; elle a en effet disparu lors de la construction de la mosquée d'El-Mu'ayyad. La courtine à l'est de la porte existe encore, comme on verra plus loin, p. 461. J'y ai relevé en un point où une brèche laisse voir la construction intérieure, à environ 6 mètres du saillant oriental de la porte, les dimensions approximatives suivantes : épaisseur du parement en grand appareil, 60 centimètres; hauteur des assises, 50 à 60 centimètres. L'épaisseur totale de la courtine (double parement et blocage en moellons) est difficile à évaluer, parce que le chemin de ronde est recouvert de constructions modernes et que la brèche ne traverse pas entièrement le mur; celle-ci ayant une profondeur d'environ 3 m. 20, l'épaisseur totale doit être au moins de 3 m. 50 à 4 mètres, ce qui donne environ 7 coudées *baladi* (de 58 centimètres). Dans le tronçon fatimite entre Bâb el-Futûḥ et Bâb en-Naṣr, la largeur moyenne du chemin de ronde dans œuvre est de 3 mètres, ce qui donne pour l'épaisseur totale du mur environ 3 m. 50 (y compris le parapet), c'est-à-dire tout au plus 6 à 7 coudées. Le chiffre de Maqrîzi, qui donne 5 m. 80, est donc un fort maximum s'il n'est pas exagéré. On pourrait supposer que l'auteur emploie ici un étalon plus faible, telle que la coudée nilométrique de 54 centimètres ou la coudée *Cha'ri* de 493 millimètres, qui donnerait encore le chiffre élevé de 5 mètres. Quant aux autres cou-

« La troisième enceinte a été commencée par Saladin en 566 (1171)... l'émir Qaraqôch la fit en pierres, telle qu'elle est aujourd'hui, et il forma le projet d'entourer le Caire, Masr et la citadelle d'une seule muraille[1]... »

Ce plan gigantesque n'a pu être entièrement réalisé. La description que Maqrîzi donne de l'enceinte de Saladin, de ses dimensions, de son fossé, etc., est un guide précieux pour des recherches futures. Elle n'appartient plus au sujet traité ici; nous y reviendrons en discutant l'origine des diverses parties de l'enceinte dans son état actuel. Passons à la description des trois grandes portes de Bedr; je donne presque en entier ces fragments de Maqrîzi, qui intéressent l'archéologie à divers titres[2] :

Bâb Zuwêle. — Après la description de la porte

dées employées en Égypte, elles sont plus fortes que la *baladi;* ainsi la coudée d'architecte est de 75 centimètres, et la *hindâsa,* que Mahmoud Bey identifie avec le *dhira' el-'amal,* fréquemment mentionnée par Maqrîzi, (voir Sauvaire, *Matériaux,* etc. [*Journ. asiat.,* 8e série, t. VIII, p. 507]) mesure 656 millimètres, ce qui donnerait le chiffre beaucoup trop fort de 6 m. 56.

[1] Cf. Maq. II, 233, l. 32 : « Saladin (revenant de Syrie) entra au Caire le 16 Rabî' I, 572... et il donna l'ordre de construire une enceinte pour entourer le Caire, Masr et la citadelle. Il en confia la surveillance à l'émir Qaraqôch, qui commença la citadelle, le mur d'enceinte et le fossé qui l'entoure. » Cette date précise paraît plus juste que l'autre. L'année 566 marquant le début de la puissance de Saladin en Égypte, Maqrîzi la donne ici d'une manière générale. Cf. aussi Casanova, dans *Journ. asiat.,* 8e série, t. XVII, p. 325-329. Saladin peut avoir conçu le plan d'une enceinte dès 566, et n'avoir commencé les travaux qu'en 572; ceux-ci durèrent jusqu'à sa mort et ne furent pas achevés.

[2] Le passage suivant a été traduit dans la *Description,* grande

de l'enceinte primitive de Gauhar, Maqrîzi s'exprime ainsi (I, 380) : « En 485, Bedr el-Gamâli bâtit la grande porte de Zuwêle, qui existe encore, et il en éleva les tours[1]. Il n'y fit pas de *bâchûra*, comme on en fait d'habitude aux portes des châteaux. Cette disposition[2] consiste à ménager un

édit., ét. mod., vol. III, p. 771. J'en donne une nouvelle traduction partielle, soit pour corriger quelques erreurs légères, soit parce que le texte de Boulaq diffère en plusieurs points de celui que le traducteur avait sous les yeux.

[1] Je lis عَلَّى à la deuxième forme, qui peut se former avec ou sans ب de l'objet.

[2] Quatremère (*Hist. des Mongols*, p. 252, n. 81) a réuni un grand nombre de citations du mot *bâchûra*, parmi lesquelles se trouve le passage ci-dessus, que Maqrîzi a emprunté à Ibn Muyassar (celui qui est tiré de Mas'ûdi se trouve au t. II, p. 319 de l'éd. Barbier de Meynard). Il faut y ajouter les citations suivantes : *Ousâma ibn Mounḳidh*, éd. Derenbourg, p. 79, n. 7 du texte français; p. 14 et 73, l. 2 d'en bas du texte arabe; *Hist. orient. des Croisades*, t. I, p. 10 et note à la page 759; Maqrîzi, I, 381, l. 24 et l. 9 d'en bas; *Le château de Bâniâs et ses inscriptions* (*Journ. asiat.*, 1889), p. 29 du tir. à part.

Ce mot, traduit *bastion* par Quatremère, a été rendu plus correctement depuis par *barbacane*. En effet, le bastion était inconnu en Orient comme en Occident à l'époque des Croisades, cet ouvrage n'apparaissant qu'au XVe siècle, quand l'invention des armes à feu eut profondément modifié la construction militaire. Dans les passages de Maqrîzi sur les trois portes de Bedr, *bâchûra* désigne bien une *barbacane*, c'est-à-dire un saillant servant à la défense extérieure d'une porte et construit de telle façon que l'entrée présente un coude. Cette disposition, que Maqrîzi signale comme habituelle dans les portes de châteaux, s'observe encore à l'enceinte de Damas, au Bâb ech-Charqi (Porte Orientale), dont la vieille porte romaine a été fortifiée au moyen âge. De Kremer en donne un croquis dans sa *Topographie von Damascus*, I, p. 10. C y représente l'entrée coudée (عطْف), commandée par le saillant G, qui

coude (*ʿaṭf*) dans l'accès des portes, pour empêcher les soldats de les prendre d'assaut pendant le siège, et pour arrêter les charges et l'irruption en masse de la cavalerie. Mais il fit devant la porte un grand

n'est autre chose qu'une *bâchûra*. D'après cet auteur, les citadelles arabes du nord de la Syrie présentent la même combinaison. On désigne aujourd'hui en Égypte et en Syrie sous le nom de *dirgâh* (mot persan comme *bâchûra*) le passage couvert qui conduit de la rue dans la cour intérieure des maisons privées. Ce passage est construit de manière à former un ou deux angles droits, pour empêcher les regards des passants de pénétrer directement dans la cour, et c'est là que se tient le portier (*bawwâb*). Le *dirgâh* est évidemment un reste d'architecture militaire, comme les tours de nos châteaux modernes.

Dans la description des portes du Caire, Maqrîzi signale une *bâchûra* à l'entrée des deux portes du Nord. Elles ont disparu dès lors, mais il ressort de la description de l'auteur arabe que ces ouvrages étaient situés en avant de la porte, dans l'axe de l'entrée. En effet le *sebîl* qui a remplacé la *bâchûra* de la Porte du Secours existe encore à quelques mètres en avant de la porte; les maisons qui ont recouvert celle de la Porte des Conquêtes se trouvent aujourd'hui à la même distance devant cette porte. Ces *bâchûra* devaient être séparées de l'enceinte, car on ne trouve sur la muraille avoisinant les portes aucune trace d'amorce d'un saillant extérieur. Ainsi la *bâchûra* pouvait être indépendante et placée devant la porte pour en masquer l'entrée, ou bien attenante à la muraille et placée à côté de l'entrée, comme à Damas et à Soubeïbe de Bâniâs. Dans les deux cas, elle forçait l'assaillant à faire un coude pour atteindre l'entrée sous le feu de l'assiégé. A Soubeïbe, le saillant appelé *bâchûra* semble être une simple tour de la courtine; cependant il existe peut-être à côté une poterne qui m'a échappé, la base des murs étant presque inabordable en cet endroit.

On voit donc que *bâchûra* répond exactement à *barbacane*, puisque la barbacane était un ouvrage destiné à défendre un passage, une porte ou une poterne, attenant à la courtine ou séparé de la place, et forçant l'assaillant à faire un coude sous le feu de la défense. La célèbre barbacane construite par saint Louis en amont

glacis en blocs de silex[1], afin que dans l'éventualité d'un assaut les pieds des chevaux fussent mal assurés sur la pierre dure et glissante. Ce glacis subsista jusque sous le sultan ayoubite El-Malik el-Kâmil, fils d'El-'Âdil, qui le fit démolir parce que son cheval ayant glissé dessus, paraît-il, le sultan fut renversé; il n'en resta presque rien. Quand l'émir Gamâl ed-dîn Yûsuf el-Ustâdâr construisit la mosquée qui est vis-à-vis la Porte de Zuwêle, au nom du sultan Farag ibn Barqûq, il mit à jour une partie de ce glacis[2]

de Damiette fut-elle imitée de la *bâchûra* égyptienne? Il est plus probable qu'elle fut élevée dans les traditions françaises du moyen âge. (Voir Viollet-le-Duc, *Dictionnaire*, article *Barbacane*.)

[1] صوّان; voir Lane. Ce mot désigne ici des blocs de silex, que certaines régions du désert fournissent en abondance, ou quelque roche analogue, peut-être du quartz.

[2] Il faut lire ici (I, 381, l. 2) : ظَهَرَ عند حَفْرِهِ الصَهرجَ الّذى به بعضُ هذه الزلاّقةِ. Dans حفره, le suffixe se rapporte à Gamâl ed-dîn, et dans به, au mot مسجد qui précède.

La mosquée de Farag existe encore; son angle nord-est s'avance vers la porte, formé par un *sebîl* (fontaine) surmonté d'un *kuttâb* (école primaire). L'association de ces deux institutions fournit aux mosquées du Caire un de leurs plus élégants motifs d'architecture. Ce petit édifice, déjà fort endommagé, est probablement destiné à disparaître malgré la sollicitude du Comité de conservation, à cause de sa position avancée sur la croisée de quatre rues populeuses. J'y ai relevé les inscriptions suivantes, où je supprime les textes coraniques :

1° Tirâz de la porte d'entrée (façade nord) : أمر بإنشاء هذا المكان المبارك السلطان الملك الناصر فَرَج بن بَرْقوق عَزَّ نَصْرُهُ.

2° Au-dessus de la fenêtre du *sebîl*, sur une plaque en bois : أمر بإنشاء هذا السبيل المبارك سيدنا ومولانا السلطان الملك الناصر فَرَج بن بَرْقوق عزّ نصره.

en creusant la citerne attenant à la mosquée, et on en tira des blocs de roche qui étaient si durs que l'outil le plus acéré n'y laissait aucune trace, et si grands qu'il fallut quatre bœufs pour les traîner. L'émir en prit un certain nombre; on en voit encore un gisant en face de l'*Arc des Décombres*[1].

« On raconte que trois frères, qui étaient architectes (بنّايون), vinrent d'Édesse au Caire; chacun bâtit une des trois grandes portes. La Porte de Zuwêle fut bâtie en 484, et la Porte des Conquêtes en 480. Ibn ʿAbd eẓ-Ẓâhir dit dans son ouvrage sur la topographie du Caire que la Porte de Zuwêle fut construite par le calife El-ʿAzîz, et terminée par Bedr. . . . . J'ai entendu dire que les deux battants de la porte tournent sur deux gonds de verre[2].

« Le biographe du sultan Muḥammed en-Nâṣir rapporte qu'en 735, sous le règne de ce prince, le *wali* du Caire Aïdkîn fit placer sur la porte une cloche (?) qu'on frappait chaque soir après la prière de l'après-

Sur la façade orientale se trouve une plaque semblable, et plus haut dans le mur, une inscription sur pierre, badigeonnée. Ces textes ne contiennent probablement rien de nouveau.

[1] Sur l'*Arc des Décombres*, voir Maq., II, 27, à l'article خطّ الطّرنشق; Ravaisse, *loc. cit.*, t. I, p. 423, n. 3.

[2] فَرْدة «battant, vantail» (Dozy); سكرجة, qui signifie «écuelle», désigne ici les trous dans le seuil sur lesquels pivotaient les crapaudines des vantaux. Ce système, qui rappelle celui des portes de pierre du Haurân (de Vogüé, *Syrie centrale*, t. I, p. 54), existe encore aux grandes portes du Caire; mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette curieuse disposition de pivots en verre, dont le but apparent était d'adoucir les frottements et de diminuer l'usure du seuil.

midi[1]. Un voyageur qui a parcouru les villes de l'Orient m'a assuré qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi grand que cette porte, ni rien de pareil aux deux tours (*badana*) qui la flanquent de chaque côté. Celui qui étudie les lignes écrites au-dessus de la porte à l'extérieur y trouvera le nom de l'*emîr el-guyûch* et du calife El-Mustanṣir, ainsi que la date de la construction. Les deux tours (*badana*) étaient alors plus hautes qu'elles ne le sont aujourd'hui, car El-Malik el-Mu'ayyad Chêkh en démolit la partie supérieure quand il bâtit sa mosquée à l'intérieur de la Porte de Zuwêle, et il construisit un minaret sur chaque tour (*badana*), comme il a été dit dans la description de cette mosquée, au chapitre des Mosquées[2].

[1] خاليانية. Ce mot manque dans les dictionnaires, et j'en ignore le sens exact. Le verbe ضرب fait penser à une cloche ou un gong.

[2] Voir Maqrîzi, II, 328. La description de cette mosquée contient des détails curieux sur la construction. J'en extrais le passage suivant : «Le 2 Rabî' II, 821, on constata que le minaret qui avait été bâti sur la tour (*badana*) de la Porte de Zuwêle la plus voisine de la mosquée (c'est-à-dire la tour ouest) gauchissait du côté du Marché aux pommes (je suppose qu'il s'agit du côté nord; il y a encore un marché aux pommes dans la rue devant la mosquée d'El-Mu'ayyad). Une assemblée de tous les architectes attesta par écrit que ce minaret devait être démoli et en référa au sultan. Celui-ci décida la démolition, qui fut commencée le mardi 14 et continuée tous les jours. Le jeudi 16, une pierre s'étant détachée détruisit une maison vis-à-vis la porte et tua un homme, en sorte que la porte fut fermée..... pendant trente jours, parce qu'on craignait d'y laisser passer les gens. Une pareille chose ne s'était pas vue depuis la fondation du Caire.» — Suit une série de couplets composés à l'occasion de cet événement. — Maqrîzi ne parle pas de la reconstruction du minaret détruit. Or ces minarets su-

« *Bâb en-Naṣr* (*Porte du Secours*). — La porte de Gauhar était en arrière de la porte actuelle... Lorsque Bedr venu de Saint Jean-d'Acre se présenta au calife et fut élevé au vizirat, il construisit l'enceinte du Caire et transféra la Porte du Secours à son emplacement actuel, près de l'Oratoire de la Fête; il la munit d'une barbacane (*bâchûra*) dont

perbes existent encore tous les deux; ils s'élèvent sur la terrasse qui couronne les deux saillants de la porte. On en trouvera une bonne gravure dans Prisse, vol. de texte, pl. III; cependant les étages à colonnettes du couronnement ont disparu. Au cours de mes recherches sur la Porte de Zuwêle, dont je donne plus loin le résumé, je réussis à pénétrer sur la terrasse supérieure de la porte en traversant une maison bâtie sur la vieille muraille de Bedr, et je pus examiner à loisir ces deux minarets. A la base de chacun d'eux se trouve une petite porte qui s'ouvre au nord sur la terrasse. Au-dessus de la porte du minaret ouest (celui dont parle Maqrîzi), je lus l'inscription suivante de quatre lignes gravées en grossier *neskhi*, avec peu de points diacritiques :

أمر بإنشاء هذين المنارين المباركين سيّدنا ومولانا السلطان المالك
الملك المؤيّد أبو النصر شيخ عزّ نصره وذلك من نظر (?) العبد
الفقير إلى الله تعالى محّمد بن القرار (?) والفراغ فى شهر شعبان المعظّم
قدرُهُ سنة ثلاث وعشرين وثمان مأية.

L'inscription est complète, sau' les mots من نظر, très douteux, et le nom propre القرار qui n'est pas certain. Sur la porte de l'autre minaret, on lit les mots suivants : عل هذا المأذنة المباركة العبد الفقير الى الله محمد بن القزار (?) وكان الفراغ أوّل رجب سنة اثنين وثمان مأية. D'après ces textes, les minarets ont été construits l'un en 822, l'autre en 823. Si l'événement rapporté par Maqrîzi est exact, il s'agirait donc d'une restauration, au moins pour le minaret ouest.

IMPRIMERIE NATIONALE.

j'ai trouvé les restes. Quand la sœur du sultan Barqûq creusa la citerne *sebîl* qui est située vis-à-vis de la porte, elle détruisit ces restes pour faire place au *sebîl*[1]. Au-dessus de la Porte du Secours est écrit en coufique : « Il n'y a de dieu qu'Al-« lâh, Mahomet est l'envoyé d'Allâh, ʿAli est l'ami « d'Allâh, que les bénédictions d'Allâh soient sur eux « deux. »

« *Bâb el-Futûḥ* (*Porte des Conquêtes*). — Cette porte fut construite par Gauhar en arrière de la porte actuelle. L'arc en est encore debout, avec une partie du jambage gauche, et l'on voit au-dessus quelques lignes d'une incription coufique. Elle est située à l'entrée de la rue Behâ ed-dîn, en deçà (c'est-à-dire au sud) des murs de la mosquée d'El-Ḥâkim[2]. La porte actuelle a été construite par Bedr. En avant se trouve une barbacane (*bâchûra*), qui a été cachée dans les constructions quand les abords extérieurs de la porte se sont couverts de bâtisses. »

Passons aux résultats épigraphiques.

L'inscription de la Porte de Zuwêle a disparu; on voit encore au-dessus de l'arcade extérieure,

[1] الصَهْرِج السَبيل, c'est-à-dire la citerne servant de *sebîl*. Cette forme d'apposition (*bayân*) est fréquente. Cf. مَكْتَب سبيل, Maq., II, 368, l. 1; كُتّاب سبيل, Maq., 368, l. 33; 369, l. 1. — Dans هَدَمَتْه et مكانَه, le suffixe se rapporte au mot بَعْض.

[2] Sur la *ḥârat Behâ ed-dîn*, voir Maq., II, 2; Ravaisse, *loc. cit.*, p. 425, n. 5.

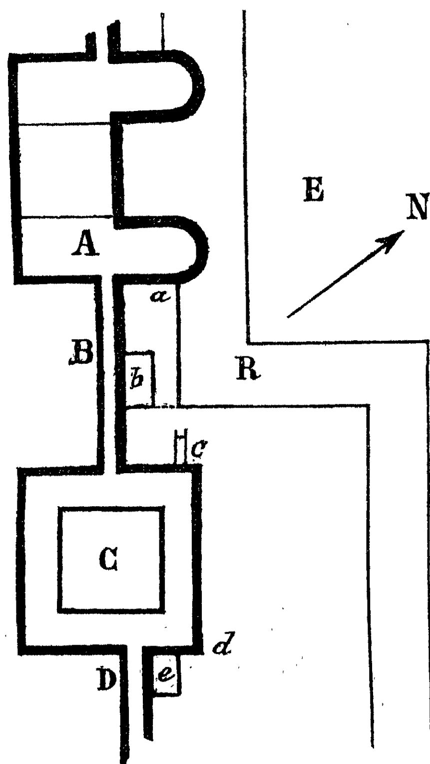
entre les deux tours, un cadre rectangulaire qui contenait la pierre sur laquelle elle était gravée.

L'inscription de la Porte du Secours existe encore; elle est taillée en relief dans la pierre au-dessus de la porte, en superbe coufique. Le texte de Maqrîzi est correct; mais l'inscription contient quelques mots de plus que j'ai oublié de noter. Au-dessus s'en trouve une autre beaucoup plus intéressante qui forme une frise le long de la façade extérieure de la porte, en suivant les angles saillants et rentrants formés par les deux tours carrées. Elle a été publiée très soigneusement par M. Kay[1].

La Porte des Conquêtes ne présente aucun texte. Cependant en 1887, M. Corbett Bey me signalait au Caire une inscription sur le mur d'enceinte à gauche de la porte. Cette partie du vieux mur est cachée par des maisons modernes qui s'appuient contre lui et n'en laissent voir que le sommet. Après de longs pourparlers, je réussis, pendant ma dernière visite au Caire, à pénétrer dans ces maisons et à relever une partie de l'inscription. Le croquis ci-

[1] *Inscriptions at Cairo, J. R. As. Soc.*, t. XVIII, part I. L'inscription commence par le verset du trône. Au lieu de الإيمان, l. 5 du texte arabe, je crois avoir lu الإمام, comme sur les inscriptions de la mosquée du Miqiâs (*Description*, ét. mod., Atlas, vol. II), celle de la mosquée d'El-Guyûchi (*Mém. Inst. ég.*, t. II), celle de Sitta Nafîsa (Maq., II, 442), etc.; ce mot d'ailleurs doit rimer avec الإسلام. — L. 7 : au lieu de حصر الله, lire حصن. — L. 8 : أنام est plus probable que أيّام. — Je possède parmi mes clichés un spécimen de ces deux textes, mais les caractères en sont trop petits pour se prêter à la reproduction.

joint, réduit au 1/1 000ᵉ, fera comprendre la disposition du texte sur la muraille.



A représente le saillant oriental de la porte; B, la courtine du mur de Bedr; C, le gros saillant qui porte le minaret nord de la mosquée d'El-Ḥâkim (le carré intérieur marque la base du cube qui repose

sur le saillant, enferme le minaret primitif et soutient le minaret de Bîbars II; voir p. 440, n. 1). D est le prolongement de la courtine du côté de la Porte du Secours; R, la rue qui conduit à cette porte; E, l'emplacement présumé de la barbacane (voir p. 454). En *a* se trouve une petite maison dont la terrasse est à environ 1 mètre au-dessous du bandeau de l'inscription. Celle-ci commence dans l'angle entre A et B, se prolonge dans la petite cour *b* et se perd dans une maison à l'angle entre B et C. En y pénétrant au premier étage, je constatai que le parement de la courtine était recouvert par le mur de fond de la maison, et je dus renoncer à relever la suite du texte. Au point *c*, dans un étroit couloir ménagé entre deux bâtisses, on trouve encore deux mots isolés; puis l'inscription disparaît de nouveau dans des maisons où je n'ai pu pénétrer.

Enfin dans l'angle entre C et D se trouve une petite cour *e*, où le parement de la muraille, entièrement découvert, ne présente plus aucune trace d'inscription; le texte s'arrête donc quelque part entre *c* et *e*, probablement vers l'angle *d*.

Or on lit dans Maqrîzi, à la description de la mosquée d'El-Ḥâkim, t. II, p. 278, ligne 2 : « Sur la courtine (*badana*) qui avoisine la Porte des Conquêtes et sur une partie de la tour (*burg*) se trouve une inscription d'après laquelle ces travaux furent exécutés en 480 (et non 430), à l'époque d'El-Mustanṣir et sous le vizirat de l'*emîr el-guyûch*. Ainsi il s'est écoulé 120 ans (et non 87 ans) entre la con

struction de l'enceinte de Gauhar et de celle de Bedr[1]. »

Ce fragment d'une citation empruntée par l'auteur au biographe du vizir d'El-Ḥâkim a été inséré incidemment dans la description de la mosquée, parce que celle-ci est contiguë à l'enceinte de Bedr, sa façade nord formant un seul mur avec celui de l'enceinte. Il présente un grand intérêt pour notre sujet, et l'on peut contrôler sa parfaite exactitude en le rapprochant de la description qui précède. Comme on l'a vu dans une note précédente, *badana* désigne généralement un saillant et pourrait s'appliquer ici à la tour A de la porte; cependant sur l'autorité de Quatremère et Dozy, j'ai traduit ce mot par *courtine,* puisque l'inscription commence sur la courtine B. Quant au mot *burg*, il s'applique évidemment au gros saillant C, sur lequel l'inscription s'arrête avant d'atteindre la courtine D.

Les fragments apparents de l'inscription étaient en partie recouverts d'une couche de plâtre épaisse et dure, et je n'ai pu la mettre à jour qu'au prix d'un long travail. Elle ne présente malheureusement pas grand intérêt, en dehors de sa valeur paléographique. Les caractères sont taillés en relief sur un

[1] C'est ainsi qu'il faut comprendre بينهما. Il y a ici deux erreurs de chiffres. D'abord il faut lire ثمانين au lieu de ثلاثين; la date de 430 est inadmissible, et l'on a vu plus haut que la Porte des Conquêtes a été construite en 480. Il y a donc un intervalle de 120 ans entre les deux enceintes. Ainsi le chiffre de 87 est faux dans tous les cas; une note marginale dans l'édition de Boulaq constate que cette erreur existait dans le manuscrit original.

bandeau de marbre, en superbe coufique, et sobrement ornés de rinceaux[1]. On lit après le *bismillâh :*

لا إله إلا الله وحده لا شريك له محمّد رسول الله على ولى
الله صلى الله عليهما وعلى الأئمّة من ذرّيّتهما أجمعين

Puis vient le *verset du trône* (Coran, II, 256) qui se perd dans la maison de l'angle aux mots وَسِعَ كُرْسِيُّهُ ٱلسَّمٰوَاتِ. Enfin au point *c* se trouvent les deux mots الأكرمين السيّد, qui sont un fragment de la partie historique de l'inscription. Il est impossible de reconstituer celle-ci avec si peu de chose; mais en comparant les autres inscriptions de cette époque on retrouve partout ces deux mots. Le premier s'applique aux descendants d'El-Mustanṣir (وأبنائه الأكرمين); le second fait partie d'un des nombreux titres de Bedr el-Gamâli (السيّد الأجلّ).

La date de l'inscription peut être fixée avec une grande probabilité. Maqrîzi dit que l'enceinte et les portes furent construites en 480 (sauf la Porte de Zuwêle, qui est postérieure de quelques années). Or l'inscription de la Porte du Secours portant la date de 480, on peut supposer que c'est aussi celle de notre inscription. Ces deux textes seraient donc exactement contemporains et la différence de leur style s'expliquerait par ce fait que l'inscription de la Porte

[1] Voir la planche ci-jointe, n° IV. Les mots qu'on y lit font partie du *verset du trône :* .... مَنْ ذَا ٱلَّذِى يَشْفَعُ عِنْدَهُ إِلَّا بِإِذْنِهِ

du Secours, placée en évidence sur un monument de grand style, devait être très décorative.

Cette étude sur l'enceinte fatimite du Caire resterait trop incomplète, si je ne donnais au moins en résumé les résultats archéologiques auxquels m'a conduit l'examen détaillé de la muraille, que j'ai parcourue dans toute sa longueur en prenant des notes et des croquis. Je ne m'occuperai ici que des parties encore debout, les seuls vrais témoins archéologiques, sans tenter aucune restitution. Je renvoie sur ce dernier point au travail très soigné de M. Ravaisse sur la topographie du Caire fatimite d'après Maqrîzi. Le but de ces lignes est différent; il ne s'agit point ici de relever par la pensée des choses disparues, travail d'ailleurs délicat où l'hypothèse prend une place considérable, mais seulement d'utiliser au profit de l'histoire ce que l'on peut encore voir, toucher et juger.

Dans son état actuel, l'enceinte du Caire remonte à deux époques : à celle de Bedr et d'El-Mustanṣir (480 H.) et à celle de Qaraqôch et de Saladin (566 ou 572 H.); toute trace de l'enceinte primitive a disparu. En outre, on peut rendre à chacun son œuvre, et distinguer clairement le travail du XIe siècle de celui du XIIe [1].

[1] Pour la description qui suit, voir le grand plan du Caire dans la *Description*, ét. mod., Atlas, vol. I, pl. 26; c'est le meilleur plan archéologique du Caire, le seul où l'enceinte soit marquée avec quelque détail. Celui de Grand Bey, fait au point de vue pratique,

Les restes de l'enceinte de Bedr sont :

1° Sur la face septentrionale : les deux grandes portes (Bâb en-Naṣr et Bâb el-Futûḥ), toute la muraille comprise entre elles, ainsi qu'un tronçon de mur au delà de chaque porte; à l'ouest, jusque vers un saillant en demi-lune situé à environ 100 mètres de la Porte des Conquêtes[1], à l'est jusqu'au sommet de l'angle rentrant formé par la muraille à environ 60 mètres au delà de la Porte du Secours, mesurés sur la face extérieure;

2° Un fragment de la face méridionale, perdu aujourd'hui dans le centre du Caire par suite de l'extension que la ville a prise au sud, où elle a rejoint le vieux quartier d'El-Qaṭâ'iʿ, la ville des Toulounides. C'est la Porte de Zuwêle avec un tronçon de muraille masqué par des maisons, courant à l'est, parallèlement au Derb el-Akhmar, jusque près d'une petite rue qui débouche dans ce *derb*, du côté nord, devant la mosquée de l'émir Qagmâs (dite d'Abu Harîba).

A l'époque de Saladin remontent les parties suivantes :

1° Sur la face nord : le tronçon à l'ouest du fragment fatimite, depuis le saillant en demi-lune

ne sert pas à grand'chose pour les monuments; le meilleur plan de poche est celui de Bædeker.

[1] Ce saillant est le deuxième à partir de la Porte des Conquêtes sur le vieux plan français.

jusqu'au delà de Bâb ech-Chaʿrîye, où la muraille se perd dans les maisons et finit par disparaître; et le tronçon à l'est de la Porte du Secours;

2° Toute la façade orientale, tournée vers les buttes de décombres qui séparent le Caire de la ville des tombeaux;

3° Une bonne partie de l'enceinte de la citadelle.

Cette distinction se fonde d'une part sur l'examen de la muraille, d'autre part sur les indications de Maqrîzi; examinons ces deux points en détail.

Le travail de chaque époque est déterminé par un grand nombre de caractères archéologiques; voici les plus importants pour l'époque fatimite :

1° Emploi presque exclusif de saillants carrés ou barlongs; les seuls saillants arrondis sont ceux des portes, sauf ceux de Bâb en-Naṣr, qui sont aussi carrés. Tous ces saillants, à l'exception des tours qui flanquent les portes, ont leur terrasse au niveau du chemin de ronde, ou bien n'ont qu'un faible commandement sur la courtine. Leur saillie à l'intérieur est très forte, quelquefois même plus forte que la saillie extérieure.

2° Les courtines ont une épaisseur moyenne de 3 m. 50 à 4 mètres; elles renferment à l'intérieur des réduits, chambres de tir et dégagements sous le chemin de ronde (au moins dans le voisinage de la Porte des Conquêtes). Celui-ci a une largeur moyenne

de 3 mètres dans œuvre; il est protégé par un parapet à créneaux.

3° Les ouvertures pratiquées dans les courtines ou dans les portes sont toujours carrées ou en plein cintre. On remarque sur la face interne de la courtine attenant à la Porte des Conquêtes, à l'ouest, des archivoltes taillées dans un seul bloc, ou bien dans deux blocs avec un seul joint médian, disposition qui se trouve dans certaines basiliques du nord de la Syrie, à Ḥâss, à Roueiḥa, à Baqouza, à Kokanaya, à Qalb-Louzé, à Tourmanin, etc.[1]. En notant ce détail constructif appuyé par un cliché de ma collection, je signale un rapprochement qui n'est pas sans importance, comme on le verra tout à l'heure.

4° L'appareil de ces parties est partout le même; il consiste en un blocage de maçonnerie pour les gros œuvres, et en un parement de pierres de taille à surface lisse, à joints taillés en biseau et légèrement cimentés. La hauteur des assises varie entre 30 et 60 centimètres; les blocs, posés alternativement en parement et en boutisse, ont des longueurs respectives de 20 et de 50 centimètres environ. La pierre est un calcaire à grain compact qui a bien résisté au délitage.

Enfin on remarque dans le parement extérieur des courtines et des tours, à 2 ou 3 mètres du sol,

[1] Voir de Vogüé, *Syrie centrale*, vol. I, p. 97, 98, 133, etc. et fig. 36, ainsi qu'un grand nombre de planches du vol. II.

une ligne de tambours de colonnes de 30 centimètres de diamètre, engagés dans l'épaisseur du mur, et qui reviennent à intervalles réguliers.

Ces caractères généraux, communs aux portes et aux courtines, se retrouvent dans les deux tronçons de l'enceinte de Bedr.

Voici enfin quelques détails spéciaux sur les portes :

La disposition générale des trois portes est à peu près la même, à part les saillants carrés de Bâb en-Naṣr. La porte elle-même se compose d'un passage voûté, bordé de chaque côté par la base des saillants. Ceux-ci contiennent un premier étage de chambres de tir voûtées, dont les ouvertures commandent le terrain d'approche et l'accès immédiat de la porte. Ces chambres sont reliées d'une tour à l'autre par un passage au-dessus de la porte qui n'est que le prolongement du chemin de ronde des courtines; il est muni d'une échauguette par où l'on pouvait lancer des projectiles devant la porte[1].

L'arc générateur de toutes les voûtes est le plein cintre; on le trouve dans l'archivolte des portes et d'un grand nombre d'ouvertures (embrasures, portes de communication entre le chemin de ronde des courtines et le premier étage des tours, etc.). Il engendre aussi toutes les voûtes de surface, pour produire

[1] Voir le plan des trois portes dans Prisse, vol. de texte, p. 76 et 78 et pl. III.

soit des voûtes d'arête (passage de Bâb en-Naṣr et de Bâb Zuwêle), soit des calottes (passage de Bâb el-Futûḥ et chambres de tir des saillants de Bâb en-Naṣr), soit des berceaux (chambres de tir et corridors au premier étage des tours), soit enfin des culs-de-four (niches d'évidement, etc.). Les portes elles-mêmes sont surmontées d'un linteau avec un arc de décharge dont les claveaux présentent d'ingénieux décrochements.

A côté de la grandeur de la conception et de la beauté de l'exécution, on remarquera encore au point de vue constructif l'ingénieuse disposition des salles intérieures, chambres de tir, réduits et corridors. Quelques-unes de ces salles ne sont pas voûtées, mais couvertes en dalles plates reposant sur une corniche de corbeaux. Enfin je signale à Bâb en-Naṣr le bel escalier à vis ménagé dans le saillant oriental, avec son noyau cylindrique, sa voûte rampante en berceau annulaire et ses marches taillées dans un ou deux blocs. Cette vis, qui s'ouvre dans le passage voûté de la porte et débouche sur la plate-forme du premier étage, rappelle certains escaliers des premiers temps du moyen âge décrits par Viollet-le-Duc (*Dictionnaire*, article *Escalier*). J'y ai relevé les marques suivantes : Z̲ Λb W ⫯.

Le style des portes est remarquable, surtout celui de Bâb en-Naṣr. Ne pouvant en donner une description complète, je signale seulement le profil des moulures sur les archivoltes et les corniches. A Bâb en-Naṣr, on admirera les boucliers finement dessinés qui or-

nent les deux tours, ainsi que la corniche qui court à mi-hauteur et dont le larmier à modillons a une allure tout à fait grecque. Enfin à Bâb Zuwêle, en montant au premier étage par une étroite ruelle qui s'ouvre en face de la mosquée d'El-Mu'ayyad, on sera frappé de la curieuse disposition du passage entre les deux tours au-dessus de la porte, avec son arcade en plein cintre surmontée d'un tympan à double pente de profil tout byzantin, et flanquée de deux grandes niches en cul-de-four. Ces niches en belles pierres de taille, comme toute la construction, présentent un curieux appareil; c'est la combinaison de deux systèmes également employés dans l'Asie Mineure et le nord de la Syrie : les lits des voussoirs, horizontaux dans la partie antérieure de la niche, se transforment vers le fond en lits disposés en éventail[1]. Dans la niche occidentale, j'ai relevé les signes suivants gravés sur les voussoirs : H H P ′ X. Au-dessus du premier étage se trouve la terrasse qui porte aujourd'hui les minarets de la mosquée d'El-Mu'ayyad[2].

En résumé, l'appareil des murs, la forme des saillants, la disposition du chemin de ronde et des étages intérieurs, l'emploi exclusif du plein cintre à une époque où le profil persan engendre tous les arcs de mosquée, les détails de la construction, le style des portes surtout, enfin la présence de marques grecques, tout dans ces restes d'architecture militaire

[1] Voir Choisy, *op. cit.*, p. 72 et suiv., fig. 80 et 84.
[2] Voir ci-dessus, p. 452, n. 2, et Prisse, vol. de texte, pl. III.

révèle l'influence de la Syrie byzantine. On ne peut s'empêcher, en contemplant ces superbes constructions, qui méritent la première place dans l'architecture du Caire, de songer aussitôt aux monuments du nord de la Syrie dont l'ouvrage de M. de Vogüé donne une idée si exacte et si complète. Les constructeurs qui ont conçu ces plans et dressé ces épures ne pouvaient être que des Syriens façonnés aux méthodes byzantines de leur pays, et les maçons eux-mêmes ont laissé sur la pierre la preuve de leur origine. Or Maqrìzi affirme que les trois portes furent bâties par trois architectes d'Édesse. Cette ville se trouve dans une région qui fut pendant les premiers siècles de l'islam le boulevard avancé du califat du côté de l'empire byzantin. C'est dans cette région des confins militaires sous les Omayyades et plus tard pendant les nombreuses expéditions des premiers Abbassides, sur une ligne suivant les côtes de l'Asie Mineure, prolongée jusqu'à l'Euphrate vers Birécik et plus loin dans la haute Mésopotamie, c'est là qu'il faut chercher la collision d'influence entre les architectures militaires byzantine et arabe. C'est là seulement qu'on trouvera la solution du problème encore inabordé des origines de la construction militaire arabe et de son développement jusqu'à l'époque des Croisades.

Qu'on se souvienne enfin que le créateur de l'enceinte du Caire, Bedr el-Gamâli, avait guerroyé longtemps dans le nord de la Syrie, qu'il était venu au Caire avec une armée syrienne, c'est-à-dire élevée

dans les traditions militaires de Byzance, on comprendra qu'il ait confié l'exécution de ces travaux de défense à des ingénieurs élevés à la même école, et l'on s'expliquera cette apparente anomalie d'une enceinte presque entièrement byzantine en plein Caire fatimite, où l'architecture religieuse trahit tant d'influences persanes.

Les travaux militaires de Saladin se distinguent au contraire par les principaux caractères suivants :

1° Emploi presque exclusif de saillants arrondis (la citadelle seule présente un petit nombre de tours carrées); leur saillie est presque tout entière à l'extérieur et leur commandement sur la courtine plus considérable que dans l'enceinte de Bedr, surtout à la citadelle. Les tours ont un ou deux étages voûtés et communiquent avec le chemin de ronde par des portes basses. Les parements extérieurs ont un léger empâtement qui donne aux tours une forme tronconique.

2° La courtine de l'enceinte ne contient ni chambres intérieures ni meurtrières basses. Le chemin de ronde y a une largeur moyenne d'environ 3 mètres; il est protégé par un parapet à créneaux arrondis semblables à celui du mur de Bedr[1].

[1] L'identité du parapet et des créneaux dans les deux murailles fait supposer que le parapet des tronçons de Bedr a été restauré à l'époque de Saladin. On s'attendrait en effet, par analogie avec la plupart des enceintes byzantines, à trouver au mur de Bedr des

3° L'arc générateur des voûtes est l'arc brisé; il couronne en général les ouvertures (portes intérieures, fenêtres, niches de meurtrière, etc.), mais on trouve aussi quelques ouvertures carrées. Les voûtes à l'intérieur des tours sont en arête ou en berceau.

4° L'appareil est assez uniforme; il consiste en un blocage de maçonnerie et un parement de pierres de taille. Ce dernier, moins épais que dans le mur de Bedr, ne dépasse guère 25 à 30 centimètres. Il diffère d'ailleurs beaucoup de celui du mur ancien : les joints ne présentent pas le même biseau, les pierres sont à refends et à bossages. Dans certains endroits (surtout à la citadelle), les bossages laissés à l'état brut font saillie sur les refends; ailleurs ils ont été repiqués au niveau des refends, mais s'en distinguent encore par le grain différent de leur surface. Les assises ont 40 à 50 centimètres de hauteur; les blocs sont posés alternativement en parements et en boutisse, avec des longueurs respectives de 70 à 80 centimètres et d'environ 20 centimètres.

créneaux carrés. On peut remarquer à ce sujet que le parapet est la partie d'un mur de défense la plus exposée aux transformations, car il se détériore plus vite, et lors d'une restauration s'adapte aisément aux exigences d'une stratégie modifiée. C'est ainsi que le couronnement tout entier de la citadelle a été refait à l'époque turque, et qu'en de nombreux points de l'enceinte de Bedr et de Saladin, les ébrasements des créneaux ont été remplacés par des meurtrières, probablement par les soldats de Bonaparte.

IMPRIMERIE NATIONALE.

La pierre est un calcaire à grain moins serré que celle du mur de Bedr; aussi elle est beaucoup plus délitée, et ce seul caractère permet de distinguer au premier abord les deux murailles. On ne trouve pas ici le motif des tambours de colonnes engagés.

Tels sont les caractères généraux de l'enceinte de Saladin, sur la face nord à l'ouest et à l'est du mur de Bedr, et sur toute la face orientale, y compris le fameux Burg ez-Ẓafar, situé à l'angle nord-est. Ces caractères s'appliquent également à la citadelle, qui mériterait d'ailleurs une description archéologique beaucoup plus détaillée.

Ne l'ayant pas étudiée en détail, je ne fais qu'indiquer ici quelques traits saillants de son aspect. Les courtines sont naturellement beaucoup plus hautes qu'à l'enceinte même; les tours d'angle sont énormes et à fort commandement. L'appareil général est le même qu'à l'enceinte, mais les blocs sont plus gros et les bossages plus saillants. La base des murs (tours et courtines) présente des talus fortement inclinés. Cette disposition, destinée à fortifier l'assiette et à empêcher les travaux de sape, se trouve dans un grand nombre de châteaux syriens des Croisades, entre autres à Soubeïbe de Bâniâs. On voit encore, du côté du Moqattam, un large fossé taillé en plein roc. L'enceinte de la citadelle a été restaurée à diverses époques sous les Mamlouks, ainsi que le témoignent encore plusieurs inscriptions. Le couronnement tout entier, avec son profil turc

et ses embrasures de canon, doit faire partie des restaurations de Méhémet-Ali, de même que les portes principales. L'intérieur de cette vaste enceinte a été entièrement remanié.

Comment se fait-il qu'à moins d'un siècle d'intervalle, ces deux murailles présentent un aspect si différent? C'est qu'à l'époque de Saladin, les caractères de l'architecture militaire se sont profondément modifiés sous l'influence des Croisades et de la construction militaire des Francs.

Dans son *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés*[1], M. Rey constate en Syrie la présence de deux grandes écoles de construction militaire à l'époque des Croisades. La première, d'origine française, se distingue par les principaux caractères suivants : l'assiette et le plan du château sont déterminés par la configuration du sol; les tours de l'enceinte sont *presque toujours arrondies*, avec un étage intérieur de défense et un parapet à meurtrières plongeantes. Cette école emprunte à l'Orient la double enceinte byzantine, les échauguettes de pierre et les talus à la base des tours.

La deuxième école, celle des Templiers, s'inspire plus directement de la construction arabe, qui dérive de la byzantine. Elle se distingue par *le peu de saillie des tours, invariablement carrées ou barlongues*,

[1] Introd., p. 14; voir aussi *Les colonies franques de Syrie*, du même auteur, p. 118 et suiv.

trait caractéristique des plus anciens châteaux arabes, par le grand appareil des parements, généralement à bossages, par la faible plongée des meurtrières, etc.

En rapprochant ce qui précède de ma description des deux enceintes du Caire, on retrouvera dans le mur de Bedr le caractère le plus marquant de l'école byzantino-arabe des Templiers : la forme carrée et le peu de saillie extérieure des tours. On remarquera aussi que la disposition de *bâchûra* ou barbacanes devant les portes fut empruntée, d'après M. Rey, par les Croisés à l'école byzantine; elle donna naissance aux bastilles qui s'élevèrent plus tard en Europe.

Dans les travaux de Saladin enfin, on sent l'influence de l'école française dans l'emploi des tours *arrondies* avec un étage de défense, et dans l'assiette et le plan de la citadelle, déterminés par la configuration du rocher qui la porte et servant de donjon à l'enceinte de la ville. Quant aux bossages, je dois dire que ce trait, d'ailleurs accessoire, n'est pas la propriété exclusive des forteresses arabes et byzantines; on le trouve dans des châteaux français de Syrie, entre autres à Soubeïbe. Ce château, qui a été récemment décrit ici même, présente cet intérêt particulier qu'élevé par les Francs vers 1140, il a été restauré à diverses reprises par les Sarrasins. Or les inscriptions arabes permettent d'attribuer aux Musulmans certaines parties qui se distinguent des travaux des Croisés par l'apparence générale et surtout par la forme carrée des saillants, à faible com-

mandement. Les parties franques au contraire présentent des saillants arrondis.

En résumé, et sans vouloir entrer dans des développements qui exigeraient l'étude de monuments encore inconnus, on peut dire que l'enceinte de Bedr appartient à cette grande école byzantine et arabe dont on retrouve les caractères principaux dans divers pays et à diverses époques, à Constantinople, à Nicée, à Adalia et dans les villes de la Pamphylie, dans les vieilles forteresses arabes du nord de la Syrie, dans l'école des Templiers et dans les constructions militaires des Sarrasins postérieures aux Croisades, telles que l'enceinte de Jérusalem élevée par le sultan Soliman en 945 de l'hégire, suivant les inscriptions qui la décorent. L'enceinte de Saladin se rapproche au contraire de l'école que les Francs apportèrent avec eux d'Europe et dont le berceau paraît être situé dans les vallées de la Loire et de la Seine. Certes Bonaparte, en canonnant la citadelle du Caire, ne se doutait pas qu'il y avait dans ce boulevard de l'islamisme un peu de ce génie français du moyen âge dont le prestige en imposait à Saladin lui-même, son plus redoutable adversaire.

Maqrîzi confirme d'une façon remarquable cette double attribution de l'enceinte actuelle du Caire : « Saladin, dit-il (I, 379; je traduis librement), forma le projet d'entourer le Caire, Maṣr et la citadelle d'une seule enceinte; elle fut faite en pierre. La muraille de Bedr fut prolongée de Bâb el-Qan-

tara jusqu'à Bâb ech-Chaʿrîye, et de là jusqu'à Bâb el-Baḥr, où la muraille fut terminée par un gros saillant appuyé au Nil, la tour El-Maqs. . . Elle fut prolongée à l'est depuis Bâb en-Naṣr jusqu'à Bâb el-Wezîr et devait rejoindre le mur de la citadelle; mais le dernier tronçon ne fut pas achevé, les travaux ayant été suspendus par la mort du sultan; on voit encore les fondations de ce tronçon. La jonction entre la citadelle et la muraille de Maṣr ne fut pas faite, non plus que la face occidentale de la muraille du Caire, à partir d'El-Maqs. » Puis l'auteur donne les dimensions de la muraille et mentionne le fossé qui la longeait sur les faces nord et est, et dont la plus grande partie avait disparu à son époque.

Si l'on compare cette description à celle que j'ai donnée plus haut, on verra qu'elles se couvrent exactement. Le mur de Saladin est conservé en grande partie, sauf l'extrémité occidentale de la face nord, qui a disparu avec la tour d'El-Maqs. Le mur actuel se perd dans les maisons à l'ouest de Bâb ech-Chaʿrîye; cette porte, située à l'ouest du canal du Khalîg, a été démolie depuis l'expédition française, mais le nom en est toujours vivant. Un peu à l'est de cette porte, et de l'autre côté du canal, se trouvait, d'après Maqrîzi, la Porte du Pont (Bâb el-Qantara) construite par Gauhar à côté du canal (Maqrîzi, I, 382).

C'est vers ce point que le mur de Bedr devait former l'angle nord-ouest de l'enceinte et tourner

au sud pour s'appuyer sur le canal en suivant la direction de la rue Bên es-Sûrên[1]. Ainsi la face nord du mur de Bedr devait s'étendre à l'ouest jusqu'au bord du canal, mais pas au delà. Or l'examen de la muraille en cette région révèle le fait suivant : à l'ouest de la Porte des Conquêtes se trouve un gros saillant carré entièrement fatimite; ensuite vient le saillant en demi-lune dont j'ai parlé plus haut (p. 461, n. 1), puis une tour à éperon située dans un angle saillant de la courtine. Cette région révèle un mélange de caractères : le plan général paraît fatimite ; l'appareil en bossages, les échauguettes, l'aménagement intérieur des tours et l'arc brisé des ouvertures trahissent la main de Saladin. C'est donc dans cette région que le sultan reprit la construction sur la vieille muraille, pour la prolonger à l'ouest au delà du Khalîg jusqu'à El-Maqs, c'est-à-dire jusqu'au Nil. Maqrîzi dit ensuite que Saladin prolongea la muraille de Bâb en-Naṣr jusqu'à Bâb el-Wezîr; cette dernière porte est située dans la partie méridionale de la face est. Or, jusqu'en ce point, l'enceinte présente les caractères de la construction de Saladin. Maqrîzi ajoute que le tronçon de Bâb el-Wezîr à la citadelle ne fut pas achevé; or, depuis cette porte jusqu'à son point de jonction avec la citadelle (au Burg es-Sahrâ du plan de la *Description*), l'enceinte

[1] C'est-à-dire *entre les deux murs*, parce que cette rue était entre le mur de Gauhar à l'est et celui de Bedr à l'ouest. Ainsi la face ouest de l'enceinte de Bedr était un peu en avant de celle de l'enceinte de Gauhar. Voir Ravaisse, *loc. cit.*, t. I, p. 421.

est un simple mur sans chemin de ronde et sans saillant, de construction insignifiante, et le Bâb el Atâbek, situé dans ce tronçon, est d'origine turque. Enfin il n'existe aucune trace de muraille entre la citadelle et le vieux Caire, ni à l'ouest du Caire.

Il reste un dernier point à élucider : Maqrîzi assure que le mur de Bedr était construit en briques crues, comme celui de Gauhar (voir p. 446). Cette assertion ne peut s'attribuer aux fragments encore conservés, soit sur la face nord, soit à côté de la Porte de Zuwêle ; ces restes sont trop évidemment contemporains des portes pour qu'il puisse subsister le moindre doute à cet égard. Mais la plus grande partie de l'enceinte de Bedr a disparu, en particulier les faces est et ouest tout entières. Il est probable que si ces faces avaient été construites en pierre, il en serait resté quelque chose ; l'assertion de Maqrîzi est donc fort vraisemblable[1].

En terminant cette étude déjà trop longue, où j'ai dû supprimer pourtant bien des détails, on me permettra une dernière observation. Un caractère commun aux deux enceintes, et qui domine l'architecture militaire de l'Égypte musulmane, c'est l'influence de la Syrie. C'est un phénomène curieux et fréquent dans l'histoire que l'union des destinées de ces deux pays reliés par un isthme et un désert. Au

[1] D'ailleurs il ressort de Maqrîzi lui-même, dans un passage traduit plus haut, qu'une partie de l'enceinte de Bedr était en pierre. Voir p. 446.

point de vue militaire, la Syrie possède deux avantages incontestables sur l'Égypte. Sa position géographique et son sol montagneux et coupé en font une base stratégique excellente pour les opérations dirigées contre l'Asie; sa population forte et guerrière fournit un recrutement supérieur à celui des fellahs de la vallée du Nil. C'est pourquoi chaque fois qu'un gouvernement puissant s'est élevé en Égypte, il a cherché à s'emparer de la Syrie; depuis les Pharaons jusqu'à Méhémet-Ali, toutes les armées égyptiennes ont suivi cette route du nord.

A l'époque musulmane, les relations politiques et militaires des deux pays sont plus étroites que jamais. C'est de Damas que le lieutenant d'Omar part avec sa vaillante troupe pour soumettre l'Égypte au califat naissant. Aḥmed ibn Ṭulûn, le premier souverain indépendant de l'Égypte, va guerroyer longtemps en Syrie. Gauhar, le général d'El-Muʿizz, imite son exemple, l'Égypte à peine conquise. Les califes fatimites continueront les traditions syriennes de la politique égyptienne, et l'armée d'El-Afḍal se heurtera sous les murs de Jérusalem contre les soldats de Godefroy de Bouillon.

Dès lors la Syrie, devenue par les Croisades le centre de gravité de l'histoire politique et militaire de l'Orient, envoie successivement en Égypte Nûr ed-dîn, Saladin, les rois de Jérusalem, les Mamlouks. Presque tous les sultans de l'Égypte eurent alors à soutenir quelque expédition syrienne, d'abord contre les rois latins et les principautés franques,

plus tard contre les Seldjoucides, les soldats de Tamerlan, les sultans ottomans. Leur but était de conserver un pied ferme en Syrie, d'y tenir garnison dans des châteaux forts pour ravitailler leurs troupes et s'abriter en cas de défaite. Quand ils avaient perdu ces boulevards, les sultans commençaient à trembler pour la vallée du Nil, ouverte au nord à tous les coups de main. Napoléon, reprenant la vieille tradition des souverains égyptiens, s'avance comme saint Louis jusqu'à Saint-Jean-d'Acre, et Ibrahim Pacha, maître de la Syrie, put un instant faire trembler la Porte et inquiéter les puissances européennes.

Si donc l'influence syrienne s'est fait sentir à diverses reprises dans l'architecture religieuse de l'Égypte, c'est encore en Syrie et là surtout qu'il faut chercher la clef des problèmes soulevés par son architecture militaire.

Nous abordons maintenant les monuments religieux du règne d'El-Mustanṣir et leurs inscriptions. Le premier en date est la mosquée d'El-Guyûchi sur le Moqaṭṭam; l'inscription en a été publiée dans les *Mémoires de l'Institut égyptien*, avec une courte description de l'édifice[1]. En discutant la double solution qui s'offrait pour la date, je m'arrêtai à l'année 498 de l'hégire, guidé surtout par des raisons

[1] Van Berchem, *Une mosquée du temps des Fatimites au Caire* (*Mém. Instit. égypt.*, t. II).

épigraphiques, tout en avouant que les faits historiques parlaient plutôt en faveur de l'année 478. C'est à cette dernière que je m'arrête aujourd'hui, convaincu par l'opinion unanime des savants qui ont bien voulu m'écrire à ce sujet [1]. C'est donc Bedr el-Gamâli, et non son fils El-Afḍal, qui construisit le *mèchhed* du Moqaṭṭam.

Ce monument donne encore lieu à deux réflexions d'un intérêt archéologique général :

Le plan de l'édifice fournit un exemple de ce type d'édifice religieux assez mal défini et pourtant très différent de la mosquée, que les Arabes désignent sous le terme générique de *qubba* (coupole), et qui comprend les lieux de pèlerinage (*mechhed*), les tombeaux (*turba*), les sanctuaires de saint (*weli, marbûṭ*), etc. Ce nom vient de ce que les sanctuaires et les tombeaux sont toujours recouverts d'une coupole. En dehors de cette application constante et

[1] MM. Ch. Rieu, Reg. Stuart Poole et Th. Nöldeke. Ce dernier m'écrivait à ce sujet : « Quoique le calife régnant en 498 ne fût qu'un enfant (il s'agit d'El-Âmir), il est peu probable que l'inscription donnerait un autre nom que celui du calife régnant. » (On sait que l'inscription mentionne El-Mustanṣir, et qu'en l'année 498, c'était déjà son petit-fils El-Âmir qui régnait.) Cette réflexion est parfaitement juste. On trouve parfois dans l'épigraphie lapidaire ou monétaire le cas d'un *successeur désigné* (ولى العهد) nommé du vivant de son prédécesseur (Clermont-Ganneau, *Inscription d'Ascalon* [*Recueil d'arch. orient*, p. 217]; de Saulcy, *Première lettre sur la numism. arabe* [*Journ. asiat.*, 3[e] série, t. VIII, p. 358]); mais je n'ai jamais rencontré le cas inverse d'un souverain nommé après son décès et sous son successeur.

tout à fait caractéristique, la coupole n'est employée dans l'architecture musulmane syro-égyptienne, jusqu'à l'époque turque exclusivement, que dans le sanctuaire des mosquées au-dessus de la *qibla*. Ici la *qubba* est peut-être un reste de la coupole byzantine qui précédait l'abside, soit dans les églises à croix grecque, où une coupole s'élevait au centre, soit dans les basiliques du type de la cathédrale de Boṣra, où le chœur s'ouvre directement sur l'aire inscrite sous la coupole (de Vogüé, *op. cit.*, t. I, pl. XXII).

Seulement les coupoles de mosquée sont généralement petites; presque toutes les grandes et belles coupoles s'élèvent sur des tombeaux. Ainsi le dôme est en quelque sorte le signe extérieur du monument funéraire, comme le minaret est le critère du monument religieux, mosquée, *medrese* ou couvent. Le plan classique de la *qubba* (tombeau ou santuaire) est une salle cubique surmontée d'une coupole[1]. Mais il affecte parfois des formes plus compliquées, comme celui de la Qubbet eṣ-Ṣakhrâ à Jérusalem, dont la conception et l'exécution primitives sont d'ailleurs entièrement byzantines de procédés. Enfin le tombeau s'associe fréquemment avec l'édifice religieux, mosquée, *medrese* ou couvent[2].

[1] Le prototype de la *qubba*, sinon comme institution, du moins comme édifice, paraît donc être la *kalybe* syro-byzantine. Sur ces monuments, voir de Vogüé, *Syrie centrale*, t. I, p. 41 et suiv., et pl. VI.

[2] L'association la plus fréquente est celle du *tombeau-medrese;* presque toutes les *medrese* du Caire sont accompagnées du tombeau du fondateur. Comme exception à la règle, on peut citer la *me-*

Tel est le cas du monument du Moqaṭṭam, où le *mechhed* proprement dit, avec sa chambre funéraire et sa coupole, est doublé d'une mosquée avec sa cour centrale, ses dépendances et son minaret. On ne peut s'empêcher d'être frappé des analogies que ce plan présente avec celui du palais de Sarvistan; ce fait semble un des nombreux exemples de l'influence persane qui domine l'époque fatimite.

La deuxième observation concerne la zone de raccord entre le plan carré et la base circulaire de la coupole. Cette zone comporte quatre trompes d'angle soutenant un tambour octogone qui porte la coupole. J'ai déjà dit, à propos de la mosquée d'El-Ḥâkim (p. 434), que cette solution est la seule em-

drese de Qâit-bây (*dans les murs*), qui ne présente pas de tombeau et par conséquent pas de coupole. Les *tombeaux-mosquées* sont plus rares, parce que la coutume d'enterrer les souverains dans un édifice religieux de la ville semble dater de l'époque ayoubite et que depuis Saladin presque tous les sultans ont construit leur *medrese;* or ces *medrese* étaient toujours une fondation personnelle à laquelle le fondateur aimait à associer son tombeau. Cependant on peut citer comme exemple important d'une mosquée à tombeau celle d'El-Mu'ayyad à côté de la Porte de Zuwêle. Les couvents n'avaient pas à l'époque des Mamlouks de type d'édifice spécifique; ils étaient construits tantôt sur le plan des mosquées, tantôt sur le plan des *medrese.* Comme types de *couvent-tombeau* à plan de mosquée, on peut citer le couvent de l'émir Chêkhu au Caire ou le tombeau de Barqûq au désert; comme type de la même association adoptant le plan de la *medrese,* le *couvent-tombeau* de Bîbars II à la Gamalîye; enfin comme exemple de simples *qubba,* les tombeaux des sultans Ghûri et Tumân-Bây au désert. Il y aurait un long chapitre à écrire sur ces associations de l'édifice religieux et du monument funéraire.

ployée sous les Fatimites; j'ai pu m'en convaincre en examinant les rares coupoles de cette époque. Elle a pour prototype la coupole de la grande mosquée de Damas[1] et tout un groupe de coupoles byzantines, et se compose d'un mélange d'éléments persans (la trompe) et d'éléments byzantins (le tambour et les huit petits pendentifs qui servent parfois de transition entre l'octogone et la coupole elle-même).

A l'époque des Ayoubites et des premiers Mamlouks, on voit poindre une nouvelle solution du problème : la superposition de deux ou trois étages de trompillons dérivés de la trompe unique, placés en pans coupés et en quinconce, et faisant successivement passage du carré à l'octogone, de l'octogone au polygone à seize côtés, etc. C'est le stage intermédiaire entre la trompe unique des coupoles fatimites et le pendentif en triangle sphérique des derniers Mamlouks, où l'ornement en ruches d'abeilles n'est qu'un dernier reste de la trompe primitive, privé dès lors de toute valeur constructive. En effet, les triangles sphériques apparaissent au Caire au moment où l'on commence à employer la pierre pour le voûtage des coupoles, vers l'époque du sultan Barqûq, c'est-à-dire dans la deuxième moitié du XIV[e] siècle. Les coupoles antérieures sont toutes construites en briques et sur le type intermédiaire des

[1] D'après l'inscription de Malik Châh publiée plus haut, cette coupole a été construite en 475 H., c'est-à-dire qu'elle serait contemporaine d'El-Mustanṣir. J'ai dit pourquoi il est peu probable qu'elle ait été détruite par l'incendie de 1400. Voir p. 423, n. 1.

trompillons; les briques y sont appareillées suivant les surfaces de ces trompillons, qui gardent ainsi une fonction constructive. Mais quand la pierre remplace la brique, le triangle sphérique devient la véritable surface de la zone de raccord; dès lors les joints des pierres se conforment aux exigences statiques de la surface courbe des triangles, et les alvéoles creusées sur la face interne des claveaux ne sont plus qu'un décor de revêtement où l'on ne reconnaît de la trompe primitive que sa forme générale, réduite et multipliée à l'infini. Cette origine lointaine s'obscurcit encore quand les tailleurs de pierre ajoutent aux facettes et aux alvéoles le motif des stalactites proprement dites.

Ainsi l'analyse du pendentif à stalactites donnée par M. de Vogüé est parfaitement juste au point de vue des lignes génératrices rabattues sur un plan (passage du carré à l'octogone, puis au polygone à seize côtés, etc.; voir *Syrie centrale*, t. I, p. 44); mais elle n'explique pas l'origine des facettes avec leurs alvéoles. Or la série chronologique des monuments du Caire permet de suivre pas à pas cette évolution du problème de la coupole sur plan carré dans l'architecture arabe, et de remonter en même temps à la véritable origine constructive de l'alvéole qui a tant intrigué les artistes et les archéologues. Cette origine, je le répète, ne peut être que la trompe persane adoptée dans l'architecture byzantine et proto-arabe comme support d'un tambour octogone. Je reviendrai ailleurs, à propos de la première coupole

ayoubite, sur cette explication qui paraît la plus conforme aux faits observés[1].

Le nom de la mosquée du Moqaṭṭam offre un curieux exemple de transposition populaire. Ce nom cache le titre du constructeur, *emîr el-guyûch* (général des armées), qui s'est ainsi conservé à travers les âges dans la tradition locale, et la chambre funéraire à gauche de la coupole renferme le tombeau de quelque saint que les indigènes appellent encore *Sîdi Guyûchi*[2] et où l'on se rend en pèlerinage à certains jours de l'année. Ainsi le monument a conservé la fonction de *mechhed* que l'inscription lui attribue.

Il existe sur ce Sîdi Guyûchi une légende assez curieuse qui m'a été contée par un habitant de la région. On voit encore dans le cimetière de la grande Qarâfa, à quelque distance du mausolée de Sîdi ʿOqba, quatre ruines bizarres que les indigènes appellent *es-sabʿa banât* (les sept filles)[3]. Ce sont de petits édifices à base carrée, surmontés d'un tambour octogone et d'une coupole; l'appareil en briques et en petits moellons, la disposition des trompes d'angle sous le tambour, les détails de la construction, tout décèle leur origine fatimite. Comme d'après la tradition il y en avait autrefois sept, on

[1] Voir Prisse, vol. de texte, p. 179 et suiv. pl. XIX-XXII.
[2] Ce tombeau serait-il celui de Bedr lui-même?
[3] *Une mosquée du temps des Fatimites*, p. 11 du tirage à part.

peut les identifier avec les « sept coupoles » de Maqrîzi (II, 459), qui renfermaient les tombeaux de sept hommes mis à mort par le calife El-Ḥâkim. Or, d'après la légende dont j'ai parlé, ces édifices auraient contenu les tombeaux de sept jeunes filles aimées par Sîdi Guyûchi, et celui-ci se serait fait ensevelir dans la mosquée du Moqaṭṭam pour apercevoir encore de ce point élevé les tombeaux de ses bien-aimées. L'intérêt archéologique de cette légende est de réunir dans un même cycle le *mechhed* du Moqaṭṭam et les *sab'a banât*, ce qui permet de leur attribuer une origine à peu près contemporaine.

Il existe dans la même région un autre vestige de l'époque fatimite. C'est un petit édifice situé dans la Qarâfa au pied du Moqaṭṭam, juste au-dessous du Gâmi' el-Guyûchi, et qui porte aujourd'hui le nom de *Gâmi' ikhwât sîdna Yûsuf* (mosquée des frères de Saint-Joseph). Il rappelle beaucoup la mosquée du Moqaṭṭam dans son plan et sa construction; c'est une salle carrée surmontée d'une coupole à tambour et à trompes. Cette salle, qui renferme un tombeau, est précédée de chambres voûtées en arêtes, en berceau ou en coupoles surbaissées; le tout est en briques noyées dans le mortier. Enfin les arcs ont le profil persan caractéristique des monuments fatimites. On n'y trouve ni cour intérieure ni minaret; ce n'est donc pas une mosquée, mais une simple *qubba* (tombeau ou *mechhed*). Dans la chambre funéraire, au-dessus du tombeau, est une

petite inscription coufique encastrée dans la muraille[1].

Il faut mentionner ici pour mémoire :

1° L'épitaphe du mausolée de Sitta Nafîsa, au sud du Caire, dont le texte a été conservé par Maqrîzi[2];

2° Les inscriptions de la mosquée du Miqiâs, dans l'île de Rauḍa, publiées par Marcel[3]. La mosquée a entièrement disparu lors de la construction du palais moderne qui s'élève à côté du Miqiâs, et je n'ai pu retrouver aucune trace des inscriptions.

[1] Il m'a été impossible de la déchiffrer, et je n'en possède qu'un mauvais estampage. Cette région de la Qarâfa paraît fort ancienne, à en juger par les souvenirs que la tradition y a conservés. Outre le monument que je viens de décrire, où le nom de Joseph fait pressentir une vieille légende, elle renferme plusieurs ruines informes dont l'une m'a été désignée sous le nom de *Qabr Lûlia bint el-muqauqis*. Ainsi la tradition populaire aurait conservé le souvenir du fameux Muqauqis, le chef des Coptes lors de la conquête de l'Égypte par les Musulmans. Sur ce personnage, voir de Goeje, dans *Études dédiées au Dr Leemans*, p. 7; Karabaçek, *Der Mukaukis von Ægypten*, dans *Mittheil. aus der Sammlung der Papyrus E. Rainer*, vol. I, p. 1; Amélineau, *Fragments coptes*, etc. (*Journ. asiat.*, 8e série, t. XII, p. 389). Le nom propre Lûlia est-il une forme vulgaire de لؤلؤة, ou une corruption de Julia?

[2] Maqrîzi, II, 442; I, 382. Voir Kay, *Inscriptions at Cairo*, tirage à part, p. 3; je n'ai pu retrouver les fragments de ce texte vu par l'auteur.

[3] *Mém. sur le Miqiâs* (*Description*, ét. mod., t. II *b*, p. 184). La traduction de Marcel laisse beaucoup à désirer, mais les fac-similés ont l'air excellent (Atlas, vol. II, pl. *b*). L'Atlas donne aussi le plan de la mosquée disparue.

Enfin il existe encore une inscription d'El-Mustanṣir au Caire, dans le sanctuaire de la mosquée d'Aḥmed. Elle entoure un *miḥrâb* en plâtre moulé, appuyé contre un des piliers qui portent la retombée de l'arc central du sanctuaire sur la grande cour. Elle est aussi moulée sur plâtre, en caractères décoratifs :

أمر بإنشاء هذا المحراب خليفة فتى مولانا وسيّدنا الإمام
المستنصر بالله أمير المؤمنين صلوات الله عليه وعلى آبائه
الطاهرين وأبنائه المنتظرين السيّد الأجلّ الأفضل سيف
الإمام جلال الإسلام سراى (شرف ?) الأنام ناصر الدين حا. . .

A ordonné la construction de ce *miḥrâb* le successeur du serviteur de notre maître et seigneur l'imâm El-Mustanṣir billâh, le prince des croyants — que les bénédictions d'Allâh soient sur lui, sur ses nobles pères et sur ses descendants attendus — le très noble seigneur El-Afḍal, le glaive de l'imâm, la majesté de l'Islam, la gloire (?) des créatures, le défenseur de la religion. . .

La fin est entièrement effacée.

فتى مولانا « le serviteur de notre maître . . . El-Mustanṣir », est un titre de Bedr qu'on trouve à la mosquée d'El-Guyûchi. Son successeur (خليفة) ne peut être que son fils Châhinchâh, désigné d'ailleurs dans l'inscription par son surnom d'El-Afḍal; ses titres sont donc les mêmes que ceux de son père[1]. On re-

[1] Sur les titres des vizirs fatimites, voir plus bas.

marquera aussi أبنائه المنتظرين « sa postérité attendue », au lieu de l'habituel الأكرمين; il y a peut-être ici une allusion aux croyances ismaïliennes. L'inscription n'est pas datée; mais comme El-Mustanṣir est nommé, elle ne peut être que de l'année 485, la seule où El-Afḍal ait été vizir de ce calife, lequel mourut fort peu de temps après Bedr (voir ci-dessus, p. 479, n. 1).

C'est le seul *miḥrâb* à inscription historique que j'aie trouvé au Caire. Sur le pilier correspondant, de l'autre côté de l'arc, s'en trouve un semblable dont l'inscription illisible commence par ces mots : هذا المحراب[1].

A la liste des inscriptions d'El-Mustanṣir au Caire

[1] Ali Pacha Mubârak, dans son grand ouvrage intitulé : الخطط الجديدة, signale dans cette mosquée une inscription de l'époque du fondateur, que je n'ai pas pu découvrir. Au moment où je rédige ces notes, M. Corbett Bey m'écrit qu'il a retrouvé une inscription d'Aḥmed, qui sera publiée dans une monographie de la mosquée que ce savant prépare. Il faut signaler aussi l'inscription d'un *miḥrâb* au fond du sanctuaire, à gauche du grand *miḥrâb*, et les inscriptions de la chaire et du *mîḍâ'* au centre de la cour, au nom du sultan Lâgîn, datées de 696 de l'hégire. Il reste encore de nombreux panneaux de la longue inscription coranique sur bois qui se déroule sous les plafonds du sanctuaire. Les fragments qui en ont été reproduits dans les planches de la *Description* sont d'une exactitude et d'une beauté remarquables (*Ét. mod.*, vol. II, pl. *c*, *d*, *e*). Ce texte présentant un grand intérêt paléographique, j'en reproduis un fragment tiré du *Coran*, II, 29 (voir la pl. ci-jointe, n° II). Les stèles gravées dans la *Description* comme provenant de cette mosquée ont disparu (*Ét. mod.*, Atlas, vol. II, pl. *f* et *g*).

j'en ajoute une autre qui provient de Syrie. Elle est gravée sur un rocher près du village de Rabwe, à quelques kilomètres de Damas, sur la route de Beyrouth. En cet endroit, le Barada, sortant de l'Anti-Liban, entre dans la plaine fertile de Damas, la Ghûṭa. Une gorge étroite, appelée Rabwet el-Minchâr, livre passage à ses eaux et à celles de plusieurs ruisseaux qui suivent la même pente à des niveaux différents. Au point où la gorge s'ouvre sur la plaine, un gros rocher s'avance en éperon sur la rive gauche du Barada et ferme le passage. Une galerie longue de 15 pieds et large de 8, percée à la main dans le roc, livrait passage à une ancienne voie commerciale remplacée aujourd'hui par la belle route française de 1860. A l'entrée de la galerie du côté de Damas, le rocher porte une inscription gravée assez haut à droite de la route; elle se compose de dix lignes d'un beau coufique fleuri, taillées en relief. Ce texte a été signalé par plusieurs voyageurs; de Kremer en a publié un court fragment dans sa *Topographie*[1]. M. Euting a eu l'obligeance de m'en envoyer un estampage fait par lui-même; mon vénéré maître M. Nöldeke et mon ami ʿAli Bahgat m'ont suggéré plusieurs lectures. Quelques passages ont entièrement disparu; certains mots restés douteux sont encore susceptibles d'une meilleure interprétation. Malgré ses lacunes, ce texte trouve ici une

[1] *Top. von Damascus*, I, p. 4.

place tout indiquée, et je remercie M. Euting d'avoir bien voulu me permettre de le publier.

1 بسم الله الرحمن الرحيم لا إله إلا الله وحده لا شريك له

2 محمّد رسول الله على ولى الله صلى الله عليهما وعلى آلهما

3 الطاهرين آباء مولانا الإمام المستنصر بالله أُمير المؤمنين صلى الله

4 عليه وعليهم أجمعين ۞ عمّر هذه الرَبْوة المباركة وأنشأ الثُلْثة

5 المساجد (؟) الذين فيها بمشيّة الله أُبو البركات يحيى بن محمّد بن صلا . . ؟

6 بن أُبى (؟) خارجة الكاتب وأُوقف عليهم هذه القطعة .....

7 تحتهم وحانوتين بمدينة دمشق فى الصفّ الشامى م[وضوعين ؟]

8 فى ظَهْر مسجد الطرا دغص (؟) رغبةً فى ثواب الله وهو تحذ..؟

9 لهذا الوقف المَحْشَر (المحسن؟) إلى يومِ تَقومُ الساعة فر حم....

10 الرحمة والعتق من النار وكتب فى سنة أربع وأ[ربعين وأربع مأية].

Au nom d'Allâh, etc. Il n'y a de dieu qu'Allâh; il est unique et sans égal. Muḥammed est l'envoyé d'Allâh, ʿAli est

l'ami d'Allâh, qu'Allâh les bénisse eux deux et leurs saintes familles, (eux qui sont) les ancêtres de notre maître l'imâm El-Mustanṣir billâh, le prince des croyants, qu'Allâh le bénisse, lui et eux tous (les croyants, ou les ancêtres).

A réparé cette colline bénie et a percé la galerie pour les mosquées(?) qui s'y trouvent, par la volonté d'Allâh, Abu-lbarakât Yaḥya ibn Muḥammed ibn..... ibn Abi Khâriga(?) l'écrivain. Il a constitué en *waqf* en leur faveur cette pièce de terrain..... (située) au-dessous d'elles (sous les mosquées?), et deux boutiques dans la ville de Damas, du côté nord(?), (situées?) derrière la mosquée de..... désirant obtenir la récompense d'Allâh pendant sa vie (?)..., par ce *waqf* la résurrection (ou par ce *waqf* généreux), jusqu'au jour où sonnera l'heure (de la résurrection). Ainsi, (qu'Allâh) aie pitié (de lui)..... la grâce et la délivrance de l'enfer. Écrit en l'année [4]44.....

Outre ses lacunes, ce texte présente évidemment des négligences de langage.

L. 3 : اذا; on pourrait aussi lire : آنا et traduire « ..... leurs saintes familles. *Au temps* de notre maître, etc... », en faisant commencer ici la partie historique; cependant ce mot est trop recherché. D'ailleurs la désignation du calife comme descendant de la sainte famille est bien conforme aux idées fatimites.

L. 4 : هدّه; ce mot est écrit هدم; on pourrait lire هُدَّم, et traduire : « A réparé les *parois croulantes* de la colline... » Le sens serait bon, mais le mot هُدَّم n'est pas très satisfaisant. Le *mîm* final coufique ressemblant fort à un ة, je crois qu'il vaut mieux lire

هدّه. — الرَّبْوة, *colline, hauteur;* d'après de Kremer (*Topographie*, I, p. 4), ce mot signifie *gorge*, mais ce sens ne se trouve pas dans les dictionnaires. — ثُلْمة se rapporte évidemment à la galerie percée sous l'inscription.

L. 5 : la leçon لِلْمساجد paraît certaine d'après l'estampage, et le sens qui en découle est assez bon. En effet, le rocher qui porte l'inscription est un des contreforts du Djebel Qâsiûn, qui abrite de ce côté plusieurs sanctuaires[1]; en outre, la constitution des *waqfs* s'applique fort bien à des mosquées. Cependant la grammaire exigerait ٱلّتى au lieu de ٱلّذين. D'après ٱلّذين et عليهم à la ligne suivante, on attendrait un nom de personnes dans le premier mot de la ligne 4 (par exemple : les desservants des mosquées, ou les gardiens de la route); mais je n'ai trouvé aucune combinaison satisfaisante. Il faut dont admettre que ٱلّذين et عليهم sont des fautes de grammaire pour ٱلّتى et عليها. D'ailleurs تَحْتَهم à la ligne 7 ne peut s'appliquer qu'à des choses inanimées, et doit évidemment être lu تحتها et rapporté à مساجد.

L. 7 : فى الصَّقّ الشامى; j'ignore le sens exact de cette

[1] Yâqût (éd. Wüstenfeld, *s. v.* رَبْوة) parle d'une mosquée située en cet endroit, dont le réservoir était alimenté par les eaux du Yezîd, un des compagnons du Barada.

expression qui sert à déterminer l'emplacement des boutiques.

L. 8 : le nom de la mosquée est douteux, ainsi que le mot suivant. رَغْبَةً فى ثواب الله donne un sens excellent ; seulement la lettre que j'interprète comme un ر paraît être la queue d'un ى lié au ص qui précède. Dans ce cas, on pourrait lire à la rigueur مسجد الطرا يُقضَى عَنْهُ, et traduire à peu près « ... que cet acte lui soit compté dans la récompense divine... ». Cependant la construction étant beaucoup moins bonne, je préfère la première lecture. .. وهو حد ; en admettant la lecture رَغْبَةً, le sens de ce groupe est clair : le donateur espère la récompense divine *pendant sa vie;* cependant on attendrait وهو حَيٌّ (peut-être (وهو حيا(ته ?).

L. 9 : لهذا ou à la rigueur بهذا. — الْحَشْر ; le sens est bon ; mais la position des mots peu satisfaisante. Le sens de *résurrection* est contenu dans les mots qui suivent, et l'on attendrait plutôt يوم الْحَشْر. On préférera peut-être الْحُسْنَى (ou الْحُسْنَى).

Quoi qu'il en soit de ces lacunes, ce texte curieux mentionne des travaux publics entrepris en cet endroit pour le percement du tunnel et une constitution de *waqf* par un fonctionnaire public sous le calife El-Mustanṣir.

Voici enfin un fragment d'inscription trouvé à

Sarfend el-Khirâb, petit village sur la route de Jaffa à Ramleh, et conservé chez le baron d'Ustinow à Jaffa; je dois la communication de l'estampage à M. Euting. L'inscription, cassée des deux côtés, présente sept lignes fragmentaires en coufique fleuri du ve siècle de l'hégire.

..عبد أمير المؤ]منين صلى؟]

[ال]له عليه وعلـ]ى آله؟]

.[ال]طاهرين وأبنائه [الأكرمين؟]

...مو دو مىد مو......

..د]ثغر عسقلان فى [شهر؟]

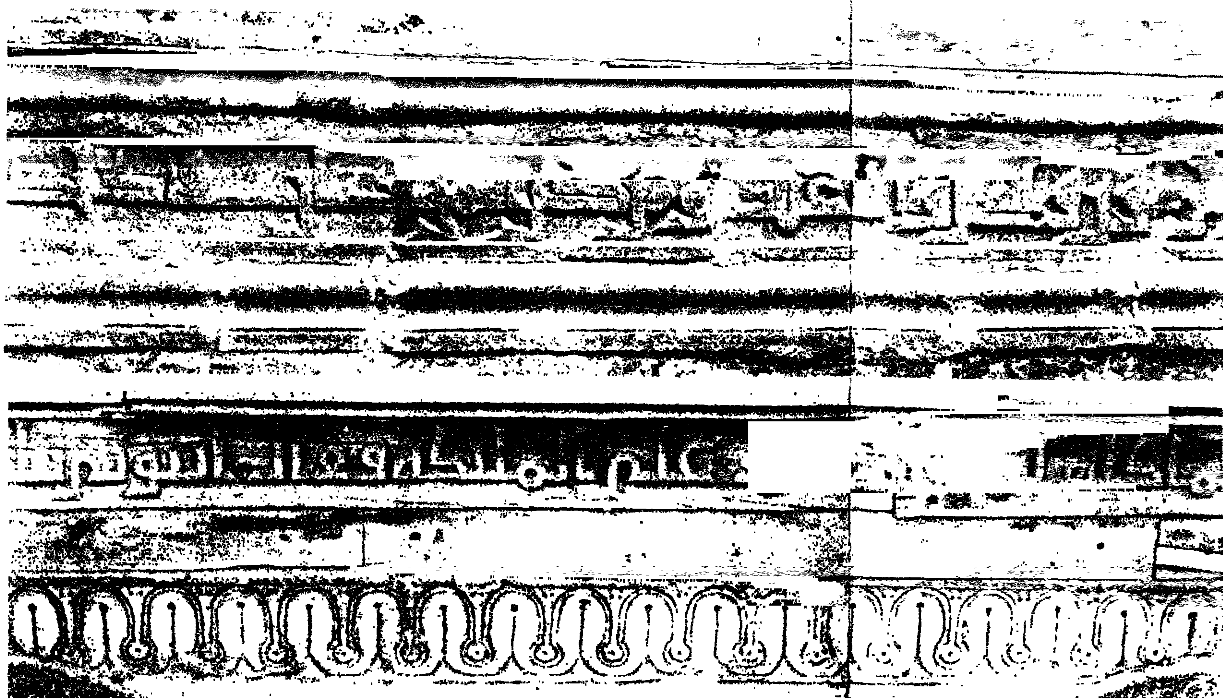
..ر] بيع الآخر من ل..[سنة؟]

..أر]بعين وأربع مائـ]ة..

Tous les mots sont clairs, sauf la 4e ligne, où cependant le mot يَوْمَئِذٍ paraît certain. Les restitutions entre crochets semblent indiquer qu'il ne manque pas grand'chose des deux côtés.

Ce fragment, daté entre 440 et 449 de l'hégire, remonte à l'époque où El-Mustanṣir, maître d'une partie de la Palestine et de la Syrie centrale, luttait avec Muʿizz ed-daula pour la possession du territoire d'Alep; son origine fatimite ressort des trois premières lignes.

C'est un faible apport à l'histoire de la domination égyptienne en Syrie, qui subit pendant la



I

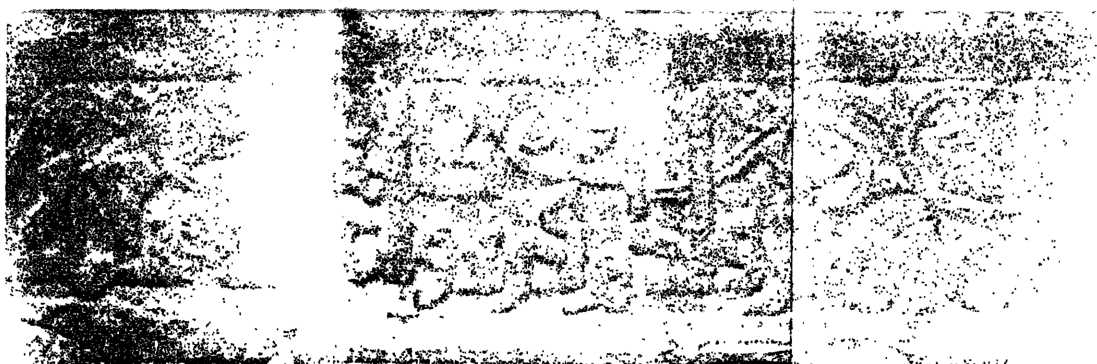
II



III



IV



V



VI

I. Miqiâs de Rôda (IIIe s. H.).
II. Mosquée d'Ahmed (265 H.).
III. Mosquée d'el-Hâkim (393 H.).
IV. Enceinte de Bedr (480 H.).
V. Mosquée el-Aqmar (519 H.).
VI. Mosquée d'es-Sâlih (555 H.).

période fatimite des alternatives de grandeur et de décadence. Ascalon, déjà place forte égyptienne, jouera un demi-siècle plus tard un rôle important dans la première croisade. Malgré la victoire remportée sous ses murs par Godefroy de Bouillon sur l'armée égyptienne en 1099, cette ville ne fut définitivement enlevée aux Fatimites qu'en 1153 par Baudouin III. Les documents épigraphiques de cette époque sont trop rares pour qu'on n'en recueille pas avec soin les moindres vestiges.

(*La suite au prochain cahier.*)

LA CORRESPONDANCE D'AMÉNOPHIS III ET D'AMÉNOPHIS IV,

TRANSCRITE ET TRADUITE

PAR

M. J. HALÉVY.

(SUITE.)

54

QUATORZIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] .... [2] ..... kur ša-a muh-ya [3] ŭ ya-di-na šăr [4] lŭ meš ma-za-ar-ta [5] a-na nĭt-šu ša-ta šu-nu [6] a-na ya-ši uš-ši-ra [7] lŭ-pa-kä (?) ĭ-eš-me a-mă-te-ya [8] ŭ ya-di-šu (?) ki-ti-ma [9] i-na qa-ti-ya ŭ [10] šum-ma ab-bu-na-ma ĭ-lī-ki [11] šăr mi-im-mi-ya iš-tu [12] lŭ-meš ha-za-nu-ti a-na ša-a-šu [13] ša(?)-ta nu-kur ag-ga [14] [muh?] ya-ši u ba-la-ta [15] lŭ-meš hu-ub-ši..... [16] ..... da..... iṣ..... [17] ..... ma-har tur-meš

Verso.

[18] ĭ nĭt a-ši-ir-ta ŭ [19] [a]-na er zi-na ŭ [20] er be-ru-ta da-lu-mi [21] tur-meš ĭ nĭt a-ši-ir-ta nu-kur [22] a-na šăr ŭ er zi-du-na [23] ši er be-ru-ta u-ul [24] a-na

šăr uš-ši-ra-nu [25] lŭ pa-kă(?) ĭ-lĭ-qa-šu [26] u-ul i-ti-zi ib ka-ši [27] ŭ i-pa-ta-ra [28] a-na mu-hi-ka da-lu maš (ou pa) ta ri lŭ-meš hu-ub-ši ŭ [29] za-ab-tu lŭ-meš gaz meš [30] er a-mur a-na-ku qa(?)-nu ya-ma [31] ..... er at šăr ki a me zi.....

Sur le bord.

[*a*] ..... ri-nu ŭ an-nu..... [*b*] ..... meš ha-za-nu a na ša..... [*c*] ..... mur ana ǀ ya-an-ha-mi..... [*d*] ..... nĭt ki-ti...

TRADUCTION.

Recto.

......contre moi, et le roi donnera des hommes de garde à son serviteur, leurs....., il a dirigé vers moi des hommes .....; qu'il écoute mes paroles et qu'il sache....... dans ma main et si........... du roi tout ce que j'ai en fait de gardes....... à lui......., l'ennemi puissant contre moi, et la vie(?) des hommes auxiliaires(?)...... devant les fils

---

Verso.

d'Abd-Aširta, la ville de Zi[du]na[1] et la ville de Beruta[2], les grandes villes, les fils d'Abd-Aširta, ennemis du roi, et la ville de Ziduna et la ville de Beruta, ils n'ont pas laissées au roi. Il ne te reste plus d'hommes....... ils ont envoyé(?) contre toi une forte troupe d'hommes auxiliaires(?) et ils ont

[1] *Ziduna*, צידון (צִדֹן), Sidon.

[2] *Beruta*, בארת (בְּאֵרוֹת) «Puits», Beyrouth.

pris les défenseurs de la ville. Regarde, moi........... les villes du roi

---

Sur le bord.

.... les gardes à...... Yanhamî........ serviteur fidèle.....

55

QUINZIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ..... me-an ab-na..... [2] ..... ri-ib-an-im [3] ..... meš-ka am-ku-ut [4] ..... ta-ša-rù a-na-ku [5] ..... za ab-ti [6] ..... amă-te-ka a-nu-ma [7] ..... da-ti a-na..... [8] ..... ma-ti ša-pa-ru [9] ..... ya-ši ši-mi-ya-me [10] ki-ma mi-a-na šar-ri [11] ..... ŭ ĭ-di-na a-ma ka-ma [12] ccc lŭ-meš ŭ ni [13] er ŭ ni-bu-ni... gal [14] ..... u-ul [15] ..... lŭ-meš

Verso.

[16] ... pa-kă (?) a-za ṣab-meš [17] qaš-ta-ti ag-ga [18] muhi šăr ša-ta [19] ŭ šum-ma ni-li... ? [20] ..... ma-at er be-ru-na [21] ..... na-ka-tam ša-ni-tam [22] ..... ti-zi-bu lŭ-meš [23] ǀ nĭt-a-ši-ir-ta [24] ..... ul ki-ma pa-nu-nu [25] ..... mu-gan an-ni-ta [26] ..... a-nu ṣab-meš qaš-ta-ta [27] ..... ga dan a-di [28] ..... ti

---

TRADUCTION.

Recto.

. . . . Rib-Addi . . . . je me jette sept fois sept fois à tes pieds . . . . moi, prise. . . . . tes paroles, voici à . . . . envoyer écoute-moi. . . . . au roi . . . . et j'ai donné des soldats 300 hommes et . . . . la ville et. . . . . . grand ne . . . . les hommes

---

Verso.

. . . . des troupes d'archers forts contre ce roi et si. . . . . la ville de Beruna . . . . puis . . . . laissé des hommes . . . . ? Abd-Aširta . . . . non comme autrefois. . . . . ce . . . . des troupes d'archers . . . . forts jusque . . . .

56

SEIZIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] . . . .
[4] . . . . . la di(?) ŭ(?) ĭ-lĭ [5] . . . . . ni lŭ-meš ur-ku [6] . . . . . mu-ra ĭ-lĭ-qa [7] . . . . . ka-tam a-na mi-ni [8] . . . . . ul ki [9] . . . . . ma-tam. . . . . mar [10] . . . . . nu. . . . . ĭ-ik-bi mi-nim(?)-ma [11] . . . . . ka er ṣu-mu-ra [12] . . . . . en lib-bu-šu [13] . . . . . la-qa er gub-la [14] . . . . . muh-ya iṣ-sar-meš [15] . lŭ-meš-ya en la ka aš [16] . . . . . zun-ya am-ma ša še ŭ [17] . . . . . di-en li-im kŭ-par-meš [18] . . . . . II C(?) kŭ-gi-meš ŭ lu(?)-ta-tu-ur [19] iš-tu mu-hi-ya ŭ lĭ(?)-ki [20] . . . . . ?

[ka]-li er-meš-ya er gub-la [21] ... ud i-di-ni ši-ir ti-ha-ab (?) [22] a-na ya-ši ŭ ĭ-ba-u..... [23] ... la-qa-ši a-nu-ma eš-mi bu-hi-ir-mi [24] ka-li lŭ-meš gaz-meš [25] .... .. te qa-ti muh-ya-mi [26] ..... bu-šu-na a-na-ku a-na i.....

Verso.

[27] nu-ma..... aš-bu-ru a-na [28] ..... ṣab-meš qaš-ta-ti ŭ [29] ..... a-na be-la-ti ŭ u-ul..... [30] a-mă-tu-ya iš-mu..... [31] ..... mi..... mat-meš [32] . ....i..... ku ša [33] ..... ya-nu [34] ..... la-ta [35] ..... er gub-la [36] ..... šu-di (?) [37] ..... ra ṣab meš [38] ..... lĭ-ki mat a-har [39] ..... pa-nu-ka [40] ..... ša [41] ..... ti [42] ..... šăr-ru en-ya [43] ..... ŭ [44] ..... meš qaš-ta-ti [45] ..... me-di [46] ..... ŭ

TRADUCTION.

Recto.

.... hommes de chien (?)......... toi-même..... ...... pourquoi ne........ il a dit......... la ville de Ṣumura......... maître de son cœur........ la ville de Gubla......... contre moi, les jardins........... mes hommes, seigneur....... mes........ de l'argent et... ..... 200 en or.......... rends (?).......... de chez moi....... se sont assemblés les brigands (?)..... contre moi.......... mes villes, la ville de Gubla........... moi, à.......

Vẽrso.

J'ai envoyé à........ des troupes d'archers.......... à l'armée(?) et ne...... qu'il écoute mes paroles..... des pays....... il n'y a pas........ la ville de Gubla...... les troupes pays de Phénicie....... devant toi....... qui .... le roi, mon seigneur,........ et......... troupes d'archers........ et........

57

DIX-SEPTIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ..... ri-ib..... [2] ..... en-li..... [3] lŭ-gal an nin ša...... [4] ti-di-en ag-ga a-na..... [5] ... ya a-na gĭr-meš en..... [6] par-ya VII šu VII ta-an [7] am-ku-ut a-na mi-ni ĭ-eš-ta-pa-ru [8] šăr-ru en-li a-na ya-ši [9] u-ṣur(?)-mi lu-u na-ṣir(?)-ta [10] iš-tu ma-an-ni i-na-za-ru-šu [11] iš-tu na-ak-ri-ya [12] ŭ iš-tu lŭ-meš hu-ub-ši-ya [13] mi-nu ĭ-na-zi-ra-an-ni [14] šum-ma-šar . na. ru [15] nĭt-šu...... ti [16] ši..... šăr-ru..... [17] ..... na-za-ru-ni mi-nu [18] ĭ-na-zi-ru-ni šum-ma [19] šăr-ru ĭ-ĭ-ši-ru-na lŭ-meš [20] mat mi-iṣ-ri ŭ mat mi-lu-ha [21] ŭ ĭb-kur-ra-meš a-na qa-at [22] lŭ-ya an-nu-u ki-ma [23] ar-hi-eš ŭ bal-ta-ti [24] a-na a-ra-ad šăr-ri en-ya [25] šum-ma ya-nu mi-im-ma [26] a-na ya-ši a-na la-ki [27] ĭb-kur-ra-meš..... mi-ni... [28] i-na šu-da...... na

---

Verso.

[1] mat ya-ri-mu-ta i-na [2] ba-la-at zi-ya šum-[ma]

IMPRIMERIE NATIONALE.

[3] lib-bi(bi) šăr-ri a-na [4] ba-la-at nĭt-šu ŭ [5] er-li-na uš-ši-ra [6] *na-za-ar-ta ŭ* [7] *ĭ-na-za-ru er-ka ŭ* [8] *nĭt*-ka a-di... du šăr-ru [9] ... mat-meš-šu ŭ ĭ-iš(?)-ši-ru [10] ṣab-meš kaš-ta-ti-šu ŭ [11] ĭ-ša-ap-ši-hu mat-meš-šu [12] da-mi-ik ki-a-ma. šăr [13] i-na ša-pa-ri-ka a-na. . . *ud* [14] šu-ri-ib-mi Ι ha-ya a-na [15] er ṣu-mu-ra XIII kŭ-par-meš [16] Ι ta-bal na-da-ba-ši [17] na-at-na-ti ak-ru-ud [18] lŭ-gaz i-nu-ma šu-ip(?) tub-bi [19] a-na er ṣu-mu-ra da-lu-me [20] Ι ha-ya ša-da-šu a-di [21] mu-ša šu ri-ib a-na [22] a-na er ṣu-mu-ra pa-na-nu [23] ba-lu-at šăr i-ba-ši..... a [24] ŭ ni-di-nu ak-tam lŭ [25] ša ni-is-bu-ru ŭ [26] ... nu-u i-na-na-ya [27] ..... ad šăr-ru.....

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit à son seigneur...... roi; que la dame de Gubla donne la puissance...... je me jette sept fois et sept fois aux pieds du roi, mon seigneur, mon soleil. Pourquoi le roi m'a-t-il envoyé dire : Établis des gardes dans toutes les citadelles. Par qui puis-je les faire garder contre mes ennemis, et parmi mes auxiliaires (?), qui me gardera? Si le roi..... son serviteur.......... le roi......... garderont; que garderont-ils? Si le roi nous favorise, qu'il nous envoie des hommes d'Égypte et d'Éthiopie avec des chevaux pour les hommes d'ici aussitôt que possible; alors ce sera la vie pour le serviteur du roi, mon seigneur, car je n'ai plus de chevaux pour me transporter........ dans le

---

Verso.

pays de Yarimuta, pour le salut de ma personne. Si le roi

veut le salut de son serviteur et de nos villes, qu'il envoie des gardes, qui garderont ta ville et ton serviteur jusqu'à ce que le roi....... ses pays et envoie des archers, pour pacifier ses pays. Bien......... roi, lorsque tu envoies vers....., ... fais entrer Haya dans la ville de Ṣumur, 13 pièces d'argent 1 *tabal*....... un don j'ai atteint (?)....... les brigands (?). Lorsque......... la lettre à la ville de Ṣumur, la grande, Haya.......... pendant la nuit fais-le entrer dans la ville de Ṣumur, près de nous (?).......... les hommes que nous avons envoyés......... maintenant........ le roi

---

58

DIX-HUITIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] a-na šăr be-li..... [2] um-ma ri-ib-ad-di nĭt-ka [3] a-na ki-ta gĭr-meš šăr en-li-ya [4] VII šu ŭ VII ma ak ta-te.....? mat [5] i-nu-ma qa-be-mi a-na pa-ni er [6] a-na er ya-a-pu ab-su-ut(?) [7] ..... i-na-an-na ŭ ki-i. an [8] u-ul. ka ti a-na ma-har ǀ a-tam (?) [9] ŭ a-nu-ma i-na-an-na ša-ap-ru-mi [10] lŭ-meš ša. a iš (?). la a-na ya-ši [11] la a-mi ti-ti-din (?) iš-tu er a-pŭ-ki-me [12] aš-šum ma-ni iṣ (?) ŭ ni-ri-bu-ka [13] ..... meš ša-a-ru-tu [14] id (?) na-na-ma..... mu-šu [15] ša..... bi-ya..... [18] ..... lŭ-meš... [19] a-na i-ri..... si a-na..... a... [20] iš-tu hi-ga ri (?)..... [21] u-ul aš-ba-ti a-na er a-pŭ..... e-mi [22] ŭ uš-ši-ir-ti..... la-at šăr [23] ŭ a-nu-ma a-zi-ru..... ù [24] a-na ya-a-ši ki-ya..... be-li [25] a-na nĭt-ka ma a-mur a-na. (?) šăr [26] i-ya-nu lŭ-meš ha-za-na..... ši [27] a-na šăr ša-a ya-mu-tu..... ya [28] i-nu-ma ĭ-iṣ-bat si (?) kur... ri..... [29] ǀ nĭt aš-ra-ti ŭ a-na ri-mi (?) [30] er-la-ki a-na kur-di i-ya-nu [31] lŭ-meš ma-za-ra-tam it-ti ŭ aš-bu-ni [32] a-na šăr be-li-ya.

tu a ṣab-meš [33] ..... ti-lĭ ki er ṣu-mu-ri ŭ [34] .. ... ni ti ŭ a..... i-na-an-na [35] ..... ṣu-mu-[ra]. a-zi-ru [36] .... [37] ti-mu. ri..... [38] a-di ma-ti ni-ka-lim-šu tur Ĭ nĭt..... [39] ga-mi-ir(?) kŭ-par bu-na a-na nu-kur-ti [40] ŭ ti-na-mu-šu muh-ya ŭ a-du-uk(?) [41] ŭ ti-ik-bu a-di-ma-ti te-du [42] ku-nu a-pi ti-lĭ-ku lŭ-meš a-na a-ša-bi [43] a-na er-ki ŭ aš-bu-ur a-na ĕ-gal [44] a-na ṣab-meš ŭ u-ul tu-da(?)-nu ṣab-meš-ya-ši [45] ŭ ti-ik-bi er-ki i-zi-bu-šu [46] te-bu-uš-mi a-na Ĭ a-zi-ri ŭ [47] ak-bi ki-i i-ti-bu-šu a-na ša-šu [48] ŭ i-zi-bu šăr be-li ŭ ĭ-ik-bi [49] šiš-ya ŭ... mi a-na er-ki [50] ŭ ti-tab-bi-bu ul-ku lŭ-meš be(?) er-ki [51] ... bu-šu-mi a-na tur-meš Ĭ nĭt aš-ra-ti [52] u..... la-ak-mi a-na a-na er a-pŭ..... [53] a-na..... a-na ma-har Ĭ ha-mu-ni..... [54] ŭ ni-bu..... šu šum-ma Ĭ..... [55] i-nu-ma ti..... [56] iš-tu..... me(?)..... [57] er-ki..... [58] a-na-ku ŭ..... ki [59] u-ul na..... Ĭ ma [60] la-ki lŭ ar-ni..... Ĭ a-zi-ri [61] ša ka-an an-na lib..... lu [62] ti-mu-ru er ki..... nu-ma ṣab-meš ša-nu [63] a-na er ki ŭ... ga-bi. a-ša-bu [64] i-ri-bi a-na.. ki ŭ [ĭ]-ik-bu [65] a-na ša-a-šu. lu-u-mi ba-be(?) [66] . an-nu ki-i ša ak-bu mi-it [67] Ĭ ri-ib-ad-di ma-ka-nu(?) iš-tu

---

Sur le bord.

[*a*] a-di ma-ti i-zi..... te it-ti-šu ŭ pi..... na šăr ṣab meš la-a mi..... [*b*] ti. bu tur-meš..... ra-tum a-na er-ki ŭ.....? er a-pŭ ti-iṣ-ba-tu na.....? [*c*] ŭ ya-nu mat meš a..... šăr be-li-ya ša ta-a..... si ĭ-pa-šu ki-ma..... ša-a [*d*] ĭ-di-ni šăr be-li ŭ mi-nu-um ni-ta..... lŭ ša-na ŭ a-na-ku-ma [*e*] mi-ta-tum ŭ tur-meš-ya nĭt-meš šăr ma(?)-da.....? tu ŭ ti-iš-bu-ru-na a-na šăr [*f*] i-ti-ir nu-mi er ki-nu mi-nu qa-da be-li iš-ya..... ši-ya

---

Verso.

[68] šu-meš qa-ti-šu la-a-mi aš...? bu-ra [69] a-na mat-meš mi-iṣ-ri ŭ ĭ-tar-qa-nu [70] qa-du tur-meš-šu ŭ ti. bi ŭ [71] ṣab-meš ┃ a-zi-ri iš-tu...? er-ki [72] a-nu-ma er-ki mi-ši ... ši ra-im [73] a-na tur-meš nĭt-a-ši-ir-ti ŭ mi-ši lĭ(?)-ši [74] a-na be-li-ya ŭ ki. i-bi-iš [75] ĭ-pa-šu a-na lŭ-li ša a-ši-ib a-na er-ki-šu [76] ĭ-pa-šu ya-a-ši i-nu-ma iš-tu [77] ŭ še-ti ka-ša-di..... a-na er a-pŭ-meš [78] uš-ši-ir ti tur(?)-ya a-na ĕ-gal nun [79] iš-tu III ĭt u-ul ma-har-mi pa-ni šăr [80] um-ma lŭ-ya-a-na er ta šum (?)-da-ki [81] ka-ša-at-ti-šu a-na mi-ni ha-zi-ri [82] lŭ-li ša-a uš-ši..... [83] a-na-ku ag-bu-na..... [84] ŭ..... [85] a-na mi-ni ti-ka..... [86] mat-meš ya-pu a-na..... [87] a-na ya-a-ši i-nu-ma..... [88] er ki-it(?) ŭ..... [89] i-nu-ma aš-ba-ti a-na [90] i-ya-nu lŭ šăr be-li-ša..... [91] ù ti-ig-bu er-ki da-lu-mi..... [92] a-ši-ib a-na er a-pŭ a-ĭ-mi lŭ-lu [93] ša a-lik iš-tu mat-meš mi-iṣ-ri a-na ... šu [94] ŭ te-ni-bu-šu-na a-na ┃ a-zi-ri [95] pa-na-nu aš-bu-ru a-na šăr u-ul ĭ-iš-mu [96] a-mă-ti a-nu-ma i-na-na a-na er a-pŭ [97] aš-ba-ti ki e-lik-ki la-a tu-uš-mu [98] a-mă-ti šum-ma ša(?)-mi šăr a-na nĭt-šu [99] ŭ na-ad-na-at ṣab-meš ya-ši [100] ..... ma-har er-ki a-na šăr [101] ŭ ..... meš ŭ [102] ni-du be-li(?)..... [103] ṣab-meš tur-meš nĭt-aš-ra-ti a-na..... [104] ŭ ti-bal ki..... lŭ meš-lim ŭ a..... [105] lŭ lu ar-nu a..... šu..... a.. ... [106] a-na ┃ a-zi-ri e(?)-bu ri-ib ša..... [107] ŭ la ki ga..... [108] ..... bi-an..... [109] me ba..... [110] a-na ┃ a-zi-ri ŭ..... [111] šăr be-li..... šăr..... šu ŭ..... [112] ta-ag-bi..... ki..... [113] ba-be ki..... [114] ┃ a-zi-ri..... [115] u-ul ĭ..... er ki [116] ..... meš ša..... nit..... [117] a-na bi-.-tur-meš nĭt..... [118] ĭ-bu-uš ar-na..... [119] a-mur-mi..... [120] iš..... [121] pal-ha-tu..... [122] er ki lŭ..... ar šăr ši [123] ta-aš-bu-ru-na lŭ-meš er gub-la

[124] a-ĭ mi-i-nu-ma ya-aš-bu-ru [125] šăr be-lĭ ka. en-ka [126] a-ĭ-mi ṣab-meš. nu-ma uš-ši-ra-at [127] a-na ka-a-tám ŭ ya-bu-ù ha-mu-du [128] ša a-ša-bi-ir iš-tu [129] šăr be-li la-a na-di-in [130] ya-a-ši a-na er-ya še..... [131] i-ka-da ù ha-zi-ri [132] ŭ mi-nu-um ĭ-ig..... [133]] ha-mu-[ni]-ri...?

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, dit ceci Rib-Addi, ton serviteur : Je me jette sept et sept fois sous les pieds du roi, mon seigneur. Lorsque.......... devant la ville, à la ville de Yapu [1] j'ai pillé (?)......... maintenant, comme....... ne........ devant Atam (?) et voici, maintenant, on a envoyé des hommes .... à moi........ de la ville d'Apu [2]. Pour qui.. ...... ton entrée....... rien (?) les hommes......... de bien.......... tu n'as pas demeuré dans la ville d'Apu.... ..... et j'ai dirigé (?) [3]....... à la vie du roi et voici Aziru .... à moi, à ton serviteur, regarde (vers le roi), il n'y a pas de garde....... au roi, celui qui est mort (?)...... lorsqu'il apprit.......... Abd-Ašrati.......... la ville, à ma puissance, il n'y a pas d'hommes de garde avec........ au roi, mon seigneur.........., des troupes.......... prit la ville de Ṣumur......... maintenant Ṣumura........ Aziru......... Jusqu'à quand verrons-nous Abd-Aširta, tout l'argent.......... à l'étranger.......... sur moi, et j'ai tué et.......... et tu as dit : Jusqu'à quand.......... tes hommes pour demeurer dans la ville ; j'ai envoyé au palais les

[1] *Yapu* est sans aucun doute יָפוֹ, Jaffa ; cette prononciation hébraïque se montre ainsi plus ancienne que le phénicien יפי, Ἰόπη.

[2] *Apŭ* est peut-être une variante babylonienne ou égyptienne de *Yapu*.

[3] *išširti* אשרת (אִשַׁרְתִּי) pour *uššuraku?*

troupes et tu ne . . . . mes troupes et tu as dit : La ville qu'ils ont quittée . . . . nous avons fait pour Aziri et j'ai dit : Comme ils ont fait à lui et il a abandonné le roi, mon seigneur. Mon frère a dit . . . . à la ville . . . . des hommes, des seigneurs de la ville . . . . aux fils d'Abd-Ašrati . . . . à la ville d'Apu . . . . devant Hamuniri . . . . si . . . . lorsque . . . . 2 . . . . villes . . . . moi . . . . ne . . . . 60 . . . . coupables . . . . Aziri . . . . commettant des crimes, au milieu . . . . tu as vu la ville . . . . D'autres troupes à la ville . . . . . demeurer, entre dans . . . . . Il a dit : Des portes . . . . comme je l'ai dit, il est mort, Rib-Addi . . . . de

---

Sur le bord.

Jusqu'à quand . . . . le roi, troupes . . . . les fils d'Abd-Ašratum à la ville . . . . la ville d'Apu tu as prise . . . . 100 . . . . il n'y a pas de pays . . . . le roi, mon seigneur . . . . il est comme . . . . le roi, mon seigneur, et quoi . . . . un autre homme . . . . . . et moi . . . . mort et mes enfants, les serviteurs du roi . . . . et tu nous as envoyé au roi . . . . ville . . . . devant moi

---

Verso.

. . . . les dons de ma main . . . . au pays d'Égypte et il a laissé . . . . avec ses enfants . . . . et les troupes d'Aziri de . . . . ville . . . . voici, les villes . . . . aux fils d'Abd-Aširti . . . . à mon seigneur, et comme il a fait, on fera aux hommes qui demeurent dans sa ville . . . . il fera à moi (?), lorsque de . . . . prendre, à la ville d'Apu . . . . j'ai dirigé (?) de mon . . . .

au grand palais. Depuis trois mois, je ne me suis pas trouvé devant le roi......... mes hommes, à la ville, tu réunis leurs prises; pourquoi les hommes que j'ai dirigés........ moi j'ai dit......... pour ta cause......... les pays de Yapu à........ à(?) moi......... lorsque(?)........ la ville.......... lorsque(?) j'ai été devant les yeux(?) des hommes du roi et tu as dit : Les grandes villes........... qui demeure dans la ville d'Apu........ L'homme qui va du pays d'Égypte à......... il a fait à Aziri......... Autrefois j'ai envoyé dire au roi, il n'a pas écouté les paroles. Voici maintenant à la ville d'Apu, la peuplée, lorsque je suis allé, sans que tu aies écouté mes paroles. Si le roi se souvient de son serviteur......... et la solde de mes troupes.... .... devant la ville........ et nous savons, seigneur.... .... les troupes des fils d'Abd-Ašrati à......... et tu passeras les hommes......... les coupables......... Aziri .... à Aziri et, le roi, mon seigneur, tu as dit, des portes......... Aziri......... ne......... ville..... .... serviteur.......... les fils d'Abd-(Ašrati) a commis des crimes........ regarde......... crainte......... pays......... hommes........ roi......... tu as envoyé des hommes de Gubla. Qui est-ce donc qu'a envoyé le roi, ton seigneur?.............. Quelles troupes maintenant ont été dirigées vers toi? qu'elles viennent vite; ce dont j'ai été gratifié de la part du roi, je ne le donnerai pas. Moi, à la ville........ et tout ce qu'a dit Hamuniri.

59

DIX-NEUVIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[2] [Ṭ] ri-ib-an-im..... ya [3] ..... en-šu šăr mat-meš šăr-gal..... [4] an-nin ša er gub-la [5] ti-di-en ag-ga a-na šăr-ri [6] en-ya a-na [gĭr]-meš en-ya [7] an-par-ya

VII šu VII ta-an . [8] am-ku-ut i-nu-ma ĭ-eš-tap-ru-šu [9] šăr-ru en-ya a-na ya-ši..... [10] u-ṣur me-ši-ra..... [11] mi-nu ĭ..... ra [12] a-mur lŭ-meš a.....ti..... [13] lŭ-meš ma-za-ar-ti.....? [14] it-ti-šu-nu ŭ.....? [15] šăr-ri muh..... [16] ..... a-la-ku.....? [17] ..... at(?) tu..... [18] ..... tu šăr ri a-na qa.....? [19] ..... an-nu-u..... nu [20] ..... muh-qa..... lŭ-meš [21] [Ɏ nĭt]-a-ši-ir-ta a-na [22] ..... gaz-meš ŭ lŭ-meš [23] ..... ti-ip-šu mi-nu..... [24] ..... Ɏ ri-ib-an-im [25] ..... a nĭt-ka [26] ..... ya ag-ba [27] ..... na iṣ ti..... [28] ..... tu.....

Verso.

[9] ..... ti an..... [10] ..... tab-bar a-na..... [11] ..... ši-ir ĭ(?)..... [12] ..... ul-la-ku..... [13] ..... meš a-na šăr..... [14] ..... u i(?)-na(?)..... [15] šăr-ru a-mă-te nĭt..... [16] ŭ i-ĭ-ši-ra.....? [17] ṣab-meš qaš-ta-ti.....? [18] mat šăr-ri a-na šăr an..... [19] ŭ..... nu lŭ-meš [20] ha-za-ni.....? i-na mat-meš [21] u-ul..... da-ku [22] ki-ma..... ŭ qa-la-ta [23] ..... a-ma [24] ..... ma(?)..... gal muh [25] ..... te..... [26]..... tu.....

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi dit ceci à son seigneur, roi des pays, roi grand: Que la dame de Gubla donne la puissance au roi, mon seigneur; je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Lorsque le roi m'a donné cet ordre-ci : établi la garde(?)........ tout ce que....... regarde....... les hommes de garde.......... avec eux et......... le roi

sur.......... aller.......... le roi à.......... ce.. .... sur......... les hommes d'Abd-Aširta à..... .... brigands et les hommes............ quels qu'ils soient.......... Rib-Addi......... ton serviteur..... ..... a dit........ l'envoyer à........ n'a pas pris... ...... au roi......... le roi........ écoute les paroles du serviteur et qu'il dirige des troupes d'archers.......... le pays du roi.......... les gardiens.......... dans le pays n'ont pas été tués(?) comme.............. et tu as écouté......... grand sur........

60

VINGTIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] a-na šăr-ri en-ya an-par-ya [2] ki-bĭ-ma [3] um-ma ❙ ri-ib-an-im nĭt-ka [4] a-na gĭr-meš en-ya an-par-ya [5] VII šu VII ta-an am-ku-ut [6] ĭ-na săr-ri en-ya [7] i-nu-ma ❙ pu-ma-bu-la [8] ❙ tur-nĭt-a-ši-ir-ta [9] i-ti-ru-ub a-na er ul-la-za[1] [10] a-na da-na-nu er ar-da-ta [11] er pi-.(?)-li-ya er am-bi [12] er si-ga-ta ka-li [13] er-meš a-na ša-šu-nu [14] ŭ ĭ-si-ra šăr-ru [15] be-la-ta a-na er ṣu-mu-ra [16] a-di ĭ-ma-li-ku [17] šăr-ru a-na mat šu mi-ya-mi [18] tur-meš ❙ nĭt-a-ši-ir-ta [19] nĭt ur-ku săr [20] mat ka-aš-ši ŭ šăr [21] mat mi-ta-ni na-nu [22] ŭ ti-lĭ-ku-na [23] mat šăr-ri a-na [24] da-.- pa-na-nu [25] nu..... er-meš

Verso.

[26] ha-za-ni-ka ŭ qa-la-ta [27] an-nu-u i-na na-du qu(?)

[1] ga-at-za.

... [28] lŭ-dĕ(?)-ka ŭ la..... [29] er-meš-šu a-na ša-šu-nu [30] a-nu-ma•la-ku er ul-la-za [31] šum-ma ki-a-ma qa-la-ta [32] a-di ti-lĭ-ku-na [33] er ṣu-mu-ra ŭ [34] ŭ ti-du-ku-na lŭ-pa-kă(?) [35] ŭ ṣab-meš bi-la-ti [36] ša i-na ṣu-mu-ra mi... [37] i-bu-šu-na ŭ a-na-ku [38] la-a i-li-u a-la... [39] a-na ṣu-mu-ra [40] er er am-bi [41] er ší-ga-ta er ul-la-za [42] er er mă-da(?) nu-kur [43] a-na ya-ši ša-ma-ma(?) šu-nu [44] šu-nu ī-nu-ma i-ti-ru-bu [45] i-na er ṣu-mu-ra [46] er-meš an-nu-tum iṣ..... [47] ŭ tur-meš Ỉ nĭt a-ši-[ir-ta] [48] i-na-zi-ri ŭ..... [49] ... še-za... ŭ [50] ..... la a bi-li-u

---

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, mon soleil, il est dit ceci : Moi, Rib-Addi, ton serviteur, je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Écoute (?) roi, mon seigneur. Lorsque Pumabula[1], fils d'Abd-Aširta, entra dans la ville d'Ullaza; pour fortifier la ville d'Ardata, la ville de Pi'liya, la ville de Ambi, la ville de Šigata[2] (?); le roi envoya pour chacune de ces villes des mercenaires à la ville de Ṣumur, jusqu'à ce que le roi reprenne son pays, parce que (?) les fils d'Abd-Aširta, serviteurs de chiens, firent dire au roi du pays de Kašši et au roi du pays de Mitáni : Allez et emparez-vous du pays du roi, pour devant nous....... les villes

---

[1] *Puma-Bula* est פְּעֶם־בְּעַל «pied de Ba'al»; la prononciation *Bu'l* pour *Ba'al* peut bien être héthéenne. Comparez la forme בול (Βώλος) dans les noms théophores palmyréniens, tels que רפאבול, עבדבול, etc.

[2] Il se peut que la vraie leçon soit *Irgata* = *Irqata*.

Verso.

de tes gardes, et tu as dit ceci : En.......... les troupes de marche......... ses villes, à eux, voici, la ville de Ullaza est prise; si tu disais ainsi; jusqu'à ce que vous soyez arrivés à la ville de Ṣumura et, nos combattants, les troupes de marche et les mercenaires, que dans la ville de Ṣumur.. .... nous ont fait, et moi, je ne......... à Ṣumura, Ambi, Šigata, Ullaza et les villes des pays étrangers. Pour moi......... eux......... lorsqu'ils sont entrés dans la ville de Ṣumura et ces villes.......... les enfants de Abd-Ašrta.........

61

VINGT ET UNIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] .... du......... [2] .... iš-ta...... [3] .... gal šăr mat mat ki šăr [4] .... ta-am-ha-ar an-nin ša er gub-[la] [5] ti-di-en ag-ga a-na šăr.... [6] ya...... ya a-na gĭr-meš en....... an ṣab........ [7] .... VII sa-an am-ku-ut lu-u i-na [8] [šăr] ru en-li i-nu-ma ag-ga ma-gal nu-kur [9] ..... di-nu i-nu-ma ĭ-qa-bu-na i-na [10] ..... ni-ka i-ba-ša-at-mi [11] ..... er ṣu-mu-ra a-na šăr-ri ĭ-di [12] ..... šăr i-nu-ma ma-qa-ti-ma me-a si(?)-za-nu [13] ..... za-ab-tu še tur-meš] nĭt-a-ši-[ir-ta] [14] ..... ŭ ya-nu ša ĭ-ma(?)-lu a-pi(?)..... [15] a-na šăr-ri ŭ mi-lik i-nu ma..... [16] ..... nĭt ki-ti-ka a-na-ku ŭ ka..... [17] ..... a-eš-mu aš-bu-ru a-na en..... [18] ..... ka-ab mi-lik a-na er ṣu-mu-[ra] [19] ..... ki-ma ḫu ša i-na lib-bi ḫu-[ha-ri] ki-lu[-bi] [20] ša-ak-na-at ki-ma..... [21] ..... aš-

ba ša-at ag-ga ma-gal..... [22] ..... ŭ lŭ meš tur ši-ip-ri ša [23] ..... iš-tu..... e-ti-ni(?)..... [24] ..... ri-ma .(?)-na er ṣu-mu-ra [25] ..... mu..... ri-ib-ti na-kur [26] ŭ ǀ ya-[pa]-an-im ki-na-na na..... [27] u-ul..... tam it-ti-ya(?) [28] ka-ša... ma lŭ-meš..... [29] ra-ak-ka(?)-na ŭ..... di-na [30] ki-ti-ya ma it..... šu..... ŭ [31] an-nu-u lŭ-meš dĕ(?) šăr-ri [32] ĭ-ĭ- ši-ru...? šăr-ru ŭ [33] ya-ak-bi šăr-ru a-na ša-šu-nu [34] ŭ tu-pa-hu(?)-šu-nu tal(?)-ku-ni [35] ma-ma ya-di-nu šăr-ru a-na nĭt šu [36] ŭ i-di-en ŭ i-šu ab-bu-na-ma [37] ĭ-lĭ-ki šăr gab-ba a-na ša..... qa(?)..... [38] ša ta ka-li-. meš ša [39] . ni-ib-šu a-na... be-nu [40] ... ka-li-šu-nu..... [41] ... it ù-me(?)-ya ŭ.....

Verso.

[42] i-na-mi-šu-ma..... [43] ù(?) ka-ya ya-nu-mi..... [44] ša-šu-nu ša-a II ša-a III a-bi ni(?) [45] kŭ-par-meš(?) ib(?) ti-ri ŭ ĭš-mi [46] a-mă-te nĭt ki-ti-šu ŭ nĭt [47] ia-di-en ba-la-ta a-na [48] ŭ šal-nĭt(?)-šu er gub-la ša id [49] da-mi-ik a-na ya-ši ŭ tur(?) [50] i(?)-ba-ša-ti it-ti-ka ŭ [51] pa-aš-ha ti. lu-u ǀ a-zi-ru-ŭ [52] ǀ ya-pa-an-im la-ku a-nĭa-ta ri-šu-nu [53] muh-ya ka(?)-la-a i-bi-ta-u..... [54] mi-im-mi ŭ ib-šu-šu-nu.....(?) [55] it-ti-ya ki-na-na-ma..... gal [56] a-na ya-ši ša-di-a... ni..... ki-ti [57] šăr-ri iš-tu da-ri aš..... [58] ša-ni-tam a-mur a-na-ku nĭt ki-ti..... [59] ŭ mur-za-ma a-na ya-ši a..... [60] a-mă-ta an-ni-ta a-mur a-na..... [61] ip(?)-ru ša gĭr-meš-ka-ša..... [62] a-mur a-bu-ka la-a a-zi-ru..... [63] la-a i-da-gal mat mat ki meš..... [64] ha-za-ni-šu ŭ qa-nu-u-šu..... [65] an-meš ŭ an-par ŭ an..... [66] ša er gub-la ŭ aš-ba..... [67] a-na-iṣ gu-za bit a-bi-ka..... [68] tur-meš ǀ nĭt a-ši-ir-ta ŭ aš..... [69] la-qa mat šăr a-na ša-šu-nu [70] šăr mat mi-ta-na

šu-nu ŭ šăr [71] mat ka-ši ŭ šăr mat ha-ta [72] ĭ-ĭ-ši-ra šăr-ṣab-meš [73] an-ta-ti | ya-an(?)-ha-mu qa-du [74] [ag] ga mat ya-ri-mu-ta [75] ... dĕ(?) er ku-mi-di..... [76] .. ... šu ŭ la ku(?)..... [77] ..... meš.....

Sur le bord.

[*a*] ..... gub-la-ki..... [*b*] ..... na nĭt ki-ti.....

TRADUCTION.

Recto.

...... grand roi, roi des pays, roi guerrier; que la déesse de Gubla donne la puissance au roi....... je me jette sept et sept fois aux pieds du roi, mon seigneur, ma lumière. Dans... .... le roi, mon seigneur; lorsque la grande force ennemie.. .... lorsque j'ai dit dans........ envahit........ la ville de Ṣumura au roi jusque......... le roi, lorsque........ des fils d'Abd-Aširta et il n'y a pas......... au roi et saches que je suis ton serviteur fidèle, moi, et............ j'ai entendu, j'ai envoyé au seigneur.......... ordre à la ville de Ṣumura........... comme un oiseau qui est pris dans un filet ou enfermé dans une cage......... et les messagers de .... à la ville de Ṣumura........ l'entrée de l'étranger .... et Yapa-Addi......... certes........... non.. .... avec moi.......... les hommes........... ma fidélité......... les troupes de marche du roi, dirige... ....roi, le roi leur a dit....... et tu les.......... le roi a donné à son serviteur........ et il donnera........ ira le roi, du bien à........ tout .... pour........ eux tous.......

Verso.

. . . . eux. . . . . . 2. . . . . . . 3. . . . . argent. . . . . . qu'il écoute les paroles de son serviteur, et le serviteur. . . . . donnera la vie à. . . . . et sa servante, la ville de Gubla, qui est un lieu (?) propice pour moi. . . . . avec toi est le repos, certes Aziru et Yapa-Adi ont pris. . . . . sur moi. . . . . quoi que ce soit. . . . . avec moi, certes à moi. . . . . le roi depuis longtemps. . . . . Puis regarde, moi je suis ton serviteur fidèle et je suis affligé . . . . J'ai vu cette chose et à. . . . . . plante de tes pieds. Regarde, ton père n'a pas. . . . . confié les pays. . . . . . ses gardiens et ses possessions. . . . . les dieux et le soleil et le dieu. . . . . de la ville de Gubla. . . reste. . . . . tu t'es assis sur le trône de tes pères. . . . . les fils d'Abd-Aširta. . . . . ont pris la ville du roi pour eux. . . . . le roi du pays de Mitana, eux, et le roi du pays de Kaši; et le roi du pays de Hata a dirigé des troupes d'archers. . . . . . . Yanhamu avec les forces du pays de Yarimuta et les troupes de campagne de la ville de Kumidi ont pris les (?). . . . .

Sur le bord.

. . . . Gubla. . . . . serviteur fidèle.

62

VINGT-DEUXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] . . . . . šăr-ri en. . . . . [2] . . . . . ❘ ri-ib-an-im. . . . . [3] . . . . . nin ša-a er gub. . . . . [4] . . . . . [ag]-ga a-na šăr-ri en. . . . . [5] . . . . . meš en-ya an-par-ya. . . . .

[6] ..... ta-an am-ka-ut ⌈ ri-ib..... [7] ..... iš-tabar a-na en-šu la..... [8] ..... a-zi-ru ka-li er-meš.. ... [9] er gub-la i-na i-di-ni te..... [10] .....? ir-ti-ha-at a-na ya-a-ši ŭ.....? [11] .....? mi-lik a-na nĭt ki-ti-ka [12] .....? a-nu-ma i-ti-li ṣab-meš i-na [13] er gub-la...? ŭ la-qa še..... [14] i-na-na a-di ĭ-pa-hi-ru-ka.....? [15] er-meš ŭ ĭ-lĭ-ku še a-ya [16] .....? i-zi ša(?)-na a-na-ku da..... [17] .....? ki-a-ma ĭ-qa-bu la di..... [18] er-meš ⌈ ri-ib..... [19] .....? er ṣu-mu-ra:.... [20] ...? mi-ya.....

Verso.

[22] qu-be(?)..... [23] pa-pi(?)... [24] a-na ya-ši a-nu..... [25] tap(?)-pi-za šăr ŭ..... [26] ki-ma a-bu-ti-ka..... [27] šăr-meš ša ru(?)-tu iš-tu..... [28] a-mur a-na-ku u ul(?)... meš.....? [29] ŭ la-a.....? tum-meš ŭ a... ma [30] tab(?) ni uš-ši-ir šăr ṣab-meš-šu [31] ..... aš(?)-ta-ti a-na la-ki er..... [32] ..... a-pi(?)-li-u la-qa..... [33] ... la-qa.-er-gub-la... [34] ..... la-qa ti-ka la..... [35] ..... še a-bi-da-ri..... [36] ..... ri-bi šăr a-na-za..... [37] ..... iṣ ŭ ri.. ... [38] ..... ar-ta..... [39] ŭ eš(?) i-na..... [40] ..... u III lŭ me..... [41] ..... meš še-ṣi.....

TRADUCTION.

Recto.

Au roi, mon seigneur, Rib-Addi.......... que la dame de Gubla donne la puissance au roi, seigneur.......... Je me jette sept et sept fois aux pieds de mon seigneur, mon soleil. Rib-Addi....... a envoyé à son seigneur. Je garde(?) toutes les villes......... la ville de Gubla dans nos mains

. . . . a moi ordre à ton serviteur fidèle . . . . s'est soulevée (?) contre moi . . . . voici, lever les troupes dans la ville de Gubla et acheter du blé jusqu'à ce que j'assemble . . . . des villes, ils prendront le blé . . . . moi, ainsi j'ai dit . . . . ville, Rib-Addi . . . . ville de Ṣumura . . . .

Verso.

. . . . parole . . . . à moi . . . . roi . . . . comme tes pères . . . . les rois . . . . regarde, moi je ne . . . . dirigé ses troupes . . . . pour prendre la ville . . . . prendre la ville de Gubla . . . . prendre . . . . roi, je garde . . . . dans . . . . et trois hommes . . . .

63

VINGT-TROISIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] . . . . . meš ya . . . . . [2] ma Ɨ ri-ib-an-im . . . . . [3] . . . . . a-na lŭ (?)-meš gaz-meš . . . . . [4] . . . . . ŭ ya-nu ša-a [5] . . . . . ku mi-im-ma-šu iš-tu [6] ya-a-tam mi-ni la-a [7] . . . . . li u uš-ša-ar [8] . . . . . è gal ki-ma tab-bi-ya [9] . . . . . er-meš-šu-nu a-na ša-šu-nu ŭ(?) [10] aš . . . . . aš (?) ri a-di-en an iṣ . . . . . [11] i-na pa-ni-ša ŭ šu-up-pi . . . . . [12] ŭ la-a ĭ-(?) na-mu-šu . . . . . [13] iš-tu mu-hi-ka ŭ . . . . . [14] . . . . . Ɨ a-ma-an ma-ša-ki . . . . . [15] ša-a-šu u pi-tik (?) [16] it-ti-ya aš-šum a-ma (?) [17] tub-bi-ya a-na mu-hi-ka . . . . . [18] pa-ta-ri-ma šu-gur . . . . . [19] ya-nu ša-a ĭ-ma-lik (?) [20] a-na mu-hi-ka ŭ ma . . . . . [21] . . . . . ru a-na Ɨ a . . . . . [22] . . . . . nĭt (?) . . . . .

Verso.

[23] .... [24] ..... iṣ ta..... [25] la-a ti-li..... [26] ŭ la ha-za-na..... [27] ša-a-la aš-šum ha..... [28] ša-ni ŭ u-ul..... [29] ar-na ŭ ya-aš-ku..... [30] i-na lib-bi-na iš-šu-ku..... [31] ‚ ya-pa-an-im i..... [32] a-pa-aš šar-ru a-na ša-a-šu..... [33] ša ta-mi-na ip-ša-ti a..... [34] ya-pa-an-im i-nu-ma ĭ-aš(?) [35] lum-na lum-na-ma a-na ya-ša..... [36] a-nu-ma II iṣ-rit-ya ha..... da(?)n..... [37] ... ši-ma-tum meš-ya ŭ mi-im-mi-ya [38] ..... hi ma-gal it-ti-šu [39] ..... ši-ra šăr-ru lŭ pa-kă(?) šu [40] ..... mi-im-mi ša-a [41] ..... ku sa(?) tu ša a..... [42] ..... muh..... [43] ..... it-ti......

Sur le bord.

[*a*] ŭ ‚ ya-pa.an-im..... [*b*] ... be-la a-na-er-meš..... [*c*] ... ak-ru iš...

TRADUCTION.

Recto.

...... mes....... encore Rib-Addi....... des hommes de combat.......... il n'y a pas.......... tout ce qu'il a de.......... non.......... dirige.......... palais comme mes amis.......... leurs villes à eux.......... je donnerai........ devant lui........ et ne le détruiront(?)..... ... de chez toi...... Aman-Maša.......(?) lui....... avec moi pour......... mes lettres vers toi........... ouvrir........ non........ vers toi........ à.......

Verso.

et non garder........ demande au sujet de......... un crime ils ont commis(?).......... dans notre cœur..... Yapa-Addi.... ce que le roi a fait à lui...... ce quoi.... Yapa-Addi lorsque...... mal, mal à moi...... voici mes deux magasins(?)............ mes insignes et tout ce que j'ai....... beaucoup avec lui........ que le roi dirige ses troupes de marche.......... et tout ce que sur........ avec.......

Sur le bord.

... et Yapa-Addi..... aux villes..... ennemi.....

64

VINGT-QUATRIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

A

[1] ..... um-ma Ɪ ri..... [2] ..... ša-a er..... [3] ..... ag-ga a-na...... [4] ..... na gĭr-meš ya.. ... [5] ..... la vɪ(?) ta-an.....

B

Recto.

[1] ..... la a...... [2] ..... na-da..... [3] .. ... ra-a-mu-šu..... [4] ..... ma-nu i-na ša..... [5] ..... bu-šu ša ak..... [6] ..... šu-nu i-na ir-zi-ti [7] ..... i-na la-a pi(?) zu [8] ..... um(?) na-nu

---

B

Verso.

ad..... di-nu..... šu..... ya..... ta.....

C

[1] ..... ra-am-šu..... [2] ..... i-na ni..... [3] ma.....] a-zi [4] ..... la-a [5] ..... šu-um [6] ..... ni-ŭ [7] ..... ri..... ši-tum [8] ..... za..... mat-ki..... [9] ..... mi-ni la ya-di..... [10] ..... mi šar ša-tu..... [11] ..... lŭ-meš-mi [12] ..... ha-za-nu-tu ŭ(?)..... [13] ..... ku-na-a-na [14] .... pi-it..... [15] ..... a-na.....

D

..... na..... la qa............... ŭ ha-za-nu..... pi ša da..... a-di ki-na-an..... šăr a-na na-za..... ti.....

E

..... ša..... ir-ta..... šu-na........... a.......... a........

TRADUCTION.

A

Verso.

..... ainsi : Rib-Addi..... que la dame de Gubla donne la puissance à..... je me jette sept et sept fois aux pieds.....

B

..... que j'aime..... eux dans le pays.....

C et D

..... que j'aime..... dans..... Azi..... pays..... pourquoi(?) ne sait-il pas..... roi, ce..... des hommes ..... de garde..... à..... gardien..... roi pour garder.

65

VINGT-CINQUIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ..... aš-ni aš..... [2] ..... na-at er gub-la..... [3] ..... ma-at er be-ru-ta..... [4] pa-a-ma ti-ka-bu ki-ma..... [5] ..... eš-tab-ru a-na ya-ši iš-še(?)..... [6] ..... li-lŭ-meš ha-za-nu-ti a..... [7] ..... ni-ti iš-ta-pa-ru-na šu..... [8] ..... ud(?) ka tam er-meš-nu a-na ma ..... [9] ..... meš-ni-ya la... a..... [10] ..... an-nu-u ta-ra a-na..... [11] ..... er gub-la a-na..... [12] ..... a-ši-ir-ta..... [13] ..... Ĭ nĭt.....

(*Verso* enlevé par une fracture.)

TRADUCTION.

Recto.

..... la ville de Gubla..... est tranquille(?), la ville de Beruta

..... tu dis comme..... il a envoyé à moi..... les hommes de garde..... il a envoyé..... nos villes..... ce..... la ville de Gubla à..... Abd-Aširta..... serviteur.

(*Verso* enlevé par une fracture.)

66

VINGT-SIXIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

[1] ..... en..... [2] ..... iṣ(?)-mi-lik ad..... [3] ..... nĭt ka ŭ..... [4] ..... a-na er gub-la..... [5] ..... er ṣu-mu-ra..... [6] ..... ka-li er meš..... [7] tur-meš nĭt a-ši-ir..... [8] ..... te-šu nu kur it..... [9] ..... nu-ma Ỉ ha-ib..... [10] ..... ša-da-šu ŭ..... [11] i-na pa-ni-ka [12] ..... uš-ši-ra lŭ-meš..... [13] ..... a-na er-meš-ka ši..... [14] ..... ar-hi-eš a-nu-ma..... [15] ..... ru a-na šăr-ri..... [16] ..... ra an-ni ŭ..... [17] ..... ha ŭ ka ..... [18] ..... ar.....

TRADUCTION.

..... ordre..... ton serviteur..... la ville de Gubla ..... la ville de Ṣumura..... toutes les villes..... les fils d'Abd-Aširta..... hostiles..... Haib..... devant toi ..... il a dirigé des hommes..... contre tes villes..... promptement..... au roi.....

67

VINGT-SEPTIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Sur le plat de la pierre.

[3] ..... qu tur..... [4] ..... zun er er(?).....
[5] ..... tu-nu er ma..... [6] ..... ka iš-tu.....
[7] ..... ti-li-ma-ad..... [8] ..... lim-ni-ti.....
[9] ..... šu ŭ at(?) za..... [10] ..... ab-na-ti.....
[11] ..... a-na i-šu..... [12] ..... aš be-ri-ku.....
[13] ..... ši ra-ni.....

Sur le côté bombé.

[1] ..... mat me-lu-ha..... [2] ..... ma lŭ(?) meš ..... [3] ..... na-ta iz(?)..... [4] ..... nu ŭ ti..... [5] ..... še ṣab-meš qaš-ta-ti..... [6] ..... di šăr en-ya..... [7] ..... mat a-har-ri ur-ra..... [8] ..... tu-ba-a za-bi-ta-ti..... [9] ..... šiš meš-ka pa..... [10] ..... ta-ti mat a..... [11] ..... na ša..... [12] ..... šăr-ri.....

TRADUCTION.

Sur le plat de la pierre.

...... ville...... ville...... de........ pays....... mauvaise........

Sur le côté bombé.

.... pays de Meluha...... des troupes d'archers...

...... le roi, mon seigneur, le pays de Phénicie........ tes frères....... pays........ roi........

68

VINGT-HUITIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto illisible.

Verso.

[1] ..... za..... [2] ..... [a]-na-ku..... [3] ..... ma-lu a-na..... [4] ..... an-ni-ta ya [5] ..... ta-ti ŭ..... [6] ka-li mat-meš a-na..... [7] gaz-meš a-mur lŭ-meš [8] ..... bu i-na er ak...... [9] ..... ma-li..... [10] ..... ti-rik(?) [11] .... a-na.....

TRADUCTION.

Recto illisible.

Verso.

.... moi........ à........ cette........ tous les pays à........ combattants........ regarde les hommes........ dans la ville d'Akka........ à.....

69

VINGT-NEUVIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ..... la(?)..... [2] ..... li-ku..... [3] ..... i-ri-bi..... [4] ..... šăr ag-ga..... [5] ..... zi i-na zi...... [6] ..... a uš-ši-ra ki..... [7] ..... i ya-nu-um..... [8] ..... i-na qa-ti..... [9] ..... lib-ba a-na..... [10] ..... šu-na a-na-ku tab..... [11] ..... šăr i-na..... [12] ..... ŭ ..... [13] ..... ki.....

Verso.

[14] ..... er..... [15] ..... bu-šu Ｉ a-zi..... [16] ..... er ṣu-mu-ra [17] ..... mat a-ḫar-ra it..... [18] ..... ra a-na šăr ŭ..... [19] ..... meš a-bu-ti-ya..... [20] ..... za-ar-ti..... [21] ..... la an-nu-u..... [22] ..... er ṣu-[mu-ra].....

TRADUCTION.

Recto.

...... il entrera....... roi puissant........ dans.... .... dirige......... il n'y a pas........ dans la main....... cœur à......... moi....... roi dans.....

Verso.

...... ville...... Aziri(?)....... Ṣumura........ le

pays de Phénicie....... au roi....... mes pères...... garde....... ces........ la ville de Ṣumura......

70

TRENTIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI(?).

Recto.

[1] ...... ki-bĭ-ma.....? [2] .....? um-ma ⟊ ri-ib-an-im a-na gir [3] ..... par(?) an a-ba-šu ŭ [4] ŭ an-nin ša er gub-la [5] ti-di nu-ur-ka i-na pa-ni [6] šăr-ri en-li-ka-ma [7] ..... a-na ya-ši.............................. [17] ..... i-na lib-bi [18] ..... la ti-na ŭ.......... .... [22] ..... u-ul.....

Verso.

[24] ..... bi-ru..... [30] ..... a-na ya-ši šu..... [32] ŭ..... a-na ya..... [34] ki-ma ar-hi..... eš ŭ bu...... [36] ..... ṣab meš qaš-ta-ti..... [41] la... .. i-nu-ma..... [46] .... la-a.....

TRADUCTION.

Recto.

.... il est dit ainsi : Rib-Addi aux pieds....... soleil, le dieu son père; que la dame de Gubla donne la lumière à la face du roi, ton seigneur......... à moi........ au milieu........ non.......

Verso.

. . . . à moi. . . . . à moi. . . . . aussitôt que possible. . . . . troupes d'archers. . . . . ne. . . . . . .

71

TRENTE ET UNIÈME LETTRE DE RIB-ADDI AU ROI.

Recto.

[1] ĭ ri-ib-ad. . . . . [2] a-na šăr be-li. . . . . [3] a-na kita gĭr(?) meš. . . [4] VII ta-an ŭ VII ta. . . . . [5] aš-tab-bar aš-ta-ni a-na. . . . . [6] ŭ la-a tu-da-nu. . . . . [7] ĭ-iš-mi šăr be-li-ya pi(?) [8] ŭ i-ĭ-(?)-ši-ir lŭ i-pa. . . . . [9] a-na bit-ti è-gal ŭ. . . . . [10] ri-ku-tam i-ya-nu ṣab-meš ma-za-ar-[ti]. . . . . [11] a-na ša-a-šu ŭ ti-mu-ru. . . . . ya [12] i-nu-ma la a-na di-i-ni-ya tam-ti-mil-la [13] a-na ya-ši ki-ma lŭ-meš ha-meš za-ni tim(?) hu [14] ŭ ti-na i-ra(?)-ni ri ta a-na ku-mi-e [15] al(?) ka-ti a-na ma-ah-ri ĭ ha-mu-ni-ri [16] ŭ lŭ-ut-ya i-iš-tu ya-ti [17] i-na gar-mi er gub-la-ki [18] a-na na-da-ni er ki li-tam(?) [19] a-na tur-meš nĭt ĭ a-ši-ir-ti [20] i-nu-ma mă-har lŭ šăr-ya i-nu-ma [21] a zi lŭ-tur-šap-ya tal-qa-mi [22] i-ya-nu ṣab-meš ma-za-ar-tam it-ti-šu [23] ŭ ya-an az(?) ni ŭ ki-na-an-na [24] ĭ-bu-uš ar-na ŭ ĭ-ta-ri-id-ni [25] iš-tu er li-ki u-ul ya-ku-ul-mi [26] šăr be-li a-na ip(?) hul an-nu-u [27] a-nu ma a-na-ku la-a e-la-u-mi [28] i-ri-ba a-na mat meš miṣ-ri-ya [29] ši-ba(?)-ti ŭ mur-zu dan-nu [30] a-na kam(?) ra-ma-ni-ya ŭ i-di-mi [31] šăr be-li i-nu-ma an meš er gub-la [32] ka-ab-šu ŭ ih-lu(?)-u ma-gal [33] ŭ hi-e-hi-ib-ti a-na an-meš [34] ki-na-an-na la-a i-ri-bu [35] a-na ma-har šăr be-li-ya [36] ŭ a-nu-ma tur-ya nĭt šăr be-ya [37] uš-ši-ir-ti a-na ma-har šăr be-li-ya [38] ŭ ĭ-iš-mi šăr a-[ma]-te nĭt-di-šu [39] ŭ ya-di-na šăr be-li [40] . . . . . meš qaš-ta-tam ŭ. .

... iṣ [41] en du kă(?)... ki ŭ la-a [42] ..... bu-mi ṣab-meš-ša ra.....

Sur le bord.

[*a*] ṣab-meš qaš-ta-tu ŭ ti-iṣ-ba-tu ṣab-meš ki-ma ha... ti-iš [*b*] er-ki ki-ma ar-hi-eš ŭ ti-li-ku er gub-la(?) [*c*] i-nu-ma qa-be-mi a-na pa-ni šăr la-a ya-ku-ul-mi šăr be-li [*d*] a(?)... ki gur(?) ŭ mi-rib(?)-ma-tu a-na ip-ši mar-zi an-nu-u [*e*] la da-na-at a-na pa-ni ša ĭ-pa-aš-mi a-na mat-meš..... [*f*] ṣab-meš šăr be-li ŭ ă(?)-ar-hi ša šăr be-li-ya

---

Verso.

[43] ..... ni-ti(?) [44] a-na lib-bi-ši ɪ na(?) ti [45] ṣab-meš qaš-ta-at šar be-li-ya [46] a-na la-ki-ši a-mur-ma i-du..... [47] lŭ-meš ra-i-mu-ya a-na lib-bi er-ki [48] tur lŭ-meš ša ri(?)-tu a-na lib-bi-ši [49] a-zi-mi ṣab-meš kaš-ta-tu ŭ ša-mu [50] a-na u-mi ka-ša-di ši ŭ [51] ta-ra-at er-ki a-na šăr be-li-ya [52] ŭ ĭ-di be-li i-nu-ma muh-šu a-bi-tu [53] i-nu-ma a-na-ku a-na er li-ki a-na za-ar [54] a-na be-li-ya lim-ta-ri-iṣ lib-bi [55] muh šăr be-li-ya la a-na-din-mi [56] er-ki a-na tur-meš nĭt aš-ra-ti [57] ki-na-an-na nu-kur-mi lŭ-ya er-ki [58] a-na na-zu-ni-ši a-na tur-meš nĭt aš-ra-ti [59] u-ul ya-ku-lĭ-mi šăr be-li iš-tu [60] er li ki šum-ma ma-gal ma-ad [61] kŭ-par kŭ-gi a-na lib-bi-ši a-na bit an meš [62] ma-ad mi-im-mu šum-ma ĭ-iṣ-ba-tu(?)-ši [63] šăr be-li ki-ma ĭ-bu-šu a-na nĭt-šu [64] ĭ-bu-uš ŭ ya-di er-la bu-ru-zi-lim [65] a-na a-ša-bi-ya a-nu-ma a-na ma-har [66] ɪ ha-mu-ni-ri bi(?)-ba-ša-*ti* i-nu-ma [67] ma-gar-ra-at er-ki aš er bu-ru-zi-lim [68] na-kur-ri pal-ha-tu tur-meš nĭt aš-ra-ti [69] i-nu-ma da-ka-*ti* a-na ma-har ɪ ha-mu-ni-ri(?) [70] aš-šum tur-meš nĭt a-ši-ir-ti i-nu-ma [71] zu(?)-nu muh-ya ŭ i-ya-nu ša-ri

[72] ka-bi šăr a-na ya-ši ŭ ki-be-ti [73] a-na be-li-ya a-mur er gub-li er lu-ki ši-na(?) [74] ma-at mi-im šăr a-na lib-bi-ši mar(?) ši(?) te(?) meš er-ki [75] lŭ-meš ab-ti-nu pa-na-nu šum-ma ka-da šăr a-na [76] ib-bi-rum er-ki mat-ki na-ṣu-ni ya-nu a-na ša-šu [77] la-a ya-ku lĭ šăr a-na ip-ši an-nu [78] a-nu-ma nĭt-ka tur-ya uš-ši-ir-ti a-na [79] ma-har šăr-be-ya ŭ ĭ-ši-ra-šu ha-mi-id-du [80] šăr qa-du ṣab-meš ti-lĭ-ku er-la-ki [81] šum-ma šăr be-li ĭ-kan(?)-na-nu-ni ŭ [82] ut-ta-ru-ni a-na er-ki ŭ a-na... [83] ki pa-na a-na šăr be-li-ya-ma [84] šăr be-li-ya a-na lib-bi-ši ŭ..... [85] er-la iš-tu bu..... zi..... [86] ki-ma pi(?)..... [87] ..... zi..... [88] Ɪ ha-mu..... [89] a-di-ma..... [90] ĭ-iš-mi..... [92] ..... nĭt-šu-nu.....

TRADUCTION.

Recto.

Rib-Addi [dit ceci] au roi, son seigneur : Je me jette sept et sept fois sous les pieds....... j'envoie et je me tourne vers .... peut-être tu jugeras. Écoute, roi, mon seigneur.. .... au temple et au palais......... il n'y a pas de troupes de garde à lui et tu as vu........ mon......... Si tu ne me rends pas justice(?) à moi, comme les hommes périssables(?).......... moi........... en présence de Hamuniri et de mes hommes de chez moi(?) au milieu(?) de la ville de Gubla, pour rendre(?) la ville aux fils d'Abd-Aširta, soit(?) devant les hommes du roi, soit(?) devant cet(?)........ mon fils......... il n'y a pas de troupes de garde avec lui....... et ainsi il a commis un crime; il nous a chassés de la ville de Liki. Le roi, mon seigneur, n'a pas parlé à............. ce méchant........... voici moi, je ne......... entrer au pays d'Égypte et...... et une maladie est forte dans mon corps; et le roi, mon sei-

gneur, a appris .... lorsque les dieux de Gubla.... ..... beaucoup........ aux dieux; et ainsi, ils ne se sont pas présentés devant le roi, mon seigneur, et voici, j'ai envoyé mon fils, serviteur du roi, mon seigneur, auprès du roi, mon seigneur, et que le roi, mon seigneur, écoute les paroles de son serviteur et que le roi, mon seigneur, nous accorde des troupes d'archers........... des troupes.....

Sur le bord.

des troupes d'archers, et tu prendras ces troupes comme des poissons........ les villes aussitôt que possible et tu prendras (?) la ville de Gubla.......... lorsque [ceci] a été dit devant le roi, le roi n'a pas répondu...... l'affaire de cette maladie.......... et aucune loi ne subsiste devant elle au pays........ les troupes du roi, mon seigneur, et....... le roi, mon seigneur.........

Verso.

.... au milieu d'elle........ les troupes d'archers du roi, mon seigneur, pour la prendre; regarde......... les hommes qui m'aiment sont au milieu de la ville; les fils des hommes.......... au milieu d'elle.......... les troupes d'archers, et fixe (?) le jour (?) de ton entrée, et la ville fera retour au roi, mon seigneur; et mon seigneur sait que je périrai pour lui et que je garderai la ville de Liki pour le roi, mon seigneur; que mon cœur soit affligé à cause du roi, mon seigneur; je ne rendrai pas la ville aux fils d'Abd-Ašrati. Certes (?) l'ennemi, mes hommes en....... la ville...... aux fils d'Abd-Ašrati; le roi n'a pas parlé (?) des énormes sommes d'argent et d'or qu'ils ont prises (?) pour les temples des dieux; que le roi, mon seigneur, fasse comme il veut à son serviteur; qu'il me donne la ville de Buruzilim pour de-

meure. Voici devant Hamuniri.......... que tu aideras (?) la ville de Buruzilim contre (?) la puissance hostile des fils d'Abd-Ašrati; que........ devant Hamuniri. Quant aux fils d'Abd-Aširti........ sur moi et il n'y a pas.......... le roi dit à moi, et je dis (?) à mon seigneur : Regarde la ville de Gubla, la ville de Luqi, elles (?)............ le roi au milieu d'elles.......... la ville et les hommes......... devant nous si.......... le roi a............ la ville du pays de Naṣuni (?) il ne l'a plus; le roi n'a pas mentionné cette affaire. Voici (?), ton serviteur, mon fils, je l'ai envoyé auprès du roi, mon seigneur, et que le roi l'expédie promptement avec les troupes et tu reprendras les villes. Si le roi, mon seigneur, me soutient (?) et me fait retourner à la ville et... ...... comme auparavant au roi, mon seigneur......... le roi, mon seigneur, au milieu d'elle........ la ville.... .... comme......... Hamuniri......... jusque..... .... écoute......... leur serviteur.........

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 8 MAI 1891.

La séance est ouverte à 4 heures et demie par M. Ernest Renan, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et la rédaction est adoptée.

Est nommé membre de la Société :

M. Maurice Courant, élève interprète attaché au Consulat de Saloul (Corée), présenté par MM. Schefer et Barbier de Meynard.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une série d'observations philologiques et historiques relatives aux inscriptions nabatéennes. (Voir ci-après, p. 535.)

M. Oppert démontre que la destruction des monuments de Babylone par Xerxès, à son retour de Grèce, au mépris de toutes les traditions de la politique achéménide, s'explique par un contrat babylonien daté du roi Shamash Irib, c'est-à-dire contemporain de Xerxès; il est probable que ce prince fut élevé au trône par la révolte de Babylone à la faveur de la défaite de Xerxès. La lecture de M. Oppert est annexée au procès-verbal. (Voir ci-après, p. 543.)

M. Bénédite présente à la Société une carte topographique de son exploration épigraphique de la presqu'île du Sinaï (en 1888 et en 1890), au cours de laquelle il a relevé environ 2,400 inscriptions. Il donne des détails sur la répartition géographique des inscriptions, leur forme générale, les allusions à une ère, l'onomastique, les titres, le caractère païen de la plupart de ces inscriptions.

Des observations sont échangées à ce sujet entre M. Bénédite, M. Renan, M. Oppert et M. Halévy.

M. Rodet ajoute quelques mots en confirmation de la théorie qu'il a donnée, dans la séance précédente, des rapports entre la langue tchame et le malais.

M. Drouin annonce au Conseil que M. W. Waddington lui a remis les monnaies orientales appartenant à la Société asiatique et dont il était dépositaire. M. Drouin est chargé par le Conseil de faire une description sommaire de ces monnaies et d'en établir le classement.

La séance est levée à 6 heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'India Office : *The Indian Antiquary*, March and April. Bombay, 1891, in-4°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal.* Calcutta, 1891, in-8°.

— *Transactions of the Asiatic Society of Japon.* October 1890, in-8°.

Par le Gouvernement néerlandais : *Tijdschrift.* Deel XXXIII, 1 ; XXXIV, I en II. Batavia, 1890, in-8°.

— *Bijdragen.* Deel XL, 2e aflevering. S'Gravenhage, 1891, in-8°.

— *Notulen.* Deel XXVII, 1889, XXVII, 1890, in-8°.

Par l'Académie de Saint-Pétersbourg : *Mémoires*, XXXVII, 8-13; XXXVIII, 1. 1890, in-4°.

Par le Ministère de l'Instruction publique : *Revue des travaux scientifiques*, t. X, nos 9 et 10. Paris, 1891, in-8°.

Par la Société : *Compte rendu de la Société de géographie* n° 9. Paris, 1891, in-8°.

— *Giornale della Società asiatica italiana.* V. 3e v. 4e. Roma, 1890, in-8°.

— *Publicazioni.* Volume II, *Quatro recensioni della versione*

greca del Kitâb Kalîla wa Dimna, publicate da Vittorio Puntoni. Roma, 1879, in-8°.

— *Bolletino,* n°s 127 et 128. Firenze, 1891, in-8°.

— *Mittheilungen,* 45 Heft. Yokohama, 1891, in-4°.

Par les éditeurs : *American Journal of Archæology,* etc. December, in-8°.

— *Polybiblion,* parties technique et littéraire, April 1891, in-8°.

— *Revue critique,* n°s 15-18. Paris, 1891, in-8°.

Par les auteurs : J. N. Reuter, *Die Betonung der copulativen und der determinativen composita im Sanscrit.* Helsingfors, 1891, in-8°.

— V. Henri, *Les hymnes Rohitas,* livre XIII de l'*Atharvavéda,* traduits et commentés. Paris, 1891, in-8°.

— Deloche, *Le jour civil,* etc. Paris, 1891, in-4°.

— Nikolsky, *Un poids chaldéen de l'époque de Gudea* (en russe). Moscou, 1890, in-4°.

— *Antiquités orientales,* 1er volume. Moscou, 1890, in-4°.

— Maurice Vernes, *Du prétendu polythéisme des Hébreux,* 1re partie. Paris, 1891, in-8°.

— *Schiʿr-ol-Akhtal* (texte arabe), 1er volume. Beyrouth, 1891, in-8°.

La Société asiatique n'a désigné aucun de ses membres pour la représenter au Congrès des Orientalistes qui est annoncé comme devant se réunir à Londres cette année.

ANNEXE N° 1

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 MAI 1891.

NOTES NABATÉENNES.

En étudiant quelques inscriptions nabatéennes dans les *Conférences d'archéologie orientale* du premier semestre 1890-1891, à l'École pratique des hautes études, j'ai eu l'occasion de faire, sur certains points de philologie, d'histoire et de géographie sémitiques, diverses observations dont je désirerais présenter à la Société un résumé succinct.

I

La grande inscription de D'meir, gravée sur un autel hexagonal, débute par deux mots que M. Sachau proposait de lire [דא מצגרא] ou [דא מסגדרא] « cet autel ». Je crois avoir réussi à démontrer autrefois[1], en ce qui concerne le mot מסגדרא, que cette dernière lecture, malgré les hésitations de M. Socin, est paléographiquement la seule possible, et que la forme monstrueuse מצגרא, qu'il est tenté d'admettre, doit être absolument rejetée.

J'avais essayé aussi d'établir que la restitution du démonstratif דא était inadmissible, et qu'à cette forme féminine il fallait substituer la forme masculine דנה, le mot מסגדרא étant notoirement du genre masculin en nabatéen. A ce propos j'avais fait un relevé comparatif des diverses formes du pronom démonstratif dans les deux dialectes araméens si étroi-

[1] *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, p. 53 et 59.

tement apparentés : le nabatéen et le palmyrénien; et j'étais arrivé à cette conclusion, que le démonstratif masculin singulier était דנה en nabatéen et en palmyrénien, et le démonstratif féminin דא en nabatéen et דה en palmyrénien.

Une inscription nabatéenne paraissait faire exception à cette règle. C'est celle qui est gravée sur un petit autel de basalte noir rapporté de Bosra au Louvre par MM. Waddington et de Vogüé, autel consacré au dieu Qaçiou par Natarel, en l'an 11 du roi Malkou. La dédicace débute par deux mots lus et traduits par M. de Vogüé[1] : דה קרב « ceci a été consacré », etc. Il semblerait résulter de cette inscription que le nabatéen aurait connu, à côté de la forme דא qu'il emploie constamment, la forme palmyrénienne דה du démonstratif féminin, féminin qui ici ferait, selon une habitude bien connue des langues sémitiques, fonction de neutre : *cette*, c'est-à-dire *ceci*. Néanmoins cette anomalie que j'avais alors admise[2] m'inspirait des doutes que je voulus vérifier en examinant de près l'original conservé. Cet examen me permit de constater que la lettre prise jusqu'ici pour un ה était en réalité un י, très clair, et qu'il fallait lire, en conséquence, די, et non pas דה, c'est-à-dire le relatif et non le démonstratif : די קרב « ce qu'a offert ». Nous avons plus d'un exemple de cette formule de consécration, débutant *ex abrupto* par le relatif, sans autre spécification de l'objet qui parle de lui-même et qui est le sujet sous-entendu, mais matériellement visible, de la phrase. Cette tournure est notamment d'un usage courant dans l'épigraphie phénicienne : אש נדר « qu'a dédié » =(cela est-ce) qu'a dédié.

Cette rectification paléographique nous débarrasse donc d'une forme grammaticale invraisemblable, et il demeure acquis, jusqu'à preuve du contraire, qu'en nabatéen le démonstratif féminin était דא et jamais דה, comme en palmyrénien.

[1] *Syrie centrale. Inscriptions sémitiques*, p. 103, n° 4.

[2] Par suite d'une étourderie que je suis heureux de réparer ici, j'avais, dans la note où je mentionne ce petit texte (*Rec. d'arch. or.*, t. I, p. 54, note 4), mis דה קבר « cela est le tombeau », au lieu de דה קרב.

II

La belle inscription nabatéenne récemment découverte à Madeba[1], dans le pays de Moab, contient plusieurs passages difficiles à expliquer, entre autres celui où il est question d'un certain Itibel ou Itaïbel, qualifié d'un titre lu et traduit par le premier éditeur : רב משריתא די בחיתו « maître du camp de Behitou ».

Behitou est évidemment un nom de lieu, d'ailleurs inconnu. On peut seulement se demander si c'est bien ainsi qu'il doit être lu, et si le *beth* en fait réellement partie intégrante, ou s'il ne convient d'en distraire cette première lettre pour en faire la préposition ב « dans, à » : די בחיתו « qui est à Hitou ». C'est ainsi qu'en nabatéen l'on dit, par exemple, en parlant de la divinité Allath, די בצלחד « qui est à Salkhad ».

Le nom de l'endroit serait donc *Hitou* ou *Heitou* et non *Behitou*. Dans ce cas, l'on pourrait songer à une localité antique qui porte aujourd'hui le nom arabe de حيت « Hît », et qui est située dans le Hauran, non loin de Chohba, l'ancienne Philippopolis. On y a trouvé plusieurs inscriptions grecques[2] qui nous apprennent que le nom est antique : *Eitha, Cæsarea Eitha.*

Le contenu de ces inscriptions nous montre, en outre, que *Eitha* était un centre nabatéen important. L'une d'elles (n° 2112) mentionne un Charès[3], ou un fils de Charès, qui était *éparque* (= הפרכו ?) de la Cohorte Auguste, et *stratège* (= אצרתגא) *des nomades*[4], à l'époque du roi Agrippa.

[1] *Zeitschrift für Assyriologie*, août 1890, p. 289.

[2] Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, n° 2112 et suivants.

[3] Plus tard, sous Alexandre Sévère, nous retrouvons à Eitha (n° 2114) un Héraclite Charès stratège, qui, étant donnée l'hérédité des charges chez les Nabatéens, hérédité sur laquelle j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'insister, appartenait vraisemblablement à la même famille.

[4] Cf. Waddington, *op. cit.*, n° 2196 (à El-Malekiyé en Batanée); le nom

Je dois mentionner, sous toutes réserves, un doute qui ne pourrait être éclairci que par une vérification de l'original que je connais seulement par le fac-similé du P. Lagrange et une photographie imparfaite qu'il a bien voulu m'envoyer. Entre le ב et le ל du groupe בחיתו, on croit distinguer par moments un long trait vertical qui pourrait à la rigueur représenter un ל. Dans ce cas, il faudrait lire ב[ל]חיתו, ce qui donnerait pour le nom de lieu, si l'on conserve toujours au ב sa valeur de préposition, la lecture לחיתו. *Louhitou* ou *Louheitou* rappelle aussitôt le nom de la célèbre localité moabite לוחית « Louhit ». Mais je n'insiste pas sur cette conjecture qui est entièrement subordonnée à l'examen de l'original. Je ne retiens qu'un fait qui me paraît hors de conteste, c'est que le ב doit être distrait du nom géographique quel qu'il soit, et considéré comme la préposition.

Il y aurait d'autres observations à faire à propos de ce texte extrêmement intéressant à tous égards. Je me bornerai pour cette fois à en présenter deux.

Il est question, à la première ligne, de deux *naphschot*, deux cippes élevés au-dessus du sépulcre, de la *maqbarta*. Je rapprocherai de cette disposition funéraire un passage du Talmud (*Schekalim*, 2, 3) qui dit : בונין לו נפש על קברו « lui construisant une *nephesch* sur son tombeau ».

L'expression עלא מנה « au-dessus d'elle » doit être rapprochée de celle du livre de Daniel (vi, 3) : ועלא מנהון « et au-dessus d'eux » (au-dessus des cent vingt satrapes de Darius, il y avait trois *Sarkin* dont Daniel était l'un).

III

L'inscription nabatéenne de Madeba n'est pas la première que nous ait fournie le pays de Moab, où les Nabatéens dominaient aux environs de l'ère chrétienne. J'en avais déjà

de ce stratège des nomades Ἀδριανός Σόαιδος Μάλεχος révèle son origine franchement sémitique.

recueilli une en 1869, qui provenait d'une petite localité située tout près de Madeba et appelée par les Arabes *Oumm er-resâs*. Elle a été dans le temps l'objet d'excellentes observations de la part de nos savants confrères MM. Renan et de Vogüé, à qui je l'avais communiquée, et d'autres savants étrangers. La découverte récente du grand texte de Madeba me paraît prêter un intérêt nouveau à l'inscription de Oumm er-resâs, et l'éclaire d'un jour inattendu en permettant de l'envisager à un point de vue auquel on n'avait pas songé. Je commencerai par en rappeler brièvement la teneur :

דא נפש עבד מלכו
בר עבישו אצרתגא
די עבד לה יעמרו
אצרתגא אחוהי
....

« Cette *nephesch* (est celle) d'Abdmalkou fils de ʿObeisou le stratège, qu'a faite pour lui Yaʿamrou le stratège, son frère . . . . »

Suit une date, malheureusement effacée.

Mon observation porte sur ce nom de יעמרו. « Yaʿamrou », ou « Yaʿmarou » qui apparaît ici pour la première fois dans l'onomastique nabatéenne, et dont la formation s'explique, d'ailleurs, sans peine par des analogies bien connues dont la plus naturelle nous est offerte par les noms palmyréniens יזידו, ימלכו. Ce type de noms semble être d'origine arabe : يزيدو ، يعمرو.

Étant donnés les points suivants :

a. Le stratège Yaʿamrou était d'origine nabatéo-arabe;

b. Il appartenait à une famille importante de la région, famille où la charge de stratège passait de père en fils, selon un usage des Nabatéens dont j'ai établi l'existence tant par le témoignage des monuments que par celui des auteurs anciens;

c. Les noms se transmettaient par atavisme du grand-père au petit-fils dans une même famille, ce qui nous autorise à reporter à plusieurs générations en arrière le nom de Yaʿamrou qui apparaît dans l'inscription d'Oumm er-resâs;

d. Oumm er-resâs est située si près de Madeba qu'on peut admettre que la famille de Yaʿamrou appartenait à cette dernière ville, ou que la pierre même a été transportée de Madeba à Oumm er-resâs à une époque ultérieure pour y être utilisée dans des matériaux de construction;

Ces points, dis-je, étant donnés, voici l'observation qu'ils me suggèrent :

Le premier livre des Macchabées nous raconte en grand détail un épisode des guerres de Jonathan, frère de Judas Macchabée, où Madeba et les Nabatéens jouent un rôle considérable[1]. Jonathan se trouvant aux prises avec Bacchidès, vers la mer Morte, envoie son frère Jean de l'autre côté du Jourdain, pour demander aux Nabatéens, avec lesquels les Juifs entretenaient d'excellentes relations, leur aide contre Bacchidès, le général syrien de l'armée de Démétrius Sôtêr. Jean et sa petite troupe sont assaillis et tués par les *fils de Iambri* qui résidaient à Madeba. Peu après, Jonathan tira de ce guet-apens une vengeance éclatante. Il réussit, à son tour, à surprendre les fils de Iambri, au moment où ils ramenaient dans leur ville, en grande pompe, une fiancée originaire d'une puissante famille arabe établie dans une ville voisine. Il tomba à l'improviste sur le cortège nuptial, massacra la plus grande partie de ceux qui le composaient, et s'empara d'un riche butin.

Fl. Josèphe rapporte le même fait avec quelques légères variantes.

Qu'est-ce que c'étaient que ces fils de Iambri?

Je crois que notre inscription d'Oumm er-resâs vient ré-

[1] I *Macch.*, IX, 32-42.

pondre de la façon la plus heureuse à cette question que nombre d'exégètes se sont posée sans arriver jusqu'ici à la résoudre d'une façon satisfaisante. Le livre des Macchabées les appelle ainsi :

Verset 36. { *υἱοὶ Ἰαμϐρὶ ἐκ Μηδαϐά.*
υἱοὶ Ἰαμϐρειν.

Verset 37. { *υἱοὶ Ἰαμϐρί.*
υἱοὶ Ἰαμϐριν.

La Vulgate a : *filii Iambri;*

Quelques manuscrits portent : Ἀμϐροί et Ἀμϐρί;

Dans Josèphe, nous avons : *οἱ Ἀμαραίου παῖδες — τῶν υἱῶν Ἀμαραίου — τῶν υἱῶν τοῦ Ἀμαραίου*;

Les manuscrits de la version latine ancienne de Josèphe portent : *Amerei, Amarei, Amri.*

Je suis d'avis que toutes ces différentes transcriptions ont pour point de départ une forme originale sémitique : בני יעמרו, les « Beneî Yaʿamrou », = les fils de Yaʿamrou.

L'intercalation du *b* entre *m* et *r* est de règle en grec, bien qu'elle ne s'observe pas toujours. On peut comparer, par exemple, le nom déjà cité de ימלכו, qui est transcrit Ἰάμλιχος dans les inscriptions bilingues de Palmyre, et Ἰάμϐλιχος par les historiens; et, aussi, celui du roi d'Israël Omri, עמרי, apparenté étymologiquement au nom de יעמרו, transcrit Ἀμϐρι, Ἀμϐραΐμ, par les Septante (*Amri* dans la Vulgate), et Ἀμαρῖνος par Josèphe. L'omission du *iôta* initial dans plusieurs des variantes que j'ai relevées s'explique par un bourdon presque fatal dans la *scriptio continua,* bourdon portant sur la succession d'immédiats des deux *iôta,* l'*iôta* final du mot *υἱοὶ*, et l'*iôta* initial du nom.

La variation vocalique de la finale *ou*=*i* (*Yaʿamrou*= *Yaʿamrî*), si elle n'est pas simplement imputable à la transcription grecque, serait un fait philologique du plus haut intérêt, puisqu'il tendrait à faire supposer que la finale nabatéenne *ou* n'avait peut-être pas l'invariabilité que nous lui attribuons, et que, sous cette forme orthographique im-

muable pouvaient se cacher des variations répondant aux flexions casuelles de l'arabe et ne se révélant que dans la prononciation.

Je considère notre Yaʿamrou d'Oumm er-resâs comme un descendant des *Benê-Yaʿamrou* ou *Benê-Yaʿamri* de Madeba, contemporains de Jonathan, et comme ayant reçu par atavisme le nom de l'ancêtre qui avait à l'origine donné son nom à la famille même, probablement quelque tribu nabatéo-arabe, installée à Madeba. L'origine arabe de la fiancée, la physionomie même du nom de Yaʿamrou, sans parler des raisons historiques, sont en faveur de l'hypothèse que les Benê-Yaʿamrou étaient plutôt des Arabes nabatéisants que des Nabatéens purs.

Je terminerai en disant un mot de la ville d'où venait la fiancée amenée à Madeba par les Benê-Yaʿamrou.

Cette ville est appelée, dans le livre des Macchabées, Ναδαϐάθ. La Vulgate substitue à ce nom le nom même de *Madaba*. C'est une erreur évidente, puisque les fils de Iambri sont justement sortis de leur ville de Madeba pour aller chercher et ramener chez eux la fiancée, fille d'un grand personnage arabe destinée à l'un des leurs.

Les manuscrits de Josèphe ont pour le nom de cette ville plusieurs variantes : Ναϐαθά, Γαϐαθά, Βαθανᾶ. M. Niese, que j'ai consulté sur ce point et qui est la principale autorité pour la critique du texte de Josèphe, penche pour la forme Ναϐαθά confirmée par la version latine (*Nabatha*), et c'est celle qu'il compte adopter dans l'édition de son texte quand il en sera arrivé à cette partie.

Il n'en résulte pas moins de toutes ces variations que le nom primitif est altéré, et nous sommes autorisés à rechercher si, moyennant une légère correction, nous n'obtiendrions pas un nom de ville répondant aux conditions topographiques requises. Car nous ne connaissons pas dans la région de ville appelée *Nabatha*.

Je crois qu'il faut corriger simplement Ῥαϐαθά, et y reconnaître le nom de Rabbat Ammon, l'antique capitale de l'Am-

monitide, voisine de Madeba, dans le nord, qui reçut à l'époque des Séleucides le nom hellénique de Philadelphie. C'est exactement ainsi, Ῥαϐαθά, que les Septante transcrivent le nom de cette Rabbat ammonite, qu'il ne faut pas confondre avec la Rabbat Moab. Nous savons par plusieurs témoignages historiques qu'il serait trop long de rapporter qu'une population arabe s'était établie de très bonne heure à Philadelphie. On comprend fort bien que les Benê-Ya'amrou aient contracté alliance avec une famille congénère.

CLERMONT-GANNEAU.

ANNEXE N° 2

AU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 MAI 1891.

UN CHAMPION
DE L'INDÉPENDANCE CHALDÉENNE.

Le P. Strassmaier a publié (ZA III, 157) un texte daté du 22 Tisri de l'année de l'avènement de Samas-irib, roi de Babylone, roi des pays. A cause de ce titre, le savant jésuite a cru que ce roi appartenait à la dynastie perse. En effet, le document appartient à l'époque des Achéménides, mais il émane d'un roi chaldéen, ainsi que le nom lui-même l'indique. Voici la traduction de ce curieux texte :

« Un bien-fonds (*huṣṣu*) en jachère, contigu à la maison de Sadaï et à la maison de Ramatti, appartenant à Nidintabel, fils de Marduk-nasir-abal, de la tribu d'Egibi. Nidintabel l'a donné en loyer à Nabu-balat-essis, fils d'Ana-bel-upaqu, de la caste des Pasteurs, pour le prix de 3 cabs de blé par jour, et celui-ci fournira la prestation aux mois de Nisan, de

Tammuz et de Cislev. Le bien-fonds sera à la disposition de Nabu-balat-essis le 1er Marchesvan. En dehors du blé, Nabu-balat-essis ne payera pas de loyer.

« Assistants : Bel-iqbi, fils de Niqudu, de la tribu de Pani-rabi-bani :

« Bel-iqbi, fils de Marduk-nasir, de la tribu de Dabibi, Bel-edir, fils de Musezib, de la tribu de. . . , Nadin-Maarduk, fils de Nabu-kaïn, de la tribu de Sin-nadin-sum :

« et l'actuaire Bel-iddannu, fils de Miqudu, de la tribu de Akhi-laniya.

« Babylone, le 22 Tisri de l'année de l'avènement de Samas-irib, roi de Babylone et des pays. »

Cette inscription est presque datée par le nom du bailleur Nidintabel, fils de Marduk-nasir-abal, de la tribu d'Egibi. Le nom du père paraît dans les actes durant tout le règne de Darius Ier de 520 à 486 av. J.-C.; le fils figure dans un texte curieux daté du mois d'Ab de la première année de Xerxès, roi de Perse et de Médie, roi de Babylone et des pays (juillet-août 484 J.-C.). Ce document encore inédit, conservé au Musée britannique, contient les arrangements nuptiaux et dotaux entre Nidintabel et sa femme Suzanne d'une part, et de Rimulbel, beau-père et père des époux de l'autre. Les époux réclamèrent le restant de la dot s'élevant à douze mines d'argent (1,500 francs), une très forte somme pour l'époque et qui prouve que Nidintabel avait su choisir un beau-père très riche, mais qui, malgré cela, a désiré se soustraire aux poursuites de ses enfants.

Le roi Samas-irib régna donc à Babylone du temps de Xerxès, dont la stupide férocité envers les hommes et les édifices de Babylone avait été transmise par les historiens classiques, mais était restée à l'état de chose inexpliquée. Pourquoi Xerxès, en revenant de Grèce, aurait-il abandonné les traditions de son grand-père Cyrus, de son oncle Cambyse et de son père Darius ? Ceux-ci s'étaient toujours conduits en rois de Babylone et des pays, et avaient respecté le culte du pays.

Le texte que nous avons traduit semble résoudre le pro-

blème. Les Babyloniens avaient livré leur contingent à l'armée de Xerxès; mais à l'époque du combat de Salamine, peut-être même après cette défaite, ils s'étaient rendus indépendants sous le sceptre de Samas-irib. Xerxès passa l'Hellespont en octobre 480, ce qui est fixé par l'éclipse de soleil dite *de Xerxès*. Quelques années après, les textes prouvent le rétablissement complet de l'autorité du roi perse qui assouvit sa vengeance contre Babylone en l'an 479 av. J.-C. Nous ne connaissons pas la durée éphémère du règne du représentant de l'indépendance chaldéenne, mais certainement Samas-irib ne garda pas longtemps le pouvoir. La limite inférieure pour le 22 Tisri est donc septembre-octobre 480 av. J.-C. au plus tard : s'il avait régné plus d'une année, l'acte de louage tomberait en octobre 481. C'est donc à une année près que nous pouvons fixer la date de sa rédaction.

J. OPPERT.

BEMERKUNGEN ZUM BUNDESBUCH, von K. Budde (Extrait de la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, Jahrhang, 11, 1891).

Pendant que chez nous la plupart des soi-disant critiques bibliques savent à peine lire l'hébreu sans voyelles, les critiques allemands étudient sérieusement le texte original. Dans l'extrait que je viens de citer, M. le professeur K. Budde cherche à aplanir quelques-unes des difficultés qui pullulent dans le code de l'Exode XXI et suivant, dit « livre d'Alliance », mais les corrections qu'il propose dans trois passages me semblent donner lieu à de graves objections.

Dans le passage XXI, 8, M. B. conserve avec raison le *ketib* לא, mais on ne saurait lire יְדָעָהּ au lieu de יְעָדָהּ, la possibilité de transmettre la jeune esclave en qualité de femme ou de concubine au fils de l'acheteur (v. 9) suppose que celui-ci n'a pas eu de rapports intimes avec elle; אשר לא יעדה signifie : « (si l'esclave déplaît à son maître) de sorte

qu'il ne lui a donné aucune destination (soit à être vendue, soit à être transmise à son fils), alors il ne pourra pas empêcher le vendeur de racheter sa fille (והפדה), etc.; si au contraire il la destine à son fils, celui-ci la traitera comme une femme libre (כמשפט הבנות) et ne pourra restreindre ses droits, relatifs à la nourriture, à l'habillement et à la cohabitation, même au cas où il épouserait une seconde femme; si ces trois avantages (שְׁלָשׁ־אֵלֶּה) lui sont refusés, elle recouvre sa liberté sans avoir à payer la moindre indemnité à son premier maître (v. 11). »

Les autres corrections ne me semblent pas beaucoup plus admissibles. Au verset 34 כֶּסֶף désigne l'évaluation de la justice; כַּסְפּוֹ aurait marqué le prix d'achat, ce qui serait injuste. Le changement ונתן בַּנְּפָלִים au lieu de ונתן בִּפְלִלִים (xxi, 22) est impossible par cette raison péremptoire que נתן ב marque l'idée de l'échange d'un objet contre un autre; pour exprimer l'idée d'indemnité, il faudrait תַּחַת הַנְּפָלִים. Contraire au génie de l'hébreu est également la correction וּבְשַׂר הַטְּרֵפָה au lieu de וּבָשָׂר בַּשָּׂדֶה טְרֵפָה qui signifie : « (ne mangez pas) la viande (trouvée) aux champs, (savoir) le bétail déchiré par un animal carnassier. »

En revanche, je m'empresse de féliciter M. B. des solutions lumineuses qu'il donne des deux autres passages difficiles; xx, 2 *b* se place très bien après xxii, 3, et xxii, 1-2 *a* s'y joindra très convenablement. Le remaniement de l'ordre des versets dans xxi, 18-27, est aussi très vraisemblable. Au sujet du verset xxiii, 2, la lecture רַב au lieu de רב offrirait une antithèse à דַל du verset 3, et en prenant les mots לנטות אחרי רבים pour le doublet des premiers mots du verset, on traduirait : « Ne te prononce pas contre le grand (riche) pour faire dévier la justice et ne favorise pas (davantage) le pauvre dans sa cause. »

J. Halévy.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XVII, VIII[e] SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

Pages.

NOUVELLES ET MÉLANGES.



Le Gérant :

Barbier de Meynard.